

STUDIA  
HABSBURGICA



sous la direction de  
Ludolf Pelizaeus

## Les villes des Habsbourg du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle

Communication, art et pouvoir  
dans les réseaux urbains

l'épure  
ÉDITIONS ET PRESSES UNIVERSITAIRES DE Fribourg

Ouvrage publié avec le concours du Centre interdisciplinaire de recherche sur les langues et la pensée (CIRLEP, [www.univ-reims.fr/cirlep](http://www.univ-reims.fr/cirlep)) de l'université de Reims Champagne-Ardenne et du Centre d'études des relations et contacts linguistiques et littéraires (CERCLL, [www.u-picardie.fr](http://www.u-picardie.fr)) de l'université de Picardie Jules-Verne (Amiens).

Couverture : en haut, *Vue et perspective de la Trinité à Vienne*, n° 25, estampe, dessin par J. E. F. d'Erl, gravure par J. M. Siccris, Paris, Basset, vers 1770, Bibliothèque nationale de France/Gallica ([ark:/12148/btv1b6949337t](https://ark:/12148/btv1b6949337t)) ; en bas, *Plaza Mayor de México*, gravure de José Joaquín Fabregat d'après un dessin de Rafael Ximeno y Planes, 1797. Conception graphique et mise en page : Éditions et presses universitaires de Reims

ISBN : 978-2-37496-132-3 (PDF)

ISBN : 978-2-37496-100-2 (relié)

ISSN : 2649-9525



Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons attribution, pas d'utilisation commerciale 4.0 international.

ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims, 2021

Avenue François-Mauriac, CS 40019, 51 726 Reims Cedex

[www.univ-reims.fr/epure](http://www.univ-reims.fr/epure)

Diffusion FMSH – CID

18-20 rue Robert-Schuman, 94 220 Charenton-le-Pont

[www.lcdpu.fr/editeurs/reims](http://www.lcdpu.fr/editeurs/reims)



Collection dirigée par  
ÉRIC LEROY DU CARDONNOY, ALEXANDRA MERLE,  
THOMAS NICKLAS & LUDOLF PELIZAEUS

**Comité scientifique  
de la collection Studia Habsburgica**

Jean BALSAMO (Université de Reims Champagne-Ardenne)

Francesco BENIGNO (Scuola Normale Superiore di Pisa)

Ivo CERMAN (Jihočeská Univerzita)

Krista DE JONGE (Katholieke Universiteit te Leuven)

Manuel HERRERO SÁNCHEZ (Universidad Pablo de Olavide Sevilla)

Alain HUGON (Université de Caen Normandie)

Richard L. KAGAN (John Hopkins University Baltimore)

Christine LEBEAU (Université Paris I Panthéon-Sorbonne)

Manuel RIVERO RODRÍGUEZ (Universidad Autónoma de Madrid)

Maria José RODRÍGUEZ SALGADO (The London School of Economics and  
Political Science)

Arno STROHMEYER (Universität Salzburg)

Karl VOCELKA (Universität Wien)

Thomas WINKELBAUER (Universität Wien)



Les villes  
des Habsbourg  
du xv<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> siècle

Communication, art et pouvoir  
dans les réseaux urbains

sous la direction de  
LUDOLF PELIZAEUS

épure  
ÉDITIONS ET PRESSES UNIVERSITAIRES DE ROMA



# Sommaire

<u>Introduction.....</u>	<u>9</u>
Ludolf Pelizaeus	
<u>Première partie : Économie et communication .....</u>	<u>19</u>
<u>Corte, red viaria y sistema de comunicaciones</u> <u>en la España de Carlos V (1500-1556).....</u>	<u>21</u>
David Alonso García	
<u>‘The greatest marketplace in the world’.</u> <u>The role of Antwerp in the economic and financial</u> <u>network of the Habsburg Empire .....</u>	<u>45</u>
Michael Limberger	
<u>Langues orientales et réseaux orientalistes à Vienne</u> <u>au XVI<sup>e</sup> siècle : les Habsbourg et l’unité chrétienne au temps</u> <u>des divisions confessionnelles (1533-1587) .....</u>	<u>63</u>
Clarisse Roche	
<u>La Ciudad de México: un continuo ante las Composiciones,</u> <u>la Unión de Armas y la Armada de Barlovento</u> <u>en tiempos de la casa de Austria .....</u>	<u>87</u>
María Cristina Torales Pacheco	
<u>Repräsentation städtischer Netzwerke</u> <u>in der Aufklärungszeit im Spiegel</u> <u>der deutschsprachigen Presse der Krain .....</u>	<u>117</u>
Matjaž Birk & Uršula Krevs Birk	
<u>Deuxième partie : Arts et représentation.....</u>	<u>133</u>
<u>Partielle Autonomie und „Stellvertretende Repräsentation“</u> <u>oder: Gibt es ein „habsburgisches“ Stadtbild?.....</u>	<u>135</u>
Meinrad v. Engelberg	
<u>Die Mariensäulen im Stadtraum</u> <u>zwischen Kunst und Symbol .....</u>	<u>155</u>
Susanne Lang	

Espaces urbains et représentations du multiculturalisme  
en Autriche-Hongrie (1790-1914) ..... 165  
Catherine Horel

Troisième partie :  
Gouvernement politique et réseau urbain..... 189

La participation des villes castillanes  
à la politique du royaume (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)..... 191  
María Asenjo González

Die frühneuzeitliche Stadtvernetzung am Beispiel der  
oberungarischen königlichen Freistadt Bartfeld (Bardejov) ..... 221  
Barnabás Guitman

Gobierno político y obediencia ciudadana  
en tiempos de los Habsburgos: la fundación  
de Carlentini (Sicilia) en 1551 ..... 241  
José Miguel Delgado Barrado

El imperio ausente: la frustrada fundación  
de Talca (Chile) en una zona fronteriza  
de la monarquía habsburga a fines del siglo XVII..... 255  
Christian Hausser & Gonzalo Olmedo Espinoza

Kooperation und Verwirklichung von Einzelinteressen  
in der Politik der siebenbürgisch-sächsischen Städte  
am Anfang der Habsburgerherrschaft..... 279  
Zsófia Szirtes

Cabier iconographique .....301

Index des noms de lieux ..... 317

Index des noms de personnes..... 325

Bibliographie..... 337

Résumés..... 385

Crédits iconographiques ..... 397



# Introduction

LUDOLF PELIZAEUS

Université de Picardie Jules-Verne, Amiens

**A**VEC le présent livre paraît maintenant le volume 2 de la collection « Studia Habsburgica<sup>1</sup> ». La publication a été retardée, car tous les auteurs n'ont pas eu et n'ont toujours pas ou peu accès aux sources et à la littérature depuis février-mars de l'année 2020. Au moment où nous rédigeons cette introduction en janvier 2021, les salles de lecture sont encore ou à nouveau fermées et les conditions de travail restent difficiles. Je suis d'autant plus reconnaissant aux auteurs, mais aussi aux directeurs de la collection et à l'équipe des Éditions et presses universitaires de Reims pour leur dévouement et leur fiabilité.

## I

Le présent volume se concentre sur les réseaux établis tant entre les villes qu'au sein de celles-ci<sup>2</sup>. Comme le montrent les trois dernières publications de la « Commission internationale pour l'Histoire des villes »<sup>3</sup>, les travaux du « Südwestdeutscher Arbeitskreis für Stadtgeschichtsforschung »<sup>4</sup>, de la « Société française d'histoire

---

1 Vol. 1 : Alexandra MERLE et Éric LEROY DU CARDONNOY (dir.), *Les Habsbourg en Europe : circulations, échanges et regards croisés*, Reims, Épure, 2018.

2 Le seul livre qui porte sur les villes dans l'empire des Habsbourg est la traduction de Thomas MEDICUS, *Villes des Habsbourg*, Paris, Gallimard, 1995 (éd. orig. en allemand : Meisenheim an der Glan, 1991). Il s'agit plutôt d'un récit des impressions de l'auteur sur Vienne, Prague, Venise, Budapest et Trieste.

3 Roman CZAJA, Zdzisław NOGA, Ferdinand OPLL et Martin SCHEUTZ (dir.), *Political Functions of Urban Spaces and Town Types through the Ages : Making Use of the Historic Towns Atlases in Europe*, Wien, Böhlau, 2019 ; Ferdinand OPLL et Martin SCHEUTZ (dir.), *Kulturelle Funktionen von städtischem Raum im Wandel der Zeit / Cultural Functions of Urban Spaces through the Ages*, Innsbruck, Studien Verlag, 2019 ; Gerhard FOUQUET, Ferdinand OPLL, Sven RABELER et Martin SCHEUTZ (dir.), *Social Functions of Urban Spaces through the Ages*, Ostfildern, Jan Thorbecke, 2018 ; Jean-Luc FRAY, Michel PAULY, Magda PINHEIRO et Martin SCHEUTZ (dir.), *Urban Spaces and the complexity of Cities*, Wien, Böhlau, 2017.

4 *Stadt in der Geschichte : Veröffentlichungen des Südwestdeutschen Arbeitskreises*

urbaine »<sup>5</sup> ainsi que ceux de la « Red Cibeles »<sup>6</sup>, les réseaux urbains sont considérés comme centraux pour la compréhension de l'histoire urbaine, et sont désormais replacés dans des espaces plus vastes. En outre, depuis le tournant culturel qui a été enregistré dans la recherche sur les réseaux, un consensus plus ou moins large s'est créé autour de l'idée d'une forte interdépendance entre réseaux et culture<sup>7</sup>. En tant que catégorie centrale d'analyse, la performance dans l'espace urbain ou supra-urbain, avec ses dimensions d'action et d'effet, peut aider à définir plus précisément la relation complexe entre les réseaux et la place de la ville dans ce contexte<sup>8</sup>. C'est dans ce sens que le terme « culture » est employé ici. En effet, la première section du volume se concentre sur la culture de la communication, la deuxième sur la culture des arts, et la troisième sur la culture de l'exercice du pouvoir, bien qu'il puisse toujours y avoir des interactions.

L'accent est mis ici sur la monarchie des Habsbourg dans son organisation internationale et mondiale<sup>9</sup>. Dans une perspective qui

- 
- für Stadtgeschichtsforschung*, fondée par Erich MASCHKE et Jürgen SYDOW, Sigmaringen/Stuttgart, J. Thorbecke, 45 vol., depuis 1977 (<http://www.stadtgeschichtsforschung.de/publikationen.htm>).
- 5 Ben DERUDDER, Frank WITLOX, Peter J. TAYLOR, « Les villes dans les réseaux mondiaux : une nouvelle méthodologie pour cartographier la position relationnelle des villes », *Revue d'économie régionale & urbaine*, n° 2, 2007, p. 179-200. Pour la « Société française d'histoire urbaine » et sa revue *Histoire urbaine*, voir <https://sfhu.hypotheses.org/category/actualites-news>.
  - 6 La RedCibeles (Red internacional de estudios interdisciplinarios de ciudades) sur : <http://www.ujae.es/investiga/redcibeles/index.htm>.
  - 7 Daniel BAUERFELD et Lukas CLEMENS (dir.), *Gesellschaftliche Umbrüche und religiöse Netzwerke : Analysen von der Antike bis zur Gegenwart*, Bielefeld, Transcript 2014 ; Christina ANTENHOFER (dir.), *Werkstatt Politische Kommunikation : Netzwerke, Orte und Sprachen des Politischen*, Göttingen, V & R unipress, 2010 ; Klaas VAN GELDER, « Networks, Agency and Policy : a New Approach to Maria Theresa's advisors during the War of the Austrian Succession », in *Maria Theresia ? Networks, Agency and Policy : a New Approach to Maria Theresa's Advisors during the War of the Austrian Succession*, Bochum, Winkler Verlag, 2017, p. 151-170 ; Sabina BREVAGLIERI et Matthias SCHNETTGER (dir.), *Transferprozesse zwischen dem Alten Reich und Italien im 17. Jahrhundert : Wissenskonfigurationen - Akteure - Netzwerke*, Bielefeld, Transcript, 2018.
  - 8 Daniel REUPKE et Claudia VOLK, « Von der Akte zum Netzwerk : Erfahrungsberichte aus der Werkstatt des Historikers », in Michael SCHÖNHUTH, Markus GAMPER et Michael KRONENWETT (dir.), *Visuelle Netzwerkforschung*, Bielefeld, Transcript, 2013, p. 297-316 ; Daniel REUPKE, « Städtebau im Grenzraum : die städtebauliche Entwicklung von Luxemburg, Metz, Saarbrücken und Trier im 19. Jahrhundert ; ein Vergleich », in Gabriele B. CLEMENS (dir.), *Städtischer Raum im Wandel : Modernität - Mobilität - Repräsentationen = Espaces urbains en mutation*, Berlin, Akademie-Verl., 2011, p. 259-280.
  - 9 À la différence du volume de Katrin Keller et Martin Scheutz, sur les « Habsbourgs » pendant la guerre de Trente Ans, qui prend uniquement en compte la branche autrichienne. Katrin KELLER et Martin SCHEUTZ (dir.), *Die Habsburgermonarchie und der Dreißigjährige Krieg*, Wien, Böhlau, 2020. Par contre, l'ouvrage dirigé par Jeannette RAUSCHERT, Simon TEUSCHER et Thomas ZOTZ, *Habsburger Herrschaft vor Ort, weltweit (1300-1600) : Beiträge*

s'affranchit des limites spatio-temporelles, ce sont précisément les particularités de cette vaste zone géographique qu'il faut mettre en évidence. Au-delà des langues, avec des articles en allemand, anglais, espagnol et français – sans pour autant oublier les collègues hongrois et slovènes qui ont pris la peine d'écrire en allemand –, il y a la géographie, les traditions, l'histoire et bien sûr la densité des réseaux à prendre en compte. Dans ce contexte, les zones fortement urbanisées, telles que la péninsule Ibérique, sont étudiées à partir du Moyen Âge, tandis que les études consacrées à l'Europe de l'Est, dont l'urbanisation a démarré plus tardivement, au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, portent sur une période plus récente. De même, il a fallu tenir compte du fait que le règne des Habsbourg espagnols prend fin lorsque celui d'autres membres de la dynastie commence dans certaines parties de la Hongrie et de l'Europe de l'Est, de sorte que ce décalage temporel était inévitable si l'on considère l'espace dans son ensemble.

Cela nous amène aux considérations centrales du sujet de ce volume : la tension entre l'espace limité de la ville et le vaste Empire, des espaces différents mais en interaction<sup>10</sup>. En effet, pour les réseaux de l'empire des Habsbourg, certaines spécificités doivent être prises en compte : la première d'entre elles concerne la question de la « capitale », beaucoup plus difficile à établir que pour d'autres États<sup>11</sup>. La taille et la diversité de leurs territoires obligeaient les Habsbourg à créer plusieurs niveaux de pouvoir. Tout d'abord, il n'y avait pas uniquement le centre – qu'il soit à Vienne

---

*einer Tagung auf Schloss Lenzburg bei Zürich, 9. bis 11. Oktober 2008* (Ostfildern, Jan Thorbecke Verlag, 2013), a également un angle très large mais se focalise sur la fin de l'époque médiévale et le début de l'époque moderne : voir dans ce volume notamment les articles de Wim BLOCKMANS, Jelle HAEMERS, Teofilo F. RUIZ, Alejandro CAÑEQUE, Heraclio BONILLA et Felix HINZ. Voir également, sur les échanges entre Vienne et Madrid pendant la guerre de Trente Ans, Ulrich NAGEL, *Zwischen Dynastie und Staatsräson : die habsburgischen Botschafter in Wien und Madrid am Beginn des Dreißigjährigen Krieges*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2018 ; Rubén GONZÁLEZ CUERVA, *Baltasar de Zúñiga : una encrucijada de la monarquía hispana (1561-1622)*, Madrid, Polifemo, 2012 ; Laura MANZANO BAENA, *Conflicting words : the Peace Treaty of Münster (1648) and the Political Culture of the Dutch Republic and the Spanish Monarchy*, Leuven, Leuven U.P., 2011.

10 Juan José IGLESIAS RODRÍGUEZ, José Manuel DÍAZ BLANCO et José Jaime GARCÍA BERNAL (dir.), *Andalucía en el mundo atlántico moderno : ciudades y redes*, Madrid, Sílex, 2018 ; Renate PIEPER, *Die Vermittlung einer neuen Welt ; Amerika im Nachrichtennetz des Habsburgischen Imperiums, 1493-1598*, Mainz, Zabern, 2000 ; Friedrich EDELMAYER, *Söldner und Pensionäre : das Netzwerk Philipps II. im Heiligen Römischen Reich*, Wien, Verlag für Geschichte und Politik, 2002.

11 Pour la France moderne, c'est Paris. La brève période du « royaume de Bourges » au XV<sup>e</sup> siècle n'y a rien changé (Lucien BÉLY, *Histoire de France*, Paris, Jean-Paul Gisserot, 2019).

ou à Madrid – mais plusieurs « centres ». C'est avec des vice-rois à Naples, Milan, Mexico, mais aussi des « gouvernements » à Bruxelles, Malines ou dans une petite ville comme Ensisheim, en Alsace, que le pouvoir était partagé<sup>12</sup>. Les réseaux dans l'espace, les interactions entre la Bucovine à l'Est et la Galice à l'Ouest ont conditionné les échanges entre des espaces radicalement différents. Mais, comme les recherches nous l'ont montré ces dernières années, on ne peut pas parler d'« absolutisme » ni donc d'un principe « *bottom-down* » avec un gouvernement en haut et les sujets dans les villes en bas. C'est ainsi que dans l'historiographie on assigne à nouveau un rôle accru aux villes pour expliquer le fonctionnement de l'État<sup>13</sup>. Les mises en réseau et interactions se sont très souvent déroulées en parallèle et se sont caractérisées par un échange continu, permettant ainsi des processus de transfert<sup>14</sup>. Cette absence de centre a fasciné la recherche, en particulier ces dernières années. Cela a montré clairement que ni le Saint-Empire romain germanique ni la monarchie des Habsbourg ne doivent être mesurés en termes modernes<sup>15</sup>.

Ce volume ne peut éclairer qu'en partie le sujet général, d'autant que la zone étudiée s'étend du Chili à la Bucovine, du XIII<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> siècle. Les contributions sélectionnées sont donc des points focaux, ce qui devrait permettre de couvrir une large

- 
- 12 Robert STEIN (dir.), *Networks, Regions and Nations : shaping Identities in the Low Countries, 1300 - 1650*, Leiden, Brill (Studies in medieval and Reformation traditions, 1), 2010 ; Bernardo J. GARCÍA GARCÍA (dir.), *Felix Austria : lazos familiares, cultura política y mecenazgo entre las cortes de los Habsburgo / Family Ties, Political Culture and Artistic Patronage between the Habsburg Courts Networks*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes (IO), 2016 ; Céline PERROL et Jean-Luc FRAY (dir.), *Routes et petites villes de l'Antiquité à nos jours*, Clermont-Ferrand, PUBP, 2020.
- 13 Ronald G. ASCH et Heinz DUCHHARDT (dir.), *Der Absolutismus – ein Mythos ? Strukturwandel monarchischer Herrschaft in West- und Mitteleuropa (ca. 1550-1700)*, Köln/Wien, Böhlau, 1996. Version espagnole : *El absolutismo (1550-1700), ¿un mito? revisión de un concepto historiográfico clave*, trad. Ana REY et Karsten NEUMANN, Barcelona, Idea, 2000.
- 14 Michel ESPAGNE (dir.), *Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999 ; Arno STROHMEYER et Maria-Elisabeth BRUNERT (dir.), *Kirche und Kulturtransfer : Ungarn und Zentraleuropa in der Frühen Neuzeit*, Münster, Aschendorff, 2019 ; Joan-Lluís PALOS et Magdalena S. SANCHEZ (dir.), *Early Modern Dynastic Marriages and Cultural Transfer*, London, Routledge, 2016.
- 15 Voir la discussion des historiens prussiens, donc antiautrichiens, en faveur d'un État allemand fort et « moderne ». Et, après 1918, des chercheurs comme Stölzel, Brunner ou, plus tard, Gerhard Oesterreich ont également défendu l'idée que la naissance des États advenait à la suite de 1918. Aline MOURA DA SILVA BOANOVA, *Organização do Poder e o contexto de surgimento do Estado Moderno : A concepção liberal dos direitos de liberdade e igualdade*, Saarbrücken, Novas Edições Acadêmicas, 2019 ; Alberto MARCOS MARTIN, *España en los siglos XVI, XVII y XVIII*, Barcelona, Crítica, 2000.

zone géographique de manière diachronique et comparative<sup>16</sup>. C'est là l'approche qui a été adoptée pour la préparation de ce volume. Nous avons sélectionné des contributions présentées lors de deux colloques, à Amiens en 2016 puis à Valence en 2017, et les avons étoffées grâce aux textes d'autres auteurs qui ont pu être sollicités, même si les circonstances de la pandémie ont également créé dans la conception globale du volume des lacunes qui n'ont pas pu être comblées<sup>17</sup>. Le nombre de contributions a été délibérément maintenu à un niveau modeste afin d'offrir au lecteur la chance d'opérer les différentes contextualisations nécessaires.

## II

La première partie, intitulée « Économie et communication », vise à montrer dans une perspective globale, et avec une orientation chronologique, l'interaction entre les dirigeants et les élites urbaines ou les groupes qui ont utilisé les villes pour exercer leur pouvoir<sup>18</sup>.

La contribution de David Alonso García met en lumière, du point de vue espagnol, l'importance du réseau de communication que les Taxis avaient établi et que les échanges entre l'Espagne, l'Italie et le Saint-Empire romain germanique ont rendu possible. Alonso García illustre l'interdépendance entre les réseaux économiques et les circuits de communication. Car ce ne sont pas seulement les Taxis qui peuvent être considérés comme les porteurs de cette organisation, mais aussi des personnalités incontournables de l'économie et du secteur bancaire, comme les Grimaldi, les Burgos et les Ehringer, placées au cœur de l'interaction des réseaux, et ainsi, comme le souligne Alonso García, au centre des considérations géostratégiques des Habsbourg. L'article est suivi, en miroir, d'un regard sur une ville située au cœur d'un réseau aux Pays-Bas, à savoir Anvers, qui peut être considérée comme le plus important centre d'échange jusqu'à son saccage en 1576. Comme le démontre Michael Limberger, la grande flexibilité des principaux banquiers a,

16 Hugo FAZIO VENGOA, « La historia global y su conveniencia para el estudio del pasado y del presente », *Historia Crítica*, 2, 2009, p. 300-319 ; John H. ELLIOTT, *España, Europa y el mundo de Ultramar (1500-1800)*, México, Taurus, 2010.

17 Pour le colloque à Amiens, voir : [https://www.u-picardie.fr/medias/fichier/programme-villes\\_1582063983451-pdf](https://www.u-picardie.fr/medias/fichier/programme-villes_1582063983451-pdf) ; pour la section d'AHILA à Valence : <http://ahila2017.uv.es/wp-content/uploads/2017/07/Programa-AHILA-2017.pdf>

18 Fernando BOUZA, *Comunicación, conocimiento y memoria en la España de los siglos XVI y XVII*, Salamanca, Seminario de estudios medievales y renacentistas, 1999.

dans une certaine mesure, joué un rôle décisif grâce à des succès bénéficiant à l'ensemble des partenaires de ce réseau qui a relié Anvers à l'Espagne, à l'Italie et à l'Angleterre, assurant ainsi ultérieurement la création des empires coloniaux néerlandais et anglais. Pour compléter cette large perspective géographique, la contribution de Clarisse Roche introduit ensuite un autre type de réseau, celui des traductions qui, dans un sens, nous ramène vers les échanges entre l'Autriche et l'Italie dans un mouvement géographiquement circulaire. Son essai, concernant des traductions réalisées à partir de langues orientales, nous permet à la fois de voir l'interaction intellectuelle de l'empire des Habsbourg avec l'Orient et d'avoir une vue plus précise de ses relations avec les centres d'impression en Italie, comme Venise. Ce faisant, cet essai est aussi étroitement lié au thème du volume suivant, qui traitera des langues dans l'empire des Habsbourg. Mais sa place est tout à fait justifiée ici par ce qu'il apporte à l'analyse de la circulation des connaissances au XVI<sup>e</sup> siècle. Clarisse Roche montre comment le souci de la doctrine chrétienne a fait de Vienne un centre d'étude des langues orientales rayonnant vers l'Italie et l'Allemagne. Dans ce processus, le converti Weidner joue un rôle central, car il fut capable de réorienter ses réseaux juifs dans l'intérêt de la nouvelle foi.

En remontant dans le temps jusqu'aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, la contribution de Maria Cristina Torales touche à l'utilisation des réseaux dans le contexte d'une des deux métropoles d'Amérique latine : la ville de Mexico. Elle analyse les relations de réseau à propos du déploiement d'une armada de navires armés, « l'armada de Barlovento », en montrant comment les intérêts financiers et stratégiques ont interagi au sein d'un réseau plus large que la ville. Enfin, la contribution d'Uršula Krevs Birk et de Matjaž Birk, portant sur la communication dans le système des journaux en Carniole, avec un regard sur la période de la Révolution française, clôt le cadre chronologique de la première partie. Le lecteur est ainsi transporté de l'Amérique latine à l'Europe centrale, grâce à l'exemple du *Laibacher Zeitung*, pour comprendre comment un titre de presse régionale s'est inscrit dans la politique sociale de Joseph II et comment des éléments culturels ont été intégrés dans le discours développé par cet organe d'une ville slovène.

La deuxième partie du livre examine l'art dans l'espace urbain et sa circulation dans les réseaux. Il s'agit plus particulièrement ici de savoir ce qui peut être considéré comme « typiquement habsbourgeois » dans un empire multiculturel qui se caractérisait par de nombreuses frontières linguistiques et culturelles, dont

beaucoup ne manquaient pas de se manifester dans l'espace urbain lui-même.

C'est Meinrad v. Engelberg qui introduit cette section en apportant un regard comparatif sur les différentes parties de la monarchie et plus particulièrement sur les terres austro-bohémienues. Il s'interroge sur les constellations d'acteurs, sur les raisons pour lesquelles, dans la mémoire d'après 1918, certaines villes ont été considérées comme « typiquement habsbourgeoises » et sur ce qui, d'un point de vue extérieur, constituait cette « *Habsburgness* ». Susanne Lang se penche ensuite sur le symbole de l'art et du pouvoir dans les pays de l'empire des Habsbourg, tel qu'il s'exprime dans la construction des colonnes mariales. Le sort de ces monuments peut être considéré comme exemplaire dans la mesure où la chute de la colonne mariale à Prague a été célébrée comme la fin symbolique du règne des Habsbourg en 1918 et où ces édifices se sont vus attribuer un caractère identitaire. Dans son article, Susanne Lang ne s'arrête cependant pas à la détermination de la « typicité » de ces colonnes, mais se demande comment, sur les places des villes, la communication s'est faite par l'emplacement des colonnes mariales et leur inscription dans les échanges urbains. La dernière contribution de cette partie est celle de Catherine Horel, qui évoque les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, ce qui peut paraître surprenant à première vue. Cependant, le développement d'une structure urbaine, et surtout l'ancrage dans un réseau urbain pour les villes situées à l'Est de la monarchie, se réalisent plutôt au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est pourquoi cet allongement de la période étudiée semblait ici justifié. Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, les affectations et les identités nationales, qui restent néanmoins hybrides dans de nombreux cas, se font jour alors que les différents groupes cherchent à équilibrer leur influence dans l'espace urbain<sup>19</sup>.

La troisième et dernière partie est consacrée aux aspects de l'exercice du pouvoir. Ici aussi, l'objectif était de rassembler les contributions dans une approche comparative afin de développer une vision plus large puisque la communication, dans la première partie, et la représentation politique, dans cette partie, sont directement liées<sup>20</sup>.

19 Malheureusement, la contribution prévue par Gabriel Poot Mejia sur l'interaction entre le Mexique et Lima, qui devait illustrer pour l'Amérique latine l'empreinte des Habsbourg sur l'espace urbain, n'a pu être jointe à ce volume en raison des problèmes qu'a rencontrés l'auteur à cause de la crise.

20 Riccardo FORTE (dir.), *Tradición y modernidad en la historia de la cultura política : España e Hispanoamérica siglos XVI-XX*, México, Univ. Autónoma Metropolitana, Unidad Iztapalapa, 2009.

Tout comme l'essai de conclusion de la deuxième partie « se projette » en quelque sorte chronologiquement dans le xx<sup>e</sup> siècle, la contribution de María Asenjo González offre une rétrospective remontant au xiii<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à un temps antérieur à la domination des Habsbourg dans les royaumes espagnols, afin d'explorer les fondements des réseaux urbains. L'article s'articule autour de la lutte des élites urbaines pour façonner les villes castillanes et revendiquer une participation à la politique de la Couronne jusqu'aux premiers temps du règne des Habsbourg.

Les quatre essais suivants, disposés par ordre chronologique, abordent la question du cadre politique de l'action dans la périphérie en proposant une approche par des études de cas. La première s'intéresse à la région frontalière située aux confins de la Hongrie, de la Slovaquie et de la Pologne. Barnabás Guitman parvient à montrer l'inscription complète d'une ville à la frontière du royaume de Hongrie dans les réseaux allemand et polonais, de sorte qu'ici le concept de réseau ne s'arrête pas à la ville elle-même, mais devient interurbain. L'essai de José Miguel Delgado Barrado porte sur la question des difficultés liées à la fondation des villes nouvelles, en particulier la fondation de Carlentini, entreprise après la destruction partielle de la ville de Lentini en Sicile par un tremblement de terre. Cette question de la persistance des nouvelles fondations, qui se pose à partir du xvi<sup>e</sup> siècle également en Amérique latine, retient également l'attention de Christian Hausser et de Gonzalo Olmedo Espinoza dans leur essai sur Talca au Chili. Ici, en comparant une région qui se développe dans une zone urbaine dense comme le sud de l'Italie et une région sans tradition urbaine comme le Chili, on voit bien les grandes difficultés qu'il a fallu surmonter lors de la création de villes nouvelles, en sus des difficultés pratiques. La dernière contribution, proposée par Zsófia Szirtes, nous conduit ensuite à nouveau au royaume de Hongrie, ou plus précisément en Transylvanie, une région qui n'est devenue habsbourgeoise qu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle ou au début du xviii<sup>e</sup> siècle. Alors que dans le travail de Guitman l'attention était portée sur l'influence d'une seule ville dans un réseau, c'est ici la question de l'interaction dans la médiation culturelle des membres d'un réseau de plusieurs villes, en l'occurrence des villes de Transylvanie, qui est au cœur de l'analyse.



### III

Les échanges artistiques, la communication intra-urbaine ou les relations économiques – pour ne citer que trois exemples – ont marqué l’empire des Habsbourg bien au-delà des frontières linguistiques et culturelles. Les auteurs ont pu montrer la diversité des stratégies des élites urbaines pour se faire entendre parfois loin du centre. Piliers d’une organisation d’échanges économiques très large, les différents groupes actifs au cœur des villes dans la monarchie des Habsbourg agissent aussi comme des vecteurs culturels dans un contexte spécifique et participent à un réseau de communication. Plus encore que dans les territoires « nationaux » au début de la période moderne, la réalisation de transferts était un défi particulier dans le cadre des réseaux urbains des Habsbourg, mais les articles peuvent expliquer comment l’échange des idées et des informations a bien fonctionné, malgré les distances et les frontières linguistiques<sup>21</sup>.

Le prochain volume, « Échanges linguistiques et circulation des savoirs dans l’empire des Habsbourg à l’époque moderne », permettra de compléter le tableau dressé ici et de renforcer la cohérence des études abordées dans la collection « *Studia Habsburgica* ».

---

21 Ainsi, nous espérons qu’avec les résumés bilingues en fin de volume, la perspective comparative du lecteur sera facilitée.



Première partie :  
Économie et communication



# Corte, red viaria y sistema de comunicaciones en la España de Carlos V (1500-1556)<sup>1</sup>

DAVID ALONSO GARCÍA  
Universidad Complutense Madrid

## La red viaria en España durante el siglo XVI

La existencia de una red de comunicaciones que permita conectar diferentes núcleos de población constituye uno de los factores intrínsecos e indispensables en el desarrollo de los sistemas urbanos. En Castilla se asistió a un importante incremento de las tasas de urbanización durante el siglo XVI, tal como viene insistiendo la historiografía de los últimos tiempos<sup>2</sup>. En términos generales, este proceso fue paralelo al mantenimiento de la trama de caminos que se utilizaba desde épocas anteriores. Los caminos, hasta 1750, fueron “escasos y deficientes”, en palabras de A. Marcos Martín, uno de los mejores conocedores de la realidad económica y social de la España de los Austrias<sup>3</sup>. Las difíciles condiciones orográficas de la península Ibérica seguían marcando una deficiente estructura viaria durante el Quinientos. Sin embargo, esto no implica ausencia de calzadas sino estado deficiente de las mismas y, en especial, la ausencia de una política consciente y deliberada para crear una infraestructura viaria que optimizase las condiciones de comunicación. Desde aquí, cabría destacar como principal característica de la estructura viaria de la España del siglo XVI la ausencia de planificación desde la monarquía. El modelo de caminos que situaban a Madrid como centro de un entramado radial data del siglo XVIII,

---

1 Proyecto de Investigación “Las ciudades de la corona de Castilla. Dinámicas y proyección de los Sistemas Urbanos entre 1300 y 1600”, Ministerio de Economía, Industria y Competitividad. HAR2017-82983-P

2 Juan Eloy GELABERT, “La fortuna de las ciudades, 1500-1700”, *Studia Historica. Historia Moderna*, 34, 2012, p. 25-59.

3 Alberto MARCOS MARTÍN, *España en los siglos XVI, XVII y XVIII*, Barcelona, Crítica, 2000, p. 87.

cuando se plantee por vez primera la posibilidad de crear una red de transportes terrestres conjunta para todo el país y coherente con el modelo político centralista propuesto por la dinastía Borbón<sup>4</sup>. Hasta aquellos momentos, empero, no había existido un plan general para el conjunto del territorio sino, más bien, la supervivencia de caminos o rutas que conectaban los espacios más poblados en la corona de Castilla. La ampliación de los mismos se realizó a partir de las rutas que tradicionalmente permitían recorrer la península Ibérica a cualquier viajero.

A partir de estas consideraciones, los elementos más evidentes de la red viaria en Castilla a la luz del conocido *Reportorio de Caminos* de Juan de Villuga fueron los siguientes<sup>5</sup>:

- Coexistencia de zonas que presentan una amplia red caminera, en especial en el eje entre Burgos-Valladolid y Toledo, junto a otras en las que existían verdaderas dificultades de comunicación. De hecho, se detectan espacios con una notable escasez de caminos, como serían las zonas cercanas al Pirineo, zonas de la cornisa cantábrica, el noroeste de León y diferentes regiones de Galicia. Esta ausencia de redes de comunicación también ha sido detectada en la línea de Portugal hasta la vía de la Plata, zonas de la cuenca del Guadiana y distintos puntos de la costa mediterránea.
- Influencia y continuidad respecto a las antiguas calzadas romanas, en estado deteriorado en la mayoría de las ocasiones.
- Utilización de caminos medievales de peregrinación.
- Comunicación desde el interior hacia puertos significativos como Barcelona, Valencia, Sevilla o Málaga, entre otros.
- Abundancia de caminos en el entorno de aquellos núcleos que recibían a la Corte con mayor asiduidad.

Aparentemente, el estado de la caminería hispana no estaba en la agenda política de la monarquía. Ciertamente es que, desde época medieval, la legislación recogía un deber genérico de velar por el correcto mantenimiento de la red viaria al objeto de proteger el

---

4 Santos MADRAZO, *El sistema de comunicaciones en España, 1750-1850*, 2 vols., Madrid, Turner, 1984.

5 Máximo DIAGO HERNANDO y Miguel Ángel LADERO QUESADA, "Caminos y ciudades en España de la Edad Media al siglo XVIII", *En la España Medieval*, 32, 2009, p. 347-382, p. 367.

tráfico de personas y mercancías<sup>6</sup>. Los ayuntamientos, por su parte, también dedicaban fondos propios a estos menesteres. Los Reyes Católicos, incluso, solicitaron la construcción de posadas ubicadas a más de una legua de las poblaciones conocidas<sup>7</sup>. Esta medida se relacionaba con la creación de la Hermandad, cuerpo de seguridad para mantener el orden y seguridad en espacios ajenos a las ciudades<sup>8</sup>. Sin embargo, a pesar de este esbozo de medidas impulsadas desde la corona, eran los ayuntamientos quienes debían cuidar del buen orden de los caminos así como de la financiación de las obras a costa de sus siempre exiguas arcas<sup>9</sup>. Se puede intuir que, si eran las ciudades quienes debían ocuparse del estado de puentes, puertas y caminos, evidentemente lo harían en función de sus intereses particulares y, preferentemente, en las cercanías o interior de los propios núcleos urbanos. Por tanto, en términos generales, no se produjo una planificación y ordenamiento de la red de caminos hasta la época de la Ilustración, lo que no significa que no se tuviese conciencia de las implicaciones inherentes a un buen estado de conservación de la red viaria. Este hecho resultaba clave para el tráfico de personas y mercancías; esto, en ningún caso, podía escapar a las autoridades locales.

## Del transporte a las formas de comunicación en el siglo XVI

Si bien es una opinión historiográfica al uso, no resulta del todo exacto indicar que la red de calzadas apenas hubiese variado respecto a siglos anteriores o incluso desde época romana. De hecho, si las vías romanas cubrían en torno a los 10.000 km, los caminos de la época aquí tratada alcanzaron una extensión cercana a los 19.000 km<sup>10</sup>, lo que supone un incremento sustancial en el número y alcance de las vías. Aparentemente parece contradictorio que se viviese un período de auge de las ciudades cuando apenas había mejorado la trama caminera que permitía su comunicación.

---

6 *Ibidem*, p. 353. María ASENJO GONZÁLEZ, “Implicaciones urbanas en el mantenimiento y mejora de vías terrestres del eje Toledo-Burgos a fines del siglo XV”, in J. A. SOLÓRZANO TELECHEA (ed.), *Las conexiones marítimas y terrestres de los reinos hispánicos en la Edad Media (en prensa)*. Agradezco a la autora las facilidades de lectura.

7 *Ibidem*.

8 José María SÁNCHEZ BENITO, *Castilla, los Reyes Católicos y la Hermandad general (1475-1498)*, Cuenca, UNED, 1988.

9 ASENJO GONZÁLEZ, “Implicaciones urbanas...”, *op. cit.*

10 José I. URIOL SALCEDO, “Las calzadas romanas y los caminos del siglo XVI”, *Revista de obras públicas*, julio 1985, p. 553-563, p. 561.

La mayor parte del siglo XVI fue un tiempo de crecimiento económico en torno a actividades propias del mundo urbano, esto es, la manufactura artesanal y el comercio a escala local, regional e internacional<sup>11</sup>. En el siglo XVI se era muy consciente de lo ingente de las dimensiones de aquella monarquía global dirigida por los Austrias. Don Juan de Zúñiga, uno de los preceptores de Felipe II, aconsejaba el dominio del latín “porque que quien espera tener debaxo de sí tanta diferencia de lenguas, es bien saver una general”<sup>12</sup>. Resulta llamativo que, si eran conscientes de aquella circunstancia, la propia monarquía no tuviese intención de ultimar un plan de mejora de la red viaria.

Hay un hecho que, si bien es muy conocido, quizás no ha tenido la trascendencia historiográfica que merece a la hora de reflexionar sobre esta aparente paradoja. ¿Significa esta ausencia de política que el sistema de comunicaciones no mejoró? La idea de comunicación no sólo se relaciona con la existencia de una mejor y más amplia red de caminos. En los desplazamientos de personas y mercancías influyen numerosos aspectos de carácter cultural, institucional y sociológico. A continuación presentamos un breve análisis de cada uno de estos aspectos en relación con las comunicaciones terrestres en el marco del imperio de Carlos V.

## 1. Plano cultural

Durante el Renacimiento se produjo un renovado interés por el conocimiento geográfico cuya expresión más lograda podría ser la *Civitates Orbis Terrarum*, que en algún caso ha sido definida como el *Google Earth* del siglo XVI<sup>13</sup>. El redescubrimiento de Ptolomeo implicó el empleo de coordenadas geográficas y proyecciones cartográficas; la imprenta jugó un papel en la difusión de mapas a escala continental. El empeño por conocer el Nuevo Mundo pronto se impregnaría en el imaginario colectivo y, por tanto, avivó el interés por conocer y controlar el espacio. Todo ello fueron factores que ayudaron a aumentar el atractivo por el medio físico, natural y urbano a nivel europeo. El mundo hispánico no fue una

11 GELABERT, “La fortuna de las ciudades”, *op. cit.*

12 AGS, *Estado-Castilla*, leg. 51, fol. 63r.

13 David BUISSET, *La revolución cartográfica en Europa, 1400-1800*, Barcelona, Paidós, 2004. Cfr. Felipe HERNANDO SANZ, “Las *Civitates Orbis Terrarum*: Memoria gráfica del nacimiento de una Europa urbana y de un mundo en plena expansión”, in Mariano CUESTA DOMINGO y A. SURROCA CARRASCOSA (eds.), *Cartografía hispánica. Imagen de un mundo en crecimiento, 1503-1810*, Madrid, Ministerio de Defensa, 2010, p. 137-170, p. 139.



excepción, de modo que pronto se asistió a la elaboración de *atlas* de la península Ibérica, si bien publicados muchos de ellos fuera de España<sup>14</sup>. Asimismo se extendió la corografía como género literario que se adentraba en las historias particulares de una ciudad y su proyección espacial<sup>15</sup>. La corona percibió que la representación visual de los reinos, su definición y las pesquisas para conocer sus límites constituían una interesante fórmula al objeto de afirmar su representación y el dominio sobre sus reinos<sup>16</sup>. Todos estos factores ayudaron a incrementar el interés por el conocimiento del espacio físico, la ordenación del territorio, las ciudades, la fauna y flora de otros continentes, etc.

Este fue el contexto cultural en el que se publicaron las primeras obras que comenzaron a definir la red viaria en España. El primero de estos trabajos, firmado por Fernando Colón a principios del siglo XVI, recoge itinerarios y descripciones de numerosos pueblos y ciudades, incluyendo las distancias existentes entre ellos, así como interesantes relatos sobre el estado de pueblos y ciudades en Castilla<sup>17</sup>. Esta obra constituyó un precedente inmediato para el que, sin duda, supone la guía de caminos más estudiada en la España de los Austrias. Nos referimos al *Reportorio de Caminos*, publicado por Juan de Villuga en Medina del Campo en 1546 (fig. 1). El objetivo explicitado en esta obra no era otro que orientar a los viajeros para evitar que se extraviasen a lo largo de sus viajes por España. Así, define las rutas más frecuentes, los pasos entre localidades y los tiempos que debían emplearse en los caminos hasta alcanzar una determinada ubicación<sup>18</sup>. En la obra de Villuga se recogen 129 itinerarios mientras que la de Alonso de Meneses, publicada en 1576, recoge 134 ordenados según la inicial del lugar de origen. El objetivo era muy similar al expresado en la obra de Villuga:

14 Agustín HERNANDO, *El mapa de España. Siglos XV-XVIII*, Madrid, Centro Nacional de Información Geográfica, 1995. Cfr. CRESPO SANZ, “Los Atlas de España entre 1503 y 1810”, in *Cartografía hispánica...*, op. cit., p. 175-197.

15 Richard L. KAGAN, “La corografía en la Castilla moderna. Género, Historia, Nación”, *Studia Historica, Historia Moderna*, 13, 1995, p. 47-59.

16 Fernando BOUZA, *Comunicación, conocimiento y memoria en la España de los siglos XVI y XVII*, Salamanca, Seminario de Estudios Medievales y Renacentistas, 1999.

17 Antonio LABORDA ORIHUELA, *Descripciones de don Fernando Colón, 1517-1523. Una visión de la España del Renacimiento*, Madrid, Instituto Nacional de Estadística, 2002, p. 46-47.

18 Antonio CRESPO SANZ, “Los reportorios de caminos. Navegadores del siglo XVI”, *Topografía y Cartografía. Revista del colegio oficial de ingenieros técnicos en Topografía*, 28-164, 2012, p. 48-55. Cfr. Robert HIBBERD y Jack B. OWENS, “Before Highways Maps: Creating a Digital Research Infrastructure Based on Sixteenth-Century Iberian Places and Roads”, *Bulletin for Spanish and Portuguese Historical Studies*, 40-1, 2015, Artículo 2.

Y porque cualquier caminante podrá ver y conoscer en camino breue las desgracias que se pueden ofrescer en los largos: assi por no saber el derecho camino como no hallar quien del les informe<sup>19</sup>.

Significativamente, el peso de Madrid es mayor en la obra de Meneses que en la firmada por Villuga<sup>20</sup>, lo que necesariamente está vinculado al progresivo incremento de la influencia política de Madrid en el conjunto de las ciudades del reino.

## 2. Plano institucional

La creación de un sistema imperial con presencia en un buen número de territorios europeos obligó a mejorar las formas de comunicación. Hemos visto que, a nivel hispano, esta mejora no procedió de una política viaria, entendida en términos de planificación, conservación y de dotación de fondos para crear un sistema integral de comunicaciones viarias. Empero, hubo un aspecto en el que se observó un salto cualitativo respecto a lo acaecido en épocas anteriores: la organización de un sistema oficial de correo a nivel continental, bajo control de la familia Tassis, cuyo impacto e importancia debe medirse a nivel de todo el espacio europeo<sup>21</sup>.

La configuración de este sistema entroncó con las tradiciones propias de cada reino. En puridad, no fue a principios del siglo XVI cuando apareció la figura del correo en España, que data de, al menos, época de Alfonso X<sup>22</sup>. También con anterioridad a la llegada de los Austrias se han detectado oficios como el de correo mayor en Sevilla o en otras ciudades. Previamente a los Tassis, existía una evidente conciencia de la importancia política que tenía mantener una red de postas y posadas que permitiera el envío regular y previsible de cartas u otro tipo de documentos, tanto personales como institucionales. Con los Austrias se asistió a un salto cualitativo de todo ello con nombramientos de correo mayores con una mayor responsabilidad sobre el envío de correspondencia a diferentes puntos de Europa. El recurso a esta familia procedente de Bérghamo había comenzado en 1500, cuando Francisco de Tassis fue nombrado

19 ALONSO DE MENESES, *Repertorio de caminos*, Madrid, Ministerio de Educación y Ciencia, 1976, p. III-IV.

20 JESÚS LÓPEZ REQUENA, “La fuente itineraria en los mapas de España del siglo XVI y la edición perdida del *Repertorio* de Meneses”, *El Nuevo Miliario*, 18-19, 2018, p. 19-33.

21 BONAVENTURA FOPPOLO, *I Tasso. Maestri della posta imperiale a Venezia. Storia di una famiglia bergamasca dal 1500 alla fine del 1700*, Cornello-Bérghamo, Museo dei Tassi, 2015.

22 ASENJO GONZÁLEZ, “Implicaciones”, *op. cit.*

capitán y maestro de postas para la zona de los Países Bajos. Poco después, en 1505, y ya con Felipe el Hermoso como rey en Castilla, se le extendió mandato para que organizase el sistema de correos entre Francia, España, el Sacro Imperio y Güeldres<sup>23</sup>.

La llegada de Carlos V no hizo sino confirmar el papel de Francisco de Tassis y su parentela al frente del sistema de correo. Además de la tradición borgoñona, se ha detectado la mediación del Cardenal Cisneros solicitando la extensión de las postas al modo de Flandes para el camino entre España y Roma<sup>24</sup>. El futuro emperador apenas tardó dos meses en ratificar los privilegios concedidos por su padre a favor de Batista y Mafeo Tassis. Para ello dictó una nueva cédula que establecía las condiciones del servicio de postas. Veamos a continuación cuales fueron las principales cláusulas del convenio firmado entre Carlos y los encargados de velar por el buen funcionamiento del sistema de correo a nivel europeo<sup>25</sup>:

1. Los Tassis se obligaban a tener un sistema de postas en los reinos de España y otros dominios con una reserva de dos caballos para el reemplazo.
2. Francia entraba en el acuerdo y se establece la obligatoriedad de ofrecer servicio allí donde se encontrara el Rey Cristianísimo, incluso en el supuesto que no se hallara presente dentro de la red de comunicaciones habitual.
3. Se nombrará maestros de postas en los diferentes reinos para el envío de documentos y misivas de carácter oficial e institucional.
4. Los maestros que obtuviesen nombramiento oficial recibirían cartas patentes para mayor seguridad en sus desplazamientos.

---

23 María MONTAÑEZ MATILLA, *El correo en la España de los Austrias*, Madrid, CSIC, 1953, p. 58. Cfr. Fernando ALONSO GARCÍA, *El Correo en el Renacimiento europeo. Estudio postal del Archivo Simón Ruiz, 1553, 1630*, Madrid, Fundación Albertino, 2004.

24 “Venerable Diego López de Ayala: yo enbio a Simón de Tarsis, correo maior, a su alteza, para que se pongan las postas de aquí a Rroma, como estavan puestas desde Flandes, y porque esto es cosa que mucho conviene al seruicio de su magestad, por las cosas de aquella corte, y porque cada día se sepan las del estado de Nápoles, y por esta nueva del turco, mucho os encargamos que habléis muy affectuosamente de nuestra parte a su alteza y al señor mosseor de chebres [Chièvres], a quien nos escreuimos con el dicho correo maior, para que luego se dé orden que las dichas postas se muden y se pongan de aquí a Rroma, que en ello nos echaréis cargo”. Cit. David ALONSO GARCÍA, “Del báculo al crédito. Cisneros y las finanzas de Castilla”, in José MARTÍNEZ MILLÁN, Manuel RIVERO RODRÍGUEZ y Gijs VERSTEEGEN, *La Corte en Europa: política y religión (siglos XVI-XVIII)*, vol. 2, Madrid, Polifemo, 2012, p. 995-1024, p. 1004.

25 AGS, *CMC*, 1ª ép., leg. 313. Cfr. MONTAÑEZ MATILLA, *El correo...*, op. cit., p. 184-186.

5. Los Tassis recibirán por este servicio de correo 6.500 ducados de oro pagados del siguiente modo: 4.500 ducados anuales abonados en la corte y otros 2.000 en plazas financieras de Flandes en distintos plazos.

El acuerdo entre los Tassis y Carlos V también fijaba las principales líneas postales a nivel internacional, que a grandes rasgos fueron las siguientes<sup>26</sup>:

1. Roma-Venecia-Innsbruck
2. Viena-Praga-Ratisbona
3. Viena-Praga-Nuremberg-Frankfurt-Colonia-Bruselas
4. Augsburgo-Lyon-Madrid

En los itinerarios prefijados no aparece Francia. Sin embargo, sabemos que el envío de correo fue regular y masivo a este reino. Los emisarios tardaban entre 36-40 horas entre París y Bruselas mientras que la duración media de un viaje entre Castilla y Bruselas se estimaba en una semana.

Como se puede observar, esta familia de origen italiano desempeñó una labor clave en la apertura de una línea oficial de comunicaciones entre territorios ubicados en diferentes partes de Europa. Sus servicios eran altamente valorados por cortesanos y la propia familia real, como se desprende del siguiente testimonio de agosto de 1528 de Juan Alemán, miembro del Consejo de Estado y hombre de confianza de Gattinara:

E en aquel tienpo, estando yo en el Consejo Secreto de su majestad vi y oy muchas e muchas vezes que dezía su magestad que se tenya por muy seruido de las dichas postas, e alababa mucho la buena diligencia e recabdo que tenyan los dichos correos mayores. Y los señores del Consejo del Estado que por entonçes heran asy en Alemania como en Flandes e algunas vezes en Ynglaterra dezían a su magestad que no solamente les debía mandar pagar lo asentado con ellos más hazerles muy buenas merçedes por lo bien que seruian [...] <sup>27</sup>.

No parece casual que las recomendaciones hacia la familia Tassis se encaminasen a mejorar sus ingresos por los servicios

---

<sup>26</sup> MONTAÑEZ MATILLA, *El correo...*, *op. cit.*, p. 59-60.

<sup>27</sup> AGS, *CMC*, 1ª ép., leg. 313. Sobre Juan Alemán, José MARTÍNEZ MILLÁN (dir.), *La Corte de Carlos V. Vol. 3. Los Consejos y los consejeros de Carlos V*, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 2000, p. 30.

prestados al frente del sistema de postas con el que circulaba una parte del correo por toda Europa. En definitiva, la correspondencia de un determinado agente de la monarquía con otros centros o con el propio monarca derivaba del buen hacer del servicio de postas. Carlos V se jugaba, nada más y nada menos, que el control de la información. Este hecho no solo era relevante para el emperador sino para cualquier implicado en la administración, cuyo buen hacer solo podía llegar a oídos en otras partes a partir de la correspondencia. Este aspecto no era menor dentro de aquel particular cosmos de poder que pasó a ser la corte de los Austrias. Con estos antecedentes, no resulta sorprendente el importante ascendiente social que pasaron a tener los Tassis, hecho que les llevaría a entroncar con la familia Ladrón de Guevara y a obtener el título de condes de Villamediana a finales del siglo XVI.

### 3. Plano sociológico

La efectividad de los Tassis se relaciona, a su vez, con su participación en las redes financieras, tanto a nivel hispano como en conexión con otros países. A partir de diferentes factores –el aumento de masa monetaria en Europa, aumento de la demanda, el uso generalizado de letras de cambio, la existencia de centros financieros conectados a nivel continental, la llegada de la partida doble a la contabilidad de empresas etc.– se produjo una expansión del capitalismo con un indiscutible papel protagonizado por redes mercantiles con capacidad para operar, y por tanto articular, espacios muy alejados entre sí. Estas redes tenían acceso a información y a la capacidad para transmitirla, lo que no podía pasar desapercibido para la corona<sup>28</sup>. Precisamente los contactos informales que facilitaban las redes mercantiles fueron otro medio para el envío de noticias y la atracción de datos de naturaleza política, geoestratégica, sociológica, etc. En carta de 1541, por ejemplo, se indica como “aunque por vía de mercaderes hauemos sabido que la mejoría de vuestra magestad fue adelante y estaua bueno, como no hauíamos tenido cartas, estábamos con mucho cuidado”<sup>29</sup>. La carta, enviada desde Madrid, indica dos cuestiones de interés: en primer lugar, que existía una “vía de mercaderes”, hecho que confirman otros estudios de caso en los que consta el empleo de agentes de negocio para el envío o

28 Hilario CASADO ALONSO, “Los flujos de información en las redes comerciales castellanas de los siglos XV y XVI”, *Investigaciones de Historia Económica*, 10, 2008, p. 35-68.

29 AGS, *Estado-Castilla*, leg. 51, fol. 109r.

recepción de correspondencia<sup>30</sup>. De la complejidad que alcanzó el sistema de comunicaciones, que hay que ver en términos de colaboración entre lo público y lo privado, por decirlo en términos actuales, da cuenta la siguiente misiva, fechada hacia 1552: “De Nápoles ay cartas de los 25 y escriven que la armada es pasada el faro de Meçina, pero escríbenlo particulares y no los virreyes [...]”<sup>31</sup>.

La Monarquía tenía acceso a información derivada de la posta oficial y también mediante mecanismos informales. Cabe suponer que existía complementariedad entre ambos sistemas, uno de carácter más oficial y por tanto más seguro, junto a otro que aportaba dinamismo y flujos diferentes de información procedente de las redes comerciales<sup>32</sup>. Para ello, el envío de correspondencia y la transferencia de información (y poder) participaba a partir de las redes de contacto en las que, necesariamente, los Tassis debían ser una referencia inexcusable<sup>33</sup>.

No resulta complicado hallar noticias que demuestran la conexión de esta familia italiana con el mundo de las altas finanzas. El apellido aparece entre los acreedores de Carlos V por importantes cantidades; Mafeo Tassis fue uno de los banqueros que aportó fondos –nada más y nada menos que doce millones y medio de maravedíes– para facilitar la coronación imperial de Carlos V<sup>34</sup>. Hacia 1520-1521, la hacienda real le debía buena parte de los fondos que venía adelantando desde años atrás<sup>35</sup>. Nos da una idea de la magnitud de estas cifras si la comparamos, por ejemplo, con el rendimiento medio de las rentas ordinarias de todo el partido fiscal de Madrid, que apenas llegaba a los cuatro millones de maravedíes. Encontramos otro dato que resulta altamente llamativo en torno al importante papel desempeñado por los Tassis en el conjunto de las finanzas de Carlos V. Además de encargarse del

30 VICTOR VON KLARWILL (Com.), *Los informes de los Fugger. Cartas de aviso de los corresponsales de la Casa Fugger (1568-1605)*, Sevilla, Comunicación Social Ediciones, 2011. DAVID ALONSO GARCÍA, “Between three continents. The Fornari Networks at the beginning of First Global Age”, in RILA MUHJERKEE (ed.), *Networks in the First Global Age: 1400-1800*, New Delhi, Primus, 2011, p. 183-2013.

31 AGS, *Estado-Nápoles*, leg. 1382, fol. 117.

32 Sobre el papel de la información en las redes comerciales, SILVIA MARZAGALLI, “La circulation de l’information, révélateur des modalités de fonctionnement propres aux réseaux commerciaux d’Ancien Régime”, *Rives Méditerranéennes*, 27, 2007, p. 123-139.

33 Cfr. RENATE PIEPER, “Cartas de nuevas y avisos manuscritos en la época de la imprenta. Su difusión de noticias sobre América durante el siglo XVI”, *Cuadernos de Historia Moderna*, Anejos IV, 2005, p. 83-94.

34 CARLOS JAVIER DE CARLOS MORALES, *Carlos V y el crédito de Castilla. El tesorero general Francisco de Vargas y la Hacienda Real entre 1516 y 1524*, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 2000, p. 45.

35 *Ibidem*, p. 46 sq.

servicio de comunicaciones o adelantar fondos desde plazas europeas, también intervinieron en la provisión de cereal al ejército<sup>36</sup>. Otras veces intermediaban a favor de importantes personajes de la sociedad política castellana. Por ejemplo, Mafeo Tassis intervino ante la emperatriz Isabel como agente del arzobispo de Toledo en la negociación de un asiento consignado sobre diferentes rentas de la mesa maestra<sup>37</sup>.

Los Tassis eran los encargados de mantener un sistema de correo que resultaba absolutamente fundamental en la geoestrategia de los Austrias. Para ello necesitaban formar parte de la *Repubblica Internazionale del Denaro*, parafraseando el título de un conocido libro<sup>38</sup>, es decir, aquellas redes de carácter transnacional con capacidad para operar en diferentes escenarios y condiciones, fuere prestando dinero, fletando barcos, transportando víveres y armas o, en el caso de los Tassis, especializándose en la gestión de las comunicaciones del emperador. Aquel mundo financiero hay que interpretarlo en clave colectiva y no únicamente en términos de un banquero o una única familia. Así, Juan Bautista de Tassis entró en un consorcio formado por alemanes (Fugger, Welser) y genoveses (Fornari) para realizar, en 1532, una importante oferta de crédito valorada en 307.000 florines a cambio de la gestión de las rentas de órdenes militares<sup>39</sup>. Tres años después localizamos otro crédito de Mafeo Tassis junto a Enrique Ehringer, diferentes banqueros italianos y Francisco de Burgos por importe 120.000 ducados<sup>40</sup>. Los Tassis también participaron en el giro de 350.000 ducados desde Lisboa junto a Juan Bautista Grimaldi, Digo y Luis de la Haya y un agente de los Welser derivado de la compra de las Molucas por parte del rey de Portugal<sup>41</sup>. Estos movimientos coincidieron con un momento especialmente sensible para las finanzas de Carlos V, protagonizado por lo que se ha venido a denominar el « Gran Asiento » de 1532-1537<sup>42</sup>. En otras situaciones también intervinieron en el mer-

36 Ramón CARANDE, *Carlos V y sus banqueros*, Barcelona, Crítica, 1990, vol. 3, p. 55.

37 AGS, *Estado-Castilla*, leg. 13, fol. 25

38 Aldo DE MADDALENA y Hermann KELLENBENZ (a cura di), *La repubblica internazionale del denaro tra XV e XVII secolo*, Bologna, Il Mulino, 1984.

39 CARANDE, *op. cit.*, vol. 2, p. 388.

40 *Ibid.*, vol. 3, p. 226.

41 Hermann KELLENBENZ, *Los Fugger en España y Portugal hasta 1562*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2000, p. 472.

42 Juan Manuel CARRETERO ZAMORA, “Crédito y Liquidez en el sistema de pagos del emperador Carlos V (El “Gran Asiento de 1532-1537”): una aproximación cuantitativa”, in David ALONSO GARCÍA (ed.), *Quebrando haciendas. Estudios sobre liquidez, deuda e impagos en España (siglos XV-XVIII)*, Monográfico de *Cuadernos de Historia Moderna*, 42-2, 2017, p. 469-501.

cado de deuda pública a modo de intermediarios entre la banca alemana y castellanos interesados en la adquisición de títulos<sup>43</sup>.

## La Corte y los sistemas de comunicaciones terrestres en España

Como señalábamos más arriba, el análisis de la red viaria y de las comunicaciones corre parejo al estudio de los sistemas urbanos. En este punto, cabe recordar que durante el siglo XVI el tejido urbano castellano poseía un carácter polinuclear, es decir, urdido a partir de diferentes centros de carácter local y regional<sup>44</sup>. Progresivamente, en especial desde el siglo XVII, se iría pasando a un modelo con centros urbanos claramente definidos y de influencia suprarregional e incluso a nivel de la península ibérica<sup>45</sup>. Estos centros, como se podrá suponer, no fueron otros que Madrid, convertida en corte estable a partir de 1561 –salvo el breve período de estancia vallisoletana, entre 1601-1606– y Sevilla, vinculada al tráfico comercial con América. Este proceso sería muy evidente en el siglo XVII. De hecho, en relación al transporte, es una de las causas de la creación de un sistema radial a partir del siglo XVIII, con Madrid como núcleo central conectado con las principales zonas de España.

Sin embargo, ya desde el siglo XVI es posible detectar las primeras manifestaciones de esta transformación del modelo urbano y de transportes. Madrid comenzó a atraer efectivos demográficos y actividad económica con la llegada de la corte, hecho que reafirmaría su carácter de centralidad con el paso de los decenios<sup>46</sup>. ¿Cuándo comenzó este proceso? El carácter nodal de Madrid –y otras localidades del entorno– puede ser detectado en los reportorios de caminos, donde la zona comprendida entre Toledo-Madrid-Segovia-Valladolid y Burgos incluía la mayor parte de vías de comunicación<sup>47</sup>. Incluso, es posible plantear si antes de 1561 no había

43 KELLENBENZ, *Los Fugger...*, *op. cit.*, p. 196.

44 Bartolomé YUN CASALILLA, “Entre la economía mundo y el crecimiento polinuclear (los rasgos generales de la economía europea en el tránsito del siglo XVI, 1490-1530)”, in ERNEST BELENGUER CEBRIÁ (ed.), *De la unión de coronas al imperio de Carlos V*, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 2001, vol. I, p. 29-46.

45 David S. REHER, “Ciudades, procesos de urbanización y sistemas urbanos en la Península Ibérica, 1550-1991”, in *Atlas histórico de ciudades europeas. Vol. 1. Península Ibérica*, Barcelona, Centre de Cultura Contemporània, 1994, p. 1-29.

46 José Miguel LÓPEZ GARCÍA (dir.), *El impacto de la Corte en Castilla. Madrid y su territorio en la época moderna*, Madrid, Siglo XXI, 1998.

47 DIAGO HERNANDO y LADERO QUESADA, “Caminos y ciudades...”, *op. cit.*



comenzado a producirse un progresivo incremento de la importancia de Madrid aunque no existiese una sede fija para la corte. Esta se trasladaba, principalmente, por la zona mejor comunicada desde el punto de vista de la red viaria. Veamos los movimientos de la corte y del propio Carlos V por Castilla. Hay que advertir en este punto que ambos, estancias del Emperador y traslados de la administración, aparecen disociados, pudiendo encontrarse uno en cualquier lugar de Europa y su aparato burocrático, principalmente, en la zona comprendida entre Valladolid-Madrid y Toledo. Lo vemos a continuación.

**Tabla 1: Comparación de estancias del Emperador y Corte (1533-1546)<sup>48</sup>**

Año	Lugar de estancia de Carlos V	Lugar de estancia de la Corte de Castilla
1533	Diferentes ciudades europeas, Barcelona, Monzón, Zaragoza	Madrid
1534	Toledo, Madrid, Segovia, Ávila, Valladolid, Palencia... y Madrid	Desconocido, pero no en Madrid
1535	Madrid, Zaragoza, Barcelona, Italia, La Goleta (campana de Túnez)	Madrid
1536	Italia, Barcelona, Valladolid	Madrid
1538		No en Madrid
1539	Barcelona, ciudades fuera de España, Valladolid, Madrid, Toledo	Toledo, Madrid
1540	Toledo, Madrid, Segovia, Tordesillas, Valladolid, San Sebastián y otras ciudades europeas	Madrid
1541	Diferentes ciudades europeas	Madrid
1542	Diferentes ciudades europeas, Baleares, Cartagena, Murcia, Ocaña	Madrid, Valladolid
1546	Toledo, Madrid, Valladolid, Burgos, Logroño, Pamplona, Monzón, Barcelona, Valencia.	Madrid, Valladolid

Tras el fallecimiento de la emperatriz Isabel, se produjeron intensos debates en la administración castellana de cara a elegir la

48 Fuente: Manuel DE FORONDA Y AGUILERA, *Estancias y viajes del Emperador Carlos V*, Madrid, 1914 y David ALONSO GARCÍA, *Una corte en construcción. Madrid en la hacienda real de Castilla (1517-1556)*. Buenos Aires, Miño y Dávila, 2005, p. 33.

mejor ubicación para el príncipe Felipe y las infantas. Las misivas intercambiadas con Carlos V y también entre personajes destacados de su corte reflejan las siguientes ideas sobre el particular<sup>49</sup>:

1. *Corte itinerante*. No se plantea en ningún momento una instalación definitiva de la corte, sino que ésta debía seguir moviéndose entre las ciudades principales de los reinos de Castilla y Toledo para que todos “gozasen de la merced de la corte”.
2. *Seguridad*. El criterio básico es que el príncipe y las infantas no debían coincidir en una misma plaza y ni siquiera en un mismo reino. La revuelta de las Comunidades de Castilla seguía en el recuerdo y, como factor esencial, había que evitar que ambas casas estuviesen en la misma ciudad o incluso cercanas una a la otra. Como alternativa se proponía la ubicación en alguna plaza con algún castillo en sus inmediaciones. Por ejemplo, el cardenal Tavera era partidario de llevar a las infantas a Torrelaguna considerando que la fortaleza se encontraba apenas a 10 kilómetros de distancia<sup>50</sup>. También se buscaba un lugar con un castillo que hiciese las veces de refugio en caso de necesidad. Algunos cortesanos –no todos– pedían que no fuesen lugares no muy grandes ni concurridos para alojar a las infantas. Por ejemplo, en carta del Conde de Cifuentes a Francisco de los Cobos, de finales de 1539, se dice que Segovia, Medina del Campo y Ávila no son escenarios idóneos para acoger a las infantas por “los ynconvenientes de los lugares grandes por ser notorios”<sup>51</sup>.
3. *Razones climatológicas*. Como resulta obvio, se prefiere el sur en el invierno y mover al príncipe o infantas al norte en verano.
4. *Comunicaciones*. Se buscan emplazamientos con acceso directo a la red viaria principal. Sin embargo, no debían ser ciudades excesivamente cosmopolitas para las infantas, que debían estar recogidas en lugares sin “conversación y comunicación”<sup>52</sup>. Madrid no entraba en esta categoría por su condición de núcleo bien ubicado en el conjunto de la red viaria, razón por la que podía ser utilizada por el príncipe Felipe pero no para sus hermanas. Madrid, por

49 Dichos debates pueden seguirse en AGS, *Estado-Castilla*, legs. 44-51.

50 AGS, *Estado-Castilla*, leg. 46, fol. 110.

51 AGS, *Estado-Castilla*, leg. 45, fol. 311.

52 Términos recogidos en AGS, *Estado-Castilla*, leg. 45, fol. 311.

tanto, ya era un núcleo conocido. Como también lo eran los caminos que llegaban hasta la villa, utilizados por embajadores como Jerónimo Müntzer quien, a finales del siglo xv, estimó en 12 leguas el trayecto comprendido entre Toledo y Madrid<sup>53</sup>. No en vano, desde Madrid salían seis caminos en diferentes direcciones: hacia el puerto de Somosierra (dirección norte), Alcalá de Henares (noreste), Coslada (noroeste), Toledo (sur), Torrijos (sureste) y Galapagar (noroeste)<sup>54</sup>. Como consta en la célebre *Descripción y Cosmografía* de Fernando Colón, algunas de estas vías enlazaban con itinerarios principales que atravesaban la península; tal era el caso del camino real de Aragón, que recoge en su origen la calzada romana entre Mérida y Zaragoza, la ruta que llegaba hasta Lisboa y, naturalmente, el camino real a Toledo que continuaba hacia Andalucía<sup>55</sup>. Llama la atención, en este punto, que, a escala local, encontremos ya a finales de la Edad Media una orientación de caminos que se repetiría en los proyectos del siglo xviii y que constituyen hoy la base de la red de carreteras –hoy autopistas– en España.

Por tanto, las ciudades que alojaban a la corte –también al Emperador– constituían puntos de referencia inexcusable en la geopolítica de la monarquía. En el diario de los viajes de Carlos V, de Juan de Vandenesse, se recoge el siguiente testimonio:

Estando su dicha magestad en Madrid tuvo noticias de que los de Gante se habían amotinado, por lo que el príncipe de Orange fue despachado *por la posta*<sup>56</sup>.

La corte requería de un sistema fluido de comunicaciones y esto, precisamente, se lo otorgaba el recurso a la familia Tassis y al mundo de los banqueros. Este hecho también revalorizaba el papel de aquella ciudad que alojase a la corte (o al Emperador) y que pasaba a ser el principal centro emisor y receptor de correspondencia. El año 1539, precisamente, parece particularmente interesante ya

53 José Ignacio URIOL SALCEDO, “Los caminos en Madrid en la Edad Media”, in Cristina SEGURA GRAIÑO (ed.), *Caminos y caminantes por las tierras del Madrid Medieval*, Madrid, Al-Mudayna, 1994, p. 33-42, p. 39.

54 Carlos J. FLORES VARELA, “Desplazamientos de corto radio en Madrid, siglos xv y xvi”, in *ibid.*, p. 173-204, p. 175-176.

55 Manuel CRIADO DEL VAL, “Los caminos de Madrid en la Cosmografía de Hernando Colón”, in *ibid.*, p. 335-346. Cfr. LABORDA ORIHUELA, *op. cit.*

56 José GARCÍA MERCADAL, *Viajes de extranjeros por España y Portugal*, Madrid, Aguilar, 1952, vol. 1, p. 928.

que el emperador y la corte moraron en Toledo y Madrid, de modo que es posible realizar un análisis del envío de correo desde ambas ciudades.

**Tabla 2: Destino de correspondencia de la Corte enviada desde Toledo<sup>57</sup>**

Destino	Comunidad Autónoma/Provincia	Número de envíos	Distancia actual aproximada por carretera	Importe total del correo (maravedíes)
Aranjuez	Madrid	1	45 km	1.500
Ávila y otras ciudades <sup>58</sup>	Castilla León/Galicia	1	553 km	11.250
Baena	Andalucía (Córdoba)	1	251 km	9.000
Baeza	Andalucía (Jaén)	2	213 km	10.750
Baeza y Málaga	Andalucía (Jaén, Málaga)	1	378 km	9.000
Burgos <sup>59</sup>	Castilla León	2	316 km	30.000
Cádiz	Andalucía	2	420 km	22.500
Córdoba y Granada	Andalucía	1	510 km	17.250
Córdoba y Sevilla	Andalucía	1	485 km	9.375
El Pardo	Comunidad de Madrid	2	85 km	7.500
Granada	Andalucía	2	367 km	13.500
Granada y Málaga	Andalucía	2	491 km	27.000
Illescas	Castilla La Mancha (Toledo)	2	38 km	2.713
Madrid	Comunidad de Madrid	7	73 km	18.200
Madridejos	Castilla La Mancha (Toledo)	1	60 km	3.000
Ocaña	Castilla La Mancha (Toledo)	1	52 km	1.500

<sup>57</sup> Fuente: AGS, *CMC*, 1ª ép., leg. 1485. *Data de Raimundo de Tassis*.

<sup>58</sup> Ávila, Salamanca, Zamora y La Coruña.

<sup>59</sup> Burgos y Tordesillas.

Corte, red viaria y sistema de comunicaciones en la España de Carlos V

Ocaña, Si- güenza y otras partes	Castilla La Mancha (Toledo/Guadalajara)	1	239 km	7.000
Segovia, Valladolid y Salamanca	Castilla León	1	395 km	7.500
Segovia, Valladolid y Burgos	Castilla León	1	403 km	6.375
Sevilla	Andalucía	3	493 km	19.875
Torre del Río	Andalucía (Málaga)	1	488 km	8.250
Trujillo, Llerena y Sevilla	Extremadura (Cáceres, Badajoz)/Andalucía	1	529 km	6.750
Úbeda	Andalucía (Jaén)	2	277 km	16.500
Úbeda, Granada y Málaga	Andalucía (Jaén, Granada y Málaga)	1	539 km	11.250
Valencia	Comunidad Valenciana	2	391 km	8.625
Valencia y Madrid <sup>60</sup>	Comunidad Valenciana Comunidad de Madrid	1	737 km	17.250
Villalón <sup>61</sup>	Castilla León (Valladolid)	1	335 km	4.975
Zaragoza	Aragón	1	382 km	9.375
Zaragoza y Barcelona	Aragón/Cataluña	1	690 km	8.250
Total	29	46	13.271 km	326.013 mrs.

<sup>60</sup> El correo parte a Valencia y regresa a Madrid.

<sup>61</sup> Feria de Villalón.

**Tabla 3: Destino de correspondencia de la Corte enviada desde Madrid<sup>62</sup>**

Destino	Comunidad Autónoma/Provincia	Número de envíos	Distancia actual aproximada por carretera	Importe total del correo (maravedíes)
Alba [de Tormes]	Castilla León (Salamanca)	2	160 km	21.750
Aranjuez	Comunidad de Madrid	3	40 km	7.250
Arévalo	Segovia	26	125 km	150.582
Bilbao	País Vasco	1	395 km	15.750
Brihuega	Castilla La Mancha (Guadalajara)	4	93 km	22.125
Buitrago	Comunidad de Madrid	2	78 km	2.625
Burgos <sup>63</sup>	Castilla León	1	250 km	18.750
Hondarribia (Fuenterrabía) <sup>64</sup>	País Vasco (Guipúzcoa)	1	477 km	116.250
Galicia (junto a Santiago de Compostela)	Galicia	2	600 km	21750
Getafe	Comunidad de Madrid	1	20 km	188
Granada y Málaga	Andalucía	2	420 km	28.875
Granada y otras partes	Andalucía	1	420 km	9.750
Málaga	Andalucía	2	530 km	20.250
Medina de Rioseco	Castilla León (Valladolid)	1	243 km	3.000
Medina del Campo	Castilla León (Valladolid)	3	160 km	26.250
Murcia	Murcia	1	397 km	7.500
Navarra	Navarra	2	390 km	21.375
Segovia	Castilla León	1	92 km	3.500
Sevilla	Andalucía	3	530 km	67.500
Toledo	Castilla la Mancha	7	73 km	20.175
Valladolid	Castilla León	2	190 km	17.250

62 Fuente: AGS, *CMC*, 1ª ép., leg. 1485. *Data de Raimundo de Tassis*.

63 Burgos y Tordesillas.

64 Fuenterrabía y Valladolid.

Villacastín, Valladolid y Burgos	Castilla la Mancha	1	190 km	13.500
Villacastín	Castilla León (Segovia)	1	85 km	3.000
Vizcaya y otras partes	País Vasco (Vizcaya)	1	410 km	15.000
Zaragoza	Aragón	1	316 km	9.000
Total	25	72	14.354 km	642.945 mrs.

Si bien los datos aquí presentados tienen un carácter parcial ya que se refieren a un único año, aparecen algunas cuestiones relevantes sobre el funcionamiento del sistema de correo. La corte estuvo hasta julio en Toledo y desde mediados de dicho mes en Madrid. Las comunicaciones no se resintieron por ello, con una evidente continuidad en el número y carácter de los envíos. Por tanto, si bien de modo provisional, cabría pensar que la red de caminos era igual de mala –o buena– desde una ubicación de la corte en Toledo o en Madrid. De hecho, a pesar de que por Toledo salían o pasaban un mayor número de vías principales, el número de envíos y sus costes fue muy superior durante la segunda mitad de año. Esto se produjo, en especial, por el impacto de la correspondencia con Arévalo, donde moraban las infantas, recogiendo el interés sobre el futuro emplazamiento del príncipe Felipe y sus hermanas. Asimismo, en ambos casos, cabe destacar la comunicación directa entre Toledo-Madrid, junto a los sitios reales cercanos, señal de que ambos centros estaban bien conectados y que, por extensión, existía una comunicación estable y fluida entre los mismos.

El sistema de postas –encabezado por la familia Tassis, recordemos– facilitaba la relación directa entre diferentes ciudades europeas. Esto mismo también se refleja en los datos procedentes de la documentación conservada en el Archivo General de Simancas:

**Tabla 4: Destino de correspondencia desde Toledo a ciudades europeas en 1539<sup>65</sup>**

Destino	Número de envíos	Importe total del correo (maravedíes)
Borgoña y Corte de Rey de Romanos	1	116.250
Borgoña, Augusta y Viena	1	131.250
Corte de Francia (París)	4	244.250
Corte de Francia, Besançon y Flandes	1	112.500
Corte de Francia, Besançon y Rey de Romanos	1	165.000
Corte de Francia y Flandes	2	201.250
Génova	1	43.125
Nápoles	1	57.750
Perpiñán	2	105.000
Portugal	4	48.275
<b>Total</b>	<b>20</b>	<b>1.224.650</b>

**Tabla 5: Destino de correspondencia desde Madrid a ciudades europeas en 1539<sup>66</sup>**

Destino	Número de envíos	Importe total del correo (maravedíes)
Borgoña y Corte de Rey de Romanos	2	247.500
Corte de Francia (París)	3	262.500
Flandes	6	523.500
Génova, Roma y Nápoles	1	45.000
Portugal	3	68.625
<b>Total</b>	<b>15</b>	<b>1.147.125</b>

Como se puede observar, las remesas a ciudades no hispanas también eran habituales. Se despachaban valijas diplomáticas, cartas personales a los gobernadores o familiares del Emperador, documentación oficial, etc. Naturalmente era un servicio bastante más oneroso que en el caso de los portes a España. El precio se

65 Fuente: AGS, CMC, 1ª ép., leg. 1485. *Data de Raimundo de Tassis*.

66 Fuente: *ibid.*



calculaba en función de las distancias. A lo largo del año 1539 el importe de correspondencia remitida a otros países alcanzó la nada despreciable cuantía de 2.371.775 maravedíes frente a los 968.958 que se debieron abonar por los envíos en España. El coste medio de estos envíos podemos estimarlo en 67.765 maravedíes en el caso de la correspondencia internacional frente a unos 8.211 en el caso del correo remitido a localidades hispanas. El dinero dedicado al servicio de correo era bastante alto, lo que por sí mismo demuestra la importancia que le concedieron los Austrias como un elemento clave para asegurar el dominio en numerosos territorios europeos y no europeos, que además no eran contiguos entre sí. En 1528, por ejemplo, los Tassis recibieron 6,7 millones de maravedíes por sus servicios al frente del servicio de correo y este concepto, por añadir otro dato relevante, llegó a suponer más de 70 % de lo ingresado desde la receptoría de la provincia de León por el servicio de Cortes<sup>67</sup>.

El impacto del sistema de comunicaciones también puede ser medido en términos sociales. Arriba señalábamos que este linaje formaba parte del conjunto de redes financieras que sirvieron al emperador. Como se podrá suponer, este hecho se complementaba con las relaciones entre los Tassis y sectores pertenecientes a las elites castellanas, lo cual tenía una incidencia local allí donde residiese la corte. Juan Ochoa de Salinas, contino, entabló un pleito contra Álvaro de Encinas, banquero de corte, por el pago de ciertas cuantías en las ferias de Medina del Campo. El intermediario que debía realizar el pago no era otro que Raimundo de Tassis<sup>68</sup>. El 14 de julio

67 Juan Manuel CARRETERO ZAMORA, “El crédito exterior y la fiscalidad extraordinaria en la Castilla de Carlos V (1518-1532)”, in *Estados y mercados financieros en el Occidente cristiano (siglos XIII-XVI)*. XLI Semana de Estudios Medievales, Pamplona, Gobierno de Navarra, 2015, p. 509-533, p. 527.

68 “Juan Ochoa de Salinas, contino de casa de su magestad, me querello ante vuestra merced de Álvaro de Enzinas, cambio en esta corte, e contando el caso digo que ansy es que por el mes de abril deste año estando en la çibdad de Toledo yo inque [*sic*] con Bentura Beltrán, hijo del doçtor Beltrán del Consejo de las Indias, y el dicho Bentura Beltrán quiso que sonase [*sic*] al dicho Alvaro de Enzinas e fue concertado que se puyese en poder de Reymondo Tarxis e asy se asentó en el registro de mi mano como por el parecerá e syn esta condiçión el testimonio la dio synada al dicho Alvaro de Enzinas el qual la ha tenido e tiene en su poder que es a pagar en esta feria de mayo a los pagamentos della e como quiere que ansymismo la dicha obligaçión suena de dos mill ducados pero yo no [...] syno los mill e por eso en las espaldas della el mismo Alvaro de Enzinas puso de su mano por pagados mill ducados al dicho Bentura Beltrán la qual dicha obligaçión fue y es ninguna fingida e symulada e fecha en fraude de juego porque los dichos mill ducados me fueron ganados malamente a juego de naypes a primera e a la dobladilla. Por ende a vuestra merced pido que cerca de lo susodicho me aga cumplimiento de justiçia e faziéndolo mande al dicho Alvaro de Enzinas que luego so una pena ante vues merced exhiba la dicha obligaçión synada e mande dar mandamiento para que Cristóbal Aguilar, escribano en esta corte, exhiba el registro e de por ninguna la dicha obligaçión como lo

de 1539, los hermanos Raimundo y Juan Antonio de Tassis expidieron poder notarial desde Madrid a favor de Pablo Bernardino para que hiciera las veces de intermediario financiero, especialmente en las ferias o centros de negocio sobre los que se expedían letras de cambio<sup>69</sup>.

## Conclusión

El análisis de la red viaria y los sistemas de comunicaciones constituye un campo de enorme interés al objeto de medir la eficiencia de una monarquía con territorios muy distantes entre sí. De algún modo, formaría parte de una idea de la historia que no puede únicamente ser entendida desde un único punto (país o ciudad) sino desde la interrelación entre múltiples espacios, allí donde estuvieren establecidos. Se podrá imaginar que nos referimos, en concreto, a la Historia Global, donde el sujeto histórico es antes colectivo que singular<sup>70</sup>.

En nuestro caso, el análisis se ha circunscrito a la red viaria y los sistemas de comunicaciones en época de Carlos V. Se ha dicho en no pocas ocasiones que la red de caminos seguía siendo pobre tanto en extensión como en calidad y conservación. Aunque es cierto que se produjo un aumento de la extensión de los caminos, los diferentes testimonios apuntan a que, efectivamente, el estado de las calzadas no era seguramente el más afortunado. De hecho, ni siquiera existía una idea oficial y unívoca sobre los caminos en España, conocidos fundamentalmente a partir de las guías de caminos que, precisamente, buscaban ofrecer pistas sobre qué rutas había de seguirse a la hora de llegar a una determinada ciudad o pueblo.

Este hecho, empero, no implica que no se hubieran producido novedades a lo largo del siglo XVI. Estas, en esencia, no procedieron de la mejora de los caminos sino a partir de elementos de carácter cultural –un mayor interés y conocimiento sobre la propia red viaria–, la instauración de un sistema oficial de correo a escala europea y, en relación con este punto, la inclusión de este mismo sistema en el entramado financiero y mercantil de la época, con capacidad

---

es por las razones susodichas e dé asy mismo a my por libre e quito de la dicha quantía de los dichos mill ducados ynterponiendo sobre ello perpetuo sylençio al dicho Aluaro de Enzinas e condenándole que agora ni en tiempo alguno no me los pueda pedir ni demandar [...]”. AHPNM, *Prot.* 34 (1538), fol. 319.

69 AHPNM, *Prot.* 71, ff. 55r-56v.

70 Hugo FAZIO VENGOA, “La historia global y su conveniencia para el estudio del pasado y del presente”, *Historia Crítica*, 2, 2009, p. 300-319.

para operar en diferentes puntos del mapa europeo. Este concurso, además, se realizó en consonancia con las estructuras de la monarquía, que recurrió en numerosas ocasiones y en distintos campos a la externalización de servicios y al concurso de agentes privados. El recurso a los Tassis se enmarcaba en esta misma línea, lo que a buen seguro ayudó a que fuese asumible y permitió mejorar su propia eficiencia en el seno de las redes financieras que jugaban un papel clave en numerosos aspectos de la monarquía, incluido el relativo a las comunicaciones.

Finalmente, el análisis de los sistemas de comunicación también es susceptible de ser entendido desde una dimensión geopolítica. La llegada o salida de correo desde un determinado emplazamiento revalorizaba el papel de esa misma ciudad, en la cual circulaban noticias o se realizaban las correspondientes gestiones para la implementación del servicio. En este sentido, ya desde tiempos de Carlos se puede detectar el impacto de la familia Tassis en la vida madrileña, ciudad que iba ganando peso a partir de las continuas llegadas de la corte y que progresivamente se estaba transformando en un núcleo de primer orden, en claro antecedente a lo que sucederá tras la definitiva configuración de la capitalidad.



# 'The greatest marketplace in the world'

## The role of Antwerp in the economic and financial network of the Habsburg Empire

MICHAEL LIMBERGER  
Ghent University

**M**ATRIMONIAL policy and dynastic coincidences propelled the Habsburg dynasty into the position of a major European power in the last decades of the fifteenth century, in particular as a result of the marriage of Maximilian I with Mary of Burgundy, and later on, the union of Philipp the Handsome with Juana of Castile. The Burgundian and Spanish alliances enhanced the territorial as well as the economic dimensions of the Habsburg dominions in Western Europe and can be seen as the actual starting point of the Habsburg empire. The integration of the Spanish and Burgundian territories, and in particular the Low Countries, put two of the most dynamic economic motors of the sixteenth century at the disposal of the Habsburgs. One was certainly Spain, which through the port of Seville was the bridgehead to the New World. The discovery of the Americas in 1492 and the following conquest of the Aztec and Inca empires bestowed the Habsburg rulers with a new colonial empire with almost unlimited potential, especially because of its huge output of silver. The Low Countries, on the other hand, were an economic center with dynamic cities, urban industries, a vibrant trade and financial markets, which represented an indispensable asset for the valorization of the American colonies<sup>1</sup>.

---

1 Hugo SOLY, "Introduction. *Charles V and his Time*", in Hugo SOLY & Wim BLOCKMANS, (eds.), *Charles V 1500-1558 and his Time*, Antwerp, Mercatorfonds, 1999, p. 11-25, 12-15; and Renate PIEPER, "Wirtschaftsräume und Wirtschaftsbeziehungen im Reich Karls V", in Alfred KÖHLER, Barbara HAIDER, Christine OTTNER (eds.), *Karl V 1500-1558, neue Perspektiven seiner Herrschaft in Europa und Übersee*, Vienna, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2002, Zentraleuropa Studien 6, p. 165-179.

If there is one city which embodied this strategic position of Flanders and the Low Countries in the creation of the Habsburg world empire, it is Antwerp, the commercial and financial metropolis of the sixteenth century. Antwerp was a port city and became the major distribution center of colonial import- and export commodities for the Spanish and overseas market. It was a meeting point of the leading commercial and financial firms of its time, the first precursor of the modern Stock Exchange, and thus became a unique concentration of capital and the leading financial market of Europe, both for commercial credit as well as for public loans. The capital market for public loans was essential for the funding of the colonial enterprise as well as for the creation of the Habsburg empire in general, and therefore the role of Antwerp was vital for the Habsburg rulers. Antwerp witnessed an extraordinary economic expansion during the sixteenth century, coinciding with the rise of the Habsburg empire, but it was stopped abruptly by the consequences of the Dutch Revolt after 1567, and the drawing of a frontier between the Southern and Northern Low Countries, and the so-called closure of the Scheldt by the United Provinces, in 1585. After that date, the city continued as a commercial and financial market, but it had lost its exceptional splendor of the heydays<sup>2</sup>.

### ‘Who wants to see the world, he can find it in Antwerp’

From the early sixteenth century on, Antwerp impressed its visitors through its size, its economic activity and its architecture. Albrecht Dürer, on his voyage through the Low Countries in 1521, resided in Antwerp during a considerable period, and was in close contact with the Portuguese factor, the official representative of the Portuguese merchant community and holder of the crown monopoly for spices, as well as with the leading merchants from Southern Germany, the Fugger, Welser, Tucher, etc. Dürer described the city and its elegant buildings, and he also left us several lively drawings of the city and its surroundings<sup>3</sup>.

- 
- 2 The most complete synthesis of Antwerp’s economic development in the 16<sup>th</sup> century is Herman VAN DER WEE, *The Growth of the Antwerp Market and the European Economy*, 3 vols. The Hague, Martinus Nijhoff, 1963. More recently: Jeroen PUTTEVILS, *Merchants and Trading in the Sixteenth Century. The Golden Age of Antwerp*, London, Routledge, 2015.
  - 3 Dagmar EICHBERGER, “Dürer and the Netherlands: Patterns of Exchange and Mutual Admiration”, in Larry SILVER & Jeffrey CHIPPS SMITH (eds.),

The most complete description of sixteenth century Antwerp is however by the hand of Lodovico Guicciardini, a Florentine merchant and humanist, and nephew of the famous historian Francesco Guicciardini. His work “Descrizione di tutti I Paesi Bassi” first published in 1567, contains a lively portrait of the city, its buildings, institutions as well as its cultural and business world. He writes of the cosmopolitan character of the city, where merchants from all over Europe were active and many of whom had settled permanently. He describes the port, with its great number of ships from all countries, the Great Market Square (*Grote Markt*) with the Renaissance City Hall, the Cathedral, the Exchange, the Hansa house and the impressive new fortifications in Italian design, the numerous straight and ample streets, the twenty-six squares, churches, abbeys and hospices, and mentions the great number of houses. Guicciardini characterized Antwerp (and the Low Countries) as “a market and fair of all Europe and even of the whole world”, and at the same time an artistic, cultural and intellectual center of excellence<sup>4</sup>. At the time Guicciardini wrote his description of Antwerp, the city had more than 100 000 inhabitants, which made it one of the most populated cities in Europe at the time. It was home to ca. 2 000 foreign and local merchants, numerous artisans and craftsmen, a number of renowned artists, such as Pieter and Jan Brueghel, Gillis Mostaert, or Martin van Cleve, and the famous book printer Christopher Plantin<sup>5</sup>.

Already more than one hundred years earlier, in 1425, another traveler, the Castilian Pedro Tafur, had also been impressed by Antwerp. He described in particular the yearly fairs of the city, where, according to him “who wants to see the world, or a large

---

*The Essential Dürer*, Philadelphia, Pennsylvania U.P., 2010, p. 149-165, 258-262.

4 “this favorable location is the reason that this country becomes a port, fair and market for the whole of Europe, and, as can be seen, of the whole world, from East to West: where such activity, trade, exchange, and gathering is taken place, that it attracts countless foreigners and locals here”. Lodovico GUICCIARDINI, *Descrittione di M. Lodouico Guicciardini patritio fiorentino, di tutti i Paesi Bassi altrimenti detti germania inferiore*, Antwerp, Aeneas Silvius, 1567, p. 21; see also Michael LIMBERGER, “A merchant describing the city: Lodovico Guicciardini’s Description of tutti i Paesi Bassi as a source for the urban history of the Low Countries”, *Conference: Comparative history of European cities = Histoire comparée des villes européennes*, Lyon, European Association for Urban History, 2009 (published as “Zo schoon ende bequaem tot versamelinghe der cooplieden Lodovico Guicciardini’s *Descrittione di tutti i Paesi Bassi* als bron voor de economische geschiedenis van Antwerpen”, *HistoriAnt*, 2, 2014, p. 59-79).

5 Frans BAUDOUIN, “Antwerpia Pictorum Nutrix. La naissance de l’école anversoise de peinture”, in *De Bruegel à Rubens. L’école de peinture anversoise 1550-1650*, Ghent, Snoeck-Ducaju & Zoon, 1992, p. 9-18. See also Koenraad JONCKHEERE, “Trial and error. Antwerp Renaissance art”, in Bruno BLONDÉ & Jeroen PUTTEVILS (eds.), *Antwerp in the Renaissance*, Turnhout, Brepols, 2020 (Studies in European Urban History 49), p. 263-296.

part of it, he can find it (in Antwerp). Here, you can see the most beautiful things of the world and the greatest riches”<sup>6</sup> This focus on the Antwerp fairs is no coincidence. Antwerp had risen as a center of fairs already in the early fourteenth century, when the duke of Brabant, Antwerp’s territorial prince, granted the city the privilege to organize two annual fairs. The Brabant fairs were held twice a year in Antwerp and twice in Bergen op Zoom, another port town, situated 35 km further north. They were not only frequented by local merchants, but also by those from Cologne and England, as well as Italians from Venice and Florence<sup>7</sup>. However, the activity of the Brabant fairs could not compete with the activity of the main centre of international trade in Flanders of that time, Bruges. Bruges had established its position as centre of cloth production and became the leading international market in North-western Europe. Like Antwerp in the sixteenth century, Bruges was a cosmopolitan metropolis, with a thriving international merchant and banking community<sup>8</sup>. Ironically, it was during a period of annexation of Antwerp by the count of Flanders, between 1357 and 1406, that the Brabant fairs came into contact with the international merchant community of Bruges. According to some contemporaries, the business activity in Bruges stagnated during the Brabant fairs, because most of the international merchants were active at the fairs<sup>9</sup>.

While Antwerp increased its activity throughout the fourteenth and fifteenth centuries, it was only in the last decades of the fifteenth century, that Antwerp eventually overtook Bruges, as a result of commercial and political events, which were closely related to each other. On the commercial level, English cloth merchants chose for the Brabant fairs as their centre of distribution, especially as their main markets were situated in Germany, from where numerous merchants came to the fairs of Antwerp. The competition

- 
- 6 “... quien quiere ver el mundo o gran parte de el, lo puede encontrar en Amberes. Aquí se pueden ver la cosas mas bonitas del mundo y la riquezas mas grandes...”, *Andanças é viajes de Pero Tafur (1435-1439)*, Marcos JIMÉNEZ DE LA ESPADA (ed.), Colección De Libros Españoles Raros o Curiosos, vol. VIII, Madrid, Impr. De M. Ginesta, 1874, p. 258-260.
- 7 Jan VAN GERVEN, “Antwerpen in de XIII<sup>e</sup> eeuw. De bescheiden opkomst van een stad”, *Revue belge de philologie et d’histoire*, vol. 94, fasc. 2, 2016, p. 209-254; and *Id.*, “Antwerpen in de veertiende eeuw. Kleine stad zonder toekomst of opkomend handelscentrum?”, *Revue belge de philologie et d’histoire*, vol. 76, fasc. 4, 1998, p. 907-938.
- 8 The most recent synthesis is Andrew BROWN & Jan DUMOLYN (Eds.), *Medieval Bruges*, c. 850-1550, Cambridge, Cambridge U.P., 2018.
- 9 Raymond VAN UYTVEN, “De triomf an Antwerpen en de grote steden”, in *Geschiedenis van Brabant*, hs. 6: Het hart van de Bourgondische en Habsburgse Nederlanden (1430-1531), Zutphen, Waanders and Leuven, Davidsfonds, 2004, p. 241-251.



between Flemish and English cloth production led to embargoes against the sale of English cloth in Bruges. At the same time the access to the French and Baltic markets was difficult for the English due to the outcome of the Hundred Years' War, and monopolistic policies of the Hansa. They delivered unfinished cloth in Antwerp, and had it dyed and finished by the specialized finishing industry which had developed in the city<sup>10</sup>.

The English textiles attracted merchant from different parts of Germany. Merchants from the Lower Rhine, especially from Cologne, had been active on the Brabant fairs since the fourteenth century. In the fifteenth century, increasingly merchants from Southern Germany, mainly from cities like Nuremberg, Augsburg and Ulm appeared in Antwerp. They exported fustians, a mix of cotton and linen, but also increasing amounts of copper and silver from Central Europe and the Alpine region. High silver prices in the Low Countries, as a result of overvaluation in 1466, made silver exports to Antwerp highly attractive. The Antwerp mint, which opened in 1474, worked 4 300 kg of silver per year, most of which came probably from Central Europe. Finally, also the Portuguese came to Antwerp to sell their commodities from their African trade, and after 1500, their spices imported from the Indian Ocean. They also were attracted by the metals sold by the Southern Germans, like copper and silver. Copper was in high demand in Western Africa, where the Portuguese were active throughout the fifteenth century. With the discovery of the Cape-route to the Indian Ocean, it was silver, instead of copper, that became the major exchange currency for the Asian spices. Hence, Antwerp was the ideal place to purchase silver and copper from the South-German importers and at the same time a good distribution-centre for their African and Asian commodities<sup>11</sup>.

The actual turning point was however related to political circumstances. The powerful cities of Bruges and Ghent had achieved a political hegemony in the county of Flanders, which was threatened by the attempts of the dukes of Burgundy to create a centralized princely state. During the short reign of Mary of Burgundy, they could temporarily increase their power. This changed with the governance of Maximilian of Habsburg, who reigned in the name of his son, Philipp the Fair after the

---

10 J.H. MUNRO, "Bruges and the abortive staple in English cloth: an incident in the shift of commerce from Bruges to Antwerp in the late fifteenth century", *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 44, no. 4, 1966, p. 1137-1159.

11 Jan A. VAN HOUTTE, "Bruges et Anvers, marchés 'nationaux' ou 'internationaux', du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle", *Revue du Nord*, 134, 1952, p. 89-108.

death of Mary, in 1482. The resistance of the Flemish cities against Maximilian escalated into a civil war in the 1480s. Especially Ghent and Bruges took the lead in the resistance, and the Archduke was even imprisoned in Bruges in 1488, while Antwerp chose the side of Maximilian and contributed considerably in the latter's eventual victory though its financial support<sup>12</sup>. Archduke Maximilian favored the loyal city of Antwerp and granted it some important privileges, among which the staple rights for alum from the papal mines at Tolfa. Most important of all, he urged the foreign merchants to leave Bruges and to settle in Antwerp. Although these measures were temporary, they incited many merchants to settle in Antwerp for good. Hence, by 1490, Antwerp had become an international commercial centre, with a good infrastructure as well as attractive commercial institutions<sup>13</sup>.

### 'A fair and market for the whole of Europe and the whole world'

All these developments put Antwerp in place for its role as a commercial hub at the crucial moment when a new era in European commercial history was about to start. The first key event was the successful expedition by Vasco da Gama to India and the resulting establishment of a spice monopoly in Antwerp. Antwerp, which already had played an important role in Portugal's export trade during the fifteenth century was to become the exclusive staple market for the Portuguese spices for the Northwest- and Central-European market. The Portuguese *Feitoria de Flandes* was an official representation of the Portuguese merchants in Flanders, which was to provide assistance and negotiate with the government authorities about privileges and civic rights of the community. As from 1511, it had its seat in a prestigious building at Kipdorp, with its own chapel, situated not far from where the New Exchange building should be erected two decades later. The Portuguese factor, that is, the representative of the Portuguese merchant community, was first appointed in Antwerp in 1494, and then again in 1499, shortly before the first cargo of spices arrived at the Antwerp port<sup>14</sup>.

12 Amable SABLON DU CORAIL, *La guerre, le prince et ses sujets. Les finances des Pays-Bas bourguignons sous Marie de Bourgogne et Maximilien d'Autriche (1477-1493)*, Burgundica XXVIII, Turnhout, Brepols, 2019, p. 327.

13 VAN UYTVEN, (footnote 9), p. 244.

14 Hans POHL, "De Portugezen in Antwerpen", in John EVERAERT & Eddy STOLS (eds.), *Vlaanderen en Portugal. Op golfslag van twee culturen*, Antwerpen,

The Portuguese *feitoria* handled the spice monopoly until 1549, although by then it had lost great part of its original success to individual merchants. After a short period of an open trade policy, with generous privileges to foreign merchant companies, especially from Italy and Southern Germany, the king found it advisable to concentrate the re-export of his spices on one particular place, which was, not by coincidence, Antwerp.<sup>15</sup> Antwerp was not only situated very favorably, with a good access to its main consumer markets, it was also sufficiently well protected being an inland port, situated along the river Scheldt, but nevertheless with easy access to the North Sea. Finally, it disposed of an outstanding commercial network and a well-developed financial market. The main attractive for the Portuguese, however, was the availability of the two main exchange commodities for the purchase of spices, that is copper and silver. This arrangement enabled them to distribute their spices to the most relevant markets of Europe and at the time to procure themselves with the necessary capital and retour cargo.<sup>16</sup>

Among the buyers of Portuguese spices, we find some big players, including renowned firms like the Affaitadi from Cremona and the South German companies of the Fugger, Welser, Hochstätter and Imhoff, many of which had their representatives in Antwerp. The Imhoffs practically held a monopoly of the pepper trade to Germany. These big firms from Italy and Upper Germany, together with the English Merchant Adventurers, dominated the trade in Antwerp during the first decades of the 16<sup>th</sup> century. Some Spanish merchants also belonged to this small group of major players, among which Diego de Haro, Antonio de Vaille and Fernando de Bernuy, as well as the renowned Simon Ruiz, who left an impressive archive, offering a privileged insight in the business world of the sixteenth century<sup>17</sup>. With the capital they accumulated through their commercial enterprise, they also provided the necessary funds for the expeditions to Asia and the establishment of the Portuguese *Estado da India*. Trade in Antwerp during these years was essentially based on the exchange of transit commodities,

---

Mercatorfonds, 1991, p. 53-80.

15 Stefan HALIKOWSKI SMITH, *Portugal and the European spice trade, 1480-1580*, Unpublished Ph.D. Thesis, Florence, European University Institute, 2001, p. 71-81.

16 Hans POHL, *Die Portugiesen in Antwerpen*, Wiesbaden, Steiner, 1977.

17 Raymond FAGEL, "Spanish merchants in the Low Countries, *Stabilitas Loci* or *Peregrinatio*", in Peter STABEL, Bruno BLONDÉ & Anke GREVE (eds.), *International Trade in the Low Countries (14<sup>th</sup>-16<sup>th</sup> Centuries). Merchants, Organisation, Infrastructure, Proceedings of the International Conference, Ghent-Antwerp, 12<sup>th</sup>-13<sup>th</sup> January 1997*, Leuven, Apeldoorn, Garant, 2000, p. 87-104, 96. On Simon Ruiz, see: Valentín VASQUEZ DE PRADA, *Lettres marchandes d'Anvers*, vol. 1, Introduction, *Affaires et gens d'affaires*, 18-3, Paris, SEVPEN, 1960.

such as spices going from Asia via Lisbon and Antwerp to a widespread consumer market covering large parts of Europe, English cloth, being distributed via Antwerp throughout Europe, German metals, like copper and silver that went to Portugal and Asia.<sup>18</sup>

However, as the century went on, the group of merchants involved in the international trade via Antwerp became larger, and the share of local merchants increased<sup>19</sup>. This was partly the result of structural changes in the commercial networks of international trade. Political crises, such as the frequent wars between the Habsburgs and the French Valois kings and the German Peasant Wars in the 1520's and 30's affected maritime trade as well as the continental trade in Germany and the Habsburg Lands. In 1521, for example, the war with Denmark led to interruptions of the copper shipments to Antwerp via Danzig. The conquest of the Ottoman Turks in Hungary led on the long run to a decline and than a stop in copper exports from a number of Hungarian mines to Antwerp<sup>20</sup>. On the other hand, the Portuguese spice monopoly could not be maintained for long. Already in 1515, Venice managed to obtain a renewal of their trade agreement with the Ottomans about the spice trade through Alexandria. As a result, Venetian spices made their appearance once again on the European market. In Lyon, where spices had been imported via Antwerp, Venetian spices dominated 85 % of the market in 1533-1534. Even in Antwerp itself, Venetian spices, like ginger, were available<sup>21</sup>.

When the commercial activity recovered, after 1540, the composition of the Antwerp trade was quite different from what it had been in the first decades of the 16<sup>th</sup> century. Instead of transit trade of a limited number of commodities, like spices, English kerseys and Central European metals, export trade of products of the Low Countries, consisting to a large extent of textiles, played an increasingly important role. As recent research by Jeroen Puttevils shows, already by the 1540's, local merchants from Antwerp and the Southern Low Countries in general, were very well represented among the exporters of commodities from

18 The commercial activity in Antwerp in the first decades of the 16<sup>th</sup> century is reflected fairly well by the so-called certificates of the city aldermen, cf. Renée DOEHAERD, *Études anversoises : documents sur le commerce international à Anvers, 1488-1514*, 3 vols., Paris, SEVPEN, 1962-1963. See also: PIEPER (footnote 1).

19 The importance of Flemish merchants for the Antwerp trade was first stressed by Wilfried BRULEZ, *De Firma Della Faille en de internationale handel van Vlaamse firma's in de 16 de eeuw*, Brussels, 1959.

20 Herman VAN DER WEE, "Handel in de Zuidelijke Nederlanden", *Algemene Geschiedenis der Nederlanden*, Haarlem, vol. 6, 1979, p. 75-98, 84 f.

21 Herman VAN DER WEE, *The Growth of the Antwerp Market and the European Economy* (footnote 2), vol. 2, p. 153-157.

the Low Countries<sup>22</sup>. Next to a small elite of big players, who were still monopolizing certain trades like the spice- and copper trade, most of the export trade was carried out by a large group of small-scale merchants, among which merchants from the Low Countries did surprisingly well. According to estimates based on fiscal records, about 1 500 to 2 000 merchants were active in international trade in Antwerp around the middle of the 16<sup>th</sup> century. 400 to 500 of them were from the Low Countries, 300 from Germany, another 300 from England, which came mainly during the fairs, 300 from Spain, 200 from Italy, 150 from Portugal and 100 from France<sup>23</sup>. This increasing share of local merchants did not go unremarked. The secretary of the English Merchant Adventurers complained in a treaty published in 1601, that the Antwerp merchants would eventually “eat the Adventurers out of their trade”<sup>24</sup>. One of the explanations for this broad participation in Antwerp’s export trade is the existence of open access institutions, allowing for small-scale merchants to access the international import and export trade. Instead of being organized exclusively in limited groups, like merchant guilds or nations, trade was supervised by public authorities, such as the city aldermen and notaries, which were open to everyone, and provided a transparent legal framework. Furthermore, the market for capital was also well established and accessible to the general public. The Antwerp town authorities actively tried to provide favorable conditions for merchants. Already from its early beginning as location of the Brabant fairs, Antwerp granted protection and privileges to the foreign merchants who visited the fairs and later the city. The urban authorities made huge efforts to guarantee these privileges, including against the central government. They adapted their legal institutions to facilitate trade and provide legal security for merchants in their transactions<sup>25</sup>. They also invested largely in the commercial infrastructure, by building prestigious buildings like the Old- (1480) and New Exchange (1531), the Hansa- or Easterling-house (1568)

22 Jeroen PUTTEVILS, *Merchants and Trading in the Sixteenth Century. The Golden Age of Antwerp*, London, Routledge, 2015.

23 Estimates by Wilfried BRULEZ, “De handel”, in *Antwerpen in de XVI<sup>e</sup> eeuw*, Antwerp, Mercurius, 1975, p. 128-131. Oscar GELDERBLOM, *Cities of commerce: the institutional foundations of international trade in the Low Countries, 1250-1650*, Princeton, Princeton U.P., 2013, p. 292; has slightly different numbers.

24 Jeroen PUTTEVILS, “Eating the bread out of their mouth?: Antwerp’s export trade and generalized institutions, 1544-5”, *The Economic History Review*, vol. 68, no. 4, November 2015, p. 1339-1364.

25 GELDERBLOM (footnote 23), p. 155-159; Dave DE RUYSSCHER, “Antwerp Commercial Law in the Sixteenth Century: A Product of the Renaissance? The Legal Facilitating, Appropriating and Improving of Mercantile Practices”, in BLONDÉ & PUTTEVILS (footnote 5), p. 55-88.

and the Hesse-house, the New Scale, and last but not least, a new port infrastructure in the north of the city<sup>26</sup>.

Finally, another crucial factor, information and intelligence was also easily available in Antwerp<sup>27</sup>. Merchants in the sixteenth century depended heavily on a rapid and constant flow of information, which was guaranteed by the intensive correspondence maintained by merchants. Information circulated on the spot among the merchants, during their daily meetings at the Exchange, as well as in informal meetings. It was circulated among the wide-spread network of correspondents, who exchanged business letters in which exchange rates, prices and availability of a broad range of commodities was reported, as well as all kinds of useful information on the merchant community, politics and others were commented upon in a high frequency<sup>28</sup>. From the middle of the sixteenth century, also printed price lists were available<sup>29</sup>.

Financial techniques like obligations, letters of exchange and others were generally applied by merchants, rich and poor alike. Merchants collaborated by establishing different types of companies, which required a transparent form of book-keeping which was based on Italian experience. Also here, the town authorities contributed to a higher degree of flexibility and legal security, by regulating practices such as the assignment of letters obligatory and the endorsement of letters of exchange, in order to optimize the circulation of these instruments of credit.<sup>30</sup>

At the same time the Southern Low Countries, in particular Flanders and Brabant, provided manufactures, mainly consisting of textiles, a broad variety of luxury commodities and artwork, which

26 Piet LOMBAERDE, "Antwerp in its golden age: 'one of the largest cities in the Low Countries' and 'one of the best fortified in Europe'", in Patrick O'BRIEN, et al. (eds.), *Urban Achievement in Early Modern Europe: Golden Ages in Antwerp, Amsterdam and London*, Cambridge, Cambridge U.P., 2001, p. 99-127; Krista De Jonge, Piet Lombarde & Petra Maclot, "Building the Metropolis", in BLONDÉ & PUTTEVILS (footnote 5), p. 195-236.

27 GELDERBLUM (footnote 23), p. 52-57.

28 Numerous such letters by different merchants of different backgrounds have been published. See for example: VÁZQUEZ DE PRADA (footnote 17); Gisela JONGBLOET-VAN HOUTTE (ed.), *Brieven en andere bescheiden betreffende Daniel van der Meulen, 1584-1600*, Rijks Geschiedkundige Publicatiën Grote Serie CXCVI, The Hague, Martinus Nijhoff, 1986.

29 John J. McCUSKER, "The Role of Antwerp in the Emergence of Commercial and Financial Newspapers in Early Modern Europe", in *La ville et la transmission des valeurs culturelles au bas Moyen Âge et aux temps modernes-Die Stadt und die Übertragung von kulturellen Werten im Spätmittelalter und in die Neuzeit-Cities and the Transmission of Cultural Values in the Late Middle Ages and Early Modern Period*, Collection Histoire, no. 96, Brussels, Gemeentekrediet van België/Crédit communal de Belgique, 1996, p. 303-332.

30 Herman VAN DER WEE, "Anvers et les innovations de la technique financière aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles", *Annales E.S.C.*, vol. 22, no. 5, 1967, p. 1067-1089.

were exported to Italy, Spain, Germany etc. Antwerp itself was a major center of silk, tapestries and other luxury industries<sup>31</sup>. It is especially in this export trade that merchants from the Southern Low Countries were particularly well established. They had a strategic advantage through their close connections to the regional trading networks and the producers themselves, which gave them the opportunity to adapt the production to the changing demand. Flemish merchants were therefore active not only in Antwerp and the smaller regional centers, but also in the major trading places of Europe, like Venice, Seville, Cologne, Leipzig, etc.

### Financing the monarchy

For the Habsburg rulers, Antwerp was therefore an important commercial center, providing an important gateway for international trade, a connection with the maritime Atlantic networks as well as the Mediterranean, the Baltic, and the continental trade of Germany and Central Europe. The concentration of wealth that this brought about made Antwerp a major source of taxation. With its more than 100 000 inhabitants, Antwerp paid a sizeable quota in the subsidies of the Estates of Brabant and some extraordinary taxes like the 100<sup>th</sup> penny on export trade of 1543, or the 10<sup>th</sup> and 100<sup>th</sup> penny taxes introduced by the Duke of Alba<sup>32</sup> as governor-general of the Low Countries (1567-1573).

At the same time, the city was one of the leading financial markets of its time, and as such an indispensable source of money, both in liquid cash and credit for its rulers. The origins of the Antwerp money market go back to the medieval fairs of Brabant. Merchants were used to provide credit via different kinds of arrangement, but mainly via letters obligatory, which were generally due at the upcoming next fair. With the arrival of Italian merchants at the Brabant fairs, other types of credit arrangement were introduced, like the letter of exchange, which combined an exchange transaction between different international currencies, and

---

31 Alfons THIJIS, "Structural changes in the Antwerp industry from the fifteenth to the eighteenth century" in Herman VAN DER WEE (ed.), *The Rise and Decline of Urban Industries in Italy and in the Low Countries (Late Middle Ages – Early Modern Times)*, Studies in Social and Economic History, Leuven, Leuven U.P., 1988, p. 105-113.

32 Ferdinand H.M. GRAPPERHAUS, *Alva en de Tiende Penning*, Zutphen/Deventer, Walburg Pers/Kluwer, 1982.

a credit arrangement, because money was lent at one place, and returned at a later moment, at a different place. Until the end of the 15<sup>th</sup> century, Bruges was the uncontested center of the financial world in Flanders. Many Italian, Spanish and Hanse merchants had settled in Bruges and provided financial services there. Only after 1500, Antwerp also started replacing Bruges as a financial market.<sup>33</sup> Throughout the sixteenth century Antwerp held a privileged place in the financial network of Western Europe. Letters of exchange and obligations circulated between Antwerp and other financial centers, such as Augsburg, Nuremberg, Cologne and Hamburg in Germany, Milan, Venice, Florence and Rome in Italy, Seville, Lisbon, Rouen, Paris and London, and in particular the fairs of Lyon, Besançon, Frankfurt and Castille.<sup>34</sup>

Besides providing credit for merchants and other individuals, the Antwerp merchant community also became the place where the Habsburg princes and their governors general in Brussels could obtain loans. The big commercial and financial firms were among the few who could provide the necessary credit facilities for the ambitious political plans of the Habsburg rulers Charles V and Philipp II. Here, they could obtain huge loans from great international firms, among which the Augsburg Fuggers were the most renowned. The relationship between the Habsburgs with the Fuggers go back to the 14<sup>th</sup> and 15<sup>th</sup> centuries. Maximilian I had close financial ties with the company. This relationship was more than welcome when Charles V needed their financial services for his election as Emperor, in 1519<sup>35</sup>. Other major financiers in Antwerp were the Southern Germans Welser and Herwart, the Spaniards de Vaille and de Moxica and the Italians Gualterotti and Affaitadi. Moreover, there were numerous other merchants in Antwerp who were able and willing to lend considerable sums to the government. According to an English observer, there were thirty to forty Antwerp merchants, around 1564, able to give loans up to 300 000 guilders without any damage to their business, although thirty years before there had been only two or three<sup>36</sup>. Repeatedly, the emperor or some of his collaborators stressed the importance of the Antwerp money market in their correspondence. To maintain this market functioning, the emperor was ready

33 James M. MURRAY, *Bruges, Cradle of Capitalism, 1280-1390*, Cambridge, Cambridge U.P., 2005, p. 152-177.

34 VÁZQUEZ DE PRADA (footnote 17), vol. I, p. III.

35 Giovanni ARRIGHI, *The Long Twentieth Century. Money, Power and the Origins of Our Times*, New York/London, Verso, 2010, p. 126.

36 Richard EHRENBERG, *Das Zeitalter der Fugger, Geldkapital und Creditverkehr im 16. Jahrhundert*, Jena, G. Fischer, 1912, II, p. 45.



to make concessions to the city and its merchants. He used negotiators such as Lazarus Tucher, Gaspard Ducci or Erasmus Schets, in order to obtain loans directly from the Antwerp bankers. In a similar way, other European rulers turned towards the Antwerp money market to obtain loans. The English rulers sent several agents to Antwerp, among which Thomas Gresham played an outstanding role<sup>37</sup>.

The volume of the loans to the emperor increased throughout the first half of the sixteenth century, until reaching impressive dimensions and finally a turning point during the 1550s. The increasing imports of silver from America and the resulting returns incited the financiers of the Crown to accept ever higher loans, until the bankruptcy of 1557 ended the rise and the leading role of the Southern German companies as leading bankers of the Habsburgs. According to Fernand Braudel, the age of the Fuggers, and at the same time the age of Antwerp, was followed by the age of the Genovese, which provided credit for the Spanish kings via Milan, the fairs of Piacenza and Besançon, and only to a lesser degree via Antwerp<sup>38</sup>.

On various occasions, however, the rulers also called upon the city magistrate to negotiate with local merchants in order to obtain loans on favorable conditions, and to guarantee for the repayment. The personal credit of the king proved soon insufficient to obtain the amounts needed. He therefore had to rely on the receivers of his domain (*rentmeesters*) and on the cities to back up his credit. Antwerp, as the major commercial centre of his realm, could boast of a solid credit and was therefore solicited by preference. The interest rate the king had to pay for short term loans in form of obligations was generally considerably higher than that to be paid for annuities sold by the city, and an annuity on the city of Antwerp seemed to offer more securities of repayment than the personal promise of Charles V<sup>39</sup>. This made that the emperor asked Antwerp to take loans in his name, hence using the credit of the city. Already in the beginning of the sixteenth century, Charles repeatedly asked

---

37 Peter SPUFFORD, "From Antwerp and Amsterdam to London: The Decline of Financial Centres in Europe", *De Economist*, no. 154, 2006, p. 143–175.

38 Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle*, vol. 3, *Le Temps du Monde*, Paris, Librairie générale française, 1986, p. 136.

39 "The most adequate manner nowadays is to find ready cash by selling annuities on the Estates or cities, which does not amount to such a high interest as lending money on obligations..., because the first costs only 6,25 % and the last 8, 10, 12 or even more..." Hendrik DE MOY, *Traktaet van Beden (Traçtaet van allen het gene gehandelt is in de vergaedinge van de heeren Staeten van Brabant t'sedert jaer 1404 tot 1577)*, Antwerp, 1595 (Antwerp City Archives, Old Archives, Privilegiekamer, no. 2376), p. 64.

the city to sell annuities in his name, which he would pay back via the general tax-receivers of Brabant, through the princely domain, or by granting the city reductions of taxes or other dues. These would therefore not cause any extra costs for the city, as long as the emperor paid back his debts on time. Nevertheless, backing up the credit of the emperor with that of the city had its risks. In case of non-compliance, the city was held responsible, including the private wealth of its citizens. Hence in 1545, Charles decided not to pay the pension of the former archbishop of Cologne, von Wied, after the latter had joined the Schmalkaldian Union. As the city had guaranteed for the payment, Wied held them responsible for the payment and kept several Antwerp merchants imprisoned in Frankfurt until the city would agree to pay the arrears<sup>40</sup>. Without reaching such extreme dimensions, the repayments of the royal debts had to be renegotiated frequently due to difficulties of the prince or some of his officers to pay back.

Another form of credit arrangement between the prince and the city was that of advancing the quota of a tax. As the collection of extraordinary taxes generally took considerable time and was therefore often spread over several months or even some years, the government preferred the cities or the Estates to sell annuities for the whole amount, which then could be paid back from the collected tax incomes<sup>41</sup>.

In 1542, after an attack on Antwerp by Guelders troops, the city took off to build new fortifications, “for the security of the foreign merchants, to protect their trade”<sup>42</sup>. These fortifications, although built on the orders of the governor Mary of Hungary, had to be financed exclusively by the city itself. The traditional means of funding, excises on goods of consumption, and the extensive sale of annuities proved far insufficient. The city had to take short-term loans for over two million guilders from the big German firms and local merchants to cope with the costs of the works<sup>43</sup>. To pay back

40 Floris PRIMS, “Antwerpse stadsschulden in Duitsland in de xvde eeuw”, *Mededelingen van de Vlaamse Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België*, 1948, p. 5-34.

41 Michael LIMBERGER, “The Making of the Urban Fiscal System of Antwerp Until 1800. Excises, Annuities and Debt Management” in José Ignacio ANDRÉS UCENDO & Michael LIMBERGER (eds.), *Taxation and Debt in the Early Modern City*, London, Pickering & Chatto, 2012, p. 131-148.

42 Jan-Albert GORIS, *Étude sur les colonies marchandes méridionales à Anvers de 1488 à 1567*, Recueil de travaux publiés par les membres de conférences d'histoire, etc. sér. 2. fasc. 4, Louvain, Université de Louvain, 1925, p. 5, cited in GELDERBLOM, (footnote 23), p. 156.

43 Among the creditors were Anton Fugger, the Welser firm, Wolf Pusching, Ulrich Hainhofer, Anton Haug, the major German merchants active in Antwerp, as well as the Antwerp residents Lazarus Tucher, Erasmus Schets and

these loans, the city sold even more annuities and thus increased the urban debt even more. Finally, the city was faced with a debt of almost a million guilders in 1547, which made necessary a complete revision of the urban income-policy<sup>44</sup>.

The extraordinary expenses the city was confronted with and the access to credit incited the city to make use of credit more than other towns. In 1569, Antwerp had without comparison the highest urban debt in the southern Low Countries. According to the registers of the 100<sup>th</sup> penny tax of 1569, the value of annuities issued by the city until that moment was 4,6 million guilders, that is almost ten times more than cities as Bruges (671 700), Ghent (541 100), or Brussels (479 900)<sup>45</sup>. The period after 1566 was a turning point in the history of Antwerp, including the financial development. A high urban debt was sustainable, as long as the economic climate was positive, and the incomes of the city were at least stable. After the beginning of the religious troubles in 1566, this was not the case any more. The Antwerp wardmasters describe the difficult situation in a complaint dating from 24<sup>th</sup> october 1566:

that this city which before was very prosperous in commerce, and has helped her majesty in all moments of war, by means of money, and otherwise, which it could not do any more, if the commerce and business should disappear. And, because the city is mortgaged heavily through the fortification of the city and the building of the new town hall and other necessary works, it is to be feared, moreover, that we cannot pay these debts and burdens, if the activity of trade in the city breaks down, and the business would stop and would not continue in their former activity and prosperity, so that all citizens would be at once ruined, broke and executed tor these debts<sup>46</sup>.

## Iconoclasm, the Spanish Fury and The Closure of the Scheldt

The religious troubles and the Revolt of the Low Countries gave a serious blow to the Golden Age of Antwerp. Throughout

---

his sons; SOLY, "Fortificaties, belastingen en corruptie te Antwerpen in het midden der 16e eeuw", *Bijdragen tot de Geschiedenis*, no. 53, 1970, p. 191-210, see also: Donald J. HARRELD, *High Germans in the Low Countries. German Merchants and Commerce in Golden Age-Antwerp* (The Northern World, 14) Leiden/Boston, Brill, 2004.

44 See SOLY, Fortificaties (footnote 43), p. 204-205.

45 Maurice A. ARNOULD, "L'impôt sur le capital en Belgique au xvi<sup>e</sup> siècle", *Le Hainaut économique*, I, 1946, p. 44, table VI.

46 Antwerp, City Archives, Privilegiekamer, 480, n 94.

the sixteenth century, Protestant ideas had spread among the cosmopolitan population of Antwerp. The central government answered with repression and severe religious edicts. In 1566, unrests started with a wave of Iconoclasm, the pillaging of churches and destroying religious images by Calvinists. The political as well as the religious situation changed further with the nomination of the Duke of Alba as the new governor, who was sent in to re-establish order. His policy of fiscal reform and religious repression led to a further escalation of the situation. In 1576, after Spanish troops had sacked the city during the so-called 'Spanish fury', Antwerp joined the rebels and formed a Calvinist Republic. Many of the foreign merchants left the city and turned to safer places<sup>47</sup>. Finally, in 1585, the troops of governor Alexander Farnese, duke of Parma, recovered the city from the Calvinists after a long siege. After the return of Antwerp under Spanish rule, the city was however isolated from its access to the North Sea, as the estuary of the river Scheldt remained under control of the rebels, who blocked the shipping traffic from and to Antwerp. The so-called 'Closure of the Scheldt', which was to last until the 19<sup>th</sup> century, was the major effect of the revolt on the position of Antwerp<sup>48</sup>.

After 1585, Antwerp lost a considerable part of its population. The number of inhabitants decreased from 100 000 inhabitants in 1565 to mere 42 000. The international merchant community dispersed over other centers, and in particular to Amsterdam, which would become the main successor of Antwerp in the seventeenth century. Antwerp may have lost its leading role in international commerce, but continued to be the main commercial and financial centre of the Spanish Low Countries, which remained important for its export trade of textiles, manufactures and art to the Iberian Peninsula as well as for its American colonies<sup>49</sup>. Antwerp continued to be an artistic and cultural metropolis as well as a centre of Catholic Counter-Reformation, the home of famous personalities such as Pieter Paul Rubens and Anthony Van Dyck<sup>50</sup>. However, it would take until the nineteenth century, before

47 Guido MARNEF, *Antwerp in the Age of Reformation: Underground Protestantism in a Commercial Metropolis, 1550-1577*, The Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science, Baltimore, Johns Hopkins U.P., 1996.

48 A.K.L. THIJSS, "The Scheldt closed for two centuries 1585-1795" in Gustaaf ASAERT *et al.* (eds.), *Antwerp. A port for all seasons*, Deurne, MIM, 1986, p. 165-273.

49 Herman VAN DER WEE & Jan MATERNÉ, "Antwerp as a world market in the sixteenth and seventeenth centuries", in Jan VAN DER STOCK (ed.), *Antwerp, story of a metropolis* (exhibition catalogue, Antwerp, Hessenhuis, 25 June -10 October 1993), Ghent, Snoeck-Ducaju & Zoon, 1993, p. 19-32.

50 A. BALIS, "Antwerp, Foster-mother of the Arts: its contribution to the Artistic Culture of Europe in the Seventeenth Century", in VAN DER STOCK (footnote 49).

Antwerp would play a leading role again as international port and commercial metropolis.

## Conclusion

The Golden Age of Antwerp was a unique phenomenon in the history of the sixteenth century. It was the result of an exceptional moment in history, when Portuguese ships brought their first cargoes of pepper and other spices back from the Indian Ocean and were in need of a centre of distribution. They found it at the same spot where they could provide themselves with copper and silver, which was brought in from Central Europe by the South German firms. The Golden Age of Antwerp coincided with that of the Habsburg Empire of Charles V, and a part of the reign of Philipp II. It was a focus of the economic dynamic of the emerging world empire of the early overseas expansion, bringing together Asian spices, American silver and other overseas commodities, as sugar from the Atlantic islands, and a broad range of Flemish, Italian, English, Spanish and German products. The merchants dealing with these commodities, by the name of Fugger, Schets, Affaitadi, Mendes, or de Haro, to name just a few, accumulated unseen quantities of money, which in its turn created the basis of the Antwerp money market, the major asset of the city for the Habsburg monarchy. Money circulated in the form of silver coins, obligations, letters of exchange, and others, between Antwerp and the other major financial markets of sixteenth-century Europe, such as Lyon, Genova, or the fairs of Piacenza, Besançon or Medina del Campo, capital cities such as Madrid, London or Paris, and countless other places, and helped to finance commercial enterprises, overseas expeditions, state formation and warfare, not just of the Habsburg empire, but also of its competitors. The rise of Antwerp was the result of a series of coinciding historical circumstances, such as the meeting of the English, the Portuguese and the Southern German merchants at the Brabant fairs, the conflict between the Flemish cities and Maximilian of Habsburg, and the resulting decline of Bruges, and the dynastic union of the Habsburgs with the houses of Burgundy and the Spanish dynasty, making them the rulers of the Low Countries, the crossroads of the Atlantic World for more about a century. It was also historical circumstances that brought about the sudden end of Antwerp's Golden Age, as well as its key position within the Habsburg

Empire, less than a century later, when many of the leading merchants and bankers left the city during the turmoil of the religious conflicts and the Dutch Revolt. The spectacular rise of Antwerp during the first six decades of the sixteenth century therefore reflect the extraordinary dynamics of that era, which was indeed a period of unprecedented opportunities and new horizons. The legacy of Antwerp can be found in its successors as commercial and financial center of the North Sea area, Amsterdam, and later, London. Many of the merchants that left Antwerp in 1585 did so to settle in Amsterdam and contributed to a considerable extent to the rise of the city and of the Dutch Golden Age. They brought their capital, commercial and financial know-how and networks with them. Amsterdam would build its own Exchange in 1611 after the model of the Antwerp *Beurs*. During the seventeenth century, Amsterdam would become, on its turn, the center of a commercial empire, that of the Dutch Republic. At the end of the seventeenth century, yet another shift would make London the heir to both Antwerp and Amsterdam. The British Empire would eventually overshadow the Dutch Republic and the Habsburg Empire as the dominant force in the Atlantic World.

# Langues orientales et réseaux orientalistes à Vienne au XVI<sup>e</sup> siècle

Les Habsbourg et l'unité chrétienne au temps  
des divisions confessionnelles (1533-1587)

CLARISSE ROCHE

United Arab Emirates University

Centre Roland Mousnier (UMR 8596), Sorbonne Université

EN 1555, paraissait à Vienne l'*editio princeps* du Nouveau Testament en syriaque établie par l'humaniste allemand Johann Albrecht Widmanstetter (Widmanstadt) (1506-1557) avec l'aide du prêtre jacobite Moïse de Mardin et de l'humaniste français Guillaume Postel (1510-1581). Selon Widmanstetter, cette édition, favorisée par Ferdinand I<sup>er</sup> (1521-1564), visait notamment :

à ce que [...] les hommes les plus remarquables de l'Église latine, combien nombreux, apprirent à connaître très aisément le caractère, l'essence, la clarté et les charmes merveilleux et variés de la langue Chrétienne (puisque je suis d'avis que cette langue syrienne, et qui est elle-même d'origine chaldaique, langue vernaculaire de notre Rédempteur et des disciples eux-mêmes, est désignée à bon droit par l'appellation de langue Chrétienne), qui semblent aux lecteurs et auditeurs non ignorants être soufflés comme de la bouche de Jésus Christ<sup>1</sup>.

---

1 Johann Albrecht WIDMANSTETTER (éd.), *Ketābā d-Ewangelijōn qaddisā de-Māran w-Alāhan Yēšū' Mešihā... Liber Sacrosancti Evangelii De Iesu Christo Domino & Deo nostro. Reliqua hoc Codice comprehensa pagina proxima indicabit. characteribus et lingua Syra, Iesu Christo vernacula... expressa*, Vienne, Michael Zimmermann, 1555, fol. KK2<sup>v</sup>-KK3 : « ut [...] Latine Ecclesie viri presentissimi quam multi [...] Christiane lingue (quandoquidem Syrum hunc sermonem, qui & ipse Chaldaice originis est, Redemptori nostro ipsiusque discipulis vernaculum, Christiane lingue appellatione recte censi existimo) proprietatem, vim, candorem, & miras numerosasque suavitates, que veluti ex ore Iesu Christi, lectoribus auditoribusque non imperitis afflari videntur, expeditius cognoscant ».

Avec cet ambitieux projet éditorial, Vienne s'imposait comme un des centres majeurs d'impression et d'étude des langues orientales en Europe à côté de Venise et Tübingen. Ville universitaire et principale cité de résidence de Ferdinand depuis 1533, Vienne se trouvait à l'avant-garde de la production orientaliste alors limitée à quelques centres urbains. La coopération de Widmanstetter et Postel s'avérait particulièrement significative. Deux des érudits les plus éminents de leurs temps, ces humanistes se révélaient des figures centrales d'un réseau savant étayé par un nombre restreint de connaisseurs des langues orientales et de foyers urbains de production orientaliste. Alors que Postel est connu comme philologue, professeur et diplomate au service de la couronne de France par sa participation à deux ambassades auprès du sultan ottoman, Widmanstetter se distingue par sa brillante carrière de diplomate et de conseiller au sein de diverses cours européennes, entre le Saint-Empire et l'Italie. Leur réseau s'appuyait sur d'autres protagonistes majeurs tels que l'orientaliste flamand Andreas Masius (Maes) (1514-1573) ainsi que des savants juifs et chrétiens orientaux. Sous les auspices de Ferdinand, Vienne émergea comme un point d'ancrage de la coopération savante entre l'Est et l'Ouest au fondement des études orientales. En promouvant les études et recherches orientalistes au sein de l'Université danubienne, Ferdinand fit de Vienne un des relais de ce réseau d'érudits, dont les liens exemplifient les relations entre des villes de diffusion des savoirs orientalistes telles qu'ici Venise, Paris, Rome et Vienne.

C'est ainsi grâce à la volonté politique de Ferdinand et au travail de ces orientalistes que la recherche des sources du christianisme s'épanouit à Vienne. Fidèles à l'Église de Rome, certains de ces humanistes n'en formulèrent pas moins des projets capables, selon eux, de reconstituer l'unité chrétienne. L'édition ici citée livrait la musique originelle de la langue évangélique et s'inscrivait dans les débats religieux du temps<sup>2</sup>. En immergeant lecteurs et auditeurs dans la langue du Christ, elle faisait écho à l'unité primitive en un siècle travaillé par le schisme initié par Luther (1517). Étai financier du projet, Ferdinand I<sup>er</sup>, qui venait de négocier la paix d'Augsbourg (1555), rêvait toujours de reconstituer l'unité chrétienne. Les études orientales constituaient un des moyens privilégiés pour atteindre ce but.

Par ses ambitions, son contexte et ses acteurs, le Nouveau Testament en syriaque s'avère emblématique de l'humanisme

2 Robert J. WILKINSON, *Orientalism, Aramaic and Kabbalah in the Catholic reformation. The first printing of the Syriac new testament*, Leiden/Boston, Brill, 2007, chap. 6, « *The Editio Princeps* », p. 171-188.



orientaliste qui culmina à Vienne entre 1550 et 1560, alors que Ferdinand prenait progressivement le relais de son frère Charles (1519-1556) à la tête du Saint-Empire. Il constitue l'apogée des études orientales qui se développèrent sous l'impulsion de Ferdinand puis Maximilien II (1564-1576) entre 1533 et 1587 alors que Vienne se distinguait comme principale cité de résidence (1533-1583). Le développement de l'hébreu, du syriaque et de l'arabe apparaît ainsi indissociable des aspirations religieuses d'archiducs également soucieux de rehausser le prestige intellectuel de leur cour et de l'Université. Profondément influencés par Érasme, ils n'eurent de cesse de promouvoir à et depuis Vienne un retour à la pure Parole divine.

Dans le contexte difficile d'une menace ottomane toujours imminente depuis Mohács (1526) et du succès de la Réformation sur leurs territoires, Ferdinand et Maximilien pensaient que seul le retour au Verbe divin permettrait la régénération spirituelle de la chrétienté, c'est-à-dire son perfectionnement moral, sa réconciliation et son élargissement. Par leur maîtrise des langues originelles, les orientalistes apportèrent une contribution décisive à la quête des fondamentaux du christianisme dans un questionnement des sources de la Révélation. Leurs efforts participèrent plus largement de l'ambitieux projet missionnaire de Ferdinand de convertir des juifs de la couronne de Bohême, soutenir les chrétiens levantins en terre d'islam, voire d'initier l'évangélisation des musulmans au cœur de l'Empire ottoman.

Ces efforts divers s'appuyèrent sur l'étude des langues orientales favorisées à Vienne par des princes soucieux de défendre l'universalisme et la foi en Christ. Dans cette perspective, on peut examiner l'émergence de Vienne comme un centre d'études orientales (I), avant de considérer le rôle de la ville et de ces savants dans la diffusion de la religion chrétienne à l'intérieur et à l'extérieur de l'empire des Habsbourg (II) et, enfin, plus largement, les divers projets d'unité chrétienne formulés par ces orientalistes et leur réflexion quant aux sources du christianisme (III).

## Petit âge d'or des études orientales à Vienne (1533-1587)

## Introduction de l'hébreu à l'Université

Ferdinand donna l'impulsion décisive aux langues orientales dans sa cité de résidence en en promouvant l'enseignement universitaire. Acquis aux idéaux de l'humanisme, il cherchait à sortir l'Université de la crise profonde dans laquelle l'avaient plongée le succès des idées de Luther et le siège turc de 1529. Les réformes de 1533, 1537 et 1554 diversifièrent l'enseignement à l'*Alma Mater Rudolphina*, y affermirent l'influence princière et prévoyaient un contrôle plus strict de l'orthodoxie de ses membres<sup>3</sup>. En rehaussant le prestige chancelant de l'institution, le prince créait les conditions nécessaires pour faire de Vienne un foyer d'études orientales en Europe.

La réforme de 1533 évoquait l'enseignement *in literis humanioribus* à la faculté des arts. Si l'enseignement du latin et du grec, renouvelés à la source antique, appartenait déjà depuis des années à son cursus, cette première réforme y introduisait l'hébreu. Cette nouveauté ressortait du projet humaniste de retour aux sources bibliques qui impliquait l'étude des trois langues sacrées, à savoir l'hébreu, le grec et le latin. Les Pères de l'Église tels Jérôme, Origène ou Augustin recommandaient précisément l'étude de l'hébreu pour pouvoir accéder à l'Ancien Testament chrétien dans sa version originale. La même soif du pur Verbe de Dieu explique que la dignité d'*homo trilinguis* s'imposa à l'orée du xvi<sup>e</sup> siècle comme un idéal d'érudition partagé par les savants acquis à la nouvelle culture<sup>4</sup>. Ce mouvement avait été initié à travers l'Europe par des institutions telles que l'Université d'Alcalá de Henares (1499), où parut la première édition d'une bible polyglotte complète (1502-1517), le *Collegium trilingue* à Louvain (1517), ou les lecteurs royaux à Paris (1530) qui toutes promouvaient une étude du latin, du grec et de l'hébreu renouvelée à la source antique<sup>5</sup>. Encore faible dans les années 1500, le nombre des

3 Kurt MÜHLBERGER, « Ferdinand I. als Neugestalter der Universität Wien „[...] das Generalstudium, gleichsam eine hervorragende Planzstätte zur Verbreitung der Religion und zur richtigen Führung des Staates [...]“ », in Wilfried SEIPEL (dir.), *Kaiser Ferdinand I. : Das Werden der Habsburgermonarchie*, Vienne, Kunsthistorisches Museum, 2003, p. 265-275 ; *Id.*, « Zwischen Reform und Tradition. Die Universität Wien in der Zeit des Renaissance-Humanismus und der Reformation », in Walter LEITSCH et Stanisław TRAWKOWSKI (dir.), *Polen und Österreich im 16. Jahrhundert*, Vienne, Böhlau, 1997, p. 113-149.

4 Stephen G. BURNETT, *Christian Hebraism in the Reformation Era (1500-1660)*, Leiden/Boston, Brill, 2012.

5 Marcel BATAILLON, *Érasme et l'Espagne*, vol. 1, Genève, Droz, 1991, p. 25.

hébraïstes chrétiens ne cessa de croître au cours du siècle. Vienne participa dès lors de « l'intérêt passionné pour la langue hébraïque et la culture juive » que l'Occident chrétien, selon la formule de Gilbert Dahan, se découvrit au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. Le juif converti Anthonius Margaritha (v. 1480-1542) fut le premier à occuper la chaire d'hébreu de l'université de Vienne quoiqu'avec, semble-t-il, peu de succès<sup>7</sup>. Ce n'est qu'après sa mort que s'épanouit à Vienne l'intérêt pour les langues orientales.

Cet engouement culmina entre les années 1550 et 1560 avant de céder le pas dans les années 1570 et de disparaître lors de la décennie suivante. Le successeur de Margaritha, le Hongrois János Sylvester (v. 1504-v. 1552) initia l'impression viennoise en caractères hébraïques. À la différence de Prague, Vienne n'était plus un foyer de culture hébraïque en Europe centrale depuis le pogrom de 1421. Alors qu'on imprimait en hébreu depuis plus de trente ans en Italie ou au Portugal, la communauté juive de Prague apporta un concours notable à la culture hébraïque avec la fondation par Gershom (Gerson) Kohen (v. 1475-v. 1541/4), avant 1512, de la première imprimerie de livres hébreux en Europe centrale<sup>8</sup>. Alors que la production pragoise, majoritairement liturgique, s'adressait presque exclusivement aux tenants du judaïsme, Vienne, en revanche, initiait en Europe centrale l'impression hébraïque chrétienne.

La cité s'affirma en effet entre 1544 et 1566 à coté de Venise et Rome en Italie ou de Tübingen, Augsbourg, Cologne et Wittenberg dans le Saint-Empire comme un centre d'impression de textes orientaux en Europe. Fier de sa qualité d'*homo trilinguis*,

6 Gilbert DAHAN, « L'exégèse juive de la Bible », in Guy BEDOUELLE et Bernard ROUSSEL (dir.), *Le Temps des Réformes et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1989 (Bible de tous les temps, 5), p. 401-425, p. 402 ; André GODIN, notice « Hébreu », in Claude BLUM, André GODIN, Jean-Claude MARGOLIN et Daniel MÉNAGER, *Érasme*, Paris, Robert Laffont, 1992, « Dictionnaire », p. CXXVII-CXXVIII.

7 Maria DIEMLING, « Anthonius Margaritha and his 'Der Gantz Judisch Glaub' », in Dean Phillip BELL et Stephen G. BURNETT (dir.), *Jews, Judaism and the Reformation in Sixteenth-Century Germany*, Boston/Leiden, Brill, 2006, p. 303-333. Pour une première approche de l'orientalisme à l'Université de Vienne au XVI<sup>e</sup> siècle, voir Wolfdieter BIHL, *Orientalistik an der Universität Wien : Forschungen zwischen Maghreb und Ost- und Südasiens ; die Professoren und Dozenten*, Vienne, Böhlau, 2009, p. 9-11 ; Wilhelm Anton NEUMANN, « Über die orientalischen Sprachstudien seit dem 13. Jh. mit bes. Rücksicht auf Wien. Inaugurationsrede gehalten am 17. Okt. 1899 », in *Die feierliche Inauguration des Rectors der Wiener Universität für das Studienjahr 1899/1900 am 17. October 1899*, Vienne, Holder, 1899, p. 41-113, en particulier p. 79-82.

8 Salomon Hugo LIEBEN, « Der hebräische Buchdruck in Prag im 16. Jahrhundert », in Samuel STEINHERZ (dir.), *Die Juden in Prag. Bilder aus ihrer tausendjährigen Geschichte*, Prague, Groak, 1927, p. 88-106 ; « Hebrew Printing in Prague », in Cecil ROTH et Geoffrey WIGODER (dir.), *Encyclopædia Judaica*, vol. 13, 1971, col. 976-977.

Sylvester, professeur d'hébreu à l'Université depuis une année, fit insérer dans sa *De bello Turcis inferendo elegia* de 1544 deux citations du roi Salomon<sup>9</sup>. Ces premiers caractères hébreux utilisés dans l'officine de Johann Singrienus l'Ancien furent sans doute taillés par Sylvester lui-même, ce qui explique leur maladresse<sup>10</sup>. Ce n'est qu'à partir de 1551 que l'atelier d'Egidius Aquila (Adler) employa des caractères de plomb qui, à sa mort en 1553, furent vendus à l'imprimeur Michael Zimmermann, lui-même maître dans l'art de tailler des caractères hébraïques. C'est pourquoi Andreas Planck (Plancus ou Blancus), docteur en médecine détenteur de la chaire d'hébreu entre 1546 et 1564, fit paraître sa grammaire de la langue hébraïque chez Aquila en 1552<sup>11</sup>. Une publication à l'usage de ses étudiants qui semble attester le succès rencontré par son enseignement, mais qui, en participant du « nombre surprenant de grammaires hébraïques publiées au XVI<sup>e</sup> siècle », pourrait aussi indiquer qu'un public assez large s'intéressait à l'hébreu<sup>12</sup>. C'est de fait à l'époque du professorat de Planck que s'épanouit l'orientalisme viennois.

### Épanouissement des études orientales : de l'Université aux projets éditoriaux

Dans les années 1550, la promotion des langues orientales culmina grâce à l'introduction des langues syriaque et arabe dans la cité. En confiant le 17 janvier 1554 la charge de superintendant du gouvernement auprès de l'Université à l'orientaliste Widmanstetter, Ferdinand encourageait ce développement<sup>13</sup>. Savant et diplomate

- 
- 9 János SYLVESTER, *De Bello Turcis Inferendo Elegia*, Vienne, Johann Singriener, 1544, fol. Aiii<sup>r</sup>.
- 10 Robert DÁN, « The first Hebrew printed texts in Vienna », *Studies in Bibliography and Booklore*, vol. 9, n° 2/3, 1970, p. 101-106.
- 11 Andreas PLANCK, *Institutiones Grammatices Ebraea*, Vienne, Egidius Aquila, 1552.
- 12 Gilbert DAHAN, « L'exégèse juive de la Bible », art. cit., p. 419-420. L'auteur n. 42 mentionne l'ouvrage de Plancus parmi les grammaires hébraïques omises par Louis Kukenheim dans sa liste : voir « Contributions à l'histoire de la grammaire hébraïque à l'époque de la Renaissance », *Acta orientalia*, n° 21, 1953, p. 124-152 et 190-206.
- 13 Max MÜLLER, *Johann Albrecht von Widmanstetter (1506-1557). Sein Leben und Wirken*, Bamberg, Druck der Handels-Druckerei, 1907 ; Hans STRIEDL, « Die Bücherei des Orientalisten Johann Albrecht Widmanstetter », in Hans Joachim KISSLING et Alois SCHMAUS (dir.), *Serta Monacensia Franz Babinger zum 15. Januar 1951 als Festgruss dargebracht*, Leiden, Brill, 1952, p. 200-244 ; Hans STRIEDL, « Der Humanist Johann Albrecht Widmanstetter als klassischer Philologe », in *Festgabe der Bayerischen Staatsbibliothek. Emil Gratzl zum 75. Geburtstag*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1953, p. 96-120 ; Werner STROTHMANN, *Die Anfänge der Syrischen Studien in Europa*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1971.

de renom, Widmanstetter se distinguait parmi ses pairs par sa connaissance de l'arabe et du syriaque. Entré au service princier en 1552, il remplissait la fonction de chancelier de la régence de Basse-Autriche depuis 1553. Instrument du contrôle princier à l'Université, il lui revenait de faire appliquer la réforme universitaire du 1<sup>er</sup> janvier 1554, connue sous le nom de *Reformatio Nova*. Sa charge consistait à gérer les finances de l'Université, désormais mieux dotée, et à veiller à la tenue des cours<sup>14</sup>. La nomination de Widmanstetter accéléra l'implantation des langues orientales à l'*Alma Mater* et plaça Vienne, pour quelques années, à la pointe de la production orientaliste, alors que l'impression hébraïque déclinait dans une ville comme Rome. Widmanstetter n'enseigna pas lui-même l'hébreu, désormais intégré avec le grec à la faculté de philosophie par la *Reformatio Nova*. Il laissa cette chaire à Planck tandis qu'il invita, au nom de Ferdinand, Guillaume Postel, ancien lecteur royal de grec, d'arabe et d'hébreu à Paris (1538-1542), à venir enseigner l'arabe et le grec<sup>15</sup>.

Arrivé à Vienne fin 1553, Postel y reçut des gages à la hauteur de sa réputation mais n'y fit qu'un bref séjour. Son enseignement semble s'être limité à sa leçon inaugurale de février 1554 dans laquelle il défendait l'étude de l'hébreu et l'arabe<sup>16</sup>. Son départ précipité pour Venise en mai lui laissa toutefois le temps de contribuer à la grande œuvre de Widmanstetter : la prestigieuse *editio princeps* du Nouveau Testament en syriaque. L'ouvrage parut sous les presses de Zimmermann grâce au financement de Ferdinand qui prit un intérêt particulier au projet. Ce Nouveau Testament, suivi en 1556 d'une introduction à la langue syriaque avec quelques prières, resta toutefois un apax dans le paysage éditorial viennois<sup>17</sup>. Au

14 Joseph ASCHBACH, *Geschichte der Wiener Universität*, vol. 3, *Die Wiener Universität und ihre Gelehrten 1520-1565*, Vienne, Hölder, 1888, p. 36-40.

15 Sur Guillaume Postel voir William J. BOUWSMA, *The Career and Thought of Guillaume Postel (1510-1581)*, Cambridge, Harvard U.P., 1957 ; Marion L. KUNTZ, *Guillaume Postel Prophet of the Restitution of All Things His Life and Thought*, La Haye, Martin Nijhoff, 1981 et François SECRET, *Bibliographie des manuscrits de Guillaume Postel*, Genève, Droz, 1970 ; Hartmut BOBZIN, *Der Koran im Zeitalter der Reformation*, Beyrouth, Franz Steiner, 1995, p. 365-399.

16 Guillaume POSTEL, *De linguæ Phœnicis sive Hebraicæ excellentia, et de necessario illius et Arabicæ penes Latinos usu, præfatio, aut potius loquutionis humane perfectionis Panegyris*, Vienne, Michael Zimmermann, 1554.

17 Johann Albrecht WIDMANSTETTER, *Syriacæ linguæ Iesu Christi, eiusque Matri Virgini atque Iudæis omnibus, Christianæ redemptionis Evangelicæque prædicationis tempore, Vernaculæ & popularis, ideoque a Novi Testamenti Scriptoribus quibusdam Hebraicæ dictæ Prima Elementa, Quibus adiectæ sunt Christianæ Religionis solennes, quotidianæque Precationes*, Vienne, Michael Zimmermann, [1556] ; réédition par Werner STROTHMANN, *Die Anfänge der syrischen Studien in Europa, Göttingen Orientforschungen I Reihe : Syriaca Band I*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1971, p. 63-114. Ce second ouvrage fut souvent relié à l'édition du Nouveau Testament syriaque de 1555.

départ de Postel s'ajouta la mort de Widmanstetter le 28 mars 1557 à Ratisbonne et la perte des caractères, matrices et poinçons syriaques. Ferdinand tenta de récupérer le coûteux matériel typographique, qui aurait permis d'autres projets éditoriaux, sans succès : Vienne ne devint pas le grand centre d'impression orientale que Postel souhaitait dans sa leçon inaugurale<sup>18</sup>.

Mieux enracinés, l'enseignement et l'impression hébraïques poursuivirent toutefois leur développement. La chaire d'hébreu resta occupée continûment jusqu'en 1585. À la mort de Planck en 1564, le médecin de Ferdinand, le juif converti Paulus Weidner (v. 1525-1585) poursuit les leçons. Originaire d'Udine, Ascher (Jehudah ?) ben Nathan Aschkenasi étudia la médecine vraisemblablement à Padoue avant de la pratiquer dans sa ville natale puis à Venise. Médecin de la province de Carinthie au début des années 1550, Weidner gagna ensuite Vienne où il reçut le baptême avec sa famille le 21 août 1558. Sa conversion lui assura l'entrée au service des Habsbourg qui portaient en haute estime ses qualités de médecin et sa maîtrise de l'hébreu<sup>19</sup>. Dans la première édition de ses *Loca præcipua fidei Christianæ* (1559), Weidner regrettait que l'absence de certains caractères hébraïques l'empêchât d'insérer sa lettre adressée au rabbin de Venise Judas. Depuis Vienne, Weidner se considérait comme membre d'une communauté européenne de savants hébraïsants et n'hésitait pas à écrire à son ancien coreligionnaire à Venise pour le persuader, ainsi que sa communauté, du bien-fondé du christianisme<sup>20</sup>. Justification de son itinéraire spirituel en latin, la première édition des *Loca* contenait toutefois les termes hébreux sur lesquels Weidner fondait sa démonstration apologétique. Cette première édition avait été confiée à Raphaël Hoffhalter (Hofhalter ou Skrzetusky en polonais) (v. 1525/1530-1568), lui-même hébraïsant, avec lequel il collabora maintes fois. Seule la seconde édition, parue chez Stephanus Hösche en 1562, permit finalement la publication de l'épître adressée au rabbin vénitien<sup>21</sup>. L'année suivante, Weidner publiait son dernier

18 R. J. WILKINSON, *Orientalism, Aramaic and Kabbalah*, op. cit., p. 158-160.

19 Sur Paulus Weidner, voir Paul J. DIAMANT, « Paulus Weidner von Billerburg (1525-1585), kaiserlicher Leibarzt und Rektor der Universität », *Mitteilungen des Vereins für Geschichte der Stadt Wien*, n° 13/14, 1933, p. 57-64 ; Heribert SMOLINSKY, « Konversion zur Konfession. Jüdische Konvertiten im 16. Jahrhundert », in Friedrich NIEWÖHNER et Fidel RÄDLE (dir.), *Konversionen im Mittelalter und in der Frühneuzeit*, Hildesheim/Zurich/New York, G. Olms, 1999, p. 153-170 ; « Weidner, Paulus », in *Encyclopaedia Judaica*, 2<sup>e</sup> édition, t. XX, Detroit/New York/Londres, Thomson Gale, 2007.

20 Paulus WEIDNER, *Loca præcipua fidei Christianæ collecta et explicata*, Vienne, Raphael Hofhalter, 1559, fol. \*3.

21 Paulus WEIDNER, *Loca præcipua fidei Christianæ collecta et explicata, Nunc autem recognita et multis accessionibus locupletata*, Vienne, Stephanus Hösche, 1562.

ouvrage majeur, intitulé *Sententia hebraica (Maximes hébraïques)*<sup>22</sup>. Ce dernier livre se présentait comme un recueil trilingue de sentences de sagesse juive. Les maximes hébraïques, traduites en latin et en allemand, étaient abondamment commentées par l'auteur dans ces deux langues afin de guider ses lecteurs sur la voie du perfectionnement moral.

Les arrivées et des départs des imprimeurs à Vienne firent du collège jésuite le dernier centre d'édition hébraïque qui cessa définitivement ses activités en 1566-1567<sup>23</sup>. Les jésuites récupérèrent vraisemblablement le matériel de l'officine de Hoffhalter lorsqu'il quitta Vienne en 1563. À la mort de Weidner en 1585, le jésuite Petrus Busaeus (Buräus, Busäus ou Buys) resta seul à enseigner l'hébreu quoiqu'au sein de la faculté de théologie où, depuis 1558, devaient officier deux professeurs issus de la Compagnie<sup>24</sup>. À sa mort en 1587, ni Rodolphe II, qui avait fait de Prague sa résidence en 1583, ni son frère Ernst, gouverneur des territoires au-dessus et au-dessous de l'Enns, ne se soucièrent de le remplacer. Prague s'imposait désormais comme le premier foyer culturel d'Europe centrale. Instrument de la politique religieuse de Ferdinand et Maximilien, l'orientalisme viennois avait vécu pour ne renaître qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Sa dimension missionnaire s'avère déterminante pour expliquer ce succès.

## L'orientalisme viennois au service de la *Religio Christiana*

### Missions chrétiennes au cœur de la monarchie danubienne

Ferdinand conçut l'orientalisme comme l'un des instruments de sa prérogative d'*advocatus et defensor Ecclesiae*. Roi des Romains mais également de Bohême et de Hongrie, il dominait les confins orientaux de la chrétienté occidentale. Il se sentait investi du double devoir de défendre une chrétienté menacée par les ambitions ottomanes et de propager et affermir la foi chrétienne dans et

22 Paulus WEIDNER, *Sententia hebraica ad vite institutionem peritiles breviter explicata*, Vienne, Michael Zimmermann, 1563.

23 Sur les imprimeurs viennois voir Christoph RESKE, *Die Buchdrucker des 16. und 17. Jahrhunderts im deutschen Sprachgebiet. Auf der Grundlage des gleichnamigen Werkes von Josef Benzing*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2007, p. 966-969 ; sur la presse utilisée par les jésuites au sein du collège, Moritz GROLIG, « Die Buchdruckerei des Jesuitenkollegiums in Wien (1559-1565) », *Mitteilungen des Österreichischen Vereins für Bibliothekwesen*, n° 13, 1909, p. 105-120.

24 J. WRBA, « Der Orden der Gesellschaft Jesu », art. cit., p. 50 et K. MÜHLBERGER, « Bildung und Wissenschaft », art. cit., p. 226.

à partir de ses territoires. Vienne s'imposait comme le centre d'un prosélytisme capable d'assurer par le Verbe divin ce que les armes peinaient tant à réaliser : la victoire du christianisme sur l'islam sunnite de l'Empire ottoman, voire le rêve de concorde universelle.

Ferdinand entendait parfaire la sainteté de sa monarchie en poursuivant l'ambition eschatologique de convertir les juifs des territoires de la couronne de Bohême. La chaire d'hébreu ne servait pas uniquement le retour humaniste aux sources bibliques. La nomination de juifs convertis à l'Université assurait également au prince l'expertise de fins connaisseurs du judaïsme et de ses textes. Les néophytes Margaritha et Weidner œuvrèrent, quoique selon deux voies distinctes, à la littérature apologétique destinée à leurs anciens coreligionnaires. L'attitude de Ferdinand envers les juifs de Prague s'infléchit à partir de 1551 lorsqu'il leur imposa de porter, à l'instar des juifs des Pays héréditaires, un signe distinctif<sup>25</sup>. Une fois empereur, il ambitionna leur conversion.

Cette ambition fut quasi contemporaine de la volonté romaine d'accélérer la conversion des juifs. La bulle *Cum sicut nuper* du 29 mai 1554 justifiait et confirmait la destruction par le feu du Talmud initiée à Rome en septembre 1553 sur le Campo di Fiori. Jugé blasphématoire, le Talmud constituait selon l'Inquisition un obstacle à la conversion des juifs. Cette politique se renforça sous le pape Paul IV (1555-1559). Quand Jules III (1550-1555) laissait libres la publication et l'étude de livres hébraïques autres que le Talmud, son successeur interdit en 1557 aux juifs la possession de tout texte hébraïque non biblique<sup>26</sup>. Dès son baptême viennois en 1558, Weidner fut investi d'un rôle de précurseur. Advenue peu après la confirmation de Ferdinand à la tête du Saint-Empire, la cérémonie affirmait Vienne comme centre du prosélytisme chrétien. Weidner servit à la fois d'exemple, d'agent et d'expert de la conversion des juifs. La langue hébraïque s'avérait cruciale dans chacune de ces missions.

Weidner utilisait en effet en partie l'hébreu pour justifier son itinéraire spirituel et communiquer avec ses anciens coreligionnaires. Avec Weidner, se croisent et se superposent ainsi deux réseaux : celui des orientalistes et celui de ses anciens coreligionnaires en Europe. Les *Loca præcipua* ainsi que l'œuvre iconographique qui les accompagna illustrent ce double usage. C'est en hébreu

25 Tobiáš JAKOBOVITS, « Die Judenabzeichnen in Böhmen », *Jahrbuch der Gesellschaft für Geschichte der Juden in der Czechoslovakischen Republik*, n° 3, 1931, p. 145-184, p. 149-152.

26 Kenneth R. STOW, *Catholic Thought and Papal Jewry Policy 1555-1593*, New York, 1977.



que Weidner écrivait au rabbin de Venise pour lui recommander son livre. Une fois parue en hébreu en 1562, cette lettre ouvrait un opus adressé aux juifs dans la langue sacrée qui les unissait. L'usage de l'hébreu dans ses justifications scripturaires se révélait tout aussi essentiel pour son lectorat. Sa connaissance précise s'avérait un atout primordial. Comme s'en défendait Weidner :

je ne peux passer sous silence que je me suis écarté parfois de la traduction de la Vulgate en citant des passages de l'Écriture pour la seule raison que je n'aurais pu autrement exprimer ses mystères. [...] J'ai fait cela pour enlever l'occasion aux Juifs de se moquer, c'est pourquoi cela ne devra offenser personne, même si on ne peut tout trouver dans les Bibles latines, et qu'on n'estime pas que j'aie voulu alléguer faussement en quelque endroit, qu'on retourne aux sources, c'est-à-dire au texte hébreu, on trouvera que tout est conforme<sup>27</sup>.

De sa maîtrise de l'hébreu et du judaïsme, Weidner tirait légitimité et crédibilité dans sa démarche prosélyte. Ceci explique le bilinguisme des *Loca praecipua* mais aussi le souci constant de cet *insider* et *outsider* religieux, de revenir sur le terrain de ses anciens coreligionnaires pour les amener au Christ.

Son baptême et les *Loca praecipua* demeuraient les premiers actes d'un prosélytisme destiné à s'intensifier. Ferdinand sollicita bientôt l'expertise de Weidner afin de convertir les juifs de Bohême menacés d'expulsion depuis 1557. L'application de l'édit du 27 juin 1557 aurait cependant été repoussée à 1561 sous la pression de Maximilien et de son épouse Marie<sup>28</sup>. Dès 1560, Weidner aurait ainsi participé à la commission de censure chargée à Vienne d'examiner les ouvrages confisqués aux juifs pragois afin de les purger de leurs blasphèmes envers la religion chrétienne. Il les lava de tout soupçon<sup>29</sup>. Une fois les ouvrages revenus à leurs propriétaires, Ferdinand l'envoya à Prague évangéliser. Le 24 mars 1561, Ferdinand posait un nouvel ultimatum aux juifs des pays de la couronne de Bohême,

27 P. WEIDNER, *Loca praecipua*, op. cit., 1559, p. 9-10 : « *Hoc loco non possum praeterrere me aliquando a vulgata discessisse translatione in citandis locis scripturae propter hanc solam causam, quod aliter mysteria exprimere non potuissem. [...] hoc autem feci ut occasiones cavillandi Iudaeis auferrem, quare hoc neminem offendere debet, etiamsi non omnia in latinis Bibliis reperire poterit, nec statim existimet me ullum locum falso allegare voluisse, recurrat autem ad fontes, hoc est, ad Hebraicum textum, & omnia inveniet sic se habere* ».

28 Les sources divergent à ce sujet. Voir Abraham DAVID (éd.), *A Hebrew Chronicle from Prague, c. 1615*, Tuscaloosa, Alabama U.P., 1993, p. 46-49 ; P. J. DIAMANT, « Paulus Weidner von Billerburg », art. cit., p. 59.

29 Guido KISCH, « Die Zensur jüdischer Bücher in Böhmen », *Jahrbuch der Gesellschaft für Geschichte der Juden in der Cechoslovakischen Republik*, n° 2, 1930, p. 460-461.

sommés de se convertir ou de partir<sup>30</sup>. Par sa conversion, Weidner se trouvait à la croisée de deux réseaux de communication et se voyait obligé de sortir du premier pour renforcer le second. Lors de sa mission pascale qui culmina le 26 avril 1561 avec son sermon à la synagogue de Prague, Weidner

disputa avec les Juifs beaucoup et diversement, leur tint aussi quelques prédications auxquelles ne vinrent pas seulement les Juifs, mais aussi un grand nombre de chrétiens, des gens savants, religieux et laïcs comme aussi des seigneurs très distingués de la cour de [Ferdinand]. Et [...] bon nombre de personnes se convertirent à la foi chrétienne<sup>31</sup>.

Par l'impression à Vienne d'une de ces prédications, Weidner entendait prolonger ces premiers succès en faisant participer tous ceux qui le souhaitaient à l'entreprise évangélicatrice initiée par Ferdinand. Il souhaitait qu'« à partir de cela même, un simple Chrétien sût dissiper et réfuter les arguments des juifs avec un solide fondement, et aussi à ce moment-là les attirer et amener eux-mêmes par ce truchement à la foi<sup>32</sup> ». Le choix de l'allemand pour cette publication confirme le souci de proposer un ouvrage accessible au plus grand nombre.

Converti exemplaire, Weidner devenait prosélyte exemplaire. Le professeur vulgarisait ses connaissances de l'hébreu, du judaïsme et du christianisme pour affirmer la vocation missionnaire de tout chrétien, une vocation d'homme de la Parole auprès de ceux que le Verbe divin n'avait pas encore éclairés. Autant que le clerc, le laïc s'avérait instrument de la Parole divine. Weidner justifiait l'implication du commun des fidèles dans une sphère traditionnellement réservée aux clercs en s'appuyant sur l'Épître de Jacques (5 ; 19-20)<sup>33</sup>

30 Les mandats promulgués par Ferdinand entre 1557 et 1561 quant à l'expulsion des juifs des territoires de la couronne de Bohême sont édités par Bohumil BONDY et Frantisek I. DVORSKY, *Zur Geschichte der Juden in Böhmen, Mähren und Schlesien von 906 bis 1620*, Prague, Unie, 1906, vol. 1, p. 421-468.

31 Paulus WEIDNER, *Ein Sermon/ durch Paulum der Ertzney Doctoren und in der hochlöblichen Universitet zu Wien Hebraischer sprachen Professoren, den Juden zu Prag Anno MDLXI den 26. Aprilis in irer Synagoga geprediget, dadurch auch etliche Personen zum Christlichen glauben bekert worden*, Vienne, Raphael Hoffhalter, 1562, fol. Aii<sup>v</sup> : « mit den Juden daselbst viel und mancherley disputiert/ wie auch jnen etlich Predigen gethan/ darzue nit allein die Juden/ sondern auch ein grosse anzal Christen/ gelehrte leuth/ beyde Geistlich unnd Weltlich/ wie auch von den vornembsten Herrn an E : F : D : Hoff kommen seind. Und [...] etliche Personen zum Christlichen glauben bracht worden ».

32 *Ibid.*, fol. Aiii : « darauss auch ein jeder einfältiger Christ den Juden jre Argumenta mit guttem grunde wirdt wissen auffzulösen unnd zuwiderlegen/ Ja auch sie als dann selbst dardurch zum Glauben reytzen und bewegen ».

33 *Ibid.*, fol. Aii<sup>v</sup>.

selon laquelle mettre l'égaré sur le droit chemin de la vérité, c'était non seulement sauver une âme mais encore couvrir une foule de péchés. Instruire l'ignorant constituait une œuvre de miséricorde à laquelle tout chrétien, le prince en tête, devait appliquer son zèle. Commanditaire de la mission pragoise, Ferdinand incarnait le prince chrétien soucieux du salut des âmes qui lui étaient confiées. En tant qu'Empereur, sa mission embrassait cependant toute la chrétienté.

### Soutien des chrétiens d'Orient et conversion des musulmans ?

Le soutien de Ferdinand à l'orientalisme lui permit aussi d'apparaître comme protecteur des Églises orientales et promoteur d'un prosélytisme chrétien à l'adresse des musulmans. Son soutien au Nouveau Testament syriaque s'avéra déterminant aussi bien dans le contexte des études orientales que de l'intérêt politique des Habsbourg. Fruit de plusieurs années de travail, cette édition se distingue par sa grande qualité ainsi que par ses traits à la fois orientaux et occidentaux<sup>34</sup>. Livre oriental à part entière, l'*editio princeps* s'ouvre dans le sens du manuscrit syriaque originel et s'organise selon l'ordre syriaque de textes à lire de droite à gauche. Le travail de Widmanstetter assurait à l'ouvrage un aspect plus familier des lecteurs occidentaux. Le sous-titre latin, la dédicace latine adressée à Ferdinand comme la pagination en faisait un ouvrage humaniste.

En favorisant ce retour inédit à la plus pure source évangélique, Ferdinand rehaussait le prestige de Vienne autant que sa propre aura. Depuis au moins deux décennies, Ferdinand tentait de raviver la prédication de l'Évangile dans sa cité de résidence en y proposant des évêques prédicateurs qui, tels Johann Fabri (1530-1541) puis Friedrich Nausea (1541-1552), placèrent la chaire au premier rang de leurs préoccupations pastorales. Alors que la chrétienté occidentale se fractionnait en confessions rivales et que faisaient rage les polémiques religieuses, Ferdinand ainsi que les savants orientalistes restés fidèles à Rome entendaient démontrer que la promotion de l'Évangile n'était en rien l'apanage de ceux qui se proclamaient « évangéliques ». Sous les auspices du prince Habsbourg, non seulement la proclamation du pur Évangile dans sa langue originale était possible mais encore la réconciliation de la chrétienté.

34 R. J. WILKINSON, *Orientalism, Aramaic and Kabbalah*, op. cit., chap. 6 : « The *Editio Princeps* », p. 171-188.

À la fin de sa dédicace, Widmanstetter exaltait la vocation de Ferdinand, en tant que roi des Romains, à renouveler la connaissance des Évangiles en Orient en comblant les besoins des Églises de langue syriaque<sup>35</sup>. L'humaniste offrait aussi l'horizon d'une possible réintégration des chrétiens secourus depuis Vienne au giron romain<sup>36</sup>. En apportant son concours financier à l'*editio princeps* du Nouveau Testament syriaque, un ouvrage explicitement destiné aussi bien aux chrétiens d'Orient que d'Occident, Ferdinand exaltait indirectement l'unité chrétienne qu'il souhaitait ardemment voir advenir non seulement dans le Saint-Empire mais dans toute l'Europe.

L'initiative du projet éditorial revenait toutefois au patriarche jacobite d'Antioche, Ignace III Abdallah († 1557) qui, vers 1549, envoya l'un de ces scribes, Moïse de Mardin, en ambassade à Rome pour obtenir l'impression de Bibles syriaques et sans doute aussi négocier une union avec l'Église romaine. La Curie dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle montra un intérêt marqué pour les études syriaques et hébraïques, voire pour les spéculations mystiques des humanistes qui les promouvaient<sup>37</sup>. L'ambassade reçut un accueil favorable à Rome. L'année 1553 marque pourtant un tournant dans l'attitude romaine envers les études orientalistes<sup>38</sup>. La destruction par le feu des exemplaires du Talmud cette année-là assombrit les perspectives d'édition en langues orientales à Rome. L'édition en langue hébraïque cessa à Rome après 1553 et fut abandonnée pendant près d'une décennie à Venise. Le départ des imprimeurs en langue hébraïque priva les orientalistes d'une expertise précieuse et complexifia les conditions matérielles de l'édition en syriaque.

Le patriarche d'Antioche souhaitait pallier la pénurie d'Évangiles dans un Orient chrétien qui ignorait l'imprimerie. Cette pénurie mettait selon lui en péril l'existence des chrétiens de langue syriaque connus pour leur dispersion géographique. Aussi l'éditeur mettait-il le secours porté à ces chrétiens d'Orient au crédit du prince Habsbourg<sup>39</sup>. En soutenant les *dhimmi* chrétiens

35 J. A. WIDMANSTETTER (éd.), *Ketābā d-Ewangeliyōn*, *op. cit.*, fol. a\*\*\*\*4<sup>v</sup>.

36 *Ibid.*, fol. KK3.

37 Léon X lui-même approuva l'édition du Talmud à Venise sous les presses de Daniel Bomberg. Sur le rôle de la papauté et la Curie quant à l'impression de livres en hébreu voir DAVID STERN, « The Rabbinic Bible in its Sixteenth-Century Context », in J. R. HACKER et A. SHEAR, *The Hebrew book in Early Modern Italy*, Philadelphie, Pennsylvania U.P., p. 76-108 ; Piet van BOXEL, « Robert Bellarmine reads Rashi: Rabbinic Bible commentaries and the burning of the Talmud », *ibid.*, p. 121-132.

38 Sur les dimensions kabbalistiques de l'édition voir l'analyse de R. J. WILKINSON, *Orientalism, Aramaic and Kabbalah*, *op. cit.*, chap. 6 : « The *Editio Princeps* », p. 171-188.

39 J. A. WIDMANSTETTER (éd.), *Ketābā d-Ewangeliyōn*, *op. cit.*, fol. a\*\*\*\*3 : « *Ad Div.*

du Proche-Orient, Ferdinand pouvait se présenter comme le garant de la solidarité chrétienne si souvent invoquée à l'échelle de ses territoires et du Saint-Empire au profit de ses États sous la menace ottomane. Le millier d'exemplaires imprimés fut partagé de fait entre l'Europe et l'Orient. Si la destinée des trois cents livres attribués au patriarche demeure difficile à retracer, leur utilisation pouvait concerner tous les chrétiens d'Orient de langue araméenne, à savoir les maronites, les jacobites ainsi que les chaldéens encore appelés nestoriens. Ces trois Églises utilisaient le syriaque comme langue de culte et pratiquaient une liturgie presque similaire.

L'appui personnel de Ferdinand reste remarquable à de nombreux égards. D'abord parce qu'en tant que jacobite, Moïse de Mardin restait du point de vue de l'Église romaine un schismatique. À la différence des maronites qui, au terme d'un long processus presque achevé au début du XVI<sup>e</sup> siècle, s'unirent à Rome, jacobites et chaldéens, en dépit de quelques tentatives, conservaient toujours leur indépendance. Les spéculations mystiques et kabbalistiques de certains orientalistes n'étaient par ailleurs plus en faveur à Rome. La condamnation du Talmud puis l'élection pontificale du cardinal inquisiteur Gian Pietro Carafa en constituaient autant de signes. À Vienne en revanche, Ferdinand offrait toutes les conditions pour parachever l'édition syriaque.

L'objectif prosélyte restait aussi très présent à l'esprit des savants de l'*editio princeps*. Widmanstetter évoquait la conversion des juifs parmi les motifs de son travail et défendait dans sa dédicace, placée sous le signe de la propagation de la foi chrétienne, l'apprentissage des langues sémitiques en se référant aux prescriptions du concile de Vienne (1311-1312)<sup>40</sup>. Peu appliqué, le canon 24 prescrivait la création de chaires d'hébreu, arabe et chaldéen dans les universités de Paris, Oxford, Bologne et Salamanque dans la perspective missionnaire de convertir les « infidèles » mais aussi d'approfondir l'exégèse biblique<sup>41</sup>. Il s'agissait ainsi de créer un réseau de professeurs aptes à enseigner et traduire ces langues en latin à travers l'Europe. Le canon prescrivait de dispenser le même enseignement dans les lieux de résidence de la Curie, et ce aux frais

---

*Ferdinandum Romanorum Imperatorem Designatum [...] a Deo Coronatum [...] Dedicatio, sive De illustribus signis Christianæ Religionis brevi tempore universo terrarum Orbi propagandæ* ».

40 J. A. WIDMANSTETTER (éd.), *Ketābā d-Ewangelīyōn*, *op. cit.*, fol. a\*\*3<sup>v</sup> et fol. KK2<sup>v</sup>-KK3. Sur la dimension missionnaire des études syriaques au XVI<sup>e</sup> siècle voir R. J. WILKINSON, *Orientalism, Aramaic and Kabbalah*, *op. cit.*, p. 4.

41 « Canon 24 : *Inter sollicitudines* », in Giuseppe ALBERIGO, Giuseppe A. DOSSETTI, Perikle-P. JOANNOU, Claudio LEONARDI, Paulo PRODI, Hubert JEDIN (éd.), *Conciliorum Œcumenicorum Decreta*, Bologne, Istituto per la science religiose, 1973, 3<sup>e</sup> édition, p. 379-380.

du Siècle apostolique. Postel se référait également à ce canon pour justifier l'enseignement de l'arabe à Vienne. Le Français acquit lors de son premier séjour dans l'Empire ottoman (1536-1537) la conviction que l'enseignement de cette langue se révélait indispensable en Occident pour parvenir à une *concordia mundi* rendue possible par les fondements chrétiens des religions orientales en général et de l'islam en particulier<sup>42</sup>. C'est ainsi que Postel, grâce à son étude du Coran, entrevit dans l'Empire ottoman l'existence de milliers de crypto-chrétiens qui ne nourrissaient selon lui d'autre espoir que de lire l'Évangile en arabe<sup>43</sup>. Les orientalistes réunis autour de Ferdinand pour l'*editio princeps* ambitionnaient vraisemblablement l'édition d'un Nouveau Testament arabe. Widmanstetter l'appela de ses vœux à la fin de sa dédicace tandis que Postel chercha plusieurs années après l'*editio princeps* le patronage de Ferdinand pour cette nouvelle entreprise.

L'oreille de Ferdinand se révéla d'autant plus favorable à ces ambitions prosélytes qu'elles concordaient avec ses propres vues. Le primat accordé à la conversion et à la Parole rejoignait l'ambition d'un triomphe du christianisme obtenu sans violence. Le rêve d'un antagonisme religieux résolu non dans la défaite des armes mais par la reconnaissance unanime de la « vraie foi » appartenait aux leitmotifs de la littérature turcophobe viennoise. La position stratégique de Vienne pour mener à bien des missions vers l'Orient n'échappait pas aux savants sollicités par Ferdinand. Widmanstetter comme Postel y trouvaient l'enseignement du turc et de l'arabe particulièrement approprié en raison de la proximité avec l'Empire ottoman<sup>44</sup>. Postel dans sa leçon inaugurale à l'université de Vienne n'oubliait pas son projet de concorde universelle qu'il plaçait sous le patronage de Ferdinand. Les ambitions missionnaires de Postel laissèrent toutefois le jésuite Pierre Canisius (1521-1597), alors cheville ouvrière de sa communauté à Vienne, sceptique : « Je ne puis voir clairement l'utilité de cette langue arabe alors que je ne vois pas l'espoir de trouver dans ce pays des personnes qui veuillent ensuite se rendre chez les Turcs pour les convertir au moyen de cette langue<sup>45</sup> ».

42 Les réformateurs Luther et Calvin percevaient eux-mêmes l'islam comme une hérésie chrétienne. Sur les conceptions de Postel au sujet des religions d'Orient voir Frank LESTRINGANT, « Cosmographie pour une restitution ; note sur le *Traité Des Merveilles du Monde* de Guillaume Postel (1553) », in M. KUNTZ (éd.), *Postello, Venezia e il suo Mondo*, Florence, Olschki, p. 227-260.

43 R. J. WILKINSON, *Orientalism, Aramaic and Kabbalah*, op. cit., p. 98.

44 W. A. NEUMANN, « Über die orientalischen Sprachstudien », art. cit., p. 81 et R. J. WILKINSON, *Orientalism, Aramaic and Kabbalah*, op. cit., p. 153-156.

45 Lettre de Pierre Canisius à Juan de Polanco, 5 janvier 1554, Vienne, in O. BRAUNSBERGER (éd.), *Beati Petri Canisii Societatis Jesu. Epistulae*, Friburgi

Dans les faits, l'enseignement de l'arabe tourna court et ne put déboucher sur l'organisation concrète de missions fautes, comme le présentait Canisius, de volontaires et d'une réelle volonté politique de Ferdinand.

## Réflexions orientalistes sur la religion chrétienne

### Consensus catholique ou religion chrétienne ?

L'exaltation de la religion chrétienne unit la plupart des projets portés par les orientalistes à Vienne. La référence à une religion chrétienne, une *Religio Christiana* originelle, correspondait de fait aux ambitions princières de reconstituer la tunique déchirée du Christ. Ferdinand dans les années 1550 espérait toujours atteindre la concorde chrétienne par le truchement d'une voie moyenne religieuse, une *via media* qui s'avérait voie du compromis et capable de réconcilier les chrétiens. Les œuvres de Widmanstetter, Weidner et Postel suggéraient différentes perspectives à partir desquelles repenser la religion chrétienne. Ce faisant, ils renouvelèrent l'approche du compromis chrétien à l'aune orientaliste. Widmanstetter proposait d'aligner le compromis sur un consensus catholique dans lequel l'Église latine se régénérerait à la source originelle des Églises d'Orient tandis que Weidner illustrait la *via media* érasmienne et que Guillaume Postel rêvait la concorde universelle.

Widmanstetter proposait en effet un compromis religieux fondé sur la tradition et censé permettre la réconciliation de l'Église de Rome avec les Églises d'Orient contre les Églises issues de la Réformation. Dans la dédicace de son lectionnaire syriaque adressé aux conseillers de Ferdinand, Georg Gienger (1496-1577) et Jakob Jonas (v. 1500-1558), Widmanstetter plaidait en faveur d'un compromis capable d'unir « l'Église latine et les prêtres des Églises d'Asie » dans un accord sur les dogmes apostoliques<sup>46</sup>. L'accord proposé se fondait sur le corpus chrétien antique des premiers conciles et de l'Église apostolique<sup>47</sup>. Cet accord se justifiait par l'ancienneté

---

Brisgoviae : Herder, 1896-1923, vol. 1., p. 449-450 : « *Io non posso pur veder la utilità de questa lingua Arabica, vedendo in questa terra che non sè apparenza de obtinere gente, laqual volesse andar poi alli Turchi per convertirli per questo mezo della lingua* ».

46 J. A. WIDMANSTETTER (éd.), *Ketābā d-Ewangeliyōn, op. cit.*, fol. KK3<sup>v</sup> : « *Latina Ecclesia [...] & Asiaticarum Ecclesiarum Antistes* ».

47 *Ibid.*, fol. KK3<sup>v</sup>-KK4<sup>v</sup>.

des traditions orientales qui remontait aux origines chrétiennes, et ce au détriment des Églises nées de la Réformation. Widmanstetter trouvait en effet dans les rites et coutumes jacobites la confirmation des rites et coutumes catholiques tel que le jeûne à l'encontre des nouvelles idées religieuses<sup>48</sup>.

À cette fin, sa démarche consistait à confronter ses contemporains avec le christianisme primitif afin de leur permettre de distinguer la « véritable Église » de ce qu'il considérait comme une hérésie. Sous-tendue par l'idéal de réconciliation chrétienne avec les chrétiens d'Orient, sa démarche participait en fait de la réaffirmation de l'Église traditionnelle initiée à Vienne par les jésuites. Widmanstetter était proche de la Compagnie de Jésus au sein de laquelle il se lia d'une profonde amitié avec Canisius, que sa fonction de superintendant de l'Université amena à côtoyer. La parution du Nouveau Testament syriaque permettait à Widmanstetter de dévoiler la richesse de la tradition orientale afin de mieux promouvoir ce qu'il qualifiait lui-même la « concorde catholique<sup>49</sup> ». Selon lui, repenser la religion chrétienne supposait de revenir à une source dont les Églises d'Asie semblaient les garantes et les gardiennes. *Leditio princeps* visait ainsi un retour aux temps de l'Évangile dans une exaltation de la langue du Fils et de Sa Mère.

Paulus Weidner incarnait en revanche la voie érasmiennne, qui, au sein de l'Église romaine, prônait un compromis apte à intégrer les tenants de la Réformation. Il s'agissait de plaider en faveur d'une religion chrétienne ramenée à un petit nombre d'article de foi, en laissant les questions jugées non essentielles ouvertes à la discussion. Le converti se plaçait certes dans la perspective unique de la « religion chrétienne », mais afin de lui donner la base la plus large et donc la plus inclusive possible<sup>50</sup>. La version consensuelle du christianisme formulée dans ses ouvrages donnait une image d'unité à une religion pourtant de plus en plus fragmentée en confessions rivales. De fait, Weidner incarnait et diffusait la *via media* favorisée par Ferdinand aussi bien pour les juifs qu'il prétendait convertir que pour un lectorat déjà acquis au message évangélique. Son livre, intitulé *Loca præcipua*, participait directement de l'élaboration d'un consensus chrétien. Catéchisme apologétique, cet ouvrage introduisait les juifs aux principaux articles de la foi chrétienne. Ce faisant, Weidner évitait toute question

48 R. J. WILKINSON, *Orientalism, Aramaic and Kabbalah*, op. cit., p. 89 et 180.

49 J. A. WIDMANSTETTER (éd.), *Ketābā d-Ewangelīyōn*, op. cit., fol. KK3 : « *Catholicam concordiam* ».

50 P. WEIDNER, *Loca præcipua fidei Christianæ*, op. cit., 1559, p. 4 : « *Christiana Religio* ».



controversée entre tenants de la Réformation et de la tradition romaine pour se concentrer sur huit principes fondamentaux du christianisme. Ces principes prouvaient qu'un retour aux fondements de la religion chrétienne rendait l'unité chrétienne possible et pensable.

En se référant dans son titre à la « religion chrétienne », le néophyte renonçait d'emblée à tout choix confessionnel. Il chercha de fait à promouvoir l'idéal supérieur d'unité chrétienne en refusant toute polémique intra-chrétienne. Sa revendication d'une identité chrétienne après sa conversion reste emblématique de l'esprit défendu depuis la cour de Vienne et le distingue des autres juifs convertis de son temps, y compris de Margaritha. Weidner considérait les *Loca præcipua*, qui présentaient « parmi les plus excellents articles de notre sainte foi Chrétienne, comme une confession de foi commune<sup>51</sup> ».

Les huit chapitres des *Loca præcipua* traitaient successivement de la Trinité, la divinité et humanité du Christ, sa venue, la loi évangélique, la passion et mort du Christ, sa résurrection et ascension, la croix et enfin du repos dominical. Non polémiques parmi les chrétiens, ces questions jetaient les fondements du christianisme pour mieux revenir à l'héritage commun à tous les disciples du Christ. De la sorte, Weidner se définissait lui-même comme chrétien au sens préconfessionnel du terme, dans la tradition définie par les premiers conciles. Pour ses anciens coreligionnaires, Weidner décrivait l'Église comme

la foule ou le rassemblement des fidèles par l'unité de foi et de charité, union pour laquelle le Christ pria en Jean, 17 : Père, je te prie afin que tous soient un, comme toi, mon Père, en moi, et moi en toi, et certes cette Église n'est pas oisive mais s'applique toujours à plaire au Christ, ce qui consiste en son imitation<sup>52</sup>.

L'Église pour eux n'était comprise qu'en tant qu'assemblée universelle formée originellement par les juifs et les gentils et dont la tête était le Messie. En cette fin des années 1550 à Vienne, la vocation originelle à l'unité de l'Église, comprise comme assemblée des disciples du Christ, servait d'horizon à la réconciliation chrétienne

51 P. WEIDNER, *Ein Sermon*, op. cit., fol. Aiiii : « von denen furnembsten Artickeln unsers heiligen Christlichen Glaubens/ als ein gemaine bekantnuss ».

52 P. WEIDNER, *Loca præcipua*, op. cit., 1559, p. 172 et H. SMOLINSKY, « Konversion zur Konfession. », art. cit., p. 161 : « multitudo vel collectio fidelium fide & charitate unita, pro qua unione Christus oravit Ioannis decimo septimo. Pater rogo ut omnes unum sint, sicut tu pater in me & ego in te, & hæc quidem ecclesia non est otiosa, sed semper studet placere Christo, quod in imitatione consistit ».

parmi les savants orientalistes réunis autour de Ferdinand. Depuis ses origines, l'Église était traversée de courants hétérodoxes et ébranlée par des polémiques doctrinales. Elle n'avait pour autant jamais renoncé ni à sa vocation universelle ni à son nom de chrétienne. Alors que le concile de Trente (1545-1563) n'avait pas encore livré toutes ses conclusions, la religion chrétienne possédait toujours une réalité dans ses fondements acceptés par tous les chrétiens.

Finalement, Guillaume Postel proposait dans sa leçon inaugurale d'arabe une troisième voie d'unité religieuse. Son horizon dépassait celui des autres orientalistes en ce qu'il visait la paix et la concorde universelle sous l'égide de Ferdinand<sup>53</sup>. Postel arrivait à Vienne avec un projet déjà déterminé pour la réalisation duquel il souhaitait impliquer le roi des Romains. En 1544, il avait fait publier les quatre livres *De la Concorde Universelle* dans lesquels il espérait atteindre l'harmonie suprême par la conversion des juifs, des musulmans et des païens dans le christianisme<sup>54</sup>. Sa justification de la foi chrétienne se fondait en partie sur ses similitudes avec le judaïsme et l'islam. Cette réflexion sur la familiarité intrinsèque de ces religions plongeait ses racines dans l'œuvre de Raymond Lulle (v. 1232-1315) et Nicolas de Cues (1401-1464)<sup>55</sup>. Le concours financier qu'apportait Ferdinand au Nouveau Testament syriaque le désignait, selon Postel, à réaliser ce grand dessein de paix et de concorde mondiale.

Apax dans le paysage viennois du compromis religieux, l'harmonie universelle défendue par Postel n'en reposait pas moins en grande partie sur les mêmes sources hébraïques, chrétiennes et juives que celles qu'utilisaient ses collègues viennois.

### Repenser les sources orientales de la Révélation chrétienne

La (re)définition de la *Religio Christiana* à Vienne alla de pair chez les orientalistes avec une réflexion relative aux sources de la Révélation. Leur connaissance des langues sacrées les poussa à repenser ses états. Ils accordèrent une attention particulière aux talmudistes et aux cabalistes.

La tradition judaïque non biblique, loin d'être condamnée, se trouvait chez eux intégrée aux sources de la Révélation chrétienne afin de mieux l'enrichir. Initiée dès la fin du Moyen Âge par des théologiens qui, tel Nicolas de Lyre (v. 1270-1349), se

53 Guillaume POSTEL, *De lingua Phoenicis*, op. cit., Biiiii.

54 Guillaume POSTEL, *De orbis terræ concordia libri quatuor*, Bâle, Oporinus, 1544.

55 R. J. WILKINSON, *Orientalism, Aramaic and Kabbalah*, op. cit., p. 109-112.

révélaient fins connaisseurs des textes rabbiniques, cette voie fut poursuivie par les hébraïsants de la Renaissance jusqu'à inspirer le courant des cabalistes chrétiens<sup>56</sup>. Ce courant, initié à Florence au sein de l'Académie platonicienne par Giovanni Pic de la Mirandole (1463-1494), se proposait d'harmoniser théories kabbalistiques et christianisme en tentant notamment de prouver que le sens caché des doctrines de la kabbale révélait des orientations chrétiennes<sup>57</sup>. Les écrits de Pic connurent un grand succès en Italie, France et Allemagne. C'est ainsi sous son influence que le célèbre hébraïsant Johannes Reuchlin (1455-1522) s'intéressa à la kabbale. Ses recherches s'inscrivirent dans une tradition solidement établie dans l'Empire d'étude de la langue hébraïque<sup>58</sup>. À Vienne, l'exploration et l'étude des sources judaïques culminèrent sous le règne de Ferdinand parmi les orientalistes qui circulaient entre sa cour et l'Université. Héritière déclarée de l'Ancien Testament et de l'Église primitive, la *Religio Christiana* défendue sur ses territoires s'enracinait également dans les traditions talmudique et kabbalistique.

Alors qu'on commémorait en 1559 la résistance victorieuse face au siège ottoman, la première édition des *Loca Praecipua* de Weidner rendait la *Religio christiana* dépositaire de la tradition judaïque pour le plus grand profit de la concorde chrétienne. Les condamnations romaines du Talmud d'abord, puis de tout ouvrage hébraïque non biblique peu après, excluaient de fait l'usage de ces textes dans le prosélytisme adressé aux juifs. L'Inquisition romaine interdit au nom de la propagation de la foi chrétienne ces livres considérés comme incompatibles avec la Révélation christique. Une minorité de savants toutefois ne pouvait souscrire à cette condamnation de la tradition judaïque. Les humanistes orientalistes compartaient pour la plupart les textes de la kabbale et du Talmud parmi les sources de la Révélation chrétienne. La défense énergique des traditions kabbalistiques et talmudiques formulée peu après les condamnations romaines par Andreas Masius dans sa correspondance offre une idée de l'attachement à cette littérature hébraïque<sup>59</sup>. Très lié aux trois savants qui finalisèrent l'*editio princeps*

56 François SECRET, *Les Kabbalistes chrétiens de la Renaissance*, Paris, Dunod, 1963.

57 Gershom SCHOLEM, *La Kabbale*, Gallimard, Paris, 2005, p. 312-321.

58 Gilbert DAHAN, « L'exégèse juive de la Bible », art. cit., p. 419 ; Ludwig GEIGER, *Das Studium der hebräischen Sprache in Deutschland vom Ende des XV. bis zur Mitte des XVI. Jahrhunderts*, Breslau, Schletter, 1870 ; Bernhard WALDE, *Christliche Hebräisten Deutschlands am Ausgang des Mittelalters*, Münster, Aschendorff, 1916, et Éric ZIMMER, « Jewish and Christian Hebraist Collaboration in Sixteenth Century Germany », *Jewish Quarterly Review*, n° 71, 1980, p. 69-88.

59 Sur Andreas Masius voir Albert van ROEY, « Les études syriaques d'Andreas

du Nouveau Testament syriaque, Masius alléguait l'autorité de saint Jérôme (v. 342-347-420) et de Nicolas de Lyre qui recommandaient eux-mêmes l'usage du Talmud pour contrer les arguments des juifs lors de controverses. La connaissance de l'hébreu autant que l'exégèse biblique ne pouvaient que pâtir de cette censure qui, en outre, remettait en cause les pratiques des cabalistes chrétiens<sup>60</sup>. Fins connaisseurs des sources juives de la kabbale, Widmanstetter et Postel entretenaient pour certains des liens étroits avec les milieux juifs. Leur intérêt pour les spéculations kabbalistiques apparaît explicitement dans l'illustration qu'ils composèrent pour l'Évangile de Jean dans leur Nouveau Testament syriaque<sup>61</sup>.

Dans une perspective similaire, Weidner expliquait dans les *Loca præcipua* comment une réflexion menée à partir des témoignages des prophètes, des talmudistes et des cabalistes pouvait conduire à reconnaître le Christ comme Messie<sup>62</sup>. Dès la préface, il relatait son chemin de conversion. En Carinthie, il s'interrogea sur la vraie Religion et témoignait :

j'ai commencé à lire plus soigneusement l'Écriture Sainte, regardant çà et là j'ai jeté mon regard sur le Nouveau Testament et l'ai comparé avec l'Ancien et dans le même temps j'ai recouru aux explications des Chaldéens, des Talmudistes et des Cabalistes et ainsi seulement mes yeux étaient ouverts grâce à Dieu presque davantage chaque jour si bien que j'ai compris clairement la vraie religion chrétienne<sup>63</sup>.

---

Masius », *Orientalia Lovaniensia Periodica*, 9, 1978, p. 141-158 ; *Id.*, « Le début des études syriaques et André Masius », in René LAVENANT, *V Symposium Syriacum 1988*, Rome, 1990, p. 9-11.

- 60 Sur les liens de Masius avec l'*editio princeps* du Nouveau Testament syriaque, voir R. J. WILKINSON, *Orientalism, Aramaic and Kabbalah*, *op. cit.*, « The scholars of the *Editio Princeps* : Moses and Masius », p. 63-94. La défense des ouvrages prohibés se trouve dans plusieurs lettres adressées au cardinal Pighino le 24 décembre 1553 et le 25 février 1554 et à Octavius Pantagathus également le 25 février 1554 : voir *Ibid.*, p. 92-93 et Max LOSSEN (éd.), *Briefe von Andreas Masius und seinen Freunden (1538-1573)*, Leipzig, Dürer, 1886, lettres n° 128 p. 144-145, n° 132 p. 154-158 et n° 134 p. 150.
- 61 J. A. WIDMANSTETTER (éd.), *Ketābā d-Ewangeliyōn*, *op. cit.*, fol. D2<sup>v</sup>.
- 62 P. WEIDNER, *Loca præcipua*, *op. cit.*, 1559, p. 6 : « *Unde scilicet desumpta sunt fundamenta, quae in hoc libello excutiuntur, quibus comprobandis miscui, interdum Prophetarum, itemque Talmudistarum & Cabalistarum testimonia, & his sine discrimine usum sum, pro ut mihi occurebant in studiis meis* ».
- 63 *Ibid.*, 1559, p. 1-2 : « *coepique diligentius legere sacram scripturam, huc illuc circumspiciens in novum Testamentum conieci oculos, illudque contuli cum veteri ac simul adhibui Chaldaicarum, Thalmudistarum & Cabalistarum expositiones & ita demum Dei beneficio quotidie fere magis oculi mei aperiebantur, ut cernerem haud obscure veram Religionem Christianam* ».

Aussi Weidner soulignait-il la continuité des temps vétéro-testamentaires et néotestamentaires tout en valorisant les sources rabbiniques.

Au-delà des textes, Widmanstetter, Postel et Weidner accordaient tous une grande importance à la langue. L'accent mis sur la prononciation du texte syriaque du Nouveau Testament indiquait l'importance accordée à la langue elle-même, sans s'arrêter au sens des mots. C'est bien la musique originelle de la langue évangélique que Widmanstetter voulait faire entendre. Une ambition similaire animait le réseau des hébraïsants de la Renaissance dont certains, les cabalistes chrétiens en tête, comprenaient l'hébreu comme langue divine et universelle, créatrice par essence, *verbum mirificum* selon le titre de Reuchlin, en lequel coïncidaient les mots et les choses<sup>64</sup>. Leur aspiration à retrouver dans l'hébreu la langue originelle de la création où concordaient signifiants et signifiés les amena à hiérarchiser les langues sacrées et à dresser des généalogies linguistiques. Dans sa leçon inaugurale d'arabe, Guillaume Postel présentait l'hébreu comme langue des origines, langue « adamique » et première, trouvant dans son antériorité sa supériorité et sa sacralité<sup>65</sup>. Langue sacrée par excellence, l'hébreu s'avérait la langue mère et mystérieuse, dont les mots, articulés autour de trois consonnes, renfermaient la sagesse de Dieu. L'arabe, ainsi que le syriaque et le judéo-araméen lui demeuraient intimement liées. Les hébraïstes chrétiens élargirent le champ de la méthode kabbalistique. À la suite d'autres orientalistes tel l'Italien Teseo Ambrogio (1469-1540), Widmanstetter pensait ainsi que le syriaque, au même titre que l'hébreu, se prêtait aux spéculations kabbalistiques<sup>66</sup>. Passionné par les spéculations chrétiennes sur la kabbale, ce dernier colligea en effet de nombreux manuscrits kabbalistiques tandis que Postel traduisit en latin le *Zohar*, le plus important des ouvrages de la littérature kabbalistique, ainsi que le *Sefer Yezira*, traité majeur de la mystique juive.

Weidner montrait le même intérêt pour les langues originelles. Son usage fréquent des cabalistes se double d'une attention particulière portée à l'hébreu et à ses « mystères ». L'objurgation liminaire de scruter les Écritures dans ses *Loca præcipua* s'accompagnait de l'évocation des mystères dissimulés chez les prophètes et surtout dans leur langue hébraïque<sup>67</sup>. L'attention linguistique constante

64 Johannes REUCHLIN, *De verbo mirifico*, [Bâle], Johannes Amerbach, 1494, 50 fol.

65 G. Postel, *De linguæ Phœnicis*, *op. cit.*, p. 10-13.

66 Teseo AMBROGIO, *Introductio in Chaldaicam linguam, Syriacam atque Armenicam*, Padoue, Simonetta, 1539.

67 P. WEIDNER, *Loca præcipua*, *op. cit.*, 1559, p 46.

déployée au fil de sa démonstration l'amène fréquemment à préférer ses propres traductions latines à la Vulgate de Jérôme, et ce malgré l'interdiction formulée par le décret tridentin du 8 avril 1546. Il est vrai toutefois que le Concile n'était pas encore clos et ses décisions pas encore en vigueur<sup>68</sup>.

## Conclusion

L'épanouissement de l'orientalisme viennois au xvi<sup>e</sup> siècle correspondit aux différents défis auxquels la cité et son prince étaient confrontés. Favorisé par Ferdinand et Maximilien, il servait à la fois le prestige intellectuel de leur ville de résidence mais aussi leurs ambitions religieuses. Alors que l'Occident chrétien se fracturait en confessions, c'est à la source des langues sacrées que les Habsbourg d'Autriche espèrent retrouver l'unité originelle.

Pour ce faire, Ferdinand créa à Vienne les conditions nécessaires à une étude renouvelée des langues orientales. La cité danubienne s'imposa ainsi pour quelques décennies aux côtés de Venise, Rome ou Paris parmi les centres urbains entre lesquels circulaient les orientalistes. Dans cette entreprise, Ferdinand rêvait une unité religieuse parfaite de ses territoires par l'évangélisation des juifs. Ses ambitions l'amènèrent à considérer la chrétienté dans son acception la plus large, alors que certains des humanistes de son entourage rêvaient même la conversion des musulmans, perçus finalement comme des hérétiques chrétiens.

---

68 H. SMOLINSKY, « Konversion zur Konfession. », art. cit., p. 162 et P. WEIDNER, *Loca præcipua fidei Christiana*, op. cit., 1559, p. 9.

# La Ciudad de México: un continuo ante las Composiciones, la Unión de Armas y la Armada de Barlovento en tiempos de la casa de Austria

MARÍA CRISTINA TORALES PACHECO  
Universidad Iberoamericana, Ciudad de México

LA Unión de Armas, en la historiografía referente al mundo hispánico del siglo XVII, se ha apreciado como la iniciativa del conde-duque de Olivares. Desde una concepción imperial, Olivares aspiró a la unificación por la ley y por las armas de los diversos reinos y gobernaciones sujetos al rey de Castilla<sup>1</sup>. Esta iniciativa fue la más importante convocatoria a los vasallos, bajo la égida de los Austria, para configurar un escenario político innovador: el espacio hispánico inspirado en el concepto del gobierno del “imperio”. Una cabeza: el “rey católico”, el más poderoso de Europa, con vasallos dispersos en el globo terráqueo, con muy variadas leyes, usos y costumbres, pero unidos por la fe católica y por la solidez de sus ejércitos y armada. John H. Elliott sugiere que la aspiración a la unidad de los reinos bien pudo estar inspirada por el general de los ejércitos Ambrosio Spínola (1569-1630), con enorme experiencia en las contiendas bélicas de la monarquía española en Flandes, Inglaterra e Italia. El jesuita flamenco, Caroli Scribani (1561-1629), escribió y difundió el ideal de esta unidad de los reinos a través de las armas en su obra *Político-Christianus Philippo IV hispaniarum regi DD*<sup>2</sup> que

- 
- 1 John H. ELLIOTT, *El Conde-Duque de Olivares*, Barcelona, Editorial Crítica, 1991 (sexta edición); John H. ELLIOTT, José F. DE LA PEÑA y Fernando NEGREDO (eds.), *Memoriales y cartas del Conde Duque de Olivares*, vol. 1, *Política interior 1621-1645 (tomos 1 y 2)*, Madrid, Centro de Estudios Europa Hispánica y Marcial Pons Historia, 2013, p. 167-172. Jonathan I. ISRAEL, *Razas, clases sociales y vida política en el México colonial 1610-1670*, México, Fondo de Cultura Económica, 1975, p. 181.
  - 2 John H. Elliott cita la obra como *Político Christianus* pero el título completo del texto del jesuita es *Político-Christianus Philippo IV hispaniarum regi DD*, Anturpiae, Apud Martinum Nutium, Anno M.D.C.XXIV.

fue publicada en Amberes el año de 1624<sup>3</sup>. El general y el jesuita fueron testigos y actores, en tiempos de Felipe II, de una monarquía exhausta y atenta a la defensa de sus reinos dispersos en el orbe.

En el presente artículo, se propone que la Unión de Armas fue la culminación de un proceso continuo más que centenario, de una política legada por Carlos I de España, V de Alemania, a su hijo Felipe II, quien se propuso restaurar la fortaleza de la monarquía como potencia marítima. Fue Carlos, primer monarca de la Casa de Austria, quien con la concepción imperial de su gobierno y con la experiencia de la interacción con los ayuntamientos de las ciudades castellanas, aspiró a la unificación y preservación de sus reinos, así como a la consolidación de la hegemonía transoceánica de su corona, la más poderosa de la Europa continental. Felipe II, al fin del siglo XVI, fue identificado como el rey europeo más poderoso, con territorios y vasallos en los cuatro continentes entonces conocidos. En términos contemporáneos, se trataba de lo que Elliott definió como una monarquía compuesta<sup>4</sup>. Una cabeza reconocida como máxima potestad de numerosas y complejas colectividades, con leyes, modos de gobierno, usos y costumbres diversos.

En ese contexto, los ayuntamientos de las ciudades hicieron valer los intereses y singularidades de los vasallos ante los reyes de la Casa de Austria que gobernaron la monarquía española en los siglos XVI y XVII. En las últimas décadas del siglo XVI, Felipe II, “el rey católico”, estuvo inmerso en continuas guerras de religión y con sus dominios frágiles en Europa, el norte de África y los reinos en América y en Asia. Entre otras causas, por la pérdida de la “armada invencible” y por el real erario diezmado que ocasionó entre 1575-1576 la primera quiebra económica reconocida por la monarquía. Este monarca, en aras de su recuperación, promovió una serie de iniciativas para la restauración de sus finanzas y la fortaleza militar en tierra y mar.

Las composiciones de tierras de extranjeros y mestizos fueron el punto de partida de una política que convocó el apoyo de los vasallos para garantizar la hegemonía española en el Atlántico. Las reales cédulas que expidió para este propósito, firmadas el 1º de noviembre de 1591, pretendieron la obtención de recursos económicos para la construcción de la Armada de Barlovento.

3 John H. ELLIOTT, *El Conde-Duque de Olivares, op. cit.*, p. 253-254.

4 John H. ELLIOTT, *España, Europa y el mundo de Ultramar (1500-1800)*, México, Taurus, 2010, capítulo I, p. 29-54.



A esas iniciativas, su nieto Felipe IV instrumentó el proyecto concebido por su valido, el conde-duque de Olivares, conocido como la Unión de Armas. Fue presentado primero en las Cortes de Aragón de acuerdo al *Papel que escribió el Conde Duque deseando entablar la unión de los reinos de esta monarquía*, firmado en 15 de octubre de 1625 y después expuesto a cada reino de la monarquía hispánica con pequeñas variantes<sup>5</sup>.

A diferencia de los reinos europeos sujetos a Felipe IV, a los que se solicitó la participación con hombres armados, los reinos americanos fueron convocados a la Unión de Armas mediante aportaciones económicas que permitieran a la corona el sustento de hombres de armas en territorios europeos y el financiamiento de la construcción de una armada. En los territorios europeos, la instrumentación de la Unión de Armas, lejos de fortalecer a la monarquía española, fue el detonante de rebeliones que diezmaron el erario real e incluso, culminaron con las independencias de Portugal y de los Países Bajos. En América, la resistencia de los reinos a la Unión de Armas fue pasiva, su instrumentación se retrasó y las aportaciones económicas a la monarquía fueron tardías.

La culminación del empeño de los monarcas de la casa de Austria por impulsar la unión de sus reinos por medio de las armas en mar y tierra fueron las reales cédulas de Felipe IV firmadas en 1635 las cuales se basaron en las expedidas por Felipe II en 1591. El virrey marqués de Villena, duque de Escalona, (1640-1642), las recibió e inició los procesos de composición territorial. Las composiciones generales en todo el territorio novohispano se llevaron a cabo durante la gestión del virrey conde de Salvatierra (1642-1648). Las manifestaciones y composiciones de tierras y aguas, así como las composiciones de extranjeros, produjeron significativos ingresos a la monarquía, con los que emprendió la recuperación de su fortaleza marítima en el Atlántico.

En el presente escrito afirmamos que el gobierno de la Ciudad de México representó los intereses de los habitantes americanos ante las demandas del rey para lograr, como objetivo en común de sus reinos, la configuración de un ejército y una real armada que habrían de garantizar la hegemonía hispánica más allá del Atlántico. Los ayuntamientos de las ciudades americanas fueron quienes representaron los intereses de mineros, propietarios agrarios y mercaderes ante el monarca. Estos se mantuvieron alerta ante la política de la monarquía que demandó una respuesta positiva

---

5 John H. ELLIOTT, José F. DE LA PEÑA y Fernando NEGREDO (eds.), *Memoriales y cartas del Conde Duque de Olivares*, vol. I, *op. cit.*, p. 173.

y unificada de sus vasallos para su fortalecimiento con las armas. Fueron estos espacios de gobierno local donde, como acertadamente afirma Elliott:

[...] las elites locales disfrutaban de un grado de autogobierno que les dejaba sin ninguna necesidad urgente de cuestionar el *statu quo*. En otras palabras, las monarquías compuestas estaban construidas sobre un contrato mutuo entre la corona y la clase dirigente de sus diferentes provincias, que confería incluso a las uniones más artificiales y arbitrarias una cierta estabilidad y resistencia<sup>6</sup>.

En el caso particular de la Nueva España, el Cabildo de la Ciudad de México, como “cabeza del reino”, representó los derechos del resto de las ciudades y sus regidores los hicieron valer en la interlocución con virreyes y corregidores representantes del monarca. A fines del siglo XVI y en las primeras décadas del siglo XVII, el Cabildo representó a los vasallos, cuyo sustento económico sustancial era el cultivo y explotación de la tierra. En defensa de la mayoría de sus vecinos, evitó la instrumentación sistemática y masiva de los procesos de composición de la tierra. El dominio del Mediterráneo y del océano Atlántico le era indispensable para proteger los territorios europeos y garantizar la salvaguarda de sus reinos americanos. A ese propósito, los monarcas de la casa de Austria pretendieron hacer de sus aspiraciones militares la causa común de sus vasallos dispersos en el orbe. Cuando el conde-duque de Olivares pretendió la Unión de Armas de todos los reinos sujetos al rey Felipe IV correspondió al Ayuntamiento de México dar respuesta al monarca, para lo cual aprobó el incremento de 2 % al impuesto de las alcabalas.

## Los cabildos de las ciudades, interlocutores ante el monarca

Conviene tener presente el origen del modelo fundacional novohispano que fue sustentado en el ayuntamiento como fórmula de gobierno y representación ante el monarca de Castilla, de quienes decidieron asentarse en tierras americanas. Éste prevaleció durante trescientos años y fue el ayuntamiento de la ciudad de México, como cabeza del reino, el que representó ante el monarca los intereses de los habitantes de las demás ciudades. Cuando el rey miró

---

6 John H. ELLIOTT, *España, Europa y el mundo de ultramar*, op. cit., p. 39.

hacia sus vasallos americanos para solicitar su apoyo, lo hizo a través de los ayuntamientos conocidos como los verdaderos interlocutores ante el monarca. La ciudad de México, primera urbe que en América fue sede de un reino, cuyas extensas tierras fértiles y numerosa población le impulsaron, de manera estratégica y acelerada, a la fundación de ciudades. En ellas habría de concentrar a los naturales de la tierra así como a los migrantes procedentes de Europa y de las islas del Caribe. El monarca hizo explícita la preeminencia de esta ciudad como cabeza de la primera red urbana del continente americano y como tal todas las ciudades de la Nueva España la reconocieron como su representante ante el rey.

El modo de expansión cultural europeo intercontinental que se llevó a cabo durante los siglos XVI y XVII, cuando la casa de Austria gobernó la monarquía hispánica, estuvo sustentado en la tradición latina perpetuada en el derecho castellano. Correspondió a la reina Juana, esposa de Felipe el Hermoso, y a su hijo Carlos I, el consentimiento real de las exploraciones y la fundación de las primeras ciudades transoceánicas regidas por ayuntamientos conforme el modelo de Castilla, cuyos alcaldes y regidores fueron electos por los pobladores de las urbes. La primera, heredera de la ancestral tradición jurídica castellana emanada de sociedades agro-ganaderas; el segundo, formado en Flandes, conocedor de un derecho flamenco desarrollado por comunidades que privilegiaron las prácticas mercantiles para su supervivencia.

La derrota de la gran Tenochtitlan, magno espacio ceremonial de los aztecas, dio lugar a la fundación del Ayuntamiento de México-Tenochtitlan. Sesionó primero en Coyoacán, de marzo de 1521 a marzo de 1524, año en que se ejecutó la traza de la ciudad de México sobre la urbe prehispánica trazada en un islote en la laguna de México. Ésta habría de ser habitada por los europeos y gobernada por un ayuntamiento a la manera de las ciudades en Castilla. Si bien, en la traza de la urbe se aprovechó la experiencia y sensibilidad urbanas de los naturales americanos, la definición del modo de gobierno fue acorde con la tradición castellana y el remoto legado de la *civitas* romana.

El rey Carlos I en su real cédula de 25 de junio de 1530 dispuso que:

En atención a la grandeza y nobleza de la Ciudad de México, y á que en ella reside el Virrey, Gobierno y Audiencia de la Nueva España, y fue la primera Ciudad poblada de Cristianos. Es nuestra merced y voluntad, y mandamos, que tenga el primer voto de las Ciudades y Villas de la Nueva España, como lo tiene en estos nuestros Reinos

la Ciudad de Burgos, y el primer lugar, después de la justicia, en los congresos que se hicieren por nuestro mandado, porque sin él no es nuestra intención, ni voluntad, que se puedan juntar las Ciudades y Villas de las Indias<sup>7</sup>.

Este mandamiento real nos permite apreciar cómo el primero de los gobernantes de la Casa de Austria, no obstante haberse educado en Flandes, ejerció el gobierno de los territorios americanos conforme al derecho y costumbres de Castilla.

Lo afirmado hasta aquí sugiere que la empresa americana en tierra firme estuvo, desde sus inicios, caracterizada por las iniciativas de individuos particulares. Estos personajes ofrecieron la construcción de un reino bajo la sujeción del primer monarca de la casa de Austria que ostentó la corona de Castilla a cambio del reconocimiento real de sus empresas y la confirmación de los privilegios emanados de éstas.

La institución que representó los intereses de exploradores, conquistadores y pobladores desde los inicios del Reino de la Nueva España, fue el ayuntamiento de tradición castellana. Éste fue el espacio político donde, a lo largo del régimen de los Austria, se configuró el sistema político americano a través del constante diálogo y negociación entre los regidores, representantes de los vecinos de las urbes, y el monarca, cuyos intereses habrían de representar los corregidores y los virreyes.

La Ciudad de México, apenas unos años después de haber sido fundada, fue valorada por su nobleza, grandeza y por ser la primera urbe en tierra firme poblada por cristianos. Por ello, fue distinguida su preeminencia sobre las demás metrópolis de América. Esto dio lugar a que durante el régimen virreinal, la Noble, Insigne, muy Leal e Imperial Ciudad de México, a través de sus procuradores, como cabeza del reino, representó ante el rey los intereses de las demás ciudades del reino de Nueva España.

Fue así como el Cabildo de la Ciudad de México, integrado por los regidores, en un principio designados por los habitantes del espacio urbano y más tarde a través de la adquisición del cargo por los vecinos más prominentes, fue el interlocutor ante el rey para hacer valer los derechos de los vasallos americanos. Fueron los regidores quienes estuvieron alertas, y en constante diálogo con el Consejo de Indias, para defender los intereses locales.

---

7 *Recopilación de Leyes de los Reinos de las Indias*, Madrid, Ivlian de Paredes, 1681, libro IV, título 8, ley ii.

## Las confirmaciones y composiciones de tierra un recurso para la formación de una Armada<sup>8</sup>

Felipe II, en las últimas décadas del siglo XVI, en aras de fortalecer el real erario para apoyar desde el trono la defensa de sus reinos, impulsó una serie de medidas fiscales para obtener recursos de sus vasallos, como la confirmación y composición de la tierra y del agua. La monarquía española en esa época llegó a su máxima expansión. La garantía del tornaviaje en la ruta por el Pacífico dio prestigio a la población y gobierno de las Filipinas. En adición a ello, el reino de Portugal se sumó a sus dominios desde el año de 1580. Cinco años después el monarca emprendió la guerra contra Isabel I de Inglaterra (1585-1604), en la que España sufrió la pérdida de su llamada *Armada Invencible* diezmando así su hegemonía marítima. No obstante que el fracaso de la armada inglesa el año de 1589<sup>9</sup> y los tratados de Londres favorecieron a la corona española, la pérdida de numerosas urcas y de los cientos de españoles en el mar, el empobrecimiento de la población y la parálisis económica obligaron al gobierno a declararse en quiebra. La expansión de sus dominios en América y en Asia representaron sólo promesas pero no solvencia económica.

El 13 de julio de 1573, el rey promulgó las *Ordenanzas para nuevos descubrimientos, nuevas poblaciones y pacificaciones*, el primer esfuerzo de estructurar un *corpus* jurídico para regular los descubrimientos y las nuevas poblaciones. En él incluyó su política y medidas para realizar los repartos de la tierra<sup>10</sup>. El virrey marqués de Falces, en su breve gobierno, había comunicado al monarca anomalías en los repartos. En 1567 afirmó sobre los “[...] pueblos que tienen algunas diferencias sobre las mojoneras, términos y aguas [...]” y señaló que sus antecesores habían otorgado estancias para ganados y caballerías de tierras para sembrar en perjuicio de terceros, por lo que se causaba daño a las sementeras de algunos indios<sup>11</sup>. Al tiempo en que las *Ordenanzas* llegaron a la Nueva España, las condiciones del reino eran precarias. Entre otros motivos, la severa epidemia

8 Sobre los procesos de composición de tierras y aguas *Vid.* María Cristina TORALES PACHECO, *Tierras de indios tierras de españoles*, México, Universidad Iberoamericana, 2006.

9 *Vid.* Luis GARROCHATEGUI SANTOS, *Contra Armada: la mayor catástrofe naval de la historia de Inglaterra*, Madrid, Ministerio de Defensa, 2011; Madrid, editorial Crítica, 2020.

10 *Ordenanzas para nuevos descubrimientos, nuevas poblaciones y pacificaciones*, expedidas el 13 de julio de 1573. *Cit.* p. María Cristina TORALES PACHECO, *Tierras de indios tierras de españoles*, *op. cit.*, p. 19.

11 Lewis HANKE con la colaboración de Celso RODRÍGUEZ, *Los virreyes españoles en América durante el gobierno de la casa de Austria*, México/Madrid, Atlas, 1976, tomo I, (Biblioteca de Autores españoles, tomo CCLXXII), p. 183 y 184.

de cocoliztli en 1574-1575 causó la muerte de numerosos indígenas y como consecuencia de ello la falta de productos agrarios en los espacios urbanos. Sumado a esto escaseaban los productos procedentes de la península Ibérica, debido a la inestabilidad del arribo de las flotas a causa de las tensiones y guerras en Europa. El virrey Martín Enríquez informó al rey sobre los repartos agrarios:

[...] en lo que toca a los baldíos, al principio se empezó mal y así se ha ido continuando, y está en términos que no sé yo que tenga remedio ninguno, porque como el fin de todos ha sido que la tierra se pueble, ha se ido repartiendo y dando a cada uno lo que quería y en la parte que pedía. [...] la tierra está muy mal repartida, porque no se dio por orden, y todo se fue salpicando y escogiendo cada uno lo mejor, o para ganado mayor o menor, o para sembrar trigo o maíz u otras cosas<sup>12</sup>.

En las primeras décadas del siglo XVI fue distribuida la tierra en pago a los servicios recibidos por particulares o como estímulo para la población. A fines del siglo, el monarca vio en la tierra un recurso sustantivo para incrementar su erario. En 1578, ordenó que solicitaran a los pobladores la exhibición de los títulos que amparaban la propiedad de sus tierras y en el caso de carecer de justo título, restituyeran al rey de sus posesiones<sup>13</sup>. Tres años más tarde, ordenó que se hiciera una relación de los baldíos, en la que se indicara el valor de los espacios, las posibilidades de venta y la cantidad con que sus dueños podrían servir al rey por confirmarles a perpetuidad la posesión<sup>14</sup>. Estas ordenes reales fueron el preámbulo de las composiciones de tierra. Otros antecedentes fueron la junta del Consejo de Hacienda en el año de 1588, en la que García Hurtado de Mendoza, antes de partir como virrey al Perú, expuso al rey sus sugerencias para incrementar el erario<sup>15</sup>. Además, el préstamo al rey que el 12 de marzo de 1590 aprobó el ayuntamiento de México por “[...] las muchas y grandes guerras que por mar y

12 AGI, *Audiencia de Méjico*, legajo 19, doc. I. Publicado por François CHEVALIER, “La formación de los grandes latifundios en México (Tierra y sociedad en los siglos XVI y XVII)”, *Problemas Agrícolas e Industriales de México*, vol. 8, n° I, 1956, p. 245.

13 Margarita MENEGUS BORNEMANN, *Del Señorío a la República de Indios. El caso de Toluca: 1500-1600*, Madrid, Ministerio de Agricultura, Pesca y Alimentación, 1991 (Serie estudios 62), p. 224.

14 Real cédula signada en Lisboa el 13 de noviembre de 1581. Diego DE ENCINAS, *Cedulario Indiano*, facsimilar de la edición única de 1596, estudio e índices por Alfonso GARCÍA GALLO, Madrid, Cultura Hispánica, 1945, tomo I, p. 74.

15 Ismael SÁNCHEZ BELLA, *La organización financiera de las Indias siglo XVI*, Sevilla, Escuela de Estudios Hispanoamericanos de Sevilla, 1968, p. 48 y 59. AGI, *Lima*, 112, carta de los oficiales reales sobre composiciones, 13 de abril de 1596.

tierra contra los enemigos y adversarios contra la santa fe católica” tenía el rey en Inglaterra, Flandes y “otras partes”. La Ciudad lo hizo de “sus propios” y con las aportaciones de los regidores y vecinos del reino<sup>16</sup>.

El virrey Luis de Velasco, en 1591, informó al Ayuntamiento de México el proyecto real para la formación de la armada de Barlovento<sup>17</sup>. El Cabildo de México, en sesión del 31 de octubre de 1591, acordó que su procurador general en Castilla, Alonso Gómez de Cervantes, promoviera la contradicción sobre que los vasallos de la Nueva España contribuyeran para la construcción de dicha armada<sup>18</sup>. No obstante, se tiene noticia de cómo la Ciudad de México otorgó un préstamo de cincuenta mil pesos para la armada. El 31 de octubre de 1597, el Cabildo, a solicitud del tesorero Juan Luis de Ribera, dispuso que se cobrara en la caja real dicho préstamo “[...] por haber pasado ya tiempo desde que habían salido los galeones<sup>19</sup>”.

Felipe II, consciente de las irregularidades en la posesión territorial en sus reinos americanos, en aras de incrementar los ingresos del erario, ordenó la identificación de las tierras baldías de las cuales podría disponer para el reparto o venta a favor de la monarquía. Exigió a los propietarios la exhibición de los títulos que amparaban la posesión de sus tierras, con el propósito de obtener la confirmación real de éstas. En caso de carecer de títulos, les convocó a entrar a composición, procedimiento jurídico mediante el cual una situación de hecho se podía reconocer como una situación de derecho. El 1º de noviembre de 1591, firmó un conjunto de reales cédulas orientadas a incrementar su hacienda mediante el gravamen a sus vasallos de todos sus reinos. Las cédulas revelan irregularidades tales como apropiación de tierras y aguas, inserción de extranjeros en los territorios de la monarquía, la multiplicación de mestizos no reconocidos como españoles ni como indios. Las reales cédulas, que dejan ver el incremento y valía de las transacciones mercantiles más allá del Atlántico, fueron demandas de auxilio del rey a sus vasallos que habían usurpado las tierras realengas. El monarca

---

16 Ignacio BEJARANO (ed.), *Añales de Cabildo. Libro 9º del cabildo comenzado el 1º de enero de Mill quinientos ochenta y cinco. Acavado en 21 de mayo de 1590*, Municipio Libre, 1889, p. 385 y 387.

17 Manuel ALVARADO MORALES, *La Ciudad de México ante la fundación de la Armada de Barlovento (1635-1643)*, México, El Colegio de México / Universidad de Puerto Rico, Recinto de Río Piedras, p. 21.

18 Ignacio BEJARANO (ed.), *Añales de Cabildo. Libro 10 del cabildo Comenzó el 25 de mayo de 1590 y terminó en 8 de junio de 1592*, Municipio Libre, 1890, p. 110.

19 Ignacio BEJARANO (ed.), *Añales de Cabildo. Libro décimo tercero de Añales de Cabildo que comienza en 10 de mayo de 1597 termina en primero de octubre de 1599*, México, Aguilar e hijos, 1898, p. 66.

mostró en sus reales cédulas su benevolencia al ofrecer el recurso de “composición” para salvar las faltas cometidas y la apropiación de las tierras y por legalizar la residencia de extranjeros en los territorios de sus reinos americanos.

A Nueva España las reales cédulas llegaron en la flota de 1592. El 2 junio el virrey escribió al monarca para manifestarle el inconveniente de aplicarlas y le manifestó que los labradores:

[...] los más de estos que pueden tener tierras sin legítimos títulos son los pobres y miserables que no saben otra manera de vivir sino ésta que la pura necesidad los constriñó, ni tienen más hacienda que un pedazuelo o dos de tierra, comprados a los indios o adquiridos de demasías, donde tienen sus casillas y vivienda que labran por sus manos con ayuda de algún indio que se les reparte, y si a estos se les quitase (porque en ninguna manera tienen con qué componerse) sería como quitarles la vida [...]<sup>20</sup>.

El 18 de marzo de 1593, en sesión de Cabildo se dio noticia de cómo el virrey Luis de Velasco, el segundo, había dispuesto el pregón de una cédula en la que se convocaba a los vecinos para exhibición de sus títulos y composición de sus tierras. Se ordenó al Procurador que llevara la Cédula real en una próxima sesión para que en Cabildo se viera su contenido. En sesión de 5 de abril se leyeron las reales cédulas y se acordó que los letrados las revisarían y después de la Pascua dieran sus recomendaciones a la Ciudad. Fue hasta el 4 de mayo que los doctores Bustamante y García de Carvajal dijeron:

[...] somos de parecer, que representando a su majestad servicios de conquistadores y hijos y nietos de ellos, representándole causas convenientes para la gratificación de ellos y sus servicios, y por la conservación de la misma tierra, se le pida que deje las tierras realengas para que se den a personas beneméritas sin que en estos haya género de servicio ni paga, porque hasta es amparar los hijos de los conquistadores y esto es nuestro parecer<sup>21</sup>.

El Cabildo dispuso que el procurador, junto a los letrados, determinará lo más conveniente y procediera a realizar las diligencias.

---

20 AGI, *Méjico*, sección V, legajo 22, doc. 95. *Cit.* en María Cristina Torales Pacheco, *Tierras de indios tierras de españoles*, *op. cit.*, p. 25.

21 Añta de Cabildo de 4 de mayo de 1593. BEJARANO, *Libro undécimo de Añtas de Cabildo. Que comienza en 19 de junio de 1592 y termina en 31 de diciembre de 1593*, México, Aguilar e hijos, 1897, p. 105.



El Cabildo pidió que se operara tal como los letrados lo sugerían. Valiéndose del “obedézcase pero no se cumpla”, los procuradores gestionaron al rey la suspensión de lo dispuesto en ellas. Cabe mencionar que el principio jurídico “obedézcase pero no se cumpla” del derecho castellano medieval, fue mantenido vigente por la Casa de Austria para proteger a los vasallos de disposiciones reales dictadas en Europa, que pudieran afectar o contradecir los usos y costumbres más allá de los océanos<sup>22</sup>. Este principio fue invaluable para el ejercicio del gobierno de los territorios americanos y asiáticos: fue un recurso del que los vasallos de ultramar se valieron para proteger sus intereses sin tener que recurrir al enfrentamiento contra la autoridad real.

En adición a los gobiernos locales, los virreyes y los gobernadores, representantes del monarca, responsables de velar por los intereses de los pobladores americanos, fueron quienes se valieron de esta fórmula jurídica y, con frecuencia, impidieron que las órdenes reales fueran nocivas a sus vasallos en América y en la Gobernación de Filipinas. Esto fue el inicio de un prolongado proceso de deliberación del Cabildo, que aunque no logró suspender totalmente la aplicación de las composiciones, impidió que obligarán a exhibir sus títulos a todos los poseedores de la tierra en el reino de México.

Hasta el año de 1598, la Corona empezó a recibir pequeños ingresos por concepto de composiciones de tierra. No obstante que los ayuntamientos trataron de impedir la ejecución de las reales cédulas de 1635, la monarquía logró su objetivo económico a favor de la construcción de la Armada de Barlovento en el periodo 1643-1645 en el que se llevaron a cabo las composiciones generales de tierra en todo el reino de Nueva España<sup>23</sup>.

El estudio de las composiciones de extranjeros rebasa los límites del presente escrito, sin embargo conviene al menos mencionar que, por los registros de la Caja de México, sabemos que el ingreso por las composiciones de extranjeros fue aplicado también a la Armada de Barlovento<sup>24</sup>. En la segunda mitad del siglo XVI, las autoridades virreinales sistemáticamente informaron al rey de la presencia en Nueva España de extranjeros sin licencia, residentes en el reino. Algunos de ellos eran hombres de mar que fueron introducidos al servicio de los generales de las flotas; otros estaban vinculados al tráfico mercantil. Hubo también los que ingresaron

22 Benjamín GONZÁLEZ ALONSO, “La fórmula ‘Obedézcase, pero no se cumpla’ en el derecho castellano de la baja edad media”, *Anuario de Historia del Derecho español*, n° 50, 1980, p. 469-487.

23 María Cristina TORALES, *Tierras de indios tierras de españoles*, op. cit., p. 36-38.

24 Vid. Eleonora POGGIO, “Las composiciones de Extranjeros en la Nueva España, 1595-1700”, *Cuadernos de historia Moderna*, n° 10, 2011, p. 177-193.

como familiares de funcionarios del gobierno y de la iglesia así como en calidad de operarios calificados; los hubo también piratas y filibusteros que, ya en el territorio americano, se integraron a la sociedad a través de alianzas matrimoniales y se establecieron lejos de los espacios urbanos para evadir la justicia. Los había flamencos, portugueses, alemanes, franceses, italianos, ingleses, irlandeses, etc. La Ciudad de México no intervino en los procesos de la composición de extranjeros. Su instrumentación fue responsabilidad de los virreyes y del oidor más antiguo de cada Audiencia. A partir de 1595 hay constancia del ingreso a la Corona por el pago de composiciones de extranjeros. Empero, el monto de los ingresos no refleja el que se hayan exigido las composiciones a todos los extranjeros residentes en Nueva España ni a todos los propietarios de la tierra<sup>25</sup>.

## La Unión de Armas y la construcción de la Armada

Felipe IV consideraba indispensable la fortaleza en el mar para garantizar sus dominios allende el Atlántico, por lo que la construcción de la armada de Barlovento era urgente. En 1624, en las *Instrucciones* al virrey Rodrigo Pacheco de Osorio, marqués de Cerralbo, se le solicitó “[...] el buen recaudo y cobranza de los miembros de rentas que se acrecentaren y formaren de nuevo para fundación y conservación de la armada del mar océano<sup>26</sup>”. Estas breves palabras revelan en ese año la existencia de varias rentas a favor de la armada. El contexto de la Nueva España no fue el mejor para que el virrey atendiera esta orden real. En febrero de ese año, en la Ciudad de México había tenido lugar un motín contra el virrey marqués de Gelves (1621-1624)<sup>27</sup>. La prioridad del marqués de Cerralbo (1624-1635) debió ser la estabilidad en el reino mediante la conciliación de la Audiencia y del Ayuntamiento de la ciudad, así como la recuperación de la confianza de las elites novohispanas.

En la península Ibérica, donde poco favorecían las tensiones entre el monarca y sus vasallos, en octubre de 1625, el conde-duque de Olivares propuso al rey Felipe IV la convocatoria para que

---

25 En la Caja de México, de noviembre de 1594 al año 1600, ingresaron 92 474 pesos por composiciones de extranjeros. Los ingresos por composición de tierras en un periodo más amplio, de 1598 a 1642, fueron de 102 248 pesos. Por ahora, no contamos con evidencias de haberse realizado composiciones de mestizos.

26 Lewis HANKE, *Los virreyes españoles en América* [...], *op. cit.*, p. 265.

27 *Vid.* Natalia OCHOA REQUEJO, *El motín de 1624 visto desde la perspectiva del derecho hispano-indiano*, México, Universidad Iberoamericana, 2019 (Tesis de Maestría en Historia).

todos los reinos sujetos a su corona participaran en la Unión de Armas. El monarca advirtió al Consejo, Justicia y Regimiento de la Ciudad de México el 20 de mayo de 1627 que a través del virrey se les comunicaría “[...] la conveniencia que se sigue a todos mis Reinos y a ese en particular de unir las armas de mis Reinos y provincias en correspondencia recíproca de defensa propia y castigo de los que los invadieren y así os mando que le ayudéis a todo lo que os propusiere de mi parte en conformidad de la obligación natural que tenéis [...]”. En la misiva el rey advirtió a los novohispanos que eran tenidos como “los más prósperos y descansados” vasallos<sup>28</sup>. La Unión de Armas exigía el compromiso de todos los reinos por un lapso de quince años. Pretendía garantizar el sustento de 140 000 infantes al servicio del monarca. Se reconocía que la debilidad de la monarquía española, la más poderosa de Europa, radicaba en tener sus reinos dispersos por el orbe y para su defensa requería numerosos hombres de armas y una armada capaz de contener cualquier invasión.

La corona expresó que tenía que garantizar a los hombres armados bajo sus órdenes, dispuestos a trasladarse a cualquier frontera europea de sus reinos cuando así lo demandara. Los infantes procedentes de sus reinos en Europa (Castilla, Valencia, Cataluña y Navarra), acudirían armados, dejando sus casas y actividades. En un lapso de no más de un mes podría movilizarlos a cualquier plaza europea para la defensa, mientras que resultaba imposible reclutar a los vasallos del Perú y Nueva España. Aun si se desplazaban llegarían a los sitios donde se les necesitara cuando el enemigo ya hubiera huido o estuviera afianzado.

Los reinos americanos fueron incorporados a la Unión de Armas, con el propósito específico de contribuir con dinero para el fortalecimiento de la armada. En Nueva España, los argumentos del virrey marqués de Cerralbo fueron:

[...] el dominio de España grande es y sólo consiste su flaqueza en no estar junto, que si lo estuvieran todos sus reinos, quién se le había de atrever, tienen riesgo porque unos en España, otros en Italia, otros en las Provincias del Norte, otros en las islas Baleares, otros en las de Barlovento, otros en el Perú, otros en esta Nueva España, otros en las Pilipinas y otros en la India Oriental, la misma división y distancia de unos a otros que dificulta el ayudarse, es causa de su flaqueza y

---

28 *Testimonio de los autos hechos por la Ciudad de Mexico de la Nueva España en razón de la Unión de Armas y servicio que hace a su magestad con 250 mil ducados en casa un año por espacio de quinze*, México, Archivo General de Indias, 30 N. 10. Unión de armas, f. 4v.

ésta que nace de su naturaleza de los sitios, puede suplir la unión de las voluntades, teniendo prevenida la ayuda de unos a otros en la forma que puede disponerse, unos con gente pagada, y otros con dinero para pagarla, y no siendo en estos posible lo primero se debe acudir a lo segundo [...]<sup>29</sup>.

La Unión de Armas fue propuesta a los novohispanos como una iniciativa que habría de garantizar la defensa de cualquiera de los territorios de la monarquía. Así lo expresó el rey el 20 de mayo de 1627:

[...] la experiencia de lo que han hecho y hacen los enemigos de mi corona ha enseñado la conveniencia grande que se seguiría de unir las armas de mis Reinos y Provincias en correspondencia recíproca de defensa propia y castigo de los que las invadieren pues correspondiéndose en esto todos mis reinos sería cierto de tener tan buenos sujetos que en pocos años no sólo se pueda impedir las invasiones que quisieren hacer los enemigos sino tenerlos tan apretados en sus mismas casas que los obligue a dejar sus contrataciones por acudir a su defensa [...]<sup>30</sup>.

Felipe IV advirtió a los americanos que la Unión de Armas ya había sido aceptada en la mayor parte de sus reinos en Europa, lo cual distaba de ser verdad<sup>31</sup>. Los reinos americanos habrían de sumarse a la Unión de Armas con plata que permitiera al rey solvenencia para sostener a los hombres armados en Europa y para contribuir a la construcción de una poderosa armada.

Habiéndose platicado y conferido sobre ello en mi Consejo y Junta de Guerra de las Indias y consultándoseme como quiera que, si por vía de la unión, no concurriesen mis vasallos de esos Reinos como los demás de estos siendo tenidos por los más prósperos y descansados, parecería desamor y menos afición y se desalentarían y acudirían a sus ofertas con mucha tibieza y que no es razón que en semejante ocasión falten tan buenos y leales vasallos [...]<sup>32</sup>.

Felipe IV pidió al virrey Cerralbo que recordara a los novohispanos los enormes esfuerzos que la corona había realizado para combatir a los enemigos:

---

29 *Testimonio de los autos hechos por la Ciudad de Mexico*, f. s/n.

30 El Rey al marqués de Cerralbo en *ibid.*

31 *Ibid.*

32 *Ibid.*

[...] las muchas guerras que ha tantos años que sustento en Flandes, Alemania y Italia y en otras partes y las armadas que se han hecho para defensa de los corsarios holandeses y turcos que infectan la mar en que mis padres, abuelos y yo hemos gastado tan inmensas cantidades que nos ha obligado a vender todas nuestras rentas y patrimonios y que esto se ha hecho principalmente por divertir a los dichos enemigos, no fuesen a esa parte respecto de ser su ansia sola, la invasión de ellas y haber convenido darles tan apretada guerra dentro de sus casas para tenerlos a raya [...]³³.

La solicitud a la Nueva España fue de 250 000 ducados y al reino del Perú de 350 000. Esto le habría de permitir a la monarquía el sostenimiento de los hombres de armas y la construcción de doce galeones y tres pataches. Cuatro de los primeros y un patache habrían de sumarse a los ocho pataches de la carrera de Indias al mando del general de la Armada:

[...] porque los ocho que andan en ella es muy corta armada y de fuerzas muy limitadas para las que los enemigos del Norte han sacado estos años y para que vengan con seguridad las flotas de esas provincias hasta la Habana partirán estos cuatro galeones de estos reinos un mes antes que los ocho ordinarios y corriendo las Islas de Barlovento se irán a guardarlos a la senda Isla de Tortuga y luego se vendrán todos en conserva a estos reinos [...]³⁴.

Las demás embarcaciones habrían de apoyar la defensa de los litorales en Europa sumándose:

[...] a una poderosa armada que se ha de hacer de las fuerzas de esta unión para que guarden estas mares y puertos y desde la canal de Inglaterra hasta el estrecho de Gibraltar, tengan tan rendidos y sin fuerzas a los enemigos que no puedan navegar sin notable riesgo o pérdidas quitándoles el comercio de Levante a donde llevan a vender lo que traen hurtado de la India Oriental y roban en estos mares [...]³⁵.

Para la recaudación de lo solicitado habría de identificar una renta fija de la que no fueran afectados los indios. El rey hizo referencia a su real cédula del 4 de diciembre de 1624, en la que dispuso que se había de formar la armada para el Mar del Sur con

---

33 *Ibid.*, 4v.

34 *Ibid.*, f. 5 r y v.

35 *Ibid.*, f. 5 v.

sólo 250 000 ducados de la Unión. Para la seguridad y defensa de Callao y Panamá se necesitaron un par de galeones y los bajeles que ordenó construir el virrey Diego Fernández de Córdoba, primer marqués de Guadalcazar:

[...] parece que aquello estará bien defendido y que cuando los enemigos intenten pasar por el estrecho a infectar aquel mar no le servirán mas que de hacer gastos sin provecho en que se consumen y mueran la mucha gente que padeció en la armada referida cuya prevención me movió a dejar de enviar la armada que para la defensa del Sur mandé prevenir en estos reinos [...]<sup>36</sup>.

Esto lo dispuso por saber de la presencia de holandeses en las islas de Barlovento:

[...] en número de diez y ocho navíos gruesos y que Inglaterra armaba por parecer que en ninguna cosa podrán recibir mas beneficio esas provincias que en traerles su hacienda con seguridad lo cual daréis a entender a mis vasallos de esas provincias para que sepan cómo la cantidad con que me sirven para la dicha Armada se gastó y distribuyó en su beneficio y seguridad de sus haciendas<sup>37</sup>.

El 12 de octubre, el virrey comunicó a la Ciudad la propuesta de la Unión de Armas y solicitó a la Ciudad que sugiriera por qué medios se podría conseguir la cantidad solicitada por el rey. A partir del 17 de octubre el virrey pidió al Cabildo sesionar tres veces por semana para resolver este asunto<sup>38</sup>. El 26 de octubre aún no lograban un acuerdo no obstante que el virrey insistía al cabildo de México una resolución. Además de la Ciudad de México y las principales poblaciones en las cinco leguas de su jurisdicción, habrían de entrar en la Unión de Armas Nueva Galicia, Nueva Vizcaya, Santiago de Guatemala, Granada de Nicaragua, Trujillo de Venezuela, Chiapa, Comayagua y Yucatán. Los regidores solicitaron al virrey que les indicara qué parte del total le correspondía a la Ciudad de México en el conocimiento de que las otras provincias debían colaborar también<sup>39</sup>.

El 10 de noviembre de 1628, Fernando Carrillo, escribano mayor del Cabildo, presentó al Cabildo una propuesta de cómo mediante el incremento del 2 % al impuesto de alcabalas se podría

---

36 *Ibid.*, f. 6 r.

37 *Ibid.*, f. 6 r y v.

38 *Ibid.*, f. 11r.

39 *Ibid.*, f. 12 v.

proporcionar a la monarquía la aportación de la Nueva España para la Unión de Armas. En cambio, Juan Francisco de Vértiz, experimentado comerciante involucrado en el tráfico mercantil por el Pacífico, el 13 de noviembre, presentó su propuesta en la que manifestó que existían numerosos impuestos que favorecían al real erario y que las desfavorables condiciones del reino de Nueva España no le permitían a la Ciudad de México asumir la aportación que solicitaba el rey para la Unión de Armas.

Con el propósito de que la urbe pudiera servir al rey, Vértiz propuso que éste aprobara a los mercaderes novohispanos la apertura, sin límite alguno, del comercio con China y con el virreinato del Perú. Cabe mencionar que el comercio con Filipinas desde fines del siglo XVI había beneficiado significativamente a los novohispanos y peruanos porque las mercancías eran más baratas que las procedentes de Europa. Incluso en 1580 se había realizado un tránsito directo de Filipinas a Perú<sup>40</sup>. Enterado Felipe II de esta experiencia, prohibió el 11 de junio de 1582 esta relación directa e incluso negó al Perú la posibilidad de abastecerse de las mercancías asiáticas a través del comercio de Nueva España. En lo referente al comercio entre los dos reinos, poco se cumplió lo dispuesto por el monarca. Perú y Nueva España continuaron con el tráfico mercantil desde Acapulco. Sin embargo, la Corona en aras de que las demandas de los mercados americanos fueran atendidas por los comerciantes de Sevilla, optó por limitar al puerto de Acapulco el tráfico mercantil procedente del Pacífico insular. Primero, el año de 1604 prohibió la interacción mercantil de Filipinas con el virreinato del Perú y a éste le redujo el comercio con Nueva España a tres barcos anuales de 300 toneladas; en 1609 se limitó a dos barcos de 200 toneladas y en 1620 a sólo uno de 200 toneladas<sup>41</sup>. Los comerciantes novohispanos, a través del regidor Juan Francisco de Vértiz, aspiraban a recuperar los beneficios que habían obtenido en las primeras décadas del arribo de la Nao de China al puerto de Acapulco: la recepción de los productos asiáticos para su distribución y venta en los dos virreinos. Con ello buscaban legitimar el comercio ilícito que se continuaba realizando de productos asiáticos que llegaban a Acapulco y eran trasladados para su venta al Perú. El monarca no sólo no atendió esta petición, el año de 1631, presionado por el Consulado de Sevilla, prohibió todo comercio entre Nueva España

---

40 Woodrow BORAH, *Comercio y navegación entre México y Perú en el siglo XVI*, traducción de Roberto Gómez Ciriza. México, Instituto Mexicano de Comercio Exterior, 1975, p. 227.

41 *Ibid.*, p. 242-244.

y el reino del Perú<sup>42</sup>. El tráfico de productos asiáticos quedó reservado para los comerciantes filipinos vinculados a los de Nueva España y el abastecimiento del Perú lo habrían de realizar los mercaderes sevillanos vía Panamá a través de la flota Atlántica.

El 14 de noviembre de 1628, el Cabildo acordó que se informara al virrey que la ciudad consideraba necesario que todas las ciudades del reino se reunieran. El objetivo del encuentro fue el de escuchar el parecer de diversos líderes para deliberar y decidir sobre los recursos, asumiendo así lo que el rey solicitaba para la Unión de Armas<sup>43</sup>. El Virrey se opuso a esta iniciativa, que percibió como un intento novohispano de convocar a Cortes en el reino, lo cual estaba prohibido<sup>44</sup>. En Nueva España, el asunto lo trataron en el Cabildo, el corregidor Nufio de Colindes, caballero de la Orden de Calatrava; Marcos de Guevara, alguacil mayor; los regidores Francisco Escudero Figueroa, Francisco de Solís, caballero de la Orden de Calatrava, Fernando de la Barrera, Fernando de Angulo, Pedro de la Barrera, Andrés de Balmaseda, Juan de Figueroa, Diego de Monroy, Gonzalo de Córdoba, Diego de Soto, Pedro de Alzate, Juan Caballero, Juan Francisco de Vertiz, Diego López de Zárate y Fernando Carrillo, escribano mayor<sup>45</sup>.

A través de sus procuradores, el Cabildo mantuvo el diálogo continuo con el virrey marqués de Cerralbo, quien continuamente presionó al Cabildo para acelerar su decisión. En las más de treinta sesiones celebradas a lo largo de dos años, los regidores consistentemente expusieron su disposición a servir al monarca, pero retrasaron la decisión de cómo habrían de obtener la aportación que la Ciudad de México asumiría. El virrey, a sugerencia del escribano mayor de la ciudad Fernando Carrillo, a quien consideró “muy inteligente en las materias de la ciudad”, decidió que lo más oportuno para obtener la cantidad que correspondía a la Nueva España era el incremento de 2 % al impuesto de las alcabalas. A partir de entonces, a pesar de la resistencia de los regidores, dicho impuesto ascendió a 4 %. Esto, aseguró el virrey, no afectaría al comercio, ni dañaría a los indios, ni al “pobre” y, además, las “alcabalas una vez crecidas tarde volverán a rebajarse”.

Finalmente la Ciudad después de varias sesiones en que expresó sus objeciones a propósito del incremento de las alcabalas, aprobó la propuesta del escribano mayor. Aceptaba con ello una fórmula que no exigía gastos extraordinarios de recaudación y cobranza.

---

42 *Ibid.*, p. 245.

43 *Testimonio de los autos hechos por la Ciudad de Mexico, op. cit.*, f. 6 r., f. 22 r.

44 *Ibid.*, f. 25 r.

45 *Ibid.*, f. 27 r.



Se acordó que la aportación sería de ciento treinta mil pesos, la cual se obtendría mediante el incremento del 2 % a las alcabalas<sup>46</sup>. Cien mil pesos correspondería a la Ciudad de México y se obtendría mediante el encabezamiento de las alcabalas. Treinta mil lo cobrarían los alcaldes mayores en las principales poblaciones comprendidas en las cinco leguas circundantes a la ciudad: Chalco, Tlalmanalco, Texcoco, San Cristóbal Ecatepec, San Juan Teotihuacán, Xochimilco, Tacuba, Tlanepantla, Cuauhtitlán y Tepozotlán<sup>47</sup>. En los registros de ingresos de la Caja de México, hasta la segunda mitad del siglo xvii, es posible identificar los ingresos por el concepto de Unión de Armas y 2 % de alcabalas.

La medida tomada afectó principalmente a los comerciantes, quienes en las primeras décadas del siglo xvii, a diferencia de los agricultores, gozaban de mejores condiciones económicas y solvencia para dar respuesta inmediata a las demandas del monarca. Entre otras razones, porque antes de concluir el siglo xvi, habían sido favorecidos con la aprobación real de la fundación del Consulado de México, pocos años después de haberse abierto el mercado asiático a través del galeón de Manila.

Es posible interpretar a la Unión de Armas como la iniciativa de fortalecer la figura de la monarquía española como la más poderosa del orbe. Y por extensión, a los pobladores de los reinos como vasallos con derechos y obligaciones uniformes cuya diferencia reconocida sólo habría de ser la distancia de su hábitat. La instrumentación de la Unión de Armas fue el intento fallido de la casa de Austria de hacer de la monarquía española la primera de escala global absoluta. Los reinos europeos no respondieron con entusiasmo a la iniciativa, pues trataron de eludir las demandas reales aunque sólo lograron reducirlas. Las independencias de Portugal y de Holanda, y la resistencia de Aragón y Cataluña a la Unión de Armas, pueden ser interpretadas por la objeción a una unificación y subordinación homogénea, acorde al derecho, usos y costumbres de Castilla pero ajena a sus modos de asumir su vasallaje. Los reinos americanos que fueron fundados conforme al derecho castellano no se rebelaron, aunque sí manifestaron su resistencia a la Unión de Armas mediante el retraso de su respuesta al rey. La demora estaba justificada, entre otras razones, por la distancia entre

---

46 María Cristina TORALES (coord.), *Guía de Años de Cabildo*. Sesiones del 19 de octubre de 1628 al 8 de agosto de 1630. <https://www.bib.iberomex.mx/actasc/items/show/1105> (consultado el 13 de febrero del 2020). Ver también: *Testimonio de los autos hechos por la Ciudad de Mexico*, op. cit., f. 19 v.

47 *Testimonio de los autos hechos por la Ciudad de Mexico*, op. cit., f. 22r.

América y Europa y las condiciones internas de ambos reinos en las primeras décadas del siglo XVII<sup>48</sup>.

La monarquía buscó otras formas de obtener ingresos para la construcción de la Armada, que habría de proteger la carrera de Indias e impedir que sus rivales europeos aprehendieran la plata. Este temor se confirmó el 8 de septiembre de 1628, día en que la flota de Nueva España fue capturada en la Bahía de Matanzas por el holandés Piet Heyn, quien con el botín que obtuvo, apoyó a Federico Enrique para combatir en el ducado de Brabante a las tropas de Felipe IV<sup>49</sup>. Mientras tanto, los mercaderes americanos y europeos y el real erario español tuvieron severas pérdidas.

### La creación de la armada de Barlovento, un logro parcial de la Unión de Armas

En una real cédula que expidió Felipe IV el 17 de mayo de 1631, hay noticias de cómo ya se habían realizado algunas composiciones de tierras en Nueva España: se solicitó a los virreyes que en las tierras ya compuestas por sus antecesores, no hicieran nuevas *composiciones* a excepción de a quienes hubieran usurpado más. Confirman lo anterior los registros de ingreso bajo el concepto de composiciones de tierra en la caja de México desde el año de 1598. El marqués de Cerralbo, en su relación del *Estado en que dejó el gobierno*, informó que había iniciado las composiciones en el partido de Izúcar, a cargo del oidor Juan González Peñafiel. Esa jurisdicción se distinguía por su tierra fértil por las bondades del clima y la abundante agua para irrigar el territorio. Era un espacio propicio para el cultivo de la caña y la producción de azúcar. En ella tenían sus haciendas poderosos comerciantes residentes en las ciudades de México y Puebla. El virrey informó que los labradores de esa jurisdicción tenían “usurpadas algunas datas de agua”, por lo que se les había asignado un pago de noventa mil pesos por composiciones “habiendo dado a cada uno lo que le tocaba”. Concluida la jurisdicción de Izúcar, el virrey había pensado continuar con Tlaxcala, donde consideraba que se sacaría “otro pedazo considerable<sup>50</sup>”. No obstante lo anotado por el virrey, la Corona no logró cobrar los 90 000 pesos. Los vecinos de Izúcar apelaron al Consejo de Indias e iniciaron un proceso judicial que culminó durante el

48 *Ibid.*, f. 23 v.

49 John H. ELLIOTT, *El conde-duque*, *op. cit.*, p. 368.

50 Lewis HANKE, *Los virreyes españoles en América* [...], *op. cit.*, tomo III, p. 284.

gobierno del virrey, conde de Salvatierra, quien ajustó la cantidad en 66 000 pesos. Además, solicitó a los vecinos 16 000 pesos en una primera parte y 50 000 dividida en dos restantes<sup>51</sup>. No obstante, en el periodo de gobierno de Cerralbo (1624-1635) sólo ingresaron a la Caja de México 4 055 pesos por concepto de composición de tierras.

En 1635 asumió el gobierno el virrey Lope Díez de Armendáriz, marqués de Cadereyta, natural del Perú, quien de 1606 a 1634 había participado como General de la flota para Nueva España<sup>52</sup>. Por reales cédulas del 4 de mayo de 1635, se le encomendó que impulsara el proyecto de la Real Armada de Barlovento, mediante la ejecución de lo dispuesto en las reales cédulas expedidas el 1º de noviembre de 1591. Dichos documentos referían a la confirmación y composición de las tierras, así como la puesta en práctica de otras medidas fiscales que habrían de afectar los intereses de los novohispanos representados en el Ayuntamiento de México.

En una primera cédula, el monarca hizo relación de los impuestos que había que instrumentar y los procedimientos a seguir para destinar sus productos a la fundación de la Armada de Barlovento. En otra, manifestó la urgencia y necesidad de la armada y el que todos sus reinos y provincias colaboraran.

En adición a las composiciones, la mayoría de las medidas propuestas estaban relacionadas con el ahorro de gastos del erario en la seguridad de las provincias del norte del territorio y el arrendamiento o cobro de impuestos que recaían en los mercaderes: 1) la reforma del presidio de 300 soldados que había en México, disposición que ya había hecho en cédula real el 19 de junio de 1626; 2) el derecho de las mercancías que procedían de Filipinas; 3) el derecho de avería que se pagaba en Veracruz por las mercancías procedentes de Castilla; 4) el arrendamiento de las salinas del peñol blanco; 5) la cancelación de los presidios que ya no fueran necesarios en los distritos de Guadalajara, Nueva Vizcaya y Nueva Galicia; 6) la cancelación de los 4 000 pesos para gastos secretos que anualmente se daban al gobernador de Nueva Vizcaya; 7) la supresión del corregidor en la Ciudad de México; 8) el cobro del derecho del quinto, sin merma para los mercaderes y oficiales reales; 9) la aplicación del pago de la sisa del vino en todas las ciudades, villas y lugares; 10) el impuesto sobre el cacao que se consumía en

---

51 *Ibid.*, tomo IV, p. 87-88.

52 María Cristina TORALES PACHECO, *Tierras de indios tierras de españoles*, *op. cit.*, p. 34-35.

la Ciudad de México; y II) los alcances de las cuentas de los gastos del desagüe<sup>53</sup>.

El marqués de Cadereyta, en sus cuatro años de gobierno ejecutó numerosas medidas, con las que incrementó los ingresos del real erario a favor de la Armada. En 1641, expresó que en materia de guerra, su más importante logro fue la fundación de la Armada, el “sueño mexicano”. Para ello, había obtenido de la Ciudad de México 200 000 pesos de renta cada año, cantidad que habría de acompañarse con lo que dieran las provincias de Guatemala, Nuevo Reino y Tierra Firme, a donde había enviado algunas personas para solicitar apoyo. Informó que por la imposibilidad de fabricar los barcos en América, había enviado los 200 000 pesos a España para adquirirlos. No obstante, dejó noticia de que por “[...] las urgentes necesidades de S. M. obligaron a aprovecharse de este dinero para las que entonces instaban más, ordenándome después que acá se supliere y cuidase con independencia de la disposición de la fábrica y fundación<sup>54</sup>”. Estas palabras son la evidencia de que las urgencias económicas del rey por sostener su hegemonía en Europa retrasaron la formación de la armada.

El 17 de abril de 1639, el virrey, marqués de Cadereyta, envió al rey un “capítulo de carta”, en el cual advirtió que se podría obtener “un pedazo considerable”, en materia de composiciones, aunque se debería cobrar a los labradores a plazos. El virrey expresó que uno de los obstáculos para realizar las composiciones era el capítulo sexto de la Instrucción real, la cual exigía que los particulares habrían de acudir al Consejo de Indias para obtener la confirmación real de su propiedad territorial. El 1º de diciembre de 1636, el monarca eximió de esa obligación a los labradores, determinó que se procediera a las confirmaciones y composiciones y concedió al virrey la facultad de otorgar la confirmación real<sup>55</sup>.

Fue el virrey Diego López Pacheco, marqués de Villena (1639-1641), quien realizó las primeras gestiones para aplicar las composiciones. Nombró jueces para revisar los títulos y medir las tierras. No obstante, El Ayuntamiento de México, en representación de los labradores de la Nueva España, se opuso a que iniciaran sus tareas y apeló a lo dispuesto por el rey, que pedía para sus súbditos un trato suave:

---

53 La primera real cédula fue expedida el 4 de mayo de 1535. Vid. Biblioteca Nacional de México, *Fondo Tenencia de tierras Puebla*, caja 9, exp. 377. La segunda cédula fue publicada por Alvarado MORALES, *La Ciudad de México ante la fundación de la Armada de Barlovento*, op. cit., p. 247.

54 Lewis HANKE, *Los virreyes españoles en América* [...], op. cit., tomo IV, p. 13.

55 Biblioteca Nacional de México, *Fondo Tenencia de tierras*, caja 9, exp. 377.

[...] deseando que la voluntad de su majestad se ejecutase por los mejores y más suaves medios que fue posible, con atención al mayor alivio de sus vasallos, previniendo el obviar los salarios, costos y gastos que se les podrían causar, enviando los dichos comisarios como se había empezado a hacer, permitiendo que las ciudades, villas y lugares de esta gobernación tratasen de medios para la composición<sup>56</sup>.

El Cabildo de México solicitó que los representantes de las justicias de las villas y ciudades realizaran los procesos de confirmación y composición de tierra. Esta intervención de la Ciudad se hizo en un tiempo en que en la Nueva España prealecía un ambiente de tensión. La destitución del virrey, marqués de Villena, por el obispo visitador Juan de Palafox, retrasó dos años más la ejecución de las confirmaciones y composiciones de tierra. Fue en el año de 1643 cuando el virrey, marqués de Salvatierra, haciendo caso omiso de la solicitud del Cabildo de México, nombró jueces de composición para cumplir con lo dispuesto en las cédulas de 1591. El licenciado Juan Guillén Valles, fue designado para iniciar los procesos en las provincias de Chalco, Huejotzingo, Cholula y Atlixco, regiones fértiles y productivas, de donde procedían los granos con que se abastecían los dos más importantes centros urbanos de la Nueva España: México y Puebla.

Del trigo que en esos espacios se cultivaba se producía harina suficiente para garantizar el tráfico trasatlántico. Guillén Valles, ya en Chalco, ejecutó las diligencias y, una vez medida casi toda la tierra de esa provincia, procedió a su confirmación y de aquellas tierras carentes de títulos aceptó su composición. Terminada esta tarea, el alcalde mayor de la provincia, Francisco de Arévalo Suazo, caballero de la orden de San Juan, pasó a Huejotzingo, Cholula y Atlixco. Conocida la experiencia del proceso en Chalco, los labradores de estas jurisdicciones solicitaron la suspensión de los procesos que exigían la exhibición individual de los títulos de las propiedades, proponiendo en cambio, una composición general en cada provincia. En un tiempo en que los productores agrarios se encontraban con mejores condiciones económicas que a fines de la centuria anterior, el cabildo de México no presentó oposición y se llevaron a cabo los procesos de composición general de tierras y aguas en todo el territorio novohispano entre 1643 y 1645.

Con las composiciones generales, la corona española legitimó la posesión de las propiedades agrarias. La monarquía aseguró en ese lapso 509 103 pesos para la construcción de la Armada

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, f. 4.

de Barlovento<sup>57</sup>. Debe advertirse que en estos procesos, se legalizó la propiedad de sacerdotes seculares, como las tierras perteneciente a las órdenes religiosas femeninas y masculinas. En lo que se refiere a las tierras de las comunidades indígenas, éstas quedaron fuera de toda composición. El monarca destinó entonces los ingresos a la caja de México a la construcción de la Armada de Barlovento.

## Consideraciones finales

Con las composiciones generales de tierra, la monarquía obtuvo recursos inmediatos para sostener su endeble hegemonía en Europa. Crucial para ello era conformar un instrumento naval protector de sus territorios americanos ante los enemigos franceses, ingleses y holandeses prestos a sorprender las flotas en su retorno a Europa. La armada de Barlovento no sólo favoreció los intereses del monarca, sino también los de sus vasallos americanos quienes también fueron beneficiados, pues obtuvieron de su rey la confirmación de la propiedad de la tierra a perpetuidad.

Es posible discernir un marco más amplio desde la propuesta por Felipe II de las composiciones de tierras y aguas, de extranjeros y mestizos, hasta la iniciativa del conde-duque de Olivares de la Unión de Armas. La construcción de la armada de Barlovento habría que apreciarse como testimonio del interés de la monarquía española por mantener su hegemonía transoceánica. La protección de sus reinos en tierra firme fue el móvil para concebir el proyecto fallido de constituir un imperio a la manera del poderío germánico de la casa de Austria.

Los intereses de los labradores en Nueva España fueron representados y defendidos, en principio, por el Ayuntamiento de la Ciudad de México. Sus regidores, a través de sus procuradores generales, se distinguieron como hábiles negociadores ante el monarca. Apoyaron a la corona con préstamos, donativos gratuitos, con aportaciones para la Unión de Armas y con los pagos de las composiciones, con lo que se logró el financiamiento de la Armada de Barlovento, con la que el monarca ofreció la protección de la Carrera de Indias. En adición a ello, otorgó a sus vasallos americanos numerosas concesiones, entre éstas, la confirmación de la propiedad agraria. Los vasallos de los reinos europeos vieron en la Unión de Armas un peligro a sus leyes, modos de gobierno y

---

57 Lewis HANKE, *Los virreyes españoles en América* [...], *op. cit.*, tomo IV, p. 99.

prácticas culturales. Por ello, contribuyeron con hombres armados y con recursos económicos para su sostenimiento y reaccionaron con hostilidad e incluso con violencia. Las rebeliones de Portugal, de los Países Bajos y de Cataluña conviene comprenderlas como reacciones en contra de la sujeción al modelo castellano en la aspiración imperial impulsada por el conde-duque, valido de Felipe IV. Sobra decir que la Unión de Armas sólo provocó inestabilidad y lesionó la hegemonía española en Europa.

**ANEXO 1<sup>58</sup>**  
**Composición de tierras y extranjeros**  
**en las Cartas Cuenta de México, 1595-1678**

Años	Cargo		Data	
	Com- posición de tierras	Com- posición de extranjeros	Com- posición de tierras	Com- posición de extranjeros
12/1594-3/1595		9 414		
4/1595-4/1596		51 643		4 890
9/1596-6/1597		22 362		3 414
7/1597-4/1598		1 702		
5/1598-5/1599	7 935	6 653		
6/1599-2/1600	4 883	450	400	146
3/1600-4/1600	1 120	250		
5/1600-12/1600	2 230	675		
1/1601-4/1601	2 138	200		
5/1601-4/1602	2 683	500		
10/1602-5/1603	1 823			
6/1603-9/1603	1 403			
10/1603-5/1604	711		50	
2/1605-5/1605	1 363	250		
6/1605-10/1605	1 047			
11/1605-5/1606	2 120			
6/1606-4/1607	12 345			

<sup>58</sup> Agradezco a los maestros Monserrat Patiño y César Solís la elaboración de los anexos 1 y 2.

5/1607-6/1607	608			
7/1607-6/1608	8 129	450		
7/1608-5/1609	5 434			
6/1609-5/1610	5 586	300		
6/1610-4/1611	7 222	695		
6/1612-12/1612	3 159			
1/1613-5/1613	3 930			
6/1613-5/1614	10 867			
6/1614-5/1615	9 271			
6/1615-5/1616	7 330			
6/1616-5/1617	5 136	7 920		
6/1617-6/1618	3 708	7 805		
10/1618-5/1619	380	5 685		
6/1609-5/1620	1 335	350		
6/1620-5/1621	1 668	2 300		
6/1621-5/1622	1 215	1 130		
6/1622-5/1623	1 640			
6/1623-5/1624	591			
6/1624-6/1625	325			
7/1625-7/1626	573	130		
8/1626-5/1627	667	198		
6/1627-5/1628	410			
6/1628-6/1629	130	150		
7/1629-6/1630	75	1 750		
7/1630-7/1631	825	7 250		
8/1631-9/1631	30	2 050		
10/1631-8/1632	1 020	10 950		
11/1636-7/1637		1 500		
3/1639-3/1640		147		
4/1640-8/1640	650	27		
7/1641-4/1642	1 015	78		
8/1642-3/1643	20	100		
4/1643-1/1645		1 270		
5/1647-2/1648	5 957			



La Ciudad de México en tiempos de la casa de Austria

5/1648-5/1649	56 925	220		
8/1650-11/1650	10 331	150		
12/1650-8/1651		350		
9/1651-3/1652	20 000	15		
4/1652-5/1653		384		
4/1674-11/1675		4 860		
12/1675-4/1676		330		
5/1676-6/1678		100		
<b>Total</b>	<b>217 963</b>	<b>152 743</b>	<b>450</b>	<b>8 450</b>

**ANEXO 2**  
**Contribuciones a la Armada de Barlovento**  
**en la Carta Cuenta de México 1636-1697**

Años	Cargo					
	Armada de Barlovento	Armada de Barlovento y seno mexicano	Armada de Barlovento Unión de Armas	2 % Armada de Barlovento	2 % Armada de Barlovento 5 Cab	Armada de Barlovento
11/1636-7/1637	12 421					
8/1637-6/1638	21 990	32 000				22 526
7/1638-2/1639	3 115	7 000				64 647
3/1639-3/1640	8 591	37 651				76 917
4/1640-8/1640	18 721					33 642
9/1640-12/1640		2 153				13 250
7/1641-4/1642	18 378	787				24 135
5/1642-7/1642		11 816				
8/1642-3/1643	6 607	64 966				73 184

4/1643-1/1645	336 008	45 267				126 596
2/1645-8/1646	171 302	45 485				
9/1646-4/1647	53 020	65 778				3 687
5/1647-2/1648		19 719				
3/1648-4/1648						2 953
5/1648-5/1649		46 667				18 271
6/1649-7/1650	41 440	53 971				5 685
8/1650-11/1650	749					718
12/1650-8/1651	32 026					1 861
9/1651-3/1652	39 423					29 703
4/1652-5/1653	44 224					838
6/1653-7/1653	31 877					360
8/1653-3/1654	20 597					671
4/1654-6/1655	19 296	51 971				
7/1655-6/1656	19 296	53 800				1 721
9/1657-8/1658	38 844					24 477
11/1658-3/1660	27 225					3 713
4/1660-8/1660	11 066					860
9/1660-4/1661	11 402					997
5/1661-5/1663	28 143					1 379
6/1663-1/1664	11 767					
2/1664-7/1664	7 544					2 481

La Ciudad de México en tiempos de la casa de Austria

8/1664-3/1666	33 152			90 747		256
4/1666-3/1667	22 238					
4/1667-7/1668				12 505	65 780	100 306
8/1668-11/1668				4 618	12 505	6 404
12/1668-3/1669				12 239	45 558	1 822
4/1669-7/1669	5 030			21 047		101
8/1669-3/1671				52 900		1 369
4/1671-7/1671				31 511		
8/1671-3/1672				23 249		689
4/1672-5/1673	22 030			66 066		650
6/1673-3/1674	44 236				90 244	765
4/1674-11/1675	69 599			61 550		
12/1675-4/1676	82 286					
5/1676-6/1678	114 769		265 637		40 600	273 271
7/1678-5/1679	404 945					144 625
6/1679-5/1681	277 226					93 993
6/1681-5/1682	83 783					5 532
6/1682-11/1682	43 027					213 837
12/1682-7/1683	98 223					151 480
8/1683-12/1683	14 482					
1/1684-8/1684	127 230					80 225
9/1684-4/1688	501 950					469 018

5/1688-6/1689	143 400					94 295
7/1689-6/1690	24 138					102 248
7/1690-10/1691	30 416					8 199
11/1691-5/1693	255 365					290 126
12/1695-6/1696	111 430					96 935
7/1696-12/1697	159 981					204 943
Total	3 794 008	539 031	265 637	376 432	254 687	2 876 361

Fuente: John Jay TERPAsKE, en colaboración con José Jesús y Mari Luz HERNÁNDEZ PALOMO, *La Real Hacienda de Nueva España: la Real Caja de México, 1576-1816*, México, INAH, SEP, Departamento de Investigaciones Históricas, Seminario de Historia Económica, 1976.

# Repräsentation städtischer Netzwerke in der Aufklärungszeit im Spiegel der deutschsprachigen Presse der Krain

MATJAŽ BIRK

U. Maribor

URŠULA KREVS BIRK

U. Ljubljana

DER Beitrag<sup>1</sup> untersucht anhand der *Laibacher Zeitung*<sup>2</sup>, des führenden deutschsprachigen Presseorgans im slowenischen ethnischen Territorium in der Habsburgerzeit, die mediale Repräsentation von in und zwischen den städtischen Räumen in und außerhalb der Monarchie existierenden kulturellen Netzwerken im ausgehenden 18. Jahrhundert. Im Mittelpunkt des Interesses stehen die Strukturmerkmale von städtischen Netzwerken und die Motive für ihre mediale Repräsentation. Im Zusammenhang damit werden zentrale Kommunikationspole und die zwischen diesen bestehenden Kommunikationsbeziehungen beleuchtet. Besondere Aufmerksamkeit gilt den an Netzwerken beteiligten Hauptakteuren und ihrer Handlungsmacht, d.h. den durch ihr Handeln etablierten Machtverhältnissen.

---

1 Der Beitrag entstand im Rahmen der von der slowenischen Forschungsagentur ARRS geförderten Programmgruppe „Interkulturelle Literaturwissenschaft“ (P6-0265) und des französisch-slowenischen PHC-Forschungsprojektes „Transfer und Entwicklung der Aufklärung in plurikulturellen Räumen von Elsass und Krain 1760-1800: Das Beispiel der Presse“ (BI-FR/19-20-PROTEUS-006).

2 Die Zeitung befindet sich in den Beständen der *Narodna in univerzitetna knjižnica* (National- und Universitätsbibliothek) Ljubljana, Signatur P 6609 (Jahrgänge 1792-98 fehlen). Eine digitalisierte Version findet sich unter: <https://www.dlib.si>.

## Medienhistorische Kontexte

Die Krain, als Territorium der Habsburger und Zentrum des slowenischen ethnischen Gebietes, das neben der Krain auch die Südsteiermark, Görz, das Küstenland, das nordwestliche Istrien und Südkärnten miteinbezog, erlangte im Jahr 1364 den Status eines zu den österreichischen Erblanden gehörigen Herzogtums. Was die ethnische Struktur anbelangt, war das Herzogtum besiedelt von Slowenen und Deutschen, die ersten offiziellen statistischen Erhebungen im Habsburgerreich aus der Mitte des 19. Jahrhunderts weisen für die Krain 88% slowenische und 8% deutsche Bevölkerung auf<sup>3</sup>. Die Deutschen<sup>4</sup> waren mehrheitlich vertreten in urbanen Zentren, an erster Stelle in der Krainer Metropole Laibach (heute Ljubljana), aber auch in der Gottschee, der aus dem 14. Jh. stammenden und sowohl ethnisch als auch sprachlich homogenen deutschen Sprachinsel im Süden der Unterkrain, die 1880 mit ihren 21.000 Angehörigen den Höhepunkt der Sprecherzahl erreichte<sup>5</sup>. Deutsch war Amts- und bis in die Mitte des 19. Jahrhunderts auch die führende Kultursprache, an der die Entwicklung der

3 Arnold SUPPAN, „Die Untersteiermark, Krain und das Küstenland zwischen Maria-Theresia und Franz Joseph (1740-1918)“, in Arnold SUPPAN, *Deutsche Geschichte im Osten Europas. Zwischen Adria und Karawanken*, Berlin, Siedler, 1998, S. 246-349.

4 Seit dem 8. Jahrhundert siedelten sich in verschiedenen Zeitperioden auf das Gebiet der Krain deutsche Muttersprachler verschiedener sozialer Schichten an, wie etwa Adelige und Großbesitzer (z. B. Auersperger), Geistliche (z. B. Kloster Sittich/Stična), Industrielle (z. B. in Idria), Facharbeiter, Beamte, Kolonisten (die Zarzer und Deutschruther Sprachinsel in der Ober- und die Gottscheer Sprachinsel in der Unterkrain) usw. Uršula KREVS BIRK, „Zu einigen Aspekten des Deutschen als Kontaktsprache des Slowenischen“, *Linguistica*, LIX, n° 1, , 2019, S. 158-163.

5 Auf dem Gebiet der Krain gab es zwei aus dem späten Mittelalter stammende Sprachinseln. Als eine der ältesten deutschen Sprachinseln im europäischen Raum gilt die im 12. Jh. angesiedelte Sprachinsel in Zarz (Sorica) und Deutschruth (Rut) in der Oberkrain, die bereits bis Ende des 19. Jahrhunderts assimiliert wurde.

Ein anderes Schicksal erlebten die im 14. Jh. angesiedelten Kolonisten in der Region Gottschee im Süden der Unterkrain. Die Gottscheer Sprachinsel (mit der Stadt Gottschee/Kočevje als Zentrum und 171 weiteren Ortschaften) konnte ihre ethnische Homogenität und Muttersprache (das Gottscheer Deutsch bzw. das Gottscheerische) bewahren und – trotz schwach entwickelter Wirtschaft wegen karger Landschaft und Mangel an Transportwegen – eine funktionierende Infrastruktur bezüglich der Verwaltung, Schulwesen und Medienlandschaft (z. B. *Gottscheer Zeitung*) aufbauen. Die Existenz der Sprachinsel wurde durch politisch-historische Ereignisse unterbrochen, denn sie wurde durch die Umsiedlung der Mehrheit der Angehörigen Anfang 1941 aufgelöst. Obwohl die Sprachinsel nicht mehr existiert und ihr Idiom als moribund eingestuft wird, organisieren sich die migrierten Gottscheer und ihre Nachfahren weiterhin bis heute und versuchen, die Sprachinselidentität und -kultur nach wie vor mittels verschiedener Medien (mit dem Zentralorgan *Gottscheer Zeitung* aus Klagenfurt) weiter zu pflegen und aufzubewahren. Vgl. KREVS BIRK, „Zu einigen Aspekten des Deutschen...“, art. cit., S. 159f.

slowenischen Kultur orientiert war. Slowenisch als Kulturidiom bahnte sich seinen Weg allmählich seit der Reformation<sup>6</sup>, in der Aufklärungszeit wurden der Entwicklung der slowenischen Kultur und Dichtkunst wichtige Impulse durch die ersten Dramen in slowenischer Sprache verliehen, die nach ausländischen Vorbildern (Joseph Richter und Beaumarchais) von dem aus Radmannsdorf (heute Radovljica) in der Oberkrain stammenden Dramatiker und Historiographen Anton Tomaž Linhart (1756-1795) verfasst wurden. Linhart, auf den wir noch zu sprechen kommen werden, gehört – zusammen mit dem aus Triest stammenden Unternehmer, Mäzen und Mineralogen Žiga (Sigismund) Zois Freiherr von Edelstein (1747-1819) und dem in Laibach geborenen Dichter, Zeitungsredakteur und Übersetzer Valentin Vodnik (1758-1819)<sup>7</sup> – zu den führenden Vertretern der slowenischen Kultur der Aufklärungszeit.

Die deutsche Kultur in der Krain wies im ausgehenden 18. Jahrhundert eine für damalige sozio-kulturelle Verhältnisse in der Kulturprovinz recht verzweigte institutionelle Struktur auf, die wohl auf die Hauptstadt konzentriert, aber keineswegs auf diese beschränkt blieb. Deutschkulturelle Strukturelemente waren auch in anderen Städten – unter ihnen in der weltweit bekannten (Quecksilber)Bergwerkstadt Idria<sup>8</sup>, in dem an der Militärgrenze in der Weißkrain liegenden Möttling (heute

6 Die wichtigsten Aufklärer waren Marko Pohlin, Janez Damascen Dev, Ožbalt Gutsman, Blaž Kumerdej, Jurij Japelj, Žiga Zois, Anton Tomaž Linhart, Valentin Vodnik und Jernej Kopitar.

7 Als Mitglied des Zois' Kulturkreises begann Vodnik mehrere aufklärerische Projekte, wie etwa das erste slowenische Kochbuch *Kuharske bukve* (1799), das eine breite Rezipientenresonanz fand. In seiner Grammatik *Pismenošt ali gramatika za perve šole* (1811), die die erste in der slowenischen Sprache verfasste Grammatik ist, schuf er die grammatische Terminologie. Außerdem schuf er Termini auch auf dem Gebiet des Schulwesens, Militärs, Rechts, Geschäfts, Handwerks, Bankwesens, der Verwaltung, Politik, Anatomie, Astronomie, Meteorologie, Geologie und Geographie. Sein deutsch-slowenisches Wörterbuch blieb unveröffentlicht. 1806 erschien seine erste Gedichtsammlung *Pesme za pokušino*, die die erste slowenische selbstständige Gedichtsammlung ist. Er war der Redakteur und der einzige Autor von *Velika pratika* (1795–1797) und *Mala pratika* (1798-1806), dem Kalender mit belehrenden Aufsätzen und Ratschlägen für Bürger, Bauer und Handwerker. Er gab auch die erste slowenische Zeitung *Lublanske novice* heraus (1797–1800). Zur Zeit der Illyrischen Provinzen war er im Schulwesen als Lehrer und Schulleiter tätig, und aus Mangel an entsprechenden Lehrbüchern verfasste er erste Lehrbücher für die Grundschule und das Gymnasium in der slowenischen Sprache. Er verfasste auch Lehrbücher für den Geschichts- und Religionsunterricht u.a.m.

8 Als ein signifikantes Merkmal dafür sind die Toponyme Ober- und Unteridria zu erwähnen: denjenigen Teil der Ortschaft Idria/Idrija, in dem mehrheitlich die deutschen Siedler ansässig waren, nannte man Deutschidria, im Gegensatz zu Unteridria/Spodnja Idrija, wo mehrheitlich Slowenen lebten (s. KREVS BIRK, „Zu einigen Aspekten des Deutschen...“, art. cit., S. 160). Der slowenische Name wurde im 20. Jh. aus bekannten politischen Gründen beibehalten.

Metlika), in Submetropolen der Ober- und Unterkrain, Krainburg (heute Kranj) und Neustadt (heute Novo mesto) – wie auch jenseits der Grenzen Krains zu finden, besonders ausgeprägt in den Städten der angrenzenden Südsteiermark, in Marburg an der Drau (heute Maribor), Cilli (heute Celje), Pettau (heute Ptuj) usw. In der Metropole Laibach wies das Gefüge der deutschen Kultur diverse Institutionen auf, unter ihnen bis zur höheren, quasi universitären Stufe reichende Bildungsanstalten, das Landesmuseum, die Lyzeumbibliothek, die 1765 eröffnete, nach ihren Gründern den Namen *Ständisches Theater* führende deutsche Bühne. Nicht zu vergessen auch das Druck- und Verlagswesen, so die 1678 von Joseph Blasnik gegründete Buchdruckerei und der 1771 von Ignaz Alois Edler von Kleinmayr ins Leben gerufene Verlag, der zur Grundlage des deutschen Zeitungswesen in der Region wurde. Neben Strukturen der deutschen Kultur waren in der Krain schon damals auch jene des slowenischen Kulturwesens zu finden. So etwa verfügte die Weißkrainer Stadt Möttling über eine aus den Bürgern zusammengesetzte Theatertruppe, die 1792 die von Linhart verfasste Komödie *Županova Micka* (dt. *Des Dorfrichters Töchterlein*<sup>9</sup>) zur Aufführung brachte. Das war die dritte Vorstellung des Stückes im slowenischen ethnischen Gebiet überhaupt<sup>10</sup>. Das Theaterwesen gehörte zusammen mit der hier im Fokus stehenden Presse zu jenen Medien der deutschen Kultur, die ähnlich wie in anderen, im Hinblick auf die periphere Position vergleichbaren Kommunikationsräumen in der Habsburgermonarchie, sich auch beim Publikum in der Krain der größten Beliebtheit erfreute<sup>11</sup>.

Die Entwicklung der deutschen Presselandschaft in der Krain reicht bis zum Anfang des 18. Jahrhunderts zurück. Insgesamt erschienen im slowenischen ethnischen Gebiet von Anfang des 18. Jahrhunderts bis zur Mitte des 20. Jahrhunderts 71 Zeitungen. Das erste Zeitungsperiodikum in deutscher Sprache war die im Jahr 1707 gegründete *Wöchentliche Ordinari Laibacher Zeitung*

9 Das 1789 veröffentlichte Lustspiel *Županova Micka* zeigt die ideell-ästhetische Signatur des vom Wiener Dramatiker Joseph Richter verfassten Lustspiels *Feldmühle*, das Linhart während seines Studiums in Wien rezipierte. Vgl. Matjaž BIRK, « Repräsentation der Aufklärung in der Krainer deutschen Kulturpresse des Vormärz », in Maja RAZBOJNIKOVA-FRATEVA, Ralitsa IVANOVA, Vladimira VALKOVA und Kalina SHTEREVA (eds.), *Moderne Narrative. Festschrift zum 65. Geburtstag für Prof. Dr. Nikolina Burneva*, Veliko Tarnovo, Universitätsverlag St. Cyril and St. Methodius, 2020 (im Druck).

10 Zvonko RUS, *Kronika mešta Metlika. I. Od 12. stoletja do leta 1941*, Knjižna zbirka Belokranjskega muzejskega društva št. 9. Metlika, Belokranjsko muzejsko društvo, 1999, S. 63.

11 Dušan LUDVIK, *Nemško gledališče v Ljubljani do leta 1790. Disertacija*, Ljubljana, Filozofska fakulteta Univerze v Ljubljani, 1957.



(Laibach, 1707–1709), die zuletzt, bis zum Jahr 1945 erscheinende war der *Karawanken Bote* (Krainburg/heute Kranj). Die *Wöchentliche Ordinari Laibacher Zeitung* brachte Nachrichten aus verschiedenen anderen Blättern innerhalb und außerhalb der habsburgischen Monarchie<sup>12</sup>. Es mussten dann fast siebenzig Jahre vergehen bis zum Erscheinen des nächsten deutschen Zeitungsperiodikums, das den Titel *Wöchentliches Kundschaftsblatt des Herzogthums Krain* führte und von 1775 bis 1776 herausgegeben wurde<sup>13</sup>. Die Redaktion des Blattes oblag vermutlich dem aus der Bretagne stammenden Chirurgen und Naturwissenschaftler Balthasar de la Motte Hacquet (1739–1815), auf den wir noch zu sprechen kommen werden<sup>14</sup>. Als Anhänger der Aufklärung setzte sich Hacquet zum Ziel, die kulturelle Selbstbewusstwerdung und Entwicklung seiner Leserschaft, sei sie deutscher oder slowenischer Herkunft, zu fördern. In diesem Sinne sind auch Hacquets an die Zeitungsleserschaft gerichtete Appelle zur Mitarbeit und zur Einsendung von Beiträgen zu verstehen<sup>15</sup>.

Die *Laibacher Zeitung*, das einflussreichste und am längsten erscheinende deutsche Periodikum der Krain, kam im folgenden Jahrzehnt auf den Markt. Sie wurde unter verschiedenen Namensvarianten von den in Laibach ansässigen Verlegern Ignaz Josef Kleinmayr, Ignaz Merk, Anton Degotari und Leopold Eger herausgegeben. Erstmals erschien sie am 1. Januar 1784 unter der Redaktion von Kleinmayr. Der in Klagenfurt wirkende Drucker, Verleger und Buchhändler war dort bereits als Herausgeber der *Klagenfurter Zeitung* tätig<sup>16</sup>. Am 20. Dezember 1782 bekam er auch die Erlaubnis für die Herausgabe eines mit dem Klagenfurter Pendant vergleichbaren Presseorgans für die Krain. Im darauffolgenden Jahr (1783) erschien als Vorläufer der *Wöchentliche Auszug von Zeitungen*, nach dem Geschäftsmodell, das sich in Kärnten

12 Tanja ŽIGON, *Nemško časopisje na Slovenskem*, Ljubljana, Študentska založba, 2001, S. 14–15.

13 Tanja ŽIGON, « La menzione di autori francesi e italiani nei giornali del secondo Settecento stampati a Ljubljana », in François BOUCHARD und Patrizia FARINELLI (eds.), *Les régions slovènes entre XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles : plurilinguisme et transferts culturels à la frontière entre empire des Habsbourg et Venise*, Paris, Le Manuscrit, 2019, S. 55–77.

14 Als Herausgeber wurde auch der Jesuit und Physiklehrer Gregor Schöttel genannt. Vgl. hierzu: Stanislav JUŽNIČ, „Dilherr, Rieger, Schöttel, Gruber in Ambshell: jezuitski fiziki v Ljubljani 1754–1785“, *Kronika*, 2002, n° 50, S. 139–170.

15 ŽIGON, *Nemško časopisje...*, op. cit., S. 6.

16 Tanja ŽIGON, „Umeščenost Kleinmayrjevega časnika Laibacher Zeitung in njegovih konkurenčnih izdaj v 18. stoletju v evropski kontekst“, in Miha PREINEALK, *Neznano in pozabljeno iz 18. stoletja na Slovenskem*, Ljubljana, Zgodovinski inštitut Milka Kosa ZRC SAZU: Slovensko društvo za preučevanje 18. stoletja, 2011, S. 297–316.

als erfolgreich erwiesen hatte. Das Blatt enthielt unterschiedliche Beilagen, darunter das *Amtsblatt*. Im Jahr 1784 bekam die Zeitung auch eine Inseratenbeilage (*Wöchentliches Kundschaftsblatt und Inseratblättchen*). Auf Grund der darin enthaltenen Ankündigungen über in Laibach erhältliche Neuerscheinungen lässt sich sagen, dass den Krainer Bücherliebhabern ein reichhaltiges Angebot an gelehrten Werken und schöngeistiger Literatur zur Verfügung stand<sup>17</sup>. Unter anderem konnten die Leser über den Laibacher Buchhandel Werke von Gessner, Wieland, Klopstock, Bürger und Goethe (*Die Leiden des jungen Werther*) sowie Übersetzungen von französischen Werken aus den Bereichen Pädagogik, Medizin, Philosophie (Rousseau, Voltaire) und diverse Wörterbücher beziehen<sup>18</sup>. Ende Dezember 1785 sprach der Redakteur Kleinmayer in einer von wenigen Pränumerationseinladungen die bestehende und potentielle Leserschaft folgendermaßen an:

Bei nunmehr eintretenden Jahreswechsel werden unsere resp. Herren [...] Zeitungsabnehmer höflichst ersucht Ihre Bestallung zu berichtigen, und für den neuen Jahrgang Ihre Namen einzusenden, wo Sie dann in Zukunft mit den besten Auszügen aus den beliebtesten Zeitungen auch allen Verordnungen, Zirkularien und Edikten; Lizitationen, Verrufungen, u. d. gl. immer sogleich bei ihrer Verlautbarung bestmöglichst werden bedient werden.

Pr. Kleinmairisch. Zeitungsverlag  
(*Laibacher Zeitung*<sup>19</sup> v. 29.12.1785)

Aus der Anzeige geht deutlich hervor, dass die meisten Beiträge aus anderen Zeitungen übernommen wurden, zentrale Quelle war das Wiener *Amtsblatt Wiener Diarium* (später *Wiener Zeitung*)<sup>20</sup>. Wie noch zu zeigen sein wird, lassen sich den Beiträgen zahlreiche aus der genannten zentralen Quelle übernommene und unterschiedlich präziserte Verweise auf Zeitungsperiodika aus dem In- und Ausland entnehmen.

17 August DIMITZ, „Zeitungswesen in Krain“, *Mittheilungen des historischen Vereines für Krain*, n° 14, 1859, S. 70-72.

18 ŽIGON, „Umeščnost Kleinmayrjevega...“, art. cit., S. 13-20.

19 Im Folgenden wird in Anführungen von Zitaten aus der *Laibacher Zeitung* das Kürzel LZ gebraucht. Diese war nicht paginiert. Daher wird keine Seitenzahl in den Fußnoten angegeben.

20 *Idem*, S. 306.

## Kulturelle Netzwerke, Kulturakteure, gesellschaftliche Funktionen von Netzwerken

Der hier angewendete Begriff des Netzwerkes versteht sich im Sinne des Vernetzungsprozesses, der im Akt der Vernetzung Vorhandenes aufgreift und während der Transformation in das Netzwerk einfügt. Das konstituierende Element des Netzwerkes ist der Akteur. Indem dieser „von vielen anderen zum Handeln gebracht“<sup>21</sup> wird, konstituiert er um sich das Netzwerk. Einen ersten Eindruck von medial repräsentierten städtischen Vernetzungen vermittelt das Netz angesprochener Zeitungsreferenzen<sup>22</sup>. Das Netz referentieller Zeitungen, zum Großteil übernommen nach dem genannten Wiener Presseorgan, umfasst Periodika aus dem In- und Ausland<sup>23</sup>. Das Referenznetz spannt einen reichen Bogen zwischen unspezifizierten Quellen – „wörtlich aus einer holländischen Zeitung“ (*LZ* v. 3.3. 1785) – und jenen definierten, d.h. namentlich genannten Referenzzeitung, wie „Hamburger Zeitung vom Sonnabend, den 5. Febr. 1785 (*LZ* v. 17.3.1785) „Lemberger wöchentliche Anzeigen“ (*LZ* v. 10.7.1788), „Journal de Paris“ (2.9.1803)<sup>24</sup>. Die Referenzen sollen den Eindruck der Authentizität und somit der Kreditibilität der medial repräsentierten zeithistorischen Wirklichkeit in den Bereichen Kultur und Politik erwecken und kulturelle Netzwerke zwischen Kommunikationspolen wie Institutionen, gesellschaftlichen Gruppen und einzelnen Kulturakteuren überzeugend der Leserschaft vor Augen stellen. Das skizzierte Netz

21 Bruno LATOUR, *Eine neue Soziologie für eine neue Gesellschaft*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 2007, S. 81.

22 Zu medialer Repräsentation von Netz von Zeitungsreferenzen am Beispiel der *Marburger Zeitung* vgl. auch: Matjaž BIRK und Anja UREKAR OSVALD, „Zu medialen Selbstreferenzen in der *Marburger Zeitung* von 1862 bis 1920“, in Jozef TANCER, *Mediale Selbstreferenzen im Netzwerk der Presse der Habsburgermonarchie und ihrer Nachfolgestaaten*, Wien, New Academic Press, 2019, S. 149-182.

23 In dem nach dem Wiener Presseorgan abgebildeten Referenznetz der *Laibacher Zeitung* treten folgende Blätter in Erscheinung: *Wiener Hofzeitung*, *Grazer Zeitung*, *Grazer Bauernzeitung*, *Grazer Merkur*, *Brünnerblatt*, *Prager Zeitung*, *Preßburger Zeitung*, *Lemberger Zeitung*, *Augsburger Zeitung*, *Augsburger Maschenbauerische Zeitung*, *Bayreuther Zeitung*, *Gazette de Cologne*, *Hamburger Zeitung*, den *Hannoverschen Moniteur*, *Erlanger Zeitung*, *Amsterdamer Zeitung*, *Haager Buletin*, *Florentiner Zeitung*, *Petersburger Zeitung* sowie drei führende, in Paris erscheinende Zeitungen (neben dem Offiziellen Blatt *Mercure de France* auch das *Journal de Paris* und die *Gazette de France*).

24 Weitere Beispiele der Repräsentation von Zeitungsreferenzen: Luxemburg. Unter dieser Aufschrift liest man in einem franz. Blatt am Niederrhein folgendes [...]“ (*LZ* v. 10.2.1785), „Ein Türkenkrieg soll nun auch im Ausbruche seyn. Die französischen und holländischen Zeitungen wollen noch nicht recht heraus damit, geben aber nicht undeutlich zu verstehen, daß die ottomannische Pforte, ehe mans denkt, einen scheinbaren Vorwand suchen werde, mit Rußland zu brechen.“ (*LZ* v. 10.3.1785) usw.

referentieller Zeitungen stellt mediale Rahmenbedingungen für Repräsentation der städtischen Netzwerke, daher gibt es zwischen beiden Netzwerken strukturelle Parallelen. Von der Zeitung medial konstruierte kulturelle Netzwerke schließen, analog zum Netz referentieller Zeitungen, Städte als Kommunikationspole ein, die sich innerhalb wie außerhalb des österreichischen Staatsgebietes befinden. Unter den inländischen Städten dominieren die Krainer Metropole, andere regionale Metropolen und Submetropolen, sowie die Reichshauptstadt Wien. Vergleichbar mit der Position Wiens im Referenznetz der Zeitungen wird der Reichshauptstadt auch in medialer Konstruktion städtischer Netzwerke eine paradigmatische Bedeutung im Bereich der Kultur zugeschrieben wie dies am folgenden Kurzbericht über ein damals hochaktuelles Thema – die Luftfahrt – deutlich zu sehen ist: „Herr Stuer<sup>25</sup> wird den Wienern nun auch ein Luftschiff zeigen, welches sechs Menschen aufnehmen, und vor unsern Augen weit ober dem Stephansturm in der Region der Adler wird lavieren machen.“ (*LZ* v. 15.4.1784). Das Zitat lässt durch die explizierte Augenzeugenschaft als Berichterperspektive („vor unsern Augen“) besonderen Stellenwert der kulturellen Vernetzung zwischen der Reichshauptstadt und der Hauptstadt des Herzogtums zum Vorschein treten. Die Augenzeugenerperspektive als Instrument der Authentisierung des medial repräsentierten Informations- und Kulturnetzes zwischen Wien und Laibach kommt auch an zahlreichen anderen Stellen vor, so etwa im folgenden Bericht über die Aufhebung des Wiener Dominikanerklosters: „Wien. Auf höchsten Befehl werden die hiesigen Dominikaner aufgehoben werden. In das Gebäude kommt das Zeughauspersonale, weil ihre gegenwärtige Wohnung ohnehin zu enge ist. Die dabei stehende Pfarre wird in die Universitätskirche übertragen.“ (*LZ* v. 19.4.1787)

Das zentrale, zwischen Wien und Laibach bestehende städtische Netzwerk wird ergänzt durch die Integration anderer habsburgischen Städte: Aus Prag wird über den kaiserlichen Erlass über die Zulassung der Juden zum Universitätsstudium der Medizin und Rechte (*LZ* v. 14.1.1791) berichtet, aus Salzburg schreibt man über die Umwandlung eines Klosters in eine Bildungsanstalt (*LZ* v. 18.3.1784), aus Klagenfurt über besonders menschlichen Umgang der kaiserlichen Beamten mit dortigen Bauern (*LZ* v. 16.12.1784) usw. Durch die Einbindung von

25 Der Schwabe Johann Georg Stuer, mit dem Bürgernamen Johannes Stubenrauch (1732-1802), ist ein Pionier der Luftfahrt in Österreich, am 6. Juli 1784 gelang es ihm in Wien in einem von ihm selbst entwickelten Heißluftballon aufzusteigen.

anderen Städten als Kommunikationspolen werden mediale Rahmenvoraussetzungen für die Repräsentation Laibachs als Teil eines weitverzweigten interurbanen Kulturnetzwerkes erfüllt, das es erlaubt, die von der kulturellen Asymmetrie gekennzeichnete Wien-Laibach-Achse zu sprengen und die Krainer Hauptstadt als Kulturzentrum (über)regional zu positionieren, wie dies aus dem folgenden Beispiel eines Berichts über den Auftritt einer wandernden Theatertruppe deutlich hervorgeht: „Laibach den 13. Junius (über das Theater) Herr Friedl, Direktor einer deutschen Schauspieler-Gesellschaft, hat die vorige Woche auf der hiesigen Bühne durch 4 Vorstellungen, die er auf seiner Durchreise von Klagenfurt nach Triest gab, den Beifall des Publikums in vollem Masse erhalten. [...]“ (LZ v. 22.6.1786)

Die mediale Repräsentation interurbaner Netzwerke innerhalb der Monarchie wird erweitert durch die Integration der Städte aus dem Ausland: Mainz, Paris, Versailles, Berlin, Lüttich usw. Aus der kurmainzischen Metropole wurde über die staatliche Anerkennung der Wissenschaft berichtet: „Mainz, den 25. Nov. Hier sind kürzlich 3 neue lutherische medicinische Professoren mit einem ansehnlichen Gehalt zum öffentlichen Lehramt angenommen worden.“ (LZ v. 23. 12.1784) Aus Berlin schrieb man über die Errichtung einer Büste zu Ehren von Moses Mendelssohn (LZ v. 3.3.1785) und im Jahr danach über sein Ableben (LZ v. 2.2.1786), im Bericht aus Versailles – diesen wollen wir kurz untersuchen – geht es indessen wieder um die Luftfahrt und ihre damals aktuelle Entwicklung in Europa. Die österreichische Praxis tritt in Erscheinung bei dem Versuch, in der österreichischen Reichshauptstadt einen ‚Luftwagen‘ nach dem französischen Vorbild zu erbauen. Durch die medial repräsentierte Vernetzung auf einer dreiseitigen städtischen Achse, zwischen Versailles – Wien – Laibach tritt die Bedeutung der dargestellten Modernisierungspraxen in den Bereichen der Technik und des Verkehrs deutlich in Erscheinung, zum anderen jedoch wird das interurbane Netzwerkkonstrukt zur Demonstration von Zurückhaltung in puncto Fortschrittsoptimismus<sup>26</sup> genützt, die im satirischen Tenor, mit dem der Beitrag ausklingt – „Wenn alles in

26 Fortschritt und Entwicklung waren in der Ideologie der Aufklärung zwei Seiten einer Medaille. Der Fortschrittsoptimismus geht von der Prämisse aus, dass sich die Menschheit und mit ihr die Vernunft in permanentem Fortschritt befinden. Obwohl die Naturkatastrophen (allen voran das Erdbeben in Lissabon von 1755) den Fortschrittsoptimismus ins Wanken brachten, strebten die Philosophie und die Literatur der Aufklärung ihn durch den Pragmatismus aufrechtzuerhalten. Nachhaltiger symbolischer Ausdruck wurde diesem Streben durch Voltaires *Candide* (1759) verliehen.

Lüften herumfahren soll, so wird es auf dem Erdboden leer werden.“ (LZ v. 29.1.1784) – nicht zu übersehen ist.

Ein besonderer Stellenwert in der medialen Repräsentation städtischer Netzwerke kommt der Konstruktion von innerstädtischen kulturellen Vernetzungen zu, allen voran, wie zu erwarten, denen aus der Reichshauptstadt wie auch aus anderen Städten der Monarchie. Es liegt nahe, dass Wien dabei als Modell vor die Augen der Leserschaft geführt wird, was an folgender karitativer Verknüpfung zwischen den Wienern Bürgern und Geistlichen deutlich wird: „Durch den Eifer würdiger Priester und rechtschaffener Bürger wird das Armeninstitut und die damit verbundene Bruderschaft der thätigen Menschenliebe zu Wien und im ganzen Umfang der k.k. Staaten immer weiter verbreitet und thätiger unterstützt.“ (LZ v. 28.7.1785) In Laibach, wo man bemüht war, dem Wiener Modell nachzueifern, spielten bei der karitativen Tätigkeit die Bürger eine zentrale Rolle. Ihr zu diesem Zweck etabliertes Netzwerk setzte sich zusammen aus Vertretern der *Gesellschaft der Theater- und Menschenfreunde*, aus Angehörigen des Theaterwesens und Mitgliedern der führenden karitativen Einrichtung in der Stadt, dem 1786 gegründeten Armeninstitut<sup>27</sup>:

Die verehrungswürdigste Gesellschaft unserer Theater- und Menschenfreunde ist am 17. dieses Monats zum drittenmale für das Beste des hiesigen Armeninstituts in dem landschaftlichen Schauspiel-Hause aufgetreten, und hat das Lustspiel in 5 Aufzügen, genannt: Die geistliche Braut, mit allgemeinem Beyfalle gegeben. Die Vorstellung dieses Stückes ist durchgehend so gut ausgefallen, daß sie nicht minder unsern Schauspielern, und Schauspielerinnen zum unvergeßlichen Ruhme ihrer Kunst, als durch die edle Absicht dieser Unternehmung selbst zur Ehre der Menschheit, und Religion gereicht. Das bey dieser Gelegenheit für das Armeninstitut eingelauene Geld betrug 170fl 13 kr., die sogleich an die Armenkassa abgegeben worden sind. (LZ v. 25.5.1790)

Obwohl die Bürger an der Spitze des karitativen Engagements in der Stadt standen, war dieses andererseits ohne Vernetzung zwischen den Geistlichen, Weltklerus und Ordensgeistlichkeit, nicht zu denken. Im Vergleich zu Wien (wo das Auge des aufgeklärten Monarchen aus unmittelbarer Nähe über bürgerliche Emanzipierungsprozesse wachte) gingen in der Krainer Metropole

<sup>27</sup> Über die Gründung des Armeninstituts berichtet auch die *Laibacher Zeitung* am 28.9.1786.

Bürger und Geistliche in ihren karitativen Aktionen getrennte Wege. Zur Erfüllung von karitativen Zwecken organisierten sich auch Vertreter des Adels, die aus Gründen des Machterhalts bemüht waren, in ihre Aktionen Vertreter des Bürgertums einzuschließen. Der Adel gab karitative Veranstaltungen, meist Bälle, bei denen Kollekten für Notleidende veranstaltet wurden: „[...] Die Redoute zum Besten der Armen wurde mit dem schon gewöhnlichen ungetheilten Beyfalle aufgeführt. Die Armenkassen erhielten am 20. 150 fl., am 22. aber 147 fl. Am 21. ward zu Thurn (Thurn am Hard, unweit von Gurkfeld, heute Krško, das Schloss der Adelsfamilie Auersperg; M.B./U.K.B.) ein öffentlicher Ball gegeben“ (LZ v. 23.7.1790).

Kaiser Joseph II. wird der Leserschaft als Prototyp des integrierenden Netzwerkers vorgeführt, der Geistliche und Bürger gleichermaßen in karitative Netzwerke einzuschließen weiß. Dies tritt während seiner Besuche in der Krain zu Tage, etwa im Zusammenhang mit seiner monarchieweiten Initiative zur Gründungen von Spitälern, „[...] ohne Unterschied der Religion, und Nazion“ (LZ v. 8.1.1789). An den Früchten der kaiserlichen Sozialpolitik<sup>28</sup> erfreute sich auch die Krainer Metropole, die im Jahr 1786 ein unter der kaiserlichen Ägide stehendes Spital bekam, das im Kloster der Augustiner-Barfüsser (im Laibacher Bezirk Ajdovščina) untergebracht und von den Barmherzigen Brüdern aus Triest geleitet wurde<sup>29</sup>. Trotz Gegenstimmen wurden gemäß kaiserlichem Dekret in Sakristei und Klosterkirche zusätzliche Stuben für Kranke erbaut, die aus Anlass des Herrscherbesuches im Jahr 1788 eingeweiht wurden:

Dieser so menschenfreundlichen, als landesväterlichen Fürsorge entgegenen auch die äussersten Gränzen seiner weiten Reiche nicht. Ein Beweis davon ist: das hier zu Laibach trotz aller Hindernisse, die von minder menschenfreundlichen Herzen dagegen sind gemacht worden, neu errichtete und der Obsorge der Barmherzigen Brüder anvertraute und seit einem Jahr bestehende Hospital. (*Ibidem*)

An dem karitativen Engagement des Laibacher Bürgertums waren maßgeblich auch human gesinnte Bürgerinnen beteiligt, meist, wie dem Bericht über die Aufführung der Laibacher

28 Zur josephinischen Sozialpolitik vgl. Helmut REINALTER, „Die Sozialreformen Josephs II.“ in Helmut REINALTER (ed.), *Josephinismus als Aufgeklärter Absolutismus*, Wien, Böhlau, 2008, S. 163-189.

29 Vgl. Judita ŠEGA, *Zdravstvene in higienske razmere v Ljubljani*, Ljubljana, Zgodovinski arhiv, 1993, S. 12.

Gesellschaft der Theater- und Menschenfreunde zu entnehmen, Schauspielerinnen, aber auch Sängerinnen, die an Benefizvorstellungen mitwirkten. Es verwundert nicht, dass die Mitglieder der Kaiserfamilie und die Kaiserin persönlich von der Zeitung auf das Piedestal der vorbildlichen Nächstenliebe gestellt wurden, als diese während ihres Kurzaufenthaltes in dem südsteirischen Marburg im Juli 1791 die dortige „Oekonomiekommission“ besuchte und „alles auf das genaueste in Augenschein zu nehmen geruhete“ (LZ v. 26.7.1791). Der karitative Einsatz der Bürgerinnen Laibachs war von Bedeutung für ihre gesellschaftliche Positionierung, die von der Zeitung – gemeinsam mit weiteren der Diskriminierung zum Opfer fallenden Gesellschaftsgruppen, etwa den oben erwähnten Juden – als Paradebeispiel für die Erfüllung des Gleichheitspostulates vorgeführt wurde. Meist auf die Machträger männlichen Geschlechts angewiesen, sah sich das Blatt andererseits auch gezwungen, die der Furcht vor beruflicher Konkurrenz entsprungene Abneigung eines Teils ihrer männlichen Leserschaft gegen gesellschaftliche Emanzipationsversuche der Frau zu bedienen, und tat dies auch beflissen, indem es keine Geringere als Madame de Staël (Bürgerin durch Geburt!) bemühte:

Frieden dann, – mehr wünsch ich nicht. Auch die Tochter des französischen Finanzministers Necker, Madame de S t a l, soll ein Trauerspiel; Johann Grav, gemacht haben, voll schöner, empfindsamer herzzerschmelzender Stellen. Wie? Ganz Europa wimmelt von gelehrten Weibern! (LZ v. 23.4.1789)

Aus karitativen Gründen wurden Netzwerke auch in anderen Städten in der Krain gebildet, um Einrichtungen für Notleidende auch auf dem Lande zu gründen bzw. die Zweckerfüllung der bestehenden zu fördern. So wurde in dem oben genannten Bergwerkstädtchen Idria im Dezember 1786 nach dem Vorbild Laibachs mit einem von der Stadtjugend veranstalteten Schauspiel „die feierliche Einführung des Armeninstituts vorgenommen.“ (LZ v. 21.12.1786).

Der Erfolg der aus bürgerlichen Akteuren und Akteurinnen und ihren Organisationen bestehenden Laibacher karitativen Netzwerke rührt von mehreren Umständen her. Er wurde dadurch begünstigt, dass die an Netzwerken beteiligten Bürger und Bürgerinnen unterschiedlichen Berufsgruppen angehörten und sich in verschiedenen Gesellschaftsfeldern behaupten konnten, unter ihnen in der Journalistik und Literatur, dem Bildungs- und Theaterwesen – der Theaterverwaltung, der Theaterkritik und in der Schauspielerzunft.



Durch ihre Position in den genannten Berufsfeldern verfügten die Akteure über sich aus sozialen und symbolischen Kapitalformen<sup>30</sup> speisende Machtmechanismen, durch die sie ihrer karitativen Tätigkeit wichtige Impulse verleihen konnten. Andererseits verschaffte ihnen die Funktion, die sie als Bürger in gemeinnützigen Strukturen wahrgenommen haben, durch die Verleihung des symbolischen Kapitals zusätzliches soziales Kapital in beruflichen und anderen Umfeldern. Diese Konversion von verschiedenen Formen von Kapital soll anhand zweier herausragender und an innerstädtischen Netzwerken beteiligter bürgerlicher (Kultur)akteure dargestellt werden, nämlich an Kleinmayr und Hacquet. Kleinmayr war Mitglied überregionaler kultureller Netzwerke in Krain, Kärnten und in der Steiermark. Die Mitgliedschaft in Klagenfurter und Grazer Freimaurerlogen dürfte seinen verlegerischen Erfolg in der Region begünstigt haben. Um seine Position im Krainer Kulturfeld zu stärken, nahm er die Stelle des Sekretärs der *Landwirtschaftsgesellschaft in Krain* an und stellte das Erscheinen der *Laibacher Zeitung* unter ihre Ägide. Die Vernetzungen in regionalen und überregionalen Kommunikationsräumen erleichterte ihm die Übernahme von Beiträgen aus der Wiener Presse, die er dann in der *Laibacher Zeitung* platzierte. Hacquet wiederum gilt als einer der Begründer der modernen Wissenschaft in der Krain. Von 1766 bis 1773 wirkte er im Auftrag Gerard Van Swietens in Idria als Medicus. Von 1773 bis 1787 unterrichtete er medizinische Fächer am Laibacher Lyzeum. In dieser Zeit erlangte er internationalen Ruhm als Forscher und Sammler in den Bereichen der Botanik, Mineralogie und Geologie. Er gehörte zu den Laibacher Honoratioren, denen auch Joseph II. während seines Besuches in der Krainer Metropole im März 1784 einen Besuch abstattete. Der Monarch „begab sich [...] in die Kirche der Franziskaner, von dannen nach der Kirch des heil. Jakobs von dort nach der neuen Grabenbrücke, und endlich zu dem Professor Hacquet, wo Selbe sein Naturalienkabinett und Anatomiekammer zu besehen geruheten. Sodann kam das Zuchthaus und endlich die Militärkaserne an die Reihe“. (LZ v. 25.3.1784)

Der zweite wichtige Umstand, der das erfolgreiche Funktionieren der Laibacher karitativen Netzwerke begünstigte, war die Mehrsprachigkeit ihrer Akteure (neben Deutsch und Slowenisch, auch Italienisch, Französisch, sowie Latein), die als ihr besonderes soziokulturelles Charakteristikum hervorzuheben ist.

<sup>30</sup> Zum Konzept der Kapitalformen vgl. Pierre BOURDIEU, *Die verborgenen Mechanismen der Macht*, „Ökonomisches Kapital – Kulturelles Kapital – Soziales Kapital“, Hamburg, VSA, 1992, S. 49-80.

Neben dem primären Deutschen<sup>31</sup> – mit dem, wie oben gezeigt, sich der slowenische Bürger im ausgehenden 18. und beginnenden 19. Jahrhundert vorbehaltlos identifizierte – kommt im humanitären Aktionsbereich vor allem auch das Slowenische zum Vorschein. Durch die Anwendung im karitativen Bereich gewann das Slowenische an öffentlichem Stellenwert, insbesondere aber auch als Kulturidiom im Bereich der Kunst (Literatur und Theater). Gleichzeitig aber ist aus den Beiträgen auch herauszulesen, dass Slowenisch als Kultursprache und deren Gebrauch zu karitativen Zwecken sich auf das humanitäre Engagement ihrer Sprecher und Sprecherinnen fördernd auswirkte – der folgende Bericht über die Aufführung eines deutschen und slowenischen Dramas von derselben Theatergesellschaft lässt beide Aspekte des Sprachgebrauchs vor Augen führen:

[...] Das Lustspiel: *Nacht, und Ungefähr*, wurde in deutscher Sprache mit der dieser lebenswürdigen Gesellschaft eigenthümlichen Geschicklichkeit aufgeführt, auf dieses folgte die *Shupanova Mizka, oder Marie des Dorfrichterstochter*, – eigentlich ist es das bekannte Lustspiel: die Feldmühle, frey und ganz nach den Kostume der krainischen Nazion bearbeitet. Die treffliche Uibersetzung gab diesem Stücke alle innerliche Vollkommenheit, und die schon bekannte Kunst dieser Schauspieler und Schauspielerinnen übertraf alle Erwartungen des Publikums. Euch, meine Herrn und Frauen dieser Gesellschaft dankt nicht nur der Arme aus Herzensfülle; auch die ganze Nazion ist stolz auf euch, und wird euch in den

31 Aus soziokultureller Sicht war in den Städten 'Altösterreichs' der damalige deutsche Chronolekt wienerischer Prägung zentral, und in der Krain war er als die sog. Krainer deutsche Verkehrssprache bzw. deutschkrainerische Gemeinsprache ausgeprägt. Im 18. und 19. Jahrhundert war Deutsch in der Krain zweifellos die Prestigesprache sowie in anderen Regionen im Südosten der Monarchie, was sicherlich nicht nur mit seinem Amtsstatus einherging. Beispielsweise war die Hauptmetropole von der Aufklärung bis 1918 der präferierte Ausbildungsort vieler Intellektueller slowenischer Herkunft, wo sie das Studium an der Wiener Universität in deutscher Sprache genossen (z. B. Marko Pohlin, Anton Tomaž Linhart, Jernej Kopitar usw.) und somit deutsch-slowenische Zweisprachigkeit nicht nur aufweisen, sondern sie auch aufklärungsideologisch ausnutzen konnten. In der Aufklärung gab es seitens der Aufklärer Ziga Zois, Anton T. Linhart, Valentin Vodnik u. a. konsistente Versuche, in etlichen Segmenten des öffentlichen Lebens das Slowenische durchzusetzen (die erwähnten Theaterstücke, die erste slowenische Zeitung, Valentin Vodniks Gedichtband *Pesmi za pokušino*, das erste slowenische, nach dem deutschen Vorbild konzipierte Kochbuch *Kuharske bukve* usw.) und dabei auch deutschsprachige Elemente wie etwa Lehnwörter auszuschießen. Die Durchdringung des Slowenischen in öffentliche Domänen fand ihre endgültige Fortsetzung erst nach 1848, denn „die institutionalisierte Omnipräsenz (des Deutschen) löste allmählich Prozesse der Etablierung des Slowenischen als nationaler Sprache aus und in ihren extremen Ausprägungen den antigermanistischen Purismus.“ (KREVS BIRK, art. cit., S. 158).

Jahrbüchern der Litteratur verewigen, und sagen; diese waren es, die den Grund zur Vervollkommnung ihrer Muttersprache gelegt, [...] (LZ v. 29.12.1789)

Die mediale Repräsentation von städtischen Netzwerken diente, wie wir gesehen haben, in erster Linie der Propagierung des humanitären Postulates. Daneben traten weitere Motive in Erscheinung, allen voran die gezeigte Vermittlung von Produkten gesellschaftlicher Modernisierung in Bereichen der Technik, des Verkehrs und der Wissenschaft. Wichtig erschien daneben die Abwendung von unvernünftigen Denkens- und Verhaltensweisen, die in dem Erscheinen eines Luftballons über dem Laibacher Moos das Vorzeichen eines bevorstehenden Türkenkrieges (LZ v. 24.5.1787) oder in einem Werk der zeitgenössischen Literatur des Sturm und Drang, in Schillers *Die Räuber*, einen schädlichen Einfluss auf die Jugend (LZ v. 7.12.1786) oder Goethes *Werther*, einen Suizid-Auslöser (LZ v. 3.8.1786) wittern wollten. Es lag nahe, den verbreiteten Hang zum Irrationalismus mit dem niedrigen Bildungsstand des Volkes zu erklären, weshalb häufig gerade die Gebildeten den angebahnten Prozessen mit Skepsis begegneten. Bei der Beurteilung der Frage, welche Verhaltensweisen und Einstellungen als „irrational“ zu bewerten seien, schienen Konzepte und Postulate der Aufklärungsideologie in Verbindung mit den katholischen Glaubensvorstellungen ein moralisches Normativ ausgeprägt zu haben, das die öffentlichen Diskurse in der Krainer Kulturöffentlichkeit im ausgehenden 18. Jahrhundert maßgeblich prägte.

Die *Laibacher Zeitung* als repräsentatives Organ der deutschen Regionalpresse in der Habsburgermonarchie im ausgehenden 18. Jahrhundert und kulturelle Netzwerke waren wichtige Bestandteile der josephinischen Gesellschaftspolitik. Die mediale Repräsentation bzw. Konstruktion der städtischen Netzwerke mit den gezeigten Strukturmerkmalen verfolgte vor dem Hintergrund der aufklärerischen Ideologie den übergreifenden Zweck der Transkulturierung und Universalisierung der öffentlichen Diskurse, was für die Beschleunigung der Emanzipation bürgerlicher Kultur in der Krain von entscheidender Bedeutung war. Wenn wir in diesem Zusammenhang unseren Blick ganz zum Schluss auf die öffentliche Wirkung der verbreiteten Diskurse richten wollen, lässt sich sagen, dass das Prägende in der kulturspezifischen Aneignung der medial repräsentierten Kulturelemente liegt. Die Aneignung erfolgte durch die Einbettung der Kulturelemente

in einen auf den lokalen und regionalen Kommunikationsraum bezogenen sozio-kulturellen Diskurs. Der Charakter des Diskurses wurde dadurch für die Leserschaft weitgehend nachvollziehbar und als solcher identitätsstiftend. Durch die Umformung des Universalen in ein auf die Region bezogenes Partikulares wurde das Universale im Rahmen identifikatorischen Lesens greifbar und als solches integrierbar in das Autonomisierungsmodell der kritischen Reflexion über Konzepte, Postulate und Produkte gesellschaftlicher Modernisierung, die sich für die mediale Repräsentation der städtischen Netzwerke als konstitutiv erwies.

Deuxième partie :  
Arts et représentation



# Partielle Autonomie und „Stellvertretende Repräsentation“ oder: Gibt es ein „habsburgisches“ Stadtbild?

MEINRAD V. ENGELBERG  
Technische Universität Darmstadt

**T**HEMA dieses Buches sind „Habsburgerstädte“ – aber was ist das eigentlich? Allein die Vielfalt der in diesem Band behandelten Beispiele aus dem „Reich, in dem die Sonne nicht untergeht“, von der Bukowina bis in die Anden, vom Zeitalter der Karavellen bis zu dem der Eisenbahnen, zeigt, dass es darauf keine andere als eine staatsrechtliche Antwort geben kann: Kommunen, die in ihrer Geschichte zum Herrschaftsbereich der *Casa de Austria* mit den Hauptsitzen in Madrid und Wien zählten. Sollte es außer dieser nüchtern-objektivierbaren Definition irgendwelche Gemeinsamkeiten zwischen diesen disparaten Gemeinwesen geben? Ist ohne vorherige historische Recherche erkennbar, dass eine Stadt einmal habsburgisch war?

Für die Beantwortung dieser Frage gibt es zwei Adressaten: Was denken, fühlen und wissen die Einwohner, und was glauben und erwarten die Fremden? Es gibt Städte und Länder, für deren Identitätskonstruktion diese historische Herleitung konstituierend ist. Der gesamte Wien-Tourismus ist darauf fokussiert, Innsbruck bleibt für alle Zeiten die Stadt Kaiser Maximilians I.,

- 
- 1 Thomas WINKELBAUER, *Österreichische Geschichte, 1522-1699. Ständefreiheit und Fürstenmacht: Länder und Untertanen des Hauses Habsburg im konfessionellen Zeitalter*, Wien, Ueberreuter, 2003, S. 9: „Die Führungszeichen sind künftig immer mitzudenken, da das Wort eine nicht vorhandene Homogenität suggeriert.“
  - 2 Jiří PEŠEK, „Prague, Wrocław, and Vienna: Center and Periphery in Transformations of Baroque Culture?“ in Gary B. COHEN und Franz A. J. SZABO (eds.), *Embodiments of Power. Building Baroque Cities in Europe*, New York, Berghahn, 2008 (Austrian and Habsburg Studies, 10), S. 80-96, hier S. 91f betont, dass statt des veralteten Zentrum-Peripherie-Schemas für die Habsburgischen Städte nach dem Dreißigjährigen Krieg ein Netzwerkmodell mit differenziertem Austausch auch zu nichthabsburgischen Nachbarn zugrunde gelegt werden sollte.

Karl V. verzichtete bekanntlich in Brüssel auf sein Weltreich, der ehemalige Amtssitz der Vizekönige von Mexiko ist bis heute der Nationalpalast des gleichnamigen Landes, und in Südostasien wurde ein ganzes Inselreich nach Philipp II. benannt. Das sind die eher eindeutigen Beispiele.

In anderen Fällen aber konkurriert das post-habsburgische Selbst- und Fremdbild mit anderen Zuschreibungen und Erzählungen, es ist ein Teilaspekt städtischer Identität, vielleicht auch ein wenig geliebter oder marginalisierter. Hierfür sollen im Folgenden Freiburg im Breisgau und Prag betrachtet werden.

Woran erkennt man also Habsburgerstädte? Zeigen sie bestimmte charakteristische Eigenschaften, Markierungspunkte dieser Zugehörigkeit in ihrem Stadtbild, das eine solche Identitätsbehauptung stützt oder hervorruft, sie mit anderen verbindet oder markant unterscheidet? Und wer waren die maßgeblichen Urheber dieser Konstruktion, falls es sich denn um eine solche handelt und nicht nur um eine postume Projektion? War es die staatliche Obrigkeit, gar die (meist fernen) habsburgischen Herrscher selbst, oder die Bürger und lokalen Autoritäten, die ein bestimmtes Stadtbild als Zeichen der Zugehörigkeit prägten und erschufen?

Die Mehrheit der interessierten Lesenden dürfte mit dem Begriff jene Assoziation verbinden, die auch Thomas Medicus seiner Auswahl im schmalen Essayband *„Städte der Habsburger“* zugrunde gelegt hat: Er denkt an Wien, Prag, Venedig, Budapest und Triest<sup>3</sup>. Es ist somit das „kakanische“, vom letzten Jahrhundert des Kaisertums Österreich und der Doppelmonarchie geprägte, leicht morbide Bild der „Welt von gestern“ Stefan Zweigs, Hugo von Hofmannsthal und Joseph Roths. In diesem Beitrag geht es freilich um ein anderes, älteres Habsburg, das vor 1806 noch in inniger Verbindung mit dem Heiligen Römischen Reich und dessen traditionsgesättigten Strukturen auf seine alte europäische Vormachtstellung pochte und im konfessionellen Ringen des Kontinents eine entscheidende Rolle als Zentrum einer dezidiert katholischen (Universal-)Monarchie beanspruchte<sup>4</sup>.

---

3 Thomas MEDICUS, *Städte der Habsburger*, Frankfurt/Main, Hain, 1991, S. 10: „Sattelzeit bei diesem Versuch, Architektur mit Literatur in Verbindung zu bringen, ist in allen Fällen die Wende zum zwanzigsten Jahrhundert, das Fin-de-siècle. Zu diesem Zeitpunkt gehörten alle Städte zur Österreichisch-ungarischen Monarchie, mit Ausnahme Venedigs, das 1866 an Italien fiel. Doch in der Dichtung Hugo von Hofmannsthal behielt es seine österreichische Existenz.“

4 Thomas BROCKMANN, „Das Bild des Hauses Habsburg in der dynastienahen Historiographie um 1700“ in Christoph KAMPMANN (ed.), *Bourbon, Habsburg, Oranien: konkurrierende Modelle im dynastischen Europa um 1700*, Köln/Wien/Weimar, Böhlau, 2008, S. 44-48, ausgedrückt in der traditionellen



Susanne Lang stellt in einem weiteren Beitrag dieses Bandes eine bestimmte Objektgattung, die charakteristischen Denkmalsetzungen des konfessionellen Zeitalters in den habsburgischen Kronländern, die Mariensäulen vor. Auch sie lehnt eine zu eindeutig-zeichenhaft auf Herrscher und „Gegenreformation“ bezogene Lesart des „spezifisch habsburgischen“ ab. In diesem Beitrag soll der Einfluss verschiedener, meist konkurrierender Akteure auf das städtebauliche Gesamtbild der vormals habsburgischen Kommunen exemplarisch untersucht werden<sup>5</sup>. Das, was heute aus touristischer Sicht oft so harmonisch „gewachsen“ wirkt, ist meist das Ergebnis eines erbitterten Ringes verschiedener lokaler und überregionaler Akteure und Institutionen um Sichtbarkeit, Präsenz und Vorrang durch Überschreiben des Vorgefundenen mit Zeichen der eigenen Bedeutung innerhalb eines wandelbaren Gefüges.

Robert Evans charakterisiert Österreich im 17. Jh. als „[...] ein funktionierendes Gleichgewicht zwischen dem Internationalen und dem Innernationalen, zwischen dem Kosmopolitischen und dem Provinziellen“<sup>6</sup>. Wie einheitlich, wie unverwechselbar konnten Habsburgerstädte somit nach je spezifischer Akteurskonstellation aussehen? Hierfür sollen ausschließlich Kommunen der ehemals von Wien aus regierten, deutschsprachigen Kronlande betrachtet, um eine gewisse Vergleichbarkeit zu gewährleisten, und nach der Autonomie und Eigenständigkeit gefragt werden, die Habsburgerstädte der „zweiten Reihe“ im „Alten Reich“ bei der Gestaltung ihrer urbanistischen Erscheinung besaßen. Mark Hengerer<sup>7</sup> hat dieses Thema exemplarisch für Graz und Innsbruck untersucht; hier wird das Beispiel Linz gewählt.

Als verbindendes Prinzip wird jenes für die Wiener Habsburger typische Phänomen der „stellvertretenden Repräsentation“<sup>8</sup>

---

Devise AEIOU: AUSTRIA EST IMPERARE ORBI UNIVERSO.

5 Vergl. hierzu einfühend COHEN, SZABO (eds.), *op. cit.*, S. 3: „Design, architecture, and cultural life in the baroque cities did express visibly the constellations of power, which were created and expressed by state and ecclesiastical institutions, nobility and influential burghers. Yet even in the most absolutist states, power was always a negotiated commodity.”

6 Robert John WESTON EVANS, *Das Werden der Habsburgermonarchie 1550-1700: Gesellschaft, Kultur, Institutionen*, Wien, Böhlau, 1986, S. 149.

7 Mark HENGERER, „Embodiments of power? Baroque Architecture in the former Habsburg Residences of Graz and Innsbruck“ in COHEN, SZABO (eds.), *op. cit.*, S. 9-42.

8 Friedrich POLLEROS, „UBI CAESAR IBI ROMA EST. Les résidences des Habsbourg dans les États Patrimoniaux et l'Empire, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles“ in Gérard SABATIER und Rita COSTA GOMES (eds.), *Logares de Poder. Europa Séculos XV a XX*, Lissabon, Fundação Calouste Gulbenkian, 1998, S. 106-141, hier S. 107, mit Verweis auf Konstanty KALINOWSKI, „Die Glorifizierung des Herrschers und des Herrscherhauses in der Kunst Schlesiens im 17. und 18. Jahrhundert“, *Wiener Jahrbuch für Kunstgeschichte*, n° 28, 1975, S. 106-122. Hierbei mag eine wichtige Rolle gespielt haben, dass die Habsburger sich selbst

postuliert, das die Lust und Last der Sichtbarmachung politischer Zugehörigkeit weitgehend den lokalen Akteuren übertrug: „Die Habsburger einigten sich mit einer Aristokratie, die bei Hof das Land und im Land den Hof repräsentierte und die darüber hinaus nahezu ein Monopol auf die höchsten Würden des Staates besaß, auf eine Kompromisslösung“<sup>9</sup>. In analoger Weise wurde nach 1648 auch die katholische Kirche in die Pflicht genommen und zugleich privilegiert<sup>10</sup>. Schließlich soll abschließend auf die allmähliche Ablösung dieses zuvor bevorzugten Modus der Stadtgestaltung im 18. Jh. durch eine stärker den Einheitsstaat repräsentierende neue Form der Visualisierung habsburgischer Präsenz hingewiesen werden.

Beginnen wir mit dem einfachsten Fall: Der habsburgischen Identität als postume, ggf. sogar irrige Zuschreibung. Als Beispiel sei hier Salzburg genannt: Heute Hauptstadt eines gleichnamigen österreichischen Bundeslands, lässt sich die Heimat Mozarts, des *Jedermann* und der Festspiele problemlos zusammen mit dem nahen Bad Ischl als Teil der „Welt von gestern“ Sissis und Franz Josephs vermarkten. Immer noch verkehren Touristenbusse durch die Stadt, die mutmaßlich mehrheitlich englischsprachige Besucher zu den Schauplätzen von *The Sound of Music* entführen, eines überaus erfolgreichen, mit fünf Oscars prämierten US-Spielfilms aus dem Jahr 1965 nach dem Musical von Rodgers und Hammerstein (1959)<sup>11</sup>. In dieser Erzählung um die reale, von den Nazis ins Exil getriebene, musizierende Trapp-Familie wird die Salzachstadt zum Inbegriff des guten alten Österreich, dem harmonisch-katholischen Gegenbild zur bedrohlich sich wandelnden Realität nach dem reichsdeutschen „Anschluss“ 1938, die dem Film mit der finalen Flucht der Familie seine dramatische Wende verleiht.

---

als „vicarii Christi“ sahen. BROCKMANN, art. cit., S. 40.

9 WINKELBAUER, *op. cit.*, S. 27, nach EVANS, *op. cit.*, S. 161.

10 *Ibid.*, S. 140-149.

11 <https://www.salzburg.info/de/salzburg/the-sound-of-music/film>: „Jährlich kommen mehr als 300.000 Besucher nach Salzburg, um durch die Kulisse ihres Lieblingsfilms zu spazieren. Ein Muss für Sound of Music-Fans!“ <https://www.panoramatours.com/de/salzburg/salzburg-highlights/sound-of-music/entstehung-des-filmes/> mit Benennung der Drehorte. <https://www.panoramatours.com/de/salzburg/tour/original-sound-of-music-tour-tour-1a-27/>. Die Dreharbeiten haben sich auch in das Stadtbild eingeschrieben: So wurde ein wichtiger Kulissenbau, der Gartenpavillon (Gazebo) einer Liebesszene des Films, vor Ort belassen und hat heute seine dauerhafte Aufstellung nahe dem Schloss Hellbrunn gefunden. Vgl. <https://youtu.be/urFLolnrqdo> (Alle genannten Seiten bes. am 17.01.20).

Die Tatsache, dass Salzburg de facto erst infolge eines früheren „Anschlusses“, des Vertrags von München 1816, zu einer österreichischen Stadt geworden war, spielt im Bewusstsein der meisten Besucher vermutlich keine Rolle. Als Hauptstadt eines ehemals autonomen Fürstbistums hätten die Bewohner bis zum Reichsdeputationshauptschluss 1803 wohl größten Wert darauf gelegt, nicht habsburgisch zu sein. Sie teilten vielmehr den rechtlichen Status ehemaliger Hochstifte wie Passau oder Würzburg und danach deren Schicksal, annektiert und in Flächenstaaten inkorporiert zu werden, um seitdem als „typisch bayrisch“ bzw. „österreichisch“ wahrgenommen und vermarktet zu werden. Nach Intermezzi als Teil des exilierten Großherzogtums Toskana und des frischgekrönten Königreichs Bayern wurde Salzburg infolge des Wiener Kongresses zunächst zu einer Provinzstadt in Oberösterreich und erst ab 1849 ein eigenes (Bundes-)Land<sup>12</sup>. Die Nach-Napoleonische Identitätskonstruktion Österreichs erweist sich heute als unbestritten dominant<sup>13</sup>, auch wenn sie das – für das kommunale Image konstituierende mittelalterliche bis barocke – historische Erbe natürlich in keiner Weise geprägt haben konnte<sup>14</sup>. Retrospektiv wurde Mozart so zum geborenen Österreicher.

Eine vergleichbare Erfahrung, freilich mit umgekehrten Vorzeichen, prägt die kaum mehr als solche bekannte Habsburgerstadt Freiburg im Breisgau<sup>15</sup>. Das vormalige Verwaltungszentrum der sog. österreichischen Vorlande (seit 1651)<sup>16</sup> regredierte 1806 zur Provinzstadt des gleichzeitig zum Großherzogtum nobilitierten Baden<sup>17</sup>. Als Trost und Ausgleich wurde die ehemals stolze Bürgerstadt mit dem Münster, einst Symbol kommunaler Augenhöhe mit dem bischöflichen Straßburg, nach dem Wiener Kongress selbst zum Sitz eines Erzbistums, da

12 Zum Anschluss Salzburgs an Österreich vgl. Martin HOCHLEITNER (ed.), *Bischof, Kaiser, Jedermann. Begleitband 1, Schatzkammer Salzburg, Am Schauplatz*, Salzburg, Salzburg Museum (Jahresschrift des Salzburg-Museum, 58,1), [2016].

13 Vergl. hierzu auch die Karte im Frontispiz zu WINKELBAUER, *op. cit.*, der im Frontispiz seines Bandes zur Österreichischen Geschichte 1522-1699 die Karte der heutigen Republik Österreich abbildet.

14 Roswitha JUFFINGER, „Baroque Comes for the Archbishops: Wolf Dietrich von Raitenau, Johann Ernst Count Thun, and Their Ideals of ‘Modern Art’ and Architecture“ in COHEN, SZABO (eds.), *op. cit.*, S. 43-52.

15 Peter NIEDERHÄUSER, „Die Habsburger“ in Jürgen DENDORFER (ed.), *Erinnerungsorte des Mittelalters am Oberrhein*, Freiburg im Breisgau, Rombach, 2017, S. 109-126; Heiko HAUMANN (ed.), *Geschichte der Stadt Freiburg im Breisgau. 2. Vom Bauernkrieg bis zum Ende der habsburgischen Herrschaft*, Stuttgart, Theiss, 1994.

16 HAUMANN (ed.), *op. cit.*, S. 163-165.

17 Irmgard Christa BECKER (ed.), *Vorderösterreich - nur die Schwanzfeder des Kaiserradlers? Die Habsburger im deutschen Südwesten*, (Kat. d. Ausst. Rottenburg) Ulm, Süddt. Verl.-Ges., 1999.

sich die ursprünglich protestantische Markgrafschaft Baden-Durlach infolge ihrer (vor allem vorderösterreichischer) Annexionen nun zum süddeutschen Bundesstaat mit den meisten Katholiken gewandelt hatte<sup>18</sup>. Seitdem gilt und versteht Freiburg sich als scheinbar „uralter“ Metropolitansitz des Erzbischofs, der gleichsam als „badischer Landesbischof“ agiert: „Als das Münster 1827 zur Kathedrale des neugegründeten Erzbistums Freiburg erhoben wurde, waren keinerlei Um- und Anbauten notwendig. Den neuen Ansprüchen genügte die bisherige Stadtpfarrkirche vollauf<sup>19</sup>“. In der sog. Kaiserkapelle des Münsters verweisen dagegen bis heute die Schlusssteine und das Glasfenster von 1512 im Chorscheitel mit Doppeladler und bildlicher Darstellung auf den Stifter und ehemaligen Stadtherrn Maximilian I. von Habsburg<sup>20</sup>.

Die bis heute erfolgreichere Identitätskonstruktion rekurriert in Freiburg wie am gesamten Oberrhein auf die mittelalterliche Gründung der Stadt im Jahr 1120 durch Bertold von Zähringen<sup>21</sup>. Die namensgebende Stammburg des Geschlechts liegt heute im Stadtgebiet; da die neuen Stadtherren von Napoleons Gnaden, die badischen Großherzöge, die eigene Herkunft auf das de facto 1218 ausgestorbene Geschlecht zurückführten, reaktivierte man diese Tradition anlässlich der Annexion, z.B. durch die Errichtung des sog. Bertoldsbrunnens<sup>22</sup>.

Wie kamen die Habsburger eigentlich ins Oberrheintal? Die namensgebende Stammburg der Dynastie stand bekanntlich nicht in Österreich, sondern auf heutigem Schweizer Territorium im Aargau. Daher war es naheliegend, sich in dieser Region aus den Resten der verfallenden Stauferherrschaft eine Hausmacht zu zimmern, die freilich immer Streubesitz blieb und unter dem Namen „Vorderösterreich“ politisch meist von Tirol aus regiert wurde<sup>23</sup>.

18 Karl-Heinz BRAUN (ed.), *Die Erzdiözese Freiburg: Bd. 5, Von der Gründung bis zur Gegenwart*, Straßburg, Le Signe, 1995. Die fünfbandige Publikationsreihe (1991-1995) mit dem Titel „Das Erzbistum Freiburg in seiner Geschichte“ beginnt bemerkenswerterweise nicht etwa 1821, sondern bereits im frühen Mittelalter, und bezieht somit die Vorgeschichte der im selben Jahr aufgelösten Fürstbistümer Straßburg und Konstanz mit ein.

19 Wolf HART, *Das Freiburger Münster. Mit einem Beitrag von Ernst Adam*, 1. Aufl. 1978, Freiburg, Rombach, 1999, S. 70.

20 *Ibid.*, Taf. S. 9 u. Abb. 133.

21 Thomas ZOTZ, „Die Zähringer“ in DENDORFER (ed.), *op. cit.*, S. 61-82.

22 *Ibid.*, S. 64f, Abb. 3.

23 Friedrich METZ (ed.), *Vorderösterreich. Eine geschichtliche Landeskunde*, 4., erw. Aufl., Freiburg im Breisgau, Rombach, 2000. Der Begriff „Oberösterreich“ ist hierbei doppeldeutig, weil er einerseits (heute) das seit 1490 mit eigenen Landständen ausgestattete Herzogtum „Österreich ob der Enns“ mit der Hauptstadt Linz bezeichnet, andererseits die bis 1752 von Innsbruck aus verwalteten habsburgischen Erblände jenseits des Arlberg (Tirol, Schwaben, Vorderösterreich). Vgl. Siegfried HAIDER, *Geschichte Oberösterreichs*, München, Oldenbourg, 1987.

1368 flüchtete sich die Stadt Freiburg unter den Schutz Erzherzog Albrechts III. von Österreich, der ebenfalls eine legitimitätsstärkende Abkunft von den Zähringern reklamierte. Deshalb sorgten die Habsburger auch für die Bewahrung der Zähringergräber im Münster, die 1795, sozusagen im Kanonendonner der Revolutionsarmee, unter neugotischen Chorschranken<sup>24</sup> erneuert wurden.

Trotz des am Oberrhein seit 1630 hin- und herwogenden Dauerkonflikts mit Frankreich blieben die Stadt und der umgebende Breisgau bis 1805 meistens habsburgisch. Das politische Verwaltungszentrum dieses Teils der Vorlande lag zunächst im elsässischen Ensisheim<sup>25</sup>, bis dieses 1648 an Frankreich fiel: Die Medaillons mit Bildnissen der Habsburger wurden in der Revolution vom vormaligen Regierungsgebäude, dem späteren Rathaus der nun französischen Kommune entfernt<sup>26</sup>. Bis heute führt die Gemeinde den rot-weiß-roten Bindenschild als Wappen.

Die habsburgischen Zeugnisse im Freiburger Stadtbild sind freilich spärlich und nur für historisch versierte lesbar. Die 1457 gegründete Universität schmückte sich einst mit dem habsburgischen Doppeladler über dem Portal. Das sog. Kaufhaus<sup>27</sup> gegenüber dem Münster (*Abb. II*), 1520-1532 errichtet, zeigt vor dem als Festsaal genutzten Obergeschoss vier bauzeitliche Statuen der für die Stadtgeschichte bedeutendsten Habsburger: Maximilian I., der hier 1498 seine Mailänder Braut Bianca Maria Sforza empfing; sein Sohn Philipp der Schöne, der das spanische Königtum erheiratete; schließlich dessen Söhne, Kaiser Karl V. und sein Bruder und späterer Nachfolger Ferdinand I. als damaliger Landesherr von Vorderösterreich (*Abb. III*). Die Erker schmückten Wappen der habsburgischen Länder – auch entfernter wie Böhmen, Ungarn und Kroatien – mit den Insignien des Goldenen-Vlies-Ordens und gehalten von den – später als badischen Wappentieren allgegenwärtigen – Greifen<sup>28</sup>. Bemerkenswert ist dabei, dass mit Karl und Ferdinand zwei aktuell (1532) lebende und regierende, physisch aber abwesende Habsburger durch Statuen geehrt

24 HART, *op. cit.*, Abb. 145.

25 Die Vogtei Ensisheim war vom 15. Jh. bis 1648 der „[...] Mittelpunkt der habsburgischen Gebiete und Verwaltung im Elsass, und erhielt 1540 ein Regierungsgebäude, das spätere Rathaus.“ vgl. Paul STINTZI, „Die Habsburger im Elsass“ in METZ (ed.), *op. cit.*, S. 305-339, hier S. 309.

26 NIEDERHÄUSER, *art. cit.*, S. 114f.

27 Frank LÖBBECKE, „Das „Historische Kaufhaus“ in Freiburg im Breisgau und seine neu entdeckte Schaufassade zur Schusterstraße“, *Alemannisches Jahrbuch*, n° 57/58, 2009, S. 89-114.

28 Franz-Heinz HYE, „Die Wappenreliefs am Kaufhaus in Freiburg i. Br. und ihre historisch-politische Aussage: Ergebnisse einer kritischen Analyse“, *Zeitschrift des Breisgau-Geschichtsvereins Schau-ins-Land*, n° 108, 1989, S. 93-101.

wurden, deren Darstellung als vollplastische Standbilder unter Baldachinen an Schutzheilige erinnern. Anlass für diese gegenwartsbezogene Ergebnisadresse war der eben ausgestandene Konflikt des Bauernkriegs (1525)<sup>29</sup>, in dem sich die Stadt nicht immer so kaisertreu gezeigt hatte, wie es dem in Innsbruck residierenden Erzherzog Ferdinand gefallen hätte: dennoch verzichtete die Landesregierung auf eine harte Sanktionierung, so dass der Neubau des Kaufhauses sowohl als Dankes- wie auch als Wohlstandszeichen der Grenzstadt am Westrand der Erblande verstanden werden konnte.

Freilich würde kein Betrachter dieses Gebäude, das doch ikonographisch unmissverständlich die Landesherrschaft feiert, als typisch „Habsburgisch“ deuten, entsprechen die Formen doch völlig der lokalen spätgotischen Tradition des Oberrheins, wie man sie auch z.B. am wenig älteren eidgenössischen Basler Rathaus oder dem bereits erwähnten Regierungsgebäude in Ensisheim findet. Es erscheint somit notwendig, die beiden Betrachtungs- und Deutungsebenen der manifesten Herrschaftsikonographie als historisches Zeugnis politischer Prozesse<sup>30</sup> und eines vom Laienbesucher bis heute als „habsburgisch“ erlebten Stadtbilds<sup>31</sup> voneinander zu trennen. Offensichtlich handelt es sich vor allem bei letzterem um eine retrospektive Zuschreibung, die nicht auf Basis historisch objektivierbarer Kriterien getroffen wird, sondern assoziativ vordefinierten Erwartungen und Projektionen folgt. „Habsburgerstädte“ wären somit nicht nur historisch exakt definierte „Realitäten“, sondern genauso gut kulturelle bzw. soziale Raum- und Geschichtskonstruktionen, „Imaginationen“, die im Kopf der Betrachtenden durch Konsensbildung entstehen: Salzburg erscheint somit in den Augen heutiger Bewohner und Besucher durch und durch österreichisch, Freiburg nicht.

Erproben wir diese These an einem weiteren Beispiel, der oberösterreichischen Hauptstadt Linz. Dort bietet sich dem Auge alles, was man von einer „Habsburgerstadt“ mit Fug und Recht erwarten darf: Das Donauufer, zahlreiche zwiebelbetürmte Barockkirchen, bewacht von einem ehrwürdigen Schloss am Berg, im Zentrum ein arkadenumsäumter Hauptplatz mit hochbarocker Dreifaltigkeitssäule ([Abb. IV](#)).

Doch dieses scheinbar harmonische Bild ist de facto Abbild und Produkt einer unruhigen und konfliktgeladenen historischen Realität. Linz war die letzte Residenz des aus Wien verdrängten

29 HAUMANN (ed.), *op. cit.*, S. 41-52, 258f.

30 COHEN, SZABO (eds.), *op. cit.*

31 MEDICUS, *op. cit.*

Kaisers Friedrich III. bis zu dessen Tod 1493 gewesen; im 16. Jh. entwickelte sich Oberösterreich dann zu einem Zentrum der erstarkenden reformatorischen Bewegung in den Habsburgischen Erblanden<sup>32</sup>. 1619 verbündeten sich die sehr selbstbewussten, mehrheitlich lutherischen Landstände mit den Böhmen des Winterkönigs und mussten nach dessen Niederlage 1625 Ferdinand II. Abbitte leisten sowie zwangsweise zum katholischen Glauben zurückkehren. Es gab also Veranlassung genug, Linz im folgenden Jahrhundert den Charakter einer dezidiert habsburgischen, will sagen kaisertreuen und rekatholisierten Stadt zu verleihen.

Sinnbild dieser Spannung zwischen autonomieheischenden Landständen und meist nur symbolisch und temporär präsenten Landesherren ist das im Stich von Werner und Engelbrecht (Abb. v) eindrucksvoll festgehaltene Gegenüber von kaiserlichem Schlossberg und dem innerstädtisch gelegenen Oberösterreichischen Landhaus<sup>33</sup>. Die mehrheitlich protestantischen Stände hatten 1564 unter dem religionstoleranten Maximilian II. den Baugrund des späteren Landhauses an prominenter Stelle aus der Konkursmasse des infolge Nachwuchsmangels aufgelösten Minoritenklosters erworben. Lediglich die Kirche musste auf Druck des Kaisers dem katholischen Ritus erhalten bleiben; seit 1602 versuchte Erzherzog Matthias, dort die Jesuiten anzusiedeln, nachdem die Übernahme der Stadtpfarrkirche durch den Orden gescheitert war. Die Stände errichteten einen palastartigen Bau um drei Höfe mit einem stolzen, trotz kaiserlichen Protests bis 1614 mehrfach erhöhten Turm, der dem Herrscher die Sicht von seinem Schloss auf die Stadt wohl vor allem symbolisch stellte und im Wortsinn gleiche Augenhöhe „von unten nach oben“ reklamierte<sup>34</sup>.

Quer zum Kirchenbau und mit eigenem Portal in der Stadtmauer entstand als Herzstück des Landhauses der gewölbte sog. „Steinerne Saal“, in dem seit 1578 bis zum Verbot im Jahr 1600 lutherischer Gottesdienst gefeiert wurde. Die Erneuerung des

32 HAIDER, *op. cit.*, S. 160-187.

33 Alexander WIED und Justus SCHMIDT, *Die Profanen Bau- und Kunstdenkmäler der Stadt Linz. 1. Teil, die Altstadt*, Wien, Schroll, 1977 (Österreichische Kunsttopographie, n° XLII), S. 445-475; Friedrich POLLEROS, „Pro Deo, Cesare et Patria. Zur Repräsentation der Stände in Österreich vom 16. bis zum 18. Jahrhundert“ in Gerhard AMMERER und William D. GODSEY JR. (u.a., eds.), *Bündnispartner und Konkurrenten der Landesfürsten? Die Stände in der Habsburgermonarchie*, München, Oldenbourg, 2007 (Veröffentlichungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung, n° 49), S. 479-532, hier S. 483-486.

34 WIED, SCHMIDT, *op. cit.*, S. 450 und 507. Zu den Landhäusern als sichtbare Zeichen der ständischen Tradition vergl. WINKELBAUER, *op. cit.*, S. 52-55.

konkurrierenden Schlosses als Ersatz der baufälligen, vom neuen Landhaus in mehrerlei Hinsicht in den Schatten gestellten herzoglichen Burg erfolgte auf Befehl des in Prag residierenden Kaisers Rudolfs II., kaum zufällig ab dem Jahr des Religionsediktes 1600. Hierfür verweigerten die Landstände die geforderte finanzielle Unterstützung<sup>35</sup>.

Nach mehrfach gescheiterten Übernahmeversuchen älterer Kirchen und des Landhauses planten die vom Wiener Hof mit der landesweiten Rekatholisierung betrauten Jesuiten schließlich 1669-1678 den Neubau einer monumentalen Ignatiuskirche zwischen ihrem ab 1653 in der Nachbarschaft der Stadtpfarrkirche errichteten neuen Kolleg und dem Hauptplatz<sup>36</sup>. Infolge des Hin und Her der Standortfindung hatte die Gesellschaft allerdings den fatalen Fehler begangen, ein ihnen seit 1642 gehörendes repräsentatives Eckgrundstück am Hauptplatzes 1658 an den Landeshauptmann Graf Weissenwolff<sup>37</sup> zu verkaufen, der es verständlicherweise nicht mehr hergab – so blieb den Jesuiten die sonst so gern realisierte repräsentative Bezugnahme ihrer Kirchenfassade zum städtischen Hauptplatz hier versagt, was sie durch umso höhere Doppeltürme auszugleichen suchten (*Abb. iv*).

Die barocke Stadtgestalt von Linz wird weitgehend durch sog. Freihöfe geprägt, d.h. rechtlich nicht der Stadt unterstehende ambitionierte Palais des Adels und der landständischen Klöster, funktional etwa den Pariser Hôtels vergleichbar. Dagegen unterblieben nach 1620 alle fürstlichen Bemühungen um die Stadtgestalt: Das nur in drei Flügeln vollendete Schloss diente niemals als Residenz und bewahrte seine herbe, kasernenartige Renaissanceerscheinung;

35 Heidelinde DIMT, *Schlossmuseum Linz*, Ried im Innkreis, Oberösterreichisches Landesmuseum, 1996, S. 9f.

36 Beate AUER (Bearb.), *Dehio-Handbuch, die Kunstdenkmäler Österreichs, topographisches Denkmälerinventar, Oberösterreich Bd. 2, Linz*, Wien, Berger, 2009, S. 10-19; Heinz URBAN, *St. Ignatius, Alter Dom Linz*, Ried im Innkreis, Kunstverl. Hofstetter, 1994; Otto CONSTANTINI, *Die Linzer Jesuitenkirche*, Linz, Gesellschaft d. Freunde d. Stadt Linz, 1959. Der Jesuitenorden hatte in Linz bereits 1608 ein Gymnasium eröffnet, benutzte aber bis 1678 die ehem. Minoritenkirche beim Landhaus.

37 AUER (Bearb.), *op. cit.*, S. XLI: „In Linz achtete die Bürgerschaft sehr darauf, dass die Gebäude rund um den Hauptplatz im Eigentum von Kaufleutbürgern blieben, was ihnen [...] bis in das 18. Jh. auch gelang.“ Das vor der Jesuitenkirche an der Platzecke gelegene Haus Hauptplatz Nr. 27 wurde 1658 von den Jesuiten an den Landeshauptmann Graf Weissenwolff verkauft, damit war die Freilegung einer Platzfassade der kurz darauf errichteten Kirche hier nicht mehr möglich. Das anschließende Haus Nr. 28 gehörte dem Bürgermeister Georg Pichler (1675-94) und war somit auch nicht verfügbar. *Ibid.*, S. 87, Stadtkarte B; CONSTANTINI, *op. cit.*, S. 2; Justus SCHMIDT, *Die Linzer Kirchen*, Horn, Berger, 1964 (*Österreichische Kunsttopographie*, n° 36), S. 163f schildert die Versuche, z.T. mit Hilfe von Strohmännern Grundstücke am Hauptplatz zu erwerben. WIED, SCHMIDT, *op. cit.*, S. 114, 210-215.



1771 sollte es schließlich durch den Wiener Hofarchitekten Nikolaus Pacassi, von dem noch zu reden sein wird, in eine Militärakademie umgewandelt werden, doch selbst dazu kam es nicht. 1790 beantragte die Linzer Bürgerschaft sogar, den „rasierten Schloss-Grund“ zu kaufen, also den nutzlosen Bau abzureißen. Er diente jedoch weiter als Strafanstalt und Kaserne, heute schließlich angemessener als oberösterreichisches Landesmuseum<sup>38</sup>.

Selbst die prächtige Dreifaltigkeitssäule auf dem Hauptplatz, die so unverkennbar an ihr Vorbild auf dem Wiener Graben gemahnt, ist keine Stiftung der Habsburger, sondern der Stände und der Stadtgemeinde, die sich in der Inschrift stolz als „status provinciae senatus populusque Lincensis M.D.CC.XXIII“ verewigten. 1713 für die Abwendung der Pest gelobt, ging der Auftrag an den kaiserlichen Hoftheatralingenieur Beduzzi aus Wien; der Landeshauptmann kritisierte die „überschwänglichen Ausgaben“ von 17 000 fl. für den Salzburger Marmor dieser enorm ambitionierten kommunalen Selbstinszenierung bei der Landesregierung in Wien.

Tatsächlich gab es während der gesamten Barockzeit einen schwelenden Streit zwischen dem Orden der Jesuiten, der von den Kaisern und in deren Schatten vom Landeshauptmann und den Adeligen unterstützt wurden, und dem Stadtdechanten, auf dessen Seite die Bürger standen. Es ist bezeichnend, dass in der sonst sehr ausführlichen Chronik der Jesuiten die Dreifaltigkeitssäule mit keinem Wort erwähnt wird<sup>39</sup>.

Das Beispiel Linz belegt, dass die scheinbar „habsburgische“ Neugestaltung der Städte ihres Reiches in vielen Fällen lediglich eine vom Hof geduldete oder bestenfalls ermöglichte, aber keineswegs eine staatlich geplante oder aktiv geförderte war. Man kann sie daher mit dem Begriff der „Stellvertretenden Repräsentation“ beschreiben: Der Hof greift nicht selbst ein, um Maßstäbe zu setzen oder Prozesse zu initiieren, sondern überlässt es den Akteuren vor Ort, im jeweils eigenen Namen Verantwortung und Initiative zu ergreifen<sup>40</sup>. Ein gutes Beispiel ist die imposante Fassade der

38 WIED, SCHMIDT, *op. cit.*, S. 512-514, Abb. 413ff S. 432; DIMT, *Schlossmuseum Linz*, *op. cit.*

39 Archiv der Stadt Linz (ed.): „Dreifaltigkeitssäule“, in: <https://stadtdgeschichte.linz.at/denkmal/Default.asp?action=denkmaldetail&id=734>, bes. am 31.01.20.

40 EVANS, *op. cit.*, S. 130 und 132: „Daher gab es keine durchschlagende zentralisierte Ausformung einer österreichischen Identität: Ja, die Dynastie unternahm nicht einmal die grundlegendsten Schritte in dieser Richtung. [...] Unter der konstitutionellen Oberfläche verschmolzen die Interessen der Dynastie und des Adels in einer Reihe kunstgerechter Kompromisse, die mit dem Stempel der

Ursulinenkirche<sup>41</sup> an der Landstraße (Abb. VI), welche das von den Jesuiten angeschlagene Motiv der Doppelturmfront aufnimmt und in der Wirkung überbietet: 1770-72 erhielt die schon 1757 geweihte Kirche endlich ihre angemessene Schauseite. Zu den Gesamtkosten von fast 15 000 fl., die vom Kloster selbst aufgebracht wurden, steuerten die Kaiserin 600 fl., die Landstände 650 fl. bei<sup>42</sup>.

Das dritte Beispiel Prag mag den spezifischen Charakter der „stellvertretenden Repräsentation“ und deren politischer Bedeutung als Mittel zur Einbindung regionaler Eliten noch einmal illustrieren. Bis zum Tod Matthias' II. (1619) noch Kaiserliche Haupt- und Residenzstadt mit etwa der doppelten Einwohnerzahl Wiens<sup>43</sup>, sah sich das stolze Königreich Böhmen nach der traumatischen Niederlage am Weißen Berg 1620 auf den Status eines aggressiv rekatholisierten und germanisierten Nebenlandes des nunmehr wieder Wiener Hofes zurückgestuft<sup>44</sup>. Die Habsburger verschmähten fortan den Hradschin als Residenz, und überließen es dem von Protestanten gesäuberten Adel sowie den Orden, das böhmische Feld zu bespielen<sup>45</sup>. Wie entschlossen diese Freiräume genutzt wurden, zeigt das geradezu explodierende Baugeschehen nach 1648, das freilich nur unter Vorbehalt als originär habsburgisch gedeutet werden kann.

Der Burgberg Hradschin und die unterhalb gelegene Kleinseite entwickelten sich südlich und westlich der altersgrauen Königsburg zu einem bevorzugten Viertel des Adels, der mit seinen Neubauten viel stärker untereinander konkurrierte und kommunizierte als mit dem fernen Herrscher. Zeugte die riesige Anlage Waldsteins noch von der gescheiterten Hybris des Kriegsgewinners, so verstanden es die Lobkowitz, Nostitz,

---

Gegenreformation besiegelt wurden.“

41 AUER (Bearb.), *op. cit.*, S. 212-219; Rudolf ARDEL, „Geschichte des Ursulinenklosters zu Linz“ *Historisches Jahrbuch der Stadt Linz*, 1975, S. 221-298, bes. S. 225, 238: Jesuitenrektor Dilher hatte 1678 selbst ein Gutachten verfasst, um die Bedenken der Stadt Linz gegen die Gründung eines weiteren Klosters in ihren Mauern beim Kaiser zu entkräften. Der zur Mädchenbildung verpflichtete Konvent wurde 1679, also gleichzeitig mit dem Neubau der Jesuiten, durch kaiserliche Verfügung eingerichtet. Die hölzerne erste Kirche der Ursulinen ersetzte ab 1737 ein anspruchsvoller Neubau Johann Haslingers nach unbekanntem Entwurf. Die mächtigen, die Jesuitenkirche in ihrer Fernwirkung herausfordernden Turmobergeschosse wurden erst ab 1770 aufgesetzt.

42 ARDEL, *art. cit.*, S. 245f.

43 WINKELBAUER, *op. cit.*, S. 21: Prag 60 000, Wien 30 000: 1650 hatte sich das Verhältnis umgekehrt: Prag 26 500, Wien 45 000 Einwohner.

44 Politischer Ausdruck hierfür war die sog. „*Verneuerte Landesordnung*“ von 1627. EVANS, *op. cit.*, S. 152-161. Die böhmische Hofkanzlei wurde nach Wien verlegt und Deutsch als gleichberechtigte Landessprache festgeschrieben, die anscheinend unzuverlässigen Eliten Böhmens größtenteils ausgetauscht.

45 PEŠEK, *art. cit.*

Czernin, Kolowrat, Schwarzenberg und Clam-Gallas<sup>46</sup> mit ihren ebenso ambitionierten wie eng gedrängten Palästen, das städtebauliche Äquivalent jener politischen Entwicklung zu schaffen, die Oskar Schürer in seiner vielgelesenen Stadtgeschichte in die Worte fasst: „Ständischer Adel war kaiserlicher Adel geworden“<sup>47</sup>. Blickt man vom (erst unter Maria Theresia neu gestalteten) Vorhof der Burg auf den Hradschin-Platz<sup>48</sup> (Abb. VII), so wird dieser disparat, aber eindrucksvoll gesäumt von den Palais der Familien Salm, Schwarzenberg, Toscana (später Thun-Hohenstein) und des Erzbischofs<sup>49</sup>: Alles ausgeprägte Individuen, die den geradezu adelsrepublikanischen Charakter der habsburgischen Ständeversammlung deutlich erkennbar werden lassen – ein steingewordener Kronrat.

Hierbei wird ein bemerkenswerter Unterschied zur französischen Adelskultur erkennbar. Während diese (z.B. im Pariser Marais oder auf der île Saint-Louis) ihre scheinbar private Abgeschlossenheit hinter hohen Mauern inszeniert, prägt die habsburgische Nobilität äußerst selbstbewusst das Gesicht der Städte, ohne durch ein Abstandsgebot zum (in diesem Jahrhundert de facto nicht stattfindenden) staatlichen Bauen in den gewählten Mitteln eingeschränkt zu sein. Der absente Herrscher überlässt seinen treuen Vasallen anscheinend neidlos und vertrauensvoll das Feld: Gelenkte Autonomie als Werkzeug politisch-kultureller Assimilation und Affirmation.

Das zeigt sich besonders beim Blick auf Schloss Troja nordöstlich von Prag<sup>50</sup>. 1679-1685 für den alteingesessenen Grafen Wenzel Adalbert von Sternberg errichtet, ist die Gartenachse dieser prächtigen Villa suburbana auf die einige Kilometer südwestlich die Silhouette bekrönende Prager Burg ausgerichtet – ein leeres Gehäuse, in dem der nun als Kaiser in Wien residierende böhmische König nur zu seltenen Gelegenheiten wie der Krönung als Gast einkehrt. Die Ikonographie des prächtig freskierten Festsaals in Troja macht die fernen Habsburger dagegen dauerhaft präsent, indem dort kurz nach dem Türkenkrieg Leopold als Triumphator gezeigt (Abb. VIII) und auf der gegenüberliegenden Wand durch die Legende des Grafen von Habsburg legitimiert wird, welcher einem Priester mit dem Hl. Sakrament sein Pferd überließ, und

46 Emanuel POCHE und Pavel PREISS, *Pražké Paláce*, Praha, Odeon, 1977, Kat. Nr. 15, 19, 25, 43, 55, 60.

47 Oskar SCHÜRER, *Prag. Kultur, Kunst, Geschichte*. I. Aufl. 1930, 3. veränd. Aufl., München, Callwey, 1939, Kapitel „Die Stadt des Adels“, S. 213-256, hier S. 218

48 Miroslav HUCEK, *Der Hradschin, die Prager Burg und ihre Kunstschatze*, Freiburg im Breisgau, Herder, 1992, Abb. S. 56f.

49 POCHE, PREISS, *op. cit.*, Kat. Nr. 8, 31, 81, 94.

50 Mojmir HORYNA, *Das Schloss Troja bei Prag: Bau- und Kunstgeschichte*, Prag, Paseka, 2000.

damit das von der Dynastie propagandistisch betonte Selbstbild der Pietas Austriaca begründete.

Die zweite prägende Akteursgruppe stellvertretender Repräsentation waren die gegenreformatorischen Orden<sup>51</sup>, z.B. die Jesuiten, welche die alte Nikolauskirche am Kleinseitner Platz durch einen optisch dominanten Dientzenhofer-Neubau mit monumentaler Kuppel ersetzen und dem Erzbischof die Oberhoheit über die Universität, das Clementinum, entwandten. In Breslau, der damals noch habsburgischen Metropole Schlesiens, übertrug der Kaiser den Jesuiten 1659 sogar die ehemalige Residenz in der Stadtmitte zur Ansiedelung der 1702 gegründeten Universitas Leopoldina<sup>52</sup>. Die spezifische Interaktion von Zentrum und Peripherie im Habsburgerreich verstärkte sich noch einmal durch die Propagierung des Kultes für den erst 1729 heiliggesprochenen Johannes von Nepomuk<sup>53</sup>. Der im 14. Jh. infolge eines politischen Konflikts zwischen Erzbischof und König zu Tode gekommene Prager Kleriker diente für Böhmen als eine Art Gegenentwurf zum proto-protestantischen Märtyrer Jan Hus, aber zugleich auch als eine verbindende Klammer aller Kronländer untereinander. Das belegt die bereits 1727, also vor der offiziellen Kanonisierung an der Linzer Pfarrkirche aufgestellte Statue des Wiener Bildhauers Georg Raffael Donner.

Dennoch wäre es falsch, die städtebauliche Vorbildwirkung Prags und die Nepomuksverehrung eindimensional auf die Habsburger zu beziehen. Die Ausstrahlung solcher Modelllösungen greift weit über politische Grenzen hinaus, wie ein Blick nach Würzburg beweist. Die alte Mainbrücke in der fränkischen Bischofsstadt, die politisch niemals zu Österreich gehörte, kann das Vorbild der heiligenbewehrten Karlsbrücke über die Moldau (*Abb. IX, X*) nicht verleugnen und sollte daher zur Vorsicht mahnen, wenn man eine bestimmte Ästhetik allzu eindeutig-zeichenhaft mit dynastischer Selbstdarstellung verbinden möchte. Während in Würzburg 1724-1729 das Figurenprogramm von den regierenden Fürstbischöfen der Familien Hutten und Schönborn „absolutistisch“-stimmig konzipiert wurde<sup>54</sup>, entstand das Prager Ensemble in der Habsburg-typischen Form einer eher unregelmäßigen, kompetitiven Konkurrenz zahlreicher Orden, privater Stifter und Interessengruppen, nachdem 1683

51 EVANS, *op. cit.*, S. 164-175.

52 PEŠEK, *art. cit.*, S. 85.

53 EVANS, *op. cit.*, S. 170f; Reinhold BAUMSTARK (ed.), *Johannes von Nepomuk 1393-1993*, München, Bayerisches Nationalmuseum, 1993.

54 Otto MEYER, „Religion und Politik um die Alte Mainbrücke“, *Mainfränkisches Jahrbuch für Geschichte und Kunst*, n° 23, 1971, S. 136-170.

mit der Bronzefigur des Johannes von Nepomuk, des späteren Brückenheiligen Mitteleuropas, ein offizieller Auftakt durch die böhmische Hofkanzlei gemacht worden war<sup>55</sup>.

Die französisch-bourbonische Strategie der Stadtgestaltung derselben Epoche unterscheidet sich dagegen unübersehbar von der habsburgischen. Ihr Ideal ist die Vereinheitlichung und Angleichung an die von königlichen Hofarchitekten zentralistisch vorformulierten Normen<sup>56</sup>. Als Vergleichsbeispiel einer regionalen Metropole zweiten Ranges am Fluss sei hier auf Bordeaux verwiesen. Intendant Claude Boucher beauftragte 1731 den PREMIER INGÉNIEUR DU ROI Jacques V. Gabriel aus der Hauptstadt mit der Errichtung einer zur Garonne geöffneten großartigen Place royale, heute Place de la Bourse, die in ihren Formen unübersehbar auf die Pariser Place Louis-le-Grand, heute Vendôme genannt, rekurriert (Abb. x). Die städtebauliche Anlage ist derjenigen des Linzer Hauptplatzes gut vergleichbar, allerdings wird dessen Gestalt in Bordeaux völlig der formalen Vereinheitlichung aus der Feder des königlichen Baumeisters unterworfen: Die einheimischen Autoritäten hatten zumindest bei der Fassadengestaltung nichts mitzureden und sollten programmatisch hinter dem Pariser „meilleur goût“<sup>57</sup> zurücktreten; in den Augen der Hauptstädter erschienen die lokalen Kräfte sowieso unfähig, die hier erforderlichen baulichen Leistungen zu erbringen<sup>58</sup>. Der aus dem Pariser Büro Gabriels entsandte André Portier<sup>59</sup> – der Meister selbst war nie an die Garonne gereist – wurde in der Folge zum offiziellen Architekten des späteren Intendanten, des Marquis de Tourny, und so für Jahrzehnte zum unumschränkten Stadtgestalter – eine zentralistische Monopolisierung und Geschmacksnormierung, die in Prag und Linz in jenen Jahren (noch) undenkbar gewesen wäre. Dieselbe Firma Gabriel komplettierte gleichzeitig an der östlichen Grenze Frankreichs den von Jules Hardouin-Mansart begonnenen

55 Howard LOUTHAN, „Religious Art and the Formation of a Catholic Identity in Baroque Prague“ in COHEN, SZABO, (eds.), *op. cit.*, S. 53-79, hier S. 64-75.

56 Hélène ROUSTEAU-CHAMBON (ed.), *Jacques V Gabriel et les architectes de la façade atlantique: actes du colloque tenu à Nantes du 26 au 28 septembre 2002*, Paris, Picard, 2004, S. 179.

57 *Ibid.*, S. 181; Laurent COSTE, „Le corps de ville de Bordeaux au début du règne de Louis XV: du rejet à l'acceptation des projets de façade fluviale“, *ibid.*, S. 145-153; Bezeichnend ist auch der Untertitel der Monographie von Paul COURTEAULT, *La Place Royale de Bordeaux. Une œuvre des Gabriel en province*, Paris, Colin, 1923.

58 Christian TAILLARD, « Le système constructif de Jacques Gabriel à Bordeaux » in ROUSTEAU-CHAMBON (ed.), *op. cit.*, S. 155-164, hier S. 158.

59 Renée LEULIER, „Les deux Gabriel et leurs rapports avec André Portier, le rôle de ce dernier dans l'architecture bordelaise“ in ROUSTEAU-CHAMBON (ed.), *op. cit.*, S. 165-176.

Umbau des ehrwürdigen Palastes der Herzöge von Burgund in Dijon<sup>60</sup>. In seiner historischen Bedeutung durchaus der Prager Burg vergleichbar, diente die vormalige Residenz nun als Sitz der Stände und des vom König eingesetzten Gouverneurs, meist einem Mitglied der Familie Bourbon-Condé. Ab 1686 war der Vorplatz zur Place royale umgestaltet und mit einem – natürlich in Paris gefertigten – Standbild des Königs versehen worden. Die uniformierende Angleichung der französischen Städte war Ausdruck der unter Ludwig XIV. geschaffenen neuen Verwaltungsstruktur der Intendanten: „An der Spitze wie auf der Provinzebene lief die Transformation darauf hinaus, die traditionellen Organismen durch die Hinzufügung neuer Institutionen zu neutralisieren [...]“<sup>61</sup> – in gewisser Weise das Kontrastprogramm zum dezentral-oligarchischen, die lokalen Eliten einbindenden System der Habsburger.

In der Vorliebe, die Zentren der Provinzstädte um ein Bildnis des absenten Königs herum zu erneuern, könnte man durchaus eine Parallele zu den Habsburgerstatuen am Freiburger Kaufhaus erkennen, freilich mit einem wichtigen Unterschied: Im österreichischen Barock wurden den gerade Regierenden in dezidiert abgesetzter Absetzung vom französischen Brauch keine dauerhaften öffentlichen Reiterstandbilder errichtet. Die vereinheitlichende Umgestaltung ganzer Plätze in den Provinzstädten nach Wiener Musterentwürfen unterblieb. Sehr bezeichnend ist dagegen der Brauch, anlässlich von Erbhuldigungen ephemere Reiterdenkmäler durch die Landstände selbst zu errichten, wie z.B. 1660 für Leopold I. auf dem Alten Markt der Kärntner Hauptstadt Klagenfurt, weil die Stadt „niemalen gewürdigt [...] und begnadet worden / daß sie einen wirckkirchen [sic] Römischen Kayser in dero Umbkreiß [...] hätte allerunterthenigst sehen / oder bedienen können“<sup>62</sup> – es geht also um die Aufwertung der eigenen Region, um den Ausgleich einer gefühlten Zurücksetzung innerhalb des Konzerts der Erblande. In Frankreich dagegen erscheint das Aufgreifen der hauptstädtischen normativen Ästhetik als erwünschter und ubiquitärer Verweis auf die zentralistische Neustrukturierung der Monarchie<sup>63</sup>.

Der nach der Jahrhundertmitte auch in Österreich zu konstatierende Gesinnungswandel, die bislang vorherrschende

60 Yves BEAUVALOT, *La Place royale de Dijon: mythes et réalités; conception et construction, aménagement et transformation des origines à nos jours*, Dijon, Association pour le renouveau du Vieux-Dijon, 1993.

61 Jean MEYER, *Frankreich im Zeitalter des Absolutismus: 1515-1789*, Stuttgart, Dt. Verl.-Anst., 1990 (Geschichte Frankreichs, hrsg. von Jean Favier, n° 3), S. 320.

62 POLLEROS „Pro Deo, Cesare et Patria.“, art. cit., S. 514ff.

63 Claude MIGNOT, „Conclusion: Paris/Province: un dialogue continué“, in ROUSTEAU-CHAMBON (ed.), *op. cit.*, S. 279-284, hier S. 282: „une culture architecturale qui devient de plus en plus nationale“.

autonomistisch-stellvertretende durch eine zentralistisch-vereinheitlichende Repräsentationskultur zu ersetzen, steht in direktem Zusammenhang mit jenen Veränderungen, die als Mariatheresianische und später Josephinische Reformen bekannt sind<sup>64</sup>. Die bisherige „monarchische Union der Ständestaaten“ wurde ab 1748 durch ein stärker zentralistisches Regiment abgelöst, indem nun auch die lokalen Eliten zusehends entmachtet wurden: Ein kritisches Mitglied der Linzer Führungsschicht bezeichnete die Kräfteverschiebungen jener Jahre als das „Grabmal der ständischen Freiheiten“ Oberösterreichs<sup>65</sup>. Die Landstände verloren ihre Steuerhoheit, das Amt des Landeshauptmanns wurde zeitweise sogar abgeschafft<sup>66</sup>, Adel und Kirche in ihrer Dominanz und finanziellen Autarkie beschnitten, weil die von Preußen schwer bedrängte, junge Monarchin zu der Überzeugung gelangt war, „[...] daß die ständische per abusum eingeschlichene allzu große Freiheit an dem Verfall meiner Erblände hauptsächlich die Schuld trage“<sup>67</sup>.

Dieser Wandel der Repräsentationsverständnisses steht in auffälliger zeitlicher Nähe zur politischen Annäherung an Frankreich – die beiden vormaligen Erzfeinde schlossen 1756 ein gegen England und Preußen gerichtetes Defensivbündnis –, dessen ästhetische Strategien nun anscheinend mehr als zuvor interessierten: Die Aufwertung der Sommerresidenz Schönbrunn gegenüber der ehrwürdigen innerstädtischen Wiener Hofburg<sup>68</sup> folgte dem Vorbild der Gewichtsverlagerung Louvre/Versailles<sup>69</sup>. Zugleich wurde das defizitäre Wiener Hofbauamt reformiert und unter dem

64 Für Böhmen nach dem „Weißen Berg“ vergl. einführend Jörg K. HOENSCH, *Geschichte Böhmens. Von der slawischen Landnahme bis ins 20. Jahrhundert*, 4. Aufl. München, Beck, 2013, S. 220-304; WINKELBAUER, *op. cit.*, S. 78: „Erst durch die Staatsreformen der Jahre 1747 bis 1749 wurden die böhmischen und österreichischen Länder zu einem im Auftrag der Landesfürstin von stabilen Behörden regierten, zentralisierten und bürokratisierten Einheitsstaat umgeformt.“

65 Shuichi IWASAKI, „Grabmal der ständischen Freiheiten? Die Steuerrezessverhandlung von 1748 in Niederösterreich und die Etablierung eines komplementären Verhältnisses von Krone und Ständen“ in AMMERER, GODSEY JR. (u.a., eds), *op. cit.*, S. 323-345, hier S. 323-325, nach Johann Georg von Hoheneck. Die neuere Forschung betont vor allem die auch nach dem Einschnitt von 1748 fortdauernde Identifikation von Erblanden und Herrscherhaus, die das Resultat der bis dahin praktizierten konsensualen Politik war.

66 HAIDER, *op. cit.*, S. 206-219.

67 IWASAKI, *art. cit.*, S. 329, zu den Reformplänen des Ministers Haugwitz vom Januar 1748.

68 Hellmut LORENZ und Anna MADER-KRATKY (eds), *Die Wiener Hofburg 1705-1835: die kaiserliche Residenz vom Barock bis zum Klassizismus*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2016, S. 188-195; Marina BECK, *Macht-Räume Maria Theresias: Funktion und Zeremoniell in ihren Residenzen, Jagd- und Lußschlössern*, Berlin, Deutscher Kunstverlag, 2017, S. 161-378.

69 Katharina KRAUSE, „Versailles als Monument Ludwigs XIV.“, in KAMPMANN (ed.), *op. cit.*, S. 85-95, bes. S. 90.

neu ernannten Oberhofarchitekten Nikolaus Pacassi erfolgreich professionalisiert<sup>70</sup>.

Anna Mader-Kratky beschreibt die Ausstrahlung dieser neuen Strategie auf die Erblande am Beispiel des Prager Hradschin zutreffend als „steingewordene Stellvertreterfunktion eines Residenzbaus, der gleichsam den abwesenden Herrscher zu repräsentieren hatte<sup>71</sup>“. Pacassi, nun für alle Habsburgerresidenzen zugleich zuständig, überzog ab 1753 die ihre historische Gewachsenheit bisher deutlich zur Schau stellenden Moldaufront der Prager Burg mit einer parataktischen Folge gleichförmiger Fensterachsen, getrennt von Lisenen, die sich am Vorbild des fast ein Jahrhundert älteren Leopoldinischen Trakts der Wiener Hofburg orientierte (Abb. VII; Abb. XI): „Pacassi machte aus ihr einen Ort, der für die Ausübung der Landes- und Staatspolitik geeignet war<sup>72</sup>“. Ähnlich erging es ab 1765 der ehrwürdigen Innsbrucker Hofburg<sup>73</sup>. In allen Schlössern wurde, sehr bezeichnend für das familiär geprägte Herrschaftsverständnis der Kaiserin, ähnlich gestaltete Räume mit lebensgroßen Bildern der Kaiserin und ihrer halb Europa regierenden Kinder eingerichtet<sup>74</sup>, als solle die dauerhafte Präsenz der Habsburger Kernfamilie als dynastisches Kollektiv nun wenigstens in effigie gesichert sein – ein vermutlich unbewusster Rückgriff auf das Freiburger Figurenprogramm.

1780 verwarf der streng aufs Nützliche ausgerichtete Joseph II. auch diese Strategie einer simultanen Sichtbarmachung der Monarchie in ihren vielen Zentren<sup>75</sup>. Sein größtes Bauprojekt war, sehr bezeichnend, die Umgestaltung des riesigen Wiener Invalidenhauses Kaiser Leopolds<sup>76</sup> in ein modernes „Allgemeines Krankenhaus“.

Das bis 1750 vorherrschende Prinzip, die Herstellung eines „habsburgischen Stadtbildes“ weitgehend der Konkurrenz lokaler Eliten zu überlassen, wurde somit abgelöst durch ästhetische Normierungstendenzen, die einen neuen Willen zum straff geführten Zentralstaat verraten, und sich hierbei jener formalen Mittel der Vereinheitlichung und Angleichung bedienten, welche die französischen Könige so erfolgreich im eigenen Land eingesetzt hatten. Die Einführung von Deutsch als verpflichtender Amtssprache des

70 LORENZ, MADER-KRATKY (eds), *op. cit.*, S. 252-258.

71 *Ibid.*, S. 193.

72 HUČEK, *op. cit.*, S. 83.

73 Benedikt SAUER, *Hofburg Innsbruck*, Wien, Folio-Verl., 2010, bes. S. 41-61.

74 HUČEK, *op. cit.*, S. 90.

75 LORENZ, MADER-KRATKY (eds), *op. cit.*, S. 194f.

76 Hellmut LORENZ, „Das alte Allgemeine Krankenhaus in Wien: Baugestalt und Baugeschichte“ in Alfred EBENBAUER (ed.), *Universitätscampus Wien, 1, Historie und Geist*, Wien, Holzhausen, 1998, S. 37-55.



Hofbauamtes war 1772 ein weiteres Zeichen gegen die bislang gepflegte vielstimmige Autonomie der Kronländer<sup>77</sup>.

Abschließend sei ein Fazit versucht. Es sollte gezeigt werden, dass die unverwechselbare urbanistische Identität von Habsburgerstädten keine objektivierbare Realität, sondern eine Imagination beschreibt. Eindeutige ikonographische Zeichensetzungen wie am Freiburger Kaufhaus genügen für eine allgemeine Wahrnehmung dieses Faktums offensichtlich nicht. Zu mächtig ist die Überschreibung alter Zugehörigkeiten durch die Neuordnung Europas in der napoleonischen Zeit, die Salzburg nun zu dem machte, was Freiburg nicht mehr war: Eine österreichische Stadt.

Vor dieser Epoche der Uniformität blühte in den von Wien aus regierten Habsburger Metropolen ein charakteristisches Prinzip der Stadtgestaltung, das hier als „Stellvertretende Repräsentation“ bezeichnet wird, und das weitgehend auf zentralstaatliche Eingriffe verzichtete. Stattdessen unterstützten oder tolerierten die Habsburger die ästhetische Autonomie der lokalen Akteure, die sich im Zusammenspiel mit den supranationalen Agenten der Gegenreformation, den Orden, des Stadtbildes bemächtigten und es in ihrem Sinne konkurrierend transformierten. Das Ergebnis war ebenso vielstimmig und individuell wie die Akteure und lokalen Kontexte selbst, arbeitete aber mit Versatzstücken, welche ein Netz wiedererkennbarer Zeichen und Motive über die Kronländer spannte. Besonders geistliche Institutionen wie die Reformorden wirkten überregional, andere Bauherren agierten vor allem auf lokaler Ebene mit- und gegeneinander. Die hierbei entstehende Vielfalt und Vielstimmigkeit war programmatisch und charakteristisch.

Dieses für den habsburgischen Barock typische polyphone Modell wurde um 1750 von einem stärker am französischen System zentraler staatlicher Lenkung orientierten Prinzip abgelöst. Nun erst setzte sich auch in Österreich das Ideal obrigkeitlicher Normierung und ästhetischer Vereinheitlichung durch. Aufgeklärte Rationalität stutzte den vorherigen bunten, aber ineffizienten Wildwuchs zurecht. Die Habsburgermonarchie mutierte zu jenem vereinheitlichenden und vereinheitlichten staatsbürokratischen System, das ihr in ihrem letzten Jahrhundert ein neues, ebenfalls unverkennbares Gesicht verlieh: In „Schönbrunner Gelb“

---

77 LORENZ, MADER-KRATKY (eds), *op. cit.*, S. 257.

gestrichene Bahnhöfe und Amtsgebäude von Bregenz bis Brody<sup>78</sup>. Götz Fehr benennt dies am Beispiel der Prager Burg durchaus zutreffend als „Imperiale Überfremdung im Architektonischen“<sup>79</sup>.

Einen sprechenden Beleg der Zeitenwende nach 1748 zitiert Oskar Schürer in seiner bereits erwähnten Prager Stadtgeschichte<sup>80</sup>: 1761 richtete „Anna Theresia Dintzenhofferin, verwittibte Böhmisches Hofbaumeisterin“, eine Bittschrift um Gewährung einer Pension an die Kaiserin mit Verweis auf die Verdienste ihres zehn Jahre zuvor verstorbenen Gatten, der u.a. die jesuitische Niklaskirche auf der Kleinseite vollendete, bis heute mit ihrer charakteristischen Kuppel ein Wahrzeichen der Stadt (Abb. IX). Die Bitte wird bezugnehmend auf eine sechs Jahre zuvor gezahlte „Abfertigungsgnade“ von 300 fl. negativ beschieden – immerhin wolle man aber ihren jüngsten Sohn (von insgesamt dreizehn Kindern) in einer barmherzigen Stiftung unterbringen: „*Sic transit gloria civitatum habsburgicae!*“

---

78 Dietmar PIEPER, *Die Welt der Habsburger: Glanz und Tragik eines europäischen Herrscherhauses*, München, Dt. Verl.-Anst., 2010, S. 207. Brody war die von Joseph Roth verewigte östlichste Bahnstation der Monarchie an der ukrainisch-russischen Grenze, Bregenz ist bis heute die westlichste Stadt Österreichs am Bodensee.

79 Götz FEHR, *Prag. Geschichte und Kultur*, Berlin, Rembrandt Verl., 1967, S. 107.

80 SCHÜRER, *Prag...*, *op. cit.*, S. 243f.

# Die Mariensäulen im Stadtraum zwischen Kunst und Symbol

SUSANNE LANG  
Technische Universität Darmstadt

EINE Ansicht von Wien charakterisiert die Stadt mit einer Fülle von markant aufragenden Kirchtürmen. Es handelt sich um einen Kupferstich zu dem „getreue(n) Reiß=Gefert durch Ober= und Nieder=Teutschland“, einem Kompendium im handlichen Duodezformat, das im Nürnberger Verlag Christoff Riegels 1686 in Nürnberg mit über 800 Seiten und zahlreichen Illustrationen in Druck ging<sup>1</sup>. Diese Art der kirchlich dominierten Silhouette prägt viele Ortsansichten in ganz unterschiedlichen Medien wie z. B. die berühmten Stadtveduten des Stechers und Verleger Matthäus Merian in den Bänden der *Topographia Germaniae*<sup>2</sup>. Über der Dominanz der Kirchtürme sollte aber nicht vergessen werden, dass es weitere sakrale Zeichensetzungen im öffentlichen Raum der Städte gab (und gibt) wie die Mariensäulen mit ihren Verwandten, den Pestsäulen, Dreifaltigkeitssäulen oder Heiligensäulen. Im Folgenden möchte ich an den Beispielen von Wien und Olomouc / Olmütz die Bedeutung der Säulen als gegenreformatorische Setzung hinterfragen und den Blick weiten auf die städtische Umgebung, in der die Mariensäulen zur Wirkung

- 
- 1 Kupferstich 60 x 115 mm; Anonym, Der getreue Reiß=Gefert durch Ober= und Nieder=Deutschland. Das ist: Grundrichtige und ausführliche Abhandlung derer jenigen Residenzien / Städte / Schlösser / Vestungen / Städtlein und nahmhafften Marktflecken (...) zum Nutz=Ergötzen mitgetheilet / und mit einer accuraten Land=Karten / Wie auch auserlesenen Kupffer=Figuren der vornehmsten Städte versehen. (...) Nürnberg / In Verlegung Christoff Riegels/ Gedruckt bey Andreas Knortzen seel. Wittib. 1668, Ex. Universitäts- und Landesbibliothek Münster, [urn:nbn:de:hbz:6:1-10574](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:6:1-10574), S. 822/3. Maßangabe Antiquariat Clemens Paulusch GmbH: <http://antiquariat-paulusch.de/stadtansichten/ansichten-europa/ansichten-osterreich/ansichten-wien/ansichten-wien-gesamtansichten/> (24.10.2017), dort als Vorlage der „Prospectus orientalis“ (1680) von Georg Mathäus Vischer (1628-1696) genannt. Autor und Stecher waren nicht zu ermitteln.
  - 2 Martin ZEILLER (Text), Matthäus MERIAN (Kupferstiche), *Topographia Germaniae*, 16 Bde., Frankfurt/Main, 1642-1654.

kommen und mit weiteren symbolkräftigen Zeichensetzungen wie den Brunnenfiguren interagieren.

## Das Beispiel Wien

Die Mariensäule Am Hof verdankt ihre Entstehung einem Votum Ferdinands III., als 1646 die Schweden auf Wien marschierten. Bei Verschonung der Stadt gelobte der Kaiser eine Säule zu Ehren Marias zu errichten und sein Land der Muttergottes zu weihen. 1647 wird die Säule bereits geweiht. Nur 20 Jahre später, 1667, ersetzt Leopold I. die Steinsäule durch eine Bronzesäule. Über dem steinernen Podest erhebt sich jetzt die Säule mit der Maria Immaculata, die auf einem Drachen steht, zu ihren Füßen kämpfen vier geharnischte Engel gegen verschiedene Ungeheuer, die in Gestalt von Löwe, Drache, Basilisk und Schlange Krieg, Hunger, Pest und Häresie verkörpern (Abb. xvi). Die erste Säule wurde auf die grüne Wiese nach Wernstein am Inn versetzt<sup>3</sup>.

Explizit von Ferdinand III. benanntes Vorbild war die Säule in München, ebenfalls ein Votiv nach der Verschonung vor schwedischen Truppen<sup>4</sup>. Die Wittelsbacher waren den Habsburgern in Sachen Marienverehrung immer einen Schritt voraus: das gilt sowohl für die Weihe des Landes unter den Schutz Marias, hier als Patrona Bavariae, als auch für die Einführung von Marienwallfahrten<sup>5</sup>. Als weiteres Vorbild wird die römische Mariensäule genannt, die Paul V. vor Santa Maria Maggiore aufstellen ließ<sup>6</sup>.

Vergegenwärtigen wir uns die Situation auf einem Plan der Stadt Wien. Übersichtlich gezeichnet bietet sich eine Karte des

- 
- 3 Josef KURZ, *Zur Geschichte der Mariensäule Am Hof und der Andachten vor derselben*, Wien 1904; Susan TIPTON, „Super aspidem et basilicum ambulabis...“. Zur Entstehung der Mariensäulen im 17. Jahrhundert“, in Dieter BREUER (ed.), *Religion und Religiosität im Zeitalter des Barock*, Bd. 1, Wiesbaden, Harrassowitz, 1995, S. 375-398 « Wolfenbütteler Arbeiten zur Barockforschung Bd. 25 »; Elisabeth LINTSCHINGER, *Barocke Dreifaltigkeits- und Mariensäulen in Oberösterreich*, Wien, Diplomarbeit an der Universität Wien, 1999, S. 150-158.
  - 4 Susan TIPTON, art. cit.; Wilfried STROH, „An Senat und Volk von München“. Die Münchener Mariensäule und ihr Dichter Balde“ in *Literatur in Bayern* 11 (1988), S. 2-12.
  - 5 Stefan SAMERSKI, „Maria zwischen den Fronten. Bayerische Einflüsse auf die Pietas Austriaca und die ungarische Eigentradition in der zweiten Hälfte des 17. Jhdts“, *Ungarn-Jahrbuch*, n° 27, 2004, S. 359-371.
  - 6 Zu den päpstlichen Aufträgen siehe: Neela STRUCK, *Römische Bauprojekte im Bild. Studien zur medialen Vermittlung der Bautätigkeit Papst Pauls V. Borghese (1605-1621)*, München, Hirmer Verlag, 2017; Willy POCINI, „La colonna di S. Maria Maggiore“, *Lazio ieri e oggi*, n° 49, 2013, 586, S. 278-279.

Kartographen Carl Graf Vasquez-Pinas von Löwenthal von 1830 an, auf der die stadträumlichen Bezüge anschaulich nachzuvollziehen sind (Abb. XIII): der Platz Am Hof mit der Mariensäule liegt zwischen zentralen Gebäuden der Stadt, und zwar dem Schottenkloster, von wo aus die meisten wichtigen Prozessionen begannen; dem Stephansdom, der Hofburg, dem alten Rathaus und dem Standort der anderen wichtigen Säule, der Dreifaltigkeitssäule am Graben. Es geht bei dieser Verortung nicht um Blickachsen, sondern um die Topographie aus Wegen, Gebäuden und Plätzen, die als städtisches Umfeld das Beziehungssystem der Säule bilden. Die Positionierung der Säule zwischen die herrschaftlichen und klerikalen Orte des Wiener Zentrums kennzeichnet die Bedeutung der Setzung des Motivs. Die Wahrnehmung des Betrachters orientiert sich zunächst wohl kleinräumlicher, am Platz selbst. Dieser Raum soll mit Hilfe einer Auswahl von Ansichten des Platzes näher analysiert werden<sup>7</sup>.

Die Fragen führen über die Entstehungszeit der Säule hinaus in die Geschichte der Platzanlage. Wie konstituiert sich der Platz, wie ist er wahrgenommen worden? Welche Wirkung übt die Mariensäule aus? Artikuliert sie ein neues Platzzentrum? Einige Beobachtungen lassen sich anhand der Ansichten vom Platz anstellen. Ein Guckkastenbild aus dem Pariser Verlag Basset mit einer perspektivischen Ansicht des 18. Jahrhunderts zeigt, dass die Säule keineswegs das Platzzentrum einnimmt. Zwischen den von den Fahrspuren der Kutschen gebildeten Wegen erstrecken sich unbefestigte Platzflächen. Die Aufstellung der Säule orientierte sich offensichtlich an dem Achsenbezug zur Kirche und nicht darauf ein Zentrum des Platzes zu markieren<sup>8</sup>. Diesen Eindruck bestätigt eine nähersichtige Ansicht, die um 1740 von Johann Adam Delsenbach nach Johann Emanuel Fischer von Erlach gestochen worden ist (Abb. XIV). Kutschen und Fußgänger verteilen sich über den Platz

7 Verwiesen sei aus der Fülle möglicher Literatur zum aktualisierten Raumparadigma nur auf den Forschungsaufriß von Karin FRIEDRICH, „Einleitung: Konstruktion, Imagination und Darstellung von Räumen und Grenzen im Barockzeitalter“ in Karin FRIEDRICH (ed.), *Die Erschließung des Raumes. Konstruktion, Imagination und Darstellung von Räumen und Grenzen im Barockzeitalter, Teil 1*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2014 (Wolfenbütteler Arbeiten zur Barockforschung, Bd. 51), S. 11-20; in Bezug auf die Platzanlagen der Stadträume: Alessandro NOVA und Cornelia JÖCHNER (eds.), *Platz und Territorium. Urbane Struktur gestaltet politische Räume*, Berlin/München, 2010 « I Mandorli, Bd. 11 », dazu auch: Cornelia JÖCHNER, *Plätze als städtische Räume. Die kunsthistorische Forschungsliteratur*, 2008, url: <http://archiv.ub.uni-heidelberg.de/artdok/vollext/2008/409> (25.01.2014)

8 40<sup>e</sup> *Vue D'optique Nouvelle, Representant l'Eglise et la Maison Professe des Jesuittes, à Ausbourg (...)* (bei dem Titel liegt eine Verwechslung vor, abgebildet ist Wien), Guckkastenvedute, kolorierter Kupferstich, Paris, Basset, 18. Jh., 280 x 410 mm, vgl. Auktionshaus Zeller.

und die ihn durchschneidenden Wege. Vor der Jesuitenkirche steht die ein wenig klein geratene Säule, die von einem Mäuerchen mit einem Wachhäuschen umgeben ist. Weiter zurückgesetzt auf dem Platz befindet sich eine Brunnenanlage<sup>9</sup>.

Die Nutzung des Platzes als Aufmarschplatz ist nicht auf die oben erwähnten sakralen Prozessionen beschränkt, für die die Mariensäule ein Teilziel abgab, sondern kennt auch das Defilée an der Säule vorbei, wie das Aquarell des Korporals des bürgerlichen Artilleriekorps Franz Joseph Stanka von 1791 beweist<sup>10</sup>. Aus dem Zeughaus, das sich auf dem Bild in der linken hinteren Platzecke befindet, ergießen sich die Abteilungen des Artilleriekorps und marschieren den Platzrand entlang. Der rechte Winkel, mit dem die militärische Formation umbricht, und die an drei Seiten sich erstreckende rahmende Bebauung ergeben eine sehr geordnet wirkende Ansicht. Der Platz erscheint nahezu symmetrisch, außerdem erhält er einen weiteren Brunnen, der mit dem aus der vorigen Ansicht bekannten Brunnen und der Säule eine den Platz durchmessende Achse bildet, die den Eindruck der Symmetrie noch verstärkt.

Ein Intermezzo bleibt die Aufstellung des Denkmals für den Feldmarschall Josef Wenzel Radetzky von Radetz, das für rund zwanzig Jahre auf dem Platz Am Hof aufgestellt war. Eine Postkarte, die 1906 erschien, zeigt den Zustand des Platzes mit dem prominent in den Vordergrund gerückten Denkmal an einem Markttag<sup>11</sup>. Von den Brunnen ist auf der Postkarte nichts mehr zu

- 9 Johann Emanuel FISCHER VON ERLACH (Entw., 1693-1742), Johann Adam DELSENBACH (Stecher, 1687-1765), *Prospekt eines Wienerischen Platzes der Hoff genant / Vue d'une Place de Vienne dite la Cour. um 1740*, Kupferstich, ca. 380 x 520 mm, Tafel 13 aus: *Prospekte und Abrisse einiger Gebäude von Wien /Vue et façade de quelques Hotels de Vienne*, s. I. 1719, 30 Blatt, <http://phaidra.univie.ac.at/o:60127> (24.10.2017); Wilhelm SCHWEMMER, „Johann Adam Delsenbach und sein Werk“, *Mitteilungen des Vereins für Geschichte der Stadt Nürnberg*, n° 52, 1963, S. 399-410; Hellmut LORENZ (ed.), *Das barocke Wien. Die Kupferstiche von Joseph Emanuel Fischer von Erlach und Johann Adam Delsenbach (1719)*, Imhof, Petersberg, 2007.
- 10 Franz Joseph STANKA, Parade der Wiener bürgerlichen Artillerie, bez. u. m.: „Dem Löbl: Staabs-Ober und Unter-Officiers Corps der bürgerlichen Artillerie bey dem gehaltenen Jubel und Dankfeste wegen der Eroberung Belgrads 12. Octob: 1789“, bez. o. m.: „Diese Original Zeichnung ist von mir Franz Joseph Stanka, Mitglied und damals Corporal des Löbl: Bürgerl: Artillerie Corps, den 15 Merz 1791 zum ewigen Andenken in das Zeughaus verehret worden.“ Aquarell, Feder und Tusche auf Papier, 42 x 62 cm, Auktion Meisterzeichnungen und Druckgraphik bis 1900, Aquarelle, Miniaturen, Dorotheum, 2. Mai 2010, Lot 00207, [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Franz\\_Joseph\\_Stanka\\_Parade\\_der\\_Wiener\\_bürgerlichen\\_Artillerie\\_1791.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Franz_Joseph_Stanka_Parade_der_Wiener_bürgerlichen_Artillerie_1791.jpg) (24.10.2017).
- 11 Postkarte „Wien I., Am Hof.“, 19. Dez. 1906 gelaufen, Privatsammlung, Aufnahme [https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/a/aa/19061219\\_wien\\_am\\_hof.jpg](https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/a/aa/19061219_wien_am_hof.jpg); Caspar von Zumbusch (1830-1915), Radetzkydenkmal, 1886 beauftragt, 1892 eingeweiht, 1912 vor das neu errichtete Kriegsministerium versetzt, Werner TELESKO, *Kulturraum Österreich. Die Identität der Regionen in der*

erkennen, sie sind durch den gewählten Ausschnitt wieder aus dem Fokus der Aufnahmen entschwunden, so wie sie zuvor nur schrittweise in den Ansichten in Erscheinung getreten sind.

Mit Hilfe der zu verschiedenen Zeiten und von verschiedenen Urhebern herrührenden Platzansichten war sukzessive zu erschließen, wie die Platzgeometrie, die Gebäude um den Platz und die weitere ‚Möblierung‘ wie auch die Nutzung des Platzes, das Durchschreiten bei Aufmärschen und Prozessionen, die verstreuten Marktstände oder der ungeordnete Verkehr der Kutschen und Fußgänger den Platz in jeweils neuer Perspektive konstituieren.

Die Wiener Mariensäule gilt als Auftakt der vielen, oft prominent die Ortsmitte besetzenden Mariensäulen in den Habsburger Landen. Für Böhmen und Mähren sind allein gut 162 Mariensäulen und über 30 Dreifaltigkeitssäulen gezählt worden<sup>12</sup>. Der schnelle Verweis auf die vielen Säulen des habsburgischen Herrschaftsbereiches hat die Annahme der Säule als Siegeszeichen der Gegenreformation und des katholischen Herrscherhauses befördert<sup>13</sup>. Daher möchte ich, bevor der geräumige Bezug durch das gesamte Herrschaftsgebiet aufgemacht werden kann, an einen bislang übersehenen kleinräumigen Bezug erinnern und die Stadt Wien genauer anschauen. Bereits eine flüchtige Sichtung ergibt eine ganze Reihe von Marien-, Dreifaltigkeits- und Heiligensäulen, die vor und nach der Säule Am Hof errichtet wurden und einen nicht zu vernachlässigenden Kontext für die Einordnung der bekannteren Säule abgibt. Aus der Fülle ein paar Beispiele.

Die sogenannte Spinnerin am Kreuz, ein Bildstock mit christlichen Szenen in einem tabernakelartigen Gehäuse von 1451/1452, markierte lange Zeit die Stadtgrenze und den Gerichtsort von Wien<sup>14</sup>. Ein Aquarell von Rudolf von Alt von 1841 zeigt den

---

*bildenden Kunst des 19. Jahrhunderts*, Wien, Böhlau, 2008, S. 161, zum Geehrten Josef Wenzel Radetzky von Radetz (1766-1858) vgl. Alan SKED, *Radetzky. Imperial Victor and Military Genius*, London/New York, I.B. Tauris, 2011.

12 Susan TIPTON, art. cit., hier S. 375; höhere Zahlen bei Martin SCHEUTZ, „Verspätete Konfessionalisierung im österreichischen Donauraum, zwei Konfessionen im Konflikt und Säulen, die langsam Hauptplätze erobern“, in Karl MÖSENER, Michael THIMANN und Adolf HOFSTETTER (eds.), *Barocke Kunst und Kultur im Donauraum. Beiträge zum Internationalen Wissenschaftskongress 9.-13. April 2013 in Passau und Linz, Band 1*, Petersberg, Imhof, 2014, S. 146-159, hier S. 152.

13 Wolfgang ZIMMERMANN, „Die „siegreiche“ Frömmigkeit des Hauses Habsburg. Tridentinische Reform und dynastische Selbstdarstellung in Vorderösterreich“, *Rottenburger Jahrbuch für Kirchengeschichte*, n° 19, 2000, S. 157-175; Martin SCHEUTZ, art. cit.; kritischer Stefan SAMERSKI, art. cit.

14 1452: Schaffung der ersten Figuren durch die Werkstätte des Dombaumeisters Hanns Puchsbaum; 1598: Neuanfertigung der Figuren durch Lorenz Murmann und Vallerino Gerolf; 1710: abermalige Neuanfertigung durch

ursprünglichen Standort, ein Foto den aktuellen Standort in der Triester Straße am Wienerberg<sup>15</sup>. Eine Dreifaltigkeitssäule entstand als Votiv nach der Türkenbelagerung und erinnert zugleich an die zerstörte Dreifaltigkeitskapelle<sup>16</sup>. Ein Votiv mit einer persönlichen Note ist die sogenannte Eleonorensäule, die Leopold I. 1685 an dem Ort errichten ließ, an dem er vor den Toren Wiens seine Braut Eleonore empfing. Auch diese Säule wurde umgesetzt. Die Reliefs am Kopf der Säule zeigen den Gnadenstuhl, die Heilige Familie, ein Gebet Christi, und eine Visitatio.

Und natürlich die bekannte große Dreifaltigkeitssäule am Graben, mit der für die Herrschaft Leopolds so markanten Herrschaftsrepräsentation. Im Vergleich zum französischen König Louis XIV. und seinen Denkmälern, hebt Leopold I. seine Devotion hervor und setzt nicht sich, sondern Maria und der Trinität ein Denkmal, sich selbst läßt er als Betenden am Fuß der Säule darstellen – also nicht Eroberer sondern demütiger Gottesdiener<sup>17</sup>. Die Sichtung der heiligen Säulen in Wien eröffnet den weiteren Kontext, in den die Mariensäule Am Hof eingestellt ist und der weit über die vermeintlich gegenreformatorischen Artikulationen hinausführt, bislang aber nicht zur Kenntnis genommen wurde.

---

Matthias Rott nach der Türkenbelagerung in Zogelsdorfer Kalksandstein; 1938: Kopieerstellung in Affenzer Kalksandstein. Höhe 16 m; Standort heute Triesterstraße

- 15 Rudolf VON ALT (1812-1905), *Wegsäule Spinnerin am Kreuz*. Aquarell von Rudolf von Alt, 1841, Historisches Museum der Stadt Wien ([https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/2/23/Spinnerin\\_am\\_Kreuz.jpg](https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/2/23/Spinnerin_am_Kreuz.jpg)); Foto: Bildstock Spinnerin am Kreuz an der Triester Straße am Wienerberg. Aufgenommen vom Wasserturm Favoriten. *Braveheart* - Eigenes Werk erstellt: 12. September 2015 ([https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/1/15/Bildstock\\_Spinnerin\\_am\\_Kreuz\\_%28886590%29\\_IMG\\_9614.jpg](https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/1/15/Bildstock_Spinnerin_am_Kreuz_%28886590%29_IMG_9614.jpg)).
- 16 Die Säule steht vor der Zentrale der Wiener Berufsrettung an der Ecke Radetzkystraße 1/Obere Weißgerberstraße im Weißgerberviertel des 3. Wiener Gemeindebezirks, Landstraße
- 17 Gerolf COUDENHOVE, *Die Wiener Pestsäule. Versuch einer Deutung*, Wien, Herold, 1958; schon Ferdinand III. bezeichnet sich als „Sklave Mariä“: Stefan SAMERSKI, art. cit., S. 360; Jutta SCHUMANN, *Die andere Sonne. Kaiserbild und Medienstrategien im Zeitalter Leopolds I.*, Berlin, Akademie Verlag, 2013 « Colloquia Augustana, Bd. 17 »; zur Wirkung s. Gertraud SCHIKOLA, „Das öffentliche sakrale Denkmal in den habsburgischen Ländern. Die Auswirkung der Wiener Pestsäule“, in Konstanty KALINOWSKI (ed.), *Studien zur europäischen Barock- und Rokokoskulptur*, Posen, Uniwersytet im. Adama Mickiewicza w Poznaniu 1985, S. 253-272.



## Das Beispiel Italien: Rom und Mailand

Jede nachreformatorische Maßnahme katholischer Herrscher oder der Kirche, mit der Frömmigkeit zum Ausdruck gebracht oder zur Frömmigkeit aufgefordert wurde, als gegenreformatorisch zu klassifizieren, ist zu kurz gegriffen und unterschlägt die Glaubenspraxis, die sich nicht in andauernder Abgrenzung und stetigem Kampf gegen die Folgen der Reformation befindet<sup>18</sup>. Auch wenn manche der Aktionen uns heute übertrieben erscheinen, wie der Versuch den Stadtraum nachhaltig zu sakralisieren.

In Rom sind es die Maßnahmen von Papst Sixtus V. (\*1521, 1585-1590), die eine Sakralisierung des Stadtraumes befördern und über ein kirchliches Bauprogramm im engeren Sinne hinausführen. Programmatisch werden letzte, heidnische Residuen beseitigt, indem die antiken Denkmale christianisiert werden. Um den Obelisken aufstellen zu können, wird er exorziert und auf der Spitze ein Kreuz angebracht. Die Trajanssäule erhält eine Statue des Petrus als krönenden Abschluß und verwandelt sich von einem kaiserlichen zu einem katholischen Siegeszeichen<sup>19</sup>.

Umfassender fällt der Sakralisierungsversuch des Stadtraums von Mailand aus, wo der Heilige Karl Borromäus (1538-1584) auf den Kreuzungen der Stadt Kreuzsäulen errichten ließ und Andachten erwartete. Die profanen Nutzungsansprüche an das Wegenetz haben diese in den Alltag wirken wollende Sakralisierungsmaßnahme verdrängt, die Kreuze wurden im Zuge der Anpassungen des Straßennetzes an den modernen Autoverkehr abgebrochen<sup>20</sup>. Es sind auch kaum Bilder dieser Kreuze erhalten. Immerhin sind auf dem Stadtplan von Mailand von 1704 aus der Werkstatt von Pierre Mortier, der eine Karte aus dem berühmten Verlagshaus Joan Blaeu nachstach, vereinzelt Bildstöcke eingetragen<sup>21</sup>. Einzelheiten wie eine Bekrönung mit einem Kreuz oder Kruzifix sind jedoch nicht auszumachen. Ein Gemälde aus dem 19. Jahrhundert mag immerhin einen Eindruck geben, wie sich eine Heiligensäule inmitten des alltäglichen Verkehrs ausnahm (Abb. xv). Die Säule

18 Vgl. zur Infragestellung des Konzepts „Gegenreformation“ u.a.: Wolfgang REINHARD, „Abschied von der „Gegenreformation“ und neue Perspektiven der Forschung“, *Zeitsprünge*, 1, n° 3/4, 1997, S. 440-451; allg. s. Dieter J. WEISS, *Katholische Reform und Gegenreformation. Ein Überblick*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2005.

19 Peter STEPHAN, „Rom unter Sixtus V. Stadtplanung als Verräumlichung von Heilsgeschichte“, *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, n° 72, 2009, S. 165-214; Katja RICHTER, *Der Triumph des Kreuzes. Kunst und Konfession im letzten Viertel des 16. Jahrhunderts*, Berlin u.a., Deutscher Kunstverlag, 2009, S. 75-136.

20 Katja RICHTER, *op. cit.*, S. 33-74.

21 Pierre MORTIER (1661-1711), *Stadtplan von Mailand 1704*, nach Joan Blaeu (1598/1599-1673), *Karte der Stadt Mailand*, 1663.

im Schatten der Gebäude und verdeckt von den Marktständen im Vordergrund wirkt etwas verloren. Wie hier der Passant aufgehalten und zur Andacht ermahnt werden soll, ist kaum richtig nachzuvollziehen. In der Praxis hat sich das Modell ja auch nicht bewährt, der Ort für eine Begegnung mit einem Heiligen ist eben nicht beliebig im Stadtraum einrichtbar.

## Das Beispiel Olmütz / Olomouc

Seit dem Jahr 2000 ist die Dreifaltigkeitssäule der mährischen Stadt Olmütz (Olomouc) auf der UNESCO Welterbeliste eingetragen (Abb. xvi) <sup>22</sup>. Sie steht auf dem Unteren Platz resp. Unteren Ring (Horní náměstí). Auf dem Oberen Platz (Dolní náměstí) steht eine Mariensäule (Abb. xvii). Das Verhältnis der beiden Plätze zueinander, die durch eine jeweils breit auf die Plätze einmündende Straße verbunden ist, kann dem „Plan der königl. Hauptstadt Olmütz“ entnommen werden, der den Entwurf zur Stadterweiterung durch den Architekten und k.k. Regierungsrat Camillo Sitte wiedergibt und hier wegen seiner Klarheit der Zeichnung zur Veranschaulichung der städtischen Anlage gewählt wird <sup>23</sup> (Abb. xix). Größe und mehr oder minder asymmetrischer Umriss der Plätze ist dem Plan abzulesen, außerdem die zentrale Bebauung in der Mitte des oberen Platzes, auf dem sich das Rathaus (1378) befindet (vgl. auch Abb. xviii).

Nicht Kriege sondern die Pest von 1713-1715 ist in Olmütz Anlass für das Motiv einer Mariensäule, die von Wenzel Rander entworfen und den Bildhauern Jan Sturmer und Tobias Schütz zwischen 1716 und 1723 ausgeführt wird <sup>24</sup>. Die Sockelzone ist erweitert und an Stelle der armierten Engelchen stehen hier in zwei Stockwerken Heiligenfiguren, eine in der Nachfolge der Mariensäulen übliche

22 [http://tourism.olomouc.eu/sights/unesco\\_\(deutsch\)](http://tourism.olomouc.eu/sights/unesco_(deutsch)) (25.10.2017), vgl. auch den dort eingestellten Film. Zu den 18 Heiligen und weiterer Ausstattung s. Petr Los, Jitka BRABCOVÁ, *Svatí na sloupu nejsvětější trojice v Olomouci / Saints on the Holy Trinity Column in Olomouc / Die Heiligen der Dreifaltigkeitssäule in Olmütz*, Olomouc, Danal – Regionální agentura pro rozvoj Střední Moravy, 2002.

23 „Plan der königl. Hauptstadt Olmütz. Die Stadterweiterung nach dem Entwürfe des Architekten Camillo Sitte, k. k. Regierungsrath in Wien“, gez. Im Stadtbauamt 1895, lith. und gedruckt v. O. Weigel in Wien, verlegt v. Ed. Hölzel, Olmütz, kolor. Lithographie auf Papier, 690x990 mm, Kunstmuseum Olmütz, Inv. A7.

24 Wenzel Rander (Václav Rander, 1669-1733, Architekt), Johann Sturmer (Jan Václav Sturmer, 1675-1729, Bildhauer), Tobias Schütz (ca. 1695-1724, Bildhauer), Marienpestsäule, 1716-1723.

Erweiterung. Inwiefern eine konkrete Orientierung an Wien vorlag, muß vor dem Hintergrund der für Ungarn reklamierten eigenständigen Marienikonographie noch einmal genauer geprüft werden<sup>25</sup>.

Unbeachtet blieb bei der Vereinnahmung der Mariensäulen als „marianische Siegesdenkmäler“ der Habsburger (Wolfgang Zimmermann), dass die Säule auf dem Platz nicht alleine ist. Zwei der acht Olmützer Marktbrunnen befinden sich hier und zeigen ein Programm, das antike Götter nach Mähren versetzt: der Jupiterbrunnen, bei dem der Göttervater einen Hl. Florian ersetzt, von 1735, der Neptunbrunnen, der über der ehemaligen Kapelle der Hl. Margarete (Patronin der Krämer-Bruderschaft) zu stehen kommt, mit einer Figur von 1683 von der Hand des Bildhauers Michael Mandík. Festzuhalten ist die gegenläufig zum Bild einer Abfolge von der humanistischen Renaissance hin zum katholischen Barock verlaufende Installation, bei der gleich zweimal Heilige ersetzt werden durch Figuren der antiken Götterwelt.

Was sich für die unmittelbare Wirkungsumgebung der Mariensäule zeigen läßt, ist um den Oberen Platz zu erweitern. Dieser umgibt das Rathaus der Stadt mit seiner berühmten astronomischen Uhr. Zwei, mittlerweile drei, Brunnen treten als Skulptur im öffentlichen Raum zu der Dreifaltigkeitssäule hinzu, und wieder wird neben der katholisch-christlichen Ikonographie eine humanistisch-antikisierende Programmatik beschworen: einmal der Herkulesbrunnen, der seinen Platz 1716 für die Dreifaltigkeitssäule räumen muss, aber in Sichtweite bleibt, mit seiner Figur von der Hand des bereits genannten Bildhauers Michael Mandík von 1687/8; zum anderen der Cäsarenbrunnen, der den alten Gerechtigkeitsbrunnen ersetzt, und mit einer Figur von Jan Georg Schauburger geschmückt ist, der damit 1725 sein Meisterstück abgeliefert hat und schließlich der Arionbrunnen von 2002, der vorerst außer Betracht bleiben kann. Zur Dreifaltigkeitssäule ist noch zu ergänzen, dass sie zwischen 1716 und 1754 (fast vierzig Jahre, eine Generation!) entstanden ist. Die Habsburger Verbindung ist demonstrativ während der Weihe erfahrbar, an der Maria Theresia und Franz von Lothringen teilnahmen. In den Sockel der Säule ist eine Kapelle integriert. Auf die komplexe Ikonografie kann nicht ausführlicher eingegangen werden, zu berücksichtigen ist die Aufnahme der sogenannten Nationalheiligen, die neben den Pestheiligen und der Dreifaltigkeitsikonographie das Figurenprogramm bestimmen.

---

25 Stefan SAMERSKI, art. cit.

## Fazit

Mein Anliegen war es, die Raumbezüge der Mariensäulen zu hinterfragen. Die meist vor dem Hintergrund der gegenreformatorischen Maßnahmen betrachteten Werke einer öffentlich in den Außenraum getragenen Frömmigkeitspraxis<sup>26</sup> und die Verbindung zum Habsburgischen Herrscherhaus, das mit seiner aktiven Durchsetzung der katholischen Konfessionalisierung<sup>27</sup> das Bild prägt, haben vor allem die durch die Weite des Territoriums verbreiteten Marien- und Heiligensäulen zusammengesehen. Übersehen wurde m. E. dagegen, dass egal wie programmatisch die Setzung der Säulen war, ihr konkreter Wirkungsraum andere, zusätzliche und teilweise konkurrierende Programmatiken einbringt, die bei der Interpretation der Mariensäulen viel zu geringe bis gar keine Beachtung gefunden haben.

Es sind Wünsche offen geblieben. Das Phänomen der Mariensäulen ist vor allem als Ausdruck der Gegenreformation verstanden worden. Die Beschäftigung mit den Säulen lässt aber doch zu vieles noch im Unbestimmten, um die nachreformatorische, intensiviertere Marienfrömmigkeit, zu deren Ausdrucksformen die Errichtung der Säulen zu zählen ist, allein als Reaktion auf die Reformation auszugeben. Das Explanans der Gegenreformation, ein ohnehin umstrittener Begriff, ist unzureichend, jedenfalls solange nicht systematischer und ausführlicher die Ikonographie analysiert wird, die sich ja keineswegs auf die Marienfigur beschränkt, sondern oft weitere Heiligenfiguren umfasst. Ähnliches ist hinsichtlich unserer Kenntnisse zu den Stiftern anzumerken, die nicht nur aus dem Kaiserhaus stammen. Die wenigen Hinweise auf die Frömmigkeitspraxis – so auf spontane Andachten – während die verordnete Andacht in Wien weniger Anklang fand – bedürften einer Ergänzung auf einer breiteren Quellenbasis, damit wir nicht nur die Seite der angestrebten Wirkung, sondern auch mehr Indizien für die Wahrnehmung der Säulen gewinnen.

26 Karl VOCELKA, „Religiöse Zeremonien in der Öffentlichkeit am Beispiel des barocken Wien“, in Irmgard Ch. BECKER (ed.), *Die Stadt als Kommunikationsraum. Reden, Schreiben und Schauen in Großstädten des Mittelalters und der Neuzeit. 48. Arbeitstagung in Saarbrücken, 20.-22. November 2009*, Ostfildern, Jan Thorbecke Verlag, 2011, S. 91-100; kritisch zum Aussagewert von Prozessionen: Marian FÜSSEL, „Hierarchie in Bewegung. Die Freiburger Fronleichnamsprozession als Medium sozialer Distinktion in der Frühen Neuzeit“, in Patrick SCHMIDT, Horst CARL (eds.), *Stadtgemeinde und Ständegesellschaft. Formen der Integration und Distinktion in der frühneuzeitlichen Stadt*, Berlin, Lit Verlag, 2007, S. 31-55

27 Thomas WINKELBAUER, *Ständefreiheit und Fürstenmacht. Länder und Untertanen des Hauses Habsburg im konfessionellen Zeitalter. Teil 2*, Wien, Ueberreuter, 2003 (Österreichische Geschichte 1522-1699).

# Espaces urbains et représentations du multiculturalisme en Autriche-Hongrie (1790-1914)

CATHERINE HOREL  
CNRS, CETOBAC, Paris

LE rapport des citoyens à la ville a, de tout temps, été soumis à des facteurs multiples, voire antagonistes, notamment dans les espaces où le multiculturalisme a été fortement présent comme cela fut le cas de l'empire habsbourgeois, puis de l'Autriche-Hongrie à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est pourquoi il est intéressant de considérer les modes d'appropriation de l'espace urbain par ses populations, en particulier les nouveaux arrivants, sous leurs différents aspects – architecturaux, politiques, représentatifs, etc. – à partir de l'exemple de certaines villes périphériques de la double monarchie comme focus historique.

L'identification des citoyens à la ville se révèle encore problématique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, car nombre des citoyens sont d'origine récente. Les mécanismes d'appropriation sont entravés par le déni de la participation politique ainsi que par la discrimination sociale et linguistique. Par conséquent, le *Landespatriotismus* depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle doit être remis en question, car on pourrait soutenir qu'il n'était que l'expression de personnes instruites et conscientes. Toutefois rappelant que la majorité des nouveaux arrivants venaient du voisinage immédiat, l'identification à la ville comme capitale régionale était enracinée dans la conscience collective, même chez les ruraux. Ainsi la ville n'était pas étrangère aux migrants : l'isolement, qu'il soit religieux ou linguistique, ne les y attendait pas, car il existait déjà des communautés auxquelles ils pouvaient s'agréger<sup>1</sup>.

1 Thomas BOHN (dir.), *Urbanisierung und Stadtentwicklung in Südosteuropa vom 19. bis zum 21. Jahrhundert: 47. Internationale Hochschulwoche der Südosteuropa-Gesellschaft in Tutzing, 6.-10.10.2008*, Munich, Sagner, 2010 ; Carsten GOEHRKE, et Bianka PIETROW-ENNKER (dir.), *Städte im östlichen Europa. Zur Problematik von Modernisierung und Raum vom Spätmittelalter bis zum 20. Jahrhundert*, Zurich, Chronos, 2006 ; Delphine BECHTEL et Xavier GALMICHE (dir.),

L'appropriation de l'espace a été rapide et facilitée par la présence de repères communs à tous les membres de la communauté (église, écoles et associations culturelles). Certains d'entre eux étaient des bâtiments historiques rappelant le caractère multiculturel de la ville, justifiant ainsi sa diversité et expliquant son attrait. Par conséquent, le patriotisme urbain n'était pas seulement le privilège de la majorité et pouvait tout autant être exprimé par des minorités qui pensaient être des habitants aussi légitimes que les bourgeois de la vieille ville. La « lutte » pour la ville est aussi un combat pour la définition de la ville comme un espace ouvert et partagé.

La nécessité de construire des édifices représentant la communauté a contribué à l'appropriation de la ville par les nouveaux habitants. Ce faisant, ils ont non seulement voulu affirmer leur présence linguistique et religieuse dans la ville comme un défi face à la majorité, mais ils ont également montré qu'ils adoptaient la ville. Le « caractère » de la ville si souvent mentionné dans les publications de la majorité – Allemands à Brünn (Brno), Italiens à Trieste, Polonais à Lemberg (Lwów, L'viv) – a été contesté par la minorité affirmant qu'elle avait été aussi longtemps que la majorité un élément du paysage de la ville.

Le patriotisme urbain ne pouvait donc pas être considéré comme la seule prérogative de la majorité. Il se combine avec le *Landespatriotismus* lorsque la ville était capitale de la province ou du comitat dans le cas de la Hongrie. À cet égard, toutes les communautés concevaient une fierté de la ville comme centre d'activités politiques et culturelles. Les Tchèques de Brünn étaient certes conscients des succès remportés par leurs compatriotes à Prague, mais ils étaient en même temps des patriotes moraves désireux de promouvoir et de développer leur ville éventuellement en opposition à la capitale de la Bohême. Même si la situation des Slovènes à Trieste est celle d'une minorité discriminée, ils sont conscients d'être des habitants d'une métropole industrielle beaucoup plus attractive que Laibach (Ljubljana). Pour les Ruthènes, aucune autre ville comparable à Lemberg ne pouvait être considérée capitale, mais en réalité leur nationalité était en quelque sorte mieux traitée à Czernowitz (Cernaui, Cernivci), générant ainsi une compétition pour la représentation ruthène dans toute la Galicie

---

*Les villes multiculturelles en Europe centrale*, Paris, Belin, 2008 ; Wolfgang MADERTHANER, « Urbane Lebenswelten: Metropolen und Großstädte », in Helmut RUMPLER et Peter URBANITSCH (dir.), *Die Habsburgermonarchie 1848-1918*, vol. IX/1, « Soziale Strukturen. Von der feudal-agrarischen zur bürgerlich-industriellen Gesellschaft », partie 1, « Lebens- und Arbeitswelten in der industriellen Revolution », Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2010.

et la Bucovine. À Czernowitz comme à Sarajevo, la dimension « coloniale » donnée à l'administration de la province a généré un discours patriotique spécifique assumé par la dynastie et les représentations de l'Autriche. Mais cela n'a pas éliminé les autres formes de *Landespatriotismus* qui coexistaient plus ou moins pacifiquement avec et lui étaient antérieures dans le cas de Sarajevo.

Il y avait une tendance indéniable à la construction d'un « narratif » de la ville en tant que lieu multiculturel – au moins vers l'extérieur – qui a conduit à la représentation des diverses églises et synagogues afin de montrer la diversité comme un atout. La capacité de construire des bâtiments grands et modernes à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle était également un indicateur de richesse et de croissance. Les principaux édifices bâtis comme repères du développement ont été systématiquement photographiés et mis en couverture de guides et de livres sur l'histoire de la ville : ils ont d'abord été des symboles culturels, à commencer par le théâtre. La plupart des bâtiments politiques tels le siège du gouvernement local, la Diète provinciale et la mairie étaient souvent des palais plus anciens restructurés pour abriter ces institutions. Ils n'étaient pas toujours considérés comme des emblèmes de la nouvelle ère. Dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, on y ajoute le *Ring* et les parcs pour montrer que l'urbanisme est à l'œuvre dans la ville. Les bâtiments revêtant un caractère « national » distinct ne sont représentés que s'ils appartiennent au groupe majoritaire comme le *Deutsches Haus* à Brünn (Fig. XXI) et le *Kulturpalota* à Arad (Fig. XX). Cependant à Czernowitz, il était possible de voir la maison allemande à côté de la maison juive. Le deuxième aspect est lié aux vecteurs de la modernité : les gares et les tramways. Dès que le tramway apparaît, une carte postale montre un wagon traversant l'une des places principales. Le nec plus ultra était celle du tramway devant la gare. Ces deux symboles du progrès sont la preuve de l'entrée de la ville dans l'ère moderne. En outre, les conditions sanitaires, la canalisation, l'accès à l'eau potable et la propreté étaient cruciaux pour l'image de la ville. La création d'institutions de santé modernes a également été considérée comme une réalisation dont on pouvait se glorifier, inaugurées par l'élite locale et des représentants de toutes les confessions.

Les réalisations culturelles et techniques ont toujours été vues non seulement en fonction de leur valeur absolue, mais également en regard de celles réalisées par la ville rivale. Le patriotisme urbain était à cet égard une manière d'être différent et « spécial ». La presse a soutenu sans relâche la nécessité de parvenir à des résultats équivalents ou meilleurs que celles des voisins. Lorsqu'il y avait une

compétition pour la mise en place d'institutions ou d'équipements, les autorités centrales étaient systématiquement accusées de favoriser l'autre ville. Le choix de la troisième université en Hongrie a été un moment particulier de cette compétition entre les villes utilisant tous les arguments possibles de la justification nationale.

Dans le cas des mouvements irrédentistes, leurs représentants se tournaient également vers les villes à travers les frontières où ils rencontraient généralement des structures moins développées. Les Roumains avaient tendance à se comparer aux autres villes de Transylvanie plutôt qu'à la Roumanie proprement dite ; de même, les Serbes de Szabadka (Subotica) ont comparé leurs expériences plutôt avec Újvidék (Novi Sad) qu'avec les villes de Serbie. La concurrence entre Trieste et Fiume, que l'on peut juger disproportionnée, révèle la nécessité de construire le patriotisme urbain à l'aide de critères ayant moins à voir avec des faits objectifs (taille, industrie, finances et résultats du commerce maritime) qu'avec l'urbanisme, la culture et l'agenda politique. Ainsi l'image de la ville se forme de ces éléments censés plaire aux citoyens mais aussi aux visiteurs, aux investisseurs et aux décideurs nationaux. L'élite locale était porteuse du patriotisme de la ville et son défenseur devant les autorités centrales. Elles subissaient donc la pression constante de la presse locale pour en faire plus.

La bataille pour la création d'établissements d'enseignement supérieur a été une constante, pour ne pas parler de celle pour les universités. Le nombre d'écoles de tous niveaux et de toutes catégories était l'une des principales composantes du patriotisme urbain ainsi qu'un défi pour tout groupe minoritaire.

Là aussi, la concurrence est en jeu non seulement pour le nombre d'écoles mais aussi pour leur qualité ; attirer les meilleurs enseignants était une tâche importante confiée à l'élite de la ville. À cet égard, l'université de Czernowitz, fondée en 1875, a déployé des efforts considérables pour convaincre les professeurs de rester au lieu de poursuivre leur carrière sous un ciel moins inhospitalier. L'extrême mobilité des fonctionnaires, des militaires, des acteurs, des étudiants et des enseignants était un phénomène déploré par la presse, mais constituait une tendance dans tout l'Empire. Les journaux critiquaient certes la fuite des cerveaux au profit d'autres villes, outre les métropoles Budapest et Vienne, mais les rédacteurs bougeaient constamment. Le théâtre était un autre point de référence pour la conscience collective et, en tant que tel, une contribution au patriotisme urbain. Le bâtiment ainsi que son contenu artistique ont été un point de repère majeur de la fierté locale. La même valeur lui a été conférée tant par la majorité que par la



minorité dès que le groupe discriminé a pu soutenir son propre théâtre. À Szabadka, où les deux groupes partageaient la scène, son excellence a été considérée comme une priorité quelle que soit la langue des pièces et, par conséquent, elle peut être considérée comme une véritable expression du patriotisme de la ville.

Les sites historiques constituaient la base du patrimoine commun. Ils étaient représentés par des bâtiments – principalement des églises – appartenant aux différentes confessions, ou par des « lieux de mémoire ». Le patriotisme du groupe majoritaire se complétait de châteaux et de palais justifiant sa domination sur la ou les minorités. Le patriotisme urbain était formé de ces couches de mémoire partagées par les citoyens. Le fait que Pressburg (Pozsony, Bratislava) ait été lieu de couronnement a été célébré aussi bien par les Autrichiens que par les Hongrois. Temesvár (Timișoara) comme capitale du Banat reconquis était autant un lieu de mémoire pour les Allemands, les Hongrois, les Roumains et les Serbes avec leurs bâtiments représentatifs correspondants. À Lemberg, de nombreux bâtiments étaient associés à l'ancien royaume polonais et leur héritage s'est transmis aux générations futures comme un élément de fierté locale et nationale, mais cela a également été le cas pour les Ruthènes, comme le montre l'exemple de la cathédrale Saint-Georges<sup>2</sup>. Des édifices et des lieux de mémoire sont alliés au souvenir de personnalités originaires de la ville, ou ayant marqué son histoire. On les retrouve sous forme de statues, de monuments commémoratifs de toutes sortes et de plaques qui contribuent à la renommée de la ville. Par conséquent une pratique commune de commémoration se développe, chaque groupe ayant son propre panthéon. Toutes ces célébrités constituaient les patrons du passé de la ville que la population s'est approprié, parfois sans égard à leur « nationalité », car nombre d'entre elles avaient vécu avant « l'invention de la tradition ». Mais le plus souvent, ces personnalités ont été monopolisées par la majorité qui les a incorporées dans le récit sur le *genius loci* nécessairement associé à leur cause nationale, considérée comme le « meilleur » choix pour la ville. Un tel discours était évident à Brünn et Lemberg, ainsi que dans la plupart des villes hongroises.

Les fêtes religieuses étaient également des moments de fierté renforcés par la visite d'éminents visiteurs. Bien que circonscrites

2 Anna-Veronika WENDLAND, « Lemberg und Wilna als multiple Erinnerungsorte » in Krzysztof RUCHNIEWICZ et Stefan TROEBST (dir.), *Verflochtene Erinnerungen: Polen und seine Nachbarn im 19. und 20. Jahrhundert*, Cologne, Böhlau, 2009, p. 50-51.

à une communauté, elles étaient des occasions de rassemblement et d'animation. La concomitance des calendriers liturgiques catholique et orthodoxe avec le calendrier juif permettait parfois à tous les citoyens de célébrer Pâques en même temps. Les visites pastorales des évêques et archevêques ainsi que les commémorations religieuses ont donné une impulsion à la construction d'églises et occasionné de grands rassemblements. Les citoyens appartenant à d'autres confessions n'avaient aucune raison de se sentir éloignés de cette agitation puisqu'ils pouvaient également en bénéficier : les visiteurs étaient aussi des clients. Les gens étaient habitués à la vie multiconfessionnelle ; les journaux mentionnaient les calendriers religieux en fonction de chaque confession et relaient les festivités respectives. L'inauguration de nouvelles églises était un événement dont la ville tirait de la fierté en général, car elle participait du progrès en termes d'urbanisation. La concurrence entre les communautés religieuses afin d'acquérir plus de visibilité dans la ville a déterminé son image en direction de l'extérieur. La diversité confessionnelle et linguistique a souvent été proclamée par les autorités comme une caractéristique de la ville et ces éléments ont été mis en avant dans la production de cartes postales. Pourtant, les célébrations religieuses n'étaient pas des créations autochtones et dépendaient d'autres facteurs qui échappaient partiellement au contrôle de la ville. Elle a donc dû « inventer » son propre calendrier de commémorations.

Le développement de l'écriture de l'histoire locale a été un outil essentiel pour « inventer la tradition ». Mais ce récit était bien sûr aussi un instrument entre les mains du groupe dominant qui tendait à justifier cette hégémonie en mettant en avant l'argument de l'antériorité. Les historiens locaux avaient tendance à ignorer ou à réduire la présence des « autres ». Aucune véritable historiographie transnationale ou – dans le cas de Brünn – utraquiste n'a vu le jour. L'alternative était une histoire dynastique exaltant le rôle de l'Autriche comme à Czernowitz. Les personnalités locales ont été « nationalisées » afin de s'intégrer dans le discours dominant.

On observe également un phénomène d'importation de figures représentant le groupe majoritaire comme Joseph II et le poète allemand Friedrich Schiller. Mémorialiser le paysage de la ville signifiait en même temps l'appropriation de son récit historique qui n'était pas nécessairement partagé par tous les habitants. Dans certains cas, une lutte se déroule autour de la reconnaissance des héros nationaux : les Italiens de Trieste n'ont pas été autorisés à commémorer le 100<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Garibaldi en 1907. Un des articles rédigés à cette occasion par Vittorio Zanella, le

rédauteur en chef du quotidien *L'Indipendente*, a été censuré<sup>3</sup>. Malgré l'interdiction, une manifestation avait eu lieu le 4 juillet impliquant des jeunes qui criaient des slogans garibaldiens<sup>4</sup>.

## Usages et confrontations dans l'espace public

Des « maisons nationales » ont été bâties afin de matérialiser l'affirmation d'un groupe dans le paysage urbain. La première expression de ce phénomène en Hongrie a été la construction de « palais de la culture » au tournant du xx<sup>e</sup> siècle qui devaient symboliser le triomphe du génie hongrois<sup>5</sup>. Dans le royaume de Hongrie, il n'a pas été possible de construire des « maisons nationales » différenciées. Il ne faut donc pas s'étonner que ces palais de la culture aient été bâtis dans des contextes contestés certes, mais certainement pas dans les plus conflictuels. Dans les villes où la domination hongroise était incomplète ou disputée, comme à Pozsony et à Temesvár, de tels bâtiments n'ont pu être édifiés. Mais les Allemands n'y ont pas non plus construit leurs propres maisons : leur assimilation était plus ou moins volontaire et progressait de sorte qu'ils ne ressentaient pas le besoin de la contrer. Au contraire, à Brünn, le défi était surestimé et, là, les Allemands sentaient qu'ils devaient affirmer leur position face à une culture qu'ils considéraient comme inférieure. C'était en quelque sorte la même réaction que les Italiens envers les Slovènes de Trieste et les Polonais envers les Ruthènes de Lemberg.

Le *Kulturpalota* le plus important a été construit à Arad (Fig. xx). L'art et la culture devaient démontrer que la ville se conformait au *Zeitgeist*. Au-delà de la magyarisation par l'éducation, les beaux-arts et la musique étaient également pris en compte. La réalisation de cet objectif n'a pas seulement été l'œuvre des associations, les villes ont également joué un rôle. Le quotidien *Arad és vidéke* titrait en une le 25 octobre 1905 « *A város mint mű-maecenás* » (« La ville en tant que mécène »). En effet, la ville investit beaucoup dans des projets culturels et décide de construire à cet effet un palais de la culture. L'initiateur du projet était la société littéraire locale *Aradi Kölcsey egyesület* ; le gouvernement hongrois lui a finalement apporté son soutien en 1909. Le bâtiment devait

3 *L'Indipendente*, n° 10307, 1<sup>er</sup> novembre 1907.

4 *L'Indipendente*, n° 10205, 5 juillet 1907.

5 Ainsi à Pécs, Sopron, Debrecen, Marosvásárhely (Târgu Mureș) et Sepsiszentgyörgy (Sfântu Gheorghe).

abriter toutes les institutions culturelles de la ville et sa construction a été suivie avec enthousiasme par chacune d'elles. Peu de temps après son achèvement, la société Kőlcsey et de nombreuses organisations ont déménagé dans le palais qui contenait également des bibliothèques privées, des collections d'artisanat ainsi que des souvenirs de la guerre d'indépendance de 1848-1849<sup>6</sup>. Le palais, œuvre de l'architecte Lajos Szántay<sup>7</sup>, a été inauguré le 26 octobre 1913 par le maire Lajos Varjassy, le ministre des Cultes et de l'Instruction publique Béla Jankovich et le préfet Iván Urbán. L'évêque roumain János (Ioan) Papp était également présent et a prononcé un discours. En effet, le palais était censé être accessible à toutes les associations de la ville, indépendamment de l'appartenance nationale. Toutes les autorités religieuses ont honoré la cérémonie de leur présence. L'écrivain Ferenc Herczeg, alors président de la société Petőfi, avait fait le déplacement depuis Budapest.

Dans les villes où le groupe dominant concevait la minorité comme inférieure sur le plan culturel – sans parler des préjugés raciaux – le défi consistait à créer une maison « nationale » où la langue et la culture pussent se développer comme alternative aux manques de l'éducation scolaire. Telle était la situation à Lemberg où l'une des premières « maisons » a été construite dès les années 1850. En fait, le bâtiment est le résultat de la transformation de l'ancienne université logée dans un monastère : endommagé en 1848, le bâtiment a été cédé aux Ruthènes en reconnaissance de leur fidélité à la couronne pendant la révolution. Cette décision relevait de la stratégie du gouvernement de Vienne afin d'équilibrer la situation à Lemberg entre Polonais et Ruthènes. Ces derniers sont désormais admis en centre-ville, à proximité de la mairie. François-Joseph vint à Lemberg en 1851 et posa la première pierre du futur *Narodnyj dom*, dont la construction s'acheva en 1864<sup>8</sup>. Le fait que l'église *Preobraženska* soit également proche du *Narodnyj dom* a contribué à la création d'une « enclave » ruthène qui préoccupait la police, car potentiellement source de conflit<sup>9</sup>. Les deux bâtiments incarnaient la présence visible des Ruthènes à Lemberg, défiant la polonisation de la ville. Du point de vue stylistique, le bâtiment

6 *Arad szab. kir. város közművelődési intézetének szabályrendelete* [Statuts des institutions culturelles de la ville royale libre d'Arad] Arad, Zlinszky István és társa, 1913, p. 3.

7 *Arad vármegye és Arad szab. kir. város néprajzi leírása*, vol. 2, p. 86.

8 *Otčet' russko-narodnogo inštituta « Narodnyj dom » vo Lvov'* [Rapport de l'institut national ruthène « Narodnyj dom » à Lemberg], Lvov, Stavropigijjski institut, 1881.

9 Markian PROKOPOVYCH, *Habsburg Lemberg. Architecture, Public Space and Politics in the Galician Capital, 1772-1914*, West Lafayette, Purdue U.P., 2009, p. 148.

est néoclassique et selon Anna-Veronika Wendland « ne parle pas ukrainien, plutôt le *Behördendeutsch* autrichien<sup>10</sup> ».

Malgré le fait que l'institut se soit tourné progressivement à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle vers la tendance russophile et le conservatisme, il est resté le point d'identification des Ruthènes. À l'occasion de grandes célébrations et commémorations, toutes les associations représentatives de ces différents courants se réunissaient dans le *Narodnyj dom* et oubliaient un instant leurs divisions politiques. Déjà la dénomination de la maison révèle la controverse entre russophiles (*Narodnyj dom*) et ukrainophiles (*Narodnyj dim*)<sup>11</sup>. Hormis les activités culturelles (publications, bibliothèque et associations culturelles) *Narodnyj dom* joue un rôle important pour l'existence de la *Rus'ka Besida*, fondée en 1861, qui constituait le noyau du théâtre ruthène. Les représentations ont lieu dans le *Narodnyj dom* ajoutant ainsi une activité populaire sans contenu politique. La compétition s'est en outre déroulée à l'intérieur du camp ruthène par l'entremise du nouveau bâtiment représentatif de la société *Prosvita* (Lumières) qui était situé dans le palais Lubomirski sur le *Rynek*. Fondée à la fin des années 1870, l'association était dédiée à l'éducation des Ruthènes principalement dans les villages. À Lemberg, son activité principale consistait à animer des cours pour adultes et des salles de lecture<sup>12</sup>. Il fut longtemps invisible à Lemberg avant d'emménager dans ce prestigieux bâtiment acquis au début des années 1900<sup>13</sup>.

Hormis les enseignes des magasins et le son de leur langue dans les rues de Trieste, les Slovènes n'avaient aucune réelle visibilité dans le centre-ville, car chaque tentative de construction d'écoles ou d'autres institutions avait échoué devant la majorité italienne qui dirigeait la municipalité. Seules les entreprises privées (artisans, commerçants et éditeurs) ont pu démontrer une présence slovène. C'est donc une caisse d'épargne slovène (*Tržaška Posojilnica à Hranilnica*) qui, en octobre 1902, prend l'initiative de construire un complexe où elle aurait son siège avec des associations slovènes

10 Anna-Veronika WENDLAND, « Macht, Medien und öffentlicher Raum in galizischen National- und Gesellschaftshäusern: Der Lemberger ruthenisch-ukrainische Narodnyj dim in seinem Kontext », in Peter HASLINGER, Heidi HEIN-KIRCHER et Rudolf JAWORSKI (dir.), *Heimstätten der Nation: ošmittteleuropäische Vereins- und Gesellschaftshäuser im transnationalen Vergleich*, Marburg, Herder-Institut, 2013, p. 61.

11 *Ibid.*, p. 59.

12 *Prosvitnyj štan ukraïnskoho naselenja L'vivskoho povitu i Zvit vydilu filii tovarystva 'Prosvita', u Lvov i zarik administracij 1911* [Le niveau d'éducation de la population ruthène du district de Lemberg, rapport de la filiale de l'association « Prosvita » pour 1911], Lemberg, Drukarna naukovoho tovaristva imeni Ševčenka, 1912.

13 PROKOPOVYCH, *op. cit.*, p. 225.

(et éventuellement croates), des appartements et d'autres activités (hôtel et café)<sup>14</sup>. Le projet était la concrétisation de l'appel lancé déjà en 1897 par *Edinosť* ; il avait été suivi à partir de 1900 par un groupe d'intellectuels et de religieux slovènes et croates<sup>15</sup>. L'endroit envisagé était à ce moment en voie d'amélioration et l'ancien bâtiment allait être rasé. Mais les autorités mirent de nombreux obstacles à la réalisation du projet. La presse italienne prétendait que les fonds provenaient de Russie. La municipalité craignait manifestement de voir les Slovènes se rassembler dans une maison représentative au cœur de la ville. Elle retarda autant que possible sa réponse et les documents connurent de nombreux rejets pour des raisons formelles. Entre-temps, les Slovènes avaient sollicité l'architecte Max Fabiani qui travaillait alors à Vienne auprès d'Otto Wagner. Né dans le village de San Daniele sul Carso dans une famille germano-italienne, il sympathisa avec les Slovènes<sup>16</sup> ; plus tard, il construisit d'importants édifices à Laibach. Le choix d'un architecte « moderniste » a été délibéré. L'éditeur slovène Fran Polić, qui dirigeait la maison d'édition Dolenc, avait promis de contribuer au financement de l'immeuble en insistant sur le fait qu'il devait être « dans le plus nouveau style<sup>17</sup> ». L'autorisation de commencer les travaux fut finalement délivrée en avril 1903<sup>18</sup>. Le terrain situé au centre (Piazza della Caserma) était très cher, mais les Slovènes voulaient démontrer leur capacité à lever des fonds pour construire une maison représentative<sup>19</sup>. L'édifice fut immédiatement baptisé « maison nationale » (*Narodni dom*) et devint en fait l'un des premiers exemples de construction multifonctionnelle. De plus, c'était le premier élément de l'architecture fonctionnaliste à Trieste. Le bâtiment combinait encore certaines caractéristiques de la sécession viennoise telles que les vitraux et les panneaux de Koloman Moser. Vers l'extérieur, la visibilité a été obtenue par le panneau indiquant « Hôtel Balkan » : en fait, les appartements prévus se sont transformés en hôtel. Toutes les associations slovènes de la ville ont

14 Des maisons similaires existaient déjà à Laibach (1896), Cilli (Celje) en 1897 et Marburg (Maribor) en 1898 ; puis Görz (Gorica) en 1905. Voir Marko POZZETTO (dir.), *Narodni dom v Trstu 1904-1920*, Trieste, Devin, 1995 ; Erik DOLHAR et Marko KOROSIČ (dir.), *Narodni Dom-Balkan. Ob 80-letnici požiga*, Ljubljana, Nova Gorica, 2000.

15 Monica PEMIČ, « Die eigene Präsenz manifestieren: Die Slowenen und ihr Zentrum in Triest », in HASLINGER, HEIN-KIRCHER et JAWORSKI (dir.), *op. cit.*, p. 169.

16 Max Fabiani. *Architekt der Monarchie 1865-1962, Wien-Ljubljana-Triest*, catalogue d'exposition, Ljubljana, ABO Grafika, 2015.

17 *Novi List*, n° 144, 4 octobre 1902.

18 Federica ROVELLO (dir.), *Trieste 1872-1917. Guida all'architettura*, Trieste, MGS, 2007, p. 205-206.

19 PEMIČ, art. cit., p. 171.

déménagé dans le *Narodni dom* ainsi que la caisse d'épargne, à l'origine du projet. Bien que certains Slovènes se méfiassent du message transmis par les groupes partageant l'espace dans le *Narodni dom*, l'unité a prévalu. En effet, la tendance chrétienne-socialiste craignait que les sociaux-démocrates ne profitassent de cette visibilité providentielle. Le quotidien slovène *Edinošt* s'empressa de prêcher pour l'unité des Slovènes, bien qu'il inclinât en effet vers le mouvement chrétien-social<sup>20</sup>.

Dès son inauguration, le *Narodni dom* devint un objet d'hostilité pour les irrédentistes italiens et inversement une fierté pour les Slovènes. Il n'est pas étonnant non plus que le bâtiment fût souvent entouré de manifestants des deux côtés. Par exemple, le 4 septembre 1910, *Il Piccolo* appelait à manifester contre « *la provocazione slava*<sup>21</sup> » : le but du rassemblement consistait à protester contre « l'invasion » des Slovènes (des Slaves en général) dans la ville dont on faisait du *Narodni dom* le symbole le plus éloquent. Le rassemblement a commencé le dimanche matin, mais les participants ont été surveillés par la police et rien ne s'est produit avant la soirée lorsque de petits groupes se sont rassemblés et ont marché contre une manifestation slovène qui s'était formée entre-temps en réaction à la réunion italienne. Le reportage fait par *Il Piccolo* dans l'édition du lundi a été en partie censuré en raison d'attaques contre l'autorité<sup>22</sup>. Les manifestants italiens se sont rassemblés devant les banques slaves (la succursale de Trieste de la tchèque *Živnoštenská Banka* et la croate *Jadranska Banka*) et le *Narodni dom*. Le journal révèle son incohérence et sa partialité en disant d'une part que la manifestation slovène était principalement composée de femmes et d'enfants mais d'autre part en les stigmatisant comme des « provocateurs ». Le journaliste doit admettre que les « milliers » attendus ne sont pas venus et loue pour cela les Slovènes raisonnables des villages du *territorio* qui n'ont pas répondu aux appels de leurs dirigeants. La confrontation s'est terminée par des violences autour des *portici di Chiozza* ; la police a opéré plusieurs arrestations et fermé le café voisin<sup>23</sup>.

20 « Kateri je pravi 'Narodni dom'? » [Quel est le vrai « Narodni dom » ?], *Edinošt. Glasilo slovenskega političnega društva tržasko okolice*, n° 139, 23 juin 1902.

21 « La protesta cittadina contro l'incursione slava », *Il Piccolo*, n° 10460, 4 septembre 1910.

22 « La gagliarda reazione cittadina contro la provocazione slava », *Il Piccolo*, n° 10461, 5 septembre 1910.

23 Le point culminant de la violence contre le symbole de l'identité slovène restait à venir : après la « réunification » de Trieste avec l'Italie, la ville est devenue l'un des bastions de l'organisation fasciste et ses membres ont mis le feu au *Narodni dom* le 13 juillet 1920. Il fallut attendre 2004 pour qu'une plaque bilingue rappelle ce fait.

La violence contre les « maisons nationales » éclata de façon évidente à Brünn à l'occasion de la sanglante manifestation du 1<sup>er</sup> octobre 1905. Ici les Tchèques avaient formulé beaucoup plus tôt leur revendication de visibilité dans la ville et avaient remporté de nombreuses batailles pour que leur présence devienne incontestable. La mise en place d'institutions « nationales » représentatives a cependant constitué une étape dans le processus d'escalade du conflit entre Allemands et Tchèques. Les deux projets se développaient en miroir<sup>24</sup>. Cependant, la maison nationale tchèque (*Besedni dům*) a été construite avant son homologue allemande. La construction avait été l'expression de l'utraquisme qui animait encore les autorités dans les années 1870. Les promoteurs de la maison étaient d'un côté les entrepreneurs tchèques, les autorités foncières et municipales de l'autre côté. Les promoteurs ont créé une société de participation en 1869 (*Akciová společnost Besedního domu*) composée d'intellectuels, de politiciens (dont des ministres), de commerçants et d'entrepreneurs. Deux aristocrates locaux, les comtes Friedrich Silva-Taroucca et Egbert Belcredi, ont également apporté leur soutien<sup>25</sup>. L'alliance était si évidente, ainsi que les moyens consacrés au projet, que personne d'autre que Theophil Hansen, l'un des principaux architectes de la *Ringsstrasse* viennoise, a été mandaté<sup>26</sup>. Le *Besedni dům*, inauguré en avril 1873, a été immédiatement chargé d'une signification symbolique. Stylistiquement, le bâtiment était « neutre » et Hansen n'y avait placé aucun élément d'ornementation folklorique tchèque<sup>27</sup>. L'ensemble des associations tchèques ont pu organiser leurs assemblées et festivités dans la maison, mais elles ne pouvaient pas toutes y avoir leur siège à cause de leur nombre et de leur diversité croissante. Ici comme dans les autres villes, l'unité a été proclamée et plus ou moins réalisée. Mais les tensions entre les sociaux-démocrates, les chrétiens-sociaux et d'autres groupes prétendant parler au nom du peuple tchèque ont multiplié les lieux de réunion de sorte que le *Besedni dům* était encore un lieu symbolique au début du xx<sup>e</sup> siècle, mais plus le seul.

La montée des tensions entre Allemands et Tchèques a conduit à la création d'un *Deutsches Haus* (Fig. XXI) doté des mêmes caractéristiques que la maison tchèque. Sa fonction symbolique était de croître proportionnellement au conflit entre les deux groupes.

24 Jiří MALÍŘ, « Vereinshäuser in Brünn und in den national gemischten Städten Mährens von 1914 », in HASLINGER, HEIN-KIRCHER et JAWORSKI (dir.), *op. cit.*, p. 13.

25 *Idem*, p. 24.

26 Pavel ZATLOUKAL, *A Guide to the Architecture of Brno 1815-1915*, Brno, Obecní dům, 2000, p. 66.

27 MALÍŘ, art. cit., p. 28.



Chacun se considérait comme « attaqué » par l'autre et devait donc se défendre. Les Allemands n'avaient pas pu rivaliser avec les Tchèques dans les années 1870 et étaient incapables de former un comité comparable pour la construction d'une maison nationale. Ensuite, la plupart d'entre eux n'étaient toujours pas perturbés par l'affirmation nationale tchèque et restaient confiants dans l'utraquisme. Enfin, il y avait suffisamment d'associations représentant la culture allemande, les gens étaient « saturés » de vie associative. Les choses changent dans les années 1880. L'association *Verein Deutsches Haus* a été créée en 1884 sous les auspices d'entrepreneurs et de politiciens : pour lutter contre la menace tchèque, une forteresse devait être construite<sup>28</sup>. La construction de la maison allemande a été facilitée par la municipalité, qui a permis à l'association d'acheter le terrain. Il était situé sur l'ancien glacis en voie d'urbanisation. Le *Deutsches Haus* a été inauguré le 17 mai 1891, un jour plus tard transformé en fête nationale pour la population allemande locale. L'architecture du bâtiment s'inspire du romantisme allemand et il en résulte un grand bâtiment néo-gothique qui se dressait sur une place à l'extrémité sud de la Giskragasse et de la Neugasse. Pour compléter son identification à l'esprit allemand, on érige une statue de l'empereur Joseph II le 16 octobre 1892<sup>29</sup>. Il est significatif qu'un souverain habsbourgeois ait été choisi et non un intellectuel comme Goethe (Schiller était déjà commémoré dans la ville) afin de modérer le message et d'insister sur la loyauté dynastique.

La mémoire de Joseph II et son appropriation ultérieure par les pangermanistes ont été étudiées par Nancy Wingfield<sup>30</sup> : l'identité de plus en plus allemande de l'empereur était évidente à partir des années 1880 et il n'est pas surprenant de le trouver devant d'autres maisons allemandes ailleurs dans l'Empire. Le discours était composé de nombreux éléments permettant à pratiquement tous les partis politiques de commémorer Joseph II : libéraux, juifs, protestants, révolutionnaires, francs-maçons et militants nationaux. Au niveau de la culture commémorative de l'État, l'Empereur incarnait la continuité dynastique. À Brünn, il a été spécialement commémoré car le champ qu'il avait tenu, avec insistance, à labourer lui-même était situé en Moravie (Slawikowitz, Slavikovice). Joseph II devint ainsi une icône morave et fut longtemps une figure

28 *Ibid.*, p. 25.

29 *Mährischer Correspondent*, n° 237, 17 octobre 1892.

30 Nancy M. WINGFIELD, « Emperor Joseph II in the Austrian Imagination », in Laurence COLE et Daniel L. UNOWSKY (dir.), *The Limits of Loyalty. Imperial symbolism, popular allegiances, and state patriotism in the late Habsburg Monarchy*, New York/Oxford, Berghahn, 2007, p. 62.

utraquiste. Sa mémoire a été confisquée par les Allemands après les commémorations de 1880 qui montraient une divergence dans les interprétations de son héritage. Les Tchèques étaient conscients du changement de discours : le dirigeant social-démocrate Josef David a déclaré à l'occasion de la commémoration de la manifestation du 1<sup>er</sup> octobre 1905 : « Les Allemands d'aujourd'hui sont les indignes successeurs de leur grand maître qui respectait la liberté de chacun<sup>31</sup> ».

À cet égard, Czernowitz représentait un cas particulier dans la monarchie des Habsbourg car la pluralité de ses profils linguistiques et confessionnels a conduit à la fondation d'un nombre record de « maisons nationales » : allemande, polonaise, ruthène, juive et sioniste. Fait intéressant, le groupe prétendant à l'hégémonie – les Roumains – avait tendance à considérer le séminaire orthodoxe et le siège du métropolite comme l'incarnation de son identité nationale, sans ressentir le besoin de construire une maison spécifique dans la ville. C'est aussi une indication du conservatisme de ses dirigeants qui ne voulaient pas séculariser le discours national roumain afin de ne pas permettre aux Ruthènes de rivaliser dans le domaine religieux, dont ils réclamaient leur part. Les Roumains ont donc tardé à entrer dans la compétition : en 1889, le baron Alexandru Hormuzaki, l'un des dirigeants de la *Societății pentru cultura și literatura română din Bucovina*, a aidé à acheter l'ancien hôtel Weiss afin de le transformer en « *Palatul național* »<sup>32</sup>. La mobilisation a été organisée par Valeriu Braniște, l'un des rédacteurs de *Patria* ; une aide substantielle est venue de la Banque nationale roumaine. Mais la réalisation des travaux de rénovation et d'adaptation a pris du temps<sup>33</sup>.

Lors d'une conférence tenue le 9 décembre 1894, une femme bien intentionnée tenta de mobiliser l'intérêt et les fonds des Roumains en expliquant le danger que courait la nation en Bucovine. Elle se concentra sur ce qui se passait en Galicie et considéra que le terrain était menacé par les Polonais et les Ruthènes, qu'elle avait tendance à associer. Elle déplora que les Roumains de Czernowitz ne disposent pas de « leur propre maison » alors qu'ils étaient la nation dominante<sup>34</sup> : l'assimilation devait être inversée et

31 Cité dans *ibid.*, p. 80.

32 « Apelul 'Societății pentru cultura și literatura română' din Bucovina » *Patria*, n° 300, 21 juillet/2 août 1899.

33 Mariana HAUSLEITNER, « Fünf verschiedene Vereinshäuser in Czernowitz und ihre Entwicklung bis 1914 », in HASLINGER, HEIN-KIRCHER et JAWORSKI (dir.), *op. cit.*, p. 93.

34 Elena Neculiță VORONCA, *Casa națională, Conferință ținută în 9 Decembrie 1894 în folosul fondului pentru clădirea unui palat național* [La maison nationale, Conférence tenue le 9 décembre pour la création d'une fondation en vue de

bénéficier aux Roumains. Elle se gardait d'accuser les Autrichiens de « *divide et impera* » et ne mentionnait ni l'identité allemande de la ville ni l'influence des autorités. Elle exhortait enfin ses compatriotes à être aussi actifs que les Polonais et stigmatisait les mariages mixtes et les conversions au catholicisme. Dans son esprit, la maison nationale devait s'élever au rang d'« église nationale<sup>35</sup> ».

Les Polonais ont été le premier groupe à organiser leur vie associative autour d'une maison nationale. Cela peut s'expliquer par le fait qu'ils étaient minoritaires d'un côté et se sentaient ainsi relativement isolés de leurs compatriotes galiciens ; de l'autre, ils jouissaient de l'antériorité et possédaient déjà un réseau d'associations<sup>36</sup>. Le *Dom polski* les a toutes rassemblées et se voulait en outre un lieu de divertissement : le bal polonais était ainsi selon les journaux de toutes tendances le meilleur de la ville. Czernowitz était en effet le centre de la colonisation polonaise en Bucovine : 41 % des Polonais y vivaient<sup>37</sup> et ils représentaient un groupe important de la classe moyenne et des nobles propriétaires terriens résidant en ville. Dès 1866, une souscription leur permet d'acheter une maison pour leurs associations. L'endroit se révéla néanmoins insuffisant mais les Polonais ne purent acquérir un autre bâtiment représentatif qu'en 1904 lorsqu'un legs fournit les fonds nécessaires. L'ancien fils du maire, Antoni Kochanowski a été l'un des principaux acteurs du projet. La nouvelle maison, située Herrengasse 40, disposait également d'un jardin pouvant accueillir des réceptions. L'inauguration en 1905 a rassemblé quelque 1 000 personnes<sup>38</sup>.

Les Ruthènes furent les suivants à prendre l'initiative de construire une maison nationale. Sous l'impulsion de la *Rus'ka Besida*, une association a été fondée à cet effet en 1887 et a acheté une maison dans la Schlangengasse (alors Petrowicz-Gasse) qu'elle envisageait de transformer en cœur de la vie associative ruthène à Czernowitz. L'article du *Czernowitzer Allgemeine Zeitung* relatant cette entreprise déplore en même temps le fait que les Allemands n'ont pas encore pu construire leur propre maison<sup>39</sup>. Le projet ruthène n'a pas été immédiatement couronné de succès et, jusqu'en 1898, il y avait encore des appels à contribuer à la construction qui était néanmoins planifiée et autorisée. Le journal

---

construire le palais national], Czernowitz, Tip. arch. Silvestru Morariu, 1894, p. 4.

35 *Ibid.*, p. 12.

36 Kazimierz FELESZKO, « Die Polen in Czernowitz » in Harald HEPPNER (dir.), *Czernowitz. Die Geschichte einer ungewöhnlichen Stadt*, Vienne, Böhlau, 2000.

37 HAUSLEITNER, art. cit., p. 99.

38 *Ibid.*, p. 100.

39 « Der ruthenische Verein *Narodni Dom* », *Czernowitzer Allgemeine Zeitung*, n° 430, 20 octobre 1887.

*Ruska rada* a été l'une des principales voix de cette campagne, rejointe plus tard par l'ukrainophile *Bukovyna*, de sorte que le projet tout entier est apparu comme une entreprise commune des deux tendances politiques. Les éditoriaux répètent sans cesse que la maison est plus qu'un simple bâtiment associatif mais l'expression de l'âme de la nation. La terminologie et les symboles religieux ont également été utilisés dans l'argumentation pour convaincre les gens de donner de l'argent à une cause sacrée<sup>40</sup>. *Rus'ka besida* a créé à cet effet un fonds spécial appelé *Ruska kasa* (fonds ruthène) devenu l'institution responsable de la construction du bâtiment qui prend lentement forme. Ses directeurs étaient Erotej Pihuljak et Omeljan Popovyč. Le premier était enseignant à la *Realschule* orthodoxe ; il avait fondé avec le second l'association *Rus'ka škola*<sup>41</sup>. Deux ans plus tard, il y avait encore un grand besoin d'argent et une nouvelle campagne est lancée par la *Ruska rada* pour collecter des fonds. L'entreprise aboutit finalement grâce à un don de la loterie d'État.

Les Allemands ont réagi en construisant leur maison associative dans la Siebenbürgengasse mais celle-ci s'est vite révélée trop petite<sup>42</sup>. Le projet a été lancé en 1897 par le *Verein der christlichen Deutschen in der Bukowina*, une indication claire de son contexte politique. Mais l'association, fondée par des enseignants, a débuté modestement avant de réunir environ 2 500 membres en 1907<sup>43</sup>. Par conséquent, le premier bâtiment était de petites dimensions, mais avec un jardin dans lequel une statue de l'empereur Joseph II a été érigée en 1903<sup>44</sup>. Le choix de Joseph II a ainsi permis de conjuguer identité allemande et fidélité dynastique dans ce contexte aussi comme à Brünn. Le *Verein der christlichen Deutschen in der Bukowina* était soutenu par le vice-maire Felix Fürth qui était également président du comité chargé de la construction d'une nouvelle maison. Ainsi, l'association a pu acquérir un terrain dans la Herrengasse plus centrale en 1908. Elle commissionne l'architecte Gustav Fritsch, originaire des Sudètes<sup>45</sup>. L'immense et représentatif *Deutsches Haus* inauguré le 5 juin 1910 était bien plus visible que la maison ruthène. L'emplacement était le premier signe de l'importance de l'identité allemande

40 « Narodnii Dim v Černivci » [National house in Czernowitz], *Ruska rada. Narodna gazeta*, n° 16, 16/28 octobre 1898.

41 HAUSLEITNER, art. cit., p. 97.

42 *Spurensuche. Czernowitz und die Bukowina einst und jetzt*, Sankt Pölten, Niederösterreichisches Landesmuseum, 2000, p. 130.

43 HAUSLEITNER, art. cit., p. 102.

44 *Enthüllung einer Büste Kaiser Joseph II im Garten des Deutschen Hauses in Czernowitz*, Pflingsten 1903 Czernowitz, Buchdr. - Gesell., 1903, p. 6.

45 HAUSLEITNER, art. cit., p. 103.

pour Czernowitz et la Bucovine : la Herrengasse était l'une des rues principales du centre (aujourd'hui Olga-Kobyljanska)<sup>46</sup>. Le message était sans aucun doute national et religieux. Une comparaison est donc possible dans une certaine mesure avec la maison allemande de Brünn. Stylistiquement aussi par le choix du style néo-gothique avec quelques éléments de modernisme facilement explicables par la date ultérieure de construction. Le nouveau *Deutsches Haus* était suffisamment grand pour devenir le siège des associations et institutions<sup>47</sup>. Un restaurant et un café agrémentaient le rez-de-chaussée, avec une cave à vin au sous-sol. Une salle était dédiée aux spectacles, assemblées et bals organisés par les différentes associations de la commune.

Comme l'indique le nom de l'association des Allemands « chrétiens », il y avait maintenant une nette fracture dans l'expression de l'identité allemande à Czernowitz. Les juifs étaient pour ainsi dire les « autres » Allemands et organisaient leurs activités en fonction de cette différence. Par conséquent, ils ont eux aussi décidé la construction de leur maison nationale en 1906. Les autorisations ont été rapidement obtenues et le projet des architectes Gustav Fritsch, Erwin Müller, Peter Klee et Friedrich Schwab choisi<sup>48</sup>. La maison devait avoir une façade sur la nouvelle Elisabeth-Platz, contribuant ainsi à rendre cette partie de la ville « moderne<sup>49</sup> ». Il était clair que les initiateurs avaient l'intention de construire un *Repräsentationshaus* destiné à devenir « le lieu de rassemblement pour les juifs de Bucovine »<sup>50</sup>. Mais l'ambition de devenir un lieu consensuel a immédiatement échoué en raison de l'opposition des sionistes, qui désapprouvaient les principaux organes de la communauté et qui, par conséquent, en ont été exclus.

La division entre les deux parties de la communauté a conduit au conflit et à une véritable séparation. Premièrement, les autorités de la maison juive ont systématiquement refusé d'accueillir les événements et réunions organisés par les sionistes. En 1908, la *Jüdische Sprachkonferenz* fut logiquement bannie de la maison juive ; elle dut se replier au *Musikverein* et au théâtre<sup>51</sup>. Les dirigeants communautaires avaient refusé d'autoriser l'utilisation de la maison pour cette conférence en raison de leur hostilité envers les exigences de

46 Svitlana BILENKOVA, *Jugendstil in Czernowitz: eine Topographie der Schönheit*, Innsbruck, Traditionsverb, « Kath. Czernowitzer Pennäler », 2002, p. 65.

47 « Das deutsche Haus » ; *Czernowitzer Allgemeine Zeitung*, n° 1915, 5 juin 1910.

48 *Bukowinaer Post*, n° 1974, 27 septembre 1906.

49 « Jüdisches Nationalhaus », *Czernowitzer Allgemeine Zeitung*, n° 891, 30 décembre 1906.

50 *Bukowinaer Post*, n° 1871, 28 janvier 1906.

51 « Jüdische Sprachkonferenz », *Czernowitzer Allgemeine Zeitung*, n° 1391, 1<sup>er</sup> septembre 1908.

reconnaissance du yiddish comme langue nationale. L'impossibilité pour les sionistes de gagner en visibilité les a conduits à la décision de construire leur propre « maison juive ». Les sionistes du *Volksrat* donnèrent leur aval à la création du *Toynbee-Halle*<sup>52</sup>, en opposition au *Jüdisches Haus* géré par l'élite juive libérale. L'inauguration de la salle Toynbee le 15 novembre 1913 fut un moment de triomphe pour les sionistes. Elle suit la construction de salles semblables en Galicie (Lemberg<sup>53</sup>, Kolomea et Przemysl<sup>54</sup>).

La situation est certainement différente à Sarajevo où les divisions ne suivent pas les mêmes schémas. Ici, il ne s'agit ni de langue ni de religion, car les frontières entre catholiques et orthodoxes sont précisément tracées et la langue est commune. La rivalité concerne davantage les ambitions des Serbes et des Croates concernant le territoire de la Bosnie-Herzégovine et donc l'attitude des deux groupes envers l'Autriche-Hongrie. Ce qui était déjà un motif de rivalité s'aggrave en raison de leurs relations envers la Hongrie. Cependant, à Sarajevo, les Serbes et les Croates se battent pour la visibilité d'un côté, comme le montre la construction de nouvelles églises ; de l'autre, ils font face à deux autres protagonistes : les élites musulmanes et les autorités austro-hongroises. Les deux groupes jugeaient que les autorités favorisaient les musulmans, mais dans le cas des Serbes, ils avaient également l'impression que les catholiques étaient tout autant privilégiés aux yeux du pouvoir central. Construire de nouveaux signes de leur présence était crucial dans les deux cas car cela signifiait investir l'espace urbain au détriment des musulmans qui dominaient auparavant grâce aux mosquées avec leurs minarets. De plus, l'urbanisme visait à « civiliser » la ville avec la création d'institutions représentant l'Empire ainsi que la promotion de l'influence chrétienne. Le *Bašcarsija* était en effet préservé mais il était en même temps considéré comme un vestige ethnographique du passé turc et dépeint comme tel sur les cartes postales. Tous les autres édifices modernes ont été construits dans les nouveaux quartiers de la ville. Les associations nationales des Croates *Napredak* et des Serbes *Prosvjeta* créées en 1902 ont planifié la construction de leurs propres maisons. Les Serbes ont été les premiers à atteindre cet objectif ; ils ont construit un immeuble sur le quai de la Miljačka : l'édifice a ainsi été intégré dans le dernier plan d'urbanisme de la ville et aligné avec d'autres

52 *Der Jüdische Volksrat*, n° 87, 11 septembre 1912.

53 Sur la salle Toynbee de Lemberg inaugurée en 1901 : Joshua SHANES, *Diaspora nationalism and Jewish identity in Habsburg Galicia*, New York/Cambridge, Cambridge U.P., 2012, p. 179.

54 « Die jüdische Toynbeehalle », *Der Jüdische Volksrat*, n° 139, 14 novembre 1913.

bâtiments représentatifs de l'Appel-Quai. La construction a été réalisée par l'architecte serbe Miloš Miladinović et inaugurée en 1911. Les Croates ne pouvaient plus attendre pour construire leur propre maison. Elle devait également se situer dans la nouvelle partie de la ville, le long de Cemaluša-Gasse (aujourd'hui Maršala Tita), non loin de la cathédrale. Le bâtiment a été commandé à l'architecte de Zagreb Dioniz Sukno et inauguré en 1913. Les deux maisons sont des exemples de style Sécession mais *Napredak* tend vers des caractéristiques plus modernes montrant l'influence des œuvres ultérieures d'Otto Wagner et des similitudes avec certains bâtiments de Max Fabiani. Le portail est encadré par deux allégories de la connaissance et de la force sculptées par Robert Frangeš Mihanović. Sur la petite coupole se dresse une statue symbolisant la Croatie. Ici comme dans d'autres palais de ce genre, le divertissement et le café se mêlaient à la culture. Un cinéma (*Imperijal*) y a été aménagé – le deuxième en ville – ainsi qu'un café homonyme au rez-de-chaussée. Il n'y a pas eu d'affrontement direct entre Serbes et Croates à Sarajevo : les jeunes Croates manifestaient contre la politique hongroise envers la Croatie. Les Serbes ne descendaient pas dans la rue. Les choses changent brusquement le 28 juin 1914 lorsque le *Prosvjetin dom*, des maisons et des magasins appartenant aux Serbes sont attaqués et vandalisés.

## La représentation de soi et l'appropriation culturelle de l'espace

Le développement des musées au XIX<sup>e</sup> siècle s'observe également dans les villes moyennes. Les collections rassemblées pour constituer les musées avaient souvent une dimension régionale. Les musées s'appelaient ainsi généralement *Landesmuseum* : cette définition avait l'avantage de subsumer les limites de la ville afin d'enrichir les collections et de concevoir la région comme un espace multiculturel.

Le cas le plus intéressant ici est de nouveau Brünn : non seulement la ville se voulait une *Schulstadt*, mais elle a également montré sa capacité à créer des musées importants. Cela peut s'expliquer par trois facteurs : la capitale morave avait un passé ancien et riche ; le développement industriel a contribué à la richesse de la ville et donc à l'émergence de mécènes ; l'implication dynastique et les donateurs privés ont joué un rôle considérable. Les autorités de la ville ont découvert très tôt la signification et l'avantage des musées.

Le *Stadtmuseum* a été créé dès 1869 et installé en 1874 dans un ancien bâtiment militaire acheté par la ville, puis transféré dans l'ancien monastère dominicain adapté et reconstruit. La rénovation a été entreprise par un architecte viennois, Theofil Melichar et achevée en 1904.

Mais le *Stadtmuseum* n'était pas l'institution la plus célèbre de ce type, car il était éclipsé par deux autres musées plus attractifs. Pourtant, tous étaient considérés comme des institutions utraquistes, même si des tentatives de « nationalisation » eurent lieu par la suite. Ils étaient systématiquement représentés dans les guides de la ville publiés dans les deux langues. Le musée provincial (*Landesmuseum*) était la fierté de la ville : aussi appelé *Franzensmuseum* / *Museum Františkovo*, il représentait l'héritage de la Moravie indépendamment des affiliations nationales<sup>55</sup>.

L'institution a été créée en 1818 à l'initiative du comte Hugo Salm. Le musée a été installé au siège de la Diète morave sur la place des Dominicains. Sa conception est donc utraquiste et fonctionne comme telle jusqu'à ce que les Tchèques gagnent la majorité à la Diète et transforment ainsi progressivement le musée en institution tchèque. En 1888 a été fondée l'association des musées tchèques (*Český spolek musejní*)<sup>56</sup>, qui a commencé à collecter des objets et des livres liés à la langue tchèque et à l'histoire de la Moravie. La collection a été transférée en 1901 au musée *Františkovo*, changeant ainsi son ancien contenu utraquiste en un contenu tchèque plus explicite. Dans les guides tchèques de la ville, le musée était présenté comme une institution tchèque<sup>57</sup>. Mais tel était aussi le cas du Musée des arts appliqués et c'était indéniablement une extrapolation ou l'expression d'un vœu pieux car au contraire ce musée faisait l'objet d'un différend national entre Allemands et Tchèques. Le musée avait été fondé en tant qu'institution provinciale en 1873 sous le nom de *Mährisches Gewerbemuseum* et placé sous le contrôle du gouverneur (*Statthalter*) de Moravie<sup>58</sup>. Pour accentuer son caractère dynastique, le musée prit le nom de l'archiduc Rainier alors qu'en tchèque sa dénomination de musée industriel (*museum průmyslové*) traduisait simplement *Gewerbemuseum*. Ses directeurs se recrutaient parmi les professeurs des lycées locaux. Le bâtiment se trouvait dans Elisabethgasse (Eliščina třída) en 1874, à côté du

55 Marlies RAFFLER, *Museum - Spiegel der Nation? Zugänge zur Historischen Museologie am Beispiel der Genese von Landes- und Nationalmuseen in der Habsburgermonarchie*, Vienne, Böhlau, 2007, p. 247-51.

56 František ŠUJAN, *Dějepis Brna* [Histoire de Brno], Brno, Musejní spolek, 1928, p. 430.

57 Frantisek I. BAUER, *Brno*, Telč, Emil Scholz, 1892, p. 55.

58 Julius LEISCHING, *Das Erzherzog-Rainer-Museum für Kunst und Gewerbe in Brünn*, Vienne, Kunstverlag Anton Schroll, 1913.



*Národní dům*. Les collections étaient composées d'art appliqué et d'objets ethnographiques collectés dans toute la Moravie ; certains également originaires de Slovaquie et enregistrés comme tels (*Slowakei*). Le directoire était soupçonné de vouloir « germaniser » le musée : de telles accusations ont même été formulées dans la presse allemande et visaient le directeur August Prokop (1883-1894), qui semblait rejeter l'utraquisme. En mars 1887, un article du *Brünner Beobachter* considère que les Allemands tentent de falsifier l'histoire de la Moravie en en faisant un territoire allemand : « *Deutschland und nichts als Deutschland, unser armes Mähren schwimmt in diesem Meere deutscher Arroganz*<sup>59</sup> ». Il semble que cette ambition ait été déçue car quelques années plus tard l'association gérant le *Deutsches Haus* fit appel aux artistes, écrivains et scientifiques pour les motiver : ils ne doivent pas oublier leur Moravie natale et envoyer leurs œuvres à l'association afin de créer une galerie d'œuvres d'art allemand dans tous les domaines. Le but de la collecte était d'ouvrir un *deutsch-mährisches Museum*, qui ne vit jamais le jour<sup>60</sup>.

Dans d'autres villes, le conflit national a donné naissance à des musées directement appropriés par les groupes nationaux. Telle était la situation à Lemberg où l'*Ossolineum* polonais comprenait un musée fondé en 1823 par le prince Henri Lubomirski grâce à des dons d'armes, de peintures, de gravures et de divers souvenirs historiques ainsi qu'une collection de médailles. Face à cela, les Ruthènes ont constitué à eux seuls un musée grâce à l'action de la société Ševčenko. Le musée ainsi qu'une bibliothèque ont été installés au siège de la société. En 1912, le bâtiment situé dans la rue Čarnecki a été définitivement acquis par la société ; il a ensuite été agrandi afin d'accueillir le musée de manière plus adéquate<sup>61</sup>. Un projet similaire a été élaboré au milieu des années 1890 par les dirigeants du *Narodnyj dim*, qui voulaient créer leur propre musée à l'intérieur de la maison nationale<sup>62</sup>. Le musée des Arts appliqués était moins idéologique car ses collections reflétaient la diversité ethnographique de la Galicie, mais il était néanmoins considéré comme une institution polonaise où les artefacts ruthènes étaient présentés comme une curiosité ethnographique. Le musée a été construit de manière démonstrative sur le *Rynek* à la suite d'un aménagement urbain prestigieux. La politique culturelle s'est polarisée de plus

59 « Den Geschichtsmachern im Gewerbemuseum », *Brünner Beobachter*, n° 12, 19 mars 1887.

60 *Blätter vom Deutschen Hause. Tätigkeitsbericht über das Jahr 1891*, p. 3.

61 *Chronik der ukrainischen Ševčenko-Gesellschaft der Wissenschaften in Lemberg*, n° 51, mai-août 1912, p. 2.

62 *Veštník 'Narodnoho doma'* [Bulletin du « Narodni Dom »], Lemberg, tipografia Stavropiginskaja, 1893.

en plus au début du siècle alors qu'un débat sur la conception de l'art « national » et sa place dans la ville agitait l'élite polonaise. La nécessité d'affirmer l'expression artistique polonaise se dissimulait derrière la demande de création d'un Palais des arts. L'institution aurait été liée à d'autres institutions culturelles et scientifiques. Mais la majorité du conseil municipal a rejeté ce projet et a préféré préserver son profil de loyauté envers les Habsbourg<sup>63</sup>. On peut certainement y voir aussi un souci de ne pas provoquer de réactions ruthènes. De plus, le coût d'une telle entreprise était considérable et la multiplication des galeries d'art n'était pas considérée comme pertinente pour la cause nationale car elles étaient déjà nombreuses et en concurrence avec celles existant à Cracovie.

Le même projet de « colonisation intérieure » (Galicie, Bucovine) a caractérisé l'administration austro-hongroise en Bosnie-Herzégovine mais le résultat est loin d'être comparable. La dimension coloniale de l'occupation puis de l'annexion des provinces était évidente mais foncièrement distincte de l'entreprise outre-mer. Tout d'abord, les populations de Bosnie-Herzégovine n'étaient pas vraiment étrangères à la monarchie car les Serbes et les Croates vivaient ailleurs sur le territoire et ni leurs langues ni leurs religions n'étaient inconnues de la dynastie ; même les musulmans, étrangers en ce qui concerne la religion, parlaient serbo-croate et pouvaient donc communiquer directement avec les autorités<sup>64</sup>. Les priorités économiques n'ont pas été avancées mais il y avait bien une volonté de moderniser et de développer les provinces en les reliant au reste de la monarchie par le rail, en commençant leur industrialisation et en exploitant leurs ressources agricoles. La dimension militaire de l'occupation est restée un élément clé de l'administration austro-hongroise et a été ressentie comme telle par beaucoup. Toutes ces initiatives ont été entravées jusqu'à l'annexion de 1908 par le statut de la Bosnie-Herzégovine qui était encore sous la domination officielle du Sultan. Le mouvement vers une plus grande intégration, on pourrait dire la « colonisation » des provinces, a vraiment commencé en 1908 et a été arrêté par le déclenchement de la guerre.

L'un des instruments de ce discours a été le *Landesmuseum* (*Zemaljski muzej*) créé pour montrer la diversité des provinces et leur patrimoine culturel commun lié au passé archéologique et historique de toute la région. Une société muséographique de

63 PROKOPOVYCH, *op. cit.*, p. 82-83.

64 Sur le processus d'identification en Bosnie-Herzégovine, voir Edin HAJDARPAŠIĆ, *Whose Bosnia?: Nationalism and Political Imagination in the Balkans, 1840-1914*, Ithaca, Cornell U.P., 2015.

Bosnie-Herzégovine (*Muzejskog društva Bosnu I Hercegovinu*) a été fondée dès 1884 en vue de collecter des objets. Il s'agissait d'une initiative du médecin local Julije Makanec autour de laquelle se sont réunis quelques fonctionnaires ainsi que le maire. L'élite de la ville a été enthousiasmée par cette entreprise et a participé activement à la recherche de matériel pour enrichir le musée. En 1886, l'association comptait près de 400 membres<sup>65</sup>. Le président de l'association était Kosta Hörmann, médecin et également fonctionnaire du gouvernement local. Il a été le premier directeur du musée jusqu'en 1904. Le musée a été placé en 1888 sous le contrôle du gouvernement local car c'était la seule possibilité de financer ses activités dans la perspective de construire un édifice approprié pour accueillir les collections. Ćiro Truhelka, érudit local et archéologue de formation, est rapidement devenu le responsable de la concrétisation du projet sur le plan scientifique et devint le directeur du musée en 1905. Le but du musée était de valoriser les ressources archéologiques des provinces en montrant un patrimoine transnational antérieur à l'invasion ottomane ; mais il a également pris en compte les artefacts turcs afin de présenter un récit où toutes les confessions seraient également traitées. Pourtant le musée ne disposait pas encore d'un édifice dédié et les collections s'accumulaient en désordre dans le bâtiment de la Caisse des pensions. Le musée étant censé remplir un devoir pédagogique envers les écoles, la nécessité d'un vaste bâtiment était évidente. C'est Karel Pařík qui en reçut la commande à l'occasion de la nouvelle planification urbaine en 1906. Achievé en 1909, l'édifice adopte un style historiciste semblable à de nombreux autres musées construits ailleurs dans l'Empire que Pařík avait étudiés lors d'une excursion qui l'a aussi conduit à l'étranger (Fig. [xxii](#))<sup>66</sup>. Un jardin botanique a été créé dans l'atrium du musée divisé en quatre pavillons (préhistoire, antiquité, ethnographie et histoire naturelle). Finalement, la présence musulmane au musée s'est limitée à très peu d'éléments.

La ville et son territoire inscrit dans un réseau des villes au sein de l'Empire des Habsbourg sont devenus plus que jamais un champ de bataille à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La politique municipale, régionale et nationale joue un rôle en opposant les gens sur des lignes qui n'étaient plus essentiellement basées sur l'appartenance nationale depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le « combat » pour la ville,

65 BAGARIĆ Oliver, « Museum und nationale Identitäten: eine Geschichte des Landesmuseums Sarajevo », *Südoš-Forschungen*, n° 67, 2008, p. 151.

66 Jiří KUDĚLA, Branka DIMITRIJEVIĆ, Ivo VACÍK (dir.), *Arhitekt Karel Pařík 1857-1942. Čeh koji je gradio evropsko Sarajevo* [Un Tchèque qui bâtit Sarajevo européenne], Sarajevo, Ambasada České Republike u Bosni I Hercegovini, 2007, p. 122-123.

notamment à partir des années quatre-vingt du XIX<sup>e</sup> siècle, n'était pas seulement symbolique et représenté par des bâtiments, des monuments commémoratifs, des enseignes et des noms ; la mairie, la personne du maire et l'élite politique en étaient également les acteurs.

La privatisation de l'espace public signifiait que les gens voulaient avoir accès au domaine public en revendiquant leurs droits à la citoyenneté, que ce soit pour des arguments nationaux, sociaux ou de genre. Les nouveaux espaces dans les différentes villes dans le défunt empire des Habsbourg ont permis aux groupes anciennement exclus (minorité, travailleurs, femmes) de gagner en visibilité : les grandes rues, les places, les parcs et les promenades pouvaient accueillir la foule mais en même temps la municipalité a formulé un discours de civilisation et de modernité incompatible avec le désordre. Dans de nombreuses villes, les habitants n'étaient plus disposés à partager l'espace urbain avec des concitoyens qu'ils considéraient comme « autres » en termes de langue, de culture et de religion. Parfois, même les événements dynastiques posaient problème car ils étaient interprétés par les protagonistes locaux de manière nationale, aliénant ainsi une partie de la population. La plupart des célébrations qui étaient encore transnationales étaient dans une certaine mesure les cérémonies religieuses et les festivités dynastiques. La ville s'est transformée en un espace contesté où les gens qui se sentaient exclus prétendaient être visibles tandis que le groupe dominant se voyait comme une forteresse assiégée. Face à cela, le discours véhiculé par l'État voulait faire coexister les deux modèles en raison de la situation particulière de l'empire des Habsbourg : le patriotisme dynastique n'était pas incompatible avec l'affirmation nationale. Or c'est bien de cela qu'il s'agit pour le patriotisme urbain. L'identification aux deux niveaux était la règle et non l'exception car, quel que soit le groupe auquel ils appartenaient, les gens affirmaient leur loyauté envers la monarchie. Les manifestations spontanées qui ont éclaté dans de nombreuses villes à l'annonce de l'assassinat de Sarajevo ont été la preuve de cet attachement et il devait en être ainsi jusqu'à la fin de la guerre.

Troisième partie :  
Gouvernement politique  
et réseau urbain



# La participation des villes castillanes à la politique du royaume (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)<sup>1</sup>

MARÍA ASENJO GONZÁLEZ  
Universidad Complutense de Madrid

## Introduction

La participation des villes médiévales à la politique du royaume de Castille est un champ historiographique encore largement ouvert, bien que certains aspects soient connus. La compétence politique des villes et leur inscription dans des réseaux des villes est une originalité en Occident puisque les cités placées sous la domination de l'islam n'ont pas les mêmes compétences de gouvernement. Si pour les villes de l'Europe féodale et des débuts de l'État moderne, les compétences politiques et institutionnelles devaient être conquises ou négociées avec les seigneurs laïques ou ecclésiastiques, il faut noter qu'en Castille la capacité politique des villes leur a été reconnue depuis leur apparition et garantie par leurs *fueros*<sup>2</sup>.

- 
- 1 Ce travail est réalisé dans le cadre du projet financé par le Ministerio de Ciencia y Tecnología d'Espagne : « Las ciudades de la Corona de Castilla. Dinámicas y proyección de los sistemas urbanos entre 1300 y 1600 » (Ref. HAR2017-82983-P), dirigé par María Asenjo González et David Alonso à l'université Complutense de Madrid. Je remercie Annabelle Marin, Ludolf Pelizaeus, Alexandra Merle et Agnès Faller pour la révision du texte en français.
  - 2 Jean GAUTIER-DALCHÉ, « Communes, libertés, franchises urbaines : le problème des origines. Le León et la Castille », in *Les Origines des libertés urbaines. Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur*, Rouen 7-VI-85, Rouen, Université de Rouen, 1990, p. 67-95 ; *Id.*, « La ville hispanique au Moyen âge », in *Concejos y ciudades en la Edad Media hispánica. II Congreso de Estudios Medievales*, León, Fundación Sánchez Albornoz, 1990, p. 9-20 ; María ASENJO GONZÁLEZ, *Las ciudades en el Occidente Medieval*, Madrid, Arco Libro, 1996 ; Patrick BOUCHERON, Denis MENJOT et Marc BOONE, *La ciudad medieval. Historia de la Europa Urbana*, Valence, PUV, 2010 ; Mario BERENGO, *L'Europa delle città. Il volto della società urbana europea tra Medioevo ed età moderna*, Turin, Einaudi, 1999 ; Wim BLOCKMANS, « Cities, networks and territories. North-central Italy and the Low Countries reconsidered », in *Europa e Italia. Studi in onore di Giorgio Chittolin*, Florence, Firenze U.P., 2011, p. 43-56 ; Albert HOURANI et Samuel Miklos STERN, *The Islamic city*, Oxford, Pennsylvania U.P., 1970.

Dans ce travail, il s'agira de réfléchir sur la collaboration existante entre les villes castillanes et le pouvoir royal quant à la politique du royaume, sur une période longue qui va de la fin du XIII<sup>e</sup> à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. On verra que le rôle actif tenu par leurs élites va changer en même temps que la société change.

Quelle est donc la participation de la société politique urbaine aux différents aspects de la politique du royaume ? Quels sont ses intérêts ? Il est nécessaire de préciser que, pour aborder et étudier la participation des villes à la vie politique du royaume dans la couronne de Castille, il faut adopter une perspective qui intègre les apports nécessaires des différents pouvoirs possédant une capacité juridictionnelle, fiscale et militaire. Il est connu qu'en Castille les villes collaboraient efficacement à la conquête des territoires contre l'islam et apportaient la contribution des *caballeros villanos*, chevaliers des villes équipés d'une armure légère et d'un cheval<sup>3</sup>. Les villes fournissaient aussi l'*auxilium* et le *consilium* au roi au sein des *Cortes* et, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, elles contribuaient par le paiement de *servicios* au financement des campagnes militaires. À la fin du XV<sup>e</sup> siècle elles recueillaient aussi l'*alcabala*, c'est-à-dire l'impôt direct sur les achats et les ventes, qui rapportait beaucoup à la monarchie depuis le XIV<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.

En général, le pouvoir politique dans les sociétés d'Ancien Régime n'était pas concentré uniquement entre les mains du monarque, mais réparti entre les différents pouvoirs : ordres militaires, corporations, seigneurs, villes et autres instances de pouvoir de nature diverse. Chacune de ces instances gérait son propre espace de pouvoir articulant de manière spécifique les relations entre les hommes, les territoires et les activités. Chaque pouvoir voulait être présent dans les structures supérieures pour mieux défendre ses intérêts<sup>5</sup>. Parfois les institutions de ces différents pouvoirs travaillaient parallèlement aux souverains, notamment grâce à des réseaux de légats et de facteurs. Ainsi interconnectés, l'ensemble des pouvoirs formaient une trame politique<sup>6</sup>. Mais les villes castillanes

3 Carmela PESCADOR DEL HOYO, « La Caballería popular en León y Castilla », *Cuadernos de Historia de España*, n° 33-40, 1961-1964, p. 101-238, 56-201, 88-198, 69-260 ; Beatriz MARTÍNEZ RUIZ, « La caballería villana en Castilla », *Nordeste*, n° 3, 1961, p. 83-111 ; Adriana BO et María Carmen CARLÉ, « Cuando empieza a reservarse a los caballeros el gobierno de las ciudades castellanas », *Cuadernos de Historia de España*, n° 4, 1946, p. 114-24 ; María Dolores CABAÑAS GONZÁLEZ, *La caballería popular en Cuenca*, Cuenca, Ayuntamiento de Cuenca, 1980.

4 Miguel Ángel LADERO QUESADA, *Fiscalidad y poder real en Castilla (1252-1369)*, Madrid, Universidad Complutense, 1993.

5 La Généralité de Catalogne avait un légat à Rome jusqu'en 1570, ainsi que certaines villes de l'Italie ou certaines villes impériales allemandes : *ibid.*, p. 11.

6 En ce qui concerne la construction politique, voir Bartolomé CLAVERO AREVALO, *Tantas personas como estados. Por una antropología política de la*



cherchaient cependant à être proches de la monarchie pour collaborer dans les domaines de la justice, de la paix et de la sécurité<sup>7</sup>.

Les villes participaient ainsi au gouvernement du royaume mais aussi à la « grande politique » ou politique internationale du royaume. Elles jouèrent un rôle important dans le réseau d'appuis dont avait besoin le prince pour la diplomatie et les relations internationales dans le cadre politique de la société féodale. L'histoire et les trajectoires politiques des différents règnes de la couronne de Castille le confirment, puisque les affaires de grande politique du royaume comportaient à la fois les relations avec les princes musulmans et la guerre contre Grenade, et les relations avec les autres royaumes chrétiens de la Péninsule, avec la papauté et avec les monarchies française et anglaise<sup>8</sup>.

Il paraît donc d'emblée que l'intérêt des villes pour la « grande politique » semble plus important que leur collaboration effective à la diplomatie, activité itinérante et circonstancielle à cette période. L'implication des villes montre à quel point la politique internationale intéressait au bas Moyen Âge les pouvoirs oligarchiques urbains qui se préoccupaient de participer à certaines affaires, et même de les conduire.

## La pression exercée au temps des *Hermandades*

La participation urbaine à la politique du royaume apparaît aussi dans les accords passés par les villes organisées en *Hermandades*, c'est-à-dire en « fraternités » de villes. Depuis longtemps ces

---

*historia europea*, Madrid, Tecnos, 1986.

7 María ASENJO GONZÁLEZ, « La violencia en la sociedad medieval. Revisión, Planteamientos y Propuestas », in Esther LÓPEZ OJEDA (dir.), *La violencia en la Sociedad Medieval. XXIX Semana de Estudios Medievales de Nájera, 23 al 27 de Julio de 2018*, Logroño, Gobierno de la Rioja, 2019, p. 17-44.

8 Voir l'ouvrage de Miguel Angel OCHOA BRUN, *Historia de la diplomacia española*, vol. 1, Madrid, Ministerio de Asuntos Exteriores, 1990. C'est un travail important et un ouvrage de référence pour l'étude de la politique et l'histoire des relations internationales. Dans les premiers chapitres l'auteur donne la définition de « diplomatie » comme « les relations entre les États » (p. 11). Mais c'est une définition qui nous paraît incomplète. Il est évident que, du point de vue politique, l'État est une construction historique apparue en Europe occidentale à la fin de l'Ancien Régime, difficile à imaginer dans les autres époques historiques. Cette question a déjà été l'objet d'une abondante littérature scientifique tant dans l'historiographie que dans la philosophie et la politique. Il n'est pas facile de souscrire à une définition de la monarchie féodale comme État, car il semble précoce de parler d'« État » pour la Castille du bas Moyen Âge. Sur l'œuvre de Ochoa Brun on peut consulter aussi le compte rendu d'Antonio Serrano HARO, « Sobre la Historia de la diplomacia medieval española », *Hispania*, vol. 53, n° 184, 1993, p. 733-747.

« fraternités » de communautés et de villes d'*Hispania* servaient à traiter des questions d'intérêt commun<sup>9</sup>. À la fin du XIII<sup>e</sup> siècle les villes castillanes s'étaient organisées pour défendre leur droit coutumier, *fueros* ou codes de lois concédés par les rois. De 1282 à 1325, les *Hermandades* présentent des pétitions aux monarques, et participent activement à la résolution de problèmes importants de la collectivité<sup>10</sup>.

La raison de cette activité politique était une forme de réaction contre Alphonse X le Sage, roi de Castille et de Léon (1252-1284), qui a tenté, après son avènement, de mettre par écrit les fondements de la législation espagnole dans le *Fuero Real* et les *Siete Partidas*. Les *fueros* étaient des chartes royales et parfois seigneuriales établissant et garantissant un statut, des libertés ou des privilèges à des communautés urbaines. Dans d'autres parties de la péninsule Ibérique, donc dans des pays comme la Navarre ou la Catalogne, on disposait de *fueros* très étendus définissant avec précision le droit de chacun ou limitant strictement les droits du roi en matière de gouvernement. En 1272, quelques villes participaient au mouvement organisé par la noblesse et le clergé contre le roi Alphonse X. Dix ans après, en 1282, le mouvement de révolte était accompagné de la signature d'un accord d'*hermandad* entre les villes ratifié par Sancho le Brave, le fil du roi Alphonse X qui deviendra son successeur en 1284. Sancho se dressait aussi contre son père parce qu'il était le deuxième fils et n'était pas le successeur qu'Alphonse avait choisi : celui-ci préférait respecter la primogéniture qui favorisait son petit-fils Ferdinand de la Cerda<sup>11</sup>.

Jusqu'en 1284, les villes restèrent organisées en *Hermandad* contre le roi et contre sa réforme législative qui favorisait les chevaliers urbains et menaçait la continuité des *fueros* et du pouvoir des

- 
- 9 Paloma BALBÍN CHAMORRO, « Una propuesta metodológica: utilización de fuentes medievales para el estudio de la Historia Antigua peninsular », *En la España Medieval*, n° 28, 2005, p. 355-377. Voir aussi María ASENJO GONZÁLEZ, « Ciudades y hermandades en la Corona de Castilla. Aproximación sociopolítica », *Anuario de Estudios Medievales*, vol. 27, n° 1, 1997, p. 103-146.
- 10 ANTONIO ALVAREZ DE MORALES Y RÚZ, *Las hermandades, expresión del movimiento comunitario en España*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1974 ; CESAR GONZÁLEZ MÍNGUEZ, *Contribución al estudio de las Hermandades en el reinado de Fernando IV de Castilla*, Vitoria, Diputación Foral de Álava, Consejo de Cultura, 1974 ; JOSÉ MARIA MÍNGUEZ FERNÁNDEZ, « Las Hermandades generales de los concejos en la corona de Castilla », in *Concejos y ciudades en la Edad Media hispánica*, León, Fundación Sánchez Albornoz, 1990, p. 539-567 ; ASENJO GONZÁLEZ, « Ciudades y hermandades en la Corona de Castilla... », art. cit., p. 103-146.
- 11 Décédé à Ciudad Real en 1275 à l'âge de dix-neuf ans mais en laissant deux enfants, Alphonse et Ferdinand, connus par la suite comme « *infantes de la Cerda* » : Manuel GONZÁLEZ JIMÉNEZ, *Alfonso X el Sabio*, Barcelone, Ariel, 2004, p. 289.

hiérarchies locales<sup>12</sup>. Les nouveaux codes *Las Partidas* et *Fuero Real* étaient en accord avec la justice locale et l'application des *fueros*<sup>13</sup>. Le roi imposait ses juges (*alcaldes*) et un droit romain inconnu de ses sujets. En 1295, à la mort de Sancho IV, les *Hermandades* réapparurent et restèrent fortes sous le règne de Ferdinand IV (1295-1312) avant de disparaître en 1325.

L'activité des *Hermandades* est associée à des périodes critiques de la politique du Royaume et montre la capacité des villes de s'opposer aux critères d'application des réformes législatives d'Alphonse X. Mais leur activité montre qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et pendant le premier quart du XIV<sup>e</sup> siècle les villes pratiquaient une nouvelle façon de faire de la politique en participant aux *Cortes* et en assurant une collaboration active et prolongée<sup>14</sup>. Pendant ce temps, les villes utilisaient toujours le dialogue et la tolérance et cherchaient l'acceptation commune des moyens proposés<sup>15</sup>.

Pendant le règne de Sancho IV, les villes ne se réunissaient pas en *Hermandades* mais après sa mort, en 1295, ces dernières réapparurent<sup>16</sup>. En 1295, il y avait 130 villes grandes et moyennes (34 d'Estrémadure, 63 de Castille et 33 de Léon)<sup>17</sup>. *Hermandades* et *Cortes* travaillaient donc ensemble.

Le changement de cette position radicale des villes était cependant marqué par la croissance économique et la transformation sociale qui en résultait. Il faut remarquer que

- 
- 12 Les villes ont pris parfois position contre le roi mais pas contre la monarchie : voir María ASENJO GONZÁLEZ, « Political dissent through complaints and petitions to the royal power in the towns and cities of Castile-León (13th-14th Centuries) », in Fabrizio TITONE (dir.), *Disciplined Dissent. Strategies of Non-Confrontational Protest in Europe from the Twelfth to the Early Sixteenth Century*, Rome, Viella, 2016, p. 67-89 ; Luis SUÁREZ FERNÁNDEZ, « Evolución histórica de las hermandades castellanas », *Cuadernos de Historia de España*, n° 16, 1951, p. 5-78 ; Eduardo FUENTES GANZO, « Las hermandades leonesas (1282-1235): Presencia y participación de concejos: el singular caso de Benavente », *Brigecio: revista de estudios de Benavente y sus tierras*, n° 8, 1998, p. 113-140.
- 13 Le roi Alphonse X accorde des privilèges aux chevaliers urbains en 1264 : voir Aquilino IGLESIAS ZAMORA, « El privilegio general concedido a las Extremaduras en 1264 por Alfonso X. Edición del ejemplar enviado a Peñafiel el 15 de Abril de 1264 », *Anuario de Historia del Derecho Español*, n° 53, 1983, p. 546-621 et María ASENJO GONZÁLEZ, « Fiscalidad regia y sociedad urbana en los concejos de la Extremadura castellano-oriental durante el reinado de Alfonso X », in *Homenaje al Profesor Juan Torres Fontes*, Murcie, Academia Alfonso X el Sabio, 1987, p. 69-84.
- 14 SUÁREZ FERNÁNDEZ, « Evolución histórica... », art. cit., p. 5-78 ; Eduardo FUENTES GANZO, « Las hermandades leonesas (1282-1235): Presencia y participación de concejos: el singular caso de Benavente », *Brigecio: revista de estudios de Benavente y sus tierras*, n° 9, 1998, p. 113-140.
- 15 ASENJO GONZÁLEZ, « Political dissent... », art. cit., p. 67-89.
- 16 Luis GARCIA DE VALDEAVELLANO, « Carta de Hermandad entre los concejos de la Extremadura castellana y del arzobispo de Toledo en 1295 », *Revista portuguesa de Historia*, *Homenagem ao Doutor Paulo Merêa*, n° 12, 1969, p. 57-76, p. 59.
- 17 *Ibid.*, p. 74-76.

durant les dix-sept années du règne de Ferdinand IV (1295-1312), les *Hermandades* étaient actives et les *boni homines* participaient à la gestion d'affaires importantes pour les villes et figuraient dans leurs pétitions de 1282<sup>18</sup>. À cette époque les *boni homines* des villes entrèrent à la cour du roi, nommée *Consejo Real*, pour collaborer au gouvernement et faire le prélèvement des impôts, en respectant toujours l'application des *fueros*<sup>19</sup>.

Cette période se termine en 1315 au moment où les *Hermandades* perdent leur importance face aux *Cortes*. Aux *Cortes* de Valladolid de 1325, le jeune Alphonse XI confirma tous les privilèges que son père avait concédés, sauf ceux qui évoquaient des *Hermandades*. Tout cela est ratifié lors des *Cortes* de Madrid de 1329<sup>20</sup>. L'interdiction ne suscite aucune réaction, ce qui montre que les *Hermandades* n'étaient pas nécessaires à cette période.

## Les innovations d'Alphonse XI

Le roi interdit les *Hermandades* en 1325, mais il inaugure une étroite collaboration avec les villes en permettant la constitution de conseils restreints (*concejos cerrados*) pour gouverner les villes. Profitant du changement social opéré au sein des villes, il reconnaît le *regimiento* par privilège royal ratifiant sa légalité<sup>21</sup>. Les grandes villes de *realengo*, placées sous juridiction royale, connurent également une transformation économique et sociale qui permit la participation des oligarchies urbaines au gouvernement du royaume. L'ambition politique des oligarchies éclata au grand jour durant le règne d'Alphonse XI (1312-1350), après l'interdiction royale des *Hermandades* en 1325. Au XIV<sup>e</sup> siècle, l'oligarchie s'était consolidée tout comme le pouvoir des villes et, après 1345, avec l'accord du roi, fut instauré le *regimiento*, un nouveau modèle de gouvernement urbain réduit en nombre et remplaçant l'ancien *concilium*, ou assemblée des citoyens, auquel participaient les *boni homines*<sup>22</sup>.

18 *Cortes de los antiguos reinos de Castilla y León*, vol. 1, Cortes de Valladolid de 1295, p. 132, 12.

19 Cesar GONZALEZ MINGUEZ, *Fernando IV de Castilla (1295-1312). La Guerra civil y el predominio de la nobleza*, Vitoria, Colegio Universitario de Alava, 1976, p. 22-172.

20 *Cortes de los antiguos reinos...*, op. cit., I, p. 388, n° 40 : « [...] Otrosi les otorgo los quadernos que les dio el Rey don Fernando mio padre en las cortes que el fizo, aquellos que non fablan de hermandades ». Les mêmes termes sont employés dans les actes des Cortes de Madrid de 1329, p. 433-434.

21 María ASENJO GONZÁLEZ, « Clientélisme et ascension sociale à Ségovie à la fin du Moyen Âge », *Journal of Medieval History*, vol. 12, n° 2, 1986, p. 167-82.

22 José María MONSALVO ANTÓN, « La sociedad política en los concejos castellanos

Cette innovation politique des gouvernements des villes, approuvée par la monarchie, était liée à la récupération en 1348, avec l'*Ordenamiento de Alcalá*, des codes et des lois figurant dans les *Partidas* et le *Fuero Real*, promulgués par Alphonse X Le Sage<sup>23</sup>.

Un grand nombre de villes moyennes disposaient alors d'un territoire étendu et demeuraient encore sous juridiction royale. Ces villes gagnèrent en compétences, en capacité juridictionnelle et en attributions dans la gestion de leurs territoires. Elles contribuaient fiscalement, par l'approvisionnement des troupes et par leur *consilium*, à gérer la politique du royaume. En ce domaine, les villes de *realengo* amélioraient leur statut, parce qu'elles devenaient des « seigneuries collectives », pleinement insérées dans le cadre de la société d'ordres avec des valeurs féodales que gérait la monarchie Trastamare<sup>24</sup>. Le « service » était alors au fondement de la participation des collaborateurs à la vie politique du royaume. Devoir d'aide que chaque vassal ou client devait à son seigneur, il était le même que celui qui était dû à leur roi par les élites des gouvernements oligarchiques. De leur côté, les rois réclamaient leur collaboration et en faisaient une base de l'accord politique<sup>25</sup>.

## La collaboration pendant la période Trastamare

En 1369, le bas Moyen Âge commençait en Castille avec l'arrivée au pouvoir d'une nouvelle dynastie : les Trastamare. Henri II, fils bâtard du roi Alphonse XI, accédait au pouvoir après une guerre civile (1366-1369) où il fit assassiner son frère, le roi Pierre I<sup>er</sup> (1350-1369). Le conflit castillan s'insérait alors dans le contexte de la guerre de Cent Ans et de ses implications internationales, parce que le bâtard Henri n'avait pas suffisamment d'appuis

---

de la Meseta durante la época del regimiento medieval. La distribución social del poder », in *Concejos y ciudades en la edad media hispánica. II Congreso de estudios medievales*, León, Fundación Sánchez-Albornoz, 1990, p. 358-413.

23 José María MÍNGUEZ FERNÁNDEZ, « La transformación social de las ciudades y las Cortes de Castilla y León », in *Las Cortes de Castilla y León en la Edad Media: actas de la primera etapa del Congreso científico sobre la historia de las Cortes de Castilla y León, Burgos, 30 de septiembre a 3 de octubre de 1986. 2 vol.*, Valladolid, Cortes de Castilla y León, 1988, p. 13-43.

24 María ASENJO GONZÁLEZ, « Ciudades y poder político en la Castilla Trastámara (1400-1450) », in François FORONDA, Jean-Philippe GENET et José Manuel NIETO SORIA (dir.), *Coups d'État à la fin du Moyen Âge ? Aux fondements du pouvoir politique en Europe occidentale*, Madrid, Casa de Velázquez, 2005, p. 365-401.

25 Sur le *servicio* et l'implication des villes dans la politique du royaume, voir María ASENJO GONZÁLEZ, « La aristocratización política en Castilla y el proceso de participación urbana (1252-1520) », in José Manuel NIETO SORIA (dir.), *La monarquía como conflicto en Castilla (1250-1450)*, Madrid, Silex, 2006, p. 133-196.

en Castille<sup>26</sup>. La principale innovation politique de la nouvelle dynastie consista à incorporer la haute noblesse à la gestion du gouvernement et à lui concéder de vastes domaines juridictionnels du patrimoine royal sous forme de seigneuries.

### L'implication des villes et la confidentialité

La collaboration urbaine aux affaires politiques exigeait une certaine connaissance des questions stratégiques et un accès direct au roi. Cette capacité d'une valeur très précieuse était liée à la proximité de la personne du roi et était qualifiée de *privanza*, dans le cadre de la cour royale, réservée aux parents et aux nobles. Seuls ceux qui avaient été choisis par le monarque pouvaient connaître certaines questions politiques à une époque où, ne l'oublions pas, il n'existait pas de séparation entre affaires privées et politique du royaume ou entre politique nationale et internationale. Néanmoins, les affaires qui concernaient le patrimoine royal et les domaines du *realengo* étaient généralement nommées « affaires » ou « matières d'État ».

C'est dans ce contexte que les villes traitaient de la guerre et la paix, car les sociétés urbaines faisaient preuve d'une sensibilité particulière à ces sujets. Dans le même temps, il était évident que le prince et son entourage immédiat étaient ceux qui avaient les compétences relatives à la conservation de la paix et de la sûreté du royaume. La monarchie planifiait une politique de relations dont le but était de surveiller et de s'occuper des affaires d'intérêt collectif pour éviter les pertes et les dégâts dans les territoires ou les dommages portés aux autochtones (*naturales*) du royaume et à leurs propriétés. En parallèle, on s'efforçait de contrôler les frontières et de favoriser l'expansion du royaume en essayant de gouverner en accord avec les intérêts des royaumes voisins.

### Le processus d'aristocratisation politique et la présence des députés urbains au Conseil royal

Le roi Henri III (1390-1406) œuvra en faveur de la participation des villes au Conseil royal. Mais ce fut son fils Jean II (1406-1454) qui, à partir de 1419, y fit véritablement entrer leurs représentants. Ils purent ainsi participer aux décisions politiques et être

---

26 Luis SUÁREZ FERNÁNDEZ, « Castilla (1350-1406) », in Ramón MENÉNDEZ PIDAL, *Historia de España*, Madrid, Espasa Calpe, 1965, p. 151.

pleinement intégrés à la politique du royaume<sup>27</sup>. Les grandes villes se situaient de la sorte à proximité du roi pour traiter des questions du gouvernement et aussi de haute politique. Les rois leur demandaient conseil sur des problèmes variés, à la manière d'Henri III qui s'adressait ainsi à Burgos en 1399 :

[...] comme à ceux en lesquels j'ai beaucoup confiance, je vous fais savoir qu'au sujet de certaines choses que je dois décider et ordonner, aussi bien sur l'affaire de la guerre que j'ai avec le Portugal que sur d'autres choses qui concernent beaucoup mon service et le profit et l'honneur de mes royaumes, j'ai ordonné que viennent les procureurs de certaines villes de mes royaumes<sup>28</sup>.

Le roi ordonna ensuite à Burgos d'envoyer à la cour un député qui devait être muni d'un « pouvoir suffisant » s'il ne voulait pas provoquer la contrariété et la colère du monarque<sup>29</sup>. Une politique de collaboration active fut poursuivie durant le règne de Jean II dont le but était de placer l'action des trois états de la société d'ordres sous l'autorité royale. Le modèle politique jouait sur l'efficacité des relations personnelles et sur la capacité du roi à attirer des partisans et à les discipliner avec la collaboration des institutions. Le choix se porta alors sur le Conseil royal pour remplacer les *Cortes* comme organe fondamental du pouvoir, parce que son efficacité était plus grande et l'application des décisions prises en accord avec les conseillers et députés plus sûre. Ainsi s'imposèrent les règles d'un code aristocratique qui se nourrissait de modèles, de valeurs chevaleresques et chrétiennes. On essaya aussi de développer la collaboration des élites afin de gérer les questions relatives à la politique générale du royaume<sup>30</sup>.

La stratégie d'aristocratisation du système politique curial attirait aussi les factions qui mettaient en question les compétences

27 María ASENJO GONZÁLEZ, « El poder regio y las ciudades castellanas a mediados del siglo xv. Pragmáticas, ordenamientos y reuniones de Cortes en el reinado de Juan II », in Luís ADAO DA FONSECA, Luís Carlos AMARAL et Maria Fernanda FERREIRA SANTOS (dir.), *Os Reinos Ibéricos na Idade Media. Homenaje al Pro. H. Baquero Moreno*, Lisbonne, Loivraria Civilisçao Editora, 2003, p. 947-955 ; María ASENJO GONZÁLEZ (dir.), *Urban Elites and Aristocratic Behaviour in the Spanish Kingdoms at the end of the Middle Ages*, Turnhout, Brepols, 2013 (Urban History, 27).

28 Archivo Municipal de Burgos. doc. n° 388 : Ocaña 29 de Novembre de 1399 : Charte d'Henri III à la ville de Burgos pour demander des députés afin de traiter des questions de la guerre avec le Portugal. Le roi demande que la ville envoie un député à la cour avant le 20 juillet.

29 *Ibid.*, « *E non fallescades dello en ninguna manera, sino ser çiertos que me fariades en ello grant enojo, por quanto que es cosa que cumple mucho a mi serviçio de non fallescer los dichos procuradores de ser conmigo al dicho plazo.* ».

30 ASENJO GONZÁLEZ, « La aristocratización política... », art. cit., p. 133-196.

du pouvoir royal, qui devenait ainsi capable de les isoler et de les neutraliser dans le cadre général du royaume<sup>31</sup>. Le nouveau modèle permettait également l'intégration de la noblesse rebelle qui ne pouvait plus gérer de grands groupes d'opposition comptant sur des appuis politiques urbains<sup>32</sup>. Corrélativement, les instruments d'administration du territoire offraient la possibilité de traduire avec efficacité l'action du gouvernement dans ses différentes facettes, fiscale, juridique et militaire. Cette pratique allait être l'un des grands enjeux du modèle aristocratique de gouvernement. L'extension de la seigneurie sur les territoires de juridiction royale serait alors la conséquence de l'implantation de ce modèle politique, qui favorisa les grands nobles et les grandes villes du *realengo*. Les concessions paraissaient alors justifiées, parce qu'elles étaient capables de garder dans le domaine des territoires et des hommes<sup>33</sup>.

La présence des députés des villes à la cour, proches du roi, leur permettait de participer aux accords portant sur la fiscalité et sur l'acceptation des *pedidos y monedas*. Les députés faisaient alors certainement preuve de leur capacité à s'imposer, parce qu'ils pouvaient lier les prélèvements fiscaux à certains engagements du roi et participer directement aux affaires de la politique du royaume<sup>34</sup>. Les

- 31 La volonté d'intégration du pouvoir monarchique est un des aspects identitaires exprimés sur le plan idéologique et théorique, mais avec d'importantes difficultés de réalisation : voir sur ce sujet José Manuel NIETO SORIA, *Fundamentos ideológicos del poder real en Castilla (siglos XIII-XVI)*, Madrid, Eudema, 1988.
- 32 L'importance politique de la noblesse était étudiée dans la thèse de François FORONDA, *La privanza ou le régime de la faveur. Autorité monarchique et puissance aristocratique en Castille, XIII-XV<sup>e</sup> siècle*, soutenue à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne en 2003. Voir aussi Paulina LÓPEZ PITA, « Señoríos nobiliarios bajomedievales », *Espacio, Tiempo y Forma, Serie III, Historia Medieval*, n° 4, 1991, p. 243-284 et Luis SUÁREZ FERNÁNDEZ, *Nobleza y monarquía. Puntos de vista sobre la historia castellana del siglo XV*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1975.
- 33 Marie-Claude GERBET, *Las noblezas españolas en la Edad Media*, Madrid, Alianza Editorial, 1997 ; Alfonso FRANCO SILVA, « La implantación de señoríos laicos en tierras de Toledo durante el siglo XV: el ejemplo de Gálvez », in *Actas del I Congreso de Historia de Castilla la Mancha*, VI, 1988, Ciudad Real, Junta de Comunidades de Castilla-La Mancha, p. 65-73.
- 34 À Valladolid, en 1447, un impôt à hauteur de vingt millions de maravedis a été adopté pour soulager les besoins du royaume qui, à ce moment-là, devait affronter la menace des troupes du roi Jean II de Navarre, lequel pouvait compter sur l'appui de deux villes rebelles : Atienza et Torija. Il existe également une autre rébellion, celle de la ville de Murcie avec la ville de Lorca et d'autres agglomérations urbaines. Cette rébellion menaçait la ville de Molina d'Aragon qui était sous la juridiction de Pedro Fajardo, l'*Adelantado* de Murcie, le principal officier du roi dans un territoire de frontière comme Murcie. Ces circonstances expliquent l'urgence de la subvention. Sur la question de savoir si l'institution qui approuvait les *pedidos y monedas* était les *Cortes* ou le *Consejo* avec la participation des villes, le document laisse entendre que les députés ne paraissaient pas avoir été convoqués mais étaient déjà arrivés à la Cour. Voir Adolfo BONILLA et Fidel FITA, *Memorias de don Enrique IV*, Madrid, 1835-1913, doc. n° VIII, Valladolid 4 febrero 1447, p. 14 : « *Muy alto e muy poderoso e virtuoso Principe, Rey e señor. Vuestros omildes servidores los procuradores de las cibdades e villas de vuestros regnos*



concessions étaient effectuées pour des objectifs précis et étaient aussi bien le fait du roi que des nobles et d'autres personnages du Conseil présents à la cour<sup>35</sup>.

Comme nous l'avons dit, l'obligation du « service » résultait de la relation personnelle entre des hommes de statuts sociaux différents, raison pour laquelle le serviteur devait accepter la volonté de son seigneur et pourvoir à ses besoins, l'aider en toutes circonstances. Le service exprimait ainsi un modèle de relation entre le seigneur et ses vassaux et serviteurs, qui devaient répondre aux demandes de leur seigneur. Mais la relation se fondait aussi sur la réciprocité puisque le service était offert en vue d'une compensation en retour, si bien que la protection associée au patronage était d'ordinaire la forme de contribution seigneuriale la plus fréquente dans ce type de relations. Ce modèle social et politique avait également été diffusé dans la société politique de la cour royale, en particulier pour l'accomplissement de certains offices, mais son impact alla bien au-delà : il imprégna l'ensemble de la société féodale et des clientèles oligarchiques. Le « service » adapté à la domesticité en faisait un instrument fondamental de la cour royale en tant que mode de fonctionnement particulièrement adapté à un monde où, nous l'avons dit, le privé et le public ne pouvaient être dissociés<sup>36</sup>.

## Les villes et la force de l'accord politique

---

*que aquí en vuestra corte están, e son venidos por vuestro mandado [...]*». Le document cite la réunion des Cortes près du siège de la ville d'Olmedo.

35 Nous pouvons trouver dans le même document la preuve de la présence des villes à la cour comme membres du Conseil du roi. À Tordesillas les villes étaient rassemblées pour pouvoir répondre au roi qui demandait un financement. La preuve de leur présence à la cour est donnée dans le même document qui dit que, quand ils étaient tous ensemble à Tordesillas pour traiter cette question et quand on s'approchait de la décision pour répondre au roi, l'archevêque partait avec d'autres députés des villes. Les villes se plaçaient comme alliées des bandes nobiliaires et dans ces circonstances le problème était le nombre des députés et la nécessité d'un quorum pour approuver les impôts. Il semble que tous avaient conscience de la responsabilité d'approuver en commun les impôts : « *todos en una voluntad* ». Néanmoins, devant l'urgence et la nécessité du royaume, ils décidaient le prélèvement d'impôts pour un montant de vingt millions de maravedis, dont dix-huit financeraient les sujets mentionnés tandis que les deux autres millions serviraient à payer les salaires et les autres choses nécessaires au futur. *Ibid.*, p. 14-21. L'accord avait été envoyé à M. Gutierre de Sotomayor, grand maître de l'ordre militaire d'Alcantara, pour lui faire prêter serment dans ces termes.

36 Sur le « service », voir Rosmary HORROX, *Richard III: A Study of Service*, Cambridge, Cambridge U.P., 1989, p. 1-7 et *Id.*, « Service », in *Fifteenth-Century Attitudes. Perceptions in Late Medieval England*, Cambridge, Cambridge U.P., 1994, p. 61-78.

La présence continue des députés urbains au Conseil royal, à la cour et dans la proximité du monarque, offrait aux villes la possibilité d'intervenir sur des sujets variés mais réduisait aussi, d'une façon pratique, le nombre des participants. Seules dix-sept villes étaient représentées. Le roi informait ainsi les villes, notamment celles de la frontière comme Murcie, des changements que connaissaient les relations diplomatiques avec Grenade. Durant la régence de Ferdinand d'Antequera (1406-1412) (le frère d'Henri III, devenu roi d'Aragon après 1412), au cours de laquelle la guerre fut relancée, les villes furent ainsi informées en 1409 de la prolongation jusqu'au mois d'août d'une trêve entre la Castille et Grenade<sup>37</sup>.

Il est intéressant de noter que les demandes des députés concernaient généralement les affaires du gouvernement des villes ainsi que des questions relatives à la cour royale et à la politique du royaume. Ces députés présentèrent par exemple aux *Cortes* d'Olmedo (1445) une requête portant sur le mariage du monarque. Les villes demandèrent à cette occasion au roi de se marier parce qu'« il agirait [ainsi] de manière conforme à [son] service, pour le profit et le bien du royaume ». Ils se prononcèrent aussi sur l'émir de Grenade Ismaël II, vassal du roi de Castille, qui se plaignait du harcèlement de « l'infant boiteux de Grenade » soutenu par des chrétiens rebelles. Les hommes des villes demandèrent alors au roi une intervention armée, de l'aide et l'envoi d'une somme déterminée de maravedis. L'archevêque de Tolède, Alfonso Carrillo, traita de toutes ces questions avec les députés, qui approuvèrent alors la concession d'un prélèvement aux conditions suivantes : l'engagement de ne pas dépenser cette somme pour d'autres affaires, le prélèvement sur cette même somme des quantités assignées à leurs salaires et à leurs privilèges<sup>38</sup>.

Ils firent aussi au prince héritier Henri des recommandations qui avaient pour but de simplifier la collecte des impôts tout en lui demandant d'accomplir cette réforme dans ses domaines afin de servir ainsi d'exemple aux autres Grands et nobles du royaume<sup>39</sup>.

37 Juan ABELLAN PEREZ, *Colección de documentos para la historia del Reino de Murcia: Documentos de Juan II*, vol. 16, Murcie, Academia Alfonso X el Sabio, 1984 ; Valladolid 19 marzo 1409. Lettre de la cour royale au gouvernement de Murcie annonçant des trêves conclues avec le royaume de Grenade qui devaient être respectées : doc. CV, p. 186-187 et Becerril 10-agosto 1409. Le roi fait connaître à Murcie la prolongation des trêves signées avec le roi de Grenade et demande leur publication, doc. 117, p. 210-211.

38 Voir BONILLA et FITA, *op. cit.* Sur cette question voir l'exigence : « *que nos otorgue e mande librar luego lo que se acostumbra a otorgar e librar a los otros procuradores pasados, conviene a saber, la merced primera que se acostumbro librar, e que nos sean librados por algund tiempo rasonable nuestrros salarios* », p. 16.

39 *Ibid.*, p. 17 : « *que vuestra alteza mande proveer de los recabdamientos de pedido e monedas de los veinte cuentos a las personas que nosotros nombraremos e*

De même, ils demandèrent que le Secrétaire royal envoyât une lettre à tous les Grands du royaume pour annoncer l'engagement du prélèvement et les punitions à l'encontre de ceux qui ne voulaient pas exécuter l'accord, qui pouvaient dès lors perdre les rentes et les privilèges octroyés par concession royale, et même leur patri-moine. Mais toutes ces recommandations dépendaient de l'efficacité de leur exécution. Les représentants des villes savaient que ces efforts avaient besoin du soutien de la justice du roi et de ses hommes d'armes pour que les décisions prises puissent être exécutées<sup>40</sup>. Pour le bénéfice des contribuables des villes, ils demandèrent aussi qu'aucun nouvel impôt ne puisse être sollicité sans leur acquiescement, sauf dans les cas de nécessité et de péril où le roi pouvait alors se dispenser de leur accord<sup>41</sup>. Les députés se souciaient en outre tout aussi fortement de leur salaire que de la représentation des villes. Ils profitaient aussi des offices pour élargir leur clientèle au niveau local.

Cet engagement avait pour but d'assurer les conditions requises pour que fût effectué le prélèvement de l'impôt ainsi approuvé. Il faisait ainsi apparaître la fragilité de l'appareil coercitif monarchique dans une société où le paiement des impôts provoquait des résistances et où l'on se retranchait derrière les privilèges des nobles et les passe-droits pour échapper à l'obligation. C'est dans ces limites que l'on en appelait à l'intervention de la cour et du roi Henri III, qui devait faire appliquer les accords de manière exemplaire, faire intervenir la justice et les hommes d'armes à son service et menacer les nobles de perdre leurs privilèges et d'être soumis à des réquisitions s'ils prenaient part à des troubles.

Il faut remarquer que la présence des députés des villes à proximité de la cour et leur participation au conseil politique du

---

*declararemos por recabdadores e buenas personas llanas para los dichos officios a razon de treinta maravedies el millar, segund que los ovieron los recabdadores pasados; e que los tales recabdadores contenten de fianzas a los vuestros contadores mayores con otras personas [...]* ».

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 19 : « *Otroși que demas deŝto V.S. les envie notificar, e lo mande e ordene asi, que los logares de los señorios e encomiendas donde asi embargaren e empacharen, o non embargaren, o non consintieren recabdar los dichos maravedis a los dichos vuestros recaudadores e arrendar las rentas dellos, les sean fechos prendas en los vesinos e moradores de los dichos lugares e en sus bienes, asi comunes como particulares do quier que podieren ser avidos [...]* ».

<sup>41</sup> Comme garants des dépenses à la cour royale se proposent Fernando Díaz de Toledo, membre du Conseil, et Diego Romero, Pedro Fernández de Lorca et Alfonso González de Tordesillas, secrétaires du roi. Ils devaient prêter serment sur les dépenses. On avait conclu un accord sur ce qui était prévu. Ainsi finalement le roi ne pouvait pas agir dans un sens contraire : « *prometa so cargo de vuestra conciencia, de non mandar a los dichos secretarios nin a otros algunos de non librar las tales cartas e albaes, nin mandamientos, non embargante que vuestra alteza los relieve por ello de tal juramento, nin por otra cabsa nin color alguna* », *ibid.*, p. 18.

monarque introduisaient une nouvelle perspective dans la gestion des affaires du gouvernement, dans la grande politique comme dans le prélèvement des impôts. Ils recouraient de plus en plus à l'intervention du pouvoir coercitif de la monarchie pour assurer l'accomplissement du mandat public. Leur présence et leur participation à la gestion des affaires par le gouvernement permettait d'impliquer les gouvernés<sup>42</sup>. Ils étaient néanmoins conscients de l'importance des voies traditionnelles de la construction politique que représentait la structure des clientèles construite par le pouvoir oligarchique, d'où les fréquentes allusions au « service » qui obligeait vassaux et clients, sous peine de perdre les privilèges reçus<sup>43</sup>. Mais, dans ce raisonnement, le trait le plus remarquable est la volonté affichée de défendre une ligne de compromis et d'adhésion aux intérêts de la monarchie, identifiés à ceux du royaume, et d'impliquer dans cette perspective tous les pouvoirs et de favoriser la collaboration des différents états de la société. Finalement, les députés proposaient une nouvelle forme de collaboration politique des pouvoirs oligarchiques urbains, fondée sur une participation active, le compromis et la capacité d'intégration politique qu'ils pouvaient apporter. Avec le concours des députés urbains, c'est en fait une forme singulière d'action politique qui se développe et qui annonce la nouvelle capacité d'action urbaine à l'échelle de tout le royaume<sup>44</sup>.

## La politique des pactes développée par Henri IV

L'historiographie a caractérisé la politique d'Henri IV (1454-1474) comme la combinaison d'un conservatisme outrancier et d'un esprit de conciliation avec la noblesse, qui interprétait cette attitude comme un signe de faiblesse<sup>45</sup>. Néanmoins, à mesure qu'on la connaît mieux, l'image controversée du monarque se transforme,

42 Les allusions du monarque dans ses argumentations témoignent de leur présence continue à la cour : « *que como disen los procuradores, el que lo contrario desto finiere, mas guerra me faria en ello que los contrarios me podrian faser* », *ibid.*, p. 19.

43 « [...] en lo cual sed cierto que me paredes mucho plaser e servicio, e por cosa alguna no fagades ende al, sopena de la mi merced [...] », *ibid.*, p. 20.

44 María ASENJO GONZÁLEZ, « La aportación del sistema urbano a la gobernabilidad de reino de Castilla durante el reinado de los Reyes Católicos (1474-1504) », *Anuario de Estudios Medievales*, vol. 39, n° 1, 2009, p. 307-328.

45 SUÁREZ FERNÁNDEZ, *op. cit.*, p. 185 ; José Manuel NIETO SORIA, « La monarquía de Enrique IV: sus fundamentos ideológicos e institucionales », in *Enrique IV de Castilla y su tiempo: Semana Marañoñ 97*, Valladolid, Fundación Gregorio Marañoñ, 2000, p. 91-113.

et doit être réévaluée<sup>46</sup>. Il semble avoir été plus méfiant qu'on ne le pensait et n'avoir pas voulu favoriser la figure du favori (*valido*) ; il montrait dans son attitude une certaine aversion vis-à-vis de la noblesse<sup>47</sup>. Il préféra par conséquent le conseil et la compagnie d'hommes nouveaux et même de *conversos*. Mais les hommes ainsi choisis ne formèrent jamais une équipe et firent preuve d'un courage et d'une capacité fort variables<sup>48</sup>. En politique, le roi respecta les accords pris par son père, ce qui se traduit par la continuité d'une politique extérieure fondée sur le désir de paix sur toutes les frontières et le maintien des accords obtenus sur les marchés extérieurs. Avec les nobles et les autres pouvoirs, les accords furent reconduits dans une nouvelle direction : on passa des pactes et on signa des confédérations écrites pour s'assurer défense et aide mutuelles. Ces confédérations écrites proposés par le roi servaient d'éléments d'intégration politique dans tout le royaume ; les nobles et les villes furent invités à y souscrire.

Les confédérations passées entre le roi et les nobles étaient fondées sur la volonté de prêter le « service » et le conseil dus au seigneur, et tous les signataires s'engageaient à se défendre et à s'aider mutuellement<sup>49</sup>. Cette volonté mettait en évidence le principe fondamental du mécanisme politique de la monarchie : d'un côté, les fidélités réciproques et la volonté du « service » prêté au roi, de l'autre, l'engagement de protection assumé par le roi<sup>50</sup>. Le pacte de 1457 fut passé par le roi avec des nobles comme son chambellan Pedro Girón, son grand juge

46 Yolanda GUERRERO NAVARRETE, « Burgos y Enrique IV. La importancia del sector ciudadano en la crisis castellana de la segunda mitad del siglo xv », *Hispania*, n° 47, 1987, p. 437-484 ; María Belén PIQUERAS GARCÍA, *Fiscalidad real y concejil en el reinado de Enrique IV: El ejemplo de Murcia (1462-1474)*, Cadix, Universidad de Cádiz, Alfonso X el Sabio, 1988.

47 José Manuel NIETO SORIA, « Álvaro de Luna as Tyrant. Public Opinion and Political Conflict in 15<sup>th</sup> century Castile », *Imago temporis. Medium Aevum*, n° 11, 2017, p. 273-297 ; François FORONDA, « Patronazgo, relación de clientela y estructura clientelar. El testimonio del epílogo de la Historia de don Álvaro de Luna », *Hispania*, vol. LXX, n° 235, 2010, p. 431-460.

48 Quelques collaborateurs comme Miguel Lucas de Iranzo, le diplomate de la Cadena, le *converso* Diego Arias Dávila, Beltrán de la Cueva, Juan de Valenzuela et Alfonso de Palencia : voir SUÁREZ FERNÁNDEZ, *op. cit.*, p. 186.

49 Ces confédérations écrites accordées parmi les nobles furent interprétées comme preuve des aspirations politiques de la noblesse pour construire un gouvernement conjoint du royaume. Voir Cesar OLIVERA SERRANO, *Las Cortes de Castilla y la crisis del Reino (1445-1474), el registro de Cortes*, Burgos, Cortes de Castilla y León, 1986, p. 88.

50 La justification des accords est exposée dans les propos du monarque : « *Conociendo ser asi complidero a servicio de Dios e mio e al pacifico estado de mis regnos ayuntar e allegar a mi para conservacion de aquello a mis subditos e naturales demas de quanto les obliga la fidelidad e lealtad que me deben e acatando e considerando la mucha fidelidad que siempre fallé en vos el muy reverendo padre en Cristo don Alonso de Fonseca [...]* ». Voir BONILLA ET FITA, *op. cit.*, doc. n° 54, Segovia 29 mayo 1457, p. 151.

Alvaro de Estúñiga, son majordome Juan Pacheco et son grand maître des comptes (*contador mayor*) Diego Arias Davila. Tous faisaient partie du Conseil royal et jouissaient, comme de loyaux serviteurs, de la proximité du roi (*privanza*). Dans le document d'accord, le roi s'engageait à leur octroyer protection et défense, à ne pas faire de coalitions et de confédérations avec des grands du royaume et d'autres pays sans le leur faire savoir et leur proposer d'y entrer. Pour leur part, les hommes ainsi protégés par le roi baisaient ses mains et lui promettaient fidélité et loyauté, respect de l'obligation du service quelles que fussent les propositions qui pourraient leur être faites, qu'elles vinssent des grandes ou d'autres personnes de la famille royale<sup>51</sup>.

Comme ces pactes étaient signés durant des périodes de stabilité, cela signifie que la nécessité des accords était structurelle. Ils devaient assurer la position royale en la fondant sur la base de nouveaux rapports avec les états et l'ensemble du royaume. Mais certains arguments avaient changé, car sous Jean II, la proximité des nobles, des villes et du clergé dans le cadre de la cour royale avait donné de l'assurance au pouvoir royal et lui avaient permis de promulguer des « pragmatiques » et des *ordenamientos* (des lois faites comme si elles avaient été approuvées devant les *Cortes*)<sup>52</sup>. Dans le même temps, la cohésion des ordres se diluait probablement dans l'ensemble d'affinités et de tensions complexes développées à la cour, dans laquelle les rivalités des grands mettaient à l'épreuve la force de cohésion des principes du gouvernement royal. On comprend dans ces circonstances les difficultés du pouvoir royal à garantir la paix, ainsi qu'à assurer la justice et un bon gouvernement. Cette rivalité paraît en fait avoir été consubstantielle à ce projet politique, car les liens personnels et les affinités constituaient la trame d'une politique de favoritismes et d'inégalités de traitement selon les services rendus et les préférences royales exprimées. À ceci, il faut ajouter que certaines responsabilités étaient dévolues à des hommes de confiance du monarque, ce qui, peu à peu, faisait apparaître la figure controversée du *privado* ou favori<sup>53</sup>.

Henri IV écarta la possibilité d'être entouré d'un groupe de courtisans et mit au point pour le gouvernement politique du

51 « e vos seguiremos fielmente, cesante toda arte e engaño e cautela con nuestras personas e casas e gentes, nos ponemos nos e cada uno de nos contra cualesquier persona o personas de cualquier ley estado e condicion o preeminencia o dignidad que sean, puesto que sean de dignidad real o decendientes de aquel estirpe que contra vuestra real persona o contra vuestros regnos o contra vuestro mandamiento o servicio sean o quieran ser », *ibid.*, p. 152.

52 ASENJO GONZÁLEZ, « El poder regio y las ciudades... », art. cit., p. 949.

53 Voir François FORONDA, « La privanza, entre monarchía y nobleza », in NIETO SORIA (dir.), *La monarchía como conflicto...*, op. cit., p. 73-132.

royaume un modèle de pactes écrits qui, en un sens, révélait la faible confiance que le roi accordait à la promesse d'obéissance que lui faisaient les nobles du royaume. La noblesse, si désireuse de pactiser dans le dos du roi, était ainsi appelée à s'engager par écrit avec le roi et le royaume, par serment juré et en prêtant hommage pour la défense du roi et des affaires du royaume. Ce pacte écrit passé entre le roi et un groupe restreint de nobles allait être élargi jusqu'à inclure toutes les collaborations possibles apportées à la politique royale. Ce fut le cas à partir de 1457. Mais un coup d'arrêt fut porté au projet royal en 1465, quand une faction de la noblesse se rebella, avec l'appui du frère du roi, l'infant don Alphonse. Les rebelles présentèrent un accord élaboré qui comportait un programme détaillé de gouvernement, et ils voulurent l'imposer à tout le royaume, y compris aux villes<sup>54</sup>. Mais ces dernières s'opposèrent à cet accord imposé au roi ; elles exprimèrent leurs doléances et leurs propositions de solution en 1469, aux *Cortes* d'Olmedo. Les dix-sept villes alors présentes allaient profiter de l'occasion pour s'arroger la représentation exclusive du royaume. Elles avaient comme argument l'expérience politique accumulée pendant les décennies antérieures au service du roi à la cour. Leur connaissance de la politique leur permit de faire front contre les exigences de la noblesse, dont elles pensaient qu'elle avait provoqué les conflits des années 1464-1469. Les villes proposèrent la formation d'un conseil permanent de députés urbains pour assister le roi et le conseiller. C'est à ce moment que furent alors introduites des pratiques qui obligeaient les procureurs urbains à la discrétion et à la réserve sur la confidentialité des affaires traitées. Mais toutes les villes ne collaborèrent pas de la même façon avec le roi. Séville, Cordoue, Jaén, Murcie et Guadalajara ne répondirent pas aux appels de la cour. La forte influence nobiliaire sur ces villes conditionnait probablement leur positionnement. Finalement, la création d'une *Hermandad* à Castronuño, en 1467, renforça encore l'engagement en faveur de la sécurité et de la pacification du royaume qu'avaient pris les villes du *realengo* (placées sous juridiction royale)<sup>55</sup>.

54 Voir BONILLA et FITA, *op. cit.*, doc. n° 109, s.l., s.d., s.m. 1465, p. 355-408.

55 Julio PUYOL y ALONSO, *Las Hermandades de Castilla y León. Estudio histórico seguido de las Ordenanzas de Castronuño hasta ahora inéditas*, Madrid, Nebrija, 1986 (1913), p. 73-88 ; José Luis BERMEJO CABRERO, « Hermandades y Comunidades de Castilla », *Anuario de Historia del Derecho Español*, n° 58, 1988, p. 277-412.

## Les villes et leur capacité politique au temps des Rois catholiques

Les Rois catholiques affermirent leur pouvoir après une guerre civile (1474-1479) et réalisèrent un grand accord politique de gouvernement et de réformes avec les villes, lors des *Cortes* de Tolède en 1480<sup>56</sup>. La collaboration se fondait sur les expériences politiques antérieures des villes et devait être réalisée selon des critères de participation des élites, mais avec des messages du peuple qui devaient impliquer tous les sujets du royaume. À l'occasion des *Cortes* de Tolède fut ainsi validée de nouveau la monarchie des Rois catholiques. Ce fut le point de départ vers une nouvelle situation politique qui laissait aux élites urbaines une importante marge de manœuvre pour collaborer avec le gouvernement, la justice et la fiscalité du royaume. L'accord politique de 1480 confirma l'importance de la collaboration des villes et du pouvoir royal dans le nouveau cadre de la monarchie qui introduisit de grandes nouveautés telles que la présence stable du *corregidor* comme juge royal et, avec une justice parallèle à la justice du *regimiento*, comme garant de surveillance des compétences et des intérêts du *realengo* dans la ville<sup>57</sup>.

L'autre contribution du grand pacte des *Cortes* était la collaboration des élites de la société urbaine à la gestion, au gouvernement et à la défense militaire du royaume en participant avec loyauté, fidélité et obéissance au service des rois en qualité de *continuos*<sup>58</sup>. L'expérience de contribution au service est inscrite dans la pratique de gouvernement des monarchies européennes<sup>59</sup>, où la *privanza* mettait le serviteur à côté du roi<sup>60</sup>. Mais les *continuos* étaient

56 Juan CARRETERO ZAMORA, *Cortes, monarquía, ciudades. Las Cortes de Castilla a comienzos de la época moderna (1475-1515)*, Madrid, Siglo XXI, 1988.

57 María ASENJO GONZÁLEZ, « El corregidor en la ciudad. Competencias y dificultades en la gestión de su oficio a fines del siglo xv y principios del xvi », Dossier « El "habitus" del oficial real. Ideal, percepción y ejercicio del cargo en la Monarquía Hispánica (siglos xv al xviii) », *Studia Historica. Historia Moderna*, vol. 39, n° 1, 2017, p. 89-124.

58 Rosa María MONTERO TEJADA, « Los continos "hombres de armas" de la Casa Real castellana (1495-1516), una aproximación de conjunto », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, vol. 198, n° 1, 2001, p. 103-130 ; *Id.*, « Monarquía y gobierno concejil: continos reales en las ciudades castellanas a comienzos de la Edad Moderna », in J.M. BERNARDO ARES et J.M. GONZÁLEZ BELTRÁN (dir.), *La administración municipal en la Edad Moderna*, Cadix, 1999, p. 577-589 ; Rafael G. PEINADO SANTAELLA et Enrique SORIA MESA, « Crianza real y clientelismo nobiliario: los Bobadilla, una familia de la oligarquía granadina », *Meridies*, n° 1, 1994, p. 129-160 ; María Francisca GARCÍA ALCÁZAR, « Los "continuos" reales de Castilla durante la baja Edad Media. Estado de la cuestión », *Espacio, Tiempo y Forma. Serie III, Historia Medieval*, n° 30, 2017, p. 335-358.

59 HORROX, art. cit., p. 61-78.

60 FORONDA, *La privanza ou le régime de la faveur...*, op. cit. ; *Id.*, « La privanza



choisis par les monarques dans les villes, grandes et moyennes, offrant une opportunité de promotion politique et sociale à une élite incorporée comme le « bras long de la monarchie<sup>61</sup> ». La participation des *continos* commence en 1480 et se poursuit jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, et ces derniers interviennent surtout comme délégués de la monarchie, avec une nomination et un salaire qui reconnaît leurs services<sup>62</sup>. Leurs compétences ne sont pas fixées et leurs attributions et capacités ne semblent pas permanentes. Ils se multiplient et il est intéressant de voir comment ils constituent une voie de promotion et de participation politique qu'ambitionnaient certains secteurs urbains exclus de la participation au *regimiento* de la ville<sup>63</sup>.

L'apport des villes était aussi justifié par le rapprochement de la monarchie avec les nouveaux pouvoirs socio-économiques urbains. Cette collaboration avec les élites était adaptée aux valeurs de l'époque et ne suivait pas des principes démocratiques – contrairement à ce qu'affirmait autrefois l'historiographie bourgeoise.

Les *Cortes* de 1480 ouvrirent de nouvelles voies de collaboration entre le roi et les dix-sept députés urbains, ainsi qu'avec les autres ordres du royaume. Du point de vue de la propagande et de la légitimation, les Rois catholiques se trouvaient alors dans une position exceptionnelle et ils écartèrent du débat interne les relations internationales, d'une façon qui annonçait la naissance d'une nouvelle gestion des affaires et des relations internationales selon les critères d'une monarchie autoritaire. Dans cette perspective, le rôle du « tiers état » se fait d'autant plus fondamental que, comme classe dirigeante urbaine, il collabore efficacement à gérer l'ensemble de la fiscalité royale.

À propos de cette collaboration, il faut remarquer la concession aux villes des privilèges qui permettaient de gérer le principal impôt levé pour la monarchie, à l'instar des nobles. L'*alcabala* était l'impôt sur les échanges mercantiles, qui s'élevait à 10 % de leur valeur. Le privilège de l'*encabezamiento* était aussi un privilège accordé aux titulaires de seigneuries, consistant à fixer le montant estimé de l'*alcabala* pour une démarcation territoriale donnée, et permettant

---

dans la Castille du bas Moyen Âge. Cadres conceptuels et stratégies de légitimation d'un lien de proximité », in María Isabel ALFONSO ANTÓN, Julio ESCALONA MONGE, Georges MARTIN (dir.), *Lucha política. Condena y legitimación en la España medieval*, Lyon, ENS, 2004, p. 153-197.

61 C'est le titre de la thèse de doctorat de María Francisca García Alcázar, soutenue au début de l'année 2021 à l'université Complutense de Madrid.

62 GARCÍA ALCÁZAR, art. cit., p. 340.

63 Les *continos* sont inconnus dans les autres royaumes chrétiens de la péninsule Ibérique et représentent une originalité du service au roi entre la *privanza* du noble et le travail salarié de l'officier : *ibid.*, p. 335-358.

dès lors d'y percevoir l'impôt<sup>64</sup>. Avec la concession progressive de l'*encabezamiento* des *alcabalas* aux villes par les Rois catholiques (après sa concession à la ville de Ségovie par Henri IV en 1455), la collaboration débouche sur une gestion directe par les villes de la fiscalité ordinaire de la monarchie. Leur expérience en matière de gestion fiscale ainsi que les compétences juridictionnelles des villes de *realengo* (c'est-à-dire celles soumises à la juridiction du roi) permettent en effet de s'en remettre à leur compétence pour assurer le prélèvement<sup>65</sup>.

À ce moment-là, l'*encabezamiento* est perçu comme un privilège, dont s'enorgueillissent des villes ainsi rapprochées de la noblesse même si la perception sociale en est toute autre. Car le poids de l'impôt est réparti de manière très inégale, très lourd pour des villages et des paysans réduits à une économie de subsistance, dans laquelle les échanges s'avèrent insuffisants pour régler les montants exigés au titre de l'*alcabala*. La charge est aussi fort pesante pour des villages comptant beaucoup d'*hidalgos*, leur exemption reportant tout le poids de l'impôt sur le reste de la population<sup>66</sup>.

Si la mise au point de l'*encabezamiento* rapporte des bénéfices aux *regidores* qui gouvernent les villes, elle ouvre aussi la porte à l'intervention du *común* ou de la communauté dans le prélèvement de l'impôt royal parce qu'il représente les citoyens ou *vecinos* de la ville. Cette participation de la communauté, tout en facilitant le prélèvement de l'impôt, garantit la fiabilité du système surveillé par la dénonciation des délits et des abus commis par les autorités urbaines au cours de la procédure.

Aux termes des accords intervenus lors des *Cortes* de Tolède (1480), le système de l'*encabezamiento* est étendu à l'ensemble du royaume et ratifié par les Ordonnances de 1491 qui jettent les bases de la première dette publique du royaume de Castille<sup>67</sup>. À cette occasion, les procureurs des villes et les Rois catholiques s'accordent sur un vrai programme de gouvernement du royaume, avec comme

64 Juan Ignacio FORTEA PÉREZ, *Fiscalidad en Córdoba. Fisco, economía y sociedad. Alcabalas y encabezamientos en Tierras de Córdoba (1513-1619)*, Cordoue, Universidad de Córdoba, 1986.

65 María ASENJO GONZÁLEZ, « Encabezamientos de alcabalas en Segovia y su episcopalia (1495-1506). Innovaciones y reacción social », *En la España Medieval*, n° 20, 1997, p. 251-280.

66 María ASENJO GONZÁLEZ, « Los encabezamientos de alcabalas en la Castilla bajomedieval. Fuentes de renta y política fiscal », in Denis MENJOT et Manuel SÁNCHEZ (dir.), *Fiscalidad de Estado y fiscalidad municipal en los reinos hispánicos medievales*, Madrid, Casa de Velázquez, 2006, p. 135-170.

67 María ASENJO GONZÁLEZ, « Ciudades y deuda pública en Castilla. La adaptación fiscal del impuesto de la "alcabala real" a las nuevas exigencias de la sociedad política (1450-1520) », in Simonetta CAVACIOCCHI, *La fiscalità nell'economia europea. Secc. XIII-XVIII*, Florence, Instituto Datini, 2008, p. 477-490.

objectif de reprendre le contrôle de la fiscalité d'État. L'accord donne aux Rois catholiques l'occasion de réviser les concessions de rentes réalisées au cours du règne d'Henri IV et de réduire le montant consacré au chapitre des *juros* concédés par ce roi<sup>68</sup>. Et bien que les concessions de *juros* ne cessent pas, ils parviennent à obtenir ainsi 30 millions de maravédís par an. Mais le plus important est qu'entre 1480 et 1497 l'on recueille des renseignements précis qui permettent de connaître la situation exacte de la rente d'*alcabala*, ainsi que des *juros* et des concessions qui les grèvent. Ce n'est ni au nom des principes d'une politique antiaristocratique, ni même pour des raisons liées à l'organisation des ressources fiscales, que ces initiatives sont entreprises mais bien pour introduire les importants changements que suppose l'établissement d'un système de dette publique valable pour tout le royaume<sup>69</sup>. La consolidation et la fixation de la rente de l'*alcabala* obtenue grâce à la perception ainsi qu'aux compromis des groupes urbains dirigeants intéressés par l'achat de *juros* assurent l'efficacité de l'*encabezamiento* comme système de prélèvement.

Comme indiqué, l'intérêt de la monarchie est d'ordre économique : elle a besoin des nouvelles ressources obtenues grâce à la vente des titres de *juros* sur la rente d'*alcabala*. Pour mieux comprendre les raisons de la décision prise par les Rois catholiques, il convient de la resituer dans le contexte des mesures approuvées en 1480, aux *Cortes* de Tolède, notamment celles visant à rendre plus efficace la fiscalité royale, dans la continuité d'une collaboration entre les villes et le trône pratiquée tout au long du xv<sup>e</sup> siècle, pendant les règnes de Jean II et d'Henri IV.

Depuis 1497, l'*encabezamiento* est proposé à la plupart des villes du royaume disposant d'un grand territoire, et également à celles qui relèvent d'une juridiction seigneuriale, comme clef du nouveau système fiscal qui remplace le traditionnel système d'affermage des rentes, très amélioré cependant au cours de la deuxième moitié du xv<sup>e</sup> siècle. L'introduction du système de l'*encabezamiento* se fait avec soin et en douceur, sans entrer en conflit avec les pratiques traditionnelles d'affermage. En 1517, sous Charles Quint, l'*encabezamiento* est généralisé en raison des bons résultats obtenus et donc de l'efficacité de ce système fiscal<sup>70</sup>.

68 Antonio MATILLA TASCÓN, *Declaratorias de los Reyes Católicos sobre reducción de juros y otras mercedes*, Madrid, Serv. Inspec. de Hacienda, 1952.

69 Francisco José CARRERA RAYA, « Notas sobre algunos antecedentes iushistóricos de la deuda pública española: de los juros a los vales reales », *Cuadernos Informativos de Derecho Histórico Público, Procesal y de la Navegación*, n° 4-5, 1987, p. 603-634.

70 Juan Antonio BONACHIA HERNANDO, « El encabezamiento de alcabalas de

Pour assurer le prélèvement dans des endroits au potentiel fiscal réduit ou limité, l'impôt de l'*alcabala* est profondément transformé : contribution indirecte, il devient un impôt direct dans quelques villes, payé par chaque *vecino*, en tant qu'unité fiscale contribuable. Ce changement fondamental permet d'assurer le prélèvement et de lever les montants prévus pour organiser le système de dette publique. Mais il est nécessaire de mettre fin à la concession de privilèges attachés à cette rente et de donner ainsi satisfaction à la demande exprimée par les députés aux *Cortes* depuis longtemps<sup>71</sup>.

Parce qu'il est plus efficace, il atteint en tant qu'imposition indirecte des domaines jusqu'alors non touchés par l'*alcabala*, et le produit de l'impôt s'améliore et augmente. La mise au point d'une dette publique répond aussi à un besoin social, rendu patent par l'intérêt manifesté dans l'acquisition de nouveaux titres. On constate en effet que l'achat de *juros* attire le capital accumulé par des groupes de l'oligarchie urbaine souhaitant imiter le comportement de la noblesse. Or, cet investissement procure stabilité politique et sociale. Les titres en vente sont des *juros al quitar*, c'est-à-dire qu'ils peuvent être levés quand le fisc royal rembourse les quantités perçues lors de la vente. La vente de *juros al quitar*, organisée par les Rois catholiques dans un cadre légal et réglementaire précis, parvient à consolider une dette presque perpétuelle au bénéfice du royaume en attirant l'épargne de fortunes moyennes à la recherche d'investissements rentables<sup>72</sup>.

Au temps des Rois catholiques les *juros al quitar* sont vendus avec un taux d'intérêt de 10 %, et parfois davantage. Les *Cortes*, celles de 1539 et de 1548, exigent que ce taux soit revu à la baisse. La société urbaine se montre particulièrement intéressée par l'achat de *juros*, et veut qu'ils soient localisés dans une ville ou un village sur lesquels elle peut exercer une certaine influence, voire un certain contrôle juridictionnel. De cette façon l'oligarchie urbaine

---

Valladolid (1496-1501). Los sistemas de recaudación », in Juan Antonio BONACHIA HERNANDO et David CARVAJAL DE LA VEGA (dir.), *Los negocios del hombre. Comercio y rentas en Castilla*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2012, p. 287-321 ; Alicia LOZANO CASTELLANOS, « Fiscalidad regia, nobleza y ciudad. La intervención de la nobleza de Talavera de la Reina en la negociación de la adopción y renovación del encabezamiento de las alcabalas de la villa (1496-1510) », in José Antonio JARA FUENTE (dir.), *Discurso político y relaciones de poder. Ciudad, nobleza y monarquía en la Baja Edad Media*, Madrid, Dyckinson, 2017, p. 513-538.

71 ASENJO GONZÁLEZ, « Los encabezamientos de alcabalas en la Castilla », art. cit., p. 135-170.

72 Álvaro CASTILLO PINTADO, « Los juros de Castilla. Apogeo y fin de un instrumento de crédito », *Hispania. Revista española de historia*, n° 23, 1963, p. 43-70.

obtient des bénéfices économiques en même temps qu'elle s'assure du contrôle des contribuables<sup>73</sup>.

La portée de l'adaptation de l'ancien impôt de l'*alcabala* dépasse les attentes en matière de fiscalité et met au jour les dimensions sociales et politiques de la réforme fiscale<sup>74</sup>. La solution est, en partie, la dette publique, qui permet un investissement lucratif à une société dynamique et avide de faire fructifier son capital. Mais le bénéfice de cet investissement attire aussi l'oligarchie urbaine, car il permet aux pouvoirs locaux de défendre le maintien du statu quo en vigueur.

## La politique et les intérêts du royaume au XVI<sup>e</sup> siècle

À partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les consultations des villes sur les affaires de la politique extérieure devinrent exceptionnelles puisqu'elles furent associées uniquement lorsque les exigences économiques devenaient particulièrement pressantes. À ces occasions, les demandes d'aide étaient portées aux *Cortes*, généralement afin de solliciter de nouveaux impôts pour les entreprises du monarque<sup>75</sup>. Une des priorités de Ferdinand le Catholique fut ainsi de soutenir la paix entre les princes chrétiens et de favoriser la guerre contre les musulmans. Cette dynamique permet de comprendre les réponses données au roi par trois villes castillanes, Cordoue, Séville et Tolède, à la demande de Ferdinand de convoquer une croisade contre les infidèles en 1510-1511<sup>76</sup>. Les villes considéraient valable le mobile de la croisade, mais elles la déconseillaient car l'entreprise pourrait s'avérer dangereuse pour la personne du roi et porter préjudice au royaume. Cet argument fut mis à profit par Ferdinand,

---

73 Pilar TOBOSO SÁNCHEZ, *La deuda pública castellana durante el Antiguo Régimen (Juros) y su liquidación en el siglo XIX*, Madrid, Ministerio de Hacienda, 1987.

74 En 1522 le paiement des *juros* représentait 36 % de la rente, mais en 1543 ce pourcentage était de 65,4 %. Voir Carmen M. CREMADES GRINÁN, « Notas al sistema de encabezamiento de alcabalas (1536-1556) », in *Homenaje al profesor Juan Torres Fontes, op. cit.*, p. 325 et David ALONSO GARCÍA, *El Erario del Reino. Fiscalidad en Castilla a principios de la Edad Moderna (1504-1525)*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2007, p. 82.

75 María ASENJO GONZÁLEZ, « Ciudades y oligarquía urbana en Castilla en los años de la "Gobernación" de Fernando el Católico (1506-1516) », in Bruno ANATRA et Giovanni MURGIA (dir.), *Sardegna, Spagna e Mediterraneo. Da rei Cattolici al Secolo d'Oro*, Rome, Carocci, 2004, p. 125-142.

76 Alain MILHOU, « Propaganda mesiánica y opinión pública. Las relaciones de las ciudades del reino de Castilla frente al proyecto fernandino de cruzada (1510-1511) », in Carmen IGLESIAS, Carlos MOYA et Luis RODRÍGUEZ ZUÑIGA (dir.), *Homenaje a José Antonio Maravall*, Madrid, Centro de Investigaciones Sociológicas, 1985, p. 51-62.

qui décida de faire publier et de diffuser partout ces réponses. Elles fournissaient en effet un élément de propagande de première qualité pour sa cause, qui avait traversé une période difficile en 1505-1506, alors qu'il n'était encore que « gouverneur » de Castille. On peut se demander si le roi Ferdinand avait vraiment la volonté de faire une croisade, car les troupes commandées par Pedro Navarro et préparées pour attaquer Tunis se dirigèrent en 1511 vers l'Italie. Il est possible que Ferdinand n'ait pas voulu sacrifier sa position en Italie pour une entreprise chimérique comme la croisade, mais sa proposition aux *Cortes* de Castille était alors la seule possibilité existante pour financer la guerre d'Italie. De leur côté, les Castillans, qui ne pouvaient pas s'opposer à la convocation à la croisade dont la Castille s'était servie durant des siècles, préférèrent dissuader en douceur le roi Ferdinand de l'entreprise. Mais, finalement, la stratégie du roi Ferdinand s'avéra payante et l'armée ainsi financée par la Castille prit le chemin de l'Italie.

Au début du xvi<sup>e</sup> siècle la croissance de l'économie castillane donnait aux villes un rôle de premier plan<sup>77</sup>. La population des villes augmentait et cette concentration démographique se remarquait par son caractère urbain<sup>78</sup>. En Castille les villes grandes et moyennes comptaient entre 15 000 et 30 000 habitants mais il y avait de nombreuses villes moyennes et petites placées d'une manière régulière dans le territoire<sup>79</sup>. L'Andalousie comptait de grandes villes – Séville, Cordoue et Jaén –, des villes moyennes, entre 12 000 et 20 000 habitants, mais aussi des petites villes avec 5 000 habitants. Au contraire, en Galice, dans les Asturies et dans le nord de la Cantabrie, aucune ville n'avait plus de

77 Paulino IRADIEL MARUGARREN, « Ciudades, comercio y economía artesana », in *La historia medieval en España. Un balance historiográfico (1968-1998)*, Pampelune, Gobierno de Navarra, 1999, p. 603-58, p. 613 ; María ASENJO GONZÁLEZ, « Las ciudades castellanas al inicio del reinado de Carlos V », *Studia Historica. Historia Moderna*, n° 21, 1999, p. 49-115 ; Juan Eloy GELABERT GONZÁLEZ, « Cities, towns and small towns in Castile, 1500-1800 », in Peter CLARK (dir.), *Small Towns in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge U.P., 1995, p. 271-294.

78 María ASENJO GONZÁLEZ, « Demografía. El factor humano en las ciudades castellanas y portuguesas a fines de la Edad Media », in *Las sociedades urbanas en la España Medieval. XXIX Semana de Estudios Medievales. Eñella 15-19 julio 2002*, Pampelune, Gobierno de Navarra, 2003, p. 97-150. La population urbaine s'élevait à 20 % de la population totale. Voir Miguel Ángel LADERO QUESADA, « 1492. El horizonte histórico español de cara al nuevo mundo », *Medievalismo*, n° 1, 1991, p. 13-33. En Andalousie 47,5 % de la population vivait dans trente-deux villes grandes et moyennes : voir Antonio COLLANTES DE TERÁN, « La investigación sobre Andalucía en el período bajomedieval », in Cristina SEGURA GRAIÑO (dir.), *Presente y futuro de la historia medieval en España*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, 1990, p. 221-235.

79 Vicente PÉREZ MOREDA, « Cuestiones demográficas en la transición de la Edad Media a los tiempos modernos en España », in Javier ENCISO (dir.), *El Tratado de Tordesillas y su época. Congreso Internacional de Historia*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 1995, p. 227-243.

5 000 habitants<sup>80</sup>. La densité de la population était de 11 hab./km<sup>2</sup> pour la Castille, mais pour l'espace entre León, Burgos, Tolède et Cuenca elle était de 14 hab./km<sup>2</sup>. Le centre de la Péninsule présentait donc une importante concentration démographique puisque des vingt villes les plus grandes du royaume (avec plus de 10 000 habitants), dix-sept étaient en Castille<sup>81</sup>. L'expansion du domaine seigneurial depuis 1369 avait laissé treize villes sous la juridiction royale et avec représentation aux *Cortes* : León, Burgos, Tolède et Valladolid, Zamora, Toro, Salamanque, Ávila, Ségovie, Soria, Cuenca, Guadalajara et Madrid<sup>82</sup>.

La population urbaine du royaume augmentait tout particulièrement en Andalousie où 57 % de la population habitait dans des villes de plus de 5 000 habitants, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle (le pourcentage était à Murcie de 38 %, en Castille méridionale de 26 %, en Castille et León et en Estrémadure de 14 %<sup>83</sup>). Le tissu urbain du royaume montre donc une progression de la population urbaine vers les villes méridionales du Sud, mais aussi une concentration qui favorisait ces grandes villes de la Castille méridionale (*Castilla la Nueva*) et de l'Andalousie, Murcie et Madrid<sup>84</sup>.

Au xvi<sup>e</sup> siècle les *Cortes* étaient l'institution de représentation du royaume avec la présence de la noblesse et le clergé. Mais à partir de 1538 seules les villes participaient à l'assemblée et les dix-huit villes représentaient aussi le clergé et la noblesse de leur province<sup>85</sup>. En effet, l'espace administratif était à présent structuré

80 IRADIEL MARUGARREN, art. cit., p. 619-620.

81 PÉREZ MOREDA, art. cit., p. 242-243.

82 María ASENJO GONZÁLEZ, « Political Representation and the Fiscal State in Late Medieval and Early Modern Castile », in Mario DAMEN, Jelle HAEMERS et Alister J. MANN (dir.), *Political Representation. Communities, Ideas and Institutions in Europe (c. 1200-c. 1690)*, Leiden/Boston, Brill, 2018, p. 54-68.

83 Vicente PÉREZ MOREDA et David Sven REHER SULLIVAN, « La población urbana española entre los siglos XVI y XVIII: una perspectiva demográfica », in José Ignacio FORTEA PÉREZ (dir.), *Imágenes de la diversidad: el mundo urbano en la Corona de Castilla (s. XVI- XVIII)*, Santander, Universidad de Cantabria, 1997, p. 129-163, p. 130.

84 Au xviii<sup>e</sup> siècle Madrid comprenait un tiers de la population espagnole et produisait au moins un tiers du revenu royal : David R. RINGROSE, « La ciudad y su entorno en la época moderna », *Revista d'història moderna*, n° 15 (Catalunya I Espanya a l'època moderna), 1997, p. 221-246 ; *Id.*, « Madrid et l'Espagne au xviii<sup>e</sup> siècle : l'économie d'une capitale », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° 11, 1975, p. 593-606, p. 595.

85 José Ignacio FORTEA PÉREZ, « Las ciudades, las Cortes y el problema de la representación política en la Castilla moderna », in *Id.*, *Imágenes de la diversidad...*, *op. cit.*, p. 421-445, p. 425 ; *Id.*, « Monarquía, Cortes y Ciudades en la corona de Castilla durante la Edad moderna », in Jaume SOBREQUÉS I CALLICÓ, Joseba AGIRREAZKUENAGA ZIGORRAGA, Mercè MORALES MONTOYA et Mikel URQUIJO GOITIA, *Aèxes del 53<sup>e</sup> Congrés de la Comissió internacional per a l'estudi de la història de les Institucions representatives i parlamentàries*, Barcelone, Parlament de Catalunya, Museo d'Història de Catalunya, 2005, vol. 1, p. 305-345 ; *Id.*, *Las Cortes de Castilla y León bajo los Austrias: una interpretación*, Valladolid, Junta de

en *provincias* que représentaient les villes de *realengo* englobant les territoires de la noblesse et du clergé. Mais le rôle des *Cortes* après le xvi<sup>e</sup> siècle était réduit à traiter les questions fiscales et de financement des *encabezamientos* et des *millones*<sup>86</sup>.

Au xvi<sup>e</sup> siècle, du point de vue politique, les villes de la couronne de Castille avaient un caractère agrégatif et complexe lié à la structure politique de la monarchie dite polycentrique<sup>87</sup>. Le système urbain joignait les territoires et les villes qui étaient en contact permanent et en rivalité. Il s'agissait d'un système cohérent pour gouverner et pour garantir le compromis de défense du catholicisme, qui plaçait la monarchie hispanique à l'avant-garde de la Contre-Réforme, aussi longtemps que le légitimaient la guerre et la pression fiscale<sup>88</sup>. L'interprétation de l'historiographie anglo-saxonne fait de la monarchie catholique l'adversaire de la modernité et du progrès : un espace d'insécurité institutionnelle, d'intolérance, de prévalence des valeurs aristocratiques, de conflits juridictionnels et d'inefficacité administrative<sup>89</sup>. Mais la plupart des évaluations semblent surdimensionnées et ne sont pas strictement constitutives de la monarchie hispanique, parce que, loin d'être la cause de son retard, elles constituaient le fondement de son hégémonie en Europe aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles<sup>90</sup>. La résistance des groupes aristocratiques perdant privilèges et libertés dégénérait aussi en conflit, mais la distribution de la grâce royale à la Cour et la prévalence de la société des privilèges et de l'ordre hiérarchique permettaient de discipliner cette aristocratie. Cependant les villes se montraient comme les plus actives en exhortation à la révolte<sup>91</sup>.

À l'intérieur des villes le gouvernement opérait une lente transformation vers une aristocratisation du *regimiento*. Les accords des *Cortes* demandaient de garantir aux nobles l'accès au *regimiento* parce que le parfait *regidor* devait être *hidalgo*. Mais jusqu'en 1571 les *Cortes* n'exigeaient pas que les *procuradores* soient *hidalgos* et

---

Castilla y León, 2008.

- 86 FORTEA PÉREZ, « Las ciudades, las Cortes y el problema de la representación... », art. cit., p. 443.
- 87 Manuel HERRERO SÁNCHEZ, « El modelo republicano en una monarquía de ciudades », in Alain HUGON et Alexandra MERLE, *Soulèvements, révoltes, révolutions dans l'empire des Habsbourg d'Espagne, xvf-xvif siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2016, p. 243-266.
- 88 José Javier RUIZ IBÁÑEZ et Bernard VINCENT, *Los siglos XVI-XVII. Política y sociedad*, Madrid, Síntesis, 2007.
- 89 Tel est le critère du récent travail de Daron ACEMOGLU et James A. ROBINSON, *¿Por qué fracasan los países? Los orígenes del poder, la prosperidad y la pobreza*, Barcelone, Deusto, 2012.
- 90 HERRERO SÁNCHEZ, art. cit., p. 243-266.
- 91 Mario BERENGO, *L'Europa delle città. Il volto della società europea tra Medioevo ed Età Moderna*, Turin, Einaudi, 1999.



donnent la garantie d'être vieux chrétiens et non *conversos* (juifs convertis au christianisme). Les accords des *Cortes* ne conditionnaient pas la vie politique des villes, parce qu'ils étaient rarement incorporés aux ordonnances du gouvernement local et n'empêchaient jamais le renouvellement des oligarchies urbaines en tant que groupes politiques<sup>92</sup>. Le modèle politique urbain s'adaptait aux changements et transformations sociales et avait des compétences d'organisation, de prélèvement et de captation d'intérêt politique des groupes émergents<sup>93</sup>. Les villes demeuraient les unités de base de l'administration territoriale du royaume, parce que chaque ville était en contact direct avec le roi sans aucune institution intermédiaire. C'est bien là le paradoxe d'une monarchie absolutiste liée au respect des libertés municipales<sup>94</sup>. Les villes deviennent cependant plus distantes du roi en même temps que le gouvernement de la monarchie devenait plus complexe au XVI<sup>e</sup> siècle et que la bureaucratiation apparaissait comme la solution aux défis politiques de temps nouveaux<sup>95</sup>.

## Conclusion

Nous avons essayé de comprendre les bases de l'accord politique sur lequel fut élaborée la collaboration des villes avec la monarchie. Depuis cette perspective visant à privilégier le fondement social de la politique, on peut apprécier les apports des villes en tant que parties prenantes de la société des états réunie en *Cortes* en Castille. Les villes du *realengo* étaient présentes aux *Cortes* et les rois Trastamare les incorporaient à la politique du royaume, qu'il faut analyser comme un système aristocratique dont elles faisaient partie. À partir du règne d'Henri III, les premiers documents montrent cette incorporation des villes importantes au conseil du roi (*Consejo real*). La collaboration se réduisait toutefois à quelques villes comme Burgos, qui était désignée comme

92 *Cortes de los antiguos reinos...*, *op. cit.*, chap. 74, p. 408. José Ignacio FORTEA PÉREZ, « Corona de Castilla - Corona de Aragón. Convergencias y divergencias de dos modelos de organización municipal en los siglos XVI y XVII », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° 34, 2004, p. 17-58, note 43.

93 Regina GRAFE, *Disjunct Tyranny: Markets, Power and Backwardness in Spain, 1650-1800*, Princeton, Princeton U.P., 2012.

94 Helen NADER, *Liberty in Absolutist Spain: The Habsburg Sale of Towns, 1516-1700*, Johns Hopkins U.P., 1993, p. 2.

95 José Antonio ESCUDERO LÓPEZ, « Felipe II y el gobierno de la monarquía », in Rafael DEL PINO MORENO et Gonzalo ANES (dir.), *La América hispana en los albores de la emancipación: [actas del IX Congreso de Academias Iberoamericanas de la Historia]*, Madrid, Marcial Pons, 2005, p. 685-697.

la « Chambre du Roi » dans les documents que le monarque envoyait à la ville. Les mentions différenciées et la distinction ainsi signifiée provoquaient des rivalités et des jalousies entre les principales villes. Tolède enviait Burgos et León jalousait ces deux villes. Dans ce cas, le souhait de se distinguer aux yeux du roi était le mobile qui introduisait la rivalité.

La participation des villes dans leur propre réseau à la politique du royaume eut ensuite lieu dans un contexte de proximité, au Conseil et à la cour royale, et leurs députés étaient insérés dans un modèle aristocratique de participation. Le monarque bénéficia ainsi du conseil et de la collaboration des députés des villes qui accordaient les prélèvements qu'il demandait. Dans le même temps, le roi pouvait, grâce à ce soutien, user des mécanismes de propagande pour faire connaître dans tout le royaume les nouvelles qu'il lui paraissait utile de diffuser. L'implication des députés urbains rendait en outre plus proches les décisions et l'engagement pris en accord avec tous. Les innovations introduites par les différents monarques adaptèrent le modèle de participation, mais n'en changèrent pas les critères. Seuls les Rois catholiques imprimèrent un vrai changement, lorsqu'ils obtinrent une large délégation de confiance aux *Cortes* de Tolède de 1480. Après ces *Cortes*, les villes restèrent à l'écart de la gestion de la grande politique qui fut coordonnée par les rois selon les critères d'une monarchie autoritaire. Néanmoins, les villes faisaient partie du système politique, dans la mesure où il était nécessaire de rendre publics les messages et les symboles utiles aux projets de la monarchie, d'en faire la propagande. Les villes du royaume recevaient des lettres royales contenant les objectifs de la monarchie et les gouvernements urbains les diffusaient par des discours publics tenus dans la ville et le territoire proche. On comprend que la figure du sujet était née pour la monarchie autoritaire. Elle l'utilisait pour ses propres fins, parce que le sujet devenait accessible grâce à la diffusion des messages par des villes qui demeuraient ainsi, à distance, des collaboratrices utiles à la politique royale.

Ce qui s'impose alors dans la pratique, c'est la bureaucratisation : une distance entre le roi et les gouvernements des villes ainsi que la complexité de la grande politique du royaume sont abordées avec un nouveau système de gestion au temps de Philippe II. Mais la lutte des villes castillanes pour les libertés urbaines ne se faisait pas contre la monarchie impériale des Habsbourg, même au temps de la révolte des *Comunidades*. Au contraire, les villes se transformaient car l'ennoblissement des élites et la fermeture des oligarchies faisaient converger leurs intérêts avec ceux de la

politique impériale. Même en matière de fiscalité, les villes collaboraient en participant au prélèvement des impôts indirects à la base de la fiscalité royale, à l'instar des cités-États européennes, donnant à voir une forme de coopération entre un modèle républicain des villes et la monarchie absolue des Habsbourg.



# Die frühneuzeitliche Stadtvernetzung am Beispiel der oberungarischen königlichen Freistadt Bartfeld (Bardejov)

BARNABÁS GUITMAN  
Katholische Péter Pázmány Universität

**D**IE mittelalterlichen und frühneuzeitlichen Quellen der Geschichte des Königreichs Ungarn wurden durch die Vorstöße des Osmanischen Reiches, welches das Land mehr als 150 Jahre lang verwüstete, sowie durch die Reihe von Bürgerkriegen, die aufgrund territorialer, politischer und konfessioneller Spaltungen immer wieder auftraten, erheblich reduziert. Von besonderem Wert für die Nachwelt ist daher das Quellenmaterial, das diese Jahrhunderte relativ ungestört überstanden hat. Dies sind zum Beispiel die Archive in Grenzstädten wie Ödenburg (Sopron), Preßburg (Pozsony) oder Bartfeld. Das Hauptziel meines Beitrags ist es, die oberungarische Stadt Bartfeld in einen breiteren europäischen Kontext des 16. Jahrhunderts zu stellen und somit exemplarisch der Frage nach den Netzwerken, in welche diese Stadt eingebettet war, nachzugehen. Dabei beziehe ich den städtischen Raum mit der untersuchten Stadt gleichermaßen wie Oberungarn als geographische Größe des Austausches mit ein.

Meine Studie basiert auf einer Untersuchung der an den Stadtrat gerichteten Korrespondenzen, die im städtischen Archiv aufbewahrt werden. Ein detailliertes Inventar dieses besonders reichen Materials wurde zu Beginn des 20. Jahrhunderts erstellt, man hat aber damals nur die vor 1526 erstellten Dokumente erfasst, weswegen die Verflechtungen, welche gerade auch für diese Gruppe von Städten ausgemacht werden können, noch nicht ausreichend untersucht sind<sup>1</sup>. Allerdings ergeben sich bei der Rekonstruktion konkrete Probleme. Für den frühneuzeitlichen

---

1 Béla IVÁNYI, *Bártfa szabad királyi város levéltára, 1319-1526*, Budapest, Magyar Tudományos Akadémia, 1910; Béla IVÁNYI, *Bártfa szabad királyi város levéltára, 1501-1526*, II. Manuscript, Széchényi-Nationalbibliothek, Fol. Hung. 2940.

und neuzeitlichen Korrespondenzbestand ist noch kein Inventar verfügbar, die Nummerierung (Signaturen) bricht im ersten Drittel des 16. Jahrhunderts ab. Während meiner Forschungen im Bartfelder Archiv habe ich den Korrespondenz-Bestand zwischen den Jahren 1550-1560 systematisch untersucht und meine Analyse stützt sich unter Berücksichtigung der Fachliteratur vor allem auf die Ergebnisse dieser Forschungen.

Zunächst erscheint es mir erforderlich, den Begriff einer königlichen Freistadt zu definieren, um damit auch die Gruppe, in welche sich das Handeln dieser Stadt einschreibt, besser fassen zu können. Ich werde dann kurz darlegen, in welchen Netzwerken Bartfeld als Mitglied identifiziert wird. Zuletzt skizziere ich die wirtschaftliche Rolle Bartfelds in der Region, um abschließend auf die Rolle der kleinen Städte im Habsburgerreich einen Blick zu werfen.

## 1.

Bartfeld war eine der Städte im Königreich Ungarn, die im Mittelalter das Privileg einer königlichen Freistadt (*civitas libera regia*) erlangten, welches die Stadt während der gesamten Frühen Neuzeit beibehielt. Diese Städte sind Siedlungen, die vom gekrönten Herrscher Privilegien erhalten hatten, durch die sie die zahlreichen Freiräume der damaligen Zeit ausschöpfen konnten. In der Rechtshierarchie der ständischen Gesellschaft wurden solche Städte in juristischer Hinsicht als den Fürsten gleichgestellte Körperschaften angesehen, die kollektive Privilegien oder Freiheitsrechte innehatten. Die königlichen Freistädte haben jeweils die gleiche Rechtsautonomie, beim äußeren Erscheinungsbild, der wirtschaftlichen Rolle, den Einwohnerzahlen und den sozialen Strukturen unterscheiden sie sich jedoch voneinander.

Es gibt zwei Ebenen des freien königlichen Stadtprivilegs: rechtliche Privilegien wurden normalerweise in einem Zug vom Herrscher gewährt, der Erwerb wirtschaftlicher Privilegien erfolgte schrittweise in mehreren Stufen. Es ist wichtig zu betonen, dass die städtischen Privilegien im Mittelalter hauptsächlich solche Ortsgemeinschaften erhielten, die ausländische Siedler aufgenommen hatten. In solchen Fällen konnten die Siedler (*hospites*) ihre Gewohnheitsrechte und Rechtssysteme durchsetzen, die in den

erhaltenen Privilegienurkunden enthalten sind.<sup>2</sup> Die ersten derartigen Privilegien sind aus dem 13. Jahrhundert bekannt.

In jedem Fall garantierte der Herrscher der privilegierten Siedlung und ihrem Bezirk die Exemption aus der Jurisdiktion und Verwaltung des lokalen Obergespanns und aller weltlicher Richter. Das Privileg verlieh der Gemeinde die vollen kommunalen Rechte und Immunitäten. Vollwertige Bürger wurden und konnten in verschiedene Positionen der Stadtregierung gewählt werden, das heißt, sie wählten ihre Vorgesetzten, den Richter, den Stadtrat (*Senatus, Magistratus*) und die anderen Beamten selbst. Im Vergleich zu den österreichischen Städten wurden die privilegierten Städte im Königreich Ungarn recht schnell von der unmittelbaren königlichen Macht unabhängig. Seit der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts traf man sich nicht mehr mit königlichen Amtsträgern, die somit die Städte weder überwachten noch die Stadtrichterwahl kontrollieren konnten<sup>3</sup>. Diese Unabhängigkeit in ihren inneren Angelegenheiten konnten sich die freien königlichen Städte bis zum Ende des 17. Jahrhunderts bewahren.

Wenn man die Rechtsstreitigkeiten hingegen nicht lösen konnte, stand den Freistädten eine direkte Appellation an den Herrscher, beziehungsweise an eines der Gerichtsforen des Königshofes offen. Anfang des 15. Jahrhunderts gelang es den königlichen Freistädten, einen eigenen Rechtskreis, jenen der sogenannten Tavernikalstädte, zu bilden. In diesem unabhängigen Oberhof hatte ein königlicher Richter (*Tarnackmeister*) den Vorsitz, und die Bürger beteiligten sich als Beisitzer<sup>4</sup>. Ab 1405 hatten die königlichen Freistädte einheitlich das Recht des Blutbannes. In der Frühen Neuzeit haben sie dieses Recht auch oft ausgeübt, wie aus den Gerichtsakten von Bartfeld hervorgeht<sup>5</sup>.

2 „Das deutsche Element hat nicht nur auf lange Zeit in der Zusammensetzung der Bevölkerung eine entscheidende Rolle gespielt, sondern daß es vor allem auch für die Rechtsverfassung der Städte schlechthin ausschlaggebend gewesen ist.“ Klaus-Detlev GROTHUSEN, „Das mittelalterliche Städtewesen Südosteuropas im Einflussbereich der italienischen und mitteleuropäisch-deutschen Rechtsstädte“, in Klaus-Detlev GROTHUSEN, (ed.), *Die Stadt in Südosteuropa. Struktur und Geschichte*, München, Trofenik, 1968, « Südosteuropa Jahrbuch, 8. », S. 43-71, hier: S. 59.

3 Vgl. András KUBINYI, „Der ungarische König und seine Städte im 14. und am Beginn des 15. Jahrhunderts. Stadt und Stadtherr im 14. Jahrhundert“, in Wilhelm RAUSCH (ed.), *Stadt und Stadtherr im 14. Jahrhundert. Entwicklungen und Funktionen*, Linz/Donau, Österr. Arbeitskreis für Stadtgeschichtsforschung, 1972, S. 193-220.

4 András KUBINYI, „Tavernikalstadt“, in *Lexikon des Mittelalters*, Bd. 8, München Zürich, LexMA-Verlag, 1997, S. 514.

5 *Sententiae Criminales e Protocollo Liberae ac Regiae Civitatis Bartfensis excerptae*. Štátny archív v Prešove, pracovisko Archív Bardejov, Magistrát mesta Bardejov, (im Folgenden: ŠAB MMB): ohne Signatur. Vgl. Blanka SZEGHYOVÁ, „Punishment in Sixteenth-Century Hungarian Towns“ in Jaroslav MILLER und

Die Privilegien gewährten den königlichen Freistädten große Freiheit in kirchlichen Angelegenheiten. Der Herrscher räumte den Bürgern das Recht ein, ihre Pfarrer frei zu wählen. Infolge der Zehntbestimmungen konnte zudem der Stadtpfarrer die gesamte Summe des Zehnts für sich beanspruchen.

Mit den wirtschaftlichen Privilegien (Messeprivileg, Stapelrecht, Zollfreiheit) wollten die Herrscher vor allem den Außenhandel stärken. Davon haben die Siedlungen an den wichtigsten Fernstraßen profitiert, wie beispielsweise Bartfeld, das auch heute noch in der Nähe der polnischen Grenze liegt.

Die Städte hatten als Körperschaften und Adelskollektive die Möglichkeit, Landbesitz und Dörfer zu kaufen und zu verkaufen. So bezog die Stadt als Grundherr Einkommen und Versorgungsleistungen durch Steuerzahlungen und verschiedene Dienste der Leibeigenen ihrer Dörfer.

Die Städte hatten aber auch Verpflichtungen gegenüber dem König: die Freistädte mussten jährlich gelegentlich gesonderte Steuern zahlen und bei Bedarf mussten sie militärische Unterstützung leisten. Da sie kollektive Adelsrechte besaßen, wurden sie als Adlige der Komitate eingestuft und waren verpflichtet, durch ihre Vertreter an Komitatsversammlungen teilzunehmen.

Die königlichen Freistädte des Königreichs Ungarn hatten in gewisser Hinsicht eine stärkere Selbstverwaltung und größere Unabhängigkeit als die freien Reichsstädte im Heiligen Römischen Reich, die hinsichtlich ihres rechtlichen Status mit ihnen vergleichbar waren<sup>6</sup>. Während beispielsweise im Alten Reich erst mit der Reformation die Möglichkeit einer freien Pfarrerwahl verwirklicht wurde, verfügten die Bürgerschaften in Ungarn schon seit dem Mittelalter über dieses Recht und zwar nicht nur in den königlichen Freistädten, sondern auch in Marktflecken und sogar in Dörfern<sup>7</sup>.

---

László KONTLER, (eds.), *Friars, Nobles and Burghers - Sermons, Images and Prints: Studies of Culture and Society in Early-Modern Europe*, Budapest/New York, CEU Press, 2010, S. 361-376.

6 Für einen umfassenden Überblick über die Städte des Heiligen Römischen Reiches siehe Eberhard ISENMANN, *Die deutsche Stadt im Mittelalter 1150-1550. Stadtgestalt, Recht, Verfassung, Stadtregiment, Kirche, Gesellschaft, Wirtschaft*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau, 2014; Heinz SCHILLING und Stefan EHRENPREIS (eds.), *Die Stadt in der frühen Neuzeit*, Berlin, De Gruyter, 2015, « Enzyklopädie deutscher Geschichte 24 ».

7 Im Fall von Bartfeld stammen die ersten Daten für freie Priesterwahl aus einer Urkunde von König Sigismund von Luxemburg von 1391. ŠAB MMB Missiles: Nr. 30. Zitiert von: Mária PETROVIČOVÁ, „Cirkev v Bardejove v predreformačnom období“, in Péter KÓNYA (ed.), *Leonard Stöckel a reformácia v strednej Európe*, Prešov, Vydavateľstvo Prešovskej univerzity, 2011, S. 162-168, hier: S. 163. Vgl. András KUBINYI, *Főpapok, egyházi intézmények és vallásosság a középkori Magyarországon*, Budapest, MÉTEM, 1999, S. 269-286.



In politischer Hinsicht konnten die königlichen Städte ihre Freiheitsmöglichkeiten oder Privilegien jedoch hauptsächlich für ihre inneren Angelegenheiten durchsetzen. In der Landespolitik waren sie eher Beobachter denn Akteure. Ihre Bevölkerung und ihr wirtschaftliches Gewicht waren nicht so bedeutsam wie jenes der Handelsstädte Süddeutschlands, sie konnten ihre Interessen nicht militärisch verteidigen oder ein eigenes Heer finanzieren, wie zum Beispiel Augsburg im Schmalkaldischen Krieg. Die Gesamtbevölkerung von Bartfeld umfasste nur wenige tausend Menschen, ähnlich wie in anderen königlichen Freistädten in Ungarn.

Während des 16. Jahrhunderts wurden aufgrund der machtpolitischen Lage in Ungarn die Freiheiten der Städte in der Praxis im Wesentlichen nicht beeinträchtigt. Einerseits brauchte der Herrscher die finanzielle Unterstützung der Städte, andererseits brauchten die Städte auch die herrschende Macht, von der sie ihre Privilegien erhielten. In dieser erzwungenen gegenseitigen Abhängigkeit, im Schatten anderer, schwerwiegenderer Probleme wie der Frage des Türkischen Krieges oder der Frage der Wiedervereinigung des Landes, waren die Städte weit genug von der königlichen Macht entfernt, um ihre eigenen Angelegenheiten bis zum Ende des Jahrhunderts in ihrem Sinne zu regeln.

## 2.

In politischer Hinsicht war Bartfeld Mitglied des Oberungarischen Stadtverbandes. Die *Ungarische Pentapolis* oder *Pentapolitana* entstand im späten Mittelalter, die Städte hielten ihr erstes gemeinsames Treffen zu Beginn des 15. Jahrhunderts ab. In einem Brief vom 1553 haben die Bartfelder sich darüber so geäußert:

Umso besser geziemlich uns gegenseitig zu respektieren, weil wir nicht nur in kirchlichen, sondern in der politischen Gemeinschaft zusammengehören. Diese Städte haben sich schon von alters her auf einen solchen Bund geeinigt, als ob es ein Staat wäre, so dass sie wegen jeder öffentlichen Angelegenheit untereinander Versammlungen hielten<sup>8</sup>.

---

8 „*Eam ipsam vero inter nos hoc magis colere decet, quod non solum ecclesiastica, sed etiam politica societate coniuncti sumus. Sunt enim haec oppida iam longissime inter se foedere coniuncta, veluti una respublica: ita, ut consilia inter se habeant omnia communia.*“ Brief der Bartfelder Geistlichen an Matthias Lauterwald, Bartfeld,

Die Versammlungen hatten keinen ständigen Sitz, die Gesandten trafen sich meist in Kaschau oder Eperies. In dringenden Fällen konnten sie Versammlung in nur drei bis vier Tagen organisieren und abhalten. Das Hauptziel dieser Treffen lag von Anfang an in Verhandlungen zu Wirtschaftsfragen, im 16. Jahrhundert wurden jedoch zunehmend religiöse als auch politische Fragen diskutiert. Zu den wichtigsten Themen der Verhandlungen dieser Städtetagungen im 16. Jahrhundert gehörten die königliche Steuer, die Stellung der von den Städten gemeinsam finanzierten Söldner für den König und die verschiedenen Kriegslasten. Bei diesen Zusammenkünften diskutierten sie aber auch das Verhältnis zwischen den Städten und dem Adel in den Komitaten sowie Fragen der wirtschaftlichen Regulierung (Preis- und Lohnregulierung, Angelegenheiten der Zünften, Maßeinheiten) von der Pentapolis und von Marktflecken und Dörfern in ihrem Einzugsgebiet.

Die Mitglieder des Bundes informierten sich regelmäßig untereinander. Damit die Versammlungen im Interesse der Städte ergebnisorientiert abgehalten werden konnten, war ein Informationssystem in Form eines Nachrichtennetzwerkes erforderlich, das sicherstellte, dass die Städte schnell gegenseitig Neuigkeiten erhielten. Eperies fungierte als zentraler Übermittler im Netzwerk, die Nachrichten aus Leutschau, Bartfeld und Zebin wurden hier zusammengeführt und an Kaschau weitergeleitet und andererseits wurden die Informationen der Kaschauer an die übrigen Mitglieder des Verbandes weitergeleitet.

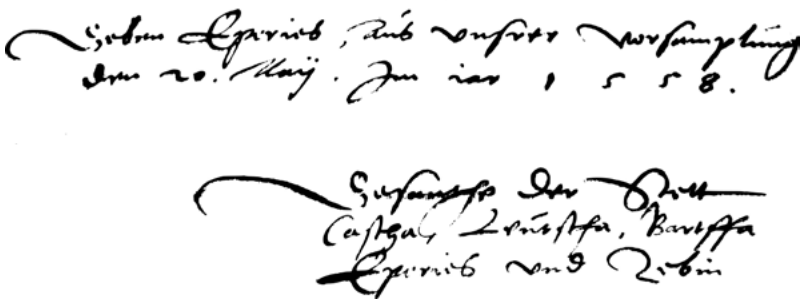
István H. Németh hat eine dreistufige Typologie für die Informationsquellen der Städte erarbeitet<sup>9</sup>. Zunächst die von Händlern übermittelten Informationen, welche oft ausländische Geschehnisse beinhalteten. Dann zweitens die von den Städten ernannten Gesandten oder bezahlten Agenten, welche detaillierte Berichte aus den Hauptstädten (Pressburg, Wien, Prag) sandten und ebenso wie vom ungarischen Reichstag, alles Neuigkeiten, welche die Städte dann untereinander kommunizierten. So koordinierten

---

14. November 1553. Vgl.: Zoltán CSEPREGI, *A reformáció nyelve. Tanulmányok a magyarországi reformáció első negyedszázadának vizsgálata alapján*, Budapest, Balassi, 2013, S. 424-425; Barnabás GUITMAN, *Hit, hatalom, humanizmus. Bártfa reformációja és művelődése Leonhard Stöckel korában*, Budapest, Szent István Társulat, 2017, S. 197-198.

9 István H. NÉMETH, „Információszerzés és hírközlés a felsőmagyarországi városokban“, in Tivadar PETERCSÁK und Máttyás BEREZC (eds.), *Információáramlás a magyar és török végvári rendszerben*, Eger, Heves Megyei Múzeum, 1999, S. 117-127. Weitere Informationen zur Rolle des Stadtverbandes in Frühe Neuzeit siehe unter István H. NÉMETH, *Várospolitikai és gazdaságpolitika a 16-17. századi Magyarországon. I-II*, Budapest, Gondolat, 2004.

sie ihre Aktionen bei ihren häufigen Zusammenkünften und versuchten auf den ungarischen Reichstagen des 16. Jahrhunderts einstimmig zu handeln<sup>10</sup>. In Wien, später in Prag wurde auch ein gemeinsamer Agent auf Kosten des Stadtverbandes bezahlt, der mit den zentralen Regierungsbehörden in Kontakt blieb. Die dritte Informationsquelle war die Zipser-Kammer und der oberungarische Grenzobrist, beide hatten ihren Sitz in Kaschau. Auch hier bemühten sich die Städte um ein gutes Verhältnis zu den Kammerbeamten und zu dem kommandieren Offizier, um den Informationsfluss zu gewährleisten.



Geben Eperies, aus unserer Versammlung  
am 20. Mai. Im Jahr 1558.

Eperies der Druck  
Leutschau, Bartfeld  
Eperies und Zebin

Abbildung 1 Datierung und Unterschrift über dem Brief von der Versammlung der Pentapolis im Jahr 1558.

Der Stadtverband wurde von den königlichen Behörden ebenso wie von den Komitaten als eine Einheit behandelt. Im Bartfelder Archiv gibt es unzählige Beispiele dafür, wie Briefe, Anweisungen oder Anfragen an alle Mitglieder des Verbunds gemeinsam gesandt wurden. Zum Beispiel am 27. Juni 1551 adressierte der königliche Kanzler Nikolaus Olah, Bischof von Erlau, einen Brief aus Wien an den Stadtverband und am 19. November 1553 richtete der königliche Grenzoberst Ferenc Tahy eine Anfrage an die fünf Städte bezüglich der Zahlungen der Söldner<sup>11</sup>.

Nach eigenen Berechnungen finden wir insgesamt 2881 Dokumente im Korrespondenzbestand des Stadtrates im Bartfelder Archiv für den Zeitraum 1550-1560. Dabei sind 1127 Dokumente in den anderen Städten der Pentapolis datiert, also aus Kaschau, Eperies, Leutschau, Bartfeld und Zebin, insgesamt also 40 Prozent

<sup>10</sup> So wurde beispielsweise von der Versammlung der fünf Städte in Eperies 20.05.1558 eine gemeinsame Anweisung an die städtischen Gesandten nach Pressburg und Wien geschickt (ŠAB MMB Missiles).

<sup>11</sup> Nikolaus Olah, Wien, 27.06.1553; Ferenc Tahy, Diószeg, 19.10.1553 (ŠAB MMB Missiles).

der gesamten Korrespondenz. Die hohe Anzahl von Briefen aus Eperies ist zusätzlich zum oben genannten auch dadurch gerechtfertigt, dass sich das Zentrum des Komitats in dieser Stadt beziehungsweise in seiner unmittelbaren Nähe befand<sup>12</sup>. Dieser Anteil an der Korrespondenz darf uns aber nicht darüber hinwegtäuschen, dass aufgrund seines wirtschaftlichen Gewichts und seiner Größe Kaschau die führende Stadt im Verband war und eben nicht Eperies.

Adressierungsort	Anzahl der Briefe	
Eperies	549	49%
Kaschau	276	24%
Bartfeld	165	15%
Zebin	90	8%
Leutschau	47	4%
insgesamt	1127	100%

Nach dem Auftreten von Luther schlossen sich einzelne Mitglieder des Bündnisses der reformatorischen Bewegung an und bildeten nun eine eigene, separate kirchliche Organisation. Dabei wandten sich die bürgerlichen Eliten von Bartfeld, Eperies, Leutschau und Zebin bewusst dem neuen Glauben mehrheitlich zu, während die Bewohner der Dörfer weniger bewusst und viel langsamer diese Tendenzen folgten. In diesem Zusammenhang spielte Kaschau eine besondere Rolle, weil der Stadt eine große Zahl von Ungarn, die aus dem Osmanischen Reich geflohen waren, aufnehmen sollte, die in ihrer Mehrheit bereits Anhänger der reformierten helvetischen Reformation waren. Dadurch wurden verschiedene innerstädtische Konflikte in Kaschau hervorgerufen, was gleichermaßen Auswirkungen im religiösen Bereich wie auf das Funktionieren des Netzwerkes hatte<sup>13</sup>.

Mit der Reformation nahm in Bartfeld durch seine Schule und Druckerei in religiösen und kulturellen Fragen eine zunehmend

<sup>12</sup> Vgl. H. NÉMETH, „Információszerzés és hírközlés...“, art. cit.

<sup>13</sup> Vgl. József BESSENYEI, „A menekültek és a magyarországi városhálózat alakulása a török hódítás kezdeti periódusában“, in Pál FODOR, Géza PÁLFFY und István György TÓTH (eds.), *Tanulmányok Szakály Ferenc emlékére*, Budapest, MTA TKI, 2002, S. 75-85. Barnabás GUITMAN, „Konfessionelle Kontroversen und ihre Lösungsversuche im multiethnischen Raum Oberungarns in der Mitte des 16. Jahrhunderts“, in Maria-Elisabeth BRUNERT, Arno STROHMEYER und András FORGÓ (eds.), *Kirche und Kulturtransfer: Ungarn und Zentraleuropa in der Frühen Neuzeit*, Münster, Aschendorff, 2019, S. 13-28.

führende Rolle in dieser oberungarischen Region ein. Die Rezeption und Übernahme der lutherisch-melanchthonischen Lehren erfolgte hier fast selbstverständlich, weil die deutschsprachigen (sich aber am meisten als *Hungarus* oder *Pannonus* identifizierenden) Bürger der Städte enge verwandtschaftliche, wirtschaftliche und kulturelle Beziehungen zu den Städten der mitteleuropäischen Makroregion unterhielten, deren Bevölkerung ebenfalls deutscher Herkunft war. Da keine sprachlichen und kulturellen Barrieren vorhanden waren, zeigten die Bürger dieser Städte eine außergewöhnliche Mobilität, da sie sich relativ leicht in das Leben einer ähnlichen Stadt in mehreren hundert Kilometern Entfernung über mehrere Grenzen hinweg integrieren konnten. Trotz der Tatsache, dass die Region durch eine Vielzahl von Landes- und Provinzgrenzen zersplittert war, kann das Netzwerk dieser deutschen bzw. deutschsprachigen Städte als mehr oder weniger einheitlicher Raum angesehen werden. Diese Einheit konnte sich hauptsächlich im kulturellen und religiösen Bereich manifestieren, wenngleich die Bedeutung der Städte in der jeweiligen Hierarchie der lokalen ständischen Gesellschaft, ihre wirtschaftlichen und demografischen Bedingungen von Land zu Land und von Provinz zu Provinz unterschiedlich waren.

In diesem Sinne können wir nicht von einem einzigen Idealtyp der Stadt in der Osthälfte der Habsburgermonarchie sprechen. Es ist zutreffend, dass die Rezeption des mittelalterlichen deutschen Rechts grundlegend für das ungarische Stadtrecht und Städtewesen waren. Somit kann das Städtewesen im Karpatenbecken als einen Ableger des westlichen Städtewesens verstehen<sup>14</sup>. Andererseits wurden die Städte des ungarischen Königreichs aber bereits im späten Mittelalter Teil der ungarischen ständischen Gesellschaft, die sich in Bezug auf ihre Besonderheiten von der damaligen österreichischen oder böhmischen sozialen Struktur unterschied. Es gibt natürlich Gemeinsamkeiten, aber vornehmlich Unterschiede. In Ungarn beispielsweise hat sich in den Städten keine Patrizierschicht gebildet und damit entstanden keine großen, jahrhundertlang blühenden Kaufmanns- und Gilden-Dynastien.

Wenn wir das breitere wirtschaftliche Umfeld von Bartfeld betrachten, ist es bemerkenswert, dass die Stadt am Rande des mitteleuropäischen Wirtschaftsraums, wo sich entlang der wichtigste Handelsroute, der Donau, im Umfeld des Flusses ein Handelsnetzwerk bildete, liegt. Attila Tózsá-Rigó hat fünf

<sup>14</sup> Vgl. Klaus-Detlev GROTHUSEN, „Zum Stadtbegriff in Südosteuropa“, *Zeitschrift für Balkanologie*, n° 13, 1977, S. 63-81.



Diese Einbettung von Bartfeld wollen wir anhand von Karten verdeutlichen. Karte 1 zeigt uns, wie viele Briefe aus den Gebieten der einzelnen ungarischen Komitate an Bartfeld adressiert waren. In Bezug auf das Komitat Scharosch wurden die Zahl der in Bartfeld datierten Briefe separat dargestellt. Bei Briefen aus den Grenzgebieten wurde die Zahl mit einer Krone hervorgehoben, wenn der König beziehungsweise einer der königlichen Beamten den Brief an Bartfeld sandte. Da diese vom ungarischen König oder seinem Beamten geschickt wurden, können sie nicht im engeren Sinne als ausländische Kontakte angesehen werden. Aus dem untersuchten Zeitraum gibt es in Bartfeld nur einen aus Italien adressierten Brief, der aber auch ein königliches Schreiben ist, weil er von Ferdinand I. aus Padua verschickt wurde. Dennoch stammt insgesamt 17 Prozent der gesamten Korrespondenz (etwa 2880 Dokumente) des untersuchten Zeitraums aus dem Ausland. Die überwiegende Mehrheit dieser Dokumente kommt aus Polen, beziehungsweise aus Schlesien, und nur ein paar Briefe kamen aus dem Alten Reich (Augsburg, Wittenberg, Leipzig, Dresden). Die wichtigsten schlesischen Orte, mit denen die Bartfelder Beziehungen unterhielten, sind: Breslau, Grodziszczce (Lampersdorf), Złotoryja (Goldberg), Szprotawa (Sprottau), Opole (Oppeln), Świdnica (Schweidnitz).

Wie ausgeführt, lag Bartfeld im Nordosten des Landes, nahe der polnischen Grenze entlang der Handelsroute, die Südosteuropa in Richtung Kaschau von Süden mit Polen verband. Obwohl die Stadt als Glied des mitteleuropäischen Wirtschaftsraums mit den süddeutschen Städten in Kontakt stand, waren die Bartfelder mit aktiveren wirtschaftlichen Beziehungen verständlicherweise insbesondere an Krakau und Südpolen interessiert. Das untersuchte Archivmaterial zeigt dies zumindest deutlich. Auf der Karte 2 wurden jene ungarischen Orte verzeichnet, von denen aus mindestens zehn, und jene ausländischen Orte, von denen aus mindestens fünf Briefe an Bartfeld gerichtet worden waren. Mit Hilfe der Karte kann gezeigt werden, mit welchen polnischen Städten Bartfeld eine lebhaftere Verbindung unterhielt. Nicht nur die einzelnen Stadträte oder Kaufleute, sondern auch der polnische König und die Hauptakteure der polnischen ständischen Gesellschaft sandten in vielen Fällen Briefe an gesetzliche Vertreter von Bartfeld (Diagramm 1).



Karte 2 Bartfeld und seine Korrespondenznetzwerke zwischen 1550-1560.

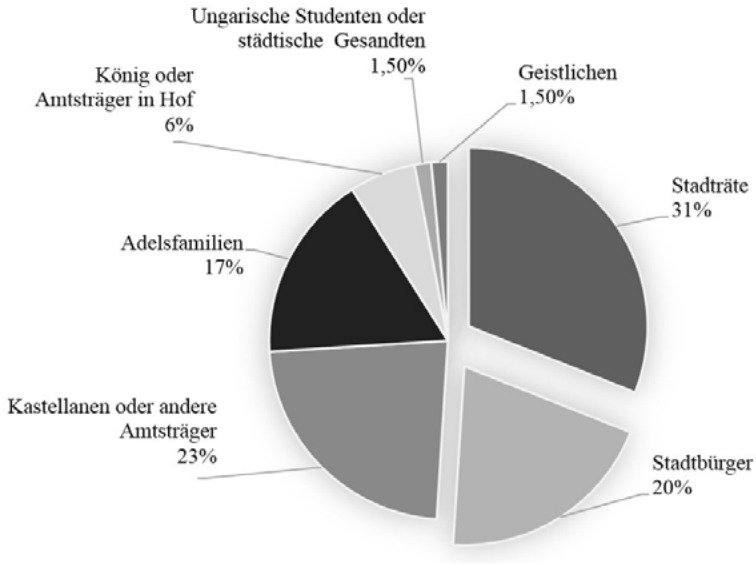


Diagramm 1 Briefpartner der Bartfelder in Polen geordnet nach ihrem gesellschaftlichen Status.



### 3.

Die Mehrheit des Korrespondenzmaterials des Bartfelder Magistrats ist – keineswegs überraschend – überwiegend geschäftsbezogen, das heißt, die Briefe haben in irgendeiner Weise mit den Aktivitäten der städtischen Bürgerschaft in Bezug auf Handwerk, Weinbau und Weinproduktion, Handel und Kredite zu tun. Die Bürgerschaft bestritt ja schließlich ihren Lebensunterhalt durch Handwerk und Handel.

Dabei stehen folgende Themen im Zentrum. Zunächst die mehrtägige jährliche Messe, die rund um die liturgische Gedenkfeier für den Hl. Egidius organisiert wurde. Zudem spielt die Textilproduktion eine wichtige Rolle, schließlich beruhte der Reichtum von Bartfeld auf der Herstellung und dem Bleichen von Leinwand. Im spätmittelalterlichen Ungarn wurde nur in Bartfeld die Leinwand von den Handwerkern in einem Verlagssystem in einer Art Lohnarbeit und nicht in den Zünften hergestellt<sup>17</sup>.

Die Bedeutung der Textilindustrie in Bartfeld zeigt sich auch darin, dass sie während des 15. Jahrhunderts eine der wenigen Städte war, deren vor Ort hergestellte Leinwand im ganzen Land gehandelt wurde. 1424 wurden beispielsweise 23.700 Stück Leinen und 1.150 Stück feinerer Leinwände von den Webstühlen der Stadt zur Messe nach Kaschau und eine größere Sendung nach Buda geschickt<sup>18</sup>. Ab dem Beginn des 16. Jahrhunderts läutete das billige Importtuch das Ende Leinenindustrie allmählich ein, aber sein vollständiger Niedergang erfolgte in einen jahrzehntelangen Prozess<sup>19</sup>.

Einige Briefe enthalten Hinweise auf ausländischen Stoffarten. Neben den beiden beliebtesten Importposten, *Barasla* (benannt nach der Stadt Breslau), und der *Karasia* (Kersey, englischen

17 Jenő SZÜCS, *Városok és kézművesség a XV. századi Magyarországon*, Budapest, Művelt Nép, 1955, S. 221-227.

18 György GRANASZTÓI, *A városi élet keretei a feudális kori Magyarországon: Kassa társadalma a 16. század derekán*, Budapest, Korall, 2012, S. 157 « Korall társadalomtörténeti monográfiák, 2 »; SZÜCS, *Városok és kézművesség...*, *op. cit.*, S. 232-233.

19 Beschreibung der Gestelle in der Stadt Dorffer im Jahr 1555 (ŠAB MMB Missiles).

Ursprungs)<sup>20</sup>, erscheinen auch der sogenannte Nürnberger Long (*Longh Pošto*)<sup>21</sup> und der wenig bekannte Plosser<sup>22</sup> auf den Listen<sup>23</sup>.

Während des 16. Jahrhunderts wandte sich ein bedeutender Teil der Bevölkerung dem Handel zu, einschließlich des Weinhandels, anstelle des Handwerks, aufgrund der sich ändernden Umstände und der wachsenden Nachfrage. Die Stadtbewohner waren nicht nur im Verkauf, sondern auch im Weinbau und in der Weinherstellung präsent. Sowohl die Stadt Bartfeld als juristische Person als auch einige der reicheren Bürger kauften sich eigene Weinberge im Tokaj-Untergebirge (Tokajhegyalja) und dann wurde der Wein, der aus den hier angebauten Trauben hergestellt wurde, hauptsächlich in Polen verkauft<sup>24</sup>.

In den letzten Jahrzehnten des späten Mittelalters und im 16. Jahrhundert erlebten die Städte Oberungarns eine wirtschaftlich prosperierende Ära. Zu dieser Zeit haben die Bartfelder die Weine von Hegyalja nicht nur als Weinkäufer gehandelt, sondern sie produzierten auch als sogenannte *Extraneus*-Weinbaubesitzer selbst<sup>25</sup>. So stammte im 16. Jahrhundert ein erheblicher Teil des Einkommens des Bürgertums aus der Weinherstellung<sup>26</sup>.

20 Walter ENDREI, „Középkori angol textil-importunk gyapjú-szövegetei“, *Századok*, n° 104, 1970, S. 288-299, hier: S. 290-293.

21 Győző EMBER, *Magyarország nyugati külkereskedelme a XVI. század közepén*, Budapest, Akadémiai, 1988, S. 92.

22 In der Literatur gibt es zwei Erklärungen für die Herkunft des Plossers: weniger wahrscheinlich ist der französische Blois, überzeugender ist die schlesische Stadt Pless (heute Pszczyna, Polen), die den Namen der Stoffsorte erklärt. György SZÉKELY, „Posztófajták a német és nyugati szláv területekről a középkori Magyarországon“, *Századok*, n° 109, 1975, 5-6. S. 765-795 hier: S. 788.

23 Die Tücher wurden in Ballen gelagert und transportiert. Die Größe und Länge eines Ballens hing von der Art des Stoffes ab und konnte 20 bis 50 Stück betragen (1 Stück zeigte eine Länge von ungefähr 14 bis 20 Metern an). Die kleineren Maße wurden durch das Klafter (1,8-3 m) und durch die Elle (60-80 cm) gemessen, aber in Bartfeld benutzte man auch das *sing*. Erschwerend kommt hinzu, dass das *sing* sowohl den Klafter als auch die Elle hätte bezeichnen können. Über den Stoffmaßen siehe: István BOGDÁN, *Magyarországi hossz- és földmértékek, 1601-1874*, Budapest, Akadémiai, 1990, Ballen: S. 69-70; *sing*: S. 114-117; Elle: S. 102-112; Stück: S. 123-125.

24 Unter den mittelalterlichen ungarischen Weinsorten zeichneten sich die Weine von Syrmien (Szerém) und Ödenburg-Pressburg sowohl durch ihre Qualität als auch durch die produzierte Menge aus. Die Weine von Tokajhegyalja fingen ab dem 16. Jahrhundert an, die Nektare der beiden genannten Weinregionen an Popularität einzuholen. Weit über die Hälfte des produzierten Weins wurde auf polnischen Märkten verkauft. Lajos Gecsényi verarbeitete den Weinbau der Stadt auf der Grundlage der Einträge zwischen 1485 und 1563 im Bartfelder Barbuch *Regiſtrum vinearum*. Lajos GECSÉNYI, „Bártfa város hegyaljai szőlőgazdálkodása 1485-1563“, *Agrártörténeti Szemle*, n° 8, 1966, S. 470-485.

25 Extraneus-Besitz wird in der Literatur erwähnt, wenn ein nicht lokaler Adeliger oder auch Nicht-Adeliger ein solches Landgut durch Miete, Verkauf oder Verpfändung erwirbt, das für landwirtschaftliche Produktion geeignet ist.

26 GECSÉNYI, „Bártfa város hegyaljai...“, art. cit., S. 470-471.

Der Verkauf von Wein wurde durch die spätmittelalterliche wirtschaftliche Stärkung der königlichen Freistädte in Oberungarn und gleichzeitig durch eine Wiederbelebung des Handels mit Polen erheblich erleichtert. Die Teilnahme der Bürger von Bartfeld am Handel wurde auch durch die Handelsprivilegien der Herrscher gefördert, zum Beispiel mussten sie von Zeit zu Zeit (fallweise) nur die Hälfte der dreißig Zölle zahlen<sup>27</sup>. Der lebhafte Handelsumsatz zeigt sich darin, dass bereits zu Beginn des 16. Jahrhunderts allein über Bartfeld jedes Jahr Wein im Wert von 5,500 ungarischen Forint nach Polen geliefert wurde<sup>28</sup>.

Wichtige Quellen für diesen aufsteigenden Weinbau und Weinhandel sind zum einen die in den Archiven der Städte aufbewahrten Geschäftsbücher sowie die dazugehörige Korrespondenz der Bürger. Ab dem Ende des 16. Jahrhunderts liefern die Krakauer Zolltagebücher zusätzlich wertvolle Daten zum Volumen der Weinexporte aus Ungarn<sup>29</sup>.

László Szabolcs Gulyás hat mit Hilfe des von Béla Iványi erstellten Inventars die Orte ausfindig gemacht, die durch den Handel mit der Stadt in Beziehungen standen. In diesem Inventar kann man Einträge bis 1526 finden, aber nach unseren Untersuchungen kann man feststellen, dass es auch in der Mitte des 16. Jahrhunderts in dieser Hinsicht kaum wesentliche Änderungen gab: die Handelsbeziehungen sind die Gleichen geblieben. Durch den Weinhandel stand die Stadt mit folgenden ungarischen Siedlungen im Austausch: Gálszécs (Sečovce), Hanusfalva (Hanušovce nad Topľou), Nagymihály (Michalovce), Stroppkau (Stropkov), Varannó (Vranov nad Topľou), Terebes (Trebíšov), Scharosch (Veľký Šariš), Újhely, Gönc, Tokaj, Liszka, Tállya, Szántó, Szikszó, Zipser Kapitel (Spišská Kapitula), Kaschau (Košice) und den folgenden polnischen Siedlungen: Biecz, Brzozów, Bobowa, Boroszló, Kobylany, Grybów, Krakau, Krosno, Lubaszawa, Muszyna, Myszków, Nowy Sącz, Szymbark, Żmigród, Strzeżów, Tarnów<sup>30</sup>.

27 Erik FÜGEDI, „A bártfai XVI. század eleji bor- és lókvitel néhány kérdése“, *Agrártörténeti Szemle*, n° 14, 1972, S. 41-89, hier: S. 41.

28 ÉMBER, *Magyarország nyugati...*, *op. cit.*, S. 10-11.

29 Bálint VINKLER, „Krakkói borkivitelünk a 16. század végén 1589-1600“, *Agrártörténeti szemle*, n° 55, 2014, S. 1-40; Bálint VINKLER, „Krakkói vámnaplók tokaj-hegyaljai borokra vonatkozó bejegyzései 1597-ben“, in István OROSZ und Klára PAPP (eds.), *Szőlőtermelés és borkereskedelem*, Debrecen, Debreceni Egyetem Történelmi Intézet, 2009, S. 55-75 « Speculum historiae Debreceniense, 2 ».

30 László Szabolcs GULYÁS, „A középkori szőlőművelés és borkereskedelem információtörténeti vizsgálatának lehetőségei“, *Aetas*, n° 27, 2012, S. 155-175, hier: S. 171-172.



Diagramm 2 Polnische Orte, mit denen die Bartfelder intensivere Beziehung hatten. Die Zahlen zeigen, wie viele Briefe von dem jeweiligen Ort zwischen 1550-1560 an Bartfeld adressiert wurden.

Bartfelder kaufte aber nicht nur Wingerte, sondern verkaufte sie auch<sup>31</sup>. Zur Überwachung des Weinbaus beschäftigte die Stadt einen bestellten örtlichen Winzer (*vinitor, procurator*), für den in Tállya ein separates Haus und ein Keller gekauft wurden. Die Kommissare unter den Mitgliedern des Bürgertums besuchten die Weinberge auch zwei- oder dreimal im Jahr persönlich zur Inspektion<sup>32</sup>.

Die städtischen Weinberge wurden auf Vertragsbasis bewirtschaftet, ein erheblicher Teil der Tagelöhner wurde aus der nordungarischen Region rund um Bartfeld eingestellt und zur Arbeit in die Weinberge gebracht, wobei der Anteil der externen Arbeitnehmer zur Erntezeit die Hälfte der Gesamtbelegschaft erreichen konnte. In der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts war eine

31 Obwohl die Stadt bedeutende Rebflächen hatte, änderten sich ihre Grenzen ständig. Das dauerhafteste Anwesen befand sich in Tállya: die Stadt Bartfeld erwarb schon im Beginn des 16. Jahrhunderts die Weinberge Tökösmál und Nyerges in Tállya, die jahrhundertlang ebenfalls im Besitz des Bürgertums gewesen waren. GECSÉNYI, „Bártfa város hegyaljai...“, art. cit., S. 472. In einem Brief aus der Jahre 1556 sind die folgenden Weinberge als Eigentum der Stadt aufgeführt: Bányász, Tökösmál, Palotavég, Hudancziki, Nyerges. Stephanus Peresteg an Marcus Keyl, Richter von Bartfeld, von Tállya i. Márc 1566, ŠAB MMB Missiles, ohne Signatur.

32 GECSÉNYI, „Bártfa város hegyaljai...“, art. cit., S. 474; István N. Kiss, „A mezőgazdasági termelő népesség fluktuációja és extraneus birtoklás Hegyalján a XVI. század második felében“, in László MAKKAI und István N. Kiss (eds.), *Jobbágytelek és parasztgazdaság az örökös jobbágytság kialakulásának korszakában; tanulmányok Zemplén megye XVI-XVII. századi agrártörténetéből*, Budapest, Akadémiai, 1966, S. 19-283, hier: S. 95.

solche Lohnarbeit in Hegyalja eine relativ gute Einnahmequelle. Die Arbeiter konnten 15 Denare pro Tag einstecken, was dem Marktpreis von vier Litern Wein oder 75 Eiern entsprach<sup>33</sup>. Da die Bevölkerung der Marktstädte von Hegyalja jedoch kein Fuhrwesen betrieb, mussten sich die Städte selbst um den Transport des Weins kümmern. Daher wurden die Leibeigenen in einem Dutzend Dörfer entlang der Handelswege rund um Bartfeld für den Transport eingesetzt<sup>34</sup>.

Die Alphabetisierung spielte eine entscheidende Rolle beim Betrieb kommerzieller Netzwerke. Die Belegung des Handels und damit die Tatsache, dass möglichst viele Bürger in den Weinbau und den Weinverkauf involviert waren, ging mit einer breiteren Alphabetisierung einher<sup>35</sup>. Der lokale Handel und der Fernhandel spielten eine große Rolle bei der Bildung von Informationsnetzwerken und bei der Aufrechterhaltung des Nachrichtenflusses. Im 15. Jahrhundert konnte sich Bartfeld hauptsächlich über die Tuchindustrie mit dem Handelsnetz verbinden, wie wir jedoch gesehen haben, nahm dann jedoch der Weinhandel im 16. Jahrhundert die wichtigste Rolle im Leben der Stadt ein. Wenn wir uns die gesamte Korrespondenz in den Archiven aus der Zeit zwischen 1550 und 1560 ansehen, wird klar, dass Bartfeld immer noch einer der Hauptknotenpunkte eines äußerst lebendigen Informationsnetzwerks war, das weit über die Grenzen des Landes hinausging.

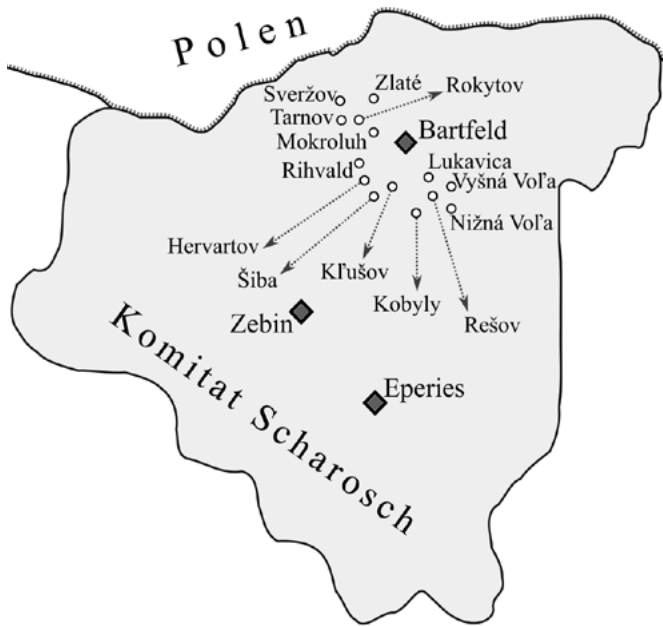
Wie schon erwähnt, hatten die königlichen Freistädte auch die Möglichkeit, Dörfer mit Leibeigenen ganz oder teilweise zu besitzen. Während Bartfeld seine ersten Dörfer schon im 15. Jahrhundert erwarb, folgten Preßburg, Ödenburg oder Kaschau im 16. Jahrhunderts durch Ankauf der umliegenden Güter der Adligen, die in diesen Städten Bürgerrecht erhielten<sup>36</sup>.

33 GECSÉNYI, „Bártfa város hegyaljai...“, art. cit., S. 475; N. KISS, „A mezőgazdasági termelő népesség...“, art. cit., S. 33.

34 Der Weintransport war recht rentabel, die Transportkosten für halbe Fässer mit 200 bis 250 Litern Wein betrugen 2 bis 4 Denar pro Kilometer und für leere Fässer 0,3 Denar. Dies bedeutet, dass die Transportkosten über eine Entfernung von zehn Kilometern zwei bis drei Prozent des Marktpreises für Wein betrugen, bei fünfzig Kilometern jedoch bereits zehn Prozent erreicht hatten. Bei noch größeren Entfernungen machten die Frachtkosten fast zwanzig Prozent des Weinpreises aus. GECSÉNYI, „Bártfa város hegyaljai...“, art. cit., S. 476-477; N. KISS, „A mezőgazdasági termelő népesség...“, art. cit., S. 33.

35 GULYÁS, „A középkori szőlőművelés...“, art. cit., S. 172.

36 Mitte des 16. Jahrhunderts war Bartfeld der Grundherr der folgenden vierzehn Dörfer: Alsóvolya (Nižná Vola), Aranypataka (Zlaté), Felsővolya (Výšná Vola), Hervartó (Hervartov), Klussó (Kľušov), Lófalva (Kobyly), Lukavica, Réső (Rešov), Rihvald, Rokító (Rokytov), Sárpaták (Mokroluh), Siba (Šiba), Sverzso (Sveržov), Tarnó (Tarnov). Vgl. Szűcs, *Városok és kézművesség... op. cit.*, S. 34-36.



Karte 3 Zu Bartfeld gehörende Dörfer Mitte des 16. Jahrhunderts.

Anders als im Landesinneren findet man an der Spitze der Dörfer der nördlichen Komitate oft keine Dorfrichter, sondern Vorgesetzte, die den Namen Schultheiß (*Sculterus*) tragen. Dieses Amt stammte von der mittelalterlichen Kolonisation dieser Siedlungen ab<sup>37</sup>. Die Schultheißen waren ebenso für die Steuererhebung im Dorf, wie für die Handlungen der Bewohner verantwortlich, aber ihre Aufgabe war es auch, die Interessen der Dorfbevölkerung im Falle von Meinungsverschiedenheiten und Rechtsstreitigkeiten direkt zu vertreten. In den Briefen können wir auch von einem Fall lesen, in dem nicht nur der Richter oder der Schultheiß der Siedlung, sondern auch der Priester zur Verteidigung der Leibeigenen Recht sprach. Das Interessante an diesem Brief ist, dass sein Verfasser sich auch indirekt auf die Konfession der Dorfbevölkerung bezieht. Ferenc Kálnássy, Hauptmann von Kamenica (Tarkó) verwendet den Begriff *batykó*, dieses aus dem Ruthenischen stammende Wort, das orthodoxe Geistliche in diesem Gebiet bezeichnete<sup>38</sup>.

37 Vgl. Géza PÁLFFY, „Soltész“, in Péter KÖSZEGHY (ed.), *Magyar Művelődéstörténeti Lexikon*, Budapest, Balassi, 2010, S. 352.

38 Ferenc Kálnássy an den Richter und Rat von Bartfeld, Kamenica, 21. Juli 1556, ŠAB MMB Missiles, ohne Signatur.

## Ausblick

Es konnte gezeigt werden, wie sich die Stadt Bartfeld auf verschiedene Weisen den städtischen Netzwerken des mitteleuropäischen Raums im 16. Jahrhundert anschloss. Einerseits war sie ein Mitglied der Vereinigung der königlichen Freistädte Oberungarns. Dies war wichtig für den Schutz wirtschaftlicher und politischer Interessen sowie ein wichtiges Forum für die konfessionelle Zusammenarbeit seit der Reformation. Auf der anderen Seite gehörte Bartfeld zur Gruppe der lutherischen Städte, die sich in Bezug auf Religion und Kultur mit anderen reformierten Städten in Europa verbanden. Drittens war die Stadt wirtschaftlich gesehen Teil des mitteleuropäischen Wirtschaftsraums, dessen Hauptroute die Donau war. Aufgrund der Lage der Stadt war Bartfeld jedoch hauptsächlich am Handel in Richtung Norden und Nordosten beteiligt. Die in den Archiven von Bartfeld aufbewahrten Quellen, die bisher kaum durchgearbeitet wurden, zeugen gerade von der Bedeutung des Handels mit Polen für das Leben der Stadt. In Zukunft wird es sich auch lohnen, das Archivmaterial der betroffenen polnischen Städte daraufhin zu überprüfen, ob dort Korrespondenzen aus Bartfeld und Oberungarn aus dem 16. Jahrhundert aufbewahrt wird, um auf diese Weise die vielfältige Vernetzung von Oberungarn in weit gespannte Netzwerke auch aus dieser Perspektive kompetent beleuchten zu können.





# Gobierno político y obediencia ciudadana en tiempos de los Habsburgos: la fundación de Carlentini (Sicilia) en 1551<sup>1</sup>

JOSÉ MIGUEL DELGADO BARRADO  
Universidad de Jaén

... Edad Media y Renacimiento, continuidad y ruptura... resulta preciso, antes de nada, desconfiar de esas líneas de ruptura que ha trazado la historiografía de una manera mucho más tajante de lo debido, contradiciendo incluso la clara evidencia suministrada por los hechos mismos, la lectura de los textos y la interpretación de las fuentes, ya se trate de documentos literarios o de archivo, de dibujos, grabados u otros productos urbanos más concretos...<sup>2</sup>.

El objetivo del presente trabajo es detectar cuáles fueron los mecanismos de control político de los Habsburgos para atender a las necesidades de las ciudades y villas de la Monarquía Hispánica bajo su jurisdicción, y a su vez las vías de respuestas de las autoridades políticas locales y, finalmente, la obediencia o rebeldía de los vasallos.

El caso de estudio elegido es la fundación de la villa de Carlentini en 1551, que presenta diversas realidades que garantizan un proceso histórico complejo tanto por motivos geoestratégicos, comerciales, como por los asociados a desastres naturales como el terremoto siracusano de 1542, epidemias, etc. Nuestro estudio estará centrado en las fases iniciales de la fundación de Carlentini y descartamos analizar la morfología urbana de Carlentini por su

- 
- 1 Desde hace años tenemos abierta una línea de investigación en la Universidad de Jaén sobre la fundación de nuevas poblaciones de la Monarquía de España durante la Edad Moderna y sus elementos asociados como traslados, abandonos, etc. El proyecto activo más reciente (2020-2024) es el titulado “El proyecto de las Nuevas Poblaciones de Sierra Morena y Andalucía en contexto europeo y comparado: ideas, reformas y proyección (1741-1835)”, Ministerio de Ciencia e Innovación, Ref. PID2019-110225GB-I00.
  - 2 Cesare DE SETA, *La ciudad europea del siglo XV al XX*, Madrid, Istmo, 2002, p. 39.

complejidad y extensión, que bien podría abarcar por sí solo otro trabajo.

Es bien sabido que el reino de Sicilia representó una parte importante de la periferia del Imperio de la Monarquía de España en el Mediterráneo y que, por lo tanto, fue susceptible de invasiones y conquistas por parte de otros imperios, monarquías y repúblicas<sup>3</sup>. A nivel político y comercial es más que evidente la importancia de los puertos sicilianos como antemural de Nápoles, de las Islas Baleares, principalmente Mallorca y Menorca (destacando el eje del castillo de San Felipe-Mahón), y de la costa mediterránea de la Península Ibérica, desde Barcelona hasta Cartagena.

### Las nuevas poblaciones del reino de Sicilia: un ejemplo paradigmático

En 1979 apuntaba Paolo Marconi, en la introducción del libro clásico de Giuffrè sobre las ciudades nuevas de Sicilia, que el estudio de las ciudades nuevas era un reto excelente para un equipo interdisciplinar debido, entre otros factores, al número de casos, la diversidad de interpretaciones, detalles, falta de datos o mal documentados, mal interpretados, etc.<sup>4</sup>.

No debemos olvidar que en este espacio del Mediterráneo la fundación, refundación y traslados de villas y lugares fueron una constante a lo largo de la Edad Moderna, tanto en procesos puntuales en las islas de pequeño, medio o gran tamaño<sup>5</sup>, como en políticas bien definidas y controladas, como fue el caso de Sicilia con las “Licentiae Populandi” durante toda la Edad Moderna<sup>6</sup>,

3 A nivel general tenemos el clásico de Fernand BRAUDEL, *El Mediterráneo y el mundo mediterráneo en la época de Felipe II*, México, Fondo de Cultura Económica, 1980, y las críticas realizadas al “mundo Mediterráneo” por Peregrine HORDEN y Nicholas PURCELL, *The Corrupting sea. A Study of Mediterranean History*, Malden, Blackwell, 2015. A nivel específico de Sicilia véase Maurice AYMARD, “Il Mediterraneo e la Sicilia tra Oriente e Occidente”, in Enrico IACHELLO y Paolo MILITELLO (eds.), *Il Mediterraneo delle città*, Milán, Franco Angeli, 2011, p. 27-32.

4 Paolo MARCONI, “Nota introduttiva di Paolo Marconi”, in Maria GIUFFRÈ (ed.), *Città nuove di Sicilia. XV-XIX secolo. I. Problemi, metodologia, prospettive della ricerca storica. La Sicilia occidentale*, Palermo, Vittorietti, 1979, p. 7-8.

5 Werner MIKUS, “Aspetti e problemi della geografia della popolazione nelle isole minori dell’Italia meridionale”, *Rivista Geografica Italiana*, n° 76, 1969, p. 14-49; Leonardo ROMBAI, *Le isole minori italiane. Studi comparati di geografia della popolazione*, Florencia, Istituto di Geografia dell’Università di Firenze, 1977.

6 Maria GIUFFRÈ, “Licentiae populandi”, in *Id.* (ed.), *Città nuove di Sicilia...*, *op. cit.*, p. 225-226; Carlo Alberto GARUFI, “Patti agrari e comuni feudali di nuova fundazione in Sicilia: dallo scorcio del secolo XI agli albori del Settecento: Studi storico-paleografici. Studi storico-diplomatici”, *Archivio Storico Siciliano*,

fenómeno sólo comparable a los procesos fundacionales en América Hispánica, en las denominadas por los españoles como las “Indias”<sup>7</sup>. En definitiva, este volumen e importancia de las ciudades ya fueron definidos por Tommaso Fazello en 1558 considerando el reino de Sicilia como “tierra de ciudades”<sup>8</sup>.

Dentro de la tipología de los traslados de espacios urbanos<sup>9</sup>, entre los políticos, militares y económicos, destacan los producidos por desastres naturales, ya que son especialmente significativos por su impacto en la gestión política del desastre. Entre los aspectos más destacados están la necesidad de un nuevo o mejor control y orden territorial, la aplicación de medidas extraordinarias de gobierno; la transformación del territorio –de media y pequeña escala, pero muy bien definidos–; y las repercusiones a nivel de los ciudadanos –entiéndase pobladores– con el abandono de sus casas y construcción de nuevas unidades habitacionales, entre otros elementos relacionados con la subsistencia, sanidad, etc.

Pues bien, la historia inicial de la fundación de Carlentini abarca realmente el periodo 1542-1693, 151 años de historia. La primera fase recorre cerca de un decenio entre 1542-1551. Si bien Carlentini,

Ser. 3, vol. 1, 1946, p. 31-III y Ser. 3, vol. 2, 1947, p. 7-131; Maurice AYMARD, “La città di nuova fondazione in Sicilia”, in Cesare DE SETA (ed.), *Storia d'Italia. Annali 8. Insediamento e territorio*, Turín, Einaudi, 1985, p. 407-414; Lavinia PINZARRONE, “La politica delle fondazioni feudali nella Sicilia del XVII secolo: procedure, controversie, giurisdizioni”, *Storia Urbana*, n° 142, 2014; y “Tra feudo e demanio. La politica delle fondazioni nella Sicilia del XVII secolo”, in Aldo CASAMENTO (ed.), *Atlante delle città fondate in Italia dal tardomedioevo al Novecento*, Roma, Kappa, 2013, p. 127-136.

7 No me resisto a citar un trabajo clásico de Francisco SOLANO, “El proceso urbano iberoamericano desde sus orígenes hasta los principios del siglo XIX. Estudio bibliográfico”, *Revista de Indias*, n° 131-138, 1973-1974, p. 727-880, junto a los más recientes: Porfirio SANZ CAMAÑES, *Las ciudades de la América hispana*. Madrid, Sílex, 2004; Manuel LUCENA GIRALDO, *A los cuatro vientos. Las ciudades de la América hispánica*, Madrid, Marcial Pons Historia 2006; Allan Randolph BREWER-CARÍAS, *La ciudad ordenada. Estudio sobre “el orden que se ha de tener en descubrir y poblar”, o sobre el trazado regular de la ciudad hispanoamericana. Una historia del poblamiento de la América colonial a través de la fundación ordenada de ciudades*, Caracas, Creteria editorial, 2006; y *El modelo urbano de la ciudad colonial y su implantación en Hispanoamérica*, Bogotá, Universidad Externado de Colombia, 2008; Odile GOERG y Xavier HUETZ DE LEMPS, *La ciudad europea de Ultramar*, Colección dirigida por Jean-Luc Pinol, *Historia de la Europa urbana*, Valencia, Universidad de Valencia, 2011; José Miguel DELGADO BARRADO, Ludolf PELIZAEUS y María Cristina TORALES PACHECO, *Las ciudades en las fases transitorias del mundo hispánico a los estados nación: América y Europa (siglos XVI-XX)*, Madrid/Francia del Meno/México, Iberoamericana/Vervuert/Bonilla Artiga/Universidad de Jaén, 2014.

8 Tomaso FAZELLO, *De rebus siculis decades duæ, nunc primum in lucem editæ*, Palermo, 1558, lib. I, cap. I, p. 20.

9 Para el caso de los traslados de ciudades, villas y lugares de la América Hispánica durante la Edad Moderna o periodo colonial español, con importantes avances en la reflexión sobre número de casos, territorios, ritmos, frecuencias, tiempos, etc., véase Alain MUSSET, *Ciudades nómadas del Nuevo Mundo*, México, Fondo de Cultura Económica, 2011.

como ya hemos señalado, fue fundada en 1551, el motivo de su fundación se debe a la destrucción de la ciudad de Lentini por el terremoto denominado “siracusano” de 1542, tras los daños irreparables sufridos por la ciudad, y la decisión de las autoridades virreinales de trasladar la ciudad. Sin embargo, a pesar de todo el esfuerzo por su fundación, la verdadera conformación, casi tal cual como hoy la conocemos, fue iniciada a partir del terremoto de Val di Noto de 1693, después de más de un siglo desde su fundación oficial, cuando nuevamente fue duramente golpeada Lentini, que casi desapareció, y Carlentini sufrió daños parciales.

## Los vericuetos administrativos como forma de información y control de los territorios

Durante los dos siglos del dominio de los Habsburgos –siglos XVI y XVII– se mantienen las estructuras burocrático-administrativas, es decir, se trata de un reino dentro de los reinos de España, el reino de Sicilia, con un virrey al frente del gobierno político y militar. Los territorios italianos dependían del Supremo Consejo de Italia. Sicilia contaba con un Parlamento, de carácter simbólico, pero más efectivo y presente en la vida política que otros parlamentos como el de Nápoles y Cerdeña.

En el Parlamento siciliano estaban representados los tres estamentos privilegiados: la aristocracia –poder político y militar–; el clero y las ciudades realengas –denominadas “demaniale”, es decir, propiedad del Rey. Además, existían tres territorios a modo de provincias administrativas: Val Demone, Val di Noto y Val di Mazara (que perduró hasta 1812). Cada provincia tenía una ciudad cabeza de partido como eran Mesina, Catania y Palermo. Palermo era a su vez el centro neurálgico del reino donde residía el virrey. A todo ello se unían las ciudades portuarias protegidas por España como Augusta y Siracusa; y las ciudades reales de Noto y Caltagirone. El condado de Módica tenía privilegios especiales y una elevada autonomía respecto al virrey<sup>10</sup>.

Sin embargo, tenemos que pensar también en los vericuetos administrativos de otros poderes más allá de la Corona. El poder aristocrático organizaba sus gobiernos en las ciudades cabeza de

---

10 Para un panorama general véase Carmelo. TRASELLI, *Mediterraneo e Sicilia all'inizio dell'epoca moderna*, Cosenza, Pellegrini Editore, 1977; y Manuel RIVERO, *Felipe II y el Gobierno de Italia*, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, AFINSA, 1998.

partido. El poder eclesiástico que tejía otra compleja madeja burocrática, además de la consabida con la Corona, con las sedes episcopales y con la nunciatura y, por lo tanto, en contacto directo con la Santa Sede en Roma. Y, por último, al tratarse de procesos desastrosos no previsibles, existen organismos creados *ad hoc* para atender a estos problemas. Organismos que dependían también de otros órganos y cuyo punto final era la capital Palermo o la Corte en España.

La complejidad del mecanismo burocrático se aprecia en la localización actual de las fuentes documentales, que nos ofrecen pistas valiosísimas para tirar del hilo de la madeja administrativa. En el caso de Carlentini el proceso fundacional se gestionó desde la Corona, vía Secretaría de Estado, Negociación de Sicilia, donde también existe correspondencia entre el virrey Ferrando Gonzaga y Carlos V y sus secretarios y consejeros; a nivel regnícola tuvo un papel destacado la Real Cancillería de Palermo y la Secretaría del Reino (rama del Protonotario). Y, por supuesto, existe una diversa y miscelánea documentación dispersa en archivos locales y regionales como los de Lentini, Siracusa y Caltagirone<sup>11</sup>.

## La gestación de la fundación de Carlentini en 1551: la “ciudad del Emperador”

La historia de Carlentini está estrechamente ligada a la villa de Lentini. Casi podríamos considerar a las dos ciudades como “ciudades espejo”. Los protagonistas políticos fueron el virrey Pedro de Toledo de Nápoles (por el ambiente cultural en torno a 1540); y los virreyes de Sicilia, Ferrando Gonzaga (gestionó el sisma de 1542 hasta 1546) y Juan de Vega (propulsor final de la fundación); junto a los ingenieros Pedro Prado y Antonio Ferramolino<sup>12</sup>.

Lentini era una ciudad que luchó por su independencia y obtuvo privilegios jurisdiccionales de autogobierno, tras pagar una fuerte suma de dinero a la Corona, en 1537. En el terremoto que se

---

11 Los diversos aspectos tratados en el presente trabajo sobre las fuentes documentales y el terremoto de 1542 están sacados de la base de datos del INGV. Véase E. GUIDOBONI, G. FERRARI, D. MARIOTTI, A. COMASTRI, G. TARABUSI, G. SGATTONI y G. VALENSISE, *CFTI5Med, Catalogo dei Forti Terremoti in Italia (461 a.C.-1997) e nell'area Mediterranea (760 a.C.-1500)*, 2018, Istituto Nazionale di Geofisica e Vulcanologia (INGV), [doi:10.6092/ingv.it-cfti5](https://doi.org/10.6092/ingv.it-cfti5).

12 Nicola ARICÒ, “Pedro Prado e la fondazione di Carlentini”, in Aldo CASAMENTO (ed.), *Fondazioni urbane: città nuove europee dal Medioevo al Novecento*, Roma, Kappa, 2013, p. 167-208. Sobre Pedro Prado y Juan de Vega p. 167, sobre Pedro de Toledo p. 184.

produjo el 30 de noviembre de 1542 apenas sufrió daños, pero en la réplica del 10 de diciembre de 1542 Lentini sufrió graves daños en su tejido civil y militar, así como también las ciudades portuarias y reales de Augusta y Siracusa. El desastre fue de tal magnitud que buena parte de la población abandonó las ciudades para acampar en los alrededores y se tuvieron que arbitrar medidas para reconducir la población a sus lugares de residencia<sup>13</sup>.

Los informes y crónicas de la época glosaban los numerosos daños sufridos por Lentini. La suerte de Lentini se sumaba a la de más de 40 núcleos afectados<sup>14</sup>. En el informe del virrey Fernando Gonzaga a Carlos V en 1546 se describían los primeros trabajos de reconstrucción. Del total aproximado de muertos, unos 200, Lentini alcanzó la cifra de 70, un 35% del total. Las destrucciones de edificios y casas fueron generalizados en la contrada de Castelnuovo, con cerca de 900 casas destruidas, en la contrada de Tirone una parte de la fortaleza y una torre, y se constata el derrumbe del monasterio de Santa Trinidad y de la iglesia de San Andrea<sup>15</sup>.

Las crónicas de Gaspar de Silvestre, tesorero de la ciudad de Caltagirone, dentro del “Liber Privilegiorum”, y el anónimo “Cronaca siciliana”<sup>16</sup>, fueron las más destacadas, aunque existieron otras descripciones de los daños del terremoto siracusano de diverso calado citadas por Morana<sup>17</sup>. Pasados los años se realizaron dos trabajos basados en los testimonios de los dañificados: los de Fazelo (1558)<sup>18</sup>, aunque más centrado en Siracusa<sup>19</sup>; y Maurolico,

- 13 Maria Serafina BARBANO, “The Val di Noto earthquake of December 10, 1542”, in *Atlas of Isoseismal Maps of Italian Earthquakes*, edición de D. POSTPISCHL, CNR-PFG, Quaderni de «La Ricerca Scientifica», n° 114, vol. 2A, Roma, 1985, p. 28-29.
- 14 Archivo General de Simancas, Secretaría de Estado, Negociación de Sicilia, legajo 1116 (1542-44), Correspondencia, nn.6-7, Lettera del marchese di Terranova al Commendatore Maggiore de Leon del Consiglio Supremo relativa ai danni causati nel Regno dal terremoto del 10 dicembre 1542, Palermo 20 dicembre 1542, citado en E. GUIDOBONI, G. FERRARI, D. MARIOTTI, A. COMASTRI, G. TARABUSI, G. SGATTONI y G. Valensise, *CFTI5Med, Catalogo dei Forti Terremoti in Italia...*, op. cit., nota 10.
- 15 Sebastiano PISANO BAUDO, *Storia dei martiri e della chiesa di Lentini*, Lentini, 1898; y especialmente *La città Carleontine. Memoria e documenti inediti*, Carlentini, 1914.
- 16 Vincenzo EPIFANIO y Alberto GULLI (ed.), “Cronaca siciliana del secolo XVI”, in *Fonti per la storia di Sicilia*, SS., secolo XVI, Palermo, 1902.
- 17 Giovanni MORANA, *Dal piano di Santa Teresa della distrutta città di Modica (Il carteggio dei “razionali” del Patrimonio col procuratore della contea dopo il sisma del 1693)*, Ragusa, Ministero per i Beni Culturali e Ambientali, Archivio di Stato di Ragusa e Sezione di Modica, 1992.
- 18 Tomaso FAZELLO, *De rebus siculis decades duae, nunc primum in lucem editae*, Palermo, 1558.
- 19 E. GUIDOBONI y D. MANUTTI, “Urban seismic scenarios: Syracuse (Eastern Sicily) from the twelfth to the nineteenth century”, in *Proceedings of the XXIII General Assembly of European Seismological Commission, Prague, 7-12 September*

más sintético pero que cita Agrigento e Licata no presentes en otras fuentes (1562)<sup>20</sup>.

Sin embargo, a las autoridades políticas los datos y daños que les interesaban no eran los civiles o particulares, y la propuesta de construir una nueva villa en las proximidades de Lentini tuvieron otros motivos, aprovechando la destrucción generada a partir del terremoto de 1542.

Parece evidente que todos estos fenómenos vinculados al terremoto siracusano de 1542 significaron una evidente debilitación del control y protección del territorio frente a los enemigos, fundamentalmente los turcos. El eje Siracusa-Catania debía revitalizarse y reforzarse y, desde entonces, de forma más precisa, se pensó en la fundación de una ciudad fortificada, no litoral sino interior, para ejercer un punto de presión ante la posible pérdida de los puertos, como así ocurrió en 1551 con el saqueo de Augusta por los turcos. Carlentini fue pensada como nueva ciudad fortificada, una de las pocas no portuarias, como bien señaló Vesco al unir las a las de Castellammare del Golfo y Capaci<sup>21</sup>.

La idea fue aprovechar las debilidades de Lentini para abandonarla por real decreto y fundar la futura Carlentini. Las presu- mibles debilidades de Lentini fueron: su mala ubicación –zona de alta sismicidad y próxima al pantano– y la debilitada defensa frente a los enemigos con las murallas derruidas. Carlentini se ofertaba como contrapunto a Lentini, significaría “pasar a mejor sitio y también a mejor aire”<sup>22</sup>.

El proceso se inició a partir de junio de 1551, anterior, incluso, a las normas o leyes de población, nueve en total, firmadas el 31 de agosto de 1551<sup>23</sup> y leyes ampliadas el 6 de septiembre de 1552, sobre el traslado y la construcción de las casas<sup>24</sup>.

La promulgación reiterada de leyes sólo significaba que parte de la población de Lentini se negó al abandono de la ciudad y su

1992, vol. 1, Praga, 1993, p. 99-102; y E. BOSCHI, E. GUIDOBONI y D. MANUTTI, “I terremoti dell’area siracusana e i loro effetti in Ortigia”, in *Sicurezza e conservazione dei centri storici. Il caso Ortigia*, edición de A. GIUFFRÈ, Roma/Bari, 1993, p. 15-36; y E. BOSCHI, E. GUIDOBONI y D. MANUTTI, “Seismic effects of the strongest historical earthquakes in the Syracuse area”, *Annali di Geofisica*, nº 38, 1995, p. 223-253.

20 Francesco MAUROLICO, *Sicanicarum rerum compendium Maurolyco abbate Siculo auctore*, Mesina, 1562.

21 Maurizio VESCO, “Città nuove fortificate del primo Cinquecento: Castellammare del Golfo, Capaci, Carlentini”, in *Il Tesoro delle città*, Strenna dell’Associazione Storia della Città, VI, Roma, Kappa, 2011, p. 504-520.

22 Nicola ARICÒ, “Pedro Prado e la fondazione di Carlentini”..., *op. cit.*, p. 169.

23 *Ibid.*, p. 177.

24 *Ibid.*, p. 180.

traslado a Carlentini. Los motivos de su resistencia pacífica fueron muy complejos, y aún hoy están faltos de estudios precisos.

Primero, la población recientemente había conseguido su independencia jurisdiccional, recordemos en 1537, y el traslado no se sabía qué significaría desde el punto de vista jurídico, entre otros cuáles serían los nuevos límites comunales. Segundo, la ubicación de Carlentini estaba próxima a la de Lentini, apenas un kilómetro, pero sobre una colina que se fortificaría, con lo que el control de la población en todos los sentidos sería asfixiante. Tercero, el poder aristocrático y eclesiástico tampoco vieron con buenos ojos el traslado, no era su intención abandonar sus palacios, iglesias y conventos para trasladarse a un erial. Cuarto, los no privilegiados, ganaderos y agricultores, tendrían que desplazarse desde más lejos para alcanzar sus lugares de producción, que quedarían abandonados y desprotegidos en la llanura. Y, por último, Carlentini no prosperaba como había sido la inicial intención gubernamental y no ofrecía a la población un espacio acondicionado para vivir. De nuevo se demostraba que una cuestión era el trámite político fundacional y otra las fases de construcción y acondicionamiento urbano, que realmente no se consolidaron hasta el terremoto de Val di Noto de 1693.

Por todos estos motivos la ciudad se desdobló a modo de un espejo: la mayoría de los vecinos permanecieron en Lentini, pero otra parte se trasladó a Carlentini. La fase inicial de la fundación y construcción de Carlentini es fundamental para entender el proceso de desdoblamiento. La política de castigo a los habitantes de Lentini –pérdida de privilegios, amenazas continuas de expropiación de propiedades, etc. – frente a los beneficios a los nuevos pobladores de Carlentini –desde exenciones fiscales hasta facilidades en la construcción de las casas– no surtió el efecto inmediato esperado.

Con el paso del tiempo se comprobó cómo las líneas programáticas para la fundación de Carlentini fueron perdiendo peso. Las fuerzas enemigas, fundamentalmente turcas, decayeron y el valor estratégico de Carlentini perdió vigencia. Efectivamente Carlentini fue una fortaleza inexpugnable porque nunca fue asediada ni tuvo que defender los puertos de Augusta, Siracusa y Catania. El promontorio sobre el que fue fundada también sufrió los embates sísmicos, por lo que, en breve tiempo, buena parte de las construcciones fueron destruidas. No obtuvo realmente su jurisdicción plena hasta 1559. Y poco después, en 1561, sufrió un grave incendio que destruyó todo lo construido hasta entonces. En 1579 fue asolada por la peste, con lo que el “buen aire” quedó en entredicho. En la



visita de Camillo Camiliani a Carlentini, en torno a 1589, Lentini seguía habitado y Carlentini no había sido concluido<sup>25</sup>.

Sin embargo, fue otro terremoto, el del Val di Noto de 1693, el que confirmó la viabilidad y revitalizó a Carlentini, ya que destruyó por completo Lentini, que a pesar de todo no fue abandonada. Aun así, en 1693 hubo proyectos promovidos por las autoridades municipales de trasladar Lentini a otro paraje, y no precisamente a Carlentini, pero el proyecto fracasó por, de nuevo, la oposición de la población, que prefirió reconstruir a trasladarse. Sin embargo, buena parte de la población, esta vez sí, pasó a Carlentini, menos dañada y en fase expansiva después de más de un siglo de esfuerzos.

### La representación cartográfica de Carlentini: la visibilidad de una ciudad simbólica

Carlentini fue una ciudad simbólica. Simbolizaba el poder del emperador Carlos V como protector de ciudades y vasallos. El simbolismo no sólo fue en el plano político, social, comercial, etc., sino también desde la vertiente de la publicística. Esta proyección tal vez no fue ideada y proyectada por ninguna de las autoridades políticas, pero tarde o temprano, si el proyecto carlentinense fue efectivo se plasmaría en la principal herramienta visual: la cartografía histórica, incluyendo mapas, planos y dibujos.

El hecho es que estas representaciones cartográficas tienen que ser analizadas por escalas, que en el fondo responden a escalas políticas y de conocimiento del territorio para su control y dominio. Existen fundamentalmente dos escalas: la regional/provincial (comprende el total de la isla de Sicilia) y la local (mapas y planos de las ciudades de Lentini y Carlentini). Son escalas con diversos objetivos. La regional es una representación del despacho del cartógrafo –militar, geógrafo, grabador o editor– técnicamente en constante avance, pero con escasos datos geográficos. La escala local está pegada al terreno, donde la riqueza de los datos es mayor, pero el rigor técnico menor.

En las representaciones de despacho, lo que entendemos por cartografía histórica, la visibilidad de Carlentini es muy tardía. Ni los grandes cartógrafos italianos de la época como Magini ni sus émulos o sucesores la representaron en la escala de la planimetría de la isla de Sicilia. Sólo fueron los cartógrafos franceses del último

---

25 *Ibid.*, p. 170.

tercio del siglo xvii quienes empezaron a prestar atención a la ciudad<sup>26</sup>. En este sentido no sólo nos interesa cuándo sino también cómo se representa Carlentini en comparación con Lentini. La visibilidad de Carlentini es efectiva sólo entre 1670-1680 y, como hemos señalado, de la mano de autores –cartógrafos, editores, etc.– franceses.

La primera obra de los autores franceses que he localizado es el mapa de Pierre Duval editado en París en 1677 pero realizado en 1675<sup>27</sup>, y donde señala la villa de Carlentini como “Carlus Lentine o Carleontium”. Sigue el modelo de Nicolás Sanson de 1647, pero en aquel modelo no aparecen tantos topónimos ni tampoco Carlentini. Por el contrario, sí sigue el trabajo de Sanson de 1670, aquel que realiza en colaboración con el impresor y geógrafo Alexis Hubert Jaillot a partir de 1670, que en 1680 es nombrado Geógrafo del Rey francés.

A partir de 1675-1680 hay un vacío de información hasta la siguiente cronología relacionada con el destructivo terremoto de 1693. En este periodo son dos autores los que hacen visibles a Carlentini: Johann Baptist Homann (1664-1724) y Johann Stridbeck (1666-1714), ambos en mapas de 1693. En el caso de Homann cita a Carlentini entre las ciudades afectadas por el terremoto, pero no la representa<sup>28</sup>. Por lo tanto, es más una referencia histórica que geográfica. En el caso de Johann Stridbeck representa Carlentini<sup>29</sup>. Carlentini no aparece en el listado de ciudades dentro de una cartela en el mapa, sólo señala del territorio próximo a Augusta y Lentini. Por lo tanto, al contrario de Homann, es más una referencia geográfica que histórica.

26 Hemos utilizado los trabajos de compilación cartográfica sobre Sicilia de Vladimiro VALERIO y Santo SPAGNOLO, *Sicilia 1477-1861. La collezione Spagnolo-Patemo in quattro secoli di cartografia*, 2 vol., Nápoles, Paparoedizioni, 2014; Corradina POLTO, *Chorographia: formae et species. L'esperienza cartografica in Sicilia e nella Calabria meridionale tra xv e xix secolo*, Mesina, Dr. Antonino Sfameni, 2006; Enrico IACHELLO, *L'Isola a tre punte. La cartografia storica della Sicilia nella collezione La Gumina (xvi-xix secolo)*, Catania, Regione Siciliana, Assessorato Regionale dei Beni Culturali ed Ambientali e della Pubblica Istruzione, 2001; y Amelia IOLI GIGANTE, Liliane DUFOUR y Corradina POLTO (eds.), *Effigies siciliae. Elementi per un catalogo delle carte geografiche*, Roma, Società Geografica Italiana, 1999.

27 Pierre DUVAL, *La Sicile avec les anciens noms, Cartes de Géographie*, Paris, 1675, en V. VALERIO y S. SPAGNOLO, *Sicilia 1477-1861...*, op. cit., p. 288-289.

28 Johann Baptist HOMANN, *Infelicit Regni Siciliae. Tabula in tres Valles divisa Demone, Notæ et Mazare...* Norimberga, ex officina Davidis Funcke, 1693. Sobre este mapa véase V. VALERIO y S. SPAGNOLO, *Sicilia 1477-1861...*, op. cit., 2014, p. 330-332; y Enrico IACHELLO, *L'Isola a tre punte...*, op. cit., p. 206.

29 Johann STRIDBECK, *Die Insul oder Das Königreich Sicilien, dentro de Land Carte und Abriss d. furnehmsten Stätt. festungen des Königreichs Sicilien*, Augsburg, 1693; véase V. VALERIO y V. SPAGNOLO, *Sicilia 1477-1861...*, op. cit., p. 332-334; y Enrico IACHELLO, *L'Isola a tre punte...*, op. cit., p. 206, que hace también referencia al trabajo de grabador de Gabriel Bodenehr al servicio de Baviera.

## La escala local

Debemos partir de la base que Lentini tenía que abandonarse y construirse, en su sustitución, la ciudad de Carlentini. Por lo tanto, tenemos que comprender la doble o triple función de Carlentini: militar (es una fortaleza donde la orografía ayudaba), urbana (era necesario dotar de un tejido urbano en respuesta a las necesidades de acoger a la población de Lentini) y económica (agricultura y comercio, con plazas, puertas de entrada y salida, etc.).

El binomio de fortaleza-espacio urbano es comparable en cierta medida a las fortalezas realizadas posteriormente por Vauban a finales y principios de los siglos XVII-XVIII. Fortalezas bien estudiadas desde el punto de vista militar, pero no tanto urbano.

En este sentido de la función militar, de defensa y fortificación, tenemos el trabajo planimétrico de Tiburzio Spannocchi entre junio de 1578 y febrero de 1579<sup>30</sup>; y para su relación con Lentini la vista de pájaro del agustino Ángel Rosa entre 1583-1584.

La descripción y traza de Carlentini realizada por Spannocchi entre 1578-1579 es muy interesante<sup>31</sup>. Confirma que la idea principal del virrey era trasladar la población de Lentini (“trasferir las habitaciones”) a la nueva Carlentini, por los castillos abandonados y los malos aires; pero también sus bondades en los estanques (peces y agua para regadíos) y las tierras fértiles. Carlentini, en alto, gozaba de mejores aires, era una excelente defensa natural y poseía agua; contaba, sin embargo, que no estaba acabada la muralla (“cerca”), y a pesar de los privilegios otorgados sólo poseía unos 360 vecinos –en comparación Lentini tenía 3.869–, de los cuales pocos eran de Lentini (“se complacen con la poca salud de sus valles y gozar de la comodidad de sus granjerías que no habitar en aquella ominencia”), y muchos de otras partes, por las ventajas ofrecidas. Como bien apuntó Aricò, en 1579 todavía faltaba completar la mitad de la cortina oriental de la muralla<sup>32</sup>. Carlentini era, por lo tanto, una ciudad inacabada.

En el caso de Ángel Rosa, secretario general de la orden de los Agustinos, las intenciones eran otras. Polto señaló, como hipótesis, que tal fuese compilada por el prior general Spirito Anguissola da

30 Nicola ARICÒ, “Pedro Prado e la fondazione di Carlentini”..., *op. cit.*, p. 169.

31 Tiburzio SPANNOCCHI, *Mappe del regno di Sicilia*, Ordine degli architetti della provincia di Catania, 1993. El original en BNE, Ms. 788. Uno de los estudios más citados de Spannocchi es el de Corradina POLTO, *La Sicilia di Tiburzio Spannocchi: una cartografia per la conoscenza e il dominio del territorio nel secolo XVI*, Florencia, Istituto Geografico Militare [2001].

32 Nicola ARICÒ, “Pedro Prado e la fondazione di Carlentini”..., *op. cit.*, p. 179.

Vicenza en la vista del reino de las Dos Sicilias entre 1583-1584<sup>33</sup>. Los controles de las propiedades urbanas de las órdenes religiosas fueron constantes. La representación a vista de pájaro de Lentini tenía ese objetivo: constatar los daños, la situación y valor de los bienes. Las 77 leyendas así lo demuestran. De forma indirecta también ofrece otras informaciones interesantes para nuestro estudio: la representación de Carlentini en una de las colinas, donde aparece el perfil Norte de la muralla y la vista frontal del tejido urbano, a modo de perfil en altura (skyline), pero poco más.

## Conclusiones

El objetivo del trabajo ha sido analizar la fundación de la villa de Carlentini por parte de las máximas autoridades de la Monarquía Hispánica en tiempos de Carlos V, como ejemplo de control y dominio del territorio de los Habsburgos, pero a la vez comprobar la oposición regnicola y municipal de Lentini a las órdenes de abandono y traslado a Carlentini a partir del terremoto siracusano de 1542.

Hemos defendido que la historia fundacional de Carlentini no puede analizarse sin un periodo cronológico amplio y dividido en diversas fases, como el comprendido desde el terremoto de 1542 hasta la fundación oficial de Carlentini en 1551, y desde entonces hasta la confirmación de la consolidación del tejido urbano carlentinese a partir del terremoto de Val di Noto de 1693. Entre medias nuevos terremotos, incendios, epidemias, resistencia de los lentinenses a abandonar Lentini y trasladarse a Carlentini, privilegio de independencia jurisdiccional de Carlentini, y un sinfín de aspectos históricos.

El poder del Emperador llegaba a los territorios, pero no alcanzaba a la periferia del Imperio, al menos en el caso de la desobediencia de las élites municipales y privilegiados de Lentini que no abandonaron la ciudad ni repoblaron la nueva villa de Carlentini, hasta que no hubo otra opción y bien avanzado el siglo XVII. Las destrucciones de Lentini fueron constantes, pero sus autoridades prefirieron una y otra vez la reconstrucción que el traslado.

---

33 El título es *Dominicus Rosa Leontinisi, Lentini, sec. XVI*, y es una representación manuscrita de Lentini. Aparece reproducida en Corradina POLTO, *Chorographia: formæ et species...*, op. cit., p. 131. Un panorama general en Paolo MILITELLO, *Ritratti di città in Sicilia e a Malta: XVI-XVII secolo*, Palermo, Officina di Studi Medievali, 2008.

Reconstrucción que en muchos casos significaba el traslado de barrios de Lentini a las proximidades de la periferia urbana, con lo que observamos un modelo interesante de ciudad en movimiento horizontal. No hemos considerado oportuno detenernos en analizar el modelo urbanístico ni de Lentini ni de Carlentini, por la complejidad y extensión del mismo, ya que tendríamos que arrancar de modelos o tipologías urbanas clásicas y medievales, para entender la nueva urbanística del Renacimiento tardío.

La ciudad de Carlentini no puede entenderse sin los procesos de Reconquista de la Península ibérica durante los siglos XIII al XV y la fundación de nuevas poblaciones (aldeas, lugares, villas y algunas ciudades), tanto en los territorios de la Corona de Castilla como de la Corona de Aragón. En Castilla habría que incluir todas las fundaciones de ciudades a partir del Descubrimiento de América en 1492 en el Seno Mexicano y, posteriormente, en Tierra Firme, como Veracruz y Panamá (1519); y en Aragón atender a la compleja red de dominios en la Península italiana e islas del Mediterráneo.

Las fuentes utilizadas han sido las generadas por la gestión del terremoto siracusano de 1542, a las que se suman las memorias, descripciones y cartografías de diversas facturas y objetivos desde 1551 hasta el terremoto de Val di Noto de 1693. En cuanto a la documentación manuscrita e impresa hemos acudido a la historiografía que, específicamente o dentro de un contexto más amplio, ha interpretado la fundación de Carlentini. Para la cartografía hemos utilizado compilaciones generales sobre el reino de Sicilia, más los escasos estudios puntuales sobre materiales más regionales y provinciales. La representación de Carlentini en el caso de la cartografía histórica, la de Duval, Homman y Stridbeck, de corte más tradicional es tardía, entre 1675 y 1693. Los planos y vistas de pájaro de Carlentini como los de Spannocchi y Rosa son más tempranos, entre 1578 y 1584, pero también más proyectuales o idealizados, respectivamente.

La combinación de todos estos elementos documentales e historiográficos nos ha permitido una primera aproximación a la historia fundacional del binomio inseparable Lentini-Carlentini entre 1542 y 1693, que corre pareja a los intentos de control y dominio territorial de estas ciudades desde las autoridades regnícolas y monárquicas, junto a la desobediencia o desinterés de las élites urbanas y privilegiados, que sin duda tendrían que profundizarse con la consulta de nuevos fondos documentales, otros contenidos como el estudio de la morfología urbana y una más amplia cronología.



# El imperio ausente: la frustrada fundación de Talca (Chile) en una zona fronteriza de la monarquía habsburga a fines del siglo XVII

CHRISTIAN HAUSSER

Universidad de Talca

GONZALO OLMEDO ESPINOZA

Museo O'Higginiano y de Bellas Artes de Talca, Universidad de Talca

## Introducción

Al contrario de los virreinos de Nueva España y Perú, la capitánía general de Chile no jugó un papel importante en la consolidación del poder hispánico en las Américas. La escasa importancia económica y su ubicación en el extremo suroccidental americano de las vastas posesiones de los Habsburgo, confinado por la cordillera de los Andes, el desierto de Atacama y el océano Pacífico, confirieron a Chile una posición periférica en el conjunto imperial. La falta de grandes aglomeraciones comparables a las ciudades prehispánicas en Nueva España o en el Perú caracterizaron al país hasta el desarrollo de una política urbana a partir del siglo XVIII.

En ese sentido la ciudad de Talca en Chile central es un producto del reformismo borbónico. No obstante que el concepto de “reformas borbónicas” se ve cada vez más matizado, es admisible y apropiado aplicar el concepto a la ciudad<sup>1</sup>. A fin de cuentas, la plaza fue fundada en 1742 y ese año hasta hoy día es considerada la fecha de nacimiento de la ciudad<sup>2</sup>. En el afán de consolidar la presencia

1 Horst PIETSCHMANN, “Las múltiples dimensiones históricas de las reformas fiscales en la Nueva España del siglo XVIII”, in Michel BERTRAND y Zacarías MOUTOUKIAS (eds.), *Cambio institucional y fiscalidad. Mundo hispánico, 1760-1850*, Madrid, Casa de Velázquez, 2017, p. 65-88.

2 Álvaro GÓNGORA ESCOBEDO, “La fundación de San Agustín de Talca. Actividades, funciones, localización”, *Universum*, n° 7, 1992, p. 5-16.

de la corona, es decir, controlar mejor una zona periférica para ponerla en valor en términos económicos y fortalecerla militarmente ante los indígenas radicados al sur del río Biobío, a lo largo del siglo XVIII ocurrieron una serie de fundaciones de ciudades dirigidas a la transformación de la parte central de Chile. De esa manera, la fundación de Talca se encuentra inserta en un proceso más amplio en que se entrelazan circunstancias locales, ambiciones virreinales respectivamente a nivel del reino de Chile y finalmente proyectos imperiales. Ante el establecimiento de la ciudad a mediados del siglo XVIII tiende a caer en olvido la primera fundación que había ocurrido medio siglo antes. Si las ciudades hispánicas son los nodulos en que se entrecruzan pretensiones imperiales y aspiraciones locales, la fundación fracasada de Talca de fines del siglo XVII no solo aporta a la comprensión de la transformación del espacio colonial en una zona fronteriza. Si bien la fundación de ciudades de los Habsburgo hispanos seguía al padrón europeo, en las Américas se encontró con nuevas circunstancias. Mientras las ciudades principales de los virreinos funcionaron como una bisagra entre la metrópolis y ultramar, la lógica de las redes urbanas en el Nuevo Mundo seguía más bien la idea de formar redes a nivel de las distintas unidades administrativas: virreinos, capitanías y gobernaciones. En ese sentido, la capital de Chile, Santiago, ya se encontraba bastante alejada de los centros Habsburgo en las Américas y en Europa. La condición de una región fronteriza ilustra bien las condiciones necesarias bajo las cuales era posible lograr una mayor integración del valle central chileno y el papel que jugaron las ciudades en ello. De esa manera se revela entre otros aspectos también la importancia de la fluidez de las vías comunicacionales dentro del imperio, especialmente desde y hacia las zonas periféricas.

El olvido de la historiografía en relación a lo que se podría llamar “prehistoria” de Talca se refleja en la poca atención que ha recibido. Eso no es debido, como es natural, solamente al fracaso del primer proyecto urbanístico talquino sino también a la historiografía pertinente y las coyunturas que ha vivido. Ante todo hay que tener en consideración que hasta bien adentro del siglo XX no existía una historiografía académica sobre las ciudades latinoamericanas. En el siglo XIX se empezaron a publicar las primeras ediciones de los documentos oficiales que regulaban la vida urbana como “Actas de Cabildo”, “Ordenanzas Municipales” u otros. Con el desenvolvimiento de la historiografía moderna también aumentaba el número de estudios que por lo menos de forma indirecta guardaban cierta relación con temas urbanos. Junto con eso se continuaba la tradición de las crónicas que se remontaba a la época colonial.



Mientras al principio esas obras podían tener la función de resaltar los privilegios de la ciudad ante las autoridades coloniales, desde el siglo XIX esas obras se inspiraron cada vez más en un patriotismo local. Esas dos tradiciones, la publicación de actas y una historiografía tradicionalista preocupada con la inventarización de nombres, lugares, calles, edificios, etc., fueron complementadas a partir del siglo XX por la corriente jurídica-histórica que se interesaba, a veces de forma bastante positivista, por las ciudades bajo un ángulo legal y institucional. En la segunda mitad del siglo XX, esas tradiciones evolucionaron junto con una historiografía general cada vez más profesional tanto en relación al mundo iberoamericano como al europeo y norteamericano. Después de inicios modestos tras la Segunda Guerra Mundial, la historiografía urbana propiamente dicha, cuyo objeto principal de estudio es la ciudad en sí y no un aspecto derivado de ella en función de un interés ajeno, se perfiló cada vez más.

El auge de los estudios históricos sobre Latinoamérica fuera de la región a partir de los años setenta también mostró sus efectos en la historiografía urbana. Más allá de ediciones de fuentes se publicaron una cantidad considerable de estudios sobre ciudades en particular, primero en relación a la época colonial y luego sobre los siglos XIX y XX; además salieron obras en perspectiva comparada y a menudo de forma interdisciplinaria. Al mismo tiempo muchos trabajos de forma más o menos explícita se ocuparon del tema del subdesarrollo, un tema central en el interés por América Latina tanto en Europa como en Estados Unidos. Otro ímpetu importante que recibieron los estudios históricos urbanos vino del Archivo General de Indias donde se inventariaron las cartas de las ciudades hispanoamericanas dirigidas a la corona y las regestas de esas cartas ordenadas por audiencia<sup>3</sup>.

---

3 Lo referido acerca del desarrollo de la historiografía de las ciudades en el ámbito iberoamericano se basa en Horst PIETSCHMANN, "Stadtgeschichte des kolonialen Iberoamerika in der Historiographie der Nachkriegszeit", in Jesús María USUNÁRIZ GARAYOA (ed.), *Historia y Humanismo. Estudios en honor del profesor Dr. D. Valentín Vázquez de Prada, 2 vols (vol. 1: El profesor Vázquez de Prada y su obra científica; Felipe II y su tiempo; Varia)*, Pamplona, Ediciones Universidad de Navarra, 2000. Vale mencionar que el Centro de Documentación Patrimonial de la Universidad de Talca dispone de más de 7000 folios digitalizados del Archivo de Indias en relación a Chile central entre los cuales también constan documentos sobre la fundación de poblaciones de indios y españoles y otro material pertinente. Debido a la pandemia del año 2020 tanto este material como otras fuentes ubicadas en el Archivo General de Indias [a continuación: AGI] y el Archivo Nacional de Chile [a continuación: ANCh] útiles para la elaboración de este capítulo fueron consultadas de manera indirecta, es decir, en la medida en que habían sido publicadas por otros autores.

Desde hace bastante tiempo la historiografía sobre las ciudades se ha vuelto un activo campo de investigación. En esa vivacidad no solamente queda patente la importancia de las ciudades y villas como centros políticos, comerciales, religiosos y culturales antes y después de los inicios de la colonización ibérica en el Nuevo Mundo. Al auge también ha contribuido el mejoramiento de la situación en los archivos pertinentes, sobre todo los municipales, y el acceso a ellos. Asimismo, actualmente la historiografía urbana está al día gracias a su apertura a nuevos enfoques y métodos como, entre otros, la etnohistoria o, casi inevitable, la independencia<sup>4</sup>. Como resultado, se puede decir que, aunque el tema aún presente lagunas y desequilibrios predominando, por ejemplo, libros y artículos capitalinos, la variedad y el grado de diferenciación en los estudios ha producido una cantidad de trabajos cada vez más difícil a manejar<sup>5</sup>.

Ese trasfondo historiográfico general facilita entender mejor el perfil de los trabajos en Chile respecto al tema. Hasta bien adentro del siglo XIX la historia urbana se operó por obras de índole más bien cronística. Muchos relatos a la vez no se encuentran en obras dedicadas a una u otra ciudad en particular sino en descripciones o crónicas generales de Chile o de una determinada región. La historia urbana por mucho tiempo preservó su carácter tradicionalista y patriótico local pudiendo asumir también una función de legitimación política como es el caso de la *Historia crítica y social de la ciudad de Santiago: desde su fundación hasta nuestros días (1541-1868)* de la pluma de Benjamín Vicuña Mackenna de 1869<sup>6</sup>, al tiempo que comenzaba la edición de las actas del cabildo de Santiago<sup>7</sup>. El siglo XX trajo una expansión de los estudios urbanos con numerosos libros y artículos que trataban diversos aspectos o épocas de muchas aglomeraciones urbanas mayores. Un trabajo pionero a nivel latinoamericano en el campo es la *Historia urbana del Reino de Chile* de Gabriel Guarda<sup>8</sup>, que a base de planos de la ciudad y otras fuentes visuales y escritas llega a un nivel analítico avanzado

4 Ludolf PELIZAEUS et al. (eds.), *Las ciudades en las fases transitorias del mundo hispánico a los Estados nación: América y Europa (siglos XVI-XX)*, Madrid/Fránkfort del Meno/México, D.F., Iberoamericana/Vervuert/Bonilla Artigas, 2014 (Tiempo Emulado. Historia de América y España, vol. 33); Felipe CASTRO-GUTIÉRREZ (coord.), *Los indios y las ciudades de Nueva España*, México, D.F., Instituto de Investigaciones Históricas, UNAM, 2010.

5 Horst PIETSCHMANN, *Stadtgeschichte*, op. cit.

6 Benjamín VICUÑA MACKENNA, *Historia crítica y social de la ciudad de Santiago: Desde su fundación hasta nuestros días (1541-1868)*, 2 vols., Valparaíso, Imprenta del Mercurio, 1869.

7 *Colección de historiadores de Chile y de documentos relativos a la historia nacional*, tomo I, Santiago, Imprenta del Ferrocarril, 1861 y ss.

8 Gabriel GUARDA OSB, *Historia urbana del Reino de Chile*, Santiago de Chile, Andrés Bello, 1978.

de todo el proceso de urbanización en Chile en la época colonial. Pocos años después se publica lo que hasta hoy es el estudio básico para la segunda ola de fundaciones del desarrollo urbano titulado *Origen de las ciudades chilenas. Las fundaciones del siglo XVIII* de Santiago Lorenzo Schiaffino<sup>9</sup>. Hoy en día casi todas las ciudades chilenas mayores cuentan, por lo menos de forma parcial, con un trabajo historiográfico especializado<sup>10</sup>.

Mientras la historiografía urbana en Chile siguió las tendencias generales descritas anteriormente, los estudios urbanos también reflejan, al otro lado, la predominancia de Santiago. Muchas de las ciudades mayores del país cuentan con una obra histórica más o menos actual; en este contexto vale mencionar las obras de Armando de Ramón sobre Santiago, de Fernando Harriet Campos y Víctor Solar sobre Concepción o la monumental *Nueva historia de Valdivia* de Gabriel Guarda<sup>11</sup>. Sin embargo, eso no debería inducir a ver una paridad donde no la hay. El catálogo de la Biblioteca Nacional ilustra bien el desequilibrio: una búsqueda por los lemas “historia” más el respectivo nombre de ciudades como “Valparaíso”, “Concepción” o “Valdivia” da entre 600 y 2500 resultados (naturalmente perteneciendo solo una minoría a la historiografía urbana en un sentido estricto); la misma búsqueda en relación a “Santiago de Chile” asciende a casi 20000 resultados<sup>12</sup>. En términos cronológicos la época independiente llama mucho más la atención de los historiadores que la época colonial<sup>13</sup>.

Ante ese cuadro historiográfico sorprende el número considerable de trabajos acerca de la historiografía urbana talquina, caracterizada en general por su escaso desarrollo metodológico y teórico, además de un carácter predominantemente empírico. En ese sentido, el historiador Armando de Ramón criticó justamente la profusión de escritos sobre la historia de Talca, pero con escasa profundidad, sin haber abordado los problemas que aquejaban a la ciudad ni haber proporcionado explicaciones convincentes sobre

9 Santiago LORENZO SCHIAFFINO, *Origen de las ciudades chilenas. Las fundaciones del siglo XVIII*, Santiago de Chile, Andrés Bello, 1983.

10 Un listado de los autores más importantes lo entrega Cristián GAZMURI, *La historiografía chilena (1842-1970)*, 2 tomos, Santiago de Chile, Taurus, Centro de Investigación Barros Arana, 2009, tomo 2, *La historiografía chilena (1920-1970)*, p. 478-488.

11 Armando DE RAMÓN, *Santiago de Chile (1541-1991): Historia de una sociedad urbana*, Santiago de Chile, Editorial Sudamericana, 2000. Fernando CAMPOS HARRIET y Víctor SOLAR MANZANO, *Historia de Concepción: 1550-1970*, Santiago de Chile, Universitaria, 1979. Gabriel GUARDA, *Nueva historia de Valdivia*, Santiago de Chile, Ediciones Universidad Católica de Chile, 2001.

12 <http://www.bibliotecanacionaldigital.gob.cl/bnd/612/w3-channel.html>.

13 Jaime VALENZUELA, *Historias urbanas. Homenaje a Armando de Ramón*, Santiago de Chile, Ediciones Universidad Católica de Chile, 2007.

fenómenos significativos, manteniéndose muchas obras a nivel de anecdotario<sup>14</sup>.

Un ejemplo hasta hoy consagrado es la *Historia de Talca, 1742-1942* de Gustavo Opazo. Opazo, un genealogista e historiador de una familia tradicional local, que trata de forma íntegra la historia de la ciudad, y pasando por figuras ilustres aborda temas como la colonización, estructuras económicas y sociales de la época colonial, la independencia, dimensiones educacionales y religiosas, el desdoblamiento del estado y sus instituciones, y el desarrollo de la industria local a partir de finales del siglo XIX, entre otros. A la variedad temática corresponde un marco cronológico global pues, a contrario de lo que indica el título, la obra no empieza con la segunda fundación de la ciudad sino con la época prehispánica. Aunque una cierta inspiración patriota local del autor viene en conjunto con un uso algo ahorrativo de la literatura y fuentes relacionadas al tema, se trata de un trabajo relativamente bien fundamentado que, también visto a su amplitud cronológica, ha hecho que la obra hasta hoy, unos ochenta años después de su publicación, sea la historia más importante y completa de la ciudad<sup>15</sup>.

Eso no significa que desde la publicación de la obra de Opazo en 1942 por ocasión del bicentenario de la fundación de la ciudad no se hubieran agregado nuevos trabajos. De un lado se han continuado las tradicionales crónicas centradas en barrios, instituciones, monumentos o personajes, destinadas a un público más o menos general con el afán de cultivar el pasado y las tradiciones locales<sup>16</sup>, pero muchas de ellas carentes de una metodología y problematización suficiente que permita superar la acumulación documental. Al otro lado, se vienen consolidando trabajos que tratan de aspectos particulares del pasado talquino en un contexto más académico<sup>17</sup>.

14 Armando DE RAMÓN, "Un progreso interrumpido: El caso de Talca durante la segunda mitad del siglo XIX", *Eure*, vol. 21, n° 62, 1995, p. 33-47, p. 33.

15 Gustavo OPAZO MATURANA, *Historia de Talca, 1742-1942*, Santiago de Chile, Imprenta Universitaria, 1942.

16 Jorge VALDERRAMA GUTIÉRREZ, *Historia de Talca*, Talca, Ediciones Municipales Talca, 2018. Jorge VALDERRAMA GUTIÉRREZ, *Águilas inmortales. Historia del Batallón Talca*, Talca, Ediciones Municipales Talca, 2014. *Id.*, *Episodios históricos talquinos*, Talca, Editorial Universidad de Talca, 2008. Alicia GUTIÉRREZ WORMAN, *Talca, París, Londres*, Viña del Mar, Entremilenios, 2008. M.E. VALDIVIESO ELISETCHE (ed.), *Santa Ana, donde la ciudad tiene memoria. Aproximación a la historia y actualidad de un barrio de la ciudad de Talca*, Talca, Junta de Vecinos Santa Ana & Sur Maule, 2005. Carlos RUIZ TAGLE *et al.* (recop.), *Talca y su muy noble historia*, Talca, Editorial Universidad de Talca, 1994. Basándose en grandes partes en la obra de Opazo Maturana se encuentra Rafael POBLETE ZÚÑIGA, *Historia de Talca*, Talca, 1965.

17 La historia talquina ha recibido un impulso importante desde el Museo O'Higiniano y de Bellas Artes de Talca que en los últimos años ha publicado una serie de obras: Alejandro MORALES YAMAL *et al.*, *Talca desconocida. Huellas de un patrimonio industrial olvidado. Placas Metálicas Urbanas*, Talca,

De esa manera las dos corrientes, la tradicionalista y la académica, resultan en la actualidad confluyendo cada vez más en una historia local rigurosa también en términos formales, basadas en bibliografías, metodologías y temáticas actualizadas, a la vez que se abren a una discusión interdisciplinaria. Parte de ese proceso también es la publicación de las actas del cabildo de Talca entre 1759 y 1815<sup>18</sup>. A pesar de esas innovaciones y el aumento del conocimiento histórico que traen consigo, la obra de Opazo continua siendo, con todo, una referencia no solo por los temas tratados o la extensión cronológica sino también por su ímpetu de síntesis. Además, es una de las pocas que tratan de la región y sus condiciones históricas antes y a los comienzos de la colonización europea.

Mientras el estudio de la frontera con la Araucanía en el sur de Chile a partir de los años ochenta ha recibido impulsos importantes de la ampliación del enfoque a los aspectos sociales y económicos, la historiografía urbana solo en partes se ha beneficiado. Es solo esporádicamente que se recurría a los trabajos demográficos de lo que se podría llamar la “rama chilena” de los *Anales*, teniendo en Álvaro Jara, Rolando Mellafe y Mario Góngora sus representantes principales<sup>19</sup>. Sin embargo, o quizás justo por ello, para estudiar los orígenes de la ciudad de Talca es imprescindible recurrir a otros trabajos con referencias locales y regionales, necesidad reforzada también por la flagrante escasez de fuentes. Un impulso importante más reciente en ese sentido viene de estudios sobre Tomás Marín de Poveda, gobernador de Chile a fines del siglo XVII<sup>20</sup>.

---

Ediciones Municipales Talca, 2014; *Id.*, *La Villa San Agustín de Talca. Origen y desarrollo: Entre la intención la realidad (siglos XVI al XVIII)*, Talca, Imprenta Gutenberg, 2012; Raúl SÁNCHEZ ANDAÚR y Gonzalo OLMEDO ESPINOZA, *Talca, París y Londres. La presencia de los franceses e ingleses, 1875-1928*, Talca, Museo O’Higginiano y de Bellas Artes de Talca, Universidad Autónoma de Chile, Sede Talca, 2011; Gonzalo OLMEDO ESPINOZA, *Talca, París y Londres. Resabios de un pasado esplendoroso*, Talca, Museo O’Higginiano y de Bellas Artes de Talca, Universidad del Mar (Sede Talca), 2005. Trabajos recientes de focos y escalas de observación distintos son: Verónica B. TAPIA, *et al.*, *Espacio vivido: poblaciones obreras de Talca*, Talca, UCM, 2019; Carlos ZÚÑIGA POLANCO, “La fundación de la provincia de Talca y la división político-administrativa de 1826”, *Illes i Imperis*, n° 20, 2018, p. 103-125; Abel CORTEZ AHUMADA, *Talca en 1910. Una sociedad provincial en el centenario nacional*, Talca, Pucuro, 2013. Isabel GONZÁLEZ MARTÍN y Jaime MATAS COLOM, *La muy noble y muy leal Talca: 250 años de historia (1742-1992)*, Talca, Universidad Católica del Maule, 1999. En ese contexto tampoco debe ser olvidado el aporte constante de la revista *Universum* que desde su creación en 1986 ha publicado constantemente artículos sobre temas locales y regionales: [https://scielo.conicyt.cl/scielo.php?script=sci\\_serial&pid=0718-2376&lng=es&nrm=iso](https://scielo.conicyt.cl/scielo.php?script=sci_serial&pid=0718-2376&lng=es&nrm=iso).

18 Juan G. MUÑOZ y Michelle LACOSTE ADUNKA, con una presentación de Pablo Lacoste, “Actas del cabildo de la villa de San Agustín de Talca (Reino de Chile, 1759-1815)”, *Revista Iberoamericana de Viticultura, Agroindustria y Ruralidad*, vol. 2, n° 5, 2015, p. 160-270.

19 Véase Santiago LORENZO SCHIAFFINO, *Origen, op. cit.*, cap. IV y V.

20 Sebastián Leandro ALIOTO, “La rebelión indígena de 1693: desnaturalización,

## Tomás Marín de Poveda y la fundación de Talca

A fines del siglo xvii, el valle central chileno se había establecido como una zona de contacto entre los dos únicos polos urbanos de porte, Santiago en el norte y Concepción en el sur. La vida económica basada en la agricultura y la ganadería tenía como mercados el pequeño comercio local y trasandino, además de una reducida exportación al Perú, el que desde 1687 requirió el trigo necesario para su abastecimiento<sup>21</sup>. Este se sustrajo en grandes partes del control y de la participación de la corona en forma de impuestos o tributos, hecho aún más grave ante los problemas financieros de la corona en el siglo xvii. La presencia del Estado se reducía en el fondo a las repetidas expediciones militares que pasaron por la región y a las ocasionales misiones de religiosos en su afán de evangelizar. Mientras a los españoles servía de territorio de despliegue militar camino hacia el sur, al mismo tiempo era la zona en donde incursionaron los indígenas reunidos en la Araucanía al sur del río Biobío y desde la vertiente oriental de la cordillera de Los Andes. En ese sentido la puesta en valor económica, la consolidación de la presencia de los poderes seculares y espirituales, la reducción de la vagancia y la defensa militar representaban problemas cuya solución urgía.

Sin embargo, el contexto para la fundación de ciudades como punto de partida de un proyecto político no fue muy favorable. España a lo largo del siglo xvii había sufrido varios problemas que afectaban su papel como primer poder internacional. Una serie de guerras profundizó la regresión económica y la constante falta de dinero resultante de ello. Perdidas territoriales como consecuencia de derrotas bélicas socavaban la reputación de la monarquía tanto en el interior como en el exterior. Fue solo a partir del reinado de Carlos II que en las últimas dos décadas se dejan notar intentos de reforma. Sin embargo, el foco de las medidas estaba en la península. Los territorios americanos interesaban sobre todo en relación al comercio de metales nobles. En 1680/81 se publicó la *Recopilación de Leyes de los Reynos de las Indias*. Ese código, una obra proyectada desde hacía un siglo, ordenó la legislación heterogénea en relación a las Américas concediendo a los territorios americanos la calidad de *reinos*. Además, desde finales de los años ochenta del siglo xvii, la

---

violencia y comercio en la frontera de Chile”, *Anuario de Estudios Americanos*, vol. 71, n° 2, 2014, doi:10.3989/aeamer.2014.2.05, p. 507-537. Francisco ANDÚJAR CASTILLO y Domingo Marcos GIMÉNEZ CARRILLO (eds), *Riqueza, poder y nobleza. Los Marín de Poveda, una historia familiar del siglo xvii vista desde España y Chile*, Almería, Universidad de Almería, 2011.

21 Diego BARROS ARANA, *Historia*, tomo V, *op. cit.*, cap. XXIII, p. 294-304.

salud del joven rey empeoraba así que, visto que no existía ningún descendiente directo, ningún rumbo político era de prever cuando Tomás Marín de Poveda asumió el cargo de gobernador de Chile en 1692.

Marín de Poveda era descendiente de una familia de origen humilde que en el siglo XVI había llegado al reino de Granada para poblarlo después de la expulsión de los moriscos. Un siglo después la figura principal que representa el ascenso social de la familia era Bartolomé González de Poveda cuya vertiginosa carrera eclesiástica en el virreinato del Perú culminó en el cargo de arzobispo de Charcas tras haber sido Presidente de la Real Audiencia de La Plata. Fue él quien llevó a sus sobrinos a las Américas donde iban a empezar sus estudios y carreras profesionales al servicio del rey y de la iglesia. Ya en 1683, y debido a la influencia y probablemente también al respaldo financiero de Bartolomé González de Poveda, Tomás Marín de Poveda compró los cargos de Capitán general y Presidente de la Real Audiencia de Chile, aprovechando el llamado *beneficio de empleo*, una práctica que la corona había establecido a lo largo del siglo XVII para poner a disposición cargos altos en la administración por un plazo limitado y de forma enajenable.

Aunque Tomás Marín de Poveda aparece en la concesión al cargo como “teniente general de la caballería” en los años setenta del siglo XVII, fue a partir de la inversión en la compra del cargo administrativo que lo convirtió en un hombre de negocios<sup>22</sup>. Tras una estancia de varios años en España, Marín de Poveda partió a Buenos Aires en 1690 donde permaneció un año antes de continuar a Chile. La prolongada estadía en el Plata le sirvió para entablar contactos tanto comerciales como políticos que le fueron útiles posteriormente<sup>23</sup>. El interés comercial puede verse también en su matrimonio con Juana de Urdanegui, hija del acomodado comerciante y noble limeño Juan de Urdanegui, Marqués de Villafuerte, enlace que le permitió acceder a redes comerciales en el virreinato

---

22 Un estudio detallado del trasfondo de la compra del cargo de Capitán General de Chile ofrece Francisco ANDÚJAR CASTILLO, “Tiempo de venalidad. Tomás Marín de Poveda y la lenta venta de cargos en Indias”, in Francisco ANDÚJAR CASTILLO *et al.*, *Riqueza, op. cit.*, p. 79-92. Acerca de la actuación de Marín de Poveda como hombre de negocio durante su mandato, véase Jimena Paz OBREGÓN ITURRA, “Claves de un encumbramiento exitoso y de una política indígena emprendedora: Los parlamentos hispano-indígenas de Tomás Marín de Poveda (Chile 1692-1694)”, in Francisco ANDÚJAR CASTILLO *et al.*, *Riqueza, op. cit.*, p. 93-114, aquí p. 108-113.

23 Véase, por ejemplo, una carta de 1697 donde se muestra lo que informó el gobernador de Buenos Aires: Francisco Javier PINEDO, “Tomás Marín de Poveda (1650-1703), gobernador de Chile: pensamiento político y contexto histórico”, in Francisco ANDÚJAR CASTILLO *et al.*, *Riqueza, op. cit.*, p. 139-162, aquí p. 140.

peruano, centro también de las actividades comerciales de su tío protector. El uso del cargo de gobernador en pro de su beneficio financiero, junto con un conflicto acerca de la gestión y las competencias de la Real Audiencia de Santiago, fue lo que finalmente le trajo líos con sus oidores<sup>24</sup>. Visto el poder político que la Real Audiencia tenía más allá de la propia jurisdicción, el conflicto con ella tuvo como consecuencia la restricción de la gestión del gobernador, no obstante<sup>25</sup> que este nominalmente fue su presidente<sup>25</sup>. Mientras el proteccionismo de su tío fue, por lo tanto, crucial para el ascenso social en España –desde 1687 era miembro de la orden de Santiago, un paso importante para facilitar el acceso a un cargo directivo en la administración imperial– en las Américas los contactos familiares más allá de la política le iban a ser de gran utilidad en sus negocios<sup>26</sup>.

Aparte de disponer de dinero suficiente para comprar su puesto, Marín de Poveda cumplió con otros requisitos que le fueron propicios para recibir su cargo. Justo después de llegar a Perú en 1670 había continuado a Chile donde se empeñaba como soldado. Un informe de su hermano Bartolomé, elaborado a fines de su mandato a partir de un pedido real para justificar su gestión como gobernador de Chile, relata la carrera militar de Tomás Marín de Poveda durante sus años en Chile. Al inicio del documento menciona la experiencia acumulada con los indígenas y el conocimiento del terreno:

[...] desde cuatro de Noviembre de mil seiscientos y setenta, que sentó plaza de soldado en el presidio de Chillán, y prosiguió de alférez, capitán de infantería y de caballos, comisario general de la caballería, gobernador del tercio de Arauco y teniente general de la caballería, y que como tal había tratado, conocido y comunicado á los indios y

24 Respecto al trasfondo familiar véase Francisco ANDÚJAR CASTILLO y María del Mar FELICES DE LA FUENTE, “El poder de una familia: Los Marín de Poveda, de Lucár (Almería) a Chile en el siglo xvii”, in Francisco ANDÚJAR CASTILLO *et al.*, *Riqueza*, *op. cit.*, p. 15-32. Respecto a las quejas de Marín de Poveda sobre la Real Audiencia véase Francisco Javier PINEDO, “Tomás”, *op. cit.*, p. 139-162, aquí p. 147-150.

25 Acerca de la Real Audiencia santiaguina como competidor en la política de la capitania general de Chile véase Jaime VALENZUELA MÁRQUEZ, “Conflictos e equilibrios simbólicos ante un nuevo actor político: La Real Audiencia en Santiago desde 1609”, *Cuadernos de Historia*, n° 18, 1998, p. 115-138, especialmente p. 117-120. Para el contexto virreinal véase José DE LA PUENTE BRUNKE, “El virreinato peruano en el primer siglo xviii americano (1680-1750): Organización territorial y control administrativo”, in Bernard LAVALLÉ (ed.), *Los virreinos de Nueva España y del Perú (1680-1740): Un balance historiográfico*, Madrid, Casa de Velázquez, 2019, p. 83-97, aquí p. 89-90, <http://books.openedition.org/cvz/7119>.

26 Respecto al ascenso de Marín de Poveda véase también Jimena Paz OBREGÓN ITURRA, “Claves”, *op. cit.*, p. 104-108.



penetrado en las campearadas aquellas montañas, comprendido sus costumbres, modo de vivir y militar de sus bárbaros habitantes, y aun su valor en las batallas que con ellos había tenido<sup>27</sup>.

Aunque es posible que la carrera militar de Marín de Poveda haya empezado algunos años más tarde, en todo caso es lícito presumir que el servicio militar se debe a una preparación deliberada por el patronazgo de su tío, igual a la ocupación como funcionario en el corregimiento de Chayanta en el Alto Perú, cercano a la ciudad de Sucre donde su tío pocos años más tarde iba a ser nombrado obispo. Sea como sea, la experiencia administrativa y, en el caso de Chile, la militar, junto con la familiaridad con el país, eran calidades adicionales importantes para la posterior obtención del cargo más alto en Chile<sup>28</sup>. La experiencia de primera mano que Marín de Poveda tenía del territorio y de los habitantes que gobernaba era una partida del activo de que trataba sacar provecho ante la corona: “Y por el conocimiento que tengo del natural de estos indios [...]”<sup>29</sup>.

Al asumir su cargo en enero de 1692, Tomás Marín de Poveda no tardó en tomar medidas. Ya en su viaje entre Buenos Aires y Santiago, envió una circular a las misiones chilenas y en mayo de 1692 visitó a la ciudad de Concepción, la segunda ciudad chilena en importancia y ubicada en la frontera con la Araucanía, teniendo de esa manera, una función estratégica en la guerra con los indígenas mapuche. Además, en cuanto puerto fortificado fue importante en la defensa contra los piratas europeos, principalmente ingleses y neerlandeses, estos últimos en el contexto de la Guerra de los Ochenta Años en Europa constituyeron una amenaza permanente en la costa chilena durante toda la época colonial. La visita a la frontera permitió al gobernador pagar el sueldo a los militares desplegados en el sur e invitar a los indígenas a un *parlamento*, un escenario diplomático de negociación acerca de las relaciones entre la corona y los que vivían al norte del Biobío de un lado y los mapuche radicados en la Araucanía por el otro. En los años siguientes hubo lugar a distintos parlamentos, siendo en total cuatro los

---

27 “Bartolomé Marín de Poveda, Señor. Cumple Don Bartolomé Marín de Poveda el precepto, que se le ha impuesto de orden de V. Mag y con profunda reverencia se pone à sus Reales pies...”, in José Toribio MEDINA (org.), *Biblioteca Hispano-Chilena (1523-1817)*, tomo II, Santiago de Chile, Impreso y grabado en casa del Autor, 1898, p. 335-354. Según Francisco ANDÚJAR CASTILLO, “El poder”, *op. cit.*, p. 24, nota 34, el manuscrito original se encuentra en la Biblioteca Nacional de Madrid bajo la sigla R.5588.

28 La experiencia militar la discute Francisco ANDÚJAR CASTILLO, “Tiempo”, *op. cit.*, p. 83-84.

29 Poveda a Carlos II, Santiago 28 de abril de 1695, ANCh, citado según Francisco JAVIER PINEDO, “Tomás”, *op. cit.*, p. 140.

celebrados durante el mandato de Marín de Poveda. Después del Parlamento de Quilín en 1647, el de Yumbel efectuado en 1692 fue el segundo “Parlamento General”, es decir una reunión directa entre los caciques más importantes de la Araucanía y el gobernador de Chile<sup>30</sup>. Descontando la benevolencia con que el autor del informe trata la gestión de su hermano, sobre todo en relación al fomento de la evangelización, y dejando de lado la perspectiva española inherente al texto sobre un encuentro entre dos culturas, y pese a la energía bélica que el autor atribuye al gobernador, no obstante muestra la conciencia que tuvo Marín de Poveda acerca de la necesidad de una convivencia sobre la base de un acuerdo mutuo entre españoles y mapuche<sup>31</sup>. Esta descripción de cierta forma condice con la política indigenista del gobernador quien en las relaciones con los indígenas mapuche y pehuenche apostó en la mediación y la comunicación antes que las armas, una política en que de forma hábil supo involucrar también a los misioneros, principalmente los jesuitas<sup>32</sup>.

A fines del siglo XVII, los gobernadores de Chile vislumbraron, por ende, los imperativos que brindaba una zona fronteriza en que las relaciones con los indígenas debían primar. A raíz de eso valía fomentar la presencia y la autoridad del estado extendiéndolo desde su polo que era Santiago. De esa forma no sorprende que ya en su camino hacia el sur a la frontera, Marín de Poveda fundó dos ciudades: Rengo, y Talca, a unos 110 y 250 kilómetros respectivamente al sur de la capital. A ello se sumó la fundación de Chimbarongo, en medio de Rengo y Talca, tres años después. La idea no era nueva. Como respuesta a los ataques mapuche de 1655 y al terremoto de 1657 que afectaron al territorio comprendido entre los ríos Maule y Biobío, la Real Audiencia levantó la idea de convertir a la ciudad de Concepción en una fortaleza militar, mientras los habitantes

30 Acerca de los parlamentos existe un gran número de trabajos. El más reciente es José Manuel ZAVALA *et al.* (eds.), *The Hispanic-Mapuche parlamentos: Interethnic geo-politics and concessionary spaces in Colonial America*, Cham, Springer, 2020. Respecto al primer parlamento de 1692 en Yumbel véase Leonardo LEÓN SOLÍS, “El pacto colonial hispano-mapuche y el parlamento de 1692”, *Nütram*, n° 30, 1992, p. 27-53.

31 Marín de Poveda, “Señor. Cumple Don...”, in José Toribio MEDINA, *Biblioteca, op. cit.*, p. 335-354. Sobre la política de equilibrio de Marín de Poveda véase Sebastián Leandro ALIOTO, “La rebelión indígena de 1693: Desnaturalización, violencia y comercio en la frontera de Chile”, *Anuario de Estudios Americanos*, vol. 71, n° 2, 2014, p. 507-537, aquí p. 513-515.

32 Jimena Paz OBREGÓN ITURRA, *Des indiens rebelles face à leurs juges. Espagnols et araucans-mapuches dans le Chili colonial, fin XVII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, cap. 6. Jimena Paz OBREGÓN ITURRA, “Claves”, *op. cit.*, p. 93-114. María Eugenia PETIT-BREUILH SEPÚLVEDA, “Relaciones fronterizas hispano-indígenas en la época del Capitán General Marín de Poveda (Chile, 1692-1700)”, in Francisco ANDÚJAR CASTILLO *et al.*, *Riqueza, op. cit.*, p. 115-137.

debían ser trasladados a una nueva fundación establecida en la ribera norte del río Maule, que a la fecha contaba con un poblado habitado por 100 hombres y 80 mujeres, y por ser un...

país capaz de buen temple y muy fértiles en aquellas riveras donde se guardara el vado que el río abre allí, tiene gran comodidad para el riego de tierras (para) todos los que tienen estancias [...] y en lo restante acomodar a los pobladores con que quedaran unos con otros abrigados, la tierra poblada y rica, impedida la entrada a el enemigo por la cordillera y demas pasos, y dicha ciudad de Santiago y su distrito segura y resguardado<sup>33</sup>.

La ubicación en medio de Santiago y Concepción, lejos de la capital pero al mismo tiempo dentro de su alcance administrativo, confería a Talca un valor estratégico adicional dentro del partido de Maule, “[...] lo mucho que ha crecido la gente española de aquel partido y la grande distancia que hay a esta ciudad de Santiago en cuya jurisdicción se incluye”<sup>34</sup>. En todo caso vale notar que una de las primeras medidas del nuevo gobernador era la consolidación del poder hispano por medio de la fundación de una ciudad fronteriza dentro del territorio controlado por y desde Santiago.

La fundación de ciudades se realizaba dentro de un marco político más grande. La importancia que el nuevo gobernador atribuía a las ciudades ya lo indicó en abril de 1692 dando a manera de una sinopsis del reino de Chile a partir de las principales ciudades del reino: Santiago como capital, Concepción y Chillán como ciudades fronterizas, Castro como avanzadilla al sur de la Araucanía y Cuyo al otro lado de la cordillera. Proyectar el desarrollo de Chile a partir de sus ciudades era una constante en la política de Marín de Poveda. En 1699, hacia finales de su mandato, envía un esbozo de un mapa urbano de Chile bajo la propuesta de promover a Chillán, al lado de Santiago y Concepción, al tercer centro urbano chileno, bajo la concepción de la particular idoneidad de la región para la agricultura y, tampoco un aspecto menor, a su situación en el centro de Chile a solo 150 kilómetros de Talca<sup>35</sup>. Junto con el fomento de varias ciudades al sur de la Araucanía en el fondo el

33 *ANCh, Fondo Claudio Gay*, vol. 15, pieza 4, f.162 sq. Véase también Alejandro MORALES YAMAL *et al.*, *La villa*, *op. cit.*, p. 33-35.

34 Informe del gobernador Marín de Poveda sobre el estado de las provincias de Chile, Santiago, 10 de enero de 1701. AGI, Audiencia de Chile, Legajo 87. Citado por Santiago LORENZO SCHIAFFINO, *Origen*, *op. cit.*, p. 19.

35 José Manuel DÍAZ BLANCO, “Política urbana de Tomás Marín de Poveda en Chile: Las fundaciones de Rengo y Talca en su contexto”, *in* FRANCISCO ANDÚJAR CASTILLO *et al.*, *Riqueza*, *op. cit.*, p. 163-176, aquí p. 171-173.

plan geoestratégico consistía en la descentralización de la capitanía general de sus dos polos a favor de un poblamiento más parejo y focalizado en la pacificación del sur a través de su integración territorial y, de esa manera, “civilizatoria”.

Parte de ese proyecto de integración de distintos grupos sociales fue la agrupación de indígenas al lado de las estancias y haciendas. El modo de vivir campestre y, por lo tanto, de forma dispersa ya fue algo que preocupaba a Marín de Poveda en su viaje desde Buenos Aires a Chile<sup>36</sup>. En 1696 el gobernador propuso al rey fundar pueblos de españoles para que estos “[...] hiziesen vida política y sociable y pudiesen ser mejor gobernados e espezialm<sup>te</sup> en el partido de Maule [...] y se alla este partido con mucha gente española y esta reducion de españoles a pueblo determinado fuera útil y conbeniente para el mejor gouierno de los yndios y para su enseñanza [...]”<sup>37</sup>. Aunque eran los colonos hispanos a quienes les incumbía educar a los indígenas, la ciudad también debería ejercer un papel civilizador en los propios españoles. Sin discriminar entre mapuche o españoles, Marín de Poveda denunció el estado en que muchos habitantes del reino Chile vivían fuera de la “vida política y sociable” y, según él, lejos de la religión<sup>38</sup>. Dichas situaciones son puestas en las cartas y sirven al gobernador para pedir más recursos y poder para efectuar sus proyectos políticos en una provincia violenta, lejana y pobre<sup>39</sup>.

En su proyecto urbanístico, Marín de Poveda, sin experiencia en el tema, siguió el patrón de las fundaciones del siglo XVI, ciudades surgidas al alero de la conquista. La fundación de una ciudad servía para conservar el territorio tomado y pasar a su colonización. Tanto la fundación como la ubicación y los rasgos generales de su planteamiento estaban en manos del fundador. La aprobación de la fundación por parte del rey solo ocurría de forma posterior y tras haber pasado tiempo suficiente para comprobar el buen desarrollo del nuevo proyecto urbano. La directiva principal que debía seguir el fundador de una ciudad eran las *Ordenanzas* de Felipe II que constituían la base de lo que se estipulaba en la *Recopilación de Leyes de los Reynos de las Indias* publicadas solo algunos años antes de la llegada de Marín de Poveda a Chile. Él mismo conocía la

36 Poveda a Carlos II, Concepción, 15 marzo de 1692, AGI, Chile, legajo [leg] 25, r.1, n. 9, citado según DÍAZ BLANCO, “Política”, *op. cit.*, p. 165.

37 Poveda a Carlos II, Concepción, 16 de mayo de 1696, AGI, Chile, leg.25, r.1, n. 44, citado según DÍAZ BLANCO, “Política”, *op. cit.*, p. 165.

38 Poveda a Carlos II, Santiago, 16 de noviembre de 1695, AGI, Chile, leg.25, r.1, n. 37 y Poveda a Carlos II, Santiago, 27 de agosto de 1695, AGI, Chile, leg.25, r.1, n. 32, citado según DÍAZ BLANCO, “Política”, *op. cit.*, p. 170-171.

39 Francisco Javier PINEDO, “Tomás”, *op. cit.*, p. 143-147.

recopilación y recurrió a ella en varias ocasiones. Como gobernador permitió, por ejemplo, el asentamiento de los trabajadores mapuche en pueblos propios, pero cercanos a las propiedades de los terratenientes. La medida de reducir a los mapuche junto a los latifundios puede ser entendida también como una concesión a la necesidad de los hacendados por mano de obra. En todo caso la medida se burlaba de la política de la corona de separar los pueblos indígenas de los asentamientos hispanos. Como base legal para su gestión el gobernador podía recurrir, sin embargo, a una disposición de excepción en la Recopilación acerca de la posibilidad de trasladar pueblos de indios<sup>40</sup>.

Desde un punto de vista formal, las fundaciones de Talca y otras villas estaban en consonancia con lo que estipulaban las *Leyes de Indias* como condiciones naturales. Más allá de la fertilidad del valle central chileno, la zona donde se iba a fundar Talca se encontraba en la confluencia de los ríos Maule y Claro que junto con una serie de canales y esteros beneficiaban el desarrollo de la actividad agrícola; además estos ríos se ofrecían como alternativa de transporte fluvial entre el valle y la costa cercana. Otra función importante era la de evacuar las aguas lluvias y servidas, llenar las norias y pozos, y proveían de agua a la población. Si bien la multitud de normas desdobló un marco más o menos definido, en última instancia incumbía al gobernador decidir acerca de la conveniencia de fundar una ciudad, teniendo en mente las condiciones y circunstancias específicas<sup>41</sup>. De esa forma los demás títulos cinco, seis y siete del cuarto libro de la *Recopilación* apuntan a los problemas con que se vio confrontado Marín de Poveda: ni hubo una población suficientemente grande para asentarse en la villa fundada.

La idea de fundar una ciudad en la orilla norte del río Maule encontraba factores favorables. La presencia de mercedarios y agustinos parecían asegurar la evangelización y la acción pastoral. El gobernador tampoco deja de mencionar el número potencial de hombres a reclutar por el ejército como queda claro en el caso de Talca, “[...] en el paraje nombrado talca del corregimiento de Maule veinte leguas poco mas o menos del valle de Chimbarongo y cinquenta de Santiago donde ai un combento de relijiosos de la orden de san Agustin y tendra este corregimiento mas de quatro cientos hombres de tomar armas [...]”<sup>42</sup>. La fundación en el Maule era

40 Fernando SILVA VARGAS, *Tierras y pueblos de indios en el reino de Chile. Esquema histórico-jurídico*, Santiago de Chile, Universidad Católica de Chile, 1962 (Estudios de Historia del Derecho Chileno, 7), p. 138-142.

41 *Recopilación de Leyes de los Reynos de las Indias*, Madrid, Julian Paredes, 1681, Libro IV, título V, leyes I y II; título VII, leyes I y III.

42 Poveda a Carlos II, Concepción, 19 de noviembre de 1692, AGI, Chile, leg.25, r.1,

complementada con dos fundaciones directamente en la frontera del Biobío y cuya función era aún más marcadamente militar como muestra la fundación de una villa en lo que había sido el fuerte de Buena Esperanza.

El obstáculo principal, sin embargo, radicó en que los pocos habitantes que hubo no tenían la disposición de salir de sus haciendas o estancias para tomar asentamiento en la naciente urbe<sup>43</sup>. Ni la considerable autonomía de que gozaban los cabildos hispanos logró que sus potenciales miembros cambiaran de residencia. El mismo gobernador tenía claro cuán dificultoso iba a ser la radicación de los hacendados criollos en las nuevas urbes: “[...] aunque no se pueda conseguir que biuan en ellas todo el año sino que solo se junten las festibidades de corpus Pascuas y semana santa [...]”<sup>44</sup>. Por ello dio otras facilidades a los criollos de la región: ante la falta de almas para poblar la naciente Talca, el gobernador Marín de Poveda trasladó poblaciones mapuches forzosamente a “Talca, a la orilla del Río de Maule, de esta parte de la Ciudad de Santiago”<sup>45</sup>. La solución del gobernador no sólo buscó poblar Talca y evangelizar a los mapuche, sino también permitió a los terratenientes de la región contar con mano de obra asentada en la urbe. Al mismo tiempo generó un negocio irregular entre el gobernador y los terratenientes locales. Ante eso, cualquier disposición acerca de la altura de los edificios a erigir, sobre la traza de las calles o en relación a las normas y competencias administrativas no pasaba de maculatura. Como si fuera necesario destacar el fracaso de la primera fundación de la ciudad no ha sobrevivido ningún mapa o siquiera un plan dibujado del proyecto.

La fundación de una ciudad era unos de los temas que hicieron parte de los informes que el gobernador escribió al Consejo de Indias. Luego de su llegada a Chile entregó una visión general del valle central que sirvió de sustento al proyecto fundacional de villas mencionando, sobre todo, la casi nula presencia del Estado y de la religión, y como resultado, una degradación moral de la población; “[...] en el viaje que hize a esta frontera procure ymformarme

---

n. 16, citado por DÍAZ BLANCO, “Política”, *op. cit.*, p. 164.

43 En relación al cabildo y sus competencias formales véase Alejandro AGÜERO, “Ciudad y poder político en el antiguo régimen. La tradición castellana”, in Víctor TAU ANZOÁTEGUI y Alejandro AGÜERO (eds.), *El derecho local en la periferia de la monarquía hispana. Río de la Plata, Tucumán y Cuyo. Siglos XVI-XVII*, Buenos Aires, Instituto de Investigaciones de Historia del Derecho, 2013, p. 121-184, aquí p. 122.

44 Poveda a Carlos II, Concepción, 19 de noviembre de 1692, AGI, Chile, leg.25, r.1, n. 16, citado según DÍAZ BLANCO, “Política”, *op. cit.*, p. 165.

45 Expediente sobre las discordias, AGI, Chile, 125, 37r., citado según ALIOTO, “Rebelión”, *op. cit.*, p. 523.

y observe del modo de biuir que tenia esta gente en que reconoci muchos defectos y poquísima obseruanzia de las leyes divinas y humanas [...]»<sup>46</sup>.

Al terminar su tiempo como gobernador de Chile, Marín de Poveda, al proponer una reorganización urbana del reino de Chile, omite una mención a sus proyectos ya puestos en marcha. Las razones son múltiples. Ante los conflictos con los funcionarios criollos y con la perspectiva de deber rendir cuentas al fin de su mandato en forma de un *juicio de residencia*, las cartas de Marín de Poveda por su naturaleza no eran solo relatos de su actuación y constancias administrativas sino que al mismo tiempo asumieron el carácter de una justificación. Por ello, y porque la fundación de una ciudad era un proyecto cuyo éxito necesitaba tiempo, Marín de Poveda no hizo referencias al avance de su política fundacional. Otro motivo por el que no profundizó sobre sus planes urbanísticos podría estar en el silencio por parte de la monarquía, silencio que podía tener diversas razones. Las vías comunicacionales entre España y las Américas, sobre todo con los territorios periféricos, no estaban aseguradas así que Marín de Poveda envía, junto a los informes que escribe al rey, duplicados de cartas anteriores<sup>47</sup>. Y ante todo hay que considerar que la mayor parte de las cartas, informes, actas y otros tipo de documentación oficial que los funcionarios escribían desde las Américas no fueron atendidos con prontitud, ni por el Consejo de Indias donde pasaban primero, ni por el rey y sus ministros<sup>48</sup>. Aunque el silencio por parte de la metrópoli no era total – Marín de Poveda también acusa recibo de una Real Cédula en 1695 – el gobernador en gran parte actuaba por sí solo<sup>49</sup>.

---

46 Poveda a Carlos II, Concepción, 19 de noviembre de 1692, AGI, Chile, leg.25, r.1, n. 16, citado según DÍAZ BLANCO, “Política”, *op. cit.*, p. 164.

47 Francisco Javier PINEDO, “Tomás”, *op. cit.*, p. 140. Acerca de las vías comunicacionales dentro de la monarquía española en los siglos XVI y XVII véase Nelson Fernando GONZÁLEZ MARTÍNEZ, “Comunicarse a pesar de la distancia: La instalación de los Correos Mayores y los flujos de correspondencia en el mundo hispanoamericano (1501-1640)”, *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2017, [doi:10.4000/nuevomundo.71527](https://doi.org/10.4000/nuevomundo.71527).

48 DÍAZ BLANCO, “Política”, *op. cit.*, p. 176.

49 Francisco Javier PINEDO, “Tomás”, *op. cit.*, p. 142.

## El valle central, el Maule y Talca en el siglo xvii. Demografía, orden territorial, economía y sociedad

Las ciudades eran instrumentos centrales en la ocupación española de las Américas. Eran centros políticos, sociales, económicos, religiosos y culturales que trataban de asegurar la presencia y el control de los colonos del ultramar en su nuevo ambiente. El papel importante que las ciudades ocupaban ya en las civilizaciones indígenas antes de la llegada de los europeos se reafirmó con la colonización por ellos. Al contrario de otras partes americanas, los pueblos indígenas de Chile, sin embargo, vivían de forma más bien dispersa, nunca formando asentamientos mayores<sup>50</sup>. A falta de civilizaciones indígenas urbanas, las primeras fundaciones de ciudades chilenas obedecieron más bien a una lógica militar. Como resultado el espacio escasamente poblado entre Santiago y Concepción adquirió un carácter fronterizo en el que la corona tenía solamente escaso control: la única ciudad en esta zona, San Bartolomé de Gamboa, la actual Chillán, fundada originalmente en 1580, no pasó de ser un villorrio, abandonado en un par de ocasiones debido a las incursiones de los mapuche, la *gente de la tierra* en lengua mapudungún. Donde ocurrieron refundaciones en las décadas posteriores, también esas asumieron un carácter eminentemente militar en forma de fortificaciones, sobre todo en las ciudades costeras. En el interior puntualmente se formaron pequeños asentamientos de trabajadores campesinos libres cercanos a las estancias y haciendas; junto con pequeños pueblos de indios que desaparecieron en la medida que sus habitantes se mestizaron o emigraron<sup>51</sup>. Esos asentamientos, sin embargo, no llevaron a la formación de villas o ciudades. Mientras en Europa y en los centros virreinales avanzó la colonización a partir de las ciudades, el espacio entre Santiago y la frontera en el sur carecía de cualquier estructura urbana

La población del valle central al sur de Santiago se formaba a partir de las haciendas. Su origen estuvo en mercedes de tierras y en la encomienda, una asignación de tierras y trabajadores indígenas que brindó a los encomenderos mano de obra y de esa forma una posición social y económica privilegiada en la naciente sociedad hispano-criolla. Sin embargo la encomienda en Chile nunca prosperó como en otras partes americanas, sobre todo por la falta de brazos<sup>52</sup>. Aunque es difícil llegar a números sólidos es posible

50 Gabriel GUARDA, *Historia*, op. cit., p 11-13 y 54-55.

51 Mario GÓNGORA, *Orígenes de los inquilinos de Chile central*, Santiago de Chile, Universidad de Chile, 1960, especialmente p. 198 sq.

52 Rolando MELLAFFE, "Las primeras crisis coloniales, formas de asentamiento y el



estimar una encomienda en el corregimiento de Maule en el rango de unos cientos de trabajadores indígenas en los siglos XVI y XVII, cifra muy baja en comparación con territorios como la Araucanía.

Junto con quienes huyeron tras la destrucción de las ciudades en el extremo sur de la capitanía general por parte de los mapuche a fines del siglo XVI, se formó en el corregimiento del Maule una oligarquía terrateniente y cohesionada. Carente del atractivo minero y con una baja población mapuche, en comparación a la Araucanía, la economía de Chile central se basó en el trabajo de la tierra, la agricultura y la ganadería, enfocada en productos como la carne salada, cueros, frutas secas, jarcias, sebo y vinos, siendo su principal destino el mercado local y con escasos niveles de exportación al virreinato del Perú, el cual influía sobre la producción y la estructura de precios de la economía chilena. A pesar de disponer de un suelo fértil, las tierras extendidas entre Santiago y el territorio indígena en el sur por la escasa mano de obra no desarrollaron una actividad económica importante, quedando a la periferia de la economía hispanoamericana hasta el siglo XVIII<sup>53</sup>.

Con la llegada de los españoles a mediados del siglo XVI, la población indígena de Chile central cayó bruscamente debido a la intensa guerra celebrada en el territorio, las enfermedades que traían consigo los conquistadores y la migración forzada de la población originaria al sur del río Biobío, factores a los que debemos sumar el fenómeno de la vagancia desde comienzos de la siguiente centuria. La falta de brazos indígenas hizo que los soldados, que con cierta regularidad partieron desde Santiago hacia la Araucanía, aprovecharan para vender los indígenas cautivados en la guerra a los terratenientes<sup>54</sup>, cuestión que, sin embargo, no permitió compensar la falta de productividad de las haciendas de Chile central. La vagancia no solo contribuyó al crecimiento de la población mestiza sino que agravó, junto con otros factores como la circulación monetaria

---

origen de la sociedad chilena: siglos XVI y XVII”, in *Id.*, *Historia social de Chile y América*, Santiago de Chile, Editorial Universitaria, 3ª edición 1995, p. 251-278, aquí p. 261.

53 Alejandra ARAYA ESPINOZA, *Ociosos, vagabundos y malentrenidos en Chile colonial*, Santiago de Chile, Ediciones de la Dirección de Bibliotecas, Archivos y Museos (Centro de Investigaciones Diego Barros Arana) y Lom Ediciones, 1999, p. 32. Eduardo CAVIERES FIGUEROA, “Mercados y espacios extrarregionales en la economía chilena del siglo XVIII. Fuentes y perspectivas”, *América Latina en la Historia Económica*, n° 2, 1994, p. 27-35, p. 28 y 30. Jorge GELMAN et al., “Introducción”, in Jorge GELMAN et al. (eds.), *Iberoamérica y España antes de las independencias, 1700-1820. Crecimiento, reformas y crisis*, México D.F., Instituto de Investigaciones Dr. José María Luis Mora, Consejo Nacional de Ciencia y Tecnología, El Colegio de México, 2014, p. 16-17.

54 Álvaro JARA, *Guerra y sociedad en Chile*, 2ª edición, Santiago de Chile, Editorial Universitaria, 1981, especialmente cap. 8 al 10.

reducida, la baja productividad de una economía ganadera y agrícola estancada. La vida rural sin mayores aglomeraciones y con una población viviendo en buenas partes fuera del alcance del Estado y de la iglesia, favoreció, entre otros, el malentretamiento, la ociosidad y, por parte de los grupos más acomodados, el comercio ilegal<sup>55</sup>.

La característica fronteriza también se reflejó a nivel administrativo. Hasta la creación de intendencias en la segunda mitad del siglo XVIII, solo en la mitad de los ocho corregimientos que dividieron a Chile se encontraban ciudades españolas. Con la excepción de Concepción, los corregimientos al sur de Santiago solo contaban con asentamientos indígenas. Aunque hay que considerar que los corregimientos americanos solo significaban un paso hacia al principio de la territorialidad, en Chile ese proceso, sin embargo, fue favorecido topográficamente por el gran número de ríos que atraviesan el país en dirección de oriente a poniente<sup>56</sup>. Si bien el corregimiento del Maule, establecido en 1593, abarcó los dos lados del río del mismo nombre, fue en su ribera norte donde hubo el primer intento de fundar una ciudad en 1692. Menos que una división administrativa fue el propio río, desde la derrota de los españoles contra los araucanos a fines del siglo XVI, que marcó la zona segura para los colonos y la presencia efectiva de la corona. El alzamiento mapuche de 1655 que asoló la zona comprendida entre los ríos Maule y Biobío, surgiendo las primeras voces para instalar una villa en las riberas del primer río mencionado<sup>57</sup>.

## Epílogo: de la ciudad imaginada a la real

La fundación de ciudades en una periferia imperial hispana más allá de la cuestión de su fracaso o éxito remite a distintas escalas – local, regional, a nivel de la gobernación y, finalmente, imperial – y a problemas más bien estructurales dentro de los cuales la agencia individual podía actuar y, al mismo tiempo, tenía sus límites. La

55 En relación al vagabundaje véase Alejandra ARAYA ESPINOZA, *Ociosos, op. cit.*, especialmente p. 23-36.

56 Eduardo CAVIERES FIGUEROA, “Los contextos y las temáticas: Colchagua en perspectivas de una historia regional”, in Juan CÁCERES MUÑOZ, *Poder rural y estructura social. Colchagua, 1760-1860. La construcción del Estado y la ciudadanía desde la región*, Valparaíso, Ediciones Universitarias de Valparaíso, 2007, p. 9-33, aquí p. 12. María Teresa COBOS NORIEGA, *La división política-administrativa de Chile, 1541-1811*, Valparaíso, Ediciones Universitarias de Valparaíso, 1989.

57 Diego BARROS ARANA, *Historia general de Chile*, tomo IV, cap. XIV, y tomo V, cap. XV, Santiago, Rafael Jover, 1885.

*Recopilación* muestra la transformación del espacio que también involucraba a Chile central. Para fundar ciudades, villas o pueblos las normas que iban a ser los puntos de partida para consolidar y extender la presencia hispana en América perdieron parte de su aplicabilidad. Aunque marcado aún por una relación precaria con los indígenas que también incluía confrontaciones bélicas y a pesar de su escasa y dispersa población, Chile a fines del siglo xvii había dejado atrás la etapa de conquista. La región entre Santiago en el norte y Concepción en el sur si bien era rústica y sin ninguna cultura urbana, tampoco era una *tierra nullius* a disposición de los recién llegados. La zona fronteriza que empezaba al sur del río Maule ya no contaba con conquistadores que iban a ser el núcleo de un nuevo polo urbano destinado a atraer a lo largo del tiempo cada vez más habitantes. Con su escasa población inconstante, una agricultura modesta y, vinculado a eso, un modo de vivir más bien campestre, su precariedad militar y, finalmente, la casi total ausencia del estado hicieron que la ciudad de Talca (y otras fundaciones de su época) quedaran en lo mismo que la *Recopilación de Leyes de los Reynos de las Indias*: un proyecto en papel que en el valle central chileno aún esperaba su realización.

Las cartas de Marín de Poveda muestran que el último gobernador de Chile en tiempo de los Habsburgos tenía clara la situación en que se encontraba. Antes de tratar de desarrollar el país reconoció las condiciones reinantes en la gobernación. En vez de seguir la guerra con los mapuches del sur buscaba, donde fuera posible, la convivencia pacífica. Conociendo la demografía del reino, ideó un nuevo régimen territorial del país en que las ciudades iban a jugar un papel importante. Para poder realizar su política, cuyos límites en repetidas ocasiones manifestó tenerlos claros, Marín de Poveda recurrió a varios aliados, sobre todo a los jesuitas y franciscanos para trabar contactos pacíficos con los mapuches, y a los hacendados a los que apoyaba con asentamientos de indígenas. Los criollos oidores de Santiago, sin embargo, continuaron siendo sus adversarios más obstinados. Ante ese enemigo fuerte, la red familiar no le podía servir de mucho.

La familia entera, con el protagonismo de Bartolomé González de Poveda, promovió un proyecto de ascenso social que empezó en España y funcionó hasta después de la muerte de Tomás Marín de Poveda. Pese a que esa red tuvo su centro en el virreinato del Perú y tuvo como representante de negocios a su hermano en Concepción, la política del gobernador de Chile dependía hasta cierto grado de la capacidad de encontrar apoyo adicional. Durante su estancia como gobernador, Tomás Marín de Poveda amplió y fortaleció su

red de contactos. Los nuevos circuitos en el reino y sobre todo en Perú, eran un fenómeno típico que muchos gobernadores antes y después de él utilizaron. Sin embargo, se hicieron sentir principalmente después del mandato<sup>58</sup>. Del otro lado, si bien los vínculos personales no eran suficientes para garantizar el éxito de un proyecto político, fueron un requisito importante. Eso muestra, por ejemplo, el título de “ciudad” que fue conferido a Talca en 1796 con el auspicio financiero y la influencia de Nicolás de la Cruz y Bahamonde, un acomodado y noble comerciante gaditano de origen talquino<sup>59</sup>. Al revés, la falta de un acceso privilegiado a personas que podían prestar su apoyo se hizo notar: Donde no lo hubo (como fue el caso de la metrópoli que en gran parte permaneció en silencio) o donde le fue negado (como fue el caso de la Real Audiencia), los planes ambiciosos del gobernador Tomás Marín de Poveda, cuyo mandato estaba limitado de antemano a ocho años, no podían prosperar. Lo mismo vale para el nivel local: sin la posibilidad de influir en la actitud de la población local, su falta de disposición de avecindarse en la villa imposibilitó que el nuevo asentamiento pudiese consolidarse y crecer<sup>60</sup>.

La segunda fundación de Talca en 1742 es una consecuencia del débil respaldo que tenían los gobernadores Habsburgos. Hacia mediados del siglo XVIII comenzó bajo los Borbones la revitalización urbana de Chile. Bajo los mismos propósitos y sin que la situación en el valle central haya cambiado mucho desde los tiempos de los Habsburgo tardíos, lo que distingue al proyecto borbónico es el respaldo por parte de la corona. Fuera de la *Recopilación*, durante el siglo XVIII salieron a la luz varias *Reales Cédulas* o decretos acerca de la fundación de pueblos. Mientras algunas se refieren a asentamientos indígenas, otras instan explícitamente a la población hispana o criolla a tomar residencia en las nuevas fundaciones<sup>61</sup>. En el caso de la villa de San Agustín de Talca, el gobernador José

58 Un registro de algunos gobernadores de los siglos XVII y XVIII y sus redes familiares –redes de contacto se basaban principalmente en lazos familiares– en Fernando SILVA VARGAS, “Los gobernadores como agentes estructuradores de la sociedad chilena en los siglos XVII y XVIII”, *Boletín de la Academia Chilena de la Historia*, vol. 73, n° 116, 2007, p. 177-218. Para el caso de Francisco Ibáñez de Peralta véase Fernando SILVA VARGAS, *Poder y redes: El gobernador de Chile Don Francisco Ibáñez de Peralta (1700-1709)*, Santiago, Academia Chilena de la Historia, 2013.

59 *Real Cédula de S.M. y Señores del Consejo por la que se otorga título de Ciudad a la Villa de San Agustín de Talca en el distrito del Reyno de Chile, año 1796*, Santiago de Chile, Imprenta Universitaria, 1942.

60 Alejandro MORALES YAMAL *et al.*, *La villa*, *op. cit.*, p. 35-36.

61 Véase Francisco De Solano (ed.), *Normas y leyes de la ciudad hispanoamericana (1601-1821)*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Centro de Estudios Históricos, 1996, p. 154-159 y 160-163.

Antonio Manso de Velasco ordenó la repartición de solares desde el centro hacia fuera, siendo los cercanos a la plaza reservados para las “familias de mayor calidad”, prohibiendo construir allí ranchos de paja con el fin de estimular a los terratenientes de la zona a avecindarse, mientras que al resto de la población también se les ofreció solares, pero alejados del centro. Los nuevos vecinos quedaban comprometidos a cercar sus propiedades y luego construir una vivienda antes de 18 meses, además de estar imposibilitados de vender el inmueble por un período de 8 años<sup>62</sup>. Todo ello se puede considerar como un reflejo de dos leyes discutidas en el Consejo de Indias respecto a la necesidad de reducir los habitantes dispersos. Otra innovación fue que el propio acto de fundación de una ciudad fue registrada en una acta, confiriendo al proceso mayor autoridad<sup>63</sup>. Además se elaboraron *Representaciones*, es decir instrucciones que especificaron la vida urbana de forma mucho más profunda que las actas y la *Recopilación*<sup>64</sup>. Si bien no se debe concluir una realidad a partir del acto administrativo, en este sentido los documentos y el respaldo institucional con que contaban revelan, en todo caso, la importancia atribuida a la urbanización de Chile y la conciencia acerca de los problemas que el tema trae consigo.

Junto con la primera fundación del siglo XVIII, Quillota en 1717, paralelamente fue establecido un nuevo gremio para orientar la fundación de una nueva ciudad. Proyectada como un órgano consultivo para el gobernador, la *Junta de Poblaciones*, integrada por miembros de la Real Audiencia y autoridades eclesiásticas, tuvo una participación activa en la política urbanística dieciochesca por parte de los criollos. La relevancia de la Junta se consolidó a lo largo de los años siendo ella la encargada de elaborar las instrucciones. Si de un lado la corona perseguía una reforma enérgica a nivel administrativo y trataba de controlar mejor sus territorios ultramarinos confiriendo a sus agentes principales, gobernadores e intendentes, más independencia de los intereses y redes locales, al mismo tiempo aseguraba la participación criolla. El éxito fundacional

---

62 Alejandro Morales Yamal *et al.*, *La villa*, *op. cit.*, p. 41-43.

63 Santiago LORENZO SCHIAFFINO, *Fuentes para la historia urbana en el reino de Chile. Tomo I: Autos de fundación de Quillota, Los Angeles, San Felipe, Cauquenes, Talca, San Fernando, Melipilla, Rancagua, Curicó y Copiapó*, Santiago de Chile, Academia Chilena de la Historia, 1995.

64 Santiago LORENZO SCHIAFFINO, *Fuentes para la historia urbana en el reino de Chile. Tomo II: Régimen legal de la fundación de ciudades en Chile durante el siglo XVIII*, Santiago de Chile, Academia Chilena de la Historia, 2004. Rodolfo URBINA BURGOS, “Las instrucciones a los superintendentes de villas como fuentes para la historia urbana”, *Revista Chilena de Historia del Derecho*, n° 14, 1991, p. 177-185.

dieciochesco reside, asimismo, en la complementariedad de una política del palo y la zanahoria con los vecinos de las ciudades a fundar.

El éxito de la segunda fundación de Talca no es, por ende, el éxito de un proyecto individual sino de una política global a distintos niveles del gobierno imperial. Es entre mediados y fines del siglo XVIII principalmente cuando no solo ocurren una serie de fundaciones sino la extensión ahora pasa por toda la parte central de Chile, desde Vallenar en el norte hasta Osorno, al sur de la Araucanía, con la prioridad en el valle central. La fundación de numerosas ciudades estuvo, además, acompañada con una reforma administrativa creando nuevos partidos y, más tarde, intendencias, recibiendo cada nuevo partido una nueva ciudad como capital. El partido del Maule era el más sureño de la *Intendencia* de Santiago mientras que el sur del río Maule perteneció a la *Intendencia* de Concepción. Fue solo con el reordenamiento administrativo convergiendo en la integración territorial que se puso fin a “las crisis del asentamiento europeo” que dominaba gran parte de la Capitanía general de Chile desde la llegada de los europeos. Ese fin se realizaba mediante las ciudades que ahora pasaban de forma más o menos regular por todo el valle central y más allá<sup>65</sup>. Junto con una política que buscaba antes el entendimiento con los indígenas del sur, el reformismo borbónico de esa manera se presenta más bien como una corrección y perfeccionamiento de los principios Habsburgos tardíos<sup>66</sup>. Como resultado, ciudades anteriormente más bien imaginadas como Talca se volvieron reales y, junto con eso, la periferia empezó a dejar de serlo. En qué medida la política fundacional del siglo XVIII fue una reacción consciente a la experiencia Habsburga y con ella también a la primera fundación frustrada de Talca queda, sin embargo, pendiente por descubrir.

---

65 Acerca de las fundaciones del siglo XVIII véase LORENZO SCHIAFFINO, *Origen...*, *op. cit.*, y GUARDA, *Historia, op. cit.*, cap. 4.

66 Natalia GÁNDARA, “Representaciones de un territorio. La frontera mapuche en los proyectos ilustrados del reino de Chile en la segunda mitad del siglo XVIII”, *Historia Crítica*, n° 59, 2016, [doi:10.7440/histcrit59.2016.04](https://doi.org/10.7440/histcrit59.2016.04).

# Kooperation und Verwirklichung von Einzelinteressen in der Politik der siebenbürgisch-sächsischen Städte am Anfang der Habsburgerherrschaft<sup>1</sup>

ZSÓFIA SZIRTES  
Ungarisches Nationalarchiv, Budapest

**D**IE siebenbürgisch-sächsischen Städte bilden eine Spezialgruppe innerhalb der österreichischen Habsburgermonarchie. Einerseits, weil das im Mittelalter zum Königreich Ungarn gehörende und im Laufe des 16. Jahrhunderts zum osmanischen Vasallenfürstentum gewordene Siebenbürgen erst an der Wende vom 17. zum 18. Jahrhundert und dauerhaft erst im zweiten Jahrzehnt des 18. Jahrhunderts unter die Herrschaft der Habsburgerdynastie geriet<sup>2</sup>. Andererseits bildete die seit dem Mittelalter hier wohnhafte deutschsprachige Bevölkerung mit ihrer Selbstverwaltung (Universitas Saxonum/Sächsische Nationsuniversität) einen Pfeiler des Ständewesens. Durch diesen

- 1 Die Anfertigung dieses Beitrages wurde mir durch die Unterstützung des Projekts Nr. 121235 des Ungarischen Nationalen Forschungs-, Entwicklungs- und Innovationsfonds im Rahmen des PD 16 Förderprogramms ermöglicht. Die Recherchen im Österreichischen Staatsarchiv wurden mit der Unterstützung des Collegium-Hungaricum-Stipendium 2018 durchgeführt.
- 2 Zusammenfassung zur Geschichte Siebenbürgens im 16.-17. Jahrhundert: Béla KÖPECZI (ed.), *Kurze Geschichte Siebenbürgens*. Unter Mitarbeit von Gábor BARTA, István BÓNA, László MARKAI und Zoltán SZÁSZ. Red. der deutschen Ausgabe, Zoltán Szász, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1990, S. 241-403; recht neu, aus dem Blickwinkel des Völkerrechts: Gerald VOLKMER, *Siebenbürgen zwischen Habsburgermonarchie und Osmanischem Reich: Völkerrechtliche Stellung und Völkerrechtspraxis eines östmitteleuropäischen Fürstentums 1541-1699*, München, De Gruyter Oldenbourg, 2015, « Schriften des Bundesinstituts für Kultur und Geschichte der Deutschen im östlichen Europa, 56 ». – Für frühere kurze Perioden der habsburgischen Verwaltung s. unter anderen: Teréz OBORNI, *Erdély pénzügyei I. Ferdinánd uralma alatt 1552-1556*. [Finanzwesen Siebenbürgens unter Ferdinand I. (1552-1556)], Budapest, Szentpétery Imre Történettudományi Alapítvány, 2002, « Fons könyvek, 1 » (deutschsprachige Zusammenfassung: S. 329-338.); Meinolf ARENS, *Habsburg und Siebenbürgen 1600-1605: Gewaltsame Eingliederungsversuche eines östmitteleuropäischen Fürstentums in einen frühabsolutistischen Reichsverband*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau, 2001, « Studia Transylvanica, 27 ».

institutionellen Rahmen wurde das politische Auftreten der Städte des siebenbürgischen Sachsenlandes bzw. Königsbodens (Fundus Regius) für beinahe 400 Jahre, bis ins 19. Jahrhundert bestimmt.

Die siebenbürgisch-sächsischen Städte bieten sich daher als Untersuchungsobjekt im Rahmen der Gesamthematik des Buches besonders an, weil sie sich sowohl in die Frage der Netzwerkproblematik einschreiben wie auch aufgrund ihrer stark isolierten politischen Entwicklung an sich abgeschlossen waren. Dabei wird der Aufsatz sich konkret den Kommunikationsformen, den kommunikativen Verbindungen und den kommunikativen Zentren im Rahmen des Netzwerkes zuwenden. Dies wird allerdings räumlich begrenzt bleiben, weil sich im Untersuchungszeitraum die politischen Kontakte dieser Städte hauptsächlich auf Siebenbürgen und im idealeren Fall auf Wien bezogen.

Im Folgenden wird ein Überblick über diejenigen Mittel gegeben werden, welche die Verwirklichung der gemeinsamen oder individuellen politischen Ziele der siebenbürgisch-sächsischen Städte am Anfang der Habsburgerherrschaft, an der Wende zum 18. Jahrhundert ermöglichten. Der untersuchte Zeitraum gilt als eine besondere Übergangsperiode in der Geschichte Siebenbürgens. Im Verlauf des Großen Türkenkriegs (1683-1699) erhielt dieses Gebiet eine besondere strategische und wirtschaftliche Rolle bei der Rückeroberung Ungarns von den Osmanen. Infolgedessen begann die *Domus Austriaca* in den Achtziger Jahren des 17. Jahrhunderts eine politische Offensive, die zur Eroberung Siebenbürgens durch diplomatische Verhandlungen und militärische Besatzung führte. Eine wichtige Station dabei war das von Kaiser Leopold I. ausgestellte Diploma Leopoldinum (1691), das die früheren herrschaftlichen Donationen und Privilegien bestätigte, die Gesetzbücher Siebenbürgens und das sächsische Munizipalrecht in Kraft beließ und das System der vier rezipierten Religionen aufrecht erhielt. Andererseits enthielt das Leopoldinische Diplom mehrere Ergänzungen, die die Souveränität des Landes einschränkten. Das einst zu den Ländern der Heiligen Krone Ungarns gehörende Siebenbürgen wurde zu einer von Ungarn unabhängig verwalteten Provinz der Habsburgermonarchie<sup>3</sup>.

3 Siehe zu dieser Periode (in Auswahl): Ágnes R. VÁRKONYI, *Erdélyi változások: Az Erdélyi Fejedelemség a török kiűzésének korában: 1660-1711* [Siebenbürgische Veränderungen: Das Fürstentum Siebenbürgen in der Zeit der Vertreibung der Türken: 1660-1711], Budapest, Magvető, 1984; Ágnes R. VÁRKONYI, „Az önálló fejedelemség utolsó évtizedei (1660-1711)“ [Die letzten Jahrzehnte des autonomen Fürstentums], in László MAKKAI, Zoltán SZÁSZ (Szerk.), *Erdély*



Aus der durch das Diploma Leopoldinum hervorgerufenen verfassungsrechtlichen Veränderung ergab sich eine Wandlung im Verwaltungssystem, wobei 1. sich das Machtzentrum von Konstantinopel nach Wien verschob, 2. in Wien allmählich neue, auf Siebenbürgen spezialisierte Gremien entstanden, 3. die regionale Verwaltung um neue, teils von den Wiener Zentralorganen abhängige Elemente erweitert wurde<sup>4</sup>. All diese Veränderungen riefen eine neue Situation für die Bewohner der Städte und der Provinz hervor; die Gerichtsbarkeiten waren genötigt, ihre Wege in den neuen Strukturen zu finden.

Stärker noch war der am Ende des 17. Jahrhunderts beginnende Umbruch von einer hochgradigen Unsicherheit begleitet: die siebenbürgische Herrschaft des Hauses Habsburg blieb sowohl während des Großen Türkenkriegs, als auch im darauffolgenden Jahrzehnt eher instabil. Siebenbürgen spielte eine wichtige Rolle in der osmanischen Strategie, auch nach dem Zusammenbruch der kurzen Herrschaft des von den Osmanen unterstützten Imre Thököly als Fürst von Siebenbürgen (1690). Zwar gelang den Habsburgern ihre Herrschaft über Siebenbürgen im Frieden von Karlowitz (1699) international anerkannt zu bekommen, dennoch rief die von Ungarn ausgehende und auch auf Siebenbürgen sich erstreckende Bewegung von Fürst Franz Rákóczi II. (1703-1711) bald eine Teilung der politischen Kräfte des Landes hervor und verhinderte Verwaltungsreformen. Die wiederholten Herrschaftswechsel dieser Zeit reichten bis in den Königsboden hinein, ein Teil der siebenbürgisch-sächsischen Städte wechselte mehrmals Herrschaft. Allein die zum habsburgischen militärischen und Verwaltungszentrum gewordene sächsische Hauptstadt Hermannstadt und das strategisch ebenfalls bedeutende Kronstadt blieben dauerhaft unter habsburgischer Verwaltung.

---

*története 1606-tól 1830-ig*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1986. S. 789-971; Ágnes R. VÁRKONYI, „Die letzten Jahrzehnte des autonomen Fürstentums (1660-1711)“, in Béla KÖPECZI (ed.), *Kurze Geschichte Siebenbürgens*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1990, S. 359-403; Zsolt TRÓCSÁNYI, *Habsburg-politika és Habsburg-kormányzat Erdélyben 1690-1740* [Habsburgische Politik und habsburgische Verwaltung in Siebenbürgen 1690-1740], Budapest, Akadémiai, 1988 « A Magyar Országos Levéltár Kiadványai III. Hatóság- és hivatalörténet, 8 »; Rolf KUTSCHERA, *Landtag und Gubernium in Siebenbürgen: 1688-1869*, Köln/Wien, Böhlau, 1985, « Studia Transylvanica, II », S. I-II; Paul W. ROTH, „Das Diploma Leopoldinum. Vorgeschichte, Bestimmungen“, in Zsolt K. LENGVEL und Ulrich A. WIEN (ed.), *Siebenbürgen in der Habsburgermonarchie*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau, 1999 « Siebenbürgisches Archiv, 34 », S. I-II.

4 Zum siebenbürgischen Verwaltungssystem der Habsburg-Periode siehe TRÓCSÁNYI, *Habsburg-politika...*, *op. cit.*; KUTSCHERA, *Landtag und Gubernium...*, *op. cit.*

## Die gemeinsamen politischen Gremien der sächsischen Städte innerhalb von Siebenbürgen

Einen grundlegenden Schauplatz der gemeinsamen Politik der siebenbürgisch-sächsischen Städte bzw. deren zugehörigen Verwaltungseinheiten (Stühle/Distrikte) bildeten die Versammlungen der 1486 entstandenen Sächsischen Nationsuniversität. Sie fanden durchschnittlich jährlich ein- oder zweimal, normalerweise in Hermannstadt mit Teilnahme der Delegierten der elf sächsischen Stühle bzw. Distrikte statt<sup>5</sup>. Die Sächsische Nationsuniversität war zuständig für die Verwaltung und die Rechtsprechung im Sachsenland, und vertrat in politischen Fragen die Sächsische Nation (*natio Saxonica*)<sup>6</sup>. Ihr Wirkungsbereich erstreckte sich in der Frühen Neuzeit auf alle inneren Fragen des ständischen Lebens, unter anderem auf Angelegenheiten der einzelnen Städte und Verwaltungseinheiten des Sachsenlandes<sup>7</sup>. Bei einer Untersuchung der gemeinsamen Politik der siebenbürgisch-sächsischen Städte muss vor Augen gehalten werden, dass die als Hauptort der elf Verwaltungsbezirke des Sachsenlandes dienenden königlichen Freistädte (Hermannstadt, Kronstadt, Schäßburg, Mediasch, Mühlbach, Bistritz) und Marktplätze (Broos, Reußmarkt, Leschkirch, Großschenk, Reps) gleichzeitig auch die zu ihnen gehörenden Gebiete (Stuhl/Distrikt) mit deren Siedlungen vertraten<sup>8</sup>.

- 
- 5 Die elf Verwaltungseinheiten des Sachsenlandes waren: Der Hermannstädter Stuhl und die sogenannten Sieben Stühle: Broos, Mühlbach, Reußmarkt, Leschkirch, Großschenk, Schäßburg, Reps; Mediascher Stuhl; Bistritzer Distrikt/Nösnerland; Kronstädter Distrikt/Burzenland.
- 6 Die drei feudalen Nationen bzw. Stände Siebenbürgens waren die Ungarn, die Szekler und die Sachsen.
- 7 Siehe dazu (in Auswahl): Georg MÜLLER, *Die sächsische Nationsuniversität in Siebenbürgen: Ihre verfassungs- und verwaltungsrechtliche Entwicklung: 1224-1876*, Sonderabdruck aus Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde, Bd. XLIV, Heft 2. u. 3. Hermannstadt, 1928 « Beiträge zur Verfassungs- u. Verwaltungsgeschichte der Deutschen in Rumänien. Im Auftrage des Vereins für siebenbürgische Landeskunde »; Konrad G. GÜNDISCH, „500 Jahre Sächsische Nationsuniversität in Siebenbürgen“, *Deutsche Ostkunde*, n° 31, 1985, S. 107-110; Wolfgang KESSLER, „Universitas Saxonum. Personenverband – Gruppenautonomie – Volksgruppe“, in Wolfgang KESSLER (ed.), *Gruppenautonomie in Siebenbürgen. 500 Jahre siebenbürgisch-sächsische Nationsuniversität*, Köln/Wien, Böhlau, 1990, « Siebenbürgisches Archiv, III. 24 », S. 3-27; Ludwig BINDER, „Geistliche und Weltliche Universität“ in *Ibid.*, S. 45-60; Walter DAUGSCH, „Die Nationsuniversität der Siebenbürger Sachsen im 16. und 17. Jahrhundert“ in *Ibid.*, S. 179-215.
- 8 Die Beziehung der sächsischen Städte mit der Provinz in Bezug auf das 18. und 19. Jahrhundert wird auch von Gábor Sonkoly betont, indem er eine Beschreibung der „Idealtypen“ der ungarischen, sächsischen und szeklerischen Städte vornimmt. Die eigentliche Grenze der sächsischen Städte sei ihm zufolge die Grenze des Stuhles, bzw. ihrer Gerichtsbarkeit gewesen. Gábor SONKOLY *Erdély városai a XVIII-XIX. században* [Die Städte Siebenbürgens im

Die Selbstverwaltung des Sachsenlandes hatte an der Wende zum 18. Jahrhundert schon eine etwa 200jährige Tradition hinter sich. In den früheren historischen Werken wurde diese Periode durchaus vernachlässigt. Um das Funktionieren dieses Gremiums zwischen 1690 und 1711 beschreiben zu können, war daher eine grundsätzliche Quellenerschließung und –bearbeitung erforderlich. Dabei wurden sowohl auf die Rahmenbedingungen der Versammlungen (Häufigkeit, Zeitdauer, Ort, Teilnehmer), wie auch auf die Thematik der Sitzungen fokussiert. Den Schwerpunkt meiner bisherigen Analyse bildeten die politischen Verhandlungen der *Natio Saxonica*, außerdem habe ich die besondere Rolle der sächsischen Hauptstadt Hermannstadt auf den Versammlungen und innerhalb der Politik der Sächsischen Nationsuniversität eingehend behandelt<sup>9</sup>.

Der Ablauf der Versammlungen zeigt einerseits eine Ähnlichkeit zu früheren Epochen, andererseits spiegeln die Tagesordnungspunkte und die äußeren Verhandlungspartner bzw. die Adressaten eine neue Ära wider. Ein Teil der behandelten Themen betraf die politischen und wirtschaftlichen Angelegenheiten der Sächsischen Nation. Die Versammlungen ermöglichten die Vorbereitung des folgenden Landtags und, im Zusammenhang damit, die Zusammenstellung von Postulaten der einzelnen Städte bzw. Stühle oder Distrikte. Außerdem erfolgte oft eine Besprechung gemeinsamer siebenbürgischer Angelegenheiten, die auf der Sitzung des vorherigen Landtags behandelt worden waren.

---

xviii-xix. Jahrhundert], Budapest, L'Harmattan-Atelier, 2001 « Atelier füzetek 2 » – Für die Verwaltung der einzelnen Stühle und Distrikte s. Georg Eduard MÜLLER, *Stühle und Distrikte als Unterteilungen der Siebenbürgisch-Deutschen Nationsuniversität 1141-1876*, Unveränderter Nachdruck der Ausgabe Hermannstadt 1941. Mit einer Einführung und einem Ortsnamenregister von Konrad G. Gündisch, Köln/Wien, Böhlau, 1985, « Schriften zur Landeskunde Siebenbürgens, 10 ».

9 Zsófia SZIRTES, *Az erdélyi szászok érdekvédelmének az átmeneti korszakban (1690-1711): Doktori (PhD) értekezés*. [Die Durchsetzung gemeinsamer Interessen der siebenbürger Sachsen in der Übergangsperiode (1690-1711), PhD Dissertation], Budapest/Piliscsaba, Pázmány Péter Katolikus Egyetem, 2015. (Manuskript) <http://real-phd.mtak.hu/311>, S. 62-81, 246-254. – Eine bedeutende Quellengruppe zur Analyse bildeten die Protokolle der Sächsischen Nationsuniversität und der Stadt Hermannstadt, die durch in unterschiedlichen Beständen des einstigen Sächsischen Nationalarchivs zerstreuten Aktenmaterial ergänzt wurden. Die Protokolle bis 1705 sind in digitaler Ausgabe zugänglich: Káthe HIENTZ, Bernhard HEIGL und Thomas ŞINDILARIU (eds.), *Hermannstadt und Siebenbürgen. Die Protokolle des Hermannstädter Rates und der Sächsischen Nationsuniversität 1391-1705*. Mit einer Einführung von Thomas Şindilariu, Hermannstadt, Honterus Verlag; Heidelberg, Arbeitskreis für Siebenbürgische Landeskunde e.V., 2007, « Veröffentlichungen von Studium Transylvanicum ».

Wirtschaftliche Fragen, wie zum Beispiel Probleme bezüglich der den Sachsen auferlegten Abgaben, die Steueraufteilung innerhalb des Sachsenlandes (*subrepartitio*), die Korrektur der Zahl der Steuereinheiten, die Registrierung der durch Feuer beschädigten Siedlungen und die Konskription der Schulden usw. standen regelmäßig auf der Tagesordnung. Oft wurden über Aufgaben bezüglich der Versorgung der im Land stationierenden Streitkräfte und Beschwerden aufgrund von Ausschreitungen der Soldaten diskutiert. Neben solchen gemeinsamen Angelegenheiten wurden Anfragen der einzelnen Städte oder Verwaltungseinheiten, Probleme der Zünfte bzw. des sächsischen Klerus besprochen. Regelmäßig fanden Gerichtsverfahren und eine Rechnungslegung der Nationsuniversität statt.

In den Versammlungen wurden normalerweise die aktuellen Reskripte des Herrschers oder die Verordnungen der höheren Stellen bekannt gemacht, die eingelaufenen Schreiben der (auch) für die Angelegenheiten der Sachsen zuständigen Beamten (z. B. des Oberkriegskommissars, des sächsischen Rats der Siebenbürgischen Hofkanzlei) vorgelesen und besprochen<sup>10</sup>. Es wurde über Vorträge an die siebenbürgische Landesorgane und die Wiener Zentralstellen diskutiert und zu deren Zusammenstellung, falls notwendig, eine Kommission aus Delegierten der einzelnen Städte und Märkte ernannt<sup>11</sup>. Während der Sitzungen kam es nötigenfalls zu persönlichen Verhandlungen zwischen den sächsischen Abgeordneten und den Vertretern der oberen Behörden, in Wirtschaftsangelegenheiten mit dem nach Siebenbürgen delegierten Hofkammerräten<sup>12</sup>.

Die Versammlungen der Sächsischen Nationsuniversität in der untersuchten Periode zeigen eine Ähnlichkeit zu den Versammlungen des Städtebündnisses von Oberungarn. Ein wichtiger Punkt war dabei, wie im Folgenden noch gezeigt wird, der Einfluss der politisch führenden Stadt auf die Entscheidungen des Städtebündnisses. Weitere Ähnlichkeiten sind im Ablauf der Sitzungen und in den eingeladenen Verhandlungspartnern (Vertreter der Kammer bzw. des Militärs) zu sehen. Eine

10 Protokoll der Sächsischen Nationsuniversität 1694-1705 [SNU Prot. 1694-1705] S. 66, 136, in HIENTZ, HEIGL und ȘINDILARIU (eds.), *Hermannstadt und Siebenbürgen...*, op. cit.; Serviciul Județean Sibiu al Arhivelor Naționale [SJAN Sibiu], Magistratul orașului și scaunului Sibiu, Acțe administrative (Inv. nr. 24.) [Mag. Acțe admin.] 1702/37. fol. 5; *Ibid.*, 1701/17. fol. 20, 23.

11 SJAN Sibiu, Mag. Acțe admin., 1702/37. fol. 6.

12 SNU Prot. 1694-1705, S. 69, 266 in HIENTZ, HEIGL und ȘINDILARIU (eds.), *Hermannstadt und Siebenbürgen...*, op. cit.; SJAN Sibiu, Mag. Acțe admin., 1701/17. fol. 26-27.

bedeutende Parallele war außerdem die Vorbereitung auf die Landtage bzw. die Beratungen während des Landtags<sup>13</sup>.

Die Landtage ermöglichten den sächsischen Städten und Verwaltungseinheiten, die eigenen Interessen den anderen Ständen vorzustellen. An den siebenbürgischen Landtagen der Habsburg-Ära nahmen das Gubernium<sup>14</sup>, die Königliche Gerichtstafel, die Oberbeamten der Gerichtsbarkeiten, die Regalisten und die Abgeordneten der Komitate, Stühle, Distrikte, Taxal- und privilegierten Orte teil<sup>15</sup>. Ein wesentlicher Unterschied zu den Reichstagen des Königreichs Ungarn der Frühen Neuzeit war, dass die Abgeordneten der siebenbürgisch-sächsischen Städte nicht zum Städtestand gehörten, weil sie die Stühle und Distrikte des Königsbodens vertraten<sup>16</sup>. Die Findung eines gemeinsamen Standpunktes der sächsischen Verwaltungseinheiten während des Landtags wurde in sogenannten Nationalversammlungen ermöglicht, die am gleichen Ort stattfanden<sup>17</sup>. Die Stadt Weißenburg beherbergte oft die siebenbürgischen Landtage, die sächsischen Landtagsabgeordneten konnten sich hier in einem eigenen Gebäude, dem sogenannten Nationalhaus (bzw. Herrmannstädter Herrenhof) versammeln<sup>18</sup>. Die Dokumentation der Nationalversammlungen aus der untersuchten Periode steht

---

13 Zu den Versammlungen des Städtebündnisses von Oberungarn und seiner politischen Tätigkeit auf den Landtagen s. István H. NÉMETH, *Várospolitika és gazdaságpolitika a 16-17. századi Magyarországon (A felső-magyarországi városkövetés)* [Städtepolitik und Wirtschaftspolitik in Ungarn im 16-17. Jahrhundert (Das Städtebündnis von Oberungarn)], Bd. I. Budapest, Gondolat/Magyar Országos Levéltár, 2004, « Doktori mester munkák » S. 163-192.

14 Das 12köpfige Gubernium Transylvanicum wurde 1692 mit Sitz in Weißenburg ins Leben gerufen. Es verrichtete Aufgaben der Landesverwaltung, der Rechtspflege bzw. der Fiskaladministration. Seine Befugnisse verringerten sich mit der Gründung der Siebenbürgischen Hofkanzlei (1695) und der Kammerkommission (1699). Während des Rákóczi-Aufstands übersiedelte es nach Hermannstadt, seine Bedeutung ragte nicht über den Schatten des habsburgischen kommandierenden Generals von Siebenbürgen heraus. Zsolt TRÓCSÁNYI, *Erdélyi kormányhatósági levéltárak* [Die Archive der siebenbürgischen Verwaltungsbehörden], Budapest, Akadémiai, 1973, « A Magyar Országos Levéltár Kiadványai I. Levéltári leltárak 5 », S. 149-151.

15 KUTSCHERA, *Landtag und Gubernium...*, op. cit., S. 53-54.

16 Zsolt TRÓCSÁNYI, *Az erdélyi fejedelemség korának országgyűlései: Adalék az erdélyi rendiség történetéhez* [Die Landesversammlungen der Periode des siebenbürgischen Fürstentums: Ein Beitrag zur Geschichte der siebenbürgischen Ständeordnung], Budapest, Akadémiai Kiadó, 1976. S. 24-33.

17 MÜLLER, *Die sächsische Nationsuniversität...*, op. cit., S. 21-28, 43-46; Teréz OBORNI, *Erdélyi országgyűlések a 16-17. században* [Siebenbürgische Landtage im 16-17. Jahrhundert] (A magyar országgyűlések története), Budapest, Országház Könyvkiadó, 2018. S. 340.

18 Ferdinand ZIEGLAUER, *Harteneck, Graf der sächsischen Nation, und die siebenbürgischen Parteikämpfe seiner Zeit: 1691-1703*, Nach den Quellen des Archives der bestandenen siebenbürgischen Hofkanzlei und des sächsischen National-Archives in Hermannstadt, Hermannstadt, Th. Steinhausen, 1869. S. 188-190.

uns nur fragmentarisch, in unterschiedlichen Aktenserien zerstreut zur Verfügung<sup>19</sup>.

Bei der Untersuchung der Beteiligung der sächsischen Städte auf den Landtagen muss man sich vor Augen halten, dass dieses Gremium nicht das Hauptmittel zur Verfolgung und eventueller Durchsetzung der eigenen politischen Interessen und Anliegen darstellte. Seit Mitte des 17. Jahrhunderts kam es öfters vor, dass die Sachsen auf den Landtagen den anderen zwei Ständen unterlagen, wobei manchmal sogar ihre Konstitution oder die Landesgesetze verletzt wurden<sup>20</sup>. Dieses Phänomen ist auch an der Wende vom 17. zum 18. Jahrhundert zu beobachten: Die Sachsen beklagten sich in ihren Vorträgen regelmäßig über ihre Unterdrückung und Überstimmung auf den Landtagen<sup>21</sup>. Diese Klagen kann ich aufgrund meiner bisherigen Forschungen als durchaus begründet ansehen<sup>22</sup>. Wie die sächsischen Abgeordneten behindert wurden, zeigt sich an Klage der königlichen Freistadt Mediasch aus dem Jahr 1702:

Können nicht ohne mißvergnügen ertragen, daß unsere Nation so negligēt tractieret wird, wenn von einem oder dem andern etwas proponieret wird, also fort von anderer seiten Ihme mit piquanten Reden begegnet, und also oft auß Unmuth verhindert, daßelbe waß Ihme seine conscience dictieret herauß zusagen. [...] Müßen wir mit höchstem verdruß erfahren, daß die Abgesandten unserer Nation in Sessionibus Publicis auß Ihren stellen gedrungen und offte besagte Leüte stehend denenselben beywohnen müßen.<sup>23</sup>

Als Folge dieser nachteiligen Lage legten die sächsischen Landtagsabgeordneten großen Wert auf die Erlangung der Gunst der sich am Ort aufhaltenden einflussreichen Personen.

19 Zu den bisher gefundenen Protokollen s. SZIRTES, *Az erdélyi százsáság...op.cit.*, S. 255-256. (Anhang 4.)

20 MÜLLER, *Die sächsische Nationsuniversität...*, *op. cit.*, S. 135; TRÓCSÁNYI, *Az erdélyi fejedelemség...*, *op. cit.*, S. 86.

21 ZIEGLAUER, *Harteneck...*, *op. cit.*, S. 120; Österreichisches Staatsarchiv [ÖStA], Finanz- und Hofkammerarchiv, Hofkammerarchiv, Siebenbürgische Kameralverhandlungen, r. Nr. 2., Mai 1693, fol. 856-863.; Sándor SZILÁGYI (Szerk.), *Erdélyi Országgyűlési Emlékek. Monumenta Comititalia Regni Transsylvaniae, XXI. 1692-1699*. Budapest, MTA, 1898. « Monumenta Hungariae Historica. Magyar Történelmi Emlékek. 3. osztály: Országgyűlési Emlékek. Monumenta Comititalia », S. 177-184; SJAN Sibiu, *Colecția de documente medievale (Urkunden)* (Inv. nr. 26-28.) [Col. med.] U VI. Nr. 2014; MÜLLER, *Die sächsische Nationsuniversität...*, *op. cit.*, S. 135; Magyar Nemzeti Levéltár Országos Levéltára (Ungarisches Nationalarchiv) [MNL OL] Siebenbürgisches Kanzleiarchiv, Registratur der Siebenbürgischen Hofkanzlei (B 2) 1705/28.

22 SZIRTES, *Az erdélyi százsáság...*, *op. cit.*, S. 214-234.

23 SJAN Sibiu, *Mag. Acte admin.* 1702/39. fol. 10.

Herrmannstädter Abgeordnete berichteten im März 1694 darüber, dass die sächsischen Angelegenheiten während des Landtags von Proviantkommissar Komornik von Kleinburg unterstützt wurden, wobei er sich sogar mit dem Gubernium eine Auseinandersetzung lieferte<sup>24</sup>. Im selben Jahr trat der Herrmannstädter Delegierte während des Landtags in Thorenburg mit dem Sekretär des kommandierenden Generals, Daniel Absolon<sup>25</sup> in Kontakt, der seine Dienste der Sächsischen Nation anbot („Herr Absolon, welcher gestern bey mir gespeiset, und sich der gantzen Löblichen Nation treulich zu dienen richtig obligiert hatt.“)<sup>26</sup>. Auf dem Schäßburger Landtag an der Wende zum 1706 stimmten die sächsischen Abgeordneten für eine *discretio* von 100 Gulden an den kaiserlichen Offizier Carl Ludwig Acton<sup>27</sup> ab, für seine, der Sächsischen Nation geleistete Hilfe („[...] hat eine löbliche Universitt vor den Titt. Herr von Acton vor deßen der Nation vielfaltigst geleistetes Patrocinium eine discretion bestehend in Aureis 100 anzuwerffen concludiret [...]“)<sup>28</sup>.

Das gemeinsame politische Auftreten der Sächsischen Nationsuniversität auf den Landtagen hinderte jedoch die Abgeordneten nicht daran, zusätzlich die einflussreichen Persönlichkeiten in Angelegenheiten ihrer eigenen Stadt bzw. des dazu gehörenden Umlandes zu besuchen. Ihr Wirken kann vor allem anhand von je nach Fall erhalten gebliebenen persönlichen Aufzeichnungen oder von, für die Stadtverwaltungen verfassten Diarien, rekonstruiert werden. Im Fall von Kronstadt stehen mehrere solche Quellen aus der untersuchten Periode zur Verfügung.

24 Relatio deputatorum ex diaeta Colosvariensi super variis negotiis Nationem Saxoniam concernentibus. 14.3.1694, Klausenburg, SJAN Sibiu, Dieta Transilvaniei (Inv. nr. 35.) Nr. 1. S. 450-453.

25 Daniel Absolon de Lilienberg (um 1640-um 1702), Diplomat, Vertrauensperson von Fürst Michael Apafi I., später von Imre Thököly. Später ging er zu Kaiser Leopold I. über und wurde Sekretär der siebenbürgischen kommandierenden Generale. *Bethlen Miklós levelei (1657-1698)* [Die Briefe von Miklós Bethen] I-II. Kiad. Jankovics József, Budapest, Akadémiai, 1987, « Régi magyar prózai emlékek, 6/1-2 », II. S. 1418.

26 Bericht von Johannes Zabanius an Hermannstadt, 20.7.1694, Thorenburg, SJAN Sibiu, Dieta Transilvaniei Nr. 1. S. 466-468.

27 Acton von Dreyenfeldt, Carl Ludwig Baron (†1722), Sekretär und Dolmetscher vom kommandierenden General Rabutin in Siebenbürgen. 1703 wurde er Generaladjutant, Ende 1707 *colonellus*. 1710 wurde er nach Ungarn kommandiert. István WESSELÉNYI, *Sanyarú világ. Napló 1703-1708* [Elende Welt. Tagebuch 1703-1708], II. 1707-1708. Lajos KÖZZÉTESZI DEMÉNY und András MAGYARI, Bukarest, Kriterion, 1985, S. 810; Gusztáv HECKENAST, *Ki kicsoda a Rákóczi-szabadságharcban? Életrajzi adattár* [Wer ist wer im Rákóczi-Freiheitskampf?] Kiad. Mészáros Kálmán, Budapest, História/MTA Történettudományi Intézete, 2005, « História könyvtár; Kronológiák, adattárak, 8 », S. 20.

28 Diarium actorum comitialium Schaesburg. 19.12.1705-3.3.1706. SJAN Sibiu, Mag. Acte admin. 1706/1. fol. 1-12.

Während des Rákóczi-Aufstands, an der Wende von 1704 zu 1705, fand eine Teilversammlung<sup>29</sup> der Habsburg treu gebliebenen siebenbürgischen Stände in Hermannstadt, Zentrum der siebenbürgischen Verwaltung der Habsburger, statt. Angesichts der herrschenden Kriegslage reisten die Kronstädter Abgeordnete über einen Umweg in der Walachei nach Hermannstadt, wo sie schon einen Monat vor dem Landtag angekommen waren. Ihre wichtigste Aufgabe war es, den habsburgischen kommandierenden General mit der bedrängten Situation ihrer Stadt bzw. ihres Distrikts bekannt zu machen, da diese durch die Truppen Rákóczis belagert wurde, und bei ihm eine Verringerung der ihnen auferlegten Steuern und sonstigen Lasten zu erreichen. Die Gesandten korrespondierten inzwischen mit dem Kronstädter Rat und so erschienen sie in der zweiten Audienz schon mit einer neuen, vom Stadtrichter formulierten und nach Hermannstadt geschickten schriftlich verfassten Beschwerde, die wahrscheinlich an die neuesten Informationen angepasst wurde. Schließlich bekam die Stadt Kronstadt bestimmte Zugeständnisse vom kommandierenden General Rabutin<sup>30</sup>, der augenscheinlich die gute Beziehung mit der strategisch bedeutenden Stadt aufrechterhalten wollte: „ich will lieber meinen letzten Kreuzer hergeben, ja ich will lieber vor Hunger sterben, als die Cronstädter molestieren“<sup>31</sup>. Am nächsten Tag erfolgte eine neue Geste, um die Treue der Stadt zu Habsburg zu bewahren: Rabutin lud einen der Gesandten zu Mittagessen ein, wobei auf das Wohl des Magistrats angestoßen wurde. Die Kronstädter suchten Anfang 1705 den General mit Neujahrswünschen auf<sup>32</sup>.

Dem offiziellen Diarium der zur Hermannstädter Teilversammlung 1709 angereisten Kronstädter Gesandten ist zu entnehmen, dass die Erlangung der Gunst des kommandierenden Generals auch diesmal ihre vorrangige Aufgabe war. Die Delegierten besuchten den erkrankten General Kriechbaum<sup>33</sup> und richteten ihm den Gruß des Kronstädter Stadtrichters und des Magistrats aus, bedankten sich bei ihm für seine bisherige Hilfe mit einem Fass Wermut und übergaben ihm die Einladung zur

29 Obwohl in den folgenden Beispielen Teilversammlungen der Kriegsjahre unter die Lupe genommen werden, an denen nur die habsburgtreue Stände Siebenbürgens teilnahmen, können dabei die Strategien der Delegierten ebenso gut wie im Falle der Landtage analysiert werden.

30 Jean Louis Rabutin de Bussy (1642-1717), kaiserlicher Offizier französischer Herkunft, 1696-1708 kaiserlicher kommandierender General von Siebenbürgen.

31 *Quellen zur Geschichte der Stadt Brassó*. VII. *Chroniken und Tagebücher* 4. (1684-1783), Kronstadt/Brasso, Zeidner, 1918. S. 601.

32 *Ibid.*, S. 596-601.

33 Georg Friedrich Freiherr von Kriechbaum, 1708-1710 kaiserlicher kommandierender General von Siebenbürgen.



Hochzeit des Stadtpfarrers Marcus Fronius. Später wandten sie sich mit einem schriftlichen Gesuch an Kriechbaum mit der Bitte um Erlass jener der Stadt und dem Burzenland auferlegten großen Lasten. Der General wies aber die Bitten mit dem Hinweis zurück, man sollte sich an die zuständigen Behörden und Personen wenden<sup>34</sup>. Parallel zu den Sitzungen der Teilversammlung erledigten die Abgeordneten unterschiedliche Aufgaben bezüglich des Burzenlandes und der Stadt Kronstadt, sie suchten unter anderen den Kriegskommissar und die Oberoffiziere der Stadt Herrmannstadt auf.

Anhand der bisher aufgeführten Beispiele ist es ersichtlich geworden, dass der Besuch der einflussreichen Personen, vor allem des kommandierenden Generals, während der Versammlungen der Stände in der untersuchten Periode eine primäre Aufgabe der Stadtdelegierten war, um auf diese Weise eine Unterstützung für die eigene Stadt und die eigene Verwaltungseinheit zugesichert zu bekommen<sup>35</sup>. Aus dieser Vorgehensweise stellt sich die Frage, inwieweit die sächsische Ständepolitik in der behandelten Periode geeignet war, die Interessen der einzelnen Städte, Stühle und Distrikte zu vertreten. Im Folgenden wird diesbezüglich auf einige Aspekte verwiesen werden, die einen Einblick in die innere Dynamik der Sächsischen Nationsuniversität bieten.

## Die politischen Mittel Hermannstadts und die eigenen Wege der sächsischen Städte

Die an der Spitze des ältesten privilegierten Gebiets der siebenbürgisch-sächsischen Autonomie, der Hermannstädter Provinz<sup>36</sup> stehende königliche Freistadt Hermannstadt spielte eine besondere Rolle in der Selbstverwaltung, Rechtspflege und Politik der Sächsischen Nation. Der Bürgermeister und der Königsrichter nahmen nicht nur lokale, sondern auch die gesamte Sächsische Nationsuniversität betreffende Aufgaben wahr, die gerade an der

34 Arhivele Naționale ale României, Serviciul Județean Brașov [SJAN Brașov], Primăria Brașov, IV.C.2. Diarium Civitatis Coronensis... S. 41-61.

35 Siehe ausführlicher: Zsófia SZIRTES, "Brassói követek országgyűlési részvétele az erdélyi Habsburg-uralom kezdetén, 1690-1711" [Kronstädter Delegierte an den siebenbürgischen Landtagen am Anfang der Habsburgerherrschaft, 1690-1711], in Tamás DOBSZAY, István H. NÉMETH, József PAP und M. István SZÍJÁRTÓ (eds.), *Rendi országgyűlés – polgári parlament. Érdekképviselet és törvény-hozás Magyarországon a 15. századtól 1918-ig*, Budapest/Eger, Magyar Nemzeti Levéltár/Eszterházy Károly Egyetem, 2020. S. 97-115.

36 Der Hermannstädter Stuhl und die Sieben Stühle.

Wende vom 17. zum 18. Jahrhundert neu definiert und schriftlich gefasst worden sind. 1697 fing nämlich eine mehrjährige Debatte zwischen der Stadt Hermannstadt und dem Gubernium bezüglich der Art der Besetzung des Königsrichteramtes an. Der Hermannstädter Königsrichter, zugleich Sachsencomes (*comes Saxonum*), war laut des Diploma Leopoldinum auch Gubernialrat, seine Person also aus mehreren Gründen maßgebend für die sächsische Politik. Im Hintergrund der Auseinandersetzungen bezüglich seiner Wahl standen sowohl persönliche als auch ständische und städtische Gegensätze<sup>37</sup>. Im Folgenden werden bei Berücksichtigung des letztgenannten Aspektes einige Momente bezüglich des Verhältnisses zwischen Hermannstadt und den anderen Städten und Verwaltungskreisen dargestellt, die uns einen Einblick in die Machtverhältnisse innerhalb der Sächsischen Nationsuniversität gewähren.

In Zusammenhang mit der Debatte musste nicht nur die Art der Königsrichterwahl, sondern auch die Jurisdiktion des Königsrichters und des Bürgermeisters geklärt werden. Über diese Fragen verfassten die Stadt Hermannstadt, die Sächsische Nationsuniversität und später die anderen Gerichtsbarkeiten ihre eigenen Stellungnahmen. Laut der Statuten der Stadt Hermannstadt aus dem Jahr 1698<sup>38</sup> bilden der Bürgermeister und der Königsrichter ein 'Duumvirat', das die Interessen der Sächsischen Nation und der Stadt Hermannstadt zu vertreten hat<sup>39</sup>. Beide müssen an den Landtagen teilnehmen. Der Hermannstädter Bürgermeister führt die Rechnungen der Sächsischen Nationsuniversität, präsidiert in den Sitzungen und sorgt für die Vollziehung der Beschlüsse. Der Hermannstädter Königsrichter hat unter anderem die Aufgabe, die Aufsicht über die Rechtsprechung im Sachsenland zu führen und Ausfertigungen zu politischen und Gerichtsfragen auszustellen. Der Hermannstädter Königsrichter als *comes* der Sächsischen

37 S. ausführlicher: Zsófia SZIRTES, „Ipsium populi eligant, qui melius videbitur expedire.“ Szász János szebeni királybíró választásának várospolitikai kérdései [Stadtpolitische Fragen der Wahl von János Szász zum Königsrichter von Hermannstadt], *URBS Magyar Vároštörténeti Évkönyv*, n° VII, 2012, S. 465-502.

38 Unter dem Titel *Neueste Constitutiones et Statuta Reipublicae Cibiniensis ab Anno 1698* mitgeteilt von: Friedrich SCHULER v. LIBLOY, *Siebenbürgische Rechtsgeschichte. II. Die siebenbürgischen Privatrechte. III. Die siebenbürgischen Prozeßrechte und Strafrecht*, Hermannstadt, Closius, 1868. S. 325-340.

39 „Aus beyden obristen Amtsherren bestehet sowohl Einer Löblichen Universitát als der Stadt Hermannstadt Duumvirat, darummen sie beyde das Bleiben und Nutzen der gantzen Nation, wie auch unsrer Stadt eyfrich zu suchen und allem Uebel und Praejudiz vernünftig zu begegnen hauptsächlich schuldig und verbunden seyn.“, *Ibid.*, S. 333-334.

Nation ist Mitglied des Guberniums und als solcher verpflichtet, die Interessen der sächsischen Städte und Stühle zu vertreten<sup>40</sup>.

Die Sächsische Nationsuniversität führte die Jurisdiktion des Hermannstädter Duumvirats in ihrer Deklaration vom 15. Mai 1698 mit Bezug auf frühere Rechtsgewohnheiten noch detaillierter aus. Sie hob unter anderen hervor, dass der Hermannstädter Bürgermeister der wichtigste wirtschaftlicher Direktor der Sächsischen Nation sei. Er verwalte nämlich die Einnahmen und Ausgaben der Nationsuniversität, worüber er Rechnung führe. Der Hermannstädter Königsrichter, der *comes*, sei verpflichtet, für die Angelegenheiten der Sächsischen Nation zu sorgen, auf Privilegien, Statuten und Rechtsgewohnheiten der Nation und der einzelnen Städte und Stühle zu achten<sup>41</sup>.

1698 stellte das Gubernium eine Umfrage an die sächsischen Verwaltungsbezirke bezüglich der Amtsbefugnisse des Duumvirats. Die eingegangenen Antworten zeigen, dass sämtliche Stühle und Distrikte des Königsbodens das Recht Hermannstadts zur freien Königsrichterwahl unterstützten. Die Frage der Befugnis der Hermannstädter Duumviri außerhalb der Stadt, bzw. bezüglich der ganzen Nationsuniversität zeigt aber eine Kontroverse zwischen Hermannstadt und den sächsischen königlichen Freistädten außerhalb der Hermannstädter Provinz (Kronstadt, Bistritz, Mediasch)<sup>42</sup>.

Die besondere Amtsbefugnis der Hermannstädter Duumviri zog zweifelsohne die Möglichkeit des Amtsmisbrauchs nach sich. Laut eines umfangreichen Memorials von 1699, das die wichtigsten siebenbürgischen Angelegenheiten und Aufgaben zusammenfasste und in Wien dem Präsidenten der Siebenbürgischen Konferenz, Ferdinand Bonaventura von Harrach vorgelegt wurde, gab es mehrere Verdachtspunkte gegen den 1697 gewählten Hermannstädter Königsrichter Johannes Sachs von Harteneck<sup>43</sup>, so wegen seines Vermögenserwerbs, verbunden mit dem Vorwurf von Korruption, Amtsmisbrauch und der Bevorteilung des eigenen Stuhls

---

40 *Ibid.*, S 334-337.

41 SJAN Sibiu, Col. med. U VI. Nr. 2138., MNL OL Archiv des Gubernium Transylvanicum, Gubernium Transylvanicum (in politicis), Aktenstücke (F 46) 1699/318; JAKAB Elek. *A királyföldi viszonyok ismertetése*. [Die Besprechung der Verhältnisse auf dem Königsboden] I. Pest, Heckenast, 1871. S. 18-19; Friedrich SCHULER v. LIBLOY, *Siebenbürgische Rechtsgeschichte: I. Einleitung, Rechtsquellen und Staatsrecht*, Hermannstadt, Closius, 1867, S. 455-457.

42 SZIRTES „Ipsum populi eligant...“, art. cit., S. 481-492.

43 Hermannstädter Bürgermeister 1695-1701, Hermannstädter Königsrichter (gewählt 1697, ab 1699 mehrmals bestätigt). Er wurde 1703 zum Tode verurteilt und in Hermannstadt hingerichtet. Zu seinem Leben s. ZIEGLAUER, *Harteneck...*, op. cit..

gegenüber den anderen Verwaltungsbezirken<sup>44</sup>. Einige Jahre später erhob auch der Mediascher Beamte und Gubernialrat Samuel Conrad von Heydendorff<sup>45</sup> seine Stimme gegen die Dominanz des Hermannstädter Duumvirats. Nach dem Sturz des Sachsencomes Harteneck machte der Hermannstädter Bürgermeister Peter Weber in der Sitzung der Sächsischen Nationsuniversität im Dezember 1703 darauf aufmerksam, dass innerhalb der Sächsischen Nation neulich die „Harmonie und Liebe“ verschwunden seien und diese wieder gestärkt werden müsse. Diesbezüglich führte Conrad an, dass die ehemaligen Hermannstädter Königsrichter, Valentin Franck von Franckenstein<sup>46</sup> und Johannes Sachs von Harteneck auf eine neue, unübliche Weise die Angelegenheiten der Universität erledigt hätten, und „sie beide über die Nation zu herrschen anfangen“:

Magno cum dolore expertam esse Almae Universitatis novum et antea inusitatum agendi modum, a iudicibus regiis Dominibus Valentin Franck a Franckenstein et Johannes Sachs ab Harteneck practicum, qui ambo nationi dominari et Almae Universitatis servitium tractare inceperunt<sup>47</sup>.

Deswegen stellte er in Aussicht, dass die Sächsische Nationsuniversität künftig den Königsrichtern und dem Hermannstädter Magistrat bei der Erledigung der Angelegenheiten „behilflich sein“ würden<sup>48</sup>. Obwohl der das Wort ergreifende Mediascher Beamte bekannterweise Rivale der erwähnten zwei Königsrichter war<sup>49</sup>, kann sein Verdacht aus den Archivalien bestätigt werden. Gleichzeitig aber trug der Sachsencomes Harteneck zu Verwaltungsreformen des Sachsenlandes bei und war auf den siebenbürgischen Landtagen seiner Zeit, sowie am Wiener Hof ein entschlossener Vertreter der sächsischen Interessen<sup>50</sup>.

Die außerordentliche politische Rolle Hermannstadts wurde auch während des Rákóczi-Aufstands in Zweifel gezogen. Als

44 *Annotationes Statum Transylvaniae Concernentes*, ÖStA Allgemeines Verwaltungsarchiv, Familienarchiv Harrach Nr. 344. 1699-1704. In der siebenbürgischen Konferenz I. Partie. fol. 15v-31r.

45 Mediascher Bürgermeister, später Königsrichter, ab 1697 Mitglied des Guberniums, 1709 der siebenbürgischen Deputation.

46 Hermannstädter Königsrichter 1686-1697.

47 SNU Prot. 1694-1705, S. 366 in HIENTZ, HEIGL und ŞINDILARIU (eds.) *Hermannstadt und Siebenbürgen...*, *op. cit.*

48 *Idem*.

49 Julius GROSS, „Zur Geschichte der Heydendorffschen Familie“ in *Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde, Neue Folge*, 1892, n° 24, S. 233-346, 262-263.

50 ZIEGLAUER *Harteneck...*, *op. cit.*, *passim*.

sich auf dem Weißenburger Landtag der Parteigänger des Fürsten Franz Rákóczi II. 1704, mit Ausnahme der unter habsburgischer Verwaltung gebliebenen Hermannstadt und Kronstadt, alle sächsischen Verwaltungsbezirke versammelten, schlug der Brooser Delegierte vor, dass der Hermannstädter Königsrichter nicht von der Stadt, sondern von der ganzen Nationsuniversität gewählt werden sollte. Außerdem meinte er, dass der Sitz des Sachsencomes nicht ausschließlich Hermannstadt sein solle. Der Vorschlag, der auch von dem Mediascher Landtagsdeputierten unterstützt wurde, widersprach aber der alten Rechtsgewohnheit und wurde nicht umgesetzt<sup>51</sup>.

Die oben skizzierten Episoden weisen auf kleinere oder größere Spannungen innerhalb der Sächsischen Nationsuniversität hin. Demgegenüber muss aber diejenige Tätigkeit betont werden, die von dem Hermannstädter Duumvirat in der behandelten Periode für die gemeinsamen Interessen der Sächsischen Nation entfaltet wurde. Hervorzuheben ist der Auftritt der Hermannstädter Beamten während des Rákóczi-Aufstands, als ein bedeutender Teil des Sachsenlandes provisorisch unter die Oberhoheit der Aufständischen geriet. Die politische Einheit der Sächsischen Nationsuniversität spaltete sich nämlich damals auf: die Städte und die dazugehörenden Stühle und Distrikte waren in der siebenbürgischen Regierung von Franz Rákóczi II. vertreten, sie nahmen an deren Landtagen teil, delegierten Gesandte an den Fürsten und hielten Teilversammlungen unabhängig von Hermannstadt ab. Die Führung der eine bedeutende habsburgische Garnison beherbergenden und unter habsburgischer Verwaltung gebliebenen Stadt Hermannstadt wandte sich inzwischen mehrmals an den Wiener Hof im Namen der ganzen Sächsischen Nation. Bürgermeister Peter Weber betonte in seinen Bittschriften, die er 1704 den Wiener Patronen der Sachsen zuschickte, dass die sächsischen Städte und Verwaltungskreise zwangsläufig unter die Herrschaft des Gegners geraten seien und bat, im Fall eines Friedensvertrags die Freiheiten und Privilegien der Sächsischen Nation nicht aufzuheben<sup>52</sup>. Im selben Jahr schrieb der Hermannstädter Magistrat mehrmals an seine Wiener Kontaktpersonen, Geschäftsführer Strahlenfeld und Johann Hossmann von Rothenfels, dem sächsischen Rat der Siebenbürgischen Hofkanzlei, um sie daran zu erinnern, die

<sup>51</sup> SZIRTES, *Az erdélyi százság...*, *op. cit.*, S. 209-212.

<sup>52</sup> Peter Weber an Hiell [Tiell], 26.8.1704 [Hermannstadt]. SJAN Sibiu, Mag. Acte admin. 1704/2. fol. 13-14; Peter Weber an Strahlenfeld, 21.4.1704, Hermannstadt. *Idem*, fol. 7-8. – Zusammenfassend zur Geschichte der Sächsischen Nationsuniversität während des Rákóczi-Aufstands: SZIRTES, *Az erdélyi százság...*, *op. cit.*, S. 46-61.

Interessen der Sächsischen Nation und der Stadt Hermannstadt zu verfolgen<sup>53</sup>.

Die politische Tätigkeit Hermannstadts wurde später von den anderen sächsischen Gerichtsbarkeiten anerkannt. In der Schässburger Versammlung der Sächsischen Nationsuniversität Ende 1705, die während des Landtags der Habsburg treu gebliebenen Stände stattfand, bedankte sich der dortige Bürgermeister als Wortführer bei den Hermannstädter Oberbeamten und dem Magistrat dafür, dass sie bei Hofe und beim kommandierenden General für die Förderung der Anliegen der Sächsischen Nation eintraten. Während der Versammlung wurden die von Hermannstadt 1705 im Namen der Nationsuniversität eingereichten Bittschriften bekannt gemacht und mit den anderen Gerichtsbarkeiten nachträglich diskutiert<sup>54</sup>.

Infolge der Veränderung der Machtverhältnisse an der Wende vom 17. zum 18. Jahrhundert wurde der Ort der siebenbürgisch-sächsischen Politik allmählich an den Wiener Hof verlegt, wo die Interessen der Sächsischen Nation von Gesandten, Geschäftsführern und dem evangelischen Rat der Siebenbürgischen Hofkanzlei vertreten wurden. Dabei bemühte man sich, die Gunst der einflussreichen Personen und der untergeordneten Beamten zu gewinnen. In der hier untersuchten Periode wurden die Interessen der sächsischen Politik in der Kaiserstadt weiterhin durch Hermannstadt vertreten. Sowohl das evangelische Mitglied der siebenbürgischen Gesandtschaften, als auch die selbständigen Gesandten der Sächsischen Nation, die in Wien eintrafen, waren Hermannstädter Räte. Ein wichtiger Ertrag ihrer Tätigkeit war der Ausbau eines Beziehungsnetzwerks, das auch später aufgebaut werden konnte, andererseits förderte ihr Auftrag auch ihre weitere Karriere. Der als Hermannstädter Notar 1692-1693 in Wien sich aufhaltende Johannes Sachs von Harteneck und der 1707 im Namen der Sächsischen Nation auftretende Simon Baußner sind bis zum Comes aufgestiegen, der 1697-1698 delegierte Johann Hossmann wurde später Rat der Siebenbürgischen Hofkanzlei und letztlich Hermannstädter Bürgermeister. Während ihrer Wiener Gesandtschaft hielten sie neben Angelegenheiten der Sächsischen Nation auch die Interessen der eigenen Stadt vor Augen, außerdem führten sie persönliche Aufträge aus<sup>55</sup>.

53 Protokoll des Hermannstädter Rats 1698-1705, S. 393, in HIENTZ, HEIGL und ŠINDLARIU (eds.), *Hermannstadt und Siebenbürgen...*, *op. cit.*

54 *Diarium actorum comitialium Schaesburg.* 19.12.1705-3.3.1706. SJAN Sibiu, Mag. Acte admin., 1706/I, fol. 1-12.

55 SZIRTES, *Az erdélyi szászszág...op. cit.*, S. 82-120.

Bei der Beförderung der Sächsischen Interessen spielten die sich ständig vor Ort aufhaltenden bezahlten Geschäftsführer auch eine bedeutende Rolle. Im Gegensatz zu den, während des Großen Türkenkriegs zurückeroberten Städten des Königreichs Ungarn, wie z. B. Ofen, Stuhlweißenburg oder Gran, die in der behandelten Periode jeweils eigene Geschäftsführer am Wiener Hof hatten<sup>56</sup>, konnte im Fall der siebenbürgisch-sächsischen Städte ein gemeinsamer Geschäftsführer nachgewiesen werden, der im Namen der Sächsischen Nationsuniversität auftrat<sup>57</sup>.

Unter diesen Umständen galt es in der untersuchten Periode eher als außergewöhnlich, wenn eine Stadt oder ein Marktflecken des Sachsenlandes für seine Interessen unabhängig von Hermannstadt, durch eigenen Gesandten am Wiener Hof aufzutreten versuchte. Dies geschah im Fall des zum Sachsenland gehörenden, aber über eine bedeutende Zahl von ungarischen Einwohnern verfügenden Marktfleckens und Stuhls Broos<sup>58</sup>. Die Selbstverwaltung des Stuhls erfolgte durch eine alternierende Führung durch Sachsen und Ungarn, sowohl im Duumvirat des Stuhls (Königsrichter und Stuhlrichter), als auch im inneren und im 40köpfigen äußeren Rat<sup>59</sup>. In der untersuchten Periode war ein Gegensatz zwischen der sächsischen und der ungarischen Führung des Marktfleckens spürbar, was auch durch die Wiener Gesandtschaft des ungarischen Notars István Lengyelfalvi 1702-1703 ans Tageslicht kam. Aus den Beschwerden des Brooser Königsrichters an den Sachsencomes Anfang 1703 geht hervor, dass der Notar, der sich im Auftrag des ganzen Marktfleckens und Stuhls in Wien aufhielt, außerhalb seiner offiziellen Gesandtschaft besondere Begünstigungen für die ungarischen Einwohner von Broos zu erwirken versuchte. Der Königsrichter beschwerte sich darüber, dass Lengyelfalvi während seines Wiener Aufenthalts

---

56 István KENYERES „Buda, Pest, Esztergom és Székesfehérvár szabad királyi városi címének visszaszerzése“ [Die Zurückgewinnung des königlichen Freistadttitels von Ofen, Pest und Gran], in *Várospolitika és közigazgatás: A 2010. október 27-én tartott konferencia előadásai és Esztergom szabad királyi város jegyzőkönyveinek regesztái 1701-1710*, Esztergom, Komárom-Esztergom Megyei Önkormányzat Levéltára, 2011, S. 48-72, 51-52, 59, 70.

57 SZIRTES, *Az erdélyi szászok...*, op. cit., S. 134-138.

58 Broos ist ein gutes Beispiel dafür, dass der Begriff der feudalen bzw. ständischen Nation von der ethnischen Zugehörigkeit unabhängig war. Die ungarischen Bürger dieses Marktfleckens gehörten zur Natio Saxonica, im Gegensatz zu den rumänischen, ungarischen oder sächsischen Leibeigenen auf dem Sachsenland. Pál BINDER, *Közös múltunk: Románok, magyarok, németek és délszlávok feudalizmus kori falusi és városi együttéléséről* [Unsere gemeinsame Vergangenheit: Über das Zusammenleben von Rumänen, Ungarn, Deutschen und Südslawen in Dörfern und Städten während des Feudalismus], Bukarest, Kriterion, 1982, S. 9-10.

59 BINDER, *Közös múltunk*, op. cit., S. 136-145.

ausschließlich mit den ungarischen Räten von Broos korrespondierte, die Informationen vor den sächsischen Räten zurückhielt, und aber trotzdem um eine finanzielle Unterstützung für seine Gesandtschaft gebeten habe. In seiner Antwort wies der Sachsencomes die ungarischen Beamten von Broos zurecht und machte sie darauf aufmerksam, dass die Sächsische Nation einen eigenen Geschäftsführer habe, der nötigenfalls, wenn ein Problem anders nicht gelöst werden könne, sich am Hof einsetzen werde, da er dort als eine zuverlässige Person bekannt sei (im „hohen Ministerium“ Bekanntheit und *creditum* hat). Deshalb sei es unnötig, die kostspielige Gesandtschaft von Lengyelfalvi zu finanzieren, während die Einwohner mit schweren Steuern belastet seien. Die Anliegen von Lengyelfalvi wurden schließlich mit der Empfehlung des Guberniums und der Vermittlung der Siebenbürgischen Hofkanzlei in der in siebenbürgischen Angelegenheiten auf höchster Stufe zuständigen Siebenbürgischen Konferenz behandelt<sup>60</sup>. Obwohl das Ergebnis uns leider nicht bekannt ist, war der Wiener Aufenthalt für die persönliche Karriere des Brooser Gesandten durchaus nützlich, da er im Februar 1703 die Bekräftigung seines Adelstitels durch den Herrscher erwirken konnte<sup>61</sup>.

Der dritte Kontakt mit der Wiener Politik der Sächsischen Nationsuniversität war der evangelische Rat der Siebenbürgischen Hofkanzlei<sup>62</sup>. Diese Position wurde anfangs durch einen Kronstädter Beamten namens Georg Czakó ausgefüllt (1695-1700). Über seinen kurzen Dienst stehen nur wenige Informationen zu Verfügung. Im Sommer 1697 beklagte sich der Leiter der Siebenbürgischen Hofkanzlei, Sámuel Kálnoki bei den Kronstädter Landtagsabgeordneten während seines kurzen Siebenbürgen-Aufenthalts über die Tätigkeit des Czakó. Er meinte,

dass er [Czakó] sich zu Wien nicht also verhalten, wie es sich gebühre, sondern er lebe sordide, der Nation zu grossem Despeçt, er sei so gar korich oder geizig, dass er niemalen mit einem guten Freunde ein Stück Fleisch esse oder ein Trunk Wein trinke, ja so gar dass er auch auf die Conferenzen zu Fuss käme und aus diesen Ursachen habe er auch keinen Respeçt, er nehme sich auch der Nationssachen nicht mit rechtem Ernst an, sondern sei sehr schläfrig<sup>63</sup>.

60 TRÓCSÁNYI *Az erdélyi fejedelemség...op. cit.*, S. 134. Anm. 237; MNL OL B 2 1702/210; MNL OL F 46 1703/326; SJAN Sibiu, Mag. Acte admin. 1702/37. fol. 3-4.; *Idem*, 1703/40. fol. 5., fol. 6-7., fol. 8.

61 MNL OL B 2 1703/2; MNL OL Siebenbürgisches Kanzleiarchiv, Registratur der Siebenbürgischen Hofkanzlei, Libri regii primae classis (B 18) Bd. 5. S. 19-23.

62 SZIRTES, *Az erdélyi szászszág... op. cit.*, S. 121-134.

63 *Quellen Brassó*, VII. S. 590.



Tatsächlich hat der Kronstädter Beamte in den Akten der Sächsischen Nationsuniversität und des Hermannstädter Magistrats keine einzige Spur hinterlassen. Trotzdem unternahm Czakó wichtige Schritte für die Beförderung der Interessen seiner Heimatstadt. Der Kronstädter Magistrat wandte sich 1696 an die Hofkammer, damit (Natural)leistungen an das kaiserliche Heer ab 1688 (Befestigungsarbeiten, Lieferung von Pulver, Bargeld, Getreide und Mehl für die Versorgung der Regimenter usw.) in Höhe von 7900 rheinischen Gulden nachträglich zurückerstattet würden. Obwohl die Hofkammer schon im September 1696 um ein Gutachten der Kaiserlichen Kriegsbuchhalterei bat, geriet die Angelegenheit anscheinend ins Stocken, trotz der Vorlage zahlreicher Bescheinigungen durch die Stadt. Schließlich wurde die Angelegenheit nach einer fast zweijährigen Pause durch den als Gesandten der Stadt auftretende Georg Czakó erneut in Gang gesetzt, nachdem er persönlich mit den Kommissaren der Kammer verhandelt hatte. Auf Vorschlag des Kronstädter Beamten konnte die Hofkammer für das Gesuch eine Lösung finden und den von der Kriegsbuchhalterei anerkannten Teil des geforderten Betrags (ca. 5700 rheinisch Gulden) durch die „Steinsalzversilberung“ erstatten<sup>64</sup>.

In der untersuchten Periode ist zudem eine Rivalität zwischen der Stadtführung von Kronstadt und Hermannstadt bezüglich der Bestellung des evangelischen Kanzlisten der Siebenbürgischen Hofkanzlei zu beobachten. Die Sächsische Nationsuniversität bat schon in seiner Bittschrift von Oktober 1697 und später 1699 darum, den von dem Gubernium willkürlich nach Wien delegierten Czakó durch den Notar der Hermannstädter Provinz, Johann Hossmann zu ersetzen, der von der Nationsuniversität dafür gewählt worden sei<sup>65</sup>. Der sein neues Amt 1700 antretende Hossmann<sup>66</sup> korrespondierte im Gegensatz zu Czakó regelmäßig mit der sächsischen Hauptstadt und erwies sich als ein wichtiger Informationskanal<sup>67</sup>. Nach seiner Abdankung 1711 brach dann

64 ÖStA FHKA HKA Sieb. 7.6.1698. (fol. 1035-1088.), besonders: Bericht von Kammerkommissaren an die Hofkammer, o. J. o. O. *Idem*, fol. 1036-1037, 1081-1083; Referat der Hofkammer, 7.3.1698. (expedit 7.6.1698.) *Ibid.*, 1084-1087; Mandat von Kaiser und König Leopold I. an siebenbürgischen Schatzmeister István Apor, 7.6.1698., Wien. *Ibid.*, fol. 1035, 1088.

65 Memorial der Sächsischen Nationsuniversität, 30.10.1697, Hermannstadt. SJAN Sibiu, Col. med. U V. Nr. 1630; Vorlegung der Sächsischen Nationsuniversität an den Herrscher, 1699. SJAN Sibiu, Col. med. U VI. Nr. 2391, ÖStA FHKA HKA Sieb. r. Nr. 4., Februar 1700, fol. 130-135.

66 Die Siebenbürgische Hofkanzlei an das Gubernium, 23.1.1700, Wien. MNL OL B 2 1700/19. Vgl. Dekret von Kaiser und König Leopold I., 24.1.1700., Wien. SJAN Sibiu, Col. med. U VI. Nr. 2277.

67 Vgl. z. B. SJAN Sibiu, Mag. Acte admin. 1701/17. fol. 20-21.; *Idem*, 1703/9.

die Konkurrenz zwischen Hermannstadt und Kronstadt erneut aus. Vor der Wahl des sächsischen Rates der Siebenbürgischen Hofkanzlei in der Versammlung der Nationsuniversität rief Sachsencomes Andreas Teutsch den Hermannstädter Magistrat zusammen und stellte ihm gegenüber klar, dass diese Position nur durch den Kandidaten der Hermannstädter besetzt werden könne:

Referieret dabey waßmaßen derselbe in Erfahrung bekommen, daß die Herrn Cronstadter sich bearbeiteten jemanden von ihnen dahin zubefördern. Man habe aber auch schon die experientz daß dem gesambten Corpori Nationis mit denen Herrn Cronstadtern, alß welche die negotia nationalia nicht so wohl alß denen Herrmannstadtern bekandt seÿn, nicht allerdings wohl gedienet seÿe. Dannenhero ein Amplissimus Senatus beÿ nachstfolgender sessione Almae Universitatis dahin zu cooperieren haben werde, daß auch pro anti-quo honore hujus civitatis ein Herrmanstadter taugliches subjectum zur obberuhrten function gelangen möge<sup>68</sup>.

Entsprechend der Anregung des Sachsencomes Teutsch war auf der zwei Tage später einberufenen Versammlung der Sächsischen Nationsuniversität unter den drei Kandidaten kein Kronstädter zu finden. Von den Kandidaten aus Hermannstadt, Schäßsburg und Bistritz wurde der Hermannstädter Notar Simon Baußner gewählt<sup>69</sup>.

## Ausblick

In dem vorliegenden Aufsatz konnte gezeigt werden, wie sich das Instrument einer Netzwerkanalyse für die siebenbürgisch-sächsischen Städte anwenden lässt. Die Grundlage des Netzwerks dieser Städte bildete die sächsische Selbstverwaltung (Sächsische Nationsuniversität), die sowohl ständische als auch städtische Interessen durchzusetzen hatte und im Zusammenhang damit maßgebend für das Kommunikationssystem dieser Städte war. Im Zentrum der kommunikativen Strukturen stand Hermannstadt mit seinen Vertretern. Der Stadt war es aufgrund

---

fol. 1-9.; *Ibid.*, 1706/II. fol. 4-5.

68 Protokoll des Hermannstädter Rats 1711-1716, fol. 5. (12.6.1711), in HIENZT, HEIGL und ŞINDILARIU (eds.), *Hermannstadt und Siebenbürgen...*, *op. cit.*

69 *Ibid.*, fol. 5-6. (12. und 14.6.1711); SZIRTES, *Az erdélyi százság...*, *op. cit.*, S. 121-134.

des historisch überlieferten Rechtsstatus innerhalb der Sächsischen Nationsuniversität und aufgrund der umständehalber sich ergebenden Position möglich, stets die Führung im Netzwerk zu behalten. Obwohl Siebenbürgen sich in der Übergangsphase vom Osmanischen Reich zum Habsburgerreich befand, was sowohl in Bezug auf die Machtkontextualisierung als auf die konfessionelle Kontextualisierung bedeutende Veränderungen mit sich brachte, konnten die Herrmanstädter Vertreter ihre Macht halten, weil sie innerhalb wie außerhalb des Netzwerkes das ihnen zur Verfügung stehende kommunikative Material zu nutzen verstanden. Sie konnten mit dem Ausbau eines Kommunikationssystems im neuen Machtzentrum Wien anfangen bzw. Kommunikationswege mit den lokalen Vertretern der Habsburgerregierung aufbauen. Andererseits versuchten andere Städte des Netzwerkes manchmal gegen die Führungsrolle Hermannstadts aufzutreten (Kronstadt, Bistritz, Mediasch, Broos) bzw. selbständige Schritte für die Durchsetzung der Interessen zu unternehmen (Kronstadt, Broos).

Insgesamt können die analysierten Entwicklungen zeigen, wie sich ein aus dem Mittelalter tradiertes Kommunikationssystem, jenes der Sächsischen Nationsuniversität, als traditionelles Netzwerksystem im Habsburgerreich trotz der sich ändernden äußeren Machtverhältnissen und durch die den Krieg hervorgerufenen Veränderungen halten konnte. Es wird lohnend sein, in Zukunft für die nach 1711 folgenden Jahre der inneren Dynamik zwischen Aushandlung der Interessen in einem Kommunikationsnetzwerk und eigenständigen Lösungen auf urbaner Einzelebene für die siebenbürgisch-sächsischen Städte in einem ausgedehnten Vergleich noch gründlicher nachzugehen<sup>70</sup>.

---

<sup>70</sup> Zu einer tiefgehenden Analyse ist noch eine Bearbeitung einer enormen Quellenmenge nötig. Einen Überblick über die siebenbürgische Stadtgeschichtsforschung seit 1945 gibt: Judit PÁL „Várostörténeti kutatások Erdélyben a második világháború után“ [Stadthistorische Forschungen in Siebenbürgen nach dem zweiten Weltkrieg], in Judit PÁL und János FLEISZ (Szerk.), *Erdélyi várostörténeti tanulmányok*, Csíkszereda, 2001 « Múltunk könyvek », S. 9-19. – Zum Überblick über die neueren Forschungen s. z. B.: Teréz OBORNI, „A fejedelemség-kori erdélyi várostörténet kérdéseiről“ [Über die Fragen bezüglich der siebenbürgischen Stadtgeschichte während der Fürstenzeit], *Urbs Magyar Várostörténeti Évkönyv*, n° I, 2006, S. 133-158; Mária LUPESCU MAKÓ (Főszerk.), Ionuț COSTEA, Ovidiu GHITTA, Gábor SIPOS und Enikő RÜSZ-FOGARASI (Szerk.), *Cluj – Kolozsvár – Klausenburg 700: Várostörténeti tanulmányok. Studii de istorie urbană* [Stadthistorische Studien], Kolozsvár, Erdélyi Múzeum-Egyesület, 2018.



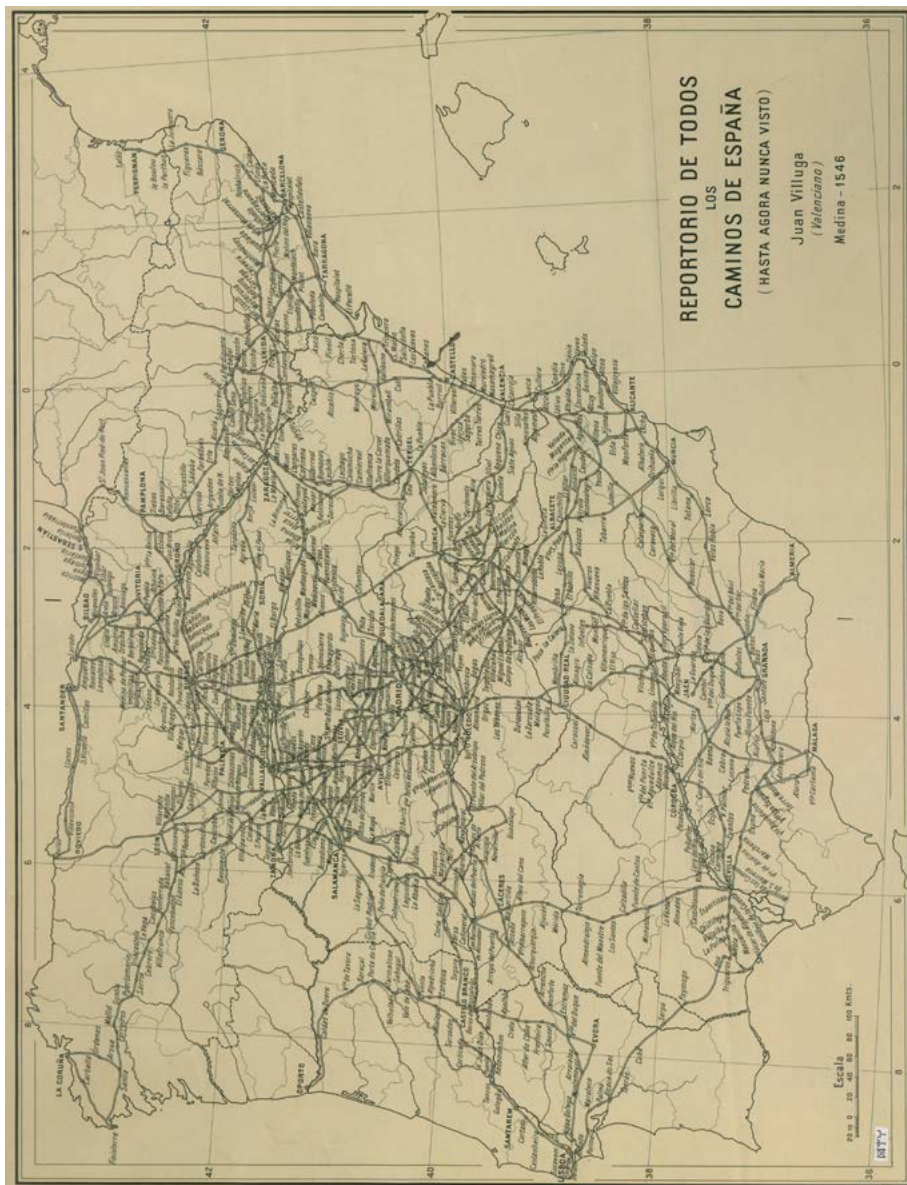


Fig. 1 : Juan DE VILLAGA, *Reportorio de todos los caminos de España* [Répertoire de tous les chemins d'Espagne], 1546, Real Academia de la Historia.



Fig. 11 : Fribourg-en-Brigau, Maison historique des marchands,  
1520-1532, façade sur la place de la cathédrale.

Fig. 111 : Fribourg-en-Brigau,  
Maison historique des marchands,  
1520-1532, statues de Maximilien I<sup>er</sup>  
et Philippe le Beau. →







Fig. iv : Linz, Colonne de la Sainte-Trinité [*Dreifaltigkeitssäule*],  
église des Jésuites et maison Weissenwolff sur la place principale.

Fig. v : Martin ENGELBRECHT d'après Martin  
Friedrich WERNER, *Linz, Landhaus und Schloss* →  
[Maison des États et château de Linz], vers 1732.



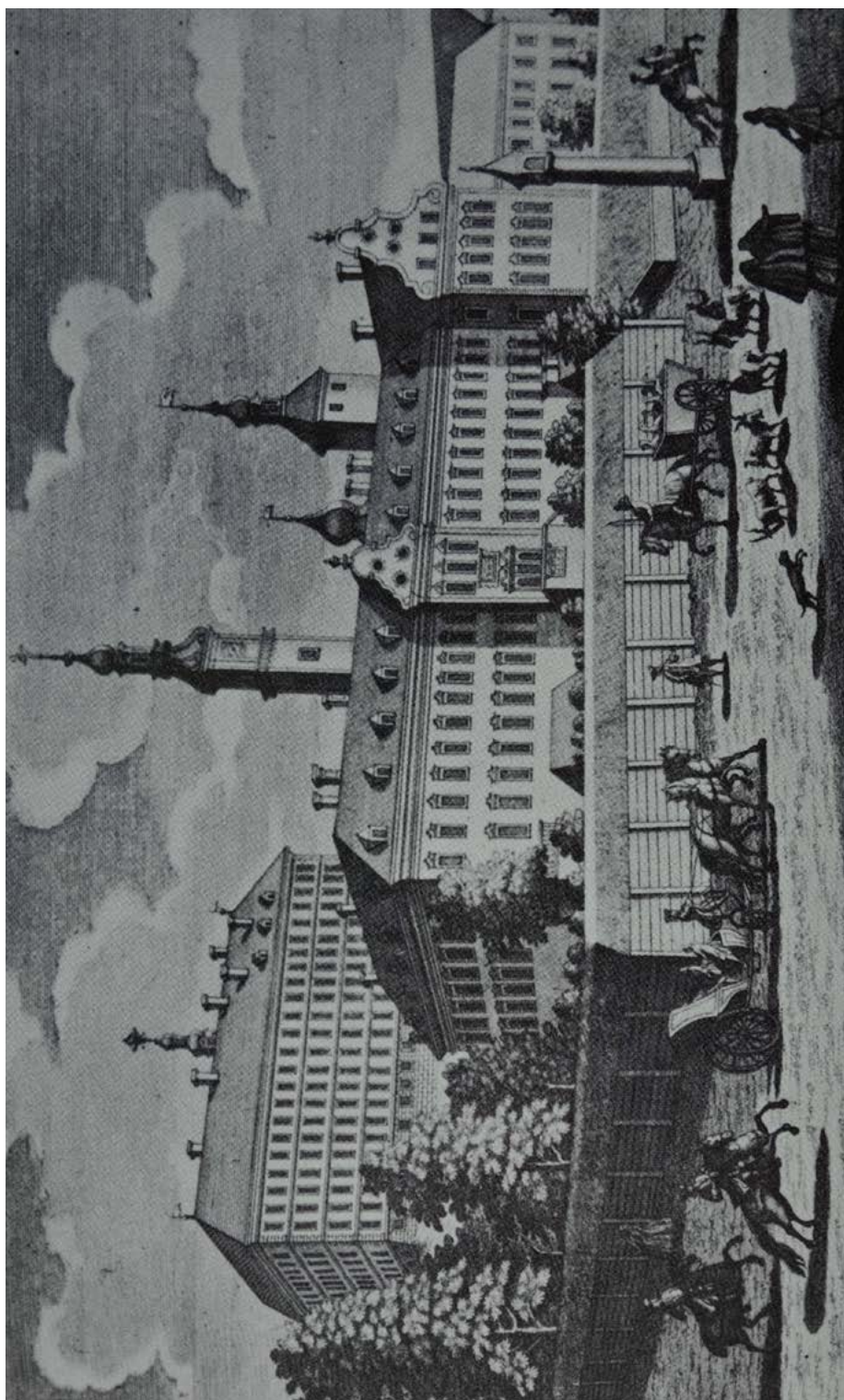






Fig. VII : Prague, vue depuis la cathédrale Saint-Guy sur la place Hradčany ;  
au premier plan : la première cour du château.

← Fig. VI : Linz, églises des Jésuites,  
des Ursulines et des Carmélites (de gauche  
à droite), vues depuis la Landstraße.





Fig. VIII : Abraham et Isaac GODIJN, *Fresque du château de Troja* (Prague), Mur ouest : temple de Janus et procession triomphale de Léopold I<sup>er</sup> après la victoire sur les Ottomans, 1685.



Fig. ix : Prague, Pont Saint-Charles. Vue sur le quartier Hradčany depuis la vieille ville.



Fig. x : Bordeaux, vue de la place de la Bourse depuis les berges de la Garonne.



Fig. XI : Nikolaus PACASSI, *Plan für die Neugeſtaltung der Fassade der Prager Burg*  
[Plan pour le réaménagement du château de Prague], 1771, Prager Burgarchiv.



Fig. XII : Andreas GROLL (1812-1872), *Panorama Malé strany a Hradčan*  
[Panorama de Prague avec l'Hradčany], 1856.



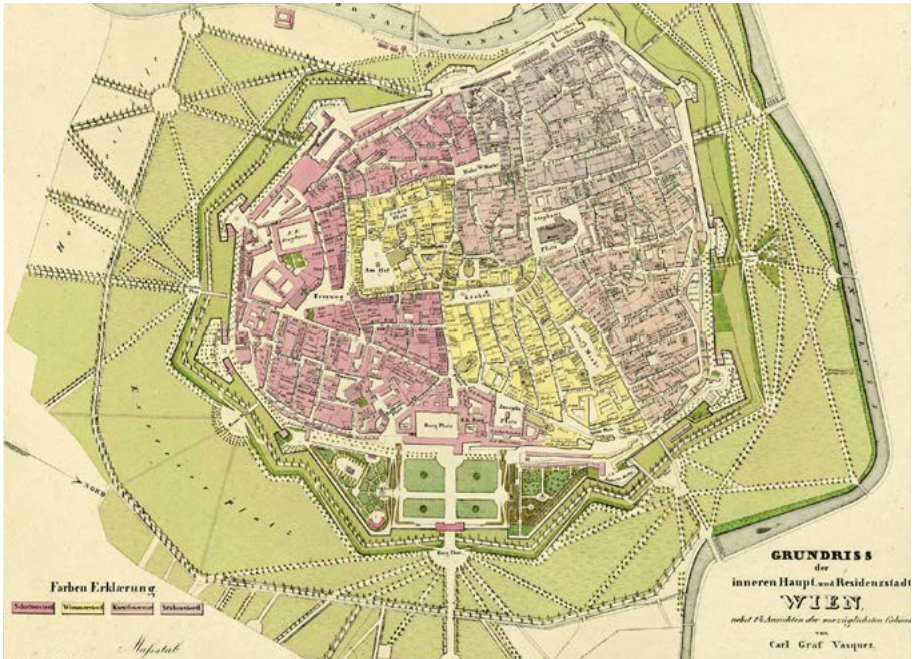


Fig. XIII : Carl VASQUEZ-PINAS VON LÖWENTHAL, *Wien, Innere Stadt* [Vienne, ville intérieure], vers 1830.



Fig. XIV : Johann Bernhard FISCHER VON ERLACH d'après Johann Adam DELSENBACH, *Vüe d'une place de Vienne dite la Cour*, 1740.



Fig. xv : Giuseppe ELENA (1801-1867), *Vedute della piazza della vetra a Milano* [Vue de la Piazza della Vetra à Milan], huile sur toile, 75 x 100 cm, 1833, Gallerie di Piazza Scala.

Fig. xvi : Olomouc, place principale.







↑

Fig. xvii : Olomouc, place inférieure avec la colonne mariale et la fontaine de Neptune.



Fig. xviii : Olomouc, place supérieure vue du ciel avec l'hôtel de ville et la colonne de la Sainte-Trinité. →







Fig. xx : *Arad, Kulturpalota* [Palais de la Culture d'Arad],  
carte postale, vers 1921, Österreichische Nationalbibliothek.



Fig. xxi : *Brünn* [Brno], *Deutsches Haus mit Monument Kaiser Josef II.* [Maison allemande  
avec la statue de Joseph II], carte postale, avant 1907, Österreichische Nationalbibliothek.



Fig. xxii : Sarajevo, musée Zmajević.

# Index des noms de lieux

## A

- Acapulco 103  
Agrigente 247  
Alba de Tormes 38  
Alba Iulia (en hongrois  
Gyulafehérvár ou  
Károlyfehérvár, en all.  
Karlsburg ou Weissenburg,  
Roumanie) 293  
Alcalá de Henares 35, 66  
Alexandrie 52  
Alsóvolya (Nižná Voľa) 239n  
Amsterdam 60, 62  
Anvers 13, 14, 45-62  
Arad 167, 171, fig. xx  
Aranjuez 36, 38  
Aranypataka (Zlaté) 239n  
Arauco, Chili 264  
Arévalo 38, 39  
Atlixco 109  
Augsbourg 28, 40, 49, 56, 64, 67,  
225, 231  
Augusta, Sicile 244, 246, 247,  
248, 256  
Avila (Ávila) 33, 34, 36, 36n, 215

## B

- Bad Ischl 138  
Baena 36  
Baeza 36  
Bahía de Matanzas 106  
Baléares, îles 33, 99, 242  
Barcelone 22, 33, 37, 242  
Bardejov (en all. Bartfeld)  
**221-239**  
Bergame 26  
Bergen op Zoom 48  
Berlin 125  
Besançon 40, 56, 57, 61  
Biecz 235  
Bilbao 38  
Bistrița (en all. Bistritz,  
en hongrois Beszterce,  
Roumanie) 282, 291, 298, 299  
Bobowa 235  
Bologne 77  
Bordeaux 149, 149n, fig. x  
Boroszló 235  
Braşov (en all. Kronstadt,  
Roumanie) 281-282, 287-289,  
291, 293, 296-299  
Bratislava (Pozsony, en all.  
Pressburg, Preßburg) 169, 171,  
221, 226, 234, 237  
Bregenz 154, 154n  
Brihuega 38  
Brno (en all. Brünn) **166-167**,  
169-171, 176-177, 180-181, 183,  
184n, 185, 230n, fig. xxxi  
Brody 154, 154n  
Bruges 48-50, 56, 59, 61  
Bruxelles 12, 28, 56, 59, 136  
Brzozów 235

Budapest (Buda) 9, 136, 168, 172,  
233  
Buenos Aires 263, 265, 268

## C-E

Caltagirone 244-246  
Capaci, Sicile 247  
Carlentini, Sicile 16, 241, 243-253  
Carthagène 33, 242  
Castellammare del Golfo 247,  
247n  
Castro, Chili 267  
Castronuño 207  
Catane 244, 247, 248  
Celje (Cilli) 120, 174n  
Chalco 105, 109  
Chayanta, Bolivie 265  
Chiapa 102  
Chillán (San Bartolomé de  
Gamboa) 264, 267, 272  
Chimbarongo, Chili 266, 269  
Cholula 109  
Cincu (en all. Großschenk,  
en hongrois Nagysink,  
Roumanie) 282, 282n

## F-G

Felsővolya (Výšná Vola) 239n  
Fiume 168  
Florence 48, 56, 83  
Francfort 28, 56, 58  
Fribourg en Brisgau 136, **139-**  
**142**, 150, 152-153, fig. II, III  
Galapagar 35  
Gálszécs (Sečovce) 235  
Gand 49, 50, 59  
Gdansk (Danzig) 52  
Gênes 40, 61  
Getafe 38

Buitrago 38  
Burgos 22, 32, 33, **36-39**, 92, 199,  
199n, 205n, 215, 217, 218

Cologne 28, 48, 49, 55, 56, 58,  
67, 123  
Comayagua 102  
Concepción, Chili 259, 262,  
265-267, **268-271n**, 272, 274,  
275, 278  
Constantinople 281  
Cordoue 36, 102, 207, 213, 214  
Coslada 35  
Coyoacán 91  
Cracovie (Krakau) 186, 231, 235  
Crémone 51  
Cuauhtitlán 105  
Czernowitz (Cernaui, Cernivci)  
166-168, 170, 178-181  
Dijon 150  
Dresde 231  
Eger (en all. Erlau) 227  
El Pardo 36  
Ensisheim 12, 141, 141n, 142

Gönc 235  
Gorizia (Gorica, Görz) 118, 174n  
Granada de Nicaragua 102  
Graz 123n, 129, 137  
Grenade 36-38, 263  
Grodziszczce (Lampersdorf) 231  
Grybów 235  
Guadalajara 37, 38, 107, 207, 215  
Guipúzcoa 38

## H-I

- Hambourg 56  
 Hanusfalva (Hanušovce nad  
 Topľou) 235  
 Hervartó (Hervartov) 239n  
 Hondarribia (Fuenterrabía) 38  
 Huejotzingo 109  
 Idria (Idrija) 118n, 119, 119n, 128,  
 129  
 Illescas 36  
 Innsbruck 28, 135, 137, 140n, 142,  
 152  
 Izúcar 106

## J-K

- Jaén 36-37, 207, 214  
 Kamenica, Slovaquie (Tarkó)  
 238, 238n  
 Kersey (Karasia) 233  
 Klagenfurt 118n, 121, 124, 125,  
 129, 150  
 Klussó (Kľušov) 239n  
 Kobylany 235  
 Kočevje (Gottschee) 118, 118n  
 Kolomya (Kolomyja, Kolomea)  
 182  
 Košice (Kaschau) 226, 227, 228,  
 231, 233, 235, 237  
 Kranj (Krainburg) 120, 121  
 Krosno 235  
 Krško (Gurkfeld) 127

## L

- La Goleta 33  
 La Havane 101  
 La Mancha 36-39  
 La Plata 263  
 Le Cap 49  
 Leipzig 55, 231  
 Lentini (voir aussi Carlentini)  
 244-253  
 Levoča (Leutschau) 226, 227, 228  
 Liège (Lüttich) 125  
 Linz 137, 140n, **142-144**, 144n,  
 145, 146n, 148, 149, 151, fig. IV,  
 v, VI  
 Lisbonne 31, 35, 52, 56, 94n, 125n  
 Liszka 235  
 Ljubljana (Laibach) **118-127**, 166,  
 174, 174n  
 Llerena 37  
 Lófalva (Kobyly) 239n  
 Logroño 33  
 Londres 56, 61, 62, 93  
 Lorca 200n  
 Louvain (Leuven, en all. Löwen)  
 66  
 Lubaszawa 235  
 Lukavica 239n  
 Lviv (Lemberg, Lwów) 166, 169,  
**171, 172**, 172n, **173**, 173n, 182n,  
 185  
 Lyon 28, 52, 56, 61

## M

- Madrid 11n, 12, 21, **26**, 28, 29,  
30, **32-40**, 42, 61, 135, 196,  
215, 215n
- Madridejos 36
- Malaga 22, **36-38**
- Manille, Philippines 105
- Maribor (Marburg an der  
Drau) 120, 174n
- Mayence 125
- Medias (en all. Mediasch,  
en hongrois Medgyes,  
Roumanie) 282, 286, 291, 299
- Medina del Campo 25, 34, 38,  
41, 61
- Medina de Rioseco 38
- Mérida 35
- Mexico 87, **89-95**, **97-99**,  
100n, **102-113**, 136
- Miercurea Sibiului (en  
all. Reußmarkt, en hongrois  
Szerdahely, Roumanie) 282,  
282n
- Milan 12, 56, 57, **161**, fig. xv
- Molina, Aragon 200n
- Monzón 33
- Messine 244
- Metlika (Möttling) 119, 120
- Munich 139, 156
- Murcie 33, 38
- Muszyna 235
- Myszków 235

## N-O

- Nagymihály (Michalovce) 235
- Naples 12, 27n, 30, 40, 242,  
244, 245
- Navarre 38, 99
- Nocrich (en all. Leschkirch,  
en hongrois Újegyház)  
Roumanie) 282, 282n
- Noto (voir aussi Val di Noto)  
244
- Novo mesto (Neustadtl) 120
- Nowy Sącz 235
- Nuremberg 28, 49, 56, 155
- Ocaña 33, 36-37, 199n
- Olomouc (Olmütz) 155, **162**,  
fig. xvi, xvii, xviii, xix
- Opole (Oppeln) 231
- Orăștie (en all. Broos,  
Szászváros, Roumanie) 282,  
282n, 295, 295n, 296, 299
- Osorno, Chili 278
- Oxford 77

## P

- Padoue 70
- Palencia 33
- Palerme 244, 245, 246n
- Pampelune 33
- Panama 253
- Paris 11n, 28, 40, 56, 61, 64, 66,  
69, 77, 86, 123n, 125, 144, 147,  
149, 150, 157, 250
- Passau 139
- Perpignan 40



Plaisance (Piacenza) 57, 61  
 Prague 15, 28, 67, 71, 72, 73, 74,  
 124, 136, 144, 146, 146n, 149,  
 166, 226, 227, fig. VII, VIII, IX,  
 XI, XII

## Q-R

Quillota, Chili 277  
 Radovljica (Radmannsdorf) 119  
 Ratisbonne (Regensburg) 28, 70  
 Rengo, Chili 266  
 Réső (Rešov) 239n  
 Rihvald 239n  
 Rokító (Rokytov) 239n

## S

Saint-Jacques de Compostelle 38  
 Saint-Sébastien 33  
 Salamanque 36n, 37, 38, 77, 215  
 Salzbourg 124, **138**, 138n, **139**,  
 139n, 142, 145, 153  
 San Cristóbal Ecatepec 105  
 San Daniele sul Carso 174  
 San Juan Teotihuacán 105  
 Santiago de Chile 259  
 Santiago de Guatemala 102  
 Saragosse (Zaragoza) **33**, 35, **37**,  
 39  
 Sarajevo **167**, **182**, 183, 188,  
 fig. XXII  
 Sárpatok (Mokroluh) 239n  
 Scharosch (Velký Šariš) 235  
 Sebeş (en all. Mühlbach,  
 Szászsebes, Roumanie) 182,  
 182n  
 Ségovie 32, **33**, 34, **37**, **38**, 39, 210,  
 215

Prešov (Preschau, Eperies) 226,  
 227, 227n, **228**  
 Przemysl 182  
 Pszczyna (Pless) 234n  
 Ptuj (Pettau) 120  
 Puebla 106, 109

Rome 28, 40, 72, 75, **76-77**, 79,  
 86, 137n, **161**, 192n, 245  
 Rouen 56  
 Rupea (autrefois Cohalm,  
 en all. Reps, en hongrois  
 Kóhalom, Roumanie) 282,  
 282n  
 Rut (Deutschruth) 118n

Séville 22, 26, 32, 36, **37**, 38, 45,  
 55, 56, 103, 207, 213, 214  
 Siba (Šiba) 239n  
 Sibiu (en all. Hermannstadt)  
 281, **282**, 283, 283n, 285n, 287n,  
**288**, 289, **290**, 291, 291n, **293**,  
 293n, **294**, 294n, 297, 297n,  
**298**  
 Sighișoara (en all. Schäßburg, en  
 hongrois Segesvár, Roumanie)  
 282, 282n, 298  
 Sigüenza 37  
 Simancas 39, 246n  
 Slavíkovice (Slawikowitz) 177  
 Somosierra 35  
 Sopron (Ödenburg) 221, 234n,  
 237  
 Sorica (Zarz) 118n  
 Sremski Karlovci (en all.  
 Karlowitz, Serbie) 281  
 Stična (Sittich) 118n

Strasbourg 139, 140n  
 Stropkov (Stroppkau) 235  
 Strzeżów 235  
 Sucre 265  
 Sverzsó (Sveržov) 239n  
 Świdnica (Schweidnitz) 231

Syracuse 244, 245, 246, 247,  
 248  
 Szabadka (Subotica) 168, 169  
 Szántó 235  
 Szikszó 235  
 Szprotawa (Sprottau) 231  
 Szymbark 235

## T

Tacuba 105  
 Talca 255, 256, 259, 260n, 261,  
 262, 266, **267, 269, 270**, 272,  
 275, **276, 278**  
 Tállya, Hongrie 235  
 Tarnó (Tarnov) 239n  
 Tarnów 235  
 Tenochtitlan 91  
 Tepozotlán 105  
 Terebes (Třebišov) 235  
 Texcoco 105  
 Thurn am Hard 127  
 Timișoara (Temesvár) 169, 171  
 Tlalmanalco 105  
 Tlanepantla 105  
 Tlaxcala 106  
 Tokaj 234, 235, 235n

Tolède 22, 31, 32, **33**, 34, **35, 36**,  
 37, 38, **39**, 40, 41n, 202, **208**,  
 210, 211, 213, **215, 218**  
 Tolfa 50  
 Tordesillas 33, 36n, 38n, 201n,  
 Torre del Río 37  
 Torrelaguna 34  
 Torrijos 35  
 Tortuga, Isla de 101  
 Trente (concile de) 82  
 Trieste 9n, 119, 125, 127, **166**,  
 168, 170, 171, 173, 174, 175,  
 175n  
 Trujillo 37  
 Trujillo de Venezuela 102  
 Tübingen 64, 67  
 Tunis 214

## U-W

Úbeda 37  
 Udine 70  
 Újhely 235  
 Ujvidék (Novi Sad) 168  
 Ulm 49  
 Val di Noto 244, 248, 249, 252,  
 253  
 Valdivia **259**  
 Valence 22, 33, **37**, 37n, 99

Valladolid 22, 32, **33, 37, 38**,  
 38n, 39, 196, 200n, 202n, 215  
 Vallenar, Chili 278  
 Valparaíso 259  
 Varannó (Vranov nad Topľou)  
 235  
 Venise 9n, 14, 28, 48, 52, 55, 56,  
**64**, 67, 69, **70**, 73, 76, 76n,  
 86, 136  
 Veracruz 253

- Versailles **125**, 151  
 Vienne 28, 40, **63-67**, **69-83**, 86,  
 120n, **124**, 124n, **125-126**, **135**,  
 136, 137, 142, **145**, 146n, 147, 153,  
**155**, **156**, 157n, 159, 160, **164**,  
 168, 172, 174, 226, **227**, 227n,  
 280, 281, 291, 294-297, 299,  
 fig. XIII, XIV
- Villacastín 39  
 Villalón 37n  
 Vizcaya 39, 102,  
 Wernstein am Inn 156  
 Wittenberg 67, 231  
 Wrocław (en all. Breslau) 148,  
 231, 233  
 Würzburg 139, 148

## X-Z

- Xochimilco 105  
 Yucatán 102  
 Yumbel, Chili 266, 266n  
 Zagreb 183  
 Zebin 226, 227 228
- Zipser Kapitel (Spišská Kapitula)  
 235  
 Złotoryja (Goldberg) 231  
 Żmigród 235



# Index des noms de personnes

## A

- Absolon de Lilienberg, Daniel  
(diplomate, c.1640-c.1702) 287
- Açton von Dreyenfeldt, Karl  
Ludwig baron (1722) 287n
- Affaitadi (famille italienne de  
marchands et de banquiers) 51,  
56, 61
- Albert III, archiduc d'Autriche  
(Albrecht III. von Habsburg,  
1349-1395) 141
- Alemán, Juan (sculpteur) 28, 28n
- Alphonse X le Sage, roi de  
Castille et de Léon (Alfonso X,  
Alfonso el Sabio, 1252-1284) 26,  
194, 194n, 195n, 197
- Alphonse XI, roi de Castille et  
de Léon (Alfonso XI, 1312-1350)  
196, 197
- Alphonse, infant (demi-frère de  
Henri IV) 207
- Alt, Rudolf von (1812-1905) 159,  
160
- Alzate, Pedro de (*regidor*) 104
- Ambrogio degli Albonesi, Teseo  
(1469-1540) 85
- Anguissola da Vicenza, Spirito  
(prieur général des augustins)  
251
- Angulo, Fernando de (*regidor*)  
104
- Aquila (Adler), Egidius (impri-  
meur à Vienne au xvi<sup>e</sup> siècle)  
68
- Arévalo Suazo, Francisco de (*ca-  
ballero de la orden de San Juan*)  
109
- Arias Davila, Diego (*contador  
mayor*) 205n, 206
- Aschkenasi, Ascher (Jehudah ?)  
ben Nathan, voir Weidner,  
Paulus
- Augustin, saint 66

## B

- Balmaseda, Andrés de (*regidor*)  
104
- Barrera, Fernando de la (*regidor*)  
104
- Barrera, Pedro de la (*regidor*) 104
- Basset, André (éditeur, 17\*\*-  
1787) 157
- Baußner, Simon 294, 298
- Beaumarchais, Pierre-Augustin  
Caron de (1732-1799) 119
- Beduzzi, Antonio (ingénieur et  
architecte de théâtre, 1675-1735)  
145
- Belcredi, Egbert comte (receur  
impérial, 1816-1894) 176
- Bernardino, Pablo 42

- Bernuy, Fernando de (marchand) 51  
 Blaeu, Joan (Joannes Blavius, imprimeur, libraire, 1596-1673) 161  
 Blasnik, Joseph (Jožef Blaznik, imprimeur, 1800-1872) 120  
 Bonaparte, Napoléon, empereur des Français (1769-1821) 140  
 Boucher, Claude (verrier, 1842-1913) 149  
 Braniște, Valeriu (1869-1928) 178
- Brueghel l'Ancien, Jan (Jan Brueghel l'Aîné, dit Brueghel de Velours, 1568-1625) 47  
 Brueghel, Pieter l'Ancien (1525-1569) 47  
 Bürger, Gottfried August (1747-1794) 122  
 Burgos (famille) 13  
 Burgos, Francisco de (1610-1672) 31  
 Busaeus, Petrus (Buräus, Busäus ou Buys, jésuite, professeur d'hébreu à Vienne, 1540-1587) 71

## C

- Caballero, Juan (*regidor*) 104  
 Camiliani, Camillo (architecte, XVI<sup>e</sup> siècle-1603) 249  
 Carrillo, Fernando (*escribano mayor*) 102, **104**  
 Carrillo de Acuña, Alfonso, archevêque de Tolède (1410-1482) 202  
 Carvajal, Bustamante de 96  
 Carvajal, García de 96  
 Charles II, roi d'Espagne (Carlos II, 1661-1700) 262, 265n, **268n**, 269n, 270n, 271n  
 Charles Quint, empereur du Saint-Empire romain germanique (Carlos I de España, V de Alemania, Carlos V, Karl V, 1519-1556) 21, 24, **27**, 28, 29, **30**, 31, **33**, 34, 35, 42, 43, **56**, 57, 58, 61, 65, 88, **91**, 136, 141, 211, 245, 246, 249, 252  
 Charles Borromée, saint (Karl Borromäus, 1538-1584) 161  
 Cifuentes, Fernando de Silva conde de († 1545) 34
- Cisneros, Francisco Jiménez de, cardinal et régent d'Espagne (1436-1517) 27  
 Clam-Gallas (famille) 147  
 Cleve, Martin van (l'Ancien, Martin van Cleef ou Marten I van Cleve, 1527-1581) 47  
 Cobos y Molina, Francisco de los (1477-1547) 34  
 Colindes, Nufio de (*corregidor*) 104  
 Colomb, Fernand (Fernando Colón Hernando ou Fernando Colón y Enríquez de Arana, 1488-1539) 25, 35  
 Córdova, Gonzalo de (*regidor*) 104  
 Cruz y Bahamonde, Nicolás de la 276  
 Cues, Nicolas de (1401-1464) 82  
 Czakó, Georg **296-297**  
 Czernin (famille) 147

## D-E

- David, Josef (homme politique tchèque) 178
- Degotari, Anton (éditeur) 121
- Delsenbach, Johann Adam (graveur, 1687-1765) 157, 158n, fig. xiv
- Dev, Feliks Anton (Janez Damascen Dev, poète slovène, 1732-1786) 119n
- Donner, Georg Raffael (sculpteur autrichien, 1693-1741) 148
- Ducci, Gaspar (banquier italien, 1492-1540) 57
- Dürer, Albrecht (1471-1528) **46**
- Duval, Pierre (éditeur, imprimeur et marchand de cartes, 1619-1683) 250, 253
- Edler von Kleinmayr, Ignaz Alois (éditeur, 1745-1802) 120
- Eger, Leopold (éditeur) 121
- Egide, saint (Hl. Egidius) 233
- Ehringer (banquiers) 13, 31
- Éléonore de Neubourg (Éléonore Madeleine Thérèse du Palatinat-Neubourg (épouse de Léopold I<sup>er</sup>, 1676-1705) 160
- Élisabeth I<sup>re</sup>, reine d'Angleterre, (1558-1603) 93
- Élisabeth de Wittelsbach, impératrice d'Autriche (1854-1898) 138
- Encinas, Álvaro de (banquier) 41
- Engelbrecht, Martin (graveur et éditeur, 1684-1756) 143, fig. v
- Enrique, Federico 106
- Enríquez de Almansa, Martín, (vice-roi de Nouvelle Espagne, 1510-1583) 94
- Érasme de Rotterdam (146\*-1536) 65, 80
- Ernest d'Autriche (Erzherzog Ernst von Österreich, archiduc, gouverneur des Pays-Bas espagnols, 1553-1595) 71
- Escudero Figueroa, Francisco (*regidor*) 104
- Estúñiga y Guzmán, Alvaro de (grand juge, 1410-1488) 206

## F

- Fabiani, Max (architecte italien, 1865-1962) 174, 183
- Fabri, Johann (évêque de Vienne, 1530-1541) 75
- Farnèse, Alexandre (duc de Parme, 1520-1589) 60
- Fazelo, Tommaso (1498-1570) 243, 246
- Ferdinand I<sup>er</sup>, roi des Romains et empereur du Saint-Empire (Ferdinand I. 1521-1564) 63, **64**, **65**, 66, **68-83**, **86**, 141, 231
- Ferdinand II d'Aragon, dit Ferdinand le catholique, roi d'Aragon et de Sicile (Fernando II el Católico, 1452-1516) 143, **213-214**,
- Ferdinand III, empereur du Saint-Empire (Ferdinand III., 1608-1657) 156, 160n,
- Ferdinand IV de Castille dit l'Ajourné (Fernando IV de Castilla, "El Emplazado", 1295-1312) 195, 196

- Ferdinand d'Antequera, roi d'Aragon (1380-1416) 202
- Ferdinand de Gonzague, comte de Guastalla (Ferrando Gonzaga, 1507-1557) **245-246**
- Ferdinand de la Cerda (Fernando de la Cerda, infant, prince héritier de Castille et Léon, 1255-1275) 194, 194n
- Ferdinand de Tyrol (Ferdinand II, archiduc d'Autriche, comte de Tyrol et de l'Autriche antérieure, 1529-1595) 142
- Fernández de Córdoba, Diego (*primer marqués de Guadalquivir*) 102
- Ferramolino, Antonio (architecte italien XVI<sup>e</sup> siècle) 245
- Figuerola, Francisco Escudero (*regidor*) 104
- Figuerola, Juan de (*regidor*) 104
- Fischer von Erlach, Joseph Emanuel (architecte, 1693-1742) 157, 158n, fig. xiv
- Florian, saint 163
- Fornari (famille patricienne de Gênes) 31
- Franck von Franckenstein, Valentin (*Iudex Regis*) **292**
- François I<sup>er</sup>, empereur du Saint-Empire (François-Étienne de Lorraine, Franz von Lothringen, 1708-1765) 163
- François-Joseph I<sup>er</sup>, empereur d'Autriche (Franz Joseph I. 1830-1916) 138, 172
- Frédéric III, empereur du Saint-Empire (Friedrich III. 1415-1493) 143
- Frédéric V, prince électeur du Palatinat, roi de Bohême (*Winterkönig*, 1596-1632) 143
- Fritsch, Gustav (architecte) 180, 181
- Fugger (famille de marchands) 31, 46, 51, 58n, 61
- Fürth, Felix (vice-maire de Brunn) 180

## G

- Gabriel, Jacques V (ou Jacques Gabriel, architecte français, 1667-1742) 149
- Garibaldi, Giuseppe (1807-1882) 170
- Gattinara, Mercurino (cardinal, chancelier de Charles V, 1465-1530) 28
- Gessner, Salomon (1730-1788) 122
- Gienger, Georg (1496-1577) 79
- Girón Acuña Pacheco, Pedro de (1423-1466) 206
- Goethe, Johann Wolfgang von (1749-1832) 122, 131, 177
- Gómez de Cervantes, Alonso (*procurador general en Castilla*) 95
- Gresham, Thomas (marchand, 1519-1579) 57
- Grimaldi, Juan Bautista 13, 31
- Gualterotti (marchands) 56
- Guevara, Marcos de (*alguacil mayor*) 104
- Guicciardini, Francesco (historien) 47
- Guicciardini, Lodovico (marchand) **47**
- Guillén Valles, Juan (frère de l'ordre d'Alcantara) 109



Gutsman, Ožbalt (philologue slovène, 1727-1790) 119n  
 Guzmán y Pimentel Ribera y Velasco de Tovar, Gaspar de

(dit conde-duque de Olivares, politique et noble espagnol, 1587-1645) 87, 89, 90, 98, 110

## H-I

Hainhofer, Ulrich 58n  
 Hammerstein, Oscar (librettiste, parolier et producteur américain, 1895-1960) 138  
 Hansen, Theophil Edvard von, baron (architecte, 1813-1891) 176  
 Hardouin-Mansart, Jules (architecte, 1646-1708) 149  
 Haro, Diego de (marchand) 51, 61  
 Harrach, Ferdinand Bonaventura von (diplomate, 1636-1706) 291  
 Haug, Anton 58n  
 Haya, Diego de la 31  
 Haya, Luis de la 31  
 Henri II, roi de Castille (Henri de Trastamare, 1334-1379) 197, 198  
 Henri III, roi de Castille (dit Henri le Maladif ou Henri l'Infirmes, 1379-1406) 198, 202-203  
 Henri IV, roi de Castille (Enrique IV, 1425-1474) 204, 207, 210  
 Herczeg, Ferenc (écrivain et dramaturge hongrois, 1863-1954) 172  
 Herwart (marchands) 56  
 Heydendorff, Samuel Conrad von (1647-1727) 292  
 Heyn, Piet (officier de marine néerlandais, 1577-1629) 106  
 Hochstätter (marchands) 51

Hoffhalter, Rapahël (Hofhalter ou Skrzetusky en polonais) 70, 71, 74n  
 Hofmannstahl, Hugo von (1874-1929) 136  
 Homann, Johann Baptist (cartographe, 1664-1724) 250  
 Hormuzaki, Alexandru (homme politique roumain, 1823-1871) 178  
 Hörmann, Kosta (ethnographe et fonctionnaire de l'empire austro-hongrois, 1850-1921) 187  
 Hösch, Stephanus (imprimeur) 70  
 Hossmann von Rothenfels, Johann (maire de Hermannstadt de 1711 à 1716) 293, 294, 297  
 Hugo, comte de Salm-Reifferscheidt-Raitz 184  
 Hurtado de Mendoza y Manrique, IV<sup>e</sup> marquis de Cañete, García (gouverneur du Chili et vice-roi du Pérou, 1535-1609) 94  
 Hus, Jean (1361-1415) 148  
 Hutten (famille) 148  
 Imhoff (marchands) 51  
 Ignace III Abdallah (patriarche jacobite d'Antioche † 1557) 76  
 Isabelle de Portugal, impératrice, épouse de Charles Quint (1503-1539) 31, 33  
 Ismaël II, émir de Grenade (1338-1360) 202

## J-K

- Jaillot, Alexis-Hubert (cartographe et géographe, 1632-1712) 250
- Jankovich, Béla (homme politique hongrois, 1865-1939) 172
- Japelj, Jurij (Georg Japel, prêtre philologue slovène, 1744-1807) 119n
- Jean II, roi de Castille (1406-1454) 198, 199, 200n, 206, 211
- Jeanne I<sup>re</sup> de Castille, dite Jeanne la Folle (Juana, 1479-1555) 45, 91
- Jérôme, saint (c.342-347-420) 66, 84, 85
- Jonas, Jakob (c.1500-1558) 79
- Joseph II, empereur du Saint-Empire (1741-1790) 14, 127, 129, 152, 170, **177**, 180,
- Judas, rabbin de Venise 70
- Jules III, pape (Giuliano della Rovere, 1550-1555) 72
- Kálnássy, Ferenc 238, 238n
- Kálnoki, Sámuel, chancelier de Transylvanie (1640-1706) 296
- Klee, Peter (architecte) 181
- Kleinmayr, Ignaz Josef (éditeur) 121, 129
- Klopstock, Friedrich Gottlieb (1724-1803) 122
- Kochanowski, Antoni 179
- Kohen, Gershom (ou Gerson, 1475-1541) 67
- Kolowrat (famille) 147
- Kopitar, Jernej (philologue slovène, 1780-1844) 119n, 130n
- Kriechbaum und Hohenberg, Georg Friedrich Freiherr von (général autrichien, 1665-1710) 288, 288n, 289
- Kumerdej, Blaž (philologue slovène, 1738-1805) 119n

## L

- Ladrón de Guevara (famille) 29
- Lengyelfalvi, István (notaire) **295-296**
- Léopold I<sup>er</sup>, empereur du Saint-Empire (Leopold I. 1640-1705) 147, 150, 156, **160**, 280, 287n, 297n, fig. VIII
- Linhart, Anton Tomaž (dramaturge et historien carniolien, 1756-1795) 119, 119n, 120, 120n, 130
- Lobkowitz, maison de 146
- Lope Díez de Armendáriz, marqués de Cadereyta (militaire espagnol, vice-roi de Nouvelle-Espagne, 1575-1639) 107, **108**
- López Pacheco, Diego (López de Pacheco duque de Escalona, marqués de Villena, vice-roi de Nouvelle Espagne, 1599-1653) 108
- López de Zárate, Diego (*regidor*) 104
- Louis XIV, roi de France (1638-1715) 150, 160
- Lubomirski, Henryk Ludwik (prince polonais, 1777-1850) 173, 185
- Lulle, Raymond (Ramon Llull, c.1232-1315) 82
- Luther, Martin (1483-1546) 64, 66, 78n, 228

Lyre, Nicolas de (c.1270-1349) 82,  
84

## M

- Magini, Giovanni Antonio  
(astronome, cartographe ita-  
lien, 1555-1617) 249
- Makanec, Julije (médecin) 187
- Mandík, Michael (sculpteur,  
1640-1694) 163
- Manso de Velasco y Sánchez  
de Samaniego, José Antonio  
(1688-1767) 277
- Mardin, Moïse de (prêtre syrien  
du xv<sup>e</sup> siècle) 63, 76, 77
- Margaritha, Anthonius (1480-  
1542) 67, 72, 81
- Marguerite, sainte 163
- Marie de Bourgogne (épouse de  
Maximilien I<sup>er</sup>, 1457-1482) 45,  
49, 50, 73
- Marie de Hongrie (Marie d'Au-  
triche, 1505-1558) 58
- Marie Thérèse d'Autriche, impé-  
ratrice, reine de Bohême et de  
Hongrie (Maria Theresia, 1717-  
1780) 147, 163
- Marín y González de Poveda,  
Tomás López, 1<sup>er</sup> marquis de  
Cañada Hermosa (gouverneur  
du Chili 1692-1700) 261, 262,  
**263**, 263n, **264**, 264n, **265**,  
265n, **266**, 266n, 267, 267n,  
**268**, 268n, 269, 269n, 270,  
270n, **271**, 271n, **275**, 276
- Masius, Andreas (ou Maes,  
1514-1573)
- Matthias I<sup>er</sup> de Habsbourg, em-  
pereur du Saint-Empire (archi-  
duc d'Autriche, roi de Hongrie  
à partir de 1608 sous le nom de  
Matthias II, 1555-1619) 143, 146
- Maurolico, Francesco (mathé-  
maticien et astronome italien,  
1494-1575) 246, 247n
- Maximilien I<sup>er</sup>, empereur du  
Saint-Empire (Maximilian I.,  
1459-1519) 45, 49, **50**, 56, 61, 140,  
141, fig. III
- Maximilien II, empereur du  
Saint-Empire (1564-1576) **65**,  
71, 86, 143
- Melichar, Theofil (architecte) 184
- Mendelssohn, Moses (1729-1786)  
125
- Mendes (marchands) 61
- Meneses, Alonso de (cartographe  
du xv<sup>e</sup> siècle) 25, 26, 26n
- Merian, Matthäus (éditeur, 1593-  
1650) 155, 155n
- Merk, Ignaz (éditeur) 121
- Mihanović, Robert Frangeš  
(sculpteur austro-hongrois et  
yougoslave, 1872-1940) 183
- Miladinovič, Miloš (architecte)  
183
- Monroy, Diego de (*regidor*) 104
- Mortier, Pierre (Pieter Mortieur,  
imprimeur libraire, 1704-1754)  
161
- Moser, Koloman (peintre et dé-  
corateur autrichien, 1868-1918)  
174
- Mostaert, Gillis (peintre fla-  
mand, 1528-1598) 47

Motte Hacquet, Balthasar de la  
(ou Belsazar Haquet, médecin  
et naturaliste, 1739-1815) 121  
Moxica, de (marchands) 56  
Mozart, Wolfgang Amadeus  
(1756-1791) 138, 139

## N-O

Nausea, Friedrich (évêque de  
Vienne, 1541-1552) 75  
Navarro, Pedro, comte d'Oliveto  
(1460-1528) 214  
Népomucène, Jean saint  
(Johannes von Nepomuk, 1345-  
1393) 148, 149

## P

Pacassi, Nicolò (Nikolaus  
Pacassi, architecte, 1716-1790)  
145, **152**, fig. xi  
Pacheco, Juan (majordome du  
roi Henri IV de Castille) 206  
Pacheco de Osorio, Rodrigo  
marqués de Cerralbo, vice-roi  
de Nouvelle-Espagne (1624-  
1635) 98  
Palafox y Mendoza, Juan de  
(évêque espagnol, puis vice-roi  
de Nouvelle-Espagne, 1600-  
1659) 109  
Papp, János (Ioan), évêque 172  
Pařík, Karel (architecte, 1857-  
1942) **187**  
Paul IV, pape (Gian Pietro  
Carafa, 1476-1559) 72, 77  
Paul V, pape (Camille Borghèse,  
1550-1621) 156  
Peñafiel, Juan González 106,  
195n

Müller, Erwin (architecte) 181  
Müntzer, Hieronymos ou  
Jerónimo (médecin et carto-  
graphe allemand, 1447-1508) 35

Nostitz (famille) 146  
Oláh, Nikolaus (Miklós Oláh,  
évêque d'Eger [Erlau], 1493-  
1568) 227, 227n  
Origène (c.185-c.253) 66

Peralta, Gastón de (marqués de  
Falces, vice-roi de Nouvelle-  
Espagne, 1510-1580) 93  
Philippe de Habsbourg, dit  
Philippe le Beau (Felipe  
el Hermoso, Philipp the  
Handsome, Philipp the Fair,  
Philipp der Schöne, 1478-1506)  
27, 45, 49, 91, 141, fig. III  
Philippe II, roi d'Espagne  
(Felipe II, 1527-1598) 24, **34**, 39,  
56, 61, **88**, 89, 93, 95, 103, 110,  
136, 218, 268  
Philippe IV, roi d'Espagne  
(Felipe IV, 1605-1665) **89**, 90,  
**98**, **100**, **106**, III  
Pic de la Mirandole, Giovanni  
(1463-1494) 83  
Pierre, saint (Petrus) 161  
Pierre Canisius, saint (1521-1597)  
78, 78n, 79, 80

- Pierre I<sup>er</sup> (roi de Castille et Léon, 1350-1369) 197  
 Pihuljak, Erotej 180  
 Planck (Plancus ou Blancus), Andreas (linguiste xvi<sup>e</sup> siècle) **68**, 68n, 69, 70  
 Plantin, Christopher (imprimeur à Anvers, 1520-1581) 47  
 Pohlin, Marko (philologue slovène, 1735-1801) 119n, 130n  
 Polić, Fran (éditeur) 174  
 Popovyc, Omeljan 180  
 Portier, André (architecte français, 1702-1770) 149

## R

- Rabutin, Jean-Louis de Bussy (Johann Ludwig von Rabutin-Bussy, militaire, 1642-1717) 287n, **288**, 288n  
 Rainier d'Autriche, archiduc (1827-1913) 184  
 Rákóczi, Ferenc II (François II Rákóczi, Franz II., 1676-1735) 281, 285n, 288, 292, **293**  
 Render, Wenzel (Václav Render, architecte, 1669-1733) 162, 162n  
 Reuchlin, Johannes (philosophe et théologien allemand, 1455-1522) 83, 85, 85n  
 Ribera, Juan Luis de 95,  
 Richter, Joseph (dramaturge viennois, 1749-1813) 119, 120n  
 Riegel, Christoff (éditeur et imprimeur à Nuremberg, 1678-1714) 155, 155n  
 Rodgers, Richard (compositeur américain) 138  
 Rodolphe II, empereur du Saint-Empire (Rudolf II. 1552-1612) 71, 144  
 Rois catholiques 23, *voir aussi* Ferdinand II d'Aragon  
 Rosa, Ángelo (augustin) **251**  
 Roth, Joseph (1894-1939) 136, 154n  
 Rousseau, Jean-Jacques (1712-1778) 122  
 Rubens, Pieter Paul (1577-1640) 60  
 Ruiz, Simon (marchand) 51, 51n

## S

- Sachs von Harteneck, Johannes (*Comes Saxoniae* Johann Zabanius, 1664-1703) 292, 294  
 Salinas, Juan Ochoa de 41, 41n  
 Salm (famille) 147

- Sanche IV de Castille (Sancho IV, roi de Castille et Léon, 1258-1295) **194-195**
- Sanson, Nicolas (cartographe et géographe du roi, 1600-1667) 250
- Sarmiento de Sotomayor, García (conde de Salvatierra, vice-roi de Nouvelle-Espagne, 1595-1659) 89, 107, 109
- Schauberger, Johann Georg (Jan Jiří Schauburger, sculpteur autrichien, 1700-1751) 163
- Schets, Erasmus (Eramus Scets ou Schetz, noble flamand † 1550) 57, 58n, 61
- Schiller, Friedrich von (1759-1805) 131, 170, 177
- Schönborn (famille) 148
- Schütz, Tobias (sculpteur, ca. 1695-1724) 162, 162n
- Schwab Friedrich (architecte) 181
- Schwarzenberg (famille) **147**
- Scribani, Caroli (jésuite, 1561-1629) 87
- Sforza, Blanche-Marie, impératrice (Bianca Maria Sforza, épouse de Maximilien I<sup>er</sup>, 1472-1510) 141
- Silva-Taroucca, Friedrich comte de 176
- Silvestre, Gaspar de (chroniqueur) 246
- Singrienus l'Ancien, Johann (imprimeur) 68
- Sitte, Camillo (architecte) 162, 162n, fig. XIX
- Sixte Quint, pape (Felice Perettin, Sixtus V. 1521-1590) 161
- Solís, Francisco de (*regidor*) 104
- Soto, Diego de (*regidor*) 104
- Spannocchi, Tiburzio (architecte, 1541-1609) **251**, 251n, 253
- Spínola Doria, Ambrogio (Ambrosio Spínola Doria, général espagnol, 1569-1630) 87
- Staël, Germaine de (Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein, 1766-1817) 128
- Stanka, Franz Joseph (peintre) 158, 158n
- Sternberg, Wenzel Adalbert, comte de (politicien, 1862-1930) 147
- Stridbeck, Johann (dessinateur, graveur et éditeur allemand, 1666-1714) **250**, 253
- Sturmer, Johann (Jan Václav Sturmer, sculpteur, 1675-1729) 162, 162n
- Stuwer, Johann Georg (Johannes Stubenrauch, pyrotechnicien autrichien, 1732-1802) 124, 124n
- Sukno, Dioniz (architecte) 183
- Sylvester, János (écrivain et traducteur hongrois, c.1504-c.1551) 67, **68**, 68n
- Szántay, Lajos (architecte) 172

## T

- Tafur, Pedro (historien, écrivain de Castille, 1410-1487) 47, 48n
- Tahy de Tahvár et Tarkő, Ferenc (ou Franjo Tahí, 1526-1573) 227, 227n

- Taxis, François de (Francisco de Tassis, maître général des postes, 1459-1517) 26, 27
- Taxis, Jean Baptiste de (Juan Bautista de Tassis, maître des postes impériales, 1470-1541) **31**, 42
- Taxis, Maphe de (Mafeo de Tassis, maître général des postes en Espagne †1535) 27, 30, 31
- Taxis, Raymond de (Raimundo de Tassis, maître des postes c.1515-1579) 36n, 38n, 40n, 42
- Teutsch, Andreas (*Comes Saxoniae*) **298**
- Thököly Késmárk, Imre comte de (prince de Transylvanie, 1657-1705) 281, 287n
- Thun-Hohenstein, famille 147
- Thurn et Taxis, maison princière de **13**, **26**, 27, **28**, **29**, **30**, **31**, 35, 39, **41**, **43**
- Toledo, Pedro de (vice-roi de Naples, 1532-1553) 245, 245n
- Tourny, Louis-Urbain Aubert marquis de (intendant de Guyenne, 1695-1760) 149
- Truhelka, Číro 187
- Tucher von Simmeldorf (famille) 46, 234n
- Tucher, Lazarus (avocat, colonel, 1564-1634) 57, 58n

## U-W

- Ungnad, David, comte de Weissenwolf (1604-1672) 144, 144n, fig. IV
- Urbán, Iván (préfet du comitat) 172
- Urdanegui y López de Inoso, Juan de, marqués de Villafuerte (militaire et noble espagnol, 1619-1682) 263
- Urdanegui, Juana (fille de Juan Urdanegui) 263
- Vaille, Antonio de (marchand espagnol aux Pays-Bas) 51, 56
- Valois (rois de France) 52
- Vandenesse, Juan de (chroniqueur, 1497-1560) 35
- Van Dijk, Antoine (1599-1641) 60
- Van Swietens, Gerard (médecin et scientifique hollandais, 1700-1772) 129
- Varjassy, Lajos (maire d'Arad) 172
- Vasco de Gama (Vasco da Gama navigateur, 1469-1524) 50
- Vasquez-Pinas von Löwenthal, Carl, comte (cartographe, 1798-1861) 157, fig. XIII
- Vauban, Sébastien Le Prestre de (ingénieur, architecte militaire, 1633-1707) 251
- Vega y Enríquez, Juan de (vice-roi, diplomate, 1507-1558) 245, 245n
- Velasco y Castilla, Luis de (Don Luis de Velasco *hijo*, second vice-roi de Nouvelle-Espagne c.1534-1617) 95, 96
- Vértiz, Juan Francisco de 103
- Villuga, Pedro Juan (cartographe espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle) 22, **25**, fig. I
- Vodnik, Valentin (prêtre, journaliste et poète carnolien, 1758-1819) 119, 119n, 130n

- Voltaire, François-Marie Arouet, dit (1694-1778) 122, 125n
- Wagner, Otto (1841-1918) 174, 183
- Weber, Peter (maire de Hermannstadt) 292, 293, 293n
- Weidner von Billerburg, Paulus (Ascher Judah ben Nathan Aschkenasi c.1525-1585) 14, **70**, 70n, 71, **72-74**, **79-81**, 83, **84**, 85
- Welser (famille de marchands) **31**, 46, 51, 56, 58n
- Wenzel Radetzky von Radetz, Joseph (comte Joseph Radetzky, maréchal autrichien, 1766-1858) 158, 159n, 160n
- Werner, Friedrich Bernhard (graveur, 1690-1776) 143, fig. v
- Widmanstetter, Johann Albrecht (homme d'État et humaniste, orientaliste et philologue allemand, 1506-1557) **63**, 63n, **64**, **68-69**, 70, 75, 76, 76n, 77, 77n, **78-80**, 84, **85**
- Wieland, Christoph Martin (poète, 1733-1813) 122
- Wittelsbach, maison de 156

## Z

- Zanella, Vittorio (rédauteur en chef de *L'Indipendente*) 170
- Zimmermann, Michael (dit Cymberrmannus, imprimeur viennois † c.1565) 63n, 68, 69, 69n, 71n
- Zois Freiherr von Edelstein, Sigismund (en slovène Žiga Zois, scientifique carniolien, 1747-1819) 119, 119n, 130n
- Zúñiga Avellaneda y Velasco, Don Juan de (précepteur de Philippe II, 1488-1546) 24
- Zweig, Stefan (1881-1942) 136



# Bibliographie

## ARCHIVES

### Autriche

Archiv der Stadt Linz, Bildarchiv

Österreichisches Staatsarchiv (ÖStA), Finanz- und Hofkammerarchiv,  
Hofkammerarchiv : Siebenbürgische Kameralverhandlungen ; HKA  
Siebenbürgischen Hofkanzlei

Österreichisches Staatsarchiv (ÖStA), Allgemeines Verwaltungsarchiv :  
Familienarchiv Harrach

### Belgique

Ancien Régime archief van de stad Antwerpen : Bestuur en beleid  
(Privilegiekamer)

### Chili

Archivo Nacional de Chile, Santiago de Chile : Fondo Claudio Gay

### Espagne

Archivo General de Simancas : Estado-Castilla ; Camera de Castilla,  
Secretaría de Estado ; Negociación de Sicilia

Archivo de Indias, Sevilla, Seccion V : Audiencia de México ; Audiencia de  
Lima ; Audiencia de Chile

Archivo Municipal de Burgos : Fondo municipal

### Hongrie

Magyar Nemzeti Levéltár Országos Levéltára [Archives nationales de  
Hongrie-Budapest] (MNL OL) : Siebenbürgisches Kanzleiarchiv,  
Registratur der Siebenbürgischen Hofkanzlei (B 2) ; Archiv des  
Gubernium Transylvanicum, Gubernium Transylvanicum (in politicis),  
Aktenstücke (F 46)

Bibliographie

## Mexique

Biblioteca Nacional de México, Fondo Tenencia de tierras, Puebla.

## Roumanie

Arhivele Naționale ale României, Serviciul Județean Sibiu al Arhivelor Naționale (SJAN Sibiu) : Magistratul orașului și scaunului Sibiu, Acte administrative (Inv. n° 24) ; Colecția de documente medievale (Inv. n° 26-28) ; Dieta Transilvaniei (Inv. n° 35)

Arhivele Naționale ale României, Serviciul Județean Brașov (SJAN Brașov) : Primaria Brasov, Registru de ședință (Protocol) al magistratului Brașov 1709-1713. Diarium Civitatis Coronensis (IV.C.2)

## Slovaquie

Štátny archív v Prešove, pracovisko Archív Bardejov [Archives municipales de Bardejov] : Magistrát mesta Bardejov, (ŠAB MMB) Missiles

## Slovénie

Narodna in univerzitetna knjižnica Ljubljana [Bibliothèque nationale et universitaire]

## REVUES

*Blätter vom Deutschen Hause. Thätigkeitsbericht über das Jahr 1891.*

*Brünner Beobachter*, n° 12, 19 mars 1887.

*Bukowinaer Post*, n° 1871, 28 janvier 1906 ; n° 1974, 27 septembre 1906.

*Chronik der ukrainischen Ševčenko-Gesellschaft der Wissenschaften in Lemberg*, n° 51, mai-août 1912.

*Czernowitzer Allgemeine Zeitung*, n° 430, 20 octobre 1887 ; n° 891, 30 décembre 1906 ; n° 1391, 1<sup>er</sup> septembre 1908 ; n° 1915, 5 juin 1910.

*Edinošt. Glasilo slovenskega političnega društva tržaske okolice*, n° 139, 23 juin 1902.

*Il Piccolo* [Trieste] n° 10460, 4 septembre 1910.

*Der Jüdische Volksrat*, n° 87, 11 septembre 1912 ; n° 139, 14 novembre 1913.

*Laibacher Zeitung*, années 1784-1791.

*Mährischer Correspondent*, n° 237, 17 octobre 1892.

*Novi List*, n° 144, 4. octobre 1902.

*Patria*, n° 300, 21 juillet / 2 août 1899.

*Ruska rada. Narodna gazeta*, n° 16, 16/28 octobre 1898.

*Veštnik 'Narodnoho doma'* [Bulletin du « Narodni Dom »], Lemberg, tipografia Stavropiginskaja, 1893.

## OUVRAGES ET ARTICLES

### À

ABELLAN PEREZ, Juan, *Colección de documentos para la historia del Reino de Murcia: Documentos de Juan II*, vol. 16, Murcia, Academia Alfonso X el Sabio, 1984.

ACEMOGLU, Daron et ROBINSON, James A., *¿Por qué fracasan los países? Los orígenes del poder, la prosperidad y la pobreza*, Barcelona, Deusto, 2012.

AGÜERO, Alejandro, « Ciudad y poder político en el antiguo régimen. La tradición castellana », in VÍCTOR TAU ANZOÁTEGUI et Alejandro AGÜERO (dir.), *El derecho local en la periferia de la monarquía hispana. Río de la Plata, Tucumán y Cuyo. Siglos XVI-XVIII*, Buenos Aires, Instituto de Investigaciones de Historia del Derecho, 2013, p. 121-184.

ALIOTO, Sebastián Leandro, « La rebelión indígena de 1693: Desnaturalización, violencia y comercio en la frontera de Chile », *Anuario de Estudios Americanos*, vol. 71, n° 2, 2014, p. 507-537.

ALONSO GARCÍA, David, *Una corte en construcción. Madrid en la hacienda real de Castilla (1517-1556)*, Buenos Aires, Miño y Dávila, 2005.

———, *El Erario del Reino. Fiscalidad en Castilla a principios de la Edad Moderna (1504-1525)*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2007.

———, « Between three continents. The Fornari Networks at the beginning of First Global Age », in RILA MUHJERKEE (dir.), *Networks in the First Global Age: 1400-1800*, New Delhi, Primus, 2011, p. 183-213.

———, « Del báculo al crédito. Cisneros y las finanzas de Castilla », in JOSÉ MARTÍNEZ MILLÁN, Manuel RIVERO RODRÍGUEZ et Gijts VERSTEEGEN, *La Corte en Europa: política y religión (siglos XVI-XVIII)*, vol. 2, Madrid, Polifemo, 2012, p. 995-1024.

ALONSO GARCÍA, Fernando, *El Correo en el Renacimiento europeo. Estudio postal del Archivo Simón Ruiz, 1553, 1630*, Madrid, Fundación Albertino, 2004.

ALVARADO MORALES, Manuel, *La Ciudad de México ante la fundación de la Armada de Barlovento (1635-1643)*, México, El Colegio de México/ Universidad de Puerto Rico, Recinto de Río Piedras, 1983.

- ALVAREZ DE MORALES Y RÚIZ, Antonio, *Las hermandades, expresión del movimiento comunitario en España*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1974.
- AMBROGIO, Teseo, *Introductio in Chaldaicam linguam, Syriacam atque Armenicam*, Padova, Simonetta, 1539.
- ANDÚJAR CASTILLO, Francisco, « Tiempo de venalidad. Tomás Marín de Poveda y la lenta venta de cargos en Indias », in Francisco ANDÚJAR CASTILLO *et al.* (dir.), *Riqueza, poder y nobleza. Los Marín de Poveda, una historia familiar del siglo XVII vista desde España y Chile*, Almería, Universidad de Almería, 2011, p. 79-92.
- et FELICES DE LA FUENTE, María del Mar, « El poder de una familia: Los Marín de Poveda, de Lucár (Almería) a Chile en el siglo XVII », in Francisco ANDÚJAR CASTILLO *et al.* (dir.), *Riqueza, poder y nobleza. Los Marín de Poveda, una historia familiar del siglo XVII vista desde España y Chile*, Almería, Universidad de Almería, 2011, p. 15-32.
- et GIMÉNEZ CARRILLO, Domingo Marcos (dir.), *Riqueza, poder y nobleza. Los Marín de Poveda, una historia familiar del siglo XVII vista desde España y Chile*, Almería, Universidad de Almería, 2011.
- ANTENHOFER, Christina (dir.), *Werkstatt Politische Kommunikation: Netzwerke, Orte und Sprachen des Politischen*, Göttingen, V & R unipress, 2010.
- ARAYA ESPINOZA, Alejandra, *Ociosos, vagabundos y malentretidos en Chile colonial*, Santiago de Chile, Dirección de Bibliotecas, Archivos y Museos/LOM/Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, 1999.
- ARDELT, Rudolf, « Geschichte des Ursulinenklosters zu Linz », *Historisches Jahrbuch der Stadt Linz*, 1975, p. 221-298.
- ARENS, Meinolf, *Habsburg und Siebenbürgen 1600-1605: Gewaltsame Eingliederungsversuche eines ostmitteleuropäischen Fürstentums in einen frühabsolutistischen Reichsverband*, Köln/Weimar, Böhlau (Studia Transylvanica, 27), 2001.
- ARICÒ, Nicola, « Pedro Prado e la fondazione di Carlentini », in Aldo CASAMENTO (dir.), *Fondazioni urbane: città nuove europee dal Medioevo al Novecento*, Roma, Kappa, 2013, p. 167-208.
- ARNOULD, Maurice A., « L'impôt sur le capital en Belgique au XVI<sup>e</sup> siècle », *Le Hainaut économique*, t. I, 1946, p. 44, table VI.
- ARRIGHI, Giovanni, *The Long Twentieth Century. Money, Power and the Origins of Our Times*, New York/London, Verso, 2010.
- ASCH, Ronald G. et DUCHHARDT, Heinz (dir.), *Der Absolutismus - ein Mythos? Strukturwandel monarchischer Herrschaft in West- und Mitteleuropa (ca. 1550-1700)*, Köln/Wien, Böhlau, 1996. Version espagnole : *El absolutismo (1550-1700), ¿un mito? Revisión de un concepto historiográfico clave*, trad. A. Rey et K. Neumann, Barcelona, Idea, 2000.

- ASCHBACH, Joseph, *Geschichte der Wiener Universität*, vol. 3, *Die Wiener Universität und ihre Gelehrten 1520-1565*, Wien, Hölder, 1888.
- ASENJO GONZÁLEZ, María, « Clientélisme et ascension sociale à Ségovie à la fin du Moyen Âge », *Journal of Medieval History*, vol. 12, n° 2, 1986, p. 167-82.
- , « Fiscalidad regia y sociedad urbana en los concejos de la Extremadura castellano-oriental durante el reinado de Alfonso X », in *Homenaje al Profesor Juan Torres Fontes*, Murcia, Academia Alfonso X el Sabio, 1987, p. 69-84.
- , *Las ciudades en el Occidente Medieval*, Madrid, Arco, 1996.
- , « Ciudades y hermandades en la Corona de Castilla. Aproximación sociopolítica », *Anuario de Estudios Medievales*, vol. 27, n° 1, 1997, p. 103-146.
- , « Encabezamientos de alcabalas en Segovia y su episcopalía (1495-1506). Innovaciones y reacción social », *En la España Medieval*, n° 20, 1997, p. 251-280.
- , « Las ciudades castellanas al inicio del reinado de Carlos V », *Studia Historica. Historia Moderna*, n° 21, 1999, p. 49-115.
- , « Demografía. El factor humano en las ciudades castellanas y portuguesas a fines de la Edad Media », in *Las sociedades urbanas en la España Medieval. XXIX Semana de Estudios Medievales. Estella 15-19 julio 2002*, Pamplona, Gobierno de Navarra, 2003, p. 97-150.
- , « El poder regio y las ciudades castellanas a mediados del siglo xv. Pragmáticas, ordenamientos y reuniones de Cortes en el reinado de Juan II », in Luís ADAO DA FONSECA, Luís Carlos AMARAL et Maria Fernanda FERREIRA SANTOS (dir.), *Os Reinos Ibéricos na Idade Media*, Lisboa, Loivraria Civilização Editora, 2003, p. 947-955.
- , « Ciudades y oligarquía urbana en Castilla en los años de la “Gobernación” de Fernando el Católico (1506-1516) », in Bruno ANATRA et Giovanni MURGIA (dir.), *Sardegna, Spagna e Mediterraneo. Da rei Cattolici al Secolo d’Oro*, Roma, Carocci, 2004, p. 125-142.
- , « Ciudades y poder político en la Castilla Trastámara (1400-1450) », in François FORONDA, Jean-Philippe GENET et José Manuel NIETO SORIA (dir.), *Coups d’État à la fin du Moyen Âge ? Aux fondements du pouvoir politique en Europe occidentale*, Madrid, Casa de Velázquez, 2005, p. 365-401.
- , « La aristocratización política en Castilla y el proceso de participación urbana (1252-1520) », in José Manuel NIETO SORIA (dir.), *La monarquía como conflicto en Castilla (1250-1450)*, Madrid, Silex, 2006, p. 133-196.
- , « Los encabezamientos de alcabalas en la Castilla bajomedieval. Fuentes de renta y política fiscal », in Denis MENJOT et Manuel

- SÁNCHEZ (dir.), *Fiscalidad de Estado y fiscalidad municipal en los reinos hispánicos medievales*, Madrid, Casa de Velázquez, 2006, p. 135-170.
- , « Ciudades y deuda pública en Castilla. La adaptación fiscal del impuesto de la “alcabala real” a las nuevas exigencias de la sociedad política (1450-1520) », in Simonetta CAVACIOCCHI (dir.), *La fiscalità nell'economia europea, Secc. XIII-XVIII*, Firenze, Instituto Datini, 2008, p. 477-490.
- , « La aportación del sistema urbano a la gobernabilidad de reino de Castilla durante el reinado de los Reyes Católicos (1474-1504) », *Anuario de Estudios Medievales*, vol. 39, n° 1, 2009, p. 307-328.
- (dir.), *Urban Elites and Aristocratic Behaviour in the Spanish Kingdoms at the end of the Middle Ages*, Turnhout, Brepols (Urban History, 27), 2013.
- , « Political dissent through complaints and petitions to the royal power in the towns and cities of Castile-León (13<sup>th</sup>-14<sup>th</sup> Centuries) », in Fabrizio TITONE (dir.), *Disciplined Dissent. Strategies of Non-Confrontational Protest in Europe from the Twelfth to the Early Sixteenth Century*, Roma, Viella, 2016, p. 67-89.
- , « El corregidor en la ciudad. Competencias y dificultades en la gestión de su oficio a fines del siglo xv y principios del xvi », *Studia Historica. Historia Moderna*, vol. 39, n° 1, 2017, p. 89-124.
- , « Political Representation and the Fiscal State in Late Medieval and Early Modern Castile », in Mario DAMEN, Jelle HAEMERS et Alister J. MANN (dir.), *Political Representation. Communities, Ideas and Institutions in Europe (c. 1200–c. 1690)*, Leiden/Boston, Brill, 2018, p. 54-68.
- , « La violencia en la sociedad medieval. Revisión, Planteamientos y Propuestas », in Esther LÓPEZ OJEDA (dir.), *La violencia en la Sociedad Medieval. XXIX Semana de Estudios Medievales de Nájera, 23 al 27 de Julio de 2018*, Logroño, Gobierno de la Rioja, 2019, p. 17-44.
- , « Implicaciones urbanas en el mantenimiento y mejora de vías terrestres del eje Toledo-Burgos a fines del siglo xv », in J. A. SOLÓRZANO TELECHEA et Fernando MARTÍN PÉREZ (dir.), *Rutas de comunicación marítima y terrestre en los Reinos Hispánicos durante la Baja Edad Media. Movilidad, conectividad y gobernanza*, Madrid, La Ergastula, 2020.
- AUER, Beate (dir.), *Dehio-Handbuch, die Kunstdenkmäler Österreichs, topographisches Denkmälerinventar, Oberösterreich Vol. 2*, Linz/Wien, Berger, 2009.
- AYMARD, Maurice, « La città di nuova fondazione in Sicilia », in Cesare DE SETA (dir.), *Storia d'Italia. Annali 8. Insediamento e territorio*, Torino, Einaudi, 1985, p. 407-414.

———, « Il Mediterraneo e la Sicilia tra Oriente e Occidente », in Enrico IACHELLO et Paolo MILITELLO (dir.), *Il Mediterraneo delle città*, Milano, Franco Angeli, 2011, p. 27-32.

## B

- BAGARIĆ, Oliver, « Museum und nationale Identitäten: eine Geschichte des Landesmuseums Sarajevo », *Südoŝt-Forschungen*, n° 67, 2008, p. 144-167.
- BALBÍN CHAMORRO, Paloma, « Una propuesta metodológica: utilización de fuentes medievales para el estudio de la Historia Antigua peninsular », *En la España Medieval*, n° 28, 2005, p. 355-377.
- BALIS, A., « Antwerp, Foster-mother of the Arts: its contribution to the Artistic Culture of Europe in the Seventeenth Century », in VAN DER STOCK (dir.), *Antwerp, Story of a metropolis (exhibition catalogue, Antwerp, Hessenhuis, 25 June -10 October 1993)*, Ghent, Snoeck-Ducaju & Zoon, 1993, p. 19-32.
- BARBANO, Maria Serafina, « The Val di Noto earthquake of December 10, 1542 », *Quaderni de La Ricerca Scientifica*, vol. 2A, n° 114, 1985, p. 28-29.
- BARROS ARANA, Diego, *Historia general de Chile*, t. IV, chap. XIV et t. V, chap. XV, Santiago de Chile, Rafael Jover, 1885.
- BARTUCZ, Lajos, KOLLAROV, M. István et SOMOGYI, Gyula, *Arad szab. kir. város közművelődési intézetének szabályrendelete* [Statuts des institutions culturelles de la ville royale libre d'Arad], Arad, Zlinszky István és társa, 1913.
- BATAILLON, Marcel, *Érasme et l'Espagne*, vol. 1, Genève, Droz, 1991.
- BAUDOIN, Frans, « Antwerpia Pictorum Nutrix. La naissance de l'école anversoise de peinture », in *De Bruegel à Rubens. L'école de peinture anversoise 1550-1650*, Gand, Snoeck-Ducaju & Zoon, 1992.
- BAUER, Frantisek I., *Brno*, Telč, Emil Scholz, 1892.
- BAUERFELD, Daniel et CLEMENS, Lukas (dir.), *Gesellschaftliche Umbrüche und religiöse Netzwerke: Analysen von der Antike bis zur Gegenwart*, Bielefeld, Transcript, 2014.
- BAUMSTARK, Reinhold (dir.), *Johannes von Nepomuk 1393-1993*, München, Bayerisches Nationalmuseum, 1993.
- BEAUVALOT, Yves, *La Place royale de Dijon : mythes et réalités. Conception et construction, aménagement et transformation des origines à nos jours*, Dijon, Association pour le renouveau du Vieux-Dijon, 1993.
- BECHTEL, Delphine et GALMICHE, Xavier (dir.), *Les villes multiculturelles en Europe centrale*, Paris, Belin, 2008.
- BECK, Marina, *Macht-Räume Maria Theresias: Funktion und Zeremoniell in ihren Residenzen, Jagd- und Luŝtschlössern*, Berlin, Deutscher Kunstverlag, 2017.

- BECKER, Irmgard Christa (dir.), *Vorderösterreich - nur die Schwanzfeder des Kaiseradlers? Die Habsburger im deutschen Südwesten*, Stuttgart, Württembergisches Landesmuseum, 1999.
- BEJARANO, Ignacio (dir.), *Actas de Cabildo. Libro 9, 10, 11, 13 del cabildo*. México, Aguilar e hijos, 1897-98.
- BÉLY, Lucien, *Histoire de France*, Paris, Jean-Paul Gisserot, 2019.
- BERENGO, Mario, *L'Europa delle città. Il volto della società europea tra Medioevo ed Età Moderna*, Torino, Einaudi, 1999.
- BERMEJO CABRERO, José Luis, « Hermandades y Comunidades de Castilla », *Anuario de Historia del Derecho Español*, n° 58, 1988, p. 277-412.
- BESSENYEI, József, « A menekültek és a magyarországi városhálózat alakulása a török hódítás kezdeti periódusában », in Pál FODOR, Géza PÁLFFY et István György TÓTH (dir.), *Tanulmányok Szakály Ferenc emlékére*, Budapest, MTA TKI, 2002.
- Bethlen Miklós levelei (1657-1698) I-II.*, éd. J. Jankovics, t. II, Budapest, Akadémiai, 1987, (Régi magyar prózai emlékek, 6/1-2), p. 1418.
- BIHL, Wolfdieter, *Orientalistik an der Universität Wien: Forschungen zwischen Maghreb und Ost- und Südasien; die Professoren und Dozenten*, Wien, Böhlau, 2009, p. 9-11.
- BILENKOVA, Svitlana, *Jugendstil in Czernowitz: eine Topographie der Schönheit*, Innsbruck, Traditionsverb. Kath. Czernowitzer Pennäler, 2002.
- BINDER, Ludwig, « Geistliche und Weltliche Universität », in Wolfgang KESSLER (dir.), *Gruppenautonomie in Siebenbürgen, 500 Jahre siebenbürgisch-sächsische Nationsuniversität*, Köln/Wien, Böhlau (Siebenbürgisches Archiv, III/24), 1990, p. 45-60.
- BINDER, Pál, *Közös múltunk: Románok, magyarok, németek és délszlávok feudalizmus kori falusi és városi együttéléséről*, Bukarest, Kriterion, 1982.
- BIRK, Matjaž et UREKAR OSVALD, Anja, « Zu medialen Selbstreferenzen in der Marburger Zeitung von 1862 bis 1920 », in Jozef TANCER, *Mediale Selbstreferenzen im Netzwerk der Presse der Habsburgermonarchie und ihrer Nachfolgestaaten*, Wien, New Academic Press, 2019, p. 149-182.
- BIRK, Matjaž, « Repräsentation der Aufklärung in der Krainer deutschen Kulturpresse des Vormärz », in Maja RAZBOJNIKOVA-FRATEVA, Ralitsa IVANOVA, Vladimira VALKOVA et Kalina SHTEReva (dir.), *Moderne Narrative, Festschrift zum 65. Geburtstag für Prof. Dr. Nikolina Burneva*, Veliko Tarnovo, Universitätsverlag St. Cyril and St. Methodius, sous presse.
- BLOCKMANS, Wim, « Cities, networks and territories. North-central Italy and the Low Countries reconsidered », in *Europa e Italia. Studi in onore di Giorgio Chittolin*, Firenze, Firenze U.P., 2011, p. 43-56.



- BO, Adriana et CARLÉ, Maria Carmen, « Cuando empieza a reservarse a los caballeros el gobierno de las ciudades castellanas », *Cuadernos de Historia de España*, n° 4, 1946, p. 114-24.
- BOBZIN, Hartmut, *Der Koran im Zeitalter der Reformation*, Beyrouth, Franz Steiner, 1995.
- BOGDÁN, István, *Magyarországi hossz- és földmértékek, 1601-1874*, Budapest, Akadémiai, 1990.
- BOHN, Thomas (dir.), *Urbanisierung und Stadtentwicklung in Südosteuropa vom 19. bis zum 21. Jahrhundert: 47. Internationale Hochschulwoche der Südosteuropa-Gesellschaft in Tutzing, 6.-10.10.2008*, München, Sagner, 2010.
- BONACHIA HERNANDO, Juan Antonio, « El encabezamiento de alcabalas de Valladolid (1496-1501). Los sistemas de recaudación », in Juan Antonio BONACHIA HERNANDO et David CARVAJAL DE LA VEGA (dir.), *Los negocios del hombre. Comercio y rentas en Castilla*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2012, p. 287-321.
- BONDY, Bohumil et DVORSKY, Frantisek I., *Zur Geschichte der Juden in Böhmen, Mähren und Schlesien von 906 bis 1620*, Praha, Unie, 1906, vol. 1, p. 421-468.
- BONILLA, Adolfo et FITA, Fidel, *Memorias de don Enrique IV*, Madrid, 1835-1913.
- BORAH, Woodrow, *Comercio y navegación entre México y Perú en el siglo XVI*, trad. R. Gómez Ciriza, México, Instituto Mexicano de Comercio Exterior, 1975.
- BOSCHI, E., GUIDOBONI, E. et MANUTTI, D., « Seismic effects of the strongest historical earthquakes in the Syracuse area », *Annali di Geofisica*, n° 38, 1995, p. 223-253.
- , « I terremoti dell'area siracusana e i loro effetti in Ortigia », in Antonino GIUFFRÈ (dir.), *Sicurezza e conservazione dei centri storici. Il caso Ortigia*, Roma/Bari, Laterza, 1993, p. 15-36.
- BOUCHERON, Patrick, MENJOT, Denis et BOONE, Marc, *La ciudad medieval. Historia de la Europa Urbana*, Valencia, PUV, 2010.
- BOURDIEU, Pierre, *Die verborgenen Mechanismen der Macht*, « Ökonomisches Kapital - Kulturelles Kapital - Soziales Kapital », Hamburg, VSA, 1992, p. 49-80.
- BOUWSMA, William J., *The Career and Thought of Guillaume Postel (1510-1581)*, Cambridge, Harvard U.P., 1957.
- BOUZA, Fernando, *Comunicación, conocimiento y memoria en la España de los siglos XVI y XVII*, Salamanca, Seminario de Estudios Medievales y Renacentistas, 1999.
- BRAUDEL, Fernand, *El Mediterráneo y el mundo mediterráneo en la época de Felipe II*, México, Fondo de Cultura Económica, 1980.

- , *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, vol. 3, *Le Temps du Monde*, Paris, Librairie générale française, 1986, p. 136.
- BRAUN, Karl-Heinz (dir.), *Die Erzdiözese Freiburg: Vol. 5, Von der Gründung bis zur Gegenwart*, Strasbourg, Le Signe, 1995.
- BRAUNSBERGER, O. (éd.), *Beati Petri Canisii Societatis Jesu. Epistulae*, vol. 1., Freiburg im Breisgau, Herder, 1896-1923, p. 449-450.
- BREVAGLIERI, Sabina et SCHNETTGER, Matthias (dir.), *Transferprozesse zwischen dem Alten Reich und Italien im 17. Jahrhundert : Wissenskfigurationen - Akteure - Netzwerke*, Bielefeld, Transcript, 2018.
- BREWER-CARÍAS, Allan Randolph, *La ciudad ordenada. Estudio sobre "el orden que se ha de tener en descubrir y poblar", o sobre el trazado regular de la ciudad hispanoamericana. Una historia del poblamiento de la América colonial a través de la fundación ordenada de ciudades*, Caracas, Creteria, 2006.
- , *El modelo urbano de la ciudad colonial y su implantación en Hispanoamérica*, Bogotá, Universidad Externado de Colombia, 2008.
- BROCKMANN, Thomas, « Das Bild des Hauses Habsburg in der dynastienahen Historiographie um 1700 », in Christoph KAMPMANN (dir.), *Bourbon, Habsburg, Oranien: konkurrierende Modelle im dynastischen Europa um 1700*, Köln/Wien/Weimar, Böhlau, 2008, p. 27-57.
- BROWN, Andrew et DUMOLYN, Jan (dir.), *Medieval Bruges, c.850-1550*, Cambridge, Cambridge U.P., 2018.
- BRULEZ, Wilfried, *De Firma Della Faille en de internationale handel van Vlaamse firma's in de 16 de eeuw*, Brussels, Paleis der Academiën, 1959.
- , « De handel », in *Antwerpen in de XV<sup>e</sup> eeuw*, Antwerp, Mercurius, 1975, p. 128-131.
- BUISSERET, David, *La revolución cartográfica en Europa, 1400-1800*, Barcelona, Paidós, 2004.
- BURNETT, Stephen G., *Christian Hebraism in the Reformation Era (1500-1660)*, Leiden/Boston, Brill, 2012.

## C

- CABAÑAS GONZÁLEZ, María Dolores, *La caballería popular en Cuenca*, Cuenca, Ayuntamiento de Cuenca, 1980.
- CAMPOS, Fernando HARRIET et SOLAR MANZANO, Víctor, *Historia de Concepción: 1550-1970*, Santiago de Chile, Prensa Universitaria, 1979.
- « Canon 24 : *Inter sollicitudines* », in Giuseppe ALBERIGO, Giuseppe A. DOSSETTI, Perikle-P. JOANNOU, Claudio LEONARDI, Paulo PRODI et Hubert JEDIN (dir.), *Conciliorum Œcumenicorum Decreta*, Bologna, Istituto per le science religiose, 1973, 3<sup>e</sup> éd., p. 379-380.
- CARANDE, Ramón, *Carlos V y sus banqueros*, Barcelona, Crítica, 1990.

- CARLOS MORALES, Carlos Javier de, *Carlos V y el crédito de Castilla. El tesorero general Francisco de Vargas y la Hacienda Real entre 1516 y 1524*, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 2000.
- CARRERA RAYA, Francisco José, « Notas sobre algunos antecedentes iushistóricos de la Deuda Pública española: de los juros a los vales reales », *Cuadernos Informativos de Derecho Histórico Público, Procesal y de la Navegación*, n° 4-5, 1987, p. 603-634.
- CARRETERO ZAMORA, Juan Manuel, *Cortes, monarquía, ciudades. Las Cortes de Castilla a comienzos de la época moderna (1475-1515)*, Madrid, Siglo XXI, 1988.
- , « El crédito exterior y la fiscalidad extraordinaria en la Castilla de Carlos V (1518-1532) », in *Estados y mercados financieros en el Occidente cristiano (siglos XIII-XVI). XLI Semana de Estudios Medievales*, Pamplona, Gobierno de Navarra, 2015, p. 509-533.
- , « Crédito y Liquidez en el sistema de pagos del emperador Carlos V (El “Gran Asiento de 1532-1537”): una aproximación cuantitativa », *Cuadernos de Historia Moderna*, vol. 42, n° 2, 2017, p. 469-501.
- CASADO ALONSO, Hilario, « Los flujos de información en las redes comerciales castellanas de los siglos XV y XVI », *Investigaciones de Historia Económica*, n° 10, 2008, p. 35-68.
- CASTILLO PINTADO, Álvaro, « Los juros de Castilla. Apogeo y fin de un instrumento de crédito », *Hispania, Revista española de historia*, n° 23, 1963, p. 43-70.
- CASTRO-GUTIÉRREZ, Felipe (dir.), *Los indios y las ciudades de Nueva España*, México, Instituto de Investigaciones Históricas/UNAM, 2010.
- CAVIERES FIGUEROA, Eduardo, « Mercados y espacios extrarregionales en la economía chilena del siglo XVIII. Fuentes y perspectivas », *América Latina en la Historia Económica*, n° 2, 1994, p. 27-35.
- , « Los contextos y las temáticas: Colchagua en perspectivas de una historia regional », in Juan CÁCERES MUÑOZ, *Poder rural y estructura social. Colchagua, 1760-1860. La construcción del Estado y la ciudadanía desde la región*, Valparaíso, Ediciones Universitarias de Valparaíso, 2007, p. 9-33.
- CHEVALIER, François, « La formación de los grandes latifundios en México (Tierra y sociedad en los siglos XVI y XVII) », *Problemas Agrícolas e Industriales de México*, vol. 8, n° 1, 1956.
- CLAVERO AREVALO, Bartolomé, *Tantas personas como estados. Por una antropología política de la historia europea*, Madrid, Tecnos, 1986.
- COBOS NORIEGA, María Teresa, *La división política-administrativa de Chile, 1541-1811*, Valparaíso, Ediciones Universitarias de Valparaíso, 1989.
- Colección de historiadores de Chile y de documentos relativos a la historia nacional*, t. I, Santiago de Chile, Imprenta del Ferrocarril, 1861.

- COLLANTES DE TERÁN, Antonio, « La investigación sobre Andalucía en el período bajomedieval », in Cristina SEGURA GRAIÑO (dir.), *Presente y futuro de la historia medieval en España*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, 1990, p. 221-235.
- COLMEIRO, Manuel, *Las Cortes de los antiguos reinos de Leon*, vol. 1, Madrid, Real Academia de Historia, 1861.
- CONSTANTINI, Otto, *Die Linzer Jesuitenkirche*, Linz, Gesellschaft d. Freunde d. Stadt Linz, 1959.
- CORTEZ AHUMADA, Abel, *Talca en 1910: una sociedad provincial en el centenario nacional*, Talca, Pucuro, 2013.
- COSTE, Laurent, « Le corps de ville de Bordeaux au début du règne de Louis XV : du rejet à l'acceptation des projets de façade fluviale », in Hélène ROUSTEAU-CHAMBON (dir.), *Jacques V Gabriel et les architectes de la façade atlantique*, Paris, Picard, 2004, p. 145-153.
- COUDENHOVE, Gerolf, *Die Wiener Peßsäule. Versuch einer Deutung*, Wien, Herold, 1958.
- COURTEAULT, Paul, *La Place Royale de Bordeaux. Une œuvre des Gabriel en province*, Paris, Colin, 1923.
- CREMADES GRIÑÁN, Carmen M., « Notas al sistema de encabezamiento de alcabalas (1536-1556) », in *Homenaje al Profesor Juan Torres Fontes*, Murcia, Academia Alfonso X el Sabio, 1987, p. 319-335.
- CRESPO SANZ, Antonio, « Los Atlas de España entre 1503 y 1810 », in *Cartografía hispánica. Imagen de un mundo en crecimiento, 1503-1810*, Madrid, Ministerio de Defensa, 2010, p. 175-197.
- , « Los repertorios de caminos. Navegadores del siglo XVI », *Topografía y Cartografía. Revista del colegio oficial de ingenieros técnicos en Topografía*, vol. 28, n° 164, 2012, p. 48-55.
- CRIADO DEL VAL, Manuel, « Los caminos de Madrid en la Cosmografía de Hernando Colón », in Cristina SEGURA GRAIÑO (dir.), *Caminos y caminantes por las tierras del Madrid Medieval*, Madrid, Al-Mudayna, 1994, p. 335-346.
- CSEPREGI, Zoltán, *A reformáció nyelve. Tanulmányok a magyarországi reformáció első negyedszázadának vizsgálatára alapján*, Budapest, Balassi, 2013.
- CZAJA, Roman, NOGA, Zdzisław, OPLL, Ferdinand et SCHEUTZ, Martin (dir.), *Political Functions of Urban Spaces and Town Types through the Ages: Making Use of the Historic Towns Atlases in Europe*, Wien, Böhlau, 2019.

## D

- DAHAN, Gilbert, « L'exégèse juive de la Bible », in Guy BEDOUELLE et Bernard ROUSSEL (dir.), *Le Temps des Réformes et la Bible*, Paris, Beauchesne (Bible de tous les temps, 5), 1989, p. 401-425.
- DÁN, Robert, « The first Hebrew printed texts in Vienna », *Studies in Bibliography and Booklore*, vol. 9, n° 2-3, 1970, p. 101-106.
- DAUGSCH, Walter « Die Nationsuniversität der Siebenbürger Sachsen im 16. und 17. Jahrhundert », in Wolfgang KESSLER (dir.), *Gruppenautonomie in Siebenbürgen, 500 Jahre siebenbürgisch-sächsische Nationsuniversität*. Köln/Wien, Böhlau (Siebenbürgisches Archiv, III/24), 1990, p. 179-215.
- DAVID, Abraham (éd.), *A Hebrew Chronicle from Prague, c. 1615*, Tuscaloosa, Alabama U.P., 1993.
- DELGADO BARRADO, José Miguel, PELIZAEUS, Ludolf et TORALES PACHECO, María Cristina (dir.), *Las ciudades en las fases transitorias del mundo hispánico a los estados nación: América y Europa (siglos XVI-XX)*, Madrid/Frankfurt, Vervuert, 2014.
- DERUDDER, Ben, WITLOX, Frank et TAYLOR, Peter J., « Les villes dans les réseaux mondiaux : une nouvelle méthodologie pour cartographier la position relationnelle des villes », *Revue d'Économie régionale & urbaine*, n° 2, 2007, p. 179-200.
- DE RUYSSCHER, Dave, « Antwerp Commercial Law in the Sixteenth Century: A Product of the Renaissance? The Legal Facilitating, Appropriating and Improving of Mercantile Practices », in Bruno BLONDÉ et Jeroen PUTTEVILS (dir.), *Antwerp in the Renaissance*, Turnhout, Brepols (Studies in European Urban History, 49), 2020, p. 55-88.
- DIAGO HERNANDO, Máximo et LADERO QUESADA, Miguel Ángel, « Caminos y ciudades en España de la Edad Media al siglo XVIII », *En la España Medieval*, n° 32, 2009, p. 347-382.
- DIAMANT, Paul J., « Paulus Weidner von Billerburg (1525-1585), kaiserlicher Leibarzt und Rektor der Universität », *Mitteilungen des Vereins für Geschichte der Stadt Wien*, n° 13-14, 1933, p. 57-64.
- DÍAZ BLANCO José Manuel, « Política urbana de Tomás Marín de Poveda en Chile: Las fundaciones de Rengo y Talca en su contexto », in Francisco ANDÚJAR CASTILLO et al. (dir.), *Riqueza, poder y nobleza. Los Marín de Poveda, una historia familiar del siglo XVII vista desde España y Chile*, Almería, Universidad de Almería, 2011, p. 163-176.
- DIEMLING, Maria, « Anthonius Margaritha and his "Der Gantz Judisch Glaub" », in Dean Phillip BELL et Stephen G. BURNETT (dir.), *Jews, Judaism and the Reformation in Sixteenth-Century Germany*, Boston/Leiden, Brill, 2006, p. 303-333.
- DIMITZ, August, « Zeitungswesen in Krain », *Mittheilungen des historischen Vereines für Krain*, n° 14, 1859, p. 70-72.

- DIMT, Heidelinde, *Schlossmuseum Linz*, Ried im Innkreis, Oberösterreichisches Landesmuseum, 1996.
- DOEHAERD, Renée, *Études anversoises : documents sur le commerce international à Anvers, 1488-1514*, 3 vol., Paris, Sepven, 1962-1963.
- DOLHAR, Erik et KOROSIČ, Marko (dir.), *Narodni Dom-Balkan. Ob 80-letnici požiga*, Ljubljana, Nova Gorica, 2000.
- DUVAL, Pierre, *La Sicile avec les anciens noms, Cartes de Géographie*, Paris, 1675.

## E

- EDELMAYER, Friedrich, *Söldner und Pensionäre : das Netzwerk Philipps II. im Heiligen Römischen Reich*, Wien, Verlag für Geschichte und Politik, 2002.
- EHRENBERG, Richard, *Das Zeitalter der Fugger, Geldkapital und Creditverkehr im 16. Jahrhundert*, Jena, G. Fischer, 1912.
- EICHBERGER, Dagmar, « Dürer and the Netherlands: Patterns of Exchange and Mutual Admiration », in Larry SILVER et Jeffrey CHIPPS SMITH (dir.), *The Essential Dürer*, Philadelphia, Pennsylvania U.P., 2010, p. 149-165.
- ELLIOTT, John H., DE LA PEÑA, José F. et NEGREDO, Fernando (éd.), *Memoriales y cartas del Conde Duque de Olivares*, vol. I, *Política interior 1621-1645 (tomos 1 y 2)*, Madrid, Centro de Estudios Europa Hispánica/ Marcial Pons Historia, 2013, p. 167-172.
- ELLIOTT, John H., *El Conde-Duque de Olivares*, Barcelona, Editorial Crítica, 6<sup>e</sup> éd., 1991.
- , *España, Europa y el mundo de Ultramar (1500-1800)*, México, Taurus, 2010.
- EMBER, Győző, *Magyarország nyugati külkereskedelme a XVI. század közepén*, Budapest, Akadémiai, 1988.
- ENCINAS, Diego de, *Cedulario Indiano*, facsimilé de l'édition de 1596, éd. Alfonso GARCÍA GALLO, Madrid, Cultura Hispánica, 1945.
- Encyclopaedia Judaica*, art « Weidner, Paulus », t. XX, Detroit/New York/London, Thomson Gale, 2<sup>e</sup> éd., 2007.
- ENDREI, Walter, « Középkori angol textil-importunk gyapjú-szövetei », *Századok*, n° 104, 1970, p. 288-299.
- Enthüllung einer Büste Kaiser Joseph II im Garten des Deutschen Hauses in Czernowitz, Pfingsten 1903*, Czernowitz, Buchdr. - Gesell., 1903.
- EPIFANIO, VICENZO et GULLI, ALBERTO, *Cronaca siciliana del secolo XVI*, Palermo, Virzi (Fonti per la storia di Sicilia), 1902.
- ESCUADERO LÓPEZ, José Antonio, « Felipe II y el gobierno de la monarquía », in Rafael DEL PINO MORENO et Gonzalo ANES (dir.), *La*

*América hispana en los albores de la emancipación: actas del IX Congreso de Academias Iberoamericanas de la Historia*, Madrid, Marcial Pons, 2005, p. 685-697.

ESPAGNE Michel (dir.), *Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999.

## F

FAGEL, Raymond, « Spanish merchants in the Low Countries, *Stabilitas Loci or Peregrinatio* », in Peter STABEL, Bruno BLONDÉ et Anke GREVE (dir.), *International Trade in the Low Countries (14<sup>th</sup>-16<sup>th</sup> Centuries). Merchants, Organisation, Infrastructure, Proceedings of the International Conference, Ghent-Antwerp, 12<sup>th</sup>-13<sup>th</sup> January 1997*, Leuven/Apeldoorn, Garant, 2000, p. 87-104.

FAZELLO, Tomaso, *De rebus siculis decades duae, nunc primum in lucem editae*, Palermo, 1558.

FAZIO VENGOA, Hugo, « La historia global y su conveniencia para el estudio del pasado y del presente », *Historia Crítica*, n° 2, 2009, p. 300-319.

FEHR, Götz, *Prag. Geschichte und Kultur*, Berlin, Rembrandt Verl., 1967.

FELESZKO, Kazimierz, « Die Polen in Czernowitz », in Harald HEPNER (dir.), *Czernowitz. Die Geschichte einer ungewöhnlichen Stadt*, Wien, Böhlau, 2000.

FLORES VARELA, Carlos J., « Desplazamientos de corto radio en Madrid, siglos XV y XVI », in Cristina SEGURA GRAIÑO (dir.), *Caminos y caminantes por las tierras del Madrid Medieval*, Madrid, Al-Mudayna, 1994, p. 173-204.

FOPPOLO, Bonaventura, *I Tasso. Maestri della posta imperiale a Venezia. Storia di una famiglia bergamasca dal 1500 alla fine del 1700*, Cornello/Bérgamo, Museo dei Tassi, 2015.

FORONDA Y AGUILERA, Manuel de, *Eständias y viajes del Emperador Carlos V*, Madrid, Rivadeneyra, 1914.

FORONDA, François, *La privanza ou le régime de la faveur. Autorité monarchique et puissance aristocratique en Castille, XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, thèse, université Paris I Panthéon-Sorbonne, 2003.

———, « La *privanza* dans la Castille du bas Moyen Âge : cadres conceptuels et stratégies de légitimation d'un lien de proximité », in María Isabel ALFONSO ANTÓN, Julio ESCALONA MONGE et Georges MARTIN (dir.), *Lucha política. Condena y legitimación en la España medieval*, Lyon, ENS, 2004.

———, « Patronazgo, relación de clientela y estructura clientelar. El testimonio del epilogo de la Historia de don Álvaro de Luna », *Hispania*, vol. LXX, n° 235, 2010, p. 431-460.

- FORTE, Riccardo (dir.), *Tradición y modernidad en la historia de la cultura política: España e Hispanoamérica siglos XVI-XX*, México, Univ. Autónoma Metropolitana, Unidad Iztapalapa, 2009.
- FORTEA PÉREZ, José Ignacio, *Fiscalidad en Córdoba. Fisco, economía y sociedad. Alcabalas y encabezamientos en Tierras de Córdoba (1513-1619)*, Córdoba, Universidad de Córdoba, 1986.
- , « Corona de Castilla - Corona de Aragón. Convergencias y divergencias de dos modelos de organización municipal en los siglos XVI y XVII », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° 34, 2004, p. 17-58.
- , « Monarquía, Cortes y Ciudades en la corona de Castilla durante la Edad moderna », in Jaime SOBREQÜÉS I CALLICÓ, Joseba AGIRREA ZKUENAGA ZIGORRAGA, Mercè MORALES MONTOYA et Mikel URQUIJO GOITIA (dir.), *Actes del 53<sup>e</sup> Congrés de la Comissió internacional per a l'estudi de la història de les Institucions representatives i parlamentàries*, Barcelona, Parlament de Catalunya/Museo d'Història de Catalunya, 2005, vol. 1, p. 305-345.
- , *Las Cortes de Castilla y León bajo los Austrias. Una interpretación*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2008.
- FOUQUET, Gerhard, OPLL, Ferdinand, RABELER, Sven et SCHEUTZ, Martin (dir.), *Social Functions of Urban Spaces through the Ages*, Ostfildern, Jan Thorbecke, 2018.
- FRANCO SILVA, Alfonso, « La implantación de señoríos laicos en tierras de Toledo durante el siglo XV: el ejemplo de Gálvez », in *Actas del I Congreso de Historia de Castilla la Mancha*, vol. 6, t. 1, Ciudad Real, Junta de Comunidades de Castilla-La Mancha, 1988, p. 65-73.
- FRAY, Jean-Luc, PAULY, Michel, PINHEIRO, Magda et SCHEUTZ, Martin (dir.), *Urban Spaces and the complexity of Cities*, Wien, Böhlau, 2017.
- FRIEDRICH, Karin, « Einleitung: Konstruktion, Imagination und Darstellung von Räumen und Grenzen im Barockzeitalter », in *Die Erschließung des Raumes. Konstruktion, Imagination und Darstellung von Räumen und Grenzen im Barockzeitalter*, t. 1, Wiesbaden, Harrassowitz (Wolfenbütteler Arbeiten zur Barockforschung, 51), 2014, p. 11-20.
- FUENTES GANZO, Eduardo, « Las hermandades leonesas (1282-1235). Presencia y participación de concejos: el singular caso de Benavente », *Brigecio: revista de estudios de Benavente y sus tierras*, n° 8, 1998, p. 113-140.
- FÜGEDI, Erik, « A bártfai XVI. század eleji bor- és lókvitel néhány kérdése », *Agrártörténeti Szemle*, n° 14, 1972, p. 41-89.
- FÜSSEL, Marian, « Hierarchie in Bewegung. Die Freiburger Fronleichnamprozession als Medium sozialer Distinktion in der Frühen Neuzeit », in Patrick SCHMIDT et Horst CARL (dir.), *Stadtgemeinde und Ständegesellschaft. Formen der Integration und Distinktion in der frühneuzeitlichen Stadt*, Berlin, Lit Verlag, 2007, p. 31-55.



## G

- GÁNDARA, Natalia, « Representaciones de un territorio. La frontera mapuche en los proyectos ilustrados del reino de Chile en la segunda mitad del siglo XVIII », *Historia Crítica*, n° 59, 2016, doi:10.7440/histcrit59.2016.04.
- GARCÍA ALCÁZAR, María Francisca, « Los “continos” reales de Castilla durante la baja Edad Media. Estado de la cuestión », *Espacio, Tiempo y Forma. Serie III, Historia Medieval*, n° 30, 2017, p. 335-358.
- GARCÍA DE VALDEAVELLANO, Luis, « Carta de Hermandad entre los concejos de la Extremadura castellana y del arzobispo de Toledo en 1295 », *Revista portuguesa de História*, n° 12, 1969, p. 57-76.
- GARCÍA GARCÍA Bernardo J. (dir.), *Felix Austria: lazos familiares, cultura política y mecenazgo entre las cortes de los Habsburgo. Family Ties, Political Culture and Artistic Patronage between the Habsburg Courts Networks*, Madrid, Fundación Carlos de Amberes, 2016.
- GARCÍA MERCADAL, José, *Viajes de extranjeros por España y Portugal*, vol. 1, Madrid, Aguilar, 1952.
- GARROCHATEGUI SANTOS, Luis, *Contra Armada: la mayor catástrofe naval de la historia de Inglaterra*, Madrid, Ministerio de Defensa, 2011. 2° éd. : Madrid, Crítica, 2020.
- GARUFI, Carlo Alberto, « Patti agrari e comuni feudali di nuova fundazione in Sicilia: dallo scorcio del secolo XI agli albori del Settecento. Studi storico-paleografici. Studi storico-diplomatici », *Archivio Storico Siciliano*, série 3, vol. 1, 1946, p. 31-III et série 3, vol. 2, 1947, p. 7-131.
- GAUTIER-DALCHÉ, Jean, « Communes, libertés, franchises urbaines : le problème des origines. Le León et la Castille », in *Les Origines des libertés urbaines. Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur, Rouen 7 juillet 1985*, Rouen, Université de Rouen, 1990, p. 67-95.
- , « La ville hispanique au Moyen âge », in *Concejos y ciudades en la Edad Media hispánica. II Congreso de Estudios Medievales*, León, Fundación Sánchez Albornoz, 1990, p. 9-20.
- GAZMURI, Cristián, *La historiografía chilena (1842-1970)*, t. 2, *La historiografía chilena (1920-1970)*, Santiago de Chile, Taurus, Centro de Investigación Barros Arana, 2009.
- GECSÉNYI, Lajos, « Bártfa város hegyaljai szőlőgazdálkodása 1485-1563 », *Agrártörténeti Szemle*, n° 8, 1966, p. 470-485.
- GEIGER, Ludwig, *Das Studium der hebräischen Sprache in Deutschland vom Ende des XV. bis zur Mitte des XVI. Jahrhunderts*, Breslau, Schletter, 1870.
- GELABERT GONZÁLEZ, Juan Eloy, « Cities, towns and small towns in Castile, 1500-1800 », in Peter CLARK (dir.), *Small Towns in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge U.P., 1995, p. 271-294.

- GELABERT, Juan Eloy, « La fortuna de las ciudades, 1500-1700 », *Studia Historica. Historia Moderna*, n° 34, 2012, p. 25-59.
- GELDERBLUM, Oscar, *Cities of commerce: the institutional foundations of international trade in the Low Countries, 1250-1650*, Princeton, Princeton U.P., 2013.
- GELMAN, Jorge, LLOPIS AGELÁN, Enrique et MARICHAL, Carlos, « Introducción », in *Iberoamérica y España antes de las independencias, 1700-1820. Crecimiento, reformas y crisis*, México, El Colegio de México, 2014, p. 16-17.
- GERBET, Marie-Claude, *Las noblezas españolas en la Edad Media*, Madrid, Alianza Editorial, 1997.
- GODIN André, notice « Hébreu », in Claude BLUM, André GODIN, Jean-Claude MARGOLIN et Daniel MÉNAGER (dir.), *Érasme*, Paris, Robert Laffont, 1992, p. CXXVII-CXXVIII.
- GOEHRKE, Carsten et PIETROW-ENNKER, Bianka (dir.), *Städte im östlichen Europa. Zur Problematik von Modernisierung und Raum vom Spätmittelalter bis zum 20. Jahrhundert*, Zurich, Chronos, 2006.
- GOERG, Odile et HUETZ DE LEMPS, Xavier, *La ciudad europea de Ultramar*, Valencia, Universidad de Valencia (Historia de la Europa urbana), 2011.
- GÓNGORA ESCOBEDO, Álvaro, « La fundación de San Agustín de Talca. Actividades, funciones, localización », *Universum*, n° 7, 1992, p. 5-16.
- GÓNGORA, Mario, *Orígenes de los inquilinos de Chile central*, Santiago de Chile, Universidad de Chile, 1960.
- GONZÁLEZ ALONSO, Benjamín, « La fórmula “Obedézcase, pero no se cumpla” en el derecho castellano de la baja edad media », *Anuario de Historia del Derecho español*, n° 50, 1980, p. 469-487.
- GONZÁLEZ CUERVA, Rubén, *Baltasar de Zúñiga: una encrucijada de la monarquía hispana (1561-1622)*, Madrid, Polifemo, 2012.
- GONZÁLEZ JIMÉNEZ, Manuel, *Alfonso X el Sabio*, Barcelona, Ariel, 2004, p. 289.
- GONZÁLEZ MARTÍN, Isabel et MATAS COLOM, Jaime, *La muy noble y muy leal Talca: 250 años de historia (1742-1992)*, Talca, Universidad Católica del Maule, 1999.
- GONZÁLEZ MARTÍNEZ, Nelson Fernando, « Comunicarse a pesar de la distancia: La instalación de los Correos Mayores y los flujos de correspondencia en el mundo hispanoamericano (1501-1640) », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2017, doi:10.4000/nuevomundo.71527.
- GONZÁLEZ MÍNGUEZ, Cesar, *Contribución al estudio de las Hermandades en el reinado de Fernando IV de Castilla*, Vitoria, Diputación Foral de Álava, Consejo de Cultura, 1974.
- , *Fernando IV de Castilla (1295-1312). La Guerra civil y el predominio de la nobleza*, Vitoria, Colegio Universitario de Alava, 1976, p. 22-172.

- GORIS, Jan-Albert, *Étude sur les colonies marchandes méridionales à Anvers de 1488 à 1567*, Louvain, Université de Louvain (Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie, II/4), 1925.
- GRAFE, Regina, *Diſtant Tyranny: Markets, Power and Backwardness in Spain, 1650-1800*, Princeton, Princeton U.P., 2012.
- GRANASZTÓI, György, *A városi élet keretei a feudális kori Magyarországon: Kassa társadalma a 16. század derekán*, Budapest, Korall (Korall társadalomtörténeti monográfiák, 2), 2012.
- GRAPPERHAUS, Ferdinand H.M., *Alva en de Tiende Penning*, Zutphen/Deventer, Walburg Pers/Kluwer, 1982.
- GROLIG, Moritz, « Die Buchdruckerei des Jesuitenkollegiums in Wien (1559-1565) », *Mitteilungen des Österreichischen Vereins für Bibliothekwesen*, n° 13, 1909, p. 105-120.
- GROSS, Julius, « Zur Geschichte der Heydendorff'schen Familie », *Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde, Neue Folge*, n° 24, 1892, p. 233-346.
- GROTHUSEN, Klaus-Detlev, « Das mittelalterliche Städtewesen Südosteuropas im Einflussbereich der italienischen und mittel-europäisch-deutschen Rechtsstädte », in Klaus-Detlev GROTHUSEN (dir.), *Die Stadt in Südoſteuropa. Struktur und Geschichte*, München, Trofenik (Südosteuropa Jahrbuch, 8), 1968, p. 43-71.
- , « Zum Stadtbegriff in Südosteuropa », *Zeitschrift für Balkanologie*, n° 13, 1977, p. 63-81.
- GUARDA, Gabriel, *Historia urbana del Reino de Chile*, Santiago de Chile, Andrés Bello, 1978.
- , *Nueva historia de Valdivia*, Santiago de Chile, Ediciones Universidad Católica de Chile, 2001.
- GUERRERO NAVARRETE, Yolanda, « Burgos y Enrique IV. La importancia del sector ciudadano en la crisis castellana de la segunda mitad del siglo XV », *Hispania*, n° 47, 1987, p. 437-484.
- GUICCIARDINI, Lodovico, *Descrittione di M. Lodouico Guicciardini patritio fiorentino, di tutti i Paesi Bassi altrimenti detti germania inferiore*, Antwerp, Aeneas Silvius, 1567.
- GUIDOBONI, E. et MANUTTI, D., « Urban seismic scenarios: Syracuse (Eastern Sicily) from the twelfth to the nineteenth century », in *Proceedings of the XXIII General Assembly of European Seismological Commission, Prague, 7-12 September 1992*, vol. I, Praha, 1993, p. 99-102.
- GUIDOBONI, E., FERRARI, G., MARIOTTI, D. et al., *Catalogo dei Forti Terremoti in Italia (461 a.C.-1997) e nell'area Mediterranea (760 a.C.-1500)*, Roma, Istituto Nazionale di Geofisica e Vulcanologia, 2018, [doi:10.6092/ingv.it-cftis](https://doi.org/10.6092/ingv.it-cftis).

- GUITMAN, Barnabás, *Hit, hatalom, humanizmus. Bártfa reformációja és művelődése Leonhard Stöckel korában*, Budapest, Szent István Társulat, 2017.
- , « Konfessionelle Kontroversen und ihre Lösungsversuche im multiethnischen Raum Oberungarns in der Mitte des 16. Jahrhunderts », in Maria-Elisabeth BRUNERT, Arno STROHMEYER et András FORGÓ (dir.), *Kirche und Kulturtransfer: Ungarn und Zentraleuropa in der Frühen Neuzeit*, Münster, Aschendorff, 2019, p. 13-28.
- GULYÁS, László Szabolcs, « A középkori szőlőművelés és borkereskedelem információ-történeti vizsgálatának lehetőségei », *Aetas*, n° 27, 2012, p. 155-175.
- GÜNDISCH, Konrad G., « 500 Jahre Sächsische Nationsuniversität in Siebenbürgen », *Deutsche Ostkunde*, n° 31, 1985, p. 107-110.
- GUTIÉRREZ WORMAN, Alicia, *Talca, París y Londres (Crónicas)*, Viña del Mar, Entremilenios, 2008.

## H

- HAIDER, Siegfried, *Geschichte Oberösterreichs*, München, Oldenbourg, 1987.
- HAJDARPAŠIĆ, Edin, *Whose Bosnia? Nationalism and Political Imagination in the Balkans, 1840-1914*, Ithaca, Cornell U.P., 2015.
- HALIKOWSKI SMITH, Stefan, *Portugal and the European spice trade, 1480-1580*, thèse, Firenze, European University Institute, 2001.
- HANKE, Lewis avec RODRÍGUEZ, Celso, *Los virreyes españoles en América durante el gobierno de la casa de Austria*, t. I, México/Madrid, Atlas (Biblioteca de Autores españoles, CCLXXII), 1976, p. 183-184.
- HARO, Antonio Serrano de, « Sobre la Historia de la diplomacia medieval española », *Hispania*, vol. 53, n° 184, 1993, p. 733-747.
- HARRELD, Donald J., *High Germans in the Low Countries. German Merchants and Commerce in Golden Age-Antwerp*, Leiden/Boston, Brill (The Northern World, 14), 2004.
- HART, Wolf, *Das Freiburger Münster. Mit einem Beitrag von Ernst Adam*, 1. Aufl. 1978, Freiburg, Rombach, 1999.
- HAUMANN, Heiko (dir.), *Geschichte der Stadt Freiburg im Breisgau. 2. Vom Bauernkrieg bis zum Ende der habsburgischen Herrschaft*, Stuttgart, Theiss, 1994.
- HAUSLEITNER, Mariana, « Fünf verschiedene Vereinshäuser in Czernowitz und ihre Entwicklung bis 1914 », in Peter HASLINGER, Heidi HEIN-KIRCHER et Rudolf JAWORSKI (dir.), *Heimstätten der Nation: ostmittel-europäische Vereins- und Gesellschaftshäuser im transnationalen Vergleich*, Marburg, Herder-Institut, 2013, p. 89-114.
- « Hebrew Printing in Prague », in Cecil ROTH et Geoffrey WIGODER (dir.), *Encyclopædia Judaica*, vol. 13, 1971, col. 976-977.

- HECKENAST, Gusztáv, *Ki kicsoda a Rákóczi-szabadságharcban? Életrajzi adattár*, éd. Mészáros Kálmán, Budapest, História/MTA Történettudományi Intézete (História könyvtár. Kronológiák, adattárak, 8), 2005, p. 20.
- HENGERER, Mark, « Embodiments of power? Baroque Architecture in the former Habsburg Residences of Graz and Innsbruck », in Gary B. COHEN et Franz A. J. SZABO (dir.), *Embodiments of Power. Building Baroque Cities in Europe*, New York, Berghahn (Austrian and Habsburg Studies, 10), 2008, p. 9-42.
- HERNANDO, Agustín, *El mapa de España. Siglos XV-XVIII*, Madrid, Centro Nacional de Información Geográfica, 1995.
- HERNANDO SANZ, Felipe Javier « Las Civitates Orbis Terrarum: Memoria gráfica del nacimiento de una Europa urbana y de un mundo en plena expansión », in Mariano CUESTA DOMINGO et A. SURROCA CARRASCOSA (dir.), *Cartografía hispánica. Imagen de un mundo en crecimiento, 1503-1810*, Madrid, Ministerio de Defensa, 2010, p. 137-170.
- HERRERO SÁNCHEZ, Manuel, « El modelo republicano en una monarquía de ciudades », in Alain HUGON et Alexandra MERLE, *Soulèvements, révoltes, révolutions dans l'empire des Habsbourg d'Espagne, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2016, p. 243-266.
- HIBBERD, Robert et OWENS, Jack B., « Before Highways Maps: Creating a Digital Research Infrastructure Based on Sixteenth-Century Iberian Places and Roads », *Bulletin for Spanish and Portuguese Historical Studies*, vol. 40, n° 1, 2015, art. 2.
- HIENTZ, Käthe, HEIGL, Bernhard et ŞINDILARIU, Thomas (dir.), *Hermannstadt und Siebenbürgen. Die Protokolle des Hermannstädter Rates und der Sächsischen Nationsuniversität 1391-1705*, préf. T. Şindilariu, Hermannstadt/Heidelberg, Honterus/Arbeitskreis für Siebenbürgische Landeskunde (Veröffentlichungen von Studium Transylvanicum), 2007.
- HOCHLEITNER, Martin (dir.), *Bischof, Kaiser, Jedermann. Begleitband 1, Schatzkammer Salzburg, Am Schauplatz*, Salzburg, Salzburg Museum (Jahresschrift des Salzburg-Museum, 58/1), 2016.
- HOENSCH, Jörg K., *Geschichte Böhmens. Von der slawischen Landnahme bis ins 20. Jahrhundert*, 4<sup>e</sup> éd. München, Beck, 2013.
- HOMANN, Johann Baptist, *Infelicit Regni Siciliae. Tabula in tres Valles divisa Demone, Notæ et Mazareæ...*, Nürnberg, ex officina Davidis Funcke, 1693.
- HORDEN, Peregrine et PURCELL, Nichola, *The Corrupting sea. A Study of Mediterranean History*, Malden, Blackwell, 2015.
- HORROX, Rosmary, *Richard III: A Study of Service*, Cambridge, Cambridge U.P., 1989, p. 1-7.
- , « Service », in *Fifteenth-Century Attitudes. Perceptions in Late Medieval England*, Cambridge, Cambridge U.P., 1994, p. 61-78.
- HORYNA, Mojmír, *Das Schloss Trója bei Prag: Bau- und Kunstgeschichte*, Praha, Paseka, 2000.

- HOURLANI, Albert et STERN, Samuel Miklos, *The Islamic city*, Oxford, Pennsylvania U.P., 1970.
- HUCEK, Miroslav, *Der Hradschin, die Prager Burg und ihre Kunstschatze*, Freiburg im Breisgau, Herder, 1992.
- HYE, Franz-Heinz, « Die Wappenreliefs am Kaufhaus in Freiburg i. Br. und ihre historisch-politische Aussage: Ergebnisse einer kritischen Analyse », *Zeitschrift des Breisgau-Geschichtsvereins Schau-ins-Land*, n° 108, 1989, p. 93-101.

## I

- IACHELLO, Enrico, *L'Isola a tre punte. La cartografia storica della Sicilia nella collezione La Gumina (XVI-XIX secolo)*, Catania, Regione Siciliana, Assessorato Regionale dei Beni Culturali ed Ambientali e della Pubblica Istruzione, 2001.
- IGLESIAS RODRÍGUEZ, Juan José, DÍAZ BLANCO, José Manuel et GARCÍA BERNAL, José Jaime (dir.), *Andalucía en el mundo atlántico moderno: ciudades y redes*, Madrid, Sílex, 2018.
- IGLESIAS ZAMORA, Aquilino, « El privilegio general concedido a las Extremaduras en 1264 por Alfonso X. Edición del ejemplar enviado a Peñafiel el 15 de Abril de 1264 », *Anuario de Historia del Derecho Español*, n° 53, 1983, p. 546-621.
- IOLI GIGANTE, Amelia, DUFOUR, Liliane et POLTO, Corradina (dir.), *Effigies Siciliae. Elementi per un catalogo delle carte geografiche*, Roma, Società Geografica Italiana, 1999.
- IRADIEL MARUGARREN, Paulino, « Ciudades, comercio y economía artesana », in *La historia medieval en España. Un balance historiográfico (1968-1998)*, Pamplona, Gobierno de Navarra, 1999, p. 603-658.
- ISENMANN, Eberhard, *Die deutsche Stadt im Mittelalter 1150-1550. Stadtgestalt, Recht, Verfassung, Stadtreiment, Kirche, Gesellschaft, Wirtschaft*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau, 2014.
- ISRAEL, Jonathan I., *Razas, clases sociales y vida política en el México colonial 1610-1670*, México, Fondo de Cultura Económica, 1975.
- IVÁNYI, Béla, *Bártfa szabad királyi város levéltára, 1319-1526*, Budapest, Magyar Tudományos Akadémia, 1910.
- , *Bártfa szabad királyi város levéltára. 1501-1526*, Széchényi-Nationalbibliothek, II. Manuscript, Fol. Hung. 2940.
- IWASAKI, Shuichi, « Grabmal der ständischen Freiheiten? Die Steuerrezessverhandlung von 1748 in Niederösterreich und die Etablierung eines komplementären Verhältnisses von Krone und Ständen » in Gerhard AMMERER et William D. GODSEY JR. (dir.), *Bündnispartner und Konkurrenten der Landesfürsten? Die Stände in der Habsburgermonarchie*,

München, Oldenbourg (Veröffentlichungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung, 49), 2007, p. 323-345.

## J

- JAKAB, Elek, *A királyföldi viszonyok ismertetése*, Pest Heckenast, Magyar Kir. Egyetemi Könyvnyomda, 1871.
- JAKOBOVITS, Tobiáš, « Die Judenabzeichnen in Böhmen », *Jahrbuch der Gesellschaft für Geschichte der Juden in der Cechoslovakischen Republik*, n° 3, 1931, p. 145-184.
- JARA, Álvaro, *Guerra y sociedad en Chile*, 2<sup>e</sup> éd., Santiago de Chile, Editorial Universitaria, 1981.
- JIMÉNEZ DE LA ESPADA, Marcos (dir.), *Andanças e viajes de Pero Tafur (1435-1439)*, Madrid, M. Ginesta (Colección de libros españoles raros o curiosos, VIII), 1874.
- JÖCHNER, Cornelia, *Plätze als städtische Räume. Die kunsthistorische Forschungsliteratur*, 2008, [doi:10.11588/artdok.00000409](https://doi.org/10.11588/artdok.00000409).
- JONCKHEERE, Koenraad, « Trial and error. Antwerp Renaissance art », in Bruno BLONDÉ et Jeroen PUTTEVILS (dir.), *Antwerp in the Renaissance*, Turnhout, Brepols (Studies in European Urban History, 49), 2020, p. 263-296.
- JONGBLOET-VAN HOUTTE, Gisela (dir.), *Brieven en andere bescheiden betreffende Daniel van der Meulen, 1584-1600*, Den Haag, Martinus Nijhoff (Rijks Geschiedkundige Publicatiën Grote, CXCVI), 1986.
- JUFFINGER, Roswitha, « Baroque Comes for the Archbishops: Wolf Dietrich von Raitenau, Johann Ernst Count Thun, and Their Ideals of “Modern Art” and Architecture », in Gary B. COHEN et Franz A. J. SZABO (dir.), *Embodiments of Power. Building Baroque Cities in Europe*, New York, Berghahn (Austrian and Habsburg Studies, 10), 2008, p. 43-52.
- JUŽNIČ, Stanislav, « Dilherr, Rieger, Schöttel, Gruber in Ambschell: jezuitski fiziki v Ljubljani 1754-1785 », *Kronika*, 2002, n° 50, p. 139-170.

## K

- KAGAN, Richard L., « La corografía en la Castilla moderna. Género, Historia, Nación », *Studia Historica. Historia Moderna*, n° 13, 1995, p. 47-59.
- KALINOWSKI, Konstanty, « Die Glorifizierung des Herrschers und des Herrscherhauses in der Kunst Schlesiens im 17. und 18. Jahrhundert », *Wiener Jahrbuch für Kunstgeschichte*, n° 28, 1975, p. 106-122.
- KELLENBENZ, Hermann, *Los Fugger en España y Portugal hasta 1562*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2000.

- KELLER, Katrin et SCHEUTZ, Martin (dir.), *Die Habsburgermonarchie und der Dreißigjährige Krieg*, Wien, Böhlau, 2020.
- KENYERES, István « Buda, Pest, Esztergom és Székesfehérvár szabad királyi városi címének visszaszerzése », in *Várospolitika és közigazgatás: A 2010. október 27-én tartott konferencia előadásai és Esztergom szabad királyi város jegyzőkönyveinek regesztái 1701-1710*, Esztergom, Komárom-Esztergom Megyei Önkormányzat Levéltára, 2011, p. 48-72.
- KESSLER, Wolfgang, « Universitas Saxonum. Personenverband - Gruppenautonomie - Volksgruppe », in Wolfgang KESSLER (dir.), *Gruppenautonomie in Siebenbürgen. 500 Jahre siebenbürgisch-sächsische Nationsuniversität*, Köln/Wien, Böhlau (Siebenbürgisches Archiv, III/24), 1990, p. 3-27.
- KISCH, Guido, « Die Zensur jüdischer Bücher in Böhmen », *Jahrbuch der Gesellschaft für Geschichte der Juden in der Cechoslovakischen Republik*, n° 2, 1930, p. 460-461.
- KISS, István N., « A mezőgazdasági termelő népesség fluktuációja és extraneus birtoklás Hegyalján a XVI. század második felében », in László MAKKAI et István N. KISS (dir.), *Jobbágytelek és parasztgazdaság az örökös jobbágytság kialakulásának korszakában; tanulmányok Zemplén megye XVI-XVII. századi agrártörténetéből*, Budapest, Akadémiai, 1966, p. 19-283.
- KLARWILL, Víctor von, *Los informes de los Fugger. Cartas de aviso de los corresponsales de la Casa Fugger (1568-1605)*, Sevilla, Comunicación Social Ediciones, 2011.
- KÖPECZI, Béla (dir.), *Kurze Geschichte Siebenbürgens*, éd. allemande Z. Szász, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1990, p. 241-403.
- KRAUSE, Katharina, « Versailles als Monument Ludwigs XIV. », in Christoph KAMPMANN (dir.), *Bourbon, Habsburg, Oranien: konkurrierende Modelle im dynastischen Europa um 1700*, Köln/Wien/Weimar, Böhlau, 2008, p. 85-95.
- KREVS BIRK, Uršula, « Zu einigen Aspekten des Deutschen als Kontaktsprache des Slowenischen », *Linguistica*, vol. LIX, n° 1, 2019, p. 158-163.
- KUBINYI, András, « Der ungarische König und seine Städte im 14. und am Beginn des 15. Jahrhunderts. Stadt und Stadtherr im 14. Jahrhundert », in Wilhelm RAUSCH (dir.), *Stadt und Stadtherr im 14. Jahrhundert. Entwicklungen und Funktionen*, Linz, Donau, 1972, p. 193-220.
- , « Tavernikalstadt », in *Lexikon des Mittelalters*, vol. 8, München Zürich, LexMA-Verlag, 1997, p. 514.
- , *Főpapok, egyházi intézmények és vallásosság a középkori Magyarországon*, Budapest, METEM, 1999.
- KUDĚLA, Jiří, DIMITRIJEVIĆ, Branka et VACÍK, Ivo (dir.), *Architekt Karel Pařík 1857-1942. Čeh koji je gradio evropsko Sarajevo* [Un Tchèque qui



- bâtit Sarajevo européenne], Sarajevo, Ambasada Česke Republike u Bosni I Hercegovini, 2007.
- KUKENHEIM, Louis, « Contributions à l'histoire de la grammaire hébraïque à l'époque de la Renaissance », *Acta orientalia*, n° 21, 1953, p. 124-152 et 190-206.
- KUNTZ, Marion L., *Guillaume Postel Prophet of the Restitution of All Things His Life and Thought*, Den Haag, Martin Nijhoff, 1981.
- KURZ, Josef, *Zur Geschichte der Mariensäule Am Hof und der Andachten vor derselben*, Wien, 1904.
- KUTSCHERA, Rolf, *Landtag und Gubernium in Siebenbürgen: 1688-1869*, Köln/Wien, Böhlau (Studia Transylvanica, 11), 1985.

## L

- LABORDA ORIHUELA, Antonio, *Descripciones de don Fernando Colón, 1517-1523. Una visión de la España del Renacimiento*, Madrid, Instituto Nacional de Estadística, 2002.
- LADERO QUESADA, Miguel Ángel, « 1492. El horizonte histórico español de cara al nuevo mundo », *Medievalismo*, n° 1, 1991, p. 13-33.
- , *Fiscalidad y poder real en Castilla (1252-1369)*, Madrid, Universidad Complutense, 1993.
- LATOUR, Bruno, *Eine neue Soziologie für eine neue Gesellschaft*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2007.
- LEISCHING, Julius, *Das Erzherzog-Rainer-Museum für Kunst und Gewerbe in Brünn*, Wien, Kunstverlag Anton Schroll, 1913.
- LEÓN SOLÍS, Leonardo, « El pacto colonial hispano-mapuche y el parlamento de 1692 », *Nüttram*, n° 30, 1992, p. 27-53.
- LESTRINGANT, Frank, « Cosmographie pour une restitution ; note sur le *Traité Des Merveilles du Monde* de Guillaume Postel (1553) », in M. KUNTZ (dir.), *Poštello, Venezia e il suo Mondo*, Firenze, Olschki, p. 227-260.
- LEULIER, Renée, « Les deux Gabriel et leurs rapports avec André Portier, le rôle de ce dernier dans l'architecture bordelaise », in Hélène ROUSTEAU-CHAMBON (dir.), *Jacques V Gabriel et les architectes de la façade atlantique : actes du colloque tenu à Nantes du 26 au 28 septembre 2002*, Paris, Picard, 2004, p. 165-176.
- LIEBEN, Salomon Hugo, « Der hebräische Buchdruck in Prag im 16. Jahrhundert », in Samuel STEINHERZ (dir.), *Die Juden in Prag. Bilder aus ihrer tausendjährigen Geschichte*, Praha, Groak, 1927, p. 88-106
- LIMBERGER, Michael, « A merchant describing the city: Lodovico Guicciardini's *Descrittione di tutti i Paesi Bassi* as a source for the urban history of the Low Countries », communication, *Conference:*

- Comparative history of European cities = Histoire comparée des villes européennes*, Lyon, European Association for Urban History, 2009.
- , « The Making of the Urban Fiscal System of Antwerp Until 1800. Excises, Annuities and Debt Management », in José Ignacio ANDRÉS UCENDO et Michael LIMBERGER (dir.), *Taxation and Debt in the Early Modern City*, London, Pickering & Chatto, 2012, p. 131-148.
- , « Zo schoon ende bequaem tot versamelinghe der coopliden Lodovico Guicciardini's *Descrittione di tutti i Paesi Bassi* als bron voor de economische geschiedenis van Antwerpen », *HistoriAnt*, n° 2, 2014, p. 59-79.
- LINTSCHINGER, Elisabeth, *Barocke Dreifaltigkeits- und Mariensäulen in Oberösterreich*, Wien, Diplomarbeit an der Universität Wien, 1999, p. 150-158.
- LÖBBECKE, Frank, « Das „Historische Kaufhaus“ in Freiburg im Breisgau und seine neu entdeckte Schauffassade zur Schusterstraße », *Alemannisches Jahrbuch*, n° 57/58, 2009, p. 89-114.
- LOMBAERDE, Piet, « Antwerp in its golden age: “one of the largest cities in the Low Countries” and “one of the best fortified in Europe” », in Patrick O'BRIEN *et al.* (dir.), *Urban Achievement in Early Modern Europe: Golden Ages in Antwerp, Amsterdam and London*, Cambridge, Cambridge U.P., 2001, p. 99-127.
- LÓPEZ GARCÍA, José Miguel (dir.), *El impacto de la Corte en Castilla. Madrid y su territorio en la época moderna*, Madrid, Siglo XXI, 1998.
- LÓPEZ PITA, Paulina, « Señoríos nobiliarios bajomedievales », *Espacio, Tiempo y Forma, Serie III, Historia Medieval*, n° 4, 1991, p. 243-284.
- LÓPEZ REQUENA, Jesús, « La fuente itineraria en los mapas de España del siglo XVI y la edición perdida del *Reportorio* de Meneses », *El Nuevo Miliario*, n° 18-19, 2018, p. 19-33.
- LORENZ, Hellmut, « Das alte Allgemeine Krankenhaus in Wien: Baugestalt und Baugeschichte », in Alfred EBENBAUER (dir.), *Universitätscampus Vienne, 1, Historie und Geist*, Wien, Holzhausen, 1998, p. 37-55.
- (dir.), *Das barocke Wien. Die Kupferstiche von Joseph Emanuel Fischer von Erlach und Johann Adam Delsenbach (1719)*, Imhof, Petersberg, 2007.
- et MADER-KRATKY, Anna (dir.), *Die Wiener Hofburg 1705-1835: die kaiserliche Residenz vom Barock bis zum Klassizismus*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2016.
- LORENZO SCHIAFFINO, Santiago, *Origen de las ciudades chilenas. Las fundaciones del siglo XVIII*, Santiago de Chile, Andrés Bello, 1983.
- , *Fuentes para la historia urbana en el reino de Chile*, t. I, *Autos de fundación de Quillota, Los Ángeles, San Felipe, Cauquenes, Talca, San Fernando, Melipilla, Rancagua, Curicó y Copiapó*, Santiago de Chile, Academia Chilena de la Historia, 1995.

- , *Fuentes para la historia urbana en el reino de Chile*, t. II, *Régimen legal de la fundación de ciudades en Chile durante el siglo XVIII*, Santiago de Chile, Academia Chilena de la Historia, 2004.
- LOS, Petr et BRABCOVÁ, Jitka, *Svatí na sloupu nejsvětější trojice v Olomouci = Saints on the Holy Trinity Column in Olomouc = Die Heiligen der Dreifaltigkeitssäule in Olmütz*, Olomouc/Danal, Regionální agentura pro rozvoj Střední Moravy, 2002.
- LOSSEN, Max (éd.), *Briefe von Andreas Masius und seinen Freunden (1538-1573)*, Leipzig, Dürr, 1886.
- LOUTHAN, Howard, « Religious Art and the Formation of a Catholic Identity in Baroque Prague », in Gary B. COHEN et Franz A. J. SZABO (dir.), *Embodiments of Power. Building Baroque Cities in Europe*, New York, Berghahn (Austrian and Habsburg Studies, 10), 2008, p. 53-79.
- LOZANO CASTELLANOS, Alicia, « Fiscalidad regia, nobleza y ciudad. La intervención de la nobleza de Talavera de la Reina en la negociación de la adopción y renovación del encabezamiento de las alcabalas de la villa (1496-1510) », in José Antonio JARA FUENTE (dir.), *Discurso político y relaciones de poder. Ciudad, nobleza y monarquía en la Baja Edad Media*, Madrid, Dyckinson, 2017, p. 513-538.
- LUCENA GIRALDO, Manuel, *A los cuatro vientos. Las ciudades de la América hispánica*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2006.
- LUDVIK, Dušan, *Nemško gledališče v Ljubljani do leta 1790. Disertacija*, Ljubljana, Filozofska fakulteta Univerze v Ljubljani, 1957.
- LUPESCU MAKÓ, Mária (dir.), *Chuj - Kolozsvár - Klausenburg 700: Vároštörténeti tanulmányok. Studii de istorie urbană*, Kolozsvár, Erdélyi Múzeum-Egyesület, 2018.

## M

- MADDALENA, Aldo de et KELLENBENZ, Hermann (dir.), *La repubblica internazionale del denaro tra XV e XVII secolo*, Bologna, Il Mulino, 1984.
- MADERTHANER, Wolfgang, « Urbane Lebenswelten: Metropolen und Großstädte », in Helmut RUMPLER et Peter URBANITSCH (dir.), *Die Habsburgermonarchie 1848-1918*, vol. IX/1, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2010.
- MADRAZO, Santos *El sistema de comunicaciones en España, 1750-1850*, 2 vol., Madrid, Turner, 1984.
- MALIŘ, Jiří, « Vereinshäuser in Brünn und in den national gemischten Städten Mährens von 1914 », in Peter HASLINGER, Heidi HEIN-KIRCHER et Rudolf JAWORSKI (dir.), *Heimstätten der Nation: ostmitteleuropäische Vereins- und Gesellschaftshäuser im transnationalen Vergleich*, Marburg, Herder-Institut, 2013, p. 13-50.

- MANZANO BAENA, Laura, *Conflicting words: the Peace Treaty of Münster (1648) and the Political Culture of the Dutch Republic and the Spanish Monarchy*, Leuven, Leuven U.P., 2011.
- MARCONI, Paolo, « Nota introduttiva di Paolo Marconi », in Maria GIUFFRÈ (dir.), *Città nuove di Sicilia. XV-XIX secolo. I. Problemi, metodologia, prospettive della ricerca storica. La Sicilia occidentale*, Palermo, Vittorietti, 1979.
- MARCOS MARTIN Alberto, *España en los siglos XVI, XVII y XVIII*, Barcelona, Crítica, 2000.
- MARNEF, Guido, *Antwerp in the Age of Reformation: Underground Protestantism in a Commercial Metropolis, 1550-1577*, Baltimore, Johns Hopkins U.P. (The Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science), 1996.
- MARTÍNEZ MILLÁN, José (dir.), *La Corte de Carlos V*, vol. 3, *Los Consejos y los consejeros de Carlos V*, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 2000.
- MARTÍNEZ RUIZ, Beatriz, « La caballería villana en Castilla », *Nordēste*, n° 3, 1961, p. 83-111.
- MARZAGALLI, Silvia, « La circulation de l'information, révélateur des modalités de fonctionnement propres aux réseaux commerciaux d'Ancien Régime », *Rives Méditerranéennes*, n° 27, 2007, p. 123-139.
- MATILLA TASCÓN, Antonio, *Declaratorias de los Reyes Católicos sobre reducción de juros y otras mercedes*, Madrid, Serv. Inspec. de Hacienda, 1952.
- MAUROLICO, Francesco, *Sicanicarum rerum compendium Maurolyco abbate Siculo authore*, Mesina, 1562.
- MCCUSKER, John, « The Role of Antwerp in the Emergence of Commercial and Financial Newspapers in Early Modern Europe », in *La ville et la transmission des valeurs culturelles au bas Moyen Âge et aux temps modernes = Die Stadt und die Übertragung von kulturellen Werten im Spätmittelalter und in die Neuzeit = Cities and the Transmission of Cultural Values in the Late Middle Ages and Early Modern Period*, Brussels, Gemeentekrediet van België/Crédit communal de Belgique (Histoire, 96), 1996, p. 303-332.
- MEDICUS, Thomas, *Villes des Habsbourg*, Paris, Gallimard, 1995 (éd. orig. en allemand : *Städte der Habsburger*, Frankfurt am Main, Hain, 1991).
- MEDINA, José Toribio (éd.), *Biblioteca Hispano-Chilena (1523-1817)*, t. II, Santiago de Chile, chez l'auteur, 1898.
- MELLAPE, Rolando, « Las primeras crisis coloniales, formas de asentamiento y el origen de la sociedad chilena: siglos XVI y XVII », in *Id.*, *Historia social de Chile y América*, Santiago de Chile, Editorial Universitaria, 3<sup>e</sup> éd., 1995, p. 251-278.
- MENEGUS BORNEMANN, Margarita, *Del Señorío a la República de Indios. El caso de Toluca: 1500-1600*, Madrid, Ministerio de Agricultura, Pesca y Alimentación (Estudios, 62), 1991, p. 224.

- MENESES, Alonso de, *Repertorio de caminos*, Madrid, Ministerio de Educación y Ciencia, 1976.
- MERLE, Alexandra, LEROY DU CARDONNOY, Éric (dir.), *Les Habsbourg en Europe : circulations, échanges, regards croisés*, Reims, Épure, 2018.
- METZ, Friedrich (dir.), *Vorderösterreich. Eine geschichtliche Landeskunde*, Freiburg im Breisgau, Rombach, 4<sup>e</sup> éd., 2000.
- MEYER, Jean, *Frankreich im Zeitalter des Absolutismus: 1515-1789*, Stuttgart, DVA (Geschichte Frankreichs, 3), 1990.
- MEYER, Otto, « Religion und Politik um die Alte Mainbrücke », *Mainfränkisches Jahrbuch für Geschichte und Kunst*, n° 23, 1971, p. 136-170.
- MIGNOT, Claude, « Conclusion : Paris/Province, un dialogue continué » in Hélène ROUSTEAU-CHAMON (dir.), *Jacques V Gabriel et les architectes de la façade atlantique: actes du colloque tenu à Nantes du 26 au 28 septembre 2002*, Paris, Picard, 2004, p. 279-284.
- MIKUS, Werner, « Aspetti e problemi della geografia della popolazione nelle isole minori dell'Italia meridionale », *Rivista Geografica Italiana*, n° 76, 1969, p. 14-49.
- MILHOU, Alain, « Propaganda mesiánica y opinión pública. Las relaciones de las ciudades del reino de Castilla frente al proyecto fernandino de cruzada (1510-1511) », in Carmen IGLESIAS, Carlos MOYA et Luis RODRÍGUEZ ZUÑIGA (dir.), *Homenaje a José Antonio Maravall*, Madrid, Centro de Investigaciones Sociológicas, 1985, p. 51-62.
- MILITELLO, Paolo, *Ritratti di città in Sicilia e a Malta: XVI-XVII secolo*, Palermo, Officina di Studi Medievali, 2008.
- MÍNGUEZ FERNÁNDEZ, José María, « La transformación social de las ciudades y las Cortes de Castilla y León », in *Las Cortes de Castilla y León en la Edad Media: actas de la primera etapa del Congreso científico sobre la historia de las Cortes de Castilla y León, Burgos, 30 de septiembre a 3 de octubre de 1986*, 2 vol., Valladolid, Cortes de Castilla y León, 1988, p. 13-43.
- , « Las Hermandades generales de los concejos en la corona de Castilla », in *Concejos y ciudades en la Edad Media hispánica*, León, Fundación Sánchez Albornoz, 1990, p. 539-567.
- MONSALVO ANTÓN, José María, « La sociedad política en los concejos castellanos de la Meseta durante la época del regimiento medieval. La distribución social del poder », in *Concejos y ciudades en la edad media hispánica. II Congreso de estudios medievales*, León, Fundación Sánchez-Albornoz, 1990, p. 358-413.
- MONTAÑEZ MATILLA, María, *El correo en la España de los Austrias*, Madrid, CSIC, 1953.
- MONTERO TEJADA, Rosa María, « Monarquía y gobierno concejil: continos reales en las ciudades castellanas a comienzos de la Edad Moderna », in J.M. BERNARDO ARES et J.M. GONZÁLEZ BELTRÁN (dir.), *La*

- administración municipal en la Edad Moderna*, Cádiz, Universidad de Cádiz, 1999, p. 577-589.
- , « Los continos “hombres de armas” de la Casa Real castellana (1495-1516), una aproximación de conjunto », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, vol. 198, n° 1, 2001, p. 103-130.
- MORALES YAMAL, Alejandro *et al.*, *La Villa San Agustín de Talca. Origen y desarrollo: Entre la intención la realidad (siglos XVI al XVIII)*, Talca, Imprenta Gutenberg, 2012.
- *et al.*, *Talca desconocida. Huellas de un patrimonio industrial olvidado. Placas Metálicas Urbanas*, Talca, Ediciones Municipales Talca, 2014.
- MORANA, Giovanni, *Dal piano di Santa Teresa della diſtrutta città di Modica (Il carteggio dei « razionali » del Patrimonio col procuratore della contea dopo il sisma del 1693)*, Ragusa, Ministero per i Beni Culturali e Ambientali/Archivio di Stato di Ragusa e Sezione di Modica, 1992.
- MOURA DA SILVA BOANOVA, Aline, *Organização do Poder e o contexto de surgimento do Estado Moderno : A concepção liberal dos direitos de liberdade e igualdade*, Sarrbrücken, Novas Edições Acadêmicas, 2019.
- MÜHLBERGER, Kurt, « Zwischen Reform und Tradition. Die Universität Wien in der Zeit des Renaissance-Humanismus und der Reformation », in Walter LEITSCH et Stanisław TRAWKOWSKI (dir.), *Polen und Österreich im 16. Jahrhundert*, Wien, Böhlau, 1997, p. 113-149.
- , « Ferdinand I. als Neugestalter der Universität Wien „[...] das Generalstudium, gleichsam eine hervorragende Planzstätte zur Verbreitung der Religion und zur richtigen Führung des Staates [...]“ », in Wilfried SEIPEL (dir.), *Kaiser Ferdinand I.: Das Werden der Habsburgermonarchie*, Wien, Kunsthistorisches Museum, 2003, p. 265-275.
- MÜLLER, Georg Eduard, *Die sächsische Nationsuniversität in Siebenbürgen: Ihre verfassungs- und verwaltungsrechtliche Entwicklung: 1224-1876, Sonderabdruck aus Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde, Vol. XLIV, Heft 2. u. 3*, Hermannstadt, 1928.
- , *Stühle und Diſtrikte als Unterteilungen der Siebenbürgisch-Deutschen Nationsuniversität 1141-1876, Unveränderter Nachdruck der Ausgabe Hermannstadt 1941*, éd. K. G. Gündisch, Köln/Wien, Böhlau (Schriften zur Landeskunde Siebenbürgens, 10), 1985.
- MÜLLER, Max, *Johann Albrecht von Widmanſtetter (1506-1557). Sein Leben und Wirken*, Bamberg, Druck der Handels-Druckerei, 1907.
- MUÑOZ, Juan G. et LACOSTE ADUNKA, Michelle, « Actas del cabildo de la villa de San Agustín de Talca (Reino de Chile, 1759-1815) », *Revista Iberoamericana de Viticultura, Agroindustria y Ruralidad*, vol. 2, n° 5, 2015, p. 160-270.
- MUNRO, J.H., « Bruges and the abortive staple in English cloth: an incident in the shift of commerce from Bruges to Antwerp in the late

- fifteenth century », *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 44, n° 4, 1966, p. 1137-1159.
- MURRAY, James M., *Bruges, Cradle of Capitalism, 1280-1390*, Cambridge, Cambridge U.P., 2005, p. 152-177.
- MUSSET, Alain, *Ciudades nómadas del Nuevo Mundo*, México, Fondo de Cultura Económica, 2011.

N

- NADER, Helen, *Liberty in Absolutist Spain: The Habsburg Sale of Towns, 1516-1700*, Baltimore/London, Johns Hopkins U.P., 1993.
- NAGEL, Ulrich, *Zwischen Dynastie und Staatsräson : die habsburgischen Botschafter in Wien und Madrid am Beginn des Dreißigjährigen Krieges*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2018.
- NÉMETH, István H., « Információszerzés és hírközlés a felsőmagyarországi városokban », in Tivadar PETERCSÁK et Mátyás BEREZC (dir.), *Információáramlás a magyar és török végvári rendszerben*, Eger, Heves Megyei Múzeum, 1999, p. 117-127.
- , *Várospolitikai és gazdaságpolitika a 16-17. századi Magyarországon*, 2 vol., Budapest, Gondolat/Magyar Országos Levéltár, 2004.
- NEUMANN, Wilhelm Anton, « Über die orientalischen Sprachstudien seit dem 13. Jh. mit bes. Rücksicht auf Wien. Inaugurationsrede gehalten am 17. Okt. 1899 », in *Die feierliche Inauguration des Rectors der Wiener Universität für das Studienjahr 1899/1900 am 17. October 1899*, Wien, Holder, 1899, p. 41-113.
- NIEDERHÄUSER, Peter, « Die Habsburger », in Jürgen DENDORFER (dir.), *Erinnerungsorte des Mittelalters am Oberrhein*, Freiburg im Breisgau, Rombach, 2017, p. 109-126.
- NIETO SORIA, José Manuel, *Fundamentos ideológicos del poder real en Castilla (siglos XIII-XVI)*, Madrid, Eudema, 1988.
- , « La monarquía de Enrique IV: sus fundamentos ideológicos e institucionales », in *Enrique IV de Castilla y su tiempo: Semana Maraón 97*, Valladolid, Fundación Gregorio Maraón, 2000, p. 91-113.
- , « Álvaro de Luna as Tyrant. Public Opinion and Political Conflict in 15<sup>th</sup> century Castile », *Imago temporis. Medium Aevum*, n° 11, 2017, p. 273-297.
- NOVA, Alessandro et JÖCHNER, Cornelia (dir.), *Platz und Territorium. Urbane Struktur gestaltet politische Räume*, Berlin/München, Deutscher Kunstverlag (I Mandorli, 11), 2010.

## O

- OBORNI, Teréz, *Erdély pénzügyei I. Ferdinánd uralma alatt 1552-1556*, Budapest, Szentpétery Imre Történettudományi Alapítvány (Fons könyvek, 1), 2002.
- , « A fejedelemség-kori erdélyi várostörténet kérdéseiről », *Urbs Magyar Várostörténeti Évkönyv*, n° I, 2006, p. 133-158.
- , *Erdélyi országgyűlések a 16-17. században*, Budapest, Országház Könyvkiadó (A magyar országgyűlések története), 2018.
- OBREGÓN ITURRA, Jimena Paz, « Claves de un encumbramiento exitoso y de una política indígena emprendedora: Los parlamentos hispano-indígenas de Tomás Marín de Poveda (Chile 1692-1694) », in Francisco ANDÚJAR CASTILLO *et al.* (dir.), *Riqueza, poder y nobleza. Los Marín de Poveda, una historia familiar del siglo XVII vista desde España y Chile*, Almería, Universidad de Almería, 2011, p. 93-114.
- , *Des indiens rebelles face à leurs juges. Espagnols et araucans-mapuches dans le Chili colonial, fin XVII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, PU Rennes, 2015.
- OCHOA BRUN, Miguel Angel, *Historia de la diplomacia española*, vol. 1, Madrid, Ministerio de Asuntos Exteriores, 1990.
- OCHOA REQUEJO, Natalia, *El motín de 1624 visto desde la perspectiva del derecho hispano-indiano*, thèse, Universidad Iberoamericana (México), 2019.
- OLMEDO ESPINOZA, Gonzalo, *Talca, París y Londres. Resabios de un pasado esplendoroso*, Talca, Museo O'Higginiano y de Bellas Artes de Talca/ Universidad del Mar, 2005.
- OPAZO MATURANA, Gustavo, *Historia de Talca, 1742-1942*, Santiago de Chile, Imprenta Universitaria, 1942.
- OPLL, Ferdinand et SCHEUTZ, Martin (dir.), *Kulturelle Funktionen von städtischem Raum im Wandel der Zeit = Cultural Functions of Urban Spaces through the Ages*, Innsbruck, Studien Verlag, 2019.
- Otčet' russko-narodnogo inštituta "Narodnyj dom" vo Lvov'* [Rapport de l'institut national ruthène « Narodnyj dom » à Lemberg], Lvov, Stavropigijjski institut, 1881.

## P

- PÁL, Judit, « Várostörténeti kutatások Erdélyben a második világháború után », in Judit PÁL et János FLEISZ (dir.), *Erdélyi várostörténeti tanulmányok*, Csíkszereda, Pro-Print Könyvkiadó (Múltunk könyvek), 2001, p. 9-19.
- PÁLFFY, Géza, « Soltész », in Péter KÖSZEGHY (dir.), *Magyar Művelődéstörténeti Lexikon*, Budapest, Balassi, 2010.
- PALOS Joan-Lluís et SANCHEZ Magdalena S. (dir.), *Early Modern Dynastic Marriages and Cultural Transfer*, London, Routledge, 2016.



- PEINADO SANTAELLA, Rafael G. et SORIA MESA, Enrique, « Crianza real y clientelismo nobiliario: los Bobadilla, una familia de la oligarquía granadina », *Meridies*, n° 1, 1994, p. 129-160.
- PELIZAEUS, Ludolf, « Hall et Schwaz : deux villes autrichiennes face à des réorganisations dans le réseau des routes au début du XVI<sup>e</sup> siècle », in Céline PERROL et Jean-Luc FRAY (dir.), *Routes et petites villes de l'Antiquité à nos jours*, Clermont-Ferrand, PUBP, 2020, p. 223-236.
- , et al. (dir.), *Las ciudades en las fases transitorias del mundo hispánico a los Estados nación: América y Europa (siglos XVI-XX)*, Madrid/Frankfurt, Vervuert (Tiempo Emulado. Historia de América y España, 33), 2014.
- PEMIČ, Monica, « Die eigene Präsenz manifestieren: Die Slowenen und ihr Zentrum in Triest », in Peter HASLINGER, Heidi HEIN-KIRCHER et Rudolf JAWORSKI (dir.), *Heimstätten der Nation: östmitteleuropäische Vereins- und Gesellschaftshäuser im transnationalen Vergleich*, Marburg, Herder-Institut, 2013, p. 161-182.
- PÉREZ MOREDA, Vicente, « Cuestiones demográficas en la transición de la Edad Media a los tiempos modernos en España », in Javier ENCISO (dir.), *El Tratado de Tordesillas y su época. Congreso Internacional de Historia*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 1995, p. 227-243.
- et Sven REHER SULLIVAN, David, « La población urbana española entre los siglos XVI y XVIII: una perspectiva demográfica », in José Ignacio FORTEA PÉREZ (dir.), *Imágenes de la diversidad: el mundo urbano en la Corona de Castilla (s. XVI- XVIII)*, Santander, Universidad de Cantabria, 1997, p. 129-163.
- PERROL Céline et FRAY Jean-Luc (dir.), *Routes et petites villes de l'Antiquité à nos jours*, Clermont-Ferrand, PUBP, 2020.
- PESCADOR DEL HOYO, Carmela, « La Caballería popular en León y Castilla », *Cuadernos de Historia de España*, n° 33-40, 1961-1964, p. 101-238, 56-201, 88-198, 69-260.
- PEŠEK, Jiří, « Prague, Wrocław, and Vienna: Center and Periphery in Transformations of Baroque Culture? », in Gary B. COHEN et Franz A. J. SZABO (dir.), *Embodiments of Power. Building Baroque Cities in Europe*, New York, Berghahn (Austrian and Habsburg Studies, 10), 2008, p. 80-96.
- PETIT-BREUILH SEPÚLVEDA, María Eugenia, « Relaciones fronterizas hispano-indígenas en la época del Capitán General Marín de Poveda (Chile, 1692-1700) », in FRANCISCO ANDÚJAR CASTILLO et al. (dir.), *Riqueza, poder y nobleza. Los Marín de Poveda, una historia familiar del siglo XVII vista desde España y Chile*, Almería, Universidad de Almería, 2011, p. 115-137.
- PETROVIČOVÁ, Mária, « Cirkev v Bardejove v predreformačnom období », in Péter KÓNYA (dir.), *Leonard Stöckel a reformácia v strednej Európe*, Prešov, Vydavateľstvo Prešovskej univerzity, 2011, p. 162-168.

- PIEPER, Dietmar, *Die Welt der Habsburger: Glanz und Tragik eines europäischen Herrscherhauses*, München, Dt. Verl.-Anst., 2010.
- PIEPER, Renate, *Die Vermittlung einer neuen Welt; Amerika im Nachrichtennetz des Habsburgischen Imperiums; 1493-1598*, Mainz, Zabern, 2000.
- , « Wirtschaftsräume und Wirtschaftsbeziehungen im Reich Karls V », in Alfred KÖHLER, Barbara HAIDER et Christine OTTNER (dir.), *Karl V 1500-1558, neue Perspektiven seiner Herrschaft in Europa und Übersee*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften (Zentraleuropa Studien, 6), 2002, p. 165-179.
- , « Cartas de nuevas y avisos manuscritos en la época de la imprenta. Su difusión de noticias sobre América durante el siglo XVI », *Cuadernos de Historia Moderna*, n° IV, 2005, p. 83-94.
- PIETSCHMANN, Horst, « Stadtgeschichte des kolonialen Iberoamerika in der Historiographie der Nachkriegszeit », in Jesús María USUNÁRIZ GARAYOA (dir.), *Historia y Humanismo. Estudios en honor del profesor Dr. D. Valentín Vázquez de Prada*, vol. 1, Pamplona, Ediciones Universidad de Navarra, 2000.
- , « Las múltiples dimensiones históricas de las reformas fiscales en la Nueva España del siglo XVIII », in Michel BERTRAND et Zacarías MOUTOUKIAS (dir.), *Cambio institucional y fiscalidad. Mundo hispánico, 1760-1850*, Madrid, Casa de Velázquez, 2017, p. 65-88.
- PINEDO, Francisco Javier, « Tomás Marín de Poveda (1650-1703), gobernador de Chile: pensamiento político y contexto histórico », in Francisco ANDÚJAR CASTILLO et al. (dir.), *Riqueza, poder y nobleza. Los Marín de Poveda, una historia familiar del siglo XVII vista desde España y Chile*, Almería, Universidad de Almería, 2011, p. 139-162.
- PINZARRONE, Lavinia, « Tra feudo e demanio. La politica delle fondazioni nella Sicilia del XVII secolo », in Aldo CASAMENTO (dir.), *Atlante delle città fondate in Italia dal tardomedioevo al Novecento*, Roma, Kappa, 2013, p. 127-136.
- , « La politica delle fondazioni feudali nella Sicilia del XVII secolo: procedure, controversie, giurisdizioni », *Storia Urbana*, n° 142, 2014.
- PIQUERAS GARCÍA, María Belén, *Fiscalidad real y concejil en el reinado de Enrique IV: El ejemplo de Murcia (1462-1474)*, Cádiz, Universidad de Cádiz, Alfonso X el Sabio, 1988.
- PISANO BAUDO, Sebastiano, *Storia dei martiri e della chiesa di Lentini*, Lentini, G. Saluta, 1898.
- , *La città Carleontine. Memoria e documenti inediti*, Carlentini, Matarazzo e Failla, 1914.
- PLANCK, Andreas, *Institutiones Grammatices Ebraeae*, Wien, Egidius Aquila, 1552.
- POBLETE ZÚÑIGA, Rafael, *Historia de Talca*, Talca, 1965 (inspiré en grande partie de l'œuvre d'Opazo Maturana).

- POCHE, Emanuel et PREISS, Pavel, *Pražké Paláce*, Praha, Odeon, 1977.
- POCINI, Willy, « La colonna di S. Maria Maggiore », *Lazio ieri e oggi*, n° 49, 2013, p. 278-279.
- POGGIO, Eleonora, « Las composiciones de Extranjeros en la Nueva España, 1595-1700 », *Cuadernos de historia Moderna*, n° 10, 2011, p. 177-193.
- POHL, Hans, *Die Portugiesen in Antwerpen*, Wiesbaden, Steiner, 1977.
- , « De Portugezen in Antwerpen », in John EVERAERT et Eddy STOLS (dir.), *Vlaanderen en Portugal. Op golfslag van twee culturen*, Antwerpen, Mercatorfonds, 1991, p. 53-80.
- POLLEROS, Friedrich, « UBI CAESAR IBI ROMA EST. Les résidences des Habsbourg dans les États patrimoniaux et l'Empire, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles », in Gérard SABATIER et Rita COSTA GOMES (dir.), *Logares de Poder. Europa Séculos XV a XX*, Lisboa, Fundação Calouste Gulbenkian, 1998, p. 106-141.
- , « Pro Deo, Cesare et Patria. Zur Repräsentation der Stände in Österreich vom 16. bis zum 18. Jahrhundert », in Gerhard AMMERER et William D. GODSEY JR. (dir.), *Bündnispartner und Konkurrenten der Landesfürsten? Die Stände in der Habsburgermonarchie*, München, Oldenbourg (Veröffentlichungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung, 49), 2007, p. 479-532.
- POLTO, Corradina, *La Sicilia di Tiburzio Spannocchi: una cartografia per la conoscenza e il dominio del territorio nel secolo XVI*, Firenze, Istituto Geografico Militare, 2001.
- , *Chorographia: formae et species. L'esperienza cartografica in Sicilia e nella Calabria meridionale tra XV e XIX secolo*, Messina, Dr. Antonino Sfamemi, 2006.
- POSTEL, Guillaume, *De orbis terræ concordia libri quatuor*, Basel, Oporinus, 1544.
- , *De linguæ Phoenicis sive Hebraicæ excellentia, et de necessario illius et Arabicæ penes Latinos usu, præfatio, aut potius loquutionis humanæ perfectionis Panegyris*, Wien, Michael Zimmermann, 1554.
- POZZETTO, Marco (dir.), *Narodni dom v Trstu 1904-1920*, Trieste, Devin, 1995.
- (dir.), *Max Fabiani. Architekt der Monarchie 1865-1962*, Wien-Ljubljana-Triest, catalogue d'exposition, Ljubljana, ABO Grafika, 2015.
- PRIMS, Floris, « Antwerpse stadsschulden in Duitsland in de xvde eeuw », *Mededelingen van de Vlaamse Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België*, 1948.
- PROKOPOVYCH, Markian, *Habsburg Lemberg. Architecture, Public Space and Politics in the Galician Capital, 1772-1914*, West Lafayette, Purdue U.P., 2009.
- Prosvitnyj štan ukraïnskoho naselenja L'vivskoho povitu i Zvit vydilu filii tovaryštva "Prosvita", u Lvov i zarik administracij 1911* [Le niveau

d'éducation de la population ruthène du district de Lemberg, rapport de la filiale de l'association « Prosvita » pour 1911], Lvov, Drukarna naukovoho tovaristva imeni Ševčenko, 1912.

PUENTE BRUNKE, José de la, « El virreinato peruano en el primer siglo XVIII americano (1680-1750): Organización territorial y control administrativo », in Bernard LAVALLÉ (dir.), *Los virreinos de Nueva España y del Perú (1680-1740): Un balance historiográfico*, Madrid, Casa de Velázquez, 2019, p. 83-97, <http://books.openedition.org/cvz/7119> (06/02/2021).

PUTTEVILS, Jeroen, « “Eating the bread out of their mouth”: Antwerp's export trade and generalized institutions, 1544-5 », *The Economic History Review*, vol. 68, n° 4, 2015, p. 1339-1364.

———, *Merchants and Trading in the Sixteenth Century. The Golden Age of Antwerp*, London, Routledge, 2015.

PUYOL Y ALONSO, Julio, *Las Hermandades de Castilla y León. Estudio histórico seguido de las Ordenanzas de Castronuño hasta ahora inéditas*, Madrid, Nebrija, 1986 (1913).

## Q

*Quellen zur Geschichte der Stadt, Quellen zur Geschichte von Braşov-Kronstadt, VII. Chroniken und Tagebücher 4. (1684-1783)*, Kronstadt/Braşov, Zeidner, 1918.

## R

RAFFLER, Marlies, *Museum - Spiegel der Nation? Zugänge zur Historischen Museologie am Beispiel der Genese von Landes- und Nationalmuseen in der Habsburgermonarchie*, Wien, Böhlau, 2007.

RAMÓN, Armando de, « Un progreso interrumpido: El caso de Talca durante la segunda mitad del siglo XIX », *Eure*, vol. 21, n° 62, 1995, p. 33-47.

———, *Santiago de Chile (1541-1991): Historia de una sociedad urbana*, Santiago de Chile, Editorial Sudamericana, 2000.

RAUSCHERT, Jeannette, TEUSCHER, Simon et ZOTZ, Thomas (dir.), *Habsburger Herrschaft vor Ort, weltweit (1300-1600): Beiträge einer Tagung auf Schloss Lenzburg bei Zürich, 9. bis 11. Oktober 2008*, Ostfildern, Jan Thorbecke, 2013.

*Real Cédula de S.M. y Señores del Consejo por la que se otorga título de Ciudad a la Villa de San Agustín de Talca en el distrito del Reyno de Chile, año 1796*, Santiago de Chile, Imprenta Universitaria, 1942.

*Recopilación de Leyes de los Reynos de las Indias*, Madrid, Julian Paredes, 1681.

REHER, David S., « Ciudades, procesos de urbanización y sistemas urbanos en la Península Ibérica, 1550-1991 », in *Atlas histórico de ciudades europeas*,

- vol. 1, *Península Ibérica*, Barcelona, Centre de Cultura Contemporània, 1994, p. 1-29.
- REINALTER, Helmut, « Die Sozialreformen Josephs II », in *ID.* (dir.), *Josephinismus als Aufgeklärter Absolutismus*, Wien, Böhlau, 2008, p. 163-189.
- REINHARD, Wolfgang « Abschied von der « Gegenreformation » und neue Perspektiven der Forschung », *Zeitsprünge*, vol. 1, n° 3/4, 1997, p. 440-451.
- RESKE, Christoph, *Die Buchdrucker des 16. und 17. Jahrhunderts im deutschen Sprachgebiet. Auf der Grundlage des gleichnamigen Werkes von Josef Benzing*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2007, p. 966-969.
- REUHLIN, Johannes, *De verbo mirifico*, [Basel], Johannes Amerbach, 1494.
- REUPKE, Daniel, « Städtebau im Grenzraum : die städtebauliche Entwicklung von Luxemburg, Metz, Saarbrücken und Trier im 19. Jahrhundert; ein Vergleich », in Gabriele B. CLEMENS (dir.), *Städtischer Raum im Wandel : Modernität - Mobilität - Repräsentationen = Espaces urbains en mutation*, Berlin, Akademie-Verl., 2011, p. 259-280.
- et VOLK, Claudia, « Von der Akte zum Netzwerk : Erfahrungsberichte aus der Werkstatt des Historikers », in Michael SCHÖNHUTH, Markus GAMPER et Michael KRONENWETT (dir.), *Visuelle Netzwerkforschung*, Bielefeld, Transcript, 2013, p. 297-316.
- RICHTER, Katja, *Der Triumph des Kreuzes. Kunst und Konfession im letzten Viertel des 16. Jahrhunderts*, Berlin, Deutscher Kunstverlag, 2009, p. 75-136.
- RINGROSE, David R., « Madrid et l'Espagne au XVIII<sup>e</sup> siècle : l'économie d'une capitale », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° 11, 1975, p. 593-606.
- RIVERO, Manuel, *Felipe II y el Gobierno de Italia*, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos VI AFINSA, 1998.
- ROMBAI, Leonardo, *Le isole minori italiane. Studi comparati di geografia della popolazione*, Firenze, Istituto di Geografia dell'Università di Firenze, 1977.
- ROTH, Paul W., « Das Diploma Leopoldinum. Vorgeschichte, Bestimmungen », in Zsolt K. LENGYEL et Ulrich A. WIEN (dir.), *Siebenbürgen in der Habsburgermonarchie*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau (Siebenbürgisches Archiv, 34), 1999, p. 1-11.
- ROUSTEAU-CHAMBON, Hélène (dir.), *Jacques V Gabriel et les architectes de la façade atlantique : actes du colloque tenu à Nantes du 26 au 28 septembre 2002*, Paris, Picard, 2004.
- ROVELLO, Federica (dir.), *Trieste 1872-1917. Guida all'architettura*, Trieste, MGS, 2007.
- RUIZ IBÁÑEZ, José Javier et VINCENT, Bernard, *Los siglos XVI-XVII. Política y sociedad*, Madrid, Síntesis, 2007.

- RUIZ, Carlos TAGLE *et al.* (éd.), *Talca y su muy noble historia*, Talca, Editorial Universidad de Talca, 1994.
- RUS, Zvonko, *Kronika mešta Metlika. I. Od 12. štoletja do leta 1941*, Knjižna zbirka Belokranjskega muzejskega društva št. 9. Metlika, Belokranjsko muzejsko društvo, 1999.

## S

- SABLON DU CORAIL, Amable, *La guerre, le prince et ses sujets. Les finances des Pays-Bas bourguignons sous Marie de Bourgogne et Maximilien d'Autriche (1477-1493)*, Turnhout, Brepols (Burgundica, 28), 2019.
- SAMERSKI, Stefan, « Maria zwischen den Fronten. Bayerische Einflüsse auf die Pietas Austriaca und die ungarische Eigentradition in der zweiten Hälfte des 17. Jhdts », *Ungarn-Jahrbuch*, n° 27, 2004, p. 359-371.
- SÁNCHEZ ANDAÚR, Raúl et OLMEDO ESPINOZA, Gonzalo, *Talca, Paris y Londres. La presencia de los franceses e ingleses, 1875-1928*, Talca, Museo O'Higiniano y de Bellas Artes de Talca/Universidad Autónoma de Chile, 2011.
- SÁNCHEZ BELLA, Ismael, *La organización financiera de las Indias siglo XVI*, Sevilla, Escuela de Estudios Hispanoamericanos de Sevilla, 1968.
- SÁNCHEZ BENITO, José María, *Castilla, los Reyes Católicos y la Hermandad general (1475-1498)*, Cuenca, UNED, 1988.
- SANZ CAMAÑES, Porfirio, *Las ciudades de la América hispana*. Madrid, Silex, 2004.
- SAUER, Benedikt, *Hofburg Innsbruck*, Wien, Folio-Verl., 2010.
- SCHUETZ, « Verspätete Konfessionalisierung im österreichischen Donauraum, zwei Konfessionen im Konflikt und Säulen, die langsam Hauptplätze erobern », in Karl MÖSENER, Michael THIMANN et Adolf HOFSTETTER (dir.), *Barocke Kunst und Kultur im Donauraum. Beiträge zum Internationalen Wissenschaftskongress 9.-13. April 2013 in Passau und Linz, Band 1*, Imhof, Petersberg 2014, p. 146-159.
- SCHIKOLA, Gertraut, « Das öffentliche sakrale Denkmal in den habsburgischen Ländern. Die Auswirkung der Wiener Pestsäule », in Konstanty KALINOWSKI (dir.), *Studien zur europäischen Barock- und Rokokokultur*, Posen, Uniwersytet im. Adama Mickiewicza w Poznaniu, 1985, p. 253-272.
- SCHILLING, Heinz et EHRENPREIS, Stefan (dir.), *Die Stadt in der frühen Neuzeit*, Berlin, De Gruyter (Enzyklopädie deutscher Geschichte 24), 2015.
- SCHMIDT, Justus, *Die Linzer Kirchen*, Horn, Berger (Österreichische Kunsttopographie, 36), 1964.
- SCHOLEM, Gershom, *La Kabbale*, Gallimard, Paris, 2005.

- SCHULER v. LIBLOY, Friedrich, *Siebenbürgische Rechtsgeschichte*, vol. 1, *Einleitung, Rechtsquellen und Staatsrecht* ; vol. 2, *Die siebenbürgischen Privatrechte* ; vol. 3, *Die siebenbürgischen Prozeßrechte und Strafrecht*, Hermannstadt, Closius, 1867-1868.
- SCHUMANN, Jutta, *Die andere Sonne. Kaiserbild und Medienstrategien im Zeitalter Leopolds I.*, Berlin, Akademie Verlag (Colloquia Augustana, 17), 2013.
- SCHÜRER, Oskar, *Prag. Kultur, Kunst, Geschichte*, München, Callwey, 3<sup>e</sup> éd., 1939.
- SCHWEMMER, Wilhelm, « Johann Adam Delsenbach und sein Werk », *Mitteilungen des Vereins für Geschichte der Stadt Nürnberg*, n° 52, 1963, p. 399-410.
- SECRET, François, *Les Kabbalistes chrétiens de la Renaissance*, Paris, Dunod, 1963.
- , *Bibliographie des manuscrits de Guillaume Postel*, Genève, Droz, 1970.
- ŠEGA, Judita, *Zdravstvene in higienske razmere v Ljubljani*, Ljubljana, Zgodovinski arhiv, 1993.
- SETA, Cesare de, *La ciudad europea del siglo xv al xx*, Madrid, Istmo, 2002.
- SHANES, Joshua, *Diaspora nationalism and Jewish identity in Habsburg Galicia*, New York/Cambridge, Cambridge U.P., 2012.
- SILVA VARGAS, Fernando, *Tierras y pueblos de indios en el reino de Chile. Esquema histórico-jurídico*, Santiago de Chile, Universidad Católica de Chile (Estudios de Historia del Derecho Chileno, 7), 1962.
- , « Los gobernadores como agentes estructuradores de la sociedad chilena en los siglos xvii y xviii », *Boletín de la Academia Chilena de la Historia*, vol. 73, n° 116, 2007, p. 177-218.
- , *Poder y redes: El gobernador de Chile Don Francisco Ibáñez de Peralta (1700-1709)*, Santiago, Academia Chilena de la Historia, 2013.
- SKED, Alan, *Radetzky. Imperial Victor and Military Genius*, London/New York, I.B. Tauris, 2011.
- SMOLINSKY, Heribert, « Konversion zur Konfession. Jüdische Konvertiten im 16. Jahrhundert », in Friedrich NIEWÖHNER et Fidel RÄDLE (dir.), *Konversionen im Mittelalter und in der Frühneuzeit*, Hildesheim/Zurich/New York, G. Olms, 1999, p. 153-170.
- SOLANO, Francisco de, « El proceso urbano iberoamericano desde sus orígenes hasta los principios del siglo xix. Estudio bibliográfico », *Revista de Indias*, n° 131-138, 1973-1974, p. 727-880.
- (dir.), *Normas y leyes de la ciudad hispanoamericana (1601-1821)*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas/Centro de Estudios Históricos, 1996.

- SOLY, Hugo, « Fortificaties, belastingen en corruptie te Antwerpen in het midden der 16e eeuw », *Bijdragen tot de Geschiedenis*, n° 53, 1970, p. 191-210.
- , « Introduction », in ID. et Wim BLOCKMANS (dir.), *Charles V 1500-1558 and his Time*, Antwerp, Mercatorfonds, 1999, p. 11-25.
- SONKOLY, Gábor, *Erdély városai a XVIII-XIX. században*, Budapest, L'Harmattan-Atelier, 2001.
- SPANNOCCHI, Tiburzio, *Marine del regno di Sicilia*, Ordine degli architetti della provincia di Catania, 1993 (éd. orig., 1596 : Bibliothèque nationale d'Espagne, Ms. 788).
- SPUFFORD, Peter, « From Antwerp and Amsterdam to London: The Decline of Financial Centres in Europe », *De Economist*, n° 154, 2006, p. 143-175.
- Spurensuche. Czernowitz und die Bukowina einst und jetzt*, Sankt Pölten, Niederösterreichisches Landesmuseum, 2000.
- Stadt in der Geschichte: Veröffentlichungen des Südwestdeutschen Arbeitskreises für Stadtgeschichtsforschung*, 45 vol., fondé par Erich MASCHKE et Jürgen SYDOW, Sigmaringen/Stuttgart, Jan Thorbecke, depuis 1977.
- STEIN Robert (dir.), *Networks, Regions and Nations: shaping Identities in the Low Countries, 1300-1650*, Leiden, Brill (Studies in medieval and Reformation traditions, 1), 2010.
- STEPHAN, Peter, « Rom unter Sixtus V. Stadtplanung als Verräumlichung von Heilsgeschichte », *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, n° 72, 2009, p. 165-214.
- STERN, David, « The Rabbinic Bible in its Sixteenth-Century Context », in J. R. HACKER et A. SHEAR, *The Hebrew book in Early Modern Italy*, Philadelphie, Pennsylvania U.P., p. 76-108.
- STINTZI, Paul « Die Habsburger im Elsass », in METZ, Friedrich (dir.), *Vorderösterreich. Eine geschichtliche Landeskunde*, Freiburg im Breisgau, Rombach, 4<sup>e</sup> éd., 2000, p. 305-339.
- STOW, Kenneth R., *Catholic Thought and Papal Jewry Policy 1555-1593*, New York, Jewish Theological Seminar, 1977.
- STRIDBECK, Johann, *Die Insul oder Das Königreich Sicilien*, Augsburg, Stridbeck, 1693.
- STRIEDL, Hans, « Die Bücherei des Orientalisten Johann Albrecht Widmanstetter », in Hans Joachim KISSLING et Alois SCHMAUS (dir.), *Serta Monacensia Franz Babinger zum 15. Januar 1951 als Festgruss dargebracht*, Leiden, Brill, 1952, p. 200-244.
- , « Der Humanist Johann Albrecht Widmanstetter als klassischer Philologe », in *Festgabe der Bayerischen Staatsbibliothek. Emil Gratzl zum 75. Geburtstag*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1953.
- STROH, Wilfried, « „An Senat und Volk von München“. Die Münchener Mariensäule und ihr Dichter Balde », *Literatur in Bayern*, n° 11, 1988, p. 2-12.



- STROHMEYER Arno et BRUNERT Maria-Elisabeth (dir.), *Kirche und Kulturtransfer: Ungarn und Zentraleuropa in der Frühen Neuzeit*, Münster, Aschendorff, 2019.
- STROTHMANN, Werner, *Die Anfänge der Syrischen Studien in Europa*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1971.
- STRUCK, Neela, *Römische Bauprojekte im Bild. Studien zur medialen Vermittlung der Bautätigkeit Papst Pauls V. Borghese (1605-1621)*, München, Hirmer Verlag, 2017.
- SUÁREZ FERNÁNDEZ, Luis, « Evolución histórica de las hermandades castelanas », *Cuadernos de Historia de España*, n° 16, 1951, p. 5-78.
- , « Castilla (1350-1406) », in Ramón MENÉNDEZ PIDAL, *Historia de España*, Madrid, Espasa Calpe, 1965, p. 151.
- , *Nobleza y monarquía. Puntos de vista sobre la historia castellana del siglo XV*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1975.
- ŠUJAN, František, *Dějepis Brna* [Histoire de Brno], Brno, Musejní spolek, 1928, p. 430.
- SUPPAN, Arnold, « Die Untersteiermark, Krain und das Küstenland zwischen Maria-Theresia und Franz Joseph (1740-1918) », in *Id.*, *Deutsche Geschichte im Osten Europas. Zwischen Adria und Karawanken*, Berlin, Siedler, 1998, p. 246-349.
- SYLVESTER, János, *De Bello Turcis Inferendo Elegia*, Wien, Johann Singriener, 1544.
- SZEGHYOVÁ, Blanka, « Punishment in Sixteenth-Century Hungarian Towns », in Jaroslav MILLER et László KONTLER (dir.), *Friars, Nobles and Burghers - Sermons, Images and Prints: Studies of Culture and Society in Early-Modern Europe*, Budapest/New York, CEU, 2010, p. 361-376.
- SZÉKELY, György, « Posztófajták a német és nyugati szláv területekről a középkori Magyarországon », *Századok*, n° 109, 1975, p. 765-795.
- SZILÁGYI, Sándor (dir.), *Erdélyi Országgyűlési Emlékek. Monumenta Comititalia Regni Transsylvaniae, XXI. 1692-1699*. Budapest, MTA (Monumenta Hungariae Historica. Magyar Történelmi Emlékek, 3 : Országgyűlési Emlékek. Monumenta Comititalia) 1898, p. 177-184.
- SZIRTES, Zsófia, « “Ipsium populi eligant, qui melius videbitur expedire.” Szász János szebeni királybíró választásának várospolitikai kérdései », *URBS Magyar Vároštörténeti Évkönyv*, n° VII, 2012, p. 465-502.
- , *Az erdélyi szászság érdekérvényesítése az átmeneti korszakban (1690-1711)*, *Doktori (PhD) értekezés*, Budapest/Piliscsaba, Pázmány Péter Katolikus Egyetem, 2015, [doi:10.15774/ppke.btk.2015.012](https://doi.org/10.15774/ppke.btk.2015.012).
- , « Brassói követek országgyűlési részvétele az erdélyi Habsburguralom kezdetén, 1690-1711 », in Tamás DOBSZAY, István H. NÉMETH, József PAP et M. István SZÍJÁRTÓ (dir.), *Rendi országgyűlés - polgári parlament. Érdekképviselet és törvényhozás Magyarországon a 15. századtól*

- 1918-ig, Budapest/Eger, Magyar Nemzeti Levéltár/Eszterházy Károly Egyetem, 2020, p. 97-115.
- SZÜCS, Jenő, *Városok és kézművesség a XV. századi Magyarországon*, Budapest, Művelt Nép, 1955.

## T

- TAILLARD, Christian, « Le système constructif de Jacques Gabriel à Bordeaux », in Hélène ROUSTEAU-CHAMBON (dir.), *Jacques V Gabriel et les architectes de la façade atlantique : actes du colloque tenu à Nantes du 26 au 28 septembre 2002*, Paris, Picard, 2004, p. 155-164.
- TAPIA, Verónica B. et al., *Espacio vivido: poblaciones obreras de Talca*, Talca, UCM, 2019.
- TELESKO, Werner, *Kulturraum Österreich. Die Identität der Regionen in der bildenden Kunst des 19. Jahrhunderts*, Wien, Böhlau, 2008.
- THIJS, A.K.L., « The Scheldt closed for two centuries 1585-1795 », in Gustaaf ASAERT et al. (dir.), *Antwerp. A port for all seasons*, Deurne, MIM, 1986, p. 165-273.
- THIJS, Alfons, « Structural changes in the Antwerp industry from the fifteenth to the eighteenth century », in Herman VAN DER WEE (dir.), *The Rise and Decline of Urban Industries in Italy and in the Low Countries (Late Middle Ages - Early Modern Times)*, Leuven, Leuven U.P. (Studies in Social and Economic History), 1988, p. 105-113.
- TIPTON, Susan, « „Super aspidem et basiliscum ambulabis...“ Zur Entstehung der Mariensäulen im 17. Jahrhundert », in Dieter BREUER (dir.), *Religion und Religiosität im Zeitalter des Barock*, vol. 1, Wiesbaden, Harrassowitz (Wolfenbütteler Arbeiten zur Barockforschung, 25), 1995, p. 375-398.
- TOBOSO SÁNCHEZ, Pilar, *La deuda pública castellana durante el Antiguo Régimen (Juros) y su liquidación en el siglo XIX*, Madrid, Ministerio de Hacienda, 1987.
- TORALES PACHECO, María Cristina, *Tierras de indios tierras de españoles*, México, Universidad Iberoamericana, 2006.
- (coord.), *Guía de las Actas de Cabildo de la ciudad de México*, sessions du 19 oct. 1628 au 8 août 1630, <https://www.bib.ibero.mx/actasc/06/02/2021>.
- TÓZSA-RIGÓ, Attila, *A dunai térség szerepe a kora újkori Közép-Európa gazdasági rendszerében. Délnémet, osztrák, (cseh-)morva, és nyugat-magyarországi városok üzleti és társadalmi hálózatai*, Miskolc, Miskolci Egyetemi, 2014, p. 11-13.
- TÓZSA-RIGÓ, Attila, « Eine neue methodologische Interpretationsmöglichkeit für Stadtgeschichte, oder wissenschaftliche „Modeströmung“? Geschäftsnetzwerke zwischen nordwestungarischen und

- mährischen Städten in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts », in Radana ČERVENÁ, Tomáš DVOŘÁK et Aleš VYSKOČIL (dir.), *Jak psát dějiny velkých měst?*, Brno, Historický ústav AV ČR, 2016, p. 273-284.
- TRASSELLI, Carmelo, *Mediterraneo e Sicilia all'inizio dell'epoca moderna*, Cosenza, Pellegrini, 1977.
- TRÓCSÁNYI, Zsolt, *Erdélyi kormányhatósági levéltárak*, Budapest, Akadémiai, 1973.
- , *Az erdélyi fejedelemség korának országgyűlései: Adalék az erdélyi rendiség történetéhez*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1976, p. 24-33.
- , *Habsburg-politika és Habsburg-kormányzat Erdélyben 1690-1740*, Budapest, Akadémiai, 1988.

## U

- URBAN, Heinz, *St. Ignatius, Alter Dom Linz*, Ried im Innkreis, Kunstverl. Hofstetter, 1994.
- URBINA BURGOS, Rodolfo, « Las instrucciones a los superintendentes de villas como fuentes para la historia urbana », *Revista Chilena de Historia del Derecho*, n° 14, 1991, p. 177-185.
- URIOL SALCEDO, José Ignacio, « Las calzadas romanas y los caminos del siglo XVI », *Revista de obras públicas*, n° 3237, 1985, p. 553-563.
- , « Los caminos en Madrid en la Edad Media », in Cristina SEGURA GRAIÑO (dir.), *Caminos y caminantes por las tierras del Madrid Medieval*, Madrid, Al-Mudayna, 1994, p. 33-42.

## V

- VALDERRAMA GUTIÉRREZ, Jorge, *Episodios históricos talquinos*, Talca, Editorial Universidad de Talca, 2008.
- , *Águilas inmortales. Historia del Batallón Talca*, Talca, Ediciones Municipales Talca, 2014.
- , *Historia de Talca*, Talca, Ediciones Municipales Talca, 2018.
- VALDIVIESO ELISETCHE, M.E. (dir.), *Santa Ana, donde la ciudad tiene memoria. Aproximación a la historia y actualidad de un barrio de la ciudad de Talca*, Talca, Junta de Vecinos Santa Ana & Sur Maule, 2005.
- VALENZUELA MÁRQUEZ, Jaime, « Conflictos e equilibrios simbólicos ante un nuevo actor político: La Real Audiencia en Santiago desde 1609 », *Cuadernos de Historia*, n° 18, 1998, p. 115-138.
- , *Historias urbanas. Homenaje a Armando de Ramón*, Santiago de Chile, Ediciones Universidad Católica de Chile, 2007.
- VALERIO, Vladimiro et SPAGNOLO, Santo, *Sicilia 1477-1861. La collezione Spagnolo-Paterno in quattro secoli di cartografia*, 2 vol., Napoli, Paparo, 2014.

- VAN BOXEL, Piet, « Robert Bellarmine reads Rashi: Rabbinic Bible commentaries and the burning of the Talmud », in J. R. HACKER et A. SHEAR, *The Hebrew book in Early Modern Italy*, Philadelphia, Pennsylvania U.P., p. 121-132.
- VAN DER WEE, Herman, *The Growth of the Antwerp Market and the European Economy*, 3 vol., The Hague, Martinus Nijhoff, 1963.
- , « Anvers et les innovations de la technique financière aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles », *Annales E.S.C.*, vol. 22, n° 5, 1967, p. 1067-1089.
- , « Handel in de Zuidelijke Nederlanden », *Algemene Geschiedenis der Nederlanden*, Haarlem, vol. 6, 1979, p. 75-98.
- et MATERNÉ, Jan, « Antwerp as a world market in the sixteenth and seventeenth centuries », in Jan VAN DER STOCK (dir.), *Antwerp, story of a metropolis (exhibition catalogue, Antwerp, Hessenhuis, 25 June -10 October 1993)*, Ghent, Snoeck-Ducaju & Zoon, 1993, p. 19-32.
- VAN GELDER, Klaas, « Networks, Agency and Policy: a New Approach to Maria Theresa's advisors during the War of the Austrian Succession », in *Maria Theresa? Networks, Agency and Policy: a New Approach to Maria Theresa's Advisors during the War of the Austrian Succession*, Bochum, Verlag Dr. Dieter Winkler, 2017, p. 151-170.
- VAN GERVEN, Jan, « Antwerpen in de veertiende eeuw. Kleine stad zonder toekomst of opkomend handelscentrum? », *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 76, n° 4, 1998, p. 907-938.
- , « Antwerpen in de XIII<sup>e</sup> eeuw. De bescheiden opkomst van een stad », *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 94, n° 2, 2016, p. 209-254.
- VAN HOUTTE, Jan A., « Bruges et Anvers, marchés "nationaux" ou "internationaux", du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle », *Revue du Nord*, n° 134, 1952, p. 89-108.
- VAN ROEY, Albert, « Les études syriaques d'Andreas Masius », *Orientalia Lovaniensia Periodica*, n° 9, 1978, p. 141-158.
- , « Le début des études syriaques et André Masius », in René LAVENANT (dir.), *V Symposium Syriacum 1988*, Rome, 1990, p. 9-11.
- VAN UYTVEN, Raymond, « De triomf an Antwerpen en de grote steden », in *Geschiedenis van Brabant*, vol. 6, *Het hart van de Bourgondische en Habsburgse Nederlanden (1430-1531)*, Zutphen/Waanders/Leuven, Davidsfonds, 2004, p. 241-251.
- VÁRKONYI, Ágnes R., *Erdélyi változások: Az Erdélyi Fejedelemség a török kiűzésének korában: 1660-1711*, Budapest, Magvető, 1984.
- , « Az önálló fejedelemség utolsó évtizedei (1660-1711) », in László MAKKAI et Zoltán SZÁSZ (dir.), *Erdély története 1606-tól 1830-ig*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1986, p. 789-971.
- , « Die letzten Jahrzehnte des autonomen Fürstentums (1660-1711) », in Béla KÖPECZI (dir.), *Kurze Geschichte Siebenbürgens*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1990, p. 359-403.

- VASQUEZ DE PRADA, Valentín, *Lettres marchandes d'Anvers*, vol. 1, *Affaires et gens d'affaires*, Paris, SEVPEN, 1960.
- VESCO, Maurizio, « Città nuove fortificate del primo Cinquecento: Castellammare del Golfo, Capaci, Carlentini », in *Il Tesoro delle città*, Roma, Kappa (Strenna dell'Associazione Storia della Città, VI), 2011, p. 504-520.
- VICUÑA MACKENNA, Benjamín, *Historia crítica y social de la ciudad de Santiago: Desde su fundación hasta nuestros días (1541-1868)*, 2 vol., Valparaiso, Imprenta del Mercurio, 1869.
- VINKLER, Bálint, « Krakkói vámnaplók tokaj-hegyaljai borokra vonatkozó bejegyzései 1597-ben », in István OROSZ et Klára PAPP (dir.), *Szölkötermelés és borkereskedelem*, Debrecen, Debreceni Egyetem Történelmi Intézet, 2009, p. 55-75.
- , « Krakkói borkivitelünk a 16. század végén 1589-1600 », *Agrártörténeti szemle*, n° 55, 2014, p. 1-40.
- VOCELKA, Karl, « Religiöse Zeremonien in der Öffentlichkeit am Beispiel des barocken Wien », in Irmgard Ch. BECKER (dir.), *Die Stadt als Kommunikationsraum. Reden, Schreiben und Schauen in Großstädten des Mittelalters und der Neuzeit. 48. Arbeitstagung in Saarbrücken, 20.-22. November 2009*, Ostfildern, Jan Thorbecke Verlag, 2011, p. 91-100.
- VOLKMER, Gerald, *Siebenbürgen zwischen Habsburgermonarchie und Osmanischem Reich: Völkerrechtliche Stellung und Völkerrechtspraxis eines ostmitteleuropäischen Fürstentums 1541-1699*, München, De Gruyter Oldenbourg (Schriften des Bundesinstituts für Kultur und Geschichte der Deutschen im östlichen Europa, 56), 2015.
- VORONCA, Elena Neculiță, *Casa națională, Conferința ținută în 9 Decembrie 1894 în folosul fondului pentru clădirea unui palat național* [La maison nationale, Conférence tenue le 9 décembre pour la création d'une fondation en vue de construire le palais national], Czernowitz, Tip. arch. Silvestru Morariu, 1894.

## W

- WALDE, Bernhard, *Christliche Hebräisten Deutschlands am Ausgang des Mittelalters*, Münster, Aschendorff, 1916.
- WEIDNER, Paulus, *Ein Sermon/ durch Paulum der Ertzney Doctoren und in der hochlöblichen Universitet zu Wien Hebraischer sprachen Professoren, den Juden zu Prag Anno MDLXI den 26. Aprilis in irer Synagoga geprediget, dadurch auch etliche Personen zum Christlichen glauben bekert worden*, Wien, Raphael Hoffhalter, 1562.
- , *Loca praeipua fidei Christianae collecta et explicata, Nunc autem recognita et multis accessionibus locupletata*, Wien, Raphael Hofhalter, 1559 et Wien, Stephanus Hösch, 1562.

- , *Sententiæ hebraicæ ad vitæ institutionem peritiles breviter explicatæ*, Wien, Michael Zimmermann, 1563.
- WEISS, Dieter J., *Katholische Reform und Gegenreformation. Ein Überblick*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2005.
- WENDLAND, Anna-Veronika, « Lemberg und Wilna als multiple Erinnerungsorte », in Krzysztof RUCHNIEWICZ et Stefan TROEBST (dir.), *Verflochtene Erinnerungen: Polen und seine Nachbarn im 19. und 20. Jahrhundert*, Köln, Böhlau, 2009.
- , « Macht, Medien und öffentlicher Raum in galizischen National- und Gesellschaftshäusern: Der Lemberger ruthenisch-ukrainische Narodnyj dim in seinem Kontext », in Peter HASLINGER, Heidi HEIN-KIRCHER et Rudolf JAWORSKI (dir.), *Heimstätten der Nation: ostmitteleuropäische Vereins- und Gesellschaftshäuser im transnationalen Vergleich*, Marburg, Herder-Institut, 2013.
- WESSELÉNYI, István, DEMÉNY, Lajos et MAGYARI, András, *Sanyarú világ. Napló 1703-1708*, Bukarest, Kriterion, 1985.
- WESTON EVANS, Robert John, *Das Werden der Habsburgermonarchie 1550-1700: Gesellschaft, Kultur, Institutionen*, Wien, Böhlau, 1986.
- WIDMANSTETTER, Johann Albrecht, *Ketābā d-Ewangeliyōn qaddisā de-Māran w-Alāhan Yēšū' Mešihā... Liber Sacrosancti Evangelii De Iesu Christo Domino & Deo nostro. Reliqua hoc Codice comprehensa pagina proxima indicabit. characteribus et lingua Syra, Iesu Christo vernacula... expressa*, Wien, Michael Zimmermann, 1555.
- WIDMANSTETTER, Johann Albrecht, *Syriacæ linguæ Iesu Christi, eiusque Matri Virgini atque Iudæis omnibus, Christianæ redemptionis Evangelicæque predicationis tempore, Vernacula & popularis, ideoque a Novi Testamenti Scriptoribus quibusdam Hebraicæ dictæ Prima Elementa, Quibus adiectæ sunt Christianæ Religionis solennes, quotidianæque Precationes*, Wien, Michael Zimmermann, [1556] ; réédition par Werner STROTHMANN, *Die Anfänge der syrischen Studien in Europa, Göttingen Orientforschungen I Reihe : Syriaca Band I*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1971, p. 63-114.
- WIED, Alexander et SCHMIDT, Justus, *Die Profanen Bau- und Kunstdenkmäler der Stadt Linz. 1. Teil, die Altstadt*, Wien, Schroll (Österreichische Kunsttopographie, XLII), 1977.
- WILKINSON, Robert J., *Orientalism, Aramaic and Kabbalah in the Catholic reformation. The first printing of the Syriac new testament*, Leiden/Boston, Brill, 2007, chap. 6, « The Editio Princeps », p. 171-188.
- WINGFIELD, Nancy M., « Emperor Joseph II in the Austrian Imagination », in Laurence COLE et Daniel L. UNOWSKY (dir.), *The Limits of Loyalty. Imperial symbolism, popular allegiances, and state patriotism in the late Habsburg Monarchy*, New York/Oxford, Berghahn, 2007, p. 62-86.

- WINKELBAUER, Thomas, *Österreichische Geschichte, 1522-1699. Ständefreiheit und Fürstenmacht: Länder und Untertanen des Hauses Habsburg im konfessionellen Zeitalter*, Wien, Ueberreuter, 2003.
- , *Ständefreiheit und Fürstenmacht. Länder und Untertanen des Hauses Habsburg im konfessionellen Zeitalter. Teil 2*, Wien, Ueberreuter, 2003 (Österreichische Geschichte 1522-1699).

Y

- YUN CASALILLA, Bartolomé, « Entre la economía mundo y el crecimiento polinuclear (los rasgos generales de la economía europea en el tránsito del siglo XVI, 1490-1530) », in Ernest BELENGUER CEBRIÁ (dir.), *De la unión de coronas al imperio de Carlos V*, vol. 1, Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 2001, p. 29-46.

Z

- ZATLOUKAL, Pavel, *A Guide to the Architecture of Brno 1815-1915*, Brno, Obecní dům, 2000.
- ZAVALA, José Manuel et al. (dir.), *The Hispanic-Mapuche parlamentos: Interethnic geo-politics and concessionary spaces in Colonial America*, Cham, Springer, 2020.
- ZEILLER, Martin (texte) et MERIAN, Matthäus (gravures), *Topographia Germaniae*, 16 Bde., Frankfurt am Main, 1642-1654.
- ZIEGLAUER, Ferdinand, *Harteneck, Graf der sächsischen Nation, und die siebenbürgischen Parteikämpfe seiner Zeit: 1691-1703, Nach den Quellen des Archives der bestandenen siebenbürgischen Hofkanzlei und des sächsischen National-Archives in Hermannstadt*, Hermannstadt, Th. Steinhaußen, 1869.
- ŽIGON, Tanja, *Nemško časopisje na Slovenskem*, Ljubljana, Študentska založba, 2001.
- , « Umeščenost Kleinmayrjevega časnika Laibacher Zeitung in njegovih konkurenčnih izdaj v 18. stoletju v evropski kontekst », in Miha PREINFALK, *Neznano in pozabljeno iz 18. stoletja na Slovenskem*, Ljubljana, Zgodovinski inštitut Milka Kosa ZRC SAZU/Slovensko društvo za preučevanje 18. stoletja, 2011, p. 297-316.
- , « La menzione di autori francesi e italiani nei giornali del secondo Settecento stampati a Ljubljana », in François BOUCHARD et Patrizia FARINELLI (dir.), *Les régions slovènes entre XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles : plurilinguisme et transferts culturels à la frontière entre empire des Habsbourg et Venise*, Paris, Le Manuscrit, 2019, p. 55-77.

## Bibliographie

- ZIMMER, Éric, « Jewish and Christian Hebraist Collaboration in Sixteenth Century Germany », *Jewish Quartely Review*, n° 71, 1980, p. 69-88.
- ZIMMERMANN, Wolfgang, « Die „siegreiche“ Frömmigkeit des Hauses Habsburg. Tridentinische Reform und dynastische Selbstdarstellung in Vorderösterreich », *Rottenburger Jahrbuch für Kirchengeschichte*, n° 19, 2000, p. 157-175.
- ZÚÑIGA POLANCO, Carlos, « La fundación de la provincia de Talca y la división político-administrativa de 1826 », *Illes i Imperis*, n° 20, 2018, p. 103-125.



# Résumés

## Première partie : économie et communication

**David ALONSO GARCÍA (UC Madrid) : p. 21**

Cour, réseau routier et système de communication dans l'Espagne de Charles Quint (1500-1556)

L'émergence de Madrid comme centre politique de la monarchie hispanique a constitué un processus complexe qui, même s'il a trouvé son accomplissement sous le règne de Philippe II, était déjà en voie de réalisation dans les décennies antérieures. L'une des raisons qui expliquent le choix de Madrid comme centre politique est son excellente situation au sein du réseau des routes qui traversaient la péninsule Ibérique, ce qui mettait la ville en communication avec de nombreuses enclaves en Espagne et en Europe. Le présent article analyse la position de Madrid dans le réseau routier et le rôle joué par la ville dans la construction d'un système de communication postale, processus dans lequel la famille Tassis/Taxis joua un rôle clé. Il s'agit ici d'étudier les changements culturels et institutionnels qui en découlèrent, et leur impact sur l'évolution de la future capitale. Cette contribution s'appuie sur des données provenant de sources inédites conservées aux archives de Simancas.

Corte, red viaria y sistema de comunicaciones en la España de Carlos V (1500-1556)

La irrupción de Madrid como centro político de la Monarquía Hispánica constituyó un proceso complejo que, si bien se consolida en tiempos de Felipe II, mostraba ya muestras evidentes de formalización en las décadas anteriores a este reinado. Uno de los motivos que explican la elección de Madrid como centro político se relaciona con su buena ubicación en la red de caminos que atravesaban la península ibérica, hecho que aseguraba la comunicación de la ciudad con numerosos enclaves en España y Europa. El presente estudio analiza la posición de Madrid en la red de caminos y el papel jugado por la ciudad en la formación de un sistema de comunicaciones postales a nivel europeo, donde el concurso de la familia Tassis / Taxis resultó absolutamente clave. En el trabajo se analizan los cambios culturales e institucionales que se produjeron en este ámbito, así como su influencia en

la evolución de la futura capital. Para confeccionar el presente trabajo se ha utilizado información recogida en fuentes inéditas localizadas en el Archivo General de Simancas

**Michael LIMBERGER (U Ghent) : p. 45**

« Le plus grand centre commercial du monde » : le rôle d'Anvers dans le réseau économique et financier de l'empire des Habsbourg

À l'époque de Charles Quint, la ville d'Anvers a joué un rôle primordial dans l'empire des Habsbourg, comme centre de distribution pour les échanges commerciaux de longue distance concernant notamment les transactions des produits coloniaux tels que le sucre, les épices et les métaux précieux, contre des tissus et une grande variété de produits de luxe. Elle fut dans le même temps un important centre financier qui permit à l'Empereur de trouver les crédits nécessaires à ses ambitieux projets politiques. Anvers pouvait se reposer sur une longue tradition en tant que port et centre de foires, mais ce fut au début du *xvi<sup>e</sup>* siècle qu'elle devint le point focal des principaux acteurs commerciaux du moment : les Portugais, qui venaient tout juste de découvrir la route maritime vers l'Inde ; les Allemands méridionaux, qui importaient des métaux précieux des Alpes et d'Europe centrale ; les Anglais avec leurs tissus et les Espagnols, les Italiens et bien d'autres. Au cours de cet âge d'or, Anvers devint une métropole florissante de plus de 100 000 habitants, comprenant des milliers de marchands tant locaux qu'étrangers, des artisans et bon nombre d'artistes et d'intellectuels d'exception. Le gouvernement municipal fit de grands efforts pour assurer à la cité une infrastructure adéquate à la fois en termes d'architecture – en construisant de nouveaux remparts ou une infrastructure portuaire – et en termes d'institutions commerciales. La splendeur de la cité était telle que de nombreux contemporains en parlaient avec la plus grande admiration. Néanmoins, les conflits religieux et politiques de la fin du *xvi<sup>e</sup>* siècle mirent un terme brutal à cet âge d'or quelques années seulement après qu'il eut atteint son apogée. Suite à la révolte hollandaise de nombreux marchands quittèrent Anvers, si bien que la ville perdit presque la moitié de ses habitants et que ses activités commerciales déclinèrent. Même si elle demeura aux *xvii<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles une cité portuaire avec une activité commerciale et financière considérable, elle ne put désormais rivaliser avec Amsterdam et Londres.

‘The greatest marketplace in the world’. The role of Antwerp in the economic and financial network of the Habsburg Empire

The city of Antwerp played a crucial role in the history of the Habsburg Empire of Charles V as a distribution center of long-distance trade, where colonial products, such as sugar, spices and precious metals were exchanged against textiles and a broad variety of luxury commodities. At the same time it was of great importance as a financial center, where the emperor could find the necessary credit for its ambitious political plans. Antwerp had a long tradition as port city as well as a center of fairs, but it was at the onset of the sixteenth century, that it crystallized as the meeting point of the leading commercial actors of the moment, the Portuguese, who had just discovered the maritime route to India, the Southern Germans, with the precious metals they imported from the Alps and Central Europe, the English with their cloth, together with Spaniards, Italians and many others. During its Golden Age, Antwerp became a thriving metropolis, of more than 100 000 inhabitants, thousands of merchants, both foreign and local, artisans, and numerous outstanding artists and intellectuals. The municipal government made great efforts to provide the city with an adequate infrastructure, both in terms of architecture, by building new city walls or port infrastructure, as well as in terms of commercial institutions. The splendor of Antwerp was such that many contemporaries spoke of it in utmost admiration. However the religious and political conflicts of the late sixteenth century brought its Golden Age to a sudden end, only few years after reaching its apogee. As a result of the Dutch Revolt, many merchants left Antwerp, the city lost almost half its population and its commerce declined. In the seventeenth- and eighteenth century, Antwerp remained a port city with a considerable commercial and financial activity, but it would in no way equal places such as Amsterdam and London.

**Clarisse ROCHE (United Arab Emirates University/Centre Roland Mousnier (UMR8596), Sorbonne Université) : p. 63**

Langues orientales et réseaux orientalistes à Vienne au XVI<sup>e</sup> siècle : les Habsbourg et l’unité chrétienne au temps des divisions confessionnelles (1533-1587)

Vienne s’imposa au cours du XVI<sup>e</sup> siècle comme un centre d’études et d’impression des langues orientales en Europe à côté de cités telles que Venise, Rome ou Tübingen. Sous les auspices de Ferdinand I<sup>er</sup> (1521-1564) puis Maximilien II (1564-1576), les études

orientales s'épanouirent à l'Université grâce aux enseignements et projets éditoriaux d'un réseau d'orientalistes circulant à travers l'Europe, voire l'Empire ottoman.

Alors qu'il devenait plus difficile de mener à bien certains projets orientalistes en Italie, les princes Habsbourg promurent les travaux et enseignements de Johann Albrecht Widmanstetter (1506-1557), Guillaume Postel (1510-1581) et Paulus Weidner (c. 1525-1585) dans leur ville de résidence. Ces humanistes de renom purent non seulement y donner libre cours à leurs spéculations mais encore proposer différents projets de concorde chrétienne qui participaient de la volonté princière de reconstituer l'unité chrétienne sous l'égide impériale.

**María Cristina TORALES PACHECO (U Iberoamericana, Ciudad de México) : p. 87**

La ville de Mexico face aux « *Composiciones* », à l'Union des Armes et à l'armada de Barlovento au temps des Habsbourg

L'Union des Armes a été considérée comme une initiative liée à la pensée impérialiste du comte-duc d'Olivares. Cet article propose de la voir comme un élément d'un processus continu mis en œuvre par les monarques de la maison d'Autriche, détenteurs de la couronne espagnole aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. La perte de l'Invincible Armada obligea Philippe II à prendre des mesures fiscales susceptibles de lui apporter les ressources nécessaires pour retrouver la domination maritime et protéger les royaumes placés sous sa souveraineté. Parmi ces mesures, les « *Composiciones* » permettant de régulariser, moyennant finances, la présence d'étrangers ou la possession de terres, amenèrent des rentrées d'argent à partir de 1595. L'Union des Armes, adoptée par Philippe IV, fut reçue en 1628 par la municipalité de Mexico, qui représentait les villes du royaume, comme une demande d'appui économique de plus. La ville, tout en exprimant son désaccord, accepta une augmentation de 2 % de l'« *alcabala* ». Les contributions substantielles de la Nouvelle Espagne à l'armada, essentiellement par le biais des « *Composiciones* », arrivèrent dans les coffres de la monarchie après la mort d'Olivares.

La Ciudad de México: un continuo ante las Composiciones, la Unión de Armas y la Armada de Barlovento en tiempos de los Austria

La Unión de Armas, se ha apreciado como iniciativa de la concepción imperialista del conde-duque de Olivares. Este artículo propone comprenderla como parte de un proceso continuo impulsado por los

reyes de la casa de Austria que ostentaron la corona española en los siglos XVI y XVII. La pérdida de la Armada Invencible obligó a Felipe II a dictar medidas fiscales que le aportaran recursos para recuperar la fortaleza marítima y asegurar los reinos bajo su égida. Entre éstas, las composiciones de extranjeros y de tierras le aportaron ingresos a partir de 1595. La Unión de Armas sancionada por Felipe IV, fue recibida en 1628 por el cabildo de la Ciudad de México, representante de las ciudades del reino, como una petición más de apoyo económico. No obstante que la Ciudad expresó su resistencia, aprobó el incremento del 2% al impuesto de las alcabalas. Las aportaciones sustanciales de los novohispanos a favor de la armada, fueron por el concepto de la composición de tierras y arribaron a las arcas reales cuando Olivares ya había fallecido.

**Matjaž BIRK (U Maribor) & Uršula KREVS BIRK (U Ljubljana) :**  
p. 117

Représentation des réseaux urbains au siècle des Lumières au miroir de la presse germanophone de la Carniole

Le *Journal de Laibach*, en tant qu'organe représentatif de la presse de langue allemande dans la monarchie autrichienne, et les réseaux urbains furent d'importants éléments de la politique sociétale menée par Joseph II à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en Carniole. La représentation dans la presse de ces réseaux poursuivait comme objectif global la transculturation et l'universalisation des discours publics et ainsi l'accélération de l'émancipation de la culture bourgeoise sur fond d'idéologie des Lumières. D'un autre côté les éléments de l'idéologie et de la culture des Lumières représentés dans la presse subirent une modification pour être adaptés au domaine spécifique qu'était l'espace de communication de la Carniole. Cela favorisa par un processus de modernisation de la société l'intégration de l'universel dans le modèle d'autonomisation de la réflexion critique constitutif de la médialisation des réseaux.

Repräsentation städtischer Netzwerke in der Aufklärungszeit im Spiegel der deutschsprachigen Presse der Krain

Die *Laibacher Zeitung* als monarchieweit repräsentatives Organ der deutschen Presse und städtische Netzwerke waren wichtige Bestandteile der josephinischen Gesellschaftspolitik in der Krain im ausgehenden 18. Jahrhundert. Die mediale Repräsentation der Netzwerke verfolgte vor dem Hintergrund der aufklärerischen Ideologie den übergreifenden Zweck der Transkulturierung

und Universalisierung der öffentlichen Diskurse und somit der Beschleunigung der Emanzipation bürgerlicher Kultur. Andererseits wurden medialrepräsentierte Elemente der Aufklärungsideologie und –kultur umgeformt in das auf den Krainer Kommunikationsraum bezogen Partikulare, was für die Integration des Universalen in das für die Medialisierung der Netzwerke konstitutive Autonomisierungsmodell der kritischen Reflexion über gesellschaftliche Modernisierung von fördernder Bedeutung war.

## Deuxième partie : arts et représentation

### **Meinrad v. ENGELBERG (TU Darmstadt) : p. 135**

Autonomie partielle et « représentation substitutive » ou existe-t-il un paysage urbain habsbourgeois ?

Cette contribution pose la question de savoir de quelle manière il est possible de définir les « villes habsbourgeoises » et selon quels critères il est possible de les reconnaître le cas échéant : présentent-elles une image typique, commune, ont-elles une physionomie particulière ? Dans un premier temps il faudra distinguer entre la réalité historique de leur ancienne appartenance aux territoires des Habsbourg et la projection rétrospective d'une telle identité : ainsi jusqu'en 1806 la ville de Fribourg qui appartient aujourd'hui à la région du Bade-Wurtemberg fut habsbourgeoise tandis que Salzbourg, qui est aujourd'hui autrichienne, ne l'était pas. Tout cela est aujourd'hui oublié et ne joue aucun rôle pour l'identité locale. En comparant Linz et Prague, qui furent des capitales régionales habsbourgeoises dotées d'une certaine autonomie, on remarque que l'image urbaine, à la différence du royaume de France obéissant à une esthétique normative et normée par les instances centrales, est l'expression d'une concurrence locale entre noblesse, clergé et tiers état.

Partielle Autonomie und „Stellvertretende Repräsentation“ oder: Gibt es ein „habsburgisches“ Stadtbild?

Der Beitrag fragt, wie man „Habsburgerstädte“ definieren soll und woran man sie ggf. erkennen kann: Haben sie ein typisches, gemeinsames Erscheinungsbild, eine charakteristische Physiognomie? Hierbei ist zunächst zwischen der historischen Realität der früheren Zugehörigkeit zu den Territorien der Habsburger und der retrospektiven Projektion einer solchen Identität zu unterscheiden: Das heute badische Freiburg im Breisgau war bis 1806 habsburgisch, das

österreichische Salzburg nicht. Das ist aber nahezu vergessen und spielt für das lokale Selbstverständnis keine Rolle mehr.

Beim Vergleich der ehemals habsburgischen, teilautonomen Landeshauptstädte Linz und Prag fällt auf, dass deren Stadtbild nicht wie im königlichen Frankreich von einer vereinheitlichenden, durch zentrale Instanzen normierten Ästhetik geprägt wurde, sondern Ausdruck einer lokalen Konkurrenz von Adel, Ständen und Klerus war.

Dieses System der „stellvertretenden Repräsentation“, typisch für das 17. und frühe 18. Jh., wurde ab 1750 durch ein neues Staatsverständnis in Österreich abgelöst, das nun stärker an Frankreich orientierte, normierende und uniformierende Tendenzen aufwies, wie sich z.B. bei der Umgestaltung der Prager Burg durch den Wiener Hofarchitekten Nikolaus Pacassi zeigen lässt.

**Susanne LANG (TU Darmstadt) : p. 155**

Les colonnes mariales dans l'espace urbain, entre art et symbole

Les colonnes mariales passent pour être le signe de la Contre-Réforme, même dans les territoires habsbourgeois. Les considérer comme le signe d'une recatholicisation triomphante est quelque peu réducteur comme le montrera une étude des colonnes mariales à Vienne et à Olmütz. En considérant leur intégration dans le tissu urbain et ainsi le contexte de leurs effets on peut parvenir à élargir notre compréhension de ces monuments et la répercussion de leurs effets dans l'espace public.

Die Mariensäulen im Stadtraum zwischen Kunst und Symbol

Mariensäulen gelten als Signum der Gegenreformation, gerade auch im Reich der Habsburger. Dass die Erklärung als Triumphzeichen der Rekatholisierung zu kurz greift, zeigt ein Blick auf die Mariensäulen von Wien und Olmütz. Eine genauere Betrachtung der Platzsituation und damit des Wirkungskontextes der Säulen erweitert unser Verständnis von den Säulen und ihrer Wirkung im öffentlichen Raum.

**Catherine HOREL (CNRS Paris, CETOBAC) : p. 165**

Espaces urbains et représentations du multiculturalisme en Autriche-Hongrie (1790-1914)

La ville multiculturelle caractéristique du monde habsbourgeois se transforme en un espace contesté où ceux qui se sentent exclus

prétendent être visibles tandis que le groupe dominant se voit comme une forteresse assiégée. Face à cela, le discours véhiculé par l'État veut faire coexister deux modèles : le patriotisme dynastique compatible avec l'affirmation nationale. Ainsi la plupart des célébrations encore transnationales sont, dans une certaine mesure, les cérémonies religieuses et les festivités dynastiques. La privatisation de l'espace public signifie que la population prétend avoir accès au domaine public en revendiquant ses droits à la citoyenneté, que ce soit pour des arguments nationaux, sociaux ou de genre. Dans de nombreuses villes, les habitants ne sont plus disposés à partager l'espace urbain avec des concitoyens qu'ils considèrent comme « les autres » en termes de langue, de culture et de religion. Mais l'identification des citoyens à la ville pose problème car nombre d'entre eux sont encore à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle d'origine récente. Les mécanismes d'appropriation sont entravés par le déni de la participation politique ainsi que par la discrimination sociale et nationale. La nécessité de construire des édifices représentant les communautés a contribué à l'appropriation de la ville par les nouveaux arrivants, qui veulent affirmer leur présence linguistique et religieuse dans la ville comme un défi face à la majorité, mais ils montrent également qu'ils adoptent la ville. Par conséquent, le patriotisme urbain n'est pas seulement le privilège de la majorité, il s'exprime également par des minorités, tout aussi légitimes que les bourgeois de la vieille ville. La « lutte » pour la ville est aussi un combat pour sa définition comme un espace ouvert et partagé.

### Troisième partie : gouvernement politique et réseau urbain

#### **María ASENJO GONZÁLEZ (UC Madrid) : p. 191**

La participation des villes castillanes à la politique du royaume (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)

En général, le pouvoir politique dans les sociétés d'Ancien Régime n'était pas concentré uniquement entre les mains du monarque, mais réparti entre les différents pouvoirs : ordres militaires, corporations, seigneurs, villes et d'autres instances de pouvoir de nature diverse. Chaque pouvoir voulait être présent dans les structures supérieures pour mieux défendre ses intérêts. Mais les villes castillanes cherchaient cependant à être proches de la monarchie pour collaborer dans les domaines de la justice, de la paix et de la sécurité. Au cours des règnes du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, les villes étaient informées des questions importantes, avec même une présence continue de députés



urbains au Conseil royal, à la cour et dans l'entourage du monarque. Depuis 1474, les *continos reales* choisis parmi les élites urbaines participaient à la défense militaire et intervenaient partout comme délégués de la monarchie avec loyauté, fidélité et obéissance.

**Barnabás GUITMAN (PPCU Budapest) : p. 221**

Le réseau urbain à l'époque moderne à travers l'exemple de la ville libre royale de Bartfeld en Haute-Hongrie (Bardejov)

Le but de cette contribution est de replacer la ville de Bartfeld en Haute-Hongrie – aujourd'hui en Slovaquie – dans le contexte général européen du XVI<sup>e</sup> siècle et d'étudier la question des réseaux auxquels la ville se trouvait intégrée. L'étude se fonde principalement sur la correspondance du conseil municipal conservée dans les archives de la ville. Après avoir expliqué le concept de « ville royale libre » afin d'identifier le groupe dans lequel le commerce de cette ville s'inscrit, on présentera les réseaux dans lesquels Bartfeld était active : d'un côté elle était membre de l'union des villes royales libres de Haute-Hongrie, appelée Pentapolis, pour défendre ses intérêts économiques, politiques et confessionnels, de l'autre elle appartenait au groupe des villes luthériennes, qui s'allièrent du point de vue religieux et culturel à d'autres villes luthériennes en Europe. Finalement, la ville appartenait d'un point de vue économique à l'espace économique d'Europe centrale à travers lequel Bartfeld entretenait des échanges intenses avec le sud de la Pologne, ce qui permet de retracer un instant de son histoire comme exemple de petite ville de la monarchie habsbourgeoise.

Die frühneuzeitliche Stadtvernetzung am Beispiel der oberungarischen königlichen Freistadt Bartfeld (Bardejov)

Das Hauptziel dieses Beitrags ist es, die oberungarische Stadt Bartfeld (Bardejov, heute in Slowakei) in einen breiteren europäischen Kontext des 16. Jahrhunderts zu stellen und somit exemplarisch der Frage nach den Netzwerken, in welche diese Stadt eingebettet war, nachzugehen. Die Studie basiert vornehmlich auf der Korrespondenz des Stadtrates im Stadtarchiv.

Zuerst wird der Begriff der *königlichen Freistadt* erklärt, um damit auch die Gruppe, in welche sich das Handeln dieser Stadt einschreibt, besser fassen zu können. Anschließend wird dargelegt, in welchen Netzwerken Bartfeld als Mitglied aktiv ist: Einerseits nämlich als Mitglied der Vereinigung der königlichen Freistädte Oberungarns, der sogenannte Pentapolis, um für wirtschaftliche,

politische und konfessionelle Interessen einzutreten. Auf der anderen Seite gehörte Bartfeld zur Gruppe der lutherischen Städte, die sich in Bezug auf Religion und Kultur mit anderen evangelischen Städten in Europa verbanden. Drittens war die Stadt wirtschaftlich gesehen Teil des mitteleuropäischen Wirtschaftsraums, durch den Bartfeld mit Südpolen in lebendigem Austausch stand. Es kann somit die Rolle Bartfelds als Beispiel einer kleinen Stadt im Habsburgerreich nachvollzogen werden.

**José Miguel DELGADO BARRADO (U Jaén) : p. 241**

Gouvernement politique et obéissance des citoyens à l'époque des Habsbourg : la fondation de Carlentini (Sicile) en 1551

En 1542, un tremblement de terre détruisit en partie la ville de Lentini en Sicile. Les autorités de la vice-royauté, Ferrando Gonzaga et Juan de Vega, projetèrent de fonder à proximité une nouvelle ville baptisée Carlentini, en l'honneur de l'empereur Charles Quint. Ce projet commença à être mis en œuvre en 1551, mais se heurta au refus des habitants de Lentini d'abandonner leur ville pour peupler Carlentini, et ce pour différentes raisons : la mauvaise situation de Carlentini (sur une colline), les facilités de contrôle de la population que laissaient présager les murailles qui entouraient la ville et le faible nombre de portes, l'éloignement des terres cultivées et la mauvaise communication avec les autres villes et les autres territoires. Ce ne fut qu'après le tremblement de terre dévastateur de Val di Noto en 1693 qu'eut lieu véritablement l'occupation de Carlentini. La cartographie historique, avec des cartes et des plans à différentes échelles, permet de représenter la nouvelle fondation et de mettre en valeur le pouvoir des autorités.

Gobierno político y obediencia ciudadana en tiempos de los Habsburgos: la fundación de Carlentini (Sicilia) en 1551

El terremoto de 1542 destruyó parcialmente la ciudad de Lentini en Sicilia. Las autoridades virreinales, Ferrando Gonzaga y Juan de Vega, proyectaron fundar una nueva población en las proximidades de Lentini, bautizando a la ciudad como Carlentini, en honor al emperador Carlos V. El proyecto fundacional se activó en 1551, pero la realidad fue que el proyecto fracasó por la oposición de los habitantes de Lentini al abandono de su ciudad y poblar Carlentini, por factores diversos como su pésima ubicación (en una colina), el mayor control de su población (ciudad amurallada con pocas puertas), la lejanía de los espacios de cultivos y la mala comunicación con otras ciudades

y territorios. No fue hasta el devastador terremoto de Val di Noto de 1693 cuando se produjo una verdadera ocupación de Carlentini. La cartografía histórica, con mapas y planos de diferentes escalas, representó la nueva población y sirvió para simbolizar el poder de las autoridades en la consolidación del proyecto fundacional.

**Christian HAUSER (U Talca) & Gonzalo OLMEDO ESPINOZA (Museo O'Higiniano y de Bellas Artes de Talca, Talca, Chile) : p. 255**

L'Empire absent : l'échec de la fondation de Talca (Chili) dans une zone frontalière de la monarchie des Habsbourg à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle

Cet article retrace la première tentative pour fonder la ville de Talca à l'extrême périphérie de l'empire hispanique, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Il analyse la politique du gouverneur Tomás Marin de Poveda en relation avec les conditions démographiques et économiques qui régnaient dans le centre du Chili, zone frontalière. Cette première tentative, qui visait à intégrer la région dans la sphère Habsbourg par le biais de fondations de villes, se solda par un échec, tandis que la seconde fondation, dans le contexte du réformisme des Bourbons un demi-siècle plus tard, fut couronnée de succès. Cet échec est une démonstration de l'impuissance de l'État Habsbourg à consolider et étendre sa présence dans les Amériques hors des centres impériaux .

El imperio ausente: la frustrada fundación de Talca (Chile) en una zona fronteriza de la monarquía habsburga a fines del siglo XVII

El artículo trata del primer intento de fundar la ciudad de Talca en la periferia extrema del imperio hispano a finales del siglo diecisiete. Se estudia la política del gobernador Tomás Marin de Poveda en su interacción con las condiciones demográficas y económicas en Chile central en cuanto zona fronteriza. Apuntando a los problemas de integrar la región en la esfera de influencia Habsburgo por medio de ciudades, la primera fundación frustrada, junto con la exitosa segunda fundación en el marco del reformismo borbónico medio siglo después, deja patente las limitaciones del estado Habsburgo de consolidar y desarrollar su presencia en las Américas.

**Zsófia SZIRTES (Archives nationales de Hongrie) : p. 279**

Coopération et réalisation des intérêts individuels dans la politique des villes transylvaniennes au début du règne des Habsbourg

Cette contribution porte sur les villes de Saxe et de Transylvanie qui ne passèrent dans l'orbite habsbourgeoise qu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Le réseau de ces villes était fondé sur l'auto-administration médiévale de « l'université saxonne de Transylvanie » (*Concilium Transylvania Saxonicum*). Ses assemblées et la participation aux diètes régionales furent déterminantes pour la politique commune et le système de communication de ces villes. On insistera sur la dynamique interne de ce système, même si la défense d'intérêts particuliers amena parfois à des conflits internes. Bien que la position de *leader* qu'occupait traditionnellement Hermannstadt (Sibiu aujourd'hui) semblât menacée pendant cette phase de transition, elle réussit à se maintenir en développant un système de communication spécifique, principalement dans le nouveau lieu de pouvoir qu'était Vienne.

Kooperation und Verwirklichung von Einzelinteressen in der Politik der siebenbürgisch-sächsischen Städte am Anfang der Habsburgerherrschaft

Im Zentrum der Untersuchung stehen die siebenbürgisch-sächsischen Städte, die erst an der Wende zum 18. Jahrhundert unter die Herrschaft der Habsburgerdynastie gerieten. Das Netzwerk dieser Städte basierte auf der aus dem Mittelalter tradierten Selbstverwaltung der Sächsischen Nationsuniversität. Ihre Versammlungen wie die Teilnahme auf den Landtagen waren maßgebend für die gemeinsame Politik und das Kommunikationssystem dieser Städte. In der Studie wird auf die innere Dynamik dieses Systems fokussiert, wobei die Durchsetzung von Einzelinteressen manchmal zu inneren Konflikten führte. Obwohl die traditionelle Führungsrolle Hermannstadts in dieser Übergangsphase gefährdet war, konnte sie erhalten bleiben, wobei der Ausbau eines Kommunikationssystems vor allem im neuen Machtzentrum Wien eine maßgebende Rolle spielte.

## Crédits iconographiques

**Fig. I (p. 301)** : Juan DE VILLUGA, *Reportorio de todos los caminos de España* [Répertoire de tous les chemins d'Espagne], 1546, Real Academia de la Historia, C-V n. 30, Biblioteca Virtual del Patrimonio bibliográfico.

**Fig. II (p. 302)** : Fribourg-en-Brigau, Maison historique des marchands, 1520-1532, façade sur la place de la cathédrale, CC BY-SA 3.0 (Allemagne) joergens.mi/Wikimedia.

**Fig. III (p. 302)** : Fribourg-en-Brigau, Maison historique des marchands, 1520-1532, statues de Maximilien I<sup>er</sup> et Philippe le Beau, CC-BY 2.0 (générique) Markus Trienke/Wikimedia.

**Fig. IV (p. 304)** : Linz, Colonne de la Sainte-Trinité [*Dreifaltigkeitssäule*], église des Jésuites et maison Weissenwolff sur la place principale, © Meinrad v. Engelberg.

**Fig. V (p. 304)** : Martin ENGELBRECHT d'après Martin Friedrich WERNER, *Linz, Landhaus und Schloss* [Maison des États et château de Linz], vers 1732, Kupferstich von Martin Engelbrecht, Linzer Stadtmuseum Nordico (cité dans Alexander Wied et Justus Schmidt, *Die profanen Bau- und Kunstdenkmäler der Stadt Linz. I. Teil, die Altstadt*, Vienne, Schroll, 1977 (Österreichische Kunsttopographie, n° XLII), Abb. 371).

**Fig. VI (p. 307)** : Linz, églises des Jésuites, des Ursulines et des Carmélites (de gauche à droite), vues depuis la Landstraße, © Meinrad v. Engelberg.

**Fig. VII (p. 307)** : Prague, vue depuis la cathédrale Saint-Guy sur la place Hradčany ; au premier plan : la première cour du château, CC BY 4.0 (International) Poudou99/Wikimedia.

**Fig. VIII (p. 308)** : Abraham et Isaac GODIJN, *Fresque du château de Troja* (Prague), Mur ouest : temple de Janus et procession triomphale de Léopold I<sup>er</sup> après la victoire sur les Ottomans, 1685, Alex Went, The Prague Vitruvius (<https://pragitecuture.eu>).

**Fig. IX (p. 309)** : Prague, Pont Saint-Charles. Vue sur le quartier Hradčany depuis la vieille ville, CC BY 3.0 (non transposée) Qaalvin/Wikimedia.

**Fig. X (p. 309)** : Bordeaux, vue de la place de la Bourse depuis les berges de la Garonne, CC BY-SA 2.0 (France) Olivier Aumage/Wikimedia.

**Fig. XI (p. 310)** : Nikolaus PACASSI, *Plan für die Neugestaltung der Fassade der Prager Burg* [Plan pour le réaménagement du château de Prague], 1771, Prager Burgarchiv, Sammlung Alter Pläne, Inv. Nr. 113/114 (cité dans Hellmut LORENZ et Anna MADER-KRATKY (dir.), *Die Wiener Hofburg 1705-1835: die kaiserliche Residenz vom Barock bis zum Klassizismus*, Vienne, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2016, Abb. 140).

**Fig. XII (p. 310)** : Andreas Groll (1812-1872), *Panorama Malé štrany a Hradčan* [Panorama de Prague avec l'Hradčany], 1856, domaine public.

**Fig. XIII (p. 311)** : Carl Vasquez-Pinas von Löwenthal, *Wien, Innere Stadt* [Vienne, ville intérieure], vers 1830, domaine public.

**Fig. XIV (p. 311)** : Johann Bernhard Fischer von Erlach d'après Johann Adam Delsenbach, *Vüe d'une place de Vienne dite la Cour / Prospect eines Wienerischen Platzes der Hoffgenant*, gravure, 38 x 52 cm, 1740, domaine public.

**Fig. XV (p. 312)** : Giuseppe Elena (1801-1867), *Vedute della piazza della vetra a Milano* [Vue de la Piazza della Vetra à Milan], huile sur toile, 75 x 100 cm, 1833, Gallerie di Piazza Scala, CC BY-SA 3.0 (non transposée) Fondazione Cariplo/Wikimedia.

**Fig. XVI (p. 312)** : Olomouc, place principale, domaine public, Dominik Tefert/Wikimedia.

**Fig. XVII (p. 313)** : Olomouc, place inférieure avec la colonne mariale et la fontaine de Neptune, CC BY 3.0 (non transposée) JAn/Wikimedia.

**Fig. XVIII (p. 313)** : Olomouc, place supérieure vue du ciel avec l'hôtel de ville et la colonne de la Sainte-Trinité, CC BY-SA 3.0 (non transposée) RadekS/Wikimedia.

**Fig. XIX (p. 314)** : Camillo SITTE (1843-1903), *Plan der königl. Hauptstadt Olmütz. Die Stadterweiterung nach dem Entwurfe des Architekten Camillo Sitte, k. k. Regierungsrath in Wien. Stadtbauamt 1895/Verlag v. Ed. Hölzel/ Lith. und Druck v. O. Weigel in Wien* [Plan de la capitale royale d'Olmouc], lithographie en couleurs, corrections à l'aquarelle, 69 x 99 cm, 1895, Muzeum umění Olomouc, Inv. n° A7, CC BY-SA 3.0 (République tchèque) Muzeum umění Olomouc.

**Fig. XX (p. 315)** : *Arad Kulturpalota* [Palais de la Culture d'Arad], carte postale, vers 1921, Österreichische Nationalbibliothek, domaine public ([http://data.onb.ac.at/AKON/AKo68\\_105](http://data.onb.ac.at/AKON/AKo68_105)).

**Fig. XXI (p. 315)** : *Brünn* [Brno], *Deutsches Haus mit Monument Kaiser Josef II.* [Maison allemande avec la statue de Joseph II], carte postale, avant 1907, Österreichische Nationalbibliothek, domaine public ([http://data.onb.ac.at/AKON/AKo28\\_242](http://data.onb.ac.at/AKON/AKo28_242)).

**Fig. XXII (p. 316)** : Sarajevo, musée Zemaljski © Catherine Horel.

Les termes des licences *Creative commons* peuvent être consultés à l'adresse <https://creativecommons.org>

l'epure  
EDITIONS ET PRESSES UNIVERSITAIRES DE NERVI